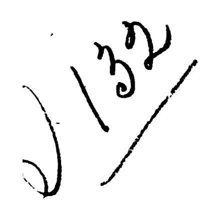
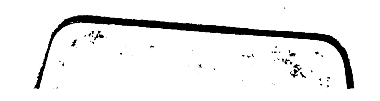








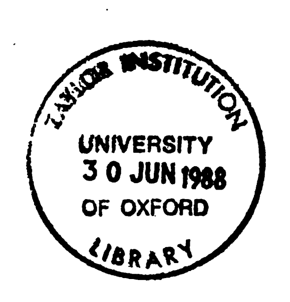
HISTOIRE
DE LA VIE ET DES OUVRAGES
DE M.
DE CHATEAUBRIAND,
CONSIDÉRÉ
COMME POÈTE, VOYAGEUR ET HOMME D'ÉTAT,
AVEC L'ANALYSE DE SES OUVRAGES;

PAR SCIPION MARIN.

TOME PREMIER.



PARIS,
CHEZ VIMONT, LIBRAIRE,
GALERIE VÉRO-DODAT.
1832.



Je publie la vie politique et littéraire de M. de Chateaubriand, et pas du tout sa vie privée.

Il eût été mieux, je le sais, de n'écrire que celle-là, la vie privée, la vie murée, comme l'on dit dans la langue politique.

Mais, que voulez-vous, on ne songe pas à tout. *Mon siége est fait.*

Lorsque, émerveillé de l'immense influence du génie de M. de Chateaubriand sur son siècle, sur son pays, sur l'Europe, de ce savant lyrisme

avec lequel les passions chez lui jaillissent, surprennent et attachent; lorsque, surtout, ravi de cette jeunesse, de cette fraîcheur suave qu'il a redonnée à la langue française si pauvre dans la poésie, hélas! et si usée, j'eus l'idée, en historiographiant sa vie, de suivre pas à pas le développement de cette intelligence supérieure, et le progrès du renouvellement de l'esprit littéraire par la publication de ses ouvrages, j'y fus décidé par les trois ou quatre raisons suivantes.

La première : Quand M. Decazes, M. de Villèle et *tutti quanti* ont fait sur nous, bons et honnêtes gouvernés, l'essai d'un système politique, a-t-on attendu leur disparition de la scène pour siffler ou applaudir? non. Les jugemens, les prévisions, les prédictions, la louange, le blâme, les gémissemens, les félicitations de la presse accueillaient chaque matin ces excellences au saut du lit. Hé bien! il y a de bonnes gens comme moi, qui, fous d'art et de composition (c'est un anachronisme par le temps qui court,

mais que voulez-vous!), attachent plus d'importance à une renaissance littéraire qu'à un plan de finances ou à un système de bascule; qui disent qu'au bout de huit ou dix ans il ne reste plus aucun effet sensible de ces diverses combinaisons ministérielles, au lieu qu'une nouvelle vie donnée aux lettres modifie, change, réveille l'humanité, active, enthousiasme, élève les idées, et retravaille, en un mot, le moral d'une nation. Pour ces bonnes gens et pour moi, je vous assure que l'avènement de M. de Chateaubriand au trône de l'intelligence est plus important que celui de M. le baron Louis ou de M. le vicomte de Martignac à la présidence du conseil. C'est pour ces bonnes gens que j'ai écrit ce livre.

Vous me répondrez avec un sens exquis: — Permis à vous de jaser par la presse quotidienne tant que vous voudrez de M. de Chateaubriand. Ho! mais diable, biographier un homme vivant! faire un livre sur lui! — Je réplique à cela que je ne reconnais pas cette différence de juridic-

tion. Je veux qu'on puisse mettre en livre ceux qu'il est permis de mettre en feuilletons, et cela par la bonne raison que je n'ai pas cent mille francs pour fonder un journal.

Je passe à ma seconde raison déterminante.

Seconde raison : Voltaire, Goethe, ces grandes capacités, comme on dit aujourd'hui, ont vu écrire sept ou huit histoires de leurs faits et gestes durant leur vie. Je n'ai pas cru M. de Chateaubriand moins influent qu'eux sur leur époque. Encore le dix-huitième siècle avait-il à son usage quelques axiomes très commodes, comme : « On doit des égards aux vivans et la vérité aux morts ; » ou bien encore : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. » Mais ces maximes, si généralement accueillies du temps de Voltaire et de Fontenelle, ne le sont plus aujourd'hui : nous avons interverti la première, réservé les égards pour les morts. Quant à la seconde, je conseillerais à Fontenelle de venir faire un tour dans le dix-neuvième siècle ; il verrait une énorme main

pleine de vérités qui s'ouvre périodiquement chaque matin sur le public des cafés, des estaminets et des cabinets de lecture.

Ma troisième raison déterminante, la voici : C'est qu'une fois sous le joug de cette idée fixe, celle d'écrire la vie de M. de Chateaubriand, il m'aurait fallu attendre sa mort pour la réaliser. Car, quoique âgé de trente-deux ans, je suis peut-être plus vieux que mon héros; et puis, ce que l'on est obligé d'attendre, on se trouve porté à le désirer nécessairement : je n'ai pas la force de faire ce souhait, au contraire, j'ai dit dans je ne sais quel chapitre : « Croyez que s'il était possible d'ajouter à votre vie, ce peuple que vous avez l'air de craindre, se cotiserait de jours pour vous; moi je souscrirais pour un lustre. »

Mais est-ce donc un hymne que vous offrez là? vont dire les ennemis de M. de Chateaubriand. Hé! mon dieu! non, de bien il s'en faut!

Bien encouragé par mes trois motifs ci-dessus déduits, j'ai, le front haut et le verbe élevé, narré sa vie littéraire et politique. Hé bien! je

m'en repens, vous dis-je; j'aurais dû n'écrire que la vie murée.

Car, depuis, les affaires ont bien changé!

A présent, à peine un grand homme passe-t-il de vie à trépas, on l'arrange en drames, on l'arrange en romans; pour l'ébaudissement des boulevards, un Sophocle s'enferme, se met en couches, et donne le jour à de bien jolis petits poupons, qu'il baptise Mirabeau, Napoléon, Catherine II; et le peuple est persuadé d'avoir vu, non la bizarre progéniture dudit Sophocle, mais Napoléon et Mirabeau.

Et puis les romanciers! Il faut aussi qu'un grand homme en mourant se résigne à se laisser pétrir au gré d'aimables imaginations. Depuis qu'un libraire a trouvé dans le nid d'un rossignol un joli petit Barnave, Charrette a été retravaillé, Danton est sur le métier. M. de Chateaubriand y passera, c'est sûr; un romancier fera un Chateaubriand à sa guise. Bien plus, M. le vicomte sera vaudevillisé; il chantera le couplet avec pointe et antithèse, comme c'est juste; Robes-

pierre et Bonaparte l'ont bien chanté! Il sera, avec anachronismes, boulversemens de dates et de faits, mis en pièces et en romans; au lieu que si, *bone Deus!* j'avais écrit sa vie privée, murée, j'aurais constaté l'ordre et le caractère de sa biographie domestique, et peut-être j'aurais eu un jour la satisfaction de voir le parterre se lever d'indignation, et, mon livre à la main, sommer l'auteur, dans les coulisses, de venir sur la fumée des quinquets prendre l'engagement formel de rétablir les faits.

Voyez donc nos tribulations! depuis trois mois mon livre attend pour faire son entrée dans le monde; mais il lui faut toutes les quinzaines céder le pas ou à une émeute, ou au choléra, ou à la cholérine, ou à une révolution, ou à un état de siége. Je n'y tiens plus; vous le voyez, je lance mes deux volumes à la tête de mon siècle, quand le patriotisme et le patrouillotisme se croisent, se fusillent dans les rues.

Aujourd'hui, qui se met en peine d'art et de composition? Il faut de nécessité s'harmonier à

son époque. Ecrivez, quand l'attention publique est pour les faiseurs de livres; aujourd'hui elle est aux hommes politiques. Vous l'avouerai-je? j'ai envie d'aller insurger mon département!



HISTOIRE

DE LA VIE ET DES OUVRAGES

DE M.

DE CHATEAUBRIAND.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de Mr de Chateaubriand. — Son éducation. — Ses dispositions poétiques. — La campagne les développe.

Cineronte corona
De lauros immortales
Las nueve d'Helicona,
Sus diáfanos cristales
Te dieron; y benevolas, su lira, de marfil.

« Les neuf sœurs te ceignirent de leurs lauriers immortels, et te désaltérèrent de leurs ondes limpides, en te donnant leur lyre d'ivoire. »

MORATIN.

A Combourg, village de Bretagne (aujourd'hui du département d'Ille-et-Vilaine), naquit, en 1769, François-Auguste de Chateaubriand.

Si les fumées chimériques de la noblesse portaient encore le même enivrement que jadis ; si un grand écrivain avait besoin des corollaires de l'illustration nobiliaire, M. de Chateaubriand pourrait montrer la souche de sa généalogie dans la royauté de Navarre ; avant que la maison de Foix l'eût transmise à celle d'Albret, et par conséquent à celle de Bourbon. Les d'Hozier pourraient nous dire si dans la famille des Foix « le ventre anoblissait. » Dans le cas de la négative, l'ascendance masculine du vicomte se mêlant aux Montmorency, il y aurait encore assez d'éclat historique dans son origine.

Jean de Laval de Montmorency, seigneur breton, alla chercher femme dans un castel des Pyrénées ; il y épousa une Françoise de Foix. Il est quelque peu parlé des Chateaubriand dans les sirventes et tensons de Guillaume de Balaüm, d'Arnaud Daniel, ou de je ne sais quels autres troubadours. C'est principalement sous François Ier que ce nom se trouve mêlé aux affaires de la cour, à l'occasion de l'amour du preux monarque pour cette Françoise de Chateaubriand à qui mademoiselle d'Heyli, depuis duchesse d'Étampes, avec toute sa beauté mythologique et cette pureté de formes grec-

ques qui la distinguaient, ne l'enleva qu'à grand' peine.

Marot, qui avait trouvé un Mécènes dans le sire de Chateaubriand, fit et inséra dans son recueil l'épitaphe de cette dame. Brantôme a circonstancié le récit de la rivalité des deux maîtresses, et de la rupture du roi avec la première favorite. « J'ai, dit-il dans ses Mémoires des dames galantes, ouï conter, et le tiens de bon lieu, que lorsque le roi François Ier eut laissé madame de Chateaubriand, sa maîtresse fort favorite, pour prendre madame d'Étampes..., ainsi qu'un clou chasse l'autre, madame d'Étampes pria le roi de retirer de ladite dame de Chateaubriand tous les plus beaux joyaux qu'il lui avait donnés ; non pour le prix et la valeur, car pour lors les pierreries n'avaient la vogue qu'elles ont eue depuis, mais pour l'amour des belles devises qui étaient mises, engravées et empreintes, lesquelles la reine de Navarre, sa sœur, avait faites et composées, car elle était très bonne maîtresse. »

Brantôme ajoute que quand le gentilhomme envoyé à madame de Chateaubriand lui demanda ces joyaux de la part du roi, « elle fit la malade sur le coup, et le remit dans trois jours à venir. » Dans ce temps-là elle fit fondre tous ces orne-

mens, et les donna en lingots au gentilhomme quand il revint.

« Portez cela au roi, et dites-lui que puisqu'il lui a plu me révoquer ce qu'il m'avait donné si libéralement, je le lui rends et je le lui renvoie en lingots d'or. Quant aux devises, je les ai si bien empreintes et colloquées dans ma pensée, et les y tiens si chères, que je n'ai pu souffrir que personne en disposât, en jouît, et en eût de plaisir que moi-même. »

On assure que le sire de Chateaubriand prit les choses au tragique en apprenant les infidélités de sa femme. Varillas en raconte une vengeance qui n'alla à rien moins qu'à la mort de la belle pécheresse; et Le Laboureur, dans ses Additions aux Mémoires de Castelnau, assure que le sire de Chateaubriand céda sa châtellenie au connétable de Montmorency, en partie pour le gouvernement de la Bretagne, et en partie pour se tirer de la poursuite qu'on faisait contre lui pour la mort de sa femme, dont il était accusé.

D'autres nient cette tragédie : ils disent que le mari se réconcilia avec sa femme. Bayle prit des informations sur les lieux; il écrivit à un de ses amis, qui lui répondit :

« M. d'Hozier m'a dit sur cela, que M. de Cau-

martin, l'un de nos six intendans des finances, a dans sa bibliothèque le factum que le connétable Anne de Montmorency fit faire contre les héritiers de M. de Chateaubriand pour soutenir la donation qui lui avait été faite de cette terre, et que ce factum commence par ces mots : *Les malheurs qui ont accompagné la vie de M. de Chateaubriand sont si connus de toute la France, qu'il est inutile de les rapporter.* »

Cette madame de Chateaubriand était sœur de Lautrec, auquel elle sut faire donner le bâton de maréchal de France.

Nous ne voyons plus guère figurer ce nom dans nos fastes nationaux, jusqu'à l'avènement de M. de Chateaubriand à cette gloire littéraire qui lui valut, dès le consulat, d'importantes missions diplomatiques. Il paraît que ses aïeux, durant les règnes de Henri IV et de Louis XIV, vivaient en gentilshommes de campagne dans leur manoir de Combourg.

Là naquit notre illustre écrivain.

« Elevé comme le compagnon des vents et des flots, dit M. de Chateaubriand, ces flots, ces vents, cette solitude, qui furent mes premiers maîtres, convenaient peut-être mieux à la nature de mon esprit et à l'indépendance de mon

caractère. Peut-être dois-je à cette éducation sauvage quelque vertu que j'aurais ignorée ; la vérité est qu'aucun système d'éducation n'est en soi préférable à un autre. Dieu fait bien ce qu'il fait ; c'est sa providence qui nous dirige, lorsqu'elle nous appelle à jouer un rôle sur la scène du monde. »

God made the country, and man the town.

« Dieu créa la campagne, et l'homme les cités. »

Oui, Cowper ; et c'est cette campagne, cette nature dans sa magnificence, qui est la meilleure école du poète. Elle se révèle avec toutes ses richesses à l'enfant qui doit un jour en réverbérer les prestigieux mirages dans ses écrits ; pas de jour qui n'enlève quelque voile à cette mystérieuse beauté, à cette nature qui ne se prodigue pas à tous les yeux, car le citadin passe et ne la comprend pas ; pas de nuit qui n'initie le jeune barde à d'immenses sublimités inaperçues de l'homme ballotté de préoccupations en préoccupations dans le tumulte des villes. Ces sublimités de la mer, tantôt molle et balançant ses vagues, tantôt pleine de tempêtes ; ces superficies d'une terre désolée dans la rigoureuse sai-

son, et n'offrant sous son drap de neige que de monotones mamelons; les perspectives si contrastantes de son réveil aux feux du printemps qui l'émaille, la pare, la diapre de ses broderies de végétation; les harmonies du torrent, la poésie des moissons, les parfums des montagnes, et les bêlemens de la bergerie, et la clochette des troupeaux dans les solitudes, et les levers, les couchers de soleil, toutes ces impressions pittoresques, le lauréat des cours et des académies ne saurait les éprouver. Malheureusement sous Louis XIV on croyait à la possibilité de faire des vers sans ces études foraines. Il se fit un mélange des pastorales fadeurs des Scudery, des d'Urfé, avec la sévérité des auteurs classiques alors beaucoup feuilletés, auteurs vrais, mais peintres d'une nature encadrée des horizons d'or de Grèce et d'Italie, et que l'on ne pouvait deviner de la Place-Royale. De là tant de choses convenues dans cette poésie d'ancien régime, tant de vérités arrêtées et décrétées chez Ninon, sans songer qu'une postérité un peu voyageuse verrait les lieux et se moquerait de ces tableaux!

« C'est dans les bruyères de Combourg que je suis devenu le peu que je suis, dit M. de Cha-

teaubriand; c'est là que j'ai vu se réunir et se disperser ma famille. De dix enfans que nous avons été, nous ne restons plus que trois. Ma mère est morte de douleur; les cendres de mon père ont été jetées aux vents.

» Si mes ouvrages me survivaient, si je devais laisser un nom, peut-être un jour le voyageur s'arrêterait un moment aux lieux que j'ai décrits. Il pourrait y reconnaître le château, mais il chercherait en vain *le grand mail* ou le grand bois; il a été abattu. Le berceau de mes songes a disparu comme ces songes. Demeuré seul debout sur son rocher, l'antique donjon semble regretter les chênes qui l'environnaient et le protégeaient contre les tempêtes. Isolé comme lui, j'ai vu comme lui tomber autour de moi la famille qui embellissait mes jours et me prêtait son abri: grâce au ciel, ma vie n'est pas bâtie sur la terre aussi solidement que les tours où j'ai passé ma jeunesse. »

Là, dans cette forêt de chênes, dont le souvenir attendrit l'écrivain essayé aujourd'hui par tant de vicissitudes, le jeune Chateaubriand préludait, par les arrangemens de la phraséologie alexandrine, à cette prose si libre, si variée dans son allure. Comme beaucoup de jeunes

gens à qui la méditation plaît d'instinct, qui se délectent avec eux-mêmes, qui jouent avec leur pensée, il s'adonna avec ardeur à la versification.

Solitaire, élaborant ses hémistiches en présence de ces mers, images de l'infini par leur étendue, et de l'éternité par le mouvement pendulaire de leurs vagues; broyant ses couleurs au fur et à mesure de ces coups-d'œil de génie sur les étalages de la création, sur les images vastes, superbes, des montagnes, des bois, des tempêtes et des beaux jours, le grand écrivain se forma, préludant au plus beau des styles; car « il y a des hommes, dit M. Charles Nodier (dans je ne sais quelle introduction de *la Bibliothèque choisie*), il y a des gens qui croient que les grands talens se forment par le commerce de leurs semblables, et que le génie inné se développe avec toutes ses richesses au milieu des communications d'une conversation polie, sans autre stimulant que le besoin d'être et l'émulation de la gloire. Ceux-là envoient un rimeur à Paris pour y apprendre le métier des vers; et quand ces vers cadencés sous la dictée d'une coterie, ou prônés par un parti, ou exaltés moyennant salaire par le journal qui vend la renommée, naissent au jour de cette célébrité

d'industrie, ils s'empressent de proclamer le glorieux avènement du poète. Ils ne comptent pour rien, dans les conditions essentielles d'une vocation poétique, les agitations d'une vie troublée par les passions et les malheurs, les méditations profondes d'une vie solitaire.

CHAPITRE II.

M. de Chateaubriand novateur en poésie. — Son portrait. — Les *Tableaux de la Nature*. — Pourquoi il a plus tard renoncé aux vers. — Il réclame cependant sa part de gloire comme versificateur.

His soul was like star and dwelt apart.

« Son âme était semblable à un astre et habitait seule. »

(WORDSWORTH, *Sonnet à Milton*.)

—

Il a existé une drôle de poésie, poésie essentiellement d'imitation, seconde édition des Mélibées et des Daphnis, la poésie pastorale ! En Portugal, en Italie, elle a long-temps fleuri ; mais, de Ribeyro, de Christoval Falçam, de Sa Miranda, de Marini, il ne reste plus rien : même on ignorerait ces travestissemens de plusieurs générations de versificateurs en bergers, ces

mascarades satinées, rosées, sentimentales, sans le *Pastor Fido*, l'*Aminta* du Tasse, et quelques éclogues de Camoëns. C'est que ce genre était sans type; ces élégans Tircis n'ont existé jamais ni dans les Algarves, ni dans la Toscane, ni même dans le Languedoc, où Florian se mit en tête dernièrement de les faire roucouler.

Ce n'est pas que la campagne ne soit le vrai domaine de la poésie : voyez Crabbe, Wordsworth, tous les lackistes d'Angleterre; ceux-là se sont réfugiés dans le sein, non pas d'une nature en cartonnage, en toile peinte, mais dans une nature d'eaux, de fleuves, de montagnes, de frimas, de rosée, de verglas, d'arbres, de précipices. *The village*, *the borough* de Crabbe, *the vagrant woman*, et *the evening sketches* de Wordsworth, beaucoup de morceaux de Coleridge, de Wilson, vivront; ils vivront parce qu'il n'y a chez eux rien de cette imposture crue long-temps poétique et surtout pastorale, parce que dans le *Bourg*, dans la *Mendiante*, vivent, parlent, agissent, pensent des bergers, des laboureurs, vrais bergers, vrais laboureurs, sur les épaules desquels la versification n'a pas jeté ces manteaux brillans de paillettes, chamarrés d'euphémisme, de gongorisme et de cette affé-

terie que le cavalier Marini inocula à tous les Seicentisti.

Que de hautes destinées n'eussent pas appelé M. de Chateaubriand dans les cours de Napoléon, de Louis XVIII, de Pie VII, de Léon XII; où nous le verrons occupé de toute autre chose que d'éclogues, certes, il eût ouvert une nouvelle carrière. Il avait deviné à Combourg le lackisme.

C'est à cette éducation champêtre qu'il faut attribuer la timidité, l'embarras de M. de Chateaubriand dans le beau monde. C'est comme ce Virgile, d'une gaucherie, d'un emprunt à faire rire Julie et Mécènes à son entrée chez Auguste, gaucherie apportée des pâturages de Mantoue, mais avec cette profondeur, cette sensibilité qui valurent au monde latin l'épisode d'Aristée, le quatrième chant de l'Énéide, cet autre épisode de Nisus et d'Euriale, la Mort de Pallas, etc.

M. de Chateaubriand eût été plus à son aise au bord des lacs de Westmoreland et de Cumberland, dans l'ermitage de Wordsworth (1)

(1) Nous avions bien deviné le lackisme de son génie, quand nous écrivions cela de M. de Chateaubriand. Il a essayé de se retirer dans les enchantemens pittoresques de la Suisse.

qu'à ce ministère, l'objet constant de ses sollicitudes, et que, dans ses momens de dépit, il a flétri du nom d'*hôtellerie*. Voici comment une dame d'esprit a parlé de M. de Chateaubriand étudié aux Tuileries :

« Sa conversation n'est pas brillante ; il n'improvise que dans le cabinet ; devant plus d'un témoin il faut qu'il lise ; mais dans son tête-à-tête, avec un secrétaire, la plume exercée de celui-ci ne peut suivre l'abondance rapide des paroles qu'il dicte. Il y a un fonds de mélancolie, ou plutôt de sublime tristesse, dans son talent. Le malheur lui a inspiré ses plus belles pages, et la solitude ne lui laisse plus voir les hommes que dans une perspective poétique ; c'est là qu'il trouve ces phrases retentissantes comme le cor de Roland à Roncevaux, et capables de réveiller toute la chevalerie de l'histoire dans ses sépultures. Quand il cause, il est homme timide, inquiet, presque honteux ; car il sent qu'il n'a pas pour lui la beauté des formes ; sa parole écrite et son cœur sont tout ce qu'il y a en lui de vraiment chevaleresque ; sa tournure est presque bourgeoise ; il a des épaules un peu inégales ; mais je n'y avais pas fait attention, le voyant toujours à travers les

beautés de son style, jusqu'à ce que je lusse ce singulier éloge des bossus qu'il a introduit dans la *Vie du duc de Berry*, où il nous dit que les épaules du prince étaient un peu élevées, ainsi que dans *toutes les grandes races militaires*. Mais, la plume à la main, M. de Chateaubriand a dix coudées de haut, comme les Titans d'Homère, et il est beau comme les Paladins. A Dieu ne plaise que je veuille, par cette comparaison, offenser ni Duguesclin, ni le maréchal de Luxembourg, ces deux guerriers favoris.

L'opposition est surtout favorable au génie de M. de Chateaubriand : elle le met en relief; aussi la faveur *l'ennuie*, et il s'est réjoui franchement dans le secret de son cœur de chacune de ses disgrâces. C'est, en général, dans un rôle hostile qu'il a fait du bruit à toutes les époques de sa vie : *philosophe* sous l'ancien régime; *émigré armé* sous la république; *écrivain religieux* sous le directoire; donnant et motivant sa démission d'agent diplomatique sous le consulat, quand le duc d'Enghien fut assassiné; osant seul flétrir l'empire dans le MERCURE DE FRANCE, par un article sur Tibère; convertissant en critique politique l'éloge obligé de son discours d'académie; champion du royalisme contre les réac-

tions de M. Decazes; ennemi de la censure, même en étant ministre, M. de Chateaubriand a eu l'honneur d'être odieux à toutes les médiocrités. »

La belle dame ne cite pas toujours juste; n'importe : tous ceux qui ont vu et fréquenté le personnage le reconnaissent. Et cependant c'est aux champs que se forma ce caractère chevaleresque, aux champs que son opposition aux abus, aux vieilleries usitées, se manifesta d'abord dans la seule poésie qui lui convînt, celle de la nature.

« Tous mes premiers vers sans exception, dit-il, sont inspirés par l'amour des champs; ils forment une suite de petites idylles sans *moutons*, et où l'on trouve à peine un *berger*. »

Des campagnes *sans moutons ni bergers!* vont dire certains classiques. C'est que M. de Chateaubriand avait vu par ses yeux; et quand on a vu les vrais némorins, il n'est guère permis qu'aux Dorat et aux Florian de nous les représenter heureux, habillés de soie et tressant des bouquets pour leurs bergères.

Déjà se révèle en M. de Chateaubriand un caractère insoucieux des routines. Voyez, son humeur indépendante conspire contre l'hémistiche! il ose l'enjambement! et les orthodoxes du

temps ne voilaient pas la statue de Boileau après de tels sacriléges !

« Je n'ai rien, dit-il, ou presque rien changé à ces vers : composés à une époque où Dorat avait gâté le goût des jeunes poètes, ils n'ont rien de maniéré, quoique la langue y soit quelquefois fortement invertie ; ils sont d'ailleurs coupés avec une liberté de césure que l'on ne se permettait guère alors. Les rimes sont soignées, les mètres variés, quoique disposés à se former en dix syllabes. »

Nous ne connaissons, il est vrai, que ce qu'il y a eu de meilleur dans ces poésies ; nous ne pouvons juger du tout. Quelques traits heureux, à qui la beauté de la forme, la mélodie d'arrangement ont valu le pardon en présence de l'auto-da-fé, voilà ce que nous avons ; quelques pages arrachées à trois volumes :

En 1784, à quinze ans par conséquent, M. de Chateaubriand soupirait ces vers dans ses forêts :

Je voudrais célébrer dans des vers ingénus
Les plantes, leurs amours, leurs penchans inconnus ;
L'humble mousse attachée aux voûtes des fontaines,
L'herbe qui d'un tapis couvre les vertes plaines ;
Sur ces monts exaltés le cèdre précieux,
Qui parfume les airs, et s'approche des cieux
Pour offrir son encens au dieu de la nature ;

Le roseau qui frémit au bord d'une onde pure ;
Le tremble au doux parler, dont le feuillage frais
Remplit de bruits légers les antiques forêts ;
Et le pin, qui, croissant sur des grèves sauvages,
Semble l'écho plaintif des mers et des orages.
L'innocente nature et ses tableaux touchans
Ainsi qu'à mon amour auront part à mes chants.

Voilà du nombre, de la fraîcheur même dans des images usées ailleurs. Il y a un peu du Lamartine dans le troisième tableau :

LE SOIR, AU BORD DE LA MER.

Les bois épais, les sirtes mornes, nues,
Mêlent leurs bords dans les ombres chenues.
En scintillant dans le zénith d'azur,
On voit percer l'étoile solitaire ;
A l'occident, séparé de la terre,
L'écueil blanchit sous un horizon pur,
Tandis qu'au nord, sur les mers cristallines,
Flotte la nue aux vapeurs purpurines.
D'un carmin vif les monts sont dessinés,
Du vent du soir se meurt la voix plaintive,
Et mollement l'un sur l'autre enchaînés,
Les flots calmés expirent sur la rive.

Tout est grandeur, pompe, mystère, amour,
Et la nature aux derniers feux du jour,
Avec ses monts, ses forêts magnifiques,
Son plan sublime et son ordre éternel,
S'élève ainsi qu'un temple solennel
Resplendissant de ses beautés antiques.

Le sanctuaire où le dieu s'introduit
Semble voilé par une sainte nuit.
Mais dans les airs la coupole hardie,
Des arts divins gracieuse harmonie,
Offre un contour peint des fraîches couleurs
De l'arc-en-ciel, de l'aurore et des fleurs.

Je le répète, il y a là-dedans de la rêverie Lamartinienne, belle de négligence et d'élévation au hasard, poésie que les mots fixent bien sur le papier pour l'usage du commun des hommes, mais qui, pour les autres, vit incréée, charme, séduit, captive, émerveille dans les magnificences d'un orage croisé d'éclairs, parmi les précipices et les pics sourcilleux couronnés du vol circulaire de l'aigle; dans les sublimes glaciers du pôle, dans une mer immense, dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, dans les je ne sais quels enchantemens d'une femme qu'on idolâtre à la première vue, dans tout enfin ce qu'il y a de parfait, de gracieux, d'attrayant, d'imposant, de magnifique, dans *la Marseillaise*, dans le *Déluge* de Girodet, dans la *Psyché* de Picot, dans la voix pleine de larmes d'une tragédienne; dans les causeries d'une femme charmante; dans ce qui arrachait ce vers à Pétrarque:

Ch' il mio cor del suo dir non si disciolse.

fort embarrassée, car elle est obligée d'accroître votre gloire pour la détruire, et si le résultat lui fait plaisir, le moyen lui fait peine. »

Qu'un jeune homme, ravi du jet brillant que le mètre donne à une pensée, de l'éclat d'une heureuse antithèse montée sur deux hémistiches, ou du bonheur d'une maxime enchâssée dans un alexandrin, se passionne, rêve, versifie, s'essaie, corrige, se fasse imprimer, rien de plus naturel : c'est surtout ce que l'on voyait avant la révolution, ce qui valut à ce vers de La Harpe l'autorité du proverbe :

Mon fils en rhétorique a fait sa tragédie.

Mais un prosateur renommé, occupé de graves travaux historiques, se raviser, se retourner avec sollicitude pour quelques parcelles de gloire poétique ! Nous avons goûté tout le charme des vers qui nous restent de sa jeunesse ; mais à Dieu ne plaise, pour nos plaisirs, que la versification devienne la manie de son arrière-saison, bien que les passages dérobés à ce mystérieux *Moïse*, gardé dans l'arche sainte du portefeuille, soient si brillans du soleil d'Arabie, si parfumés du cèdre hébraïque, si vivifiés d'un coloris fortement oriental.

Il faut le dire, des vers ne doivent pas s'épan-

cher d'une source poétique à rassasier tout le monde; il en faut peu. Les règles, les observances de la versification sont si petites, si méticuleuses, disons le mot, si puériles, que pour descendre à loisir à l'examen de tant de petites victoires remportées par le rimeur il faudrait un temps que notre contemporanéité (elle vit si vite)! n'a pas le temps de perdre à cela.

Oui, je le sais,

Hence Poetry exalts
Her voice to ages, and informs the page
With music, image, sentiment, and thought,
Never to die! the treasure of mankind!
Their highest honour, and the truest joy!

Il a raison, Thompson; oui, « quand la poésie adresse la voix aux siècles, et emploie l'harmonie, les images, le sentiment, la pensée, elle donne l'immortalité! trésor du genre humain, sa gloire et sa vraie joie! »

Mais, de grâce, n'allez pas, comme Southey, vous encadrer dans cinq poèmes épiques. Le Tasse n'en a produit qu'un; le Camoëns pas davantage; et cependant Rossi en Italie, et Agosthino de Macédo en Portugal, les refont, le premier sous le titre de *Gli Lombardi alla primiera cruciada*, et l'autre, sous celui d'*Oriente*; et ces

remanieurs ont leurs partisans ! Tout passe donc, hélas ! dans ce meilleur des mondes possible !

Que ces grandes vicissitudes consolent ceux qui n'ont pas entouré leur nom d'une auréole ; que M. de Chateaubriand voie donc avec un peu de dédain ce siècle de frivolité qu'il trouve peu disposé à lui décerner une couronne pour des vers, bien qu'il n'ait pas à s'en plaindre sous l'autre rapport ; qu'il se rappelle ce que Malherbe, descendu de son pindarisme, disait à Racan avec sa bonhomie de coin de feu :

« Voyez-vous, monsieur, si nos vers vivent par après nous, toute la gloire que nous en pouvons espérer, est qu'on dira que nous avons été deux excellens arrangeurs de syllabes ; que nous avons eu une grande puissance sur les paroles pour les placer si à propos chacune en leurs rangs ; et que nous avons tous deux été bien fous de passer la meilleure partie de notre âge dans un exercice si peu utile au public et à nous-mêmes, au lieu de l'employer à nous donner du bon temps. »

CHAPITRE III.

Orageuse adolescence de M. de Chateaubriand. — Mystérieuses amours. — S'est-il mis en scène dans René? — Ses voyages à Paris.

Indifferent in his choice to sleep or die.

« Indifférent sur le choix du sommeil ou de la mort. »

ADISSON.

—

C'est un terrible passage que celui de l'enfance à l'adolescence pour ceux qui, doués d'une raison avancée, ont mis leur âme dans la fermentation de l'étude dès leurs jeunes ans ! Tant que l'heure de l'explosion des passions n'est pas arrivée, rien de beau, d'heureux comme l'existence de l'enfant précoce. De la fraîcheur dans la mémoire, de la vivacité dans l'imagination, de la rectitude dans la raison, dans le jugement; avec cela, il s'empare avec délice de la vie. Lhistoire est un vaste domaine à compartimens où

il se promène avec charme ; tout l'y récrée, et les grands hommes, et les cités illustres, et les métropoles des arts ; les littératures sont pour lui des bazars animés, populeux, où le beau, le médiocre, le surprenant, le prodigieux, le mauvais se rencontrent, se contrastent, et le divertissent. Il juge, il compare. Les intérêts de la terre, les soins, les soucis de fortune, d'établissement, ne troublent pas encore cette candeur studieuse. La terrible passion de l'amour n'a pas encore éclaté, tout mis en désarroi. Ajoutez que l'on a devant soi un avenir que rien n'empêche de décorer à plaisir, que les preuves que l'on fait d'érudition, de goût, de savoir, n'éveillent aucune rivalité, que chacun est prêt à s'émerveiller de cette surprenante précocité dans un âge aussi tendre, et que les prix que l'on remporte au collége valent des certificats de génie à l'appui de ces petites démonstrations.

Oui, c'est dans ces années de satisfaction, de jouissance intellectuelle que l'on peut sentir la manière d'être des anges, de ces intelligences suprêmes dégagées des soins terrestres, des besoins vitaux, de ces êtres tout esprit. L'enfant pour qui ses études sont des jouissances, pour qui ses devoirs sont un aliment à l'activité de son

âme, qui, supérieur à ses condisciples, grâces à une organisation privilégiée, dégagé de leurs petits intérêts, plane au-dessus des curiosités de l'histoire, se délecte dans les richesses poétiques des nations, cet enfant-là goûte le paradis sur la terre.

Mais que bientôt il va expier cruellement cette surabondance d'âme! On le sait, les enfans précoces ne vivent pas. Peu d'entre eux peuvent résister à l'explosion de l'amour; le vase se brise d'ordinaire. C'est le bon moment pour les hommes communs; le flambeau de Prométhée enfin leur donne la vie intellectuelle; enfin les voilà, sentant la dignité d'homme; un sixième sens se manifeste en eux: c'est la jubilation de la vie.

Mais alors aussi brûlés de trop d'âme, consumés de passions supérieures en violence, les adeptes précoces aux mystères de l'humanité souffrent, se flétrissent; ils tombent la plupart pour toujours, ou si leur constitution les fait résister à cet incendie intérieur, quelle consomption d'âme! quelle misantropie s'empare d'eux! Alors, si, plus heureux que Pic de la Mirandole, que Kirke Withe, et tant d'autres enfans illustres morts sous le coup de la puberté, ils peuvent traîner la vie dans ces orages comme Le Tasse, lord Byron, Chateaubriand, une invincible tristesse

les gagne. Dans le monde rien ne s'adapte à leur façon de voir; et, comme *René*, « ils ne sont occupés qu'à rapetisser leur vie pour se mettre au niveau de la société. » Alors ils font comparaison d'eux-mêmes avec les heureux de la terre, et le résultat est comme un poignard de découragement qui rentre en eux. Il faut débuter dans le monde, rien ne leur y convient, tout y est mesquin, corrompu, vil, intéressé; rien ne correspond à ce beau idéal qu'ils ont chéri, couvé dans eux durant les douces et heureuses années de l'enfance; alors une figure gracieuse, une beauté, une femme, dans un cercle, dans la rue, dans une promenade, les captive, les trouble; mais sous cette divine enveloppe il y a une âme vulgaire; il faut descendre à lui parler de ses chiffons; encore la femme ne peut faire cas du jeune adolescent; et l'on est triste, mélancolique, peu agréable, peu aimable. Où donc chercher ces douces sympathies? c'est alors que l'on sent au fond du cœur ces vers de Lamartine :

Peut-être dans la foule une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme et m'aurait répondu.

On va devenir citoyen, il faut faire choix d'un état... Dieux! c'est lorsque l'existence tourmentée n'a pas un moment de repos, c'est lorsque bal-

lottée de passions en passions, un long désespoir, un désespoir de tous les jours, un découragement, un dégoût de tout, entraîne l'homme, le mine; c'est alors que de ces beaux idéalismes où sa jeunesse se baignait dans un éther d'ambroisie, il lui faut descendre dans le greffe d'un tribunal, l'antre d'un avoué ou l'amphithéâtre d'un hôpital! la manipulation des chairs humaines! les viletés de la procédure! O homme, image de l'Éternel, est-ce là ta vocation?

Et alors, qui n'a pas désiré de s'aller perdre dans les savanes du Nouveau-Monde, qui n'a pas voulu aller vivre dans les cabanes des sauvages ou sous la tente des Bédouins!

Plaisante civilisation! des Bédouins! des sauvages! dis-tu, et tu laisses tomber sur ces hommes de la nature un regard de dédain du sein de ta servitude, et tu te pares de l'éclat de tes fers dorés, et, mettant le bonheur dans le luxe, tu t'enorgueillis de la richesse de tes chaînes en faisant comparaison avec ces peuples qui n'ont pas d'aussi belles choses! mais eux seuls accomplissent la destinée d'indépendance et de liberté promise à l'homme ici-bas. Quoi! durant sa jeunesse se laisser emporter aux fougues de la valeur dans les combats, et puis aux étreintes

de l'amour ! Passer ainsi des enivremens de la gloire à ceux de la tendresse, tandis que le sang bouillonne au feu du bel âge ! Plus tard, présider les conseils dans la maturité, s'utiliser par sa prudence, quand les forces s'en vont et que l'expérience vient, n'est-ce point là notre loi sur terre ? Et qu'en fais-tu de l'homme, toi, plaisante civilisation ; que fais-tu de cet homme prêt à s'emparer de la vie ? Tu l'enfermes dans un magasin de rouenneries du matin au soir, dans une étude ; tu joins dans tes mariages l'automne et le printemps, tu nécessites un train de maison, du faste, de l'appareil, et force est d'avoir franchi les degrés des emplois, les stages, avant de céder au vœu de la nature ; ainsi l'amour est flétri dans sa fleur, tu ravis la jeune vierge aux adorations de l'adolescent pour le riche podagre.

Tu as tes guerres, tu parles aussi de gloire ! mais combattre sans savoir pourquoi, sans motif d'exaltation, d'animosité, sur l'ordre d'un ministre éloigné, pour des difficultés paperassières, pour des intérêts, des préséances diplomatiques qu'on ignore ! et en attendant qu'on monte notre mécanique pour l'héroïsme, demeurer enfermé dans une caserne comme une

mente, s'y voir compter matin et soir comme du bétail, être numéroté sur son schako! Admirable civilisation, jusqu'où tu ravales l'homme!

Oui, à l'aspect de tant de petitesse, qui n'a pas voulu s'enfuir parmi les peuplades de l'homme naturel? Que de fois, assis sur la grève, les yeux profondément fixés sur cette mer dont les mélancoliques murmures s'adaptaient aux gémissemens de ma tristesse, j'ai souhaité une cabane dans les déserts! Dois-je, comme ces vulgarités qui remuent devant moi, travailler toute ma vie pour acquérir, et puis jouir au moment où la caducité m'avertira de laisser le pénible fruit de mes labeurs, de mes économies? Non, non, une natte, une cabane, un canot chez les Indiens, ou bien un coursier, une tente, des armes chez les Arabes du désert; avec cela on commence à vivre dès le moment; le ciel, la terre, la nature est à nous.

Si, dans ces momens de misantropie, j'avais sur les dunes de l'Atlantique entendu un inconnu dire ces vers:

Des vastes mers tableau philosophique,
Tu plais au cœur de chagrins agité,
Quand de ton sein par les vents tourmenté,
Quand des écueils et des grèves antiques
Sortent des bruits, des voix mélancoliques.

L'âme attendrie en ses rêves se perd,
Et s'égarant de penser en penser,
Comme les flots de murmure en murmure,
Elle se mêle à toute la nature.
Avec les vents, dans le fond des déserts,
Elle gémit le long des bois sauvages,
Sur l'Océan vole avec les orages,
Gronde en la foudre, et tonne dans les mers.

Mais quand le jour sur les vagues tremblantes
S'en va mourir; quand, souriant encor,
Le vieux soleil glace de pourpre et d'or
Le vert changeant des mers étincelantes,
Dans des lointains fuyans et veloutés,
En enfonçant ma pensée et ma vue,
J'aime à créer des mondes enchantés,
Baignés des eaux d'une mer inconnue.
L'ardent désir des obstacles vainqueur,
Trouve, embellit des rives bocagères,
Des lieux de paix, des îles de bonheur,
Où, transporté par de douces chimères,
Je m'abandonne aux songes de mon cœur.

Oui, aurais-je dit au jeune chantre en courant le serrer dans mes bras, ils existent ces lieux de paix, ces îles de bonheur; ils existent par-delà les mers.

Comment se fait-il que de toutes ces poésies dépositaires des sentimens du jeune chevalier de Chateaubriand aucune ne roule sur l'amour? Ce n'est pas une âme aussi ardente qui a pu se

fermer à ses charmes. Oui, sans doute, dans le choix de ses poésies, il a dû en sacrifier beaucoup à une mystérieuse convenance, et l'arrêt inquisitorial a proscrit particulièrement les hymnes d'une tendresse dont peut-être René nous indique la nature.

Il se dit dans le monde que le *frère d'Amélie* n'est pas autre que M. de Chateaubriand. Il est vrai, il y a dans les malheurs et le caractère de René assez de concordance avec les siens : même misanthropie, mêmes extases, même mélancolie ; écoutez-le :

« Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons ; puis, les abandonnant tout-à-coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage.

» Chaque automne je revenais au château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

» Timide et contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissait étroitement à cette

sœur; elle était un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles : promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez jamais vos douceurs !

« Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne, au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas; tantôt, dans nos jeux innocens, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature. Jeune, je cultivais les muses; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies. »

Jusqu'à la grande prédilection de M. de Chateaubriand pour le Barde de Morven, tout se retrouve dans cet opuscule tout psychologique : *René*.

Lord Byron, dans son *Corsaire*, dans son *Lara*; Rousseau, dans sa *Nouvelle Héloïse*; et,

moins haut placés, M. Casimir Delavigne, dans ses *Comédiens*; M. Michaud dans son *Proscrit*; Madame de Staël dans sa *Corinne*, à l'exemple d'Homère (si tant est qu'il y ait eu un Homère), qui, dit-on, s'est mis en scène dans son chantre Démodocus, ont paré des broderies de la composition poétique nombre d'incidens de leur vie. Peut-on en dire autant de notre noble pair? Cette angélique Amélie, qui, sous le charme de cette amitié fraternelle dangereuse de tout le feu de l'âge, fuit et son frère et le monde, demandant asile à la sainteté du cloître; ce René qui, errant tristement dans le monde, seul, solitaire dans la foule, sans sympathies, ne trouve d'écho à son âme que dans l'âme d'une sœur si belle, si spirituelle; ce René qui, ne pouvant plus s'aveugler sur cette fatale fascination, débrouille avec effroi ses sentimens, et s'enfuit dans l'Amérique-Nord: tout cela serait-il complètement fictif? Comme les anges de Thomas Moore, René et Amélie, tirés de l'imagination du poète, n'auraient donc point eu de type ici-bas?

Il est dans l'accomplissement des idées du beau en nous, un pouvoir surnaturel auquel nous voudrions vainement nous soustraire; que dans des solitudes à peine troublées des pas de

quelques rustiques familles, un jeune homme aux éblouissemens extatiques se trouve, lors du premier murmure des passions, sous l'empire de ce beau idéal, en nourrisse son esprit, s'y complaise, il n'ira pas entourer de prestiges la fille hâlée d'un pêcheur ou celle d'un pâtre dans son besoin de sympathie. Elles peuvent bien avoir une beauté relative, elles peuvent bien, favorites de la nature, briller avec des formes ravissantes, un œil noir, une physionomie qui parle ; mais il est ce je ne sais quoi de charmant, de doux, de divin, que l'éducation, que la culture de l'esprit donnent seules, et cela on le chercherait en vain dans ces villageoises, qu'un peintre peut bien faire poser devant lui, mais que le poète, qui ne se contente pas des formes extérieures, qui veut le langage de l'âme, ne saurait diviniser, du moins le poète vrai.

Mais si dans cet isolement, bercée dans les bras d'un jeune homme aux profondes sensations, compagne de ses pas, dépositaire des épanchemens de son âme, une sœur en qui l'instruction a comblé les attraits, à qui la vie sédentaire, aisée, a donné cette délicatesse de teint, ce dégagement des vulgaires pensées, tous les embellissemens enfin ; si, dis-je, cette sœur

d'habitude entouré le poète de ses bras innocens, d'affection pourra prendre le change; ils s'aimeront, ils se rechercheront; ce ne sera que quand, avertis par l'excès de leur tendresse, ils se verront sur le seuil de la faute, qu'ils se sépareront avec effroi; alors, ouvrant les yeux sur la perfidie du destin, ils croiront à peine mettre entre eux assez de distance, avec les dix-huit cents lieues de l'Océan atlantique.

Tel est sans doute le canevas sur lequel a été brodé le récit de René. Lorsqu'on lit ce passage, on croirait René héritier de la plume de Saint-Preux: il voulait se suicider.

« Amélie, se jetant dans mes bras, me dit: » Ingrat, tu veux mourir, et ta sœur existe! tu » soupçonnes son cœur! ne t'explique point, ne » t'excuse pas; je sais tout; j'ai tout compris, » comme si j'avais été avec toi. Est-ce moi que » l'on trompe, moi qui ai vu naître tes premiers » sentimens? Voilà ton malheureux caractère, les » dégoûts, les injustices. Jure, tandis que je te » presse sur mon cœur, jure que c'est la dernière » fois que tu te livreras à tes folies; fais le serment » de ne jamais attenter à tes jours. »

« En prononçant ces mots, Amélie me regardait avec compassion et tendresse et couvrait



mon front de ses baisers : c'était presque une mère, c'était quelque chose de plus tendre. Hélas ! mon cœur se rouvrit à toutes les joies comme un enfant, je ne demandais qu'à être consolé ; je cédai à l'empire d'Amélie ; elle exigea un serment solennel, je le fis sans hésiter, ne soupçonnant même pas que je pusse être malheureux.

» Nous fûmes plus d'un mois à nous accoutumer à l'enchantement d'être ensemble. Quand le matin, au lieu de me trouver seul, j'entendais la voix de ma sœur, j'éprouvais un tressaillement de joie et de bonheur. Amélie avait reçu de la nature quelque chose de divin ; son âme avait les mêmes grâces innocentes que son corps ; la douceur de ses sentimens était infinie ; il n'y avait rien que d'un peu suave et d'un peu rêveur dans son esprit ; on eût dit que son cœur, sa pensée et sa voix soupiraient comme de concert ; elle tenait de la femme la timidité et l'amour, et de l'ange la pureté et la mélodie.

» L'hiver finissait lorsque je m'aperçus qu'Amélie perdait le repos et la santé qu'elle commençait à me rendre ; elle maigrissait ; ses yeux se creusaient ; sa démarche était languissante et sa voix troublée. Un jour je la surpris toute en larmes au pied d'un crucifix. Le monde, la solitude, mon

absence, ma présence, la nuit, le jour, tout l'alarmait. D'involontaires soupirs venaient expirer sur ses lèvres; tantôt elle soutenait sans se fatiguer une longue course; tantôt elle se traînait à peine; elle prenait et laissait son ouvrage, ouvrait un livre sans pouvoir lire; commençait une phrase qu'elle n'achevait pas, fondait tout-à-coup en pleurs, et se retirait pour prier.

» En vain je cherchais à découvrir son secret. Quand je l'interrogeais, en la pressant dans mes bras, elle me répondait avec un sourire qu'elle était comme moi, qu'elle ne savait pas ce qu'elle avait. »

Est-ce peint d'après nature? permis à chacun d'en croire ce qu'il voudra. Les orages ont bouleversé ces jeunes années. Heureux que sa vie n'ait pas cédé à ces atteintes intérieures, comme il devait s'écrier avec le Camoëns, notre jeune auteur :

Quanto melhor nos fora, o Prometheo,
E quanto para o mundo menos daño,
Que à tua estatua illustre naò tivera,
Fogo de altos desejos que a movera.

(Os Lusiadas, *Canto IV.*)

« Qu'il eût bien mieux valu pour moi, ô Prométhée, et combien il eût été moins préjudiciable pour le monde, que tu

n'eusses jamais mis à ta célèbre statue le feu des grands désirs qui l'anima !

M. de Chateaubriand s'usant de peines intimes, ne laissait pas arriver sa vie à l'horizon de la mer océane sans le dépasser de ses vœux ; car il existait un écrivain à la mode alors qui devait le mieux aller à son cœur, J.-J. Rousseau, ce Rousseau qui avait mis en circulation, éparpillé dans les têtes, des apologies de la vie sauvage ; ces écrits, et les peines du cœur, et le charme de l'indépendance des forêts, et le dégoût de notre ordre social, devaient attacher les méditations du jeune chantre de la nature à ces déserts du Canada placés vis-à-vis de lui.

De plus, à ces vagues idées, à ces désirs mélancoliques, se mêlait cet instinct de composition poétique, seul havre de repos, de bonheur, où l'âme espère, où elle se rafraîchit de ses étouffemens.

Peut-être est-ce à ces recours, à ces consolations de la composition, que nous devons ces génies qui ont expié dans les orages de leur adolescence leur suprématie intellectuelle.

En lisant Charlevoix, il conçut, dit notre auteur, l'idée de faire l'*Épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des sauvages en

les liant à quelque évènement connu. Après la découverte de l'Amérique, il ne vit pas de sujet plus intéressant, surtout pour des Français, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane, en 1727. Toutes les tribus indiennes, conspirant après deux siècles d'oppression pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, lui parurent un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique.

Mais n'anticipons pas les faits. M. de Chateaubriand fit quelques voyages à Paris. Son père étant mort, et son frère en possession du manoir féodal, il devait entrer dans un corps quelconque. Son père l'avait destiné à la marine, sa mère tenait pour l'état ecclésiastique, qui, en 89, n'engageait pas à un grand renoncement aux choses mondaines.

Ce fut au retour de l'un de ces voyages qu'il soupira, en revoyant les tours du château, ces vers confidens de ses dégoûts de la ville:

> Que de ces prés l'émail plaît à mon cœur!
> Que de ces bois l'ombrage m'intéresse!
> Quand je quittai cette onde enchanteresse,
> L'hiver régnait dans toute sa fureur;
> Et cependant mes yeux demandaient ce rivage,
> Et cependant d'ennuis, de chagrins dévoré,
> Au milieu des palais d'hommes froids entouré,

Je regrettais parfois mes amis du village.
Mais le printemps me rend mes champs et mes beaux jours ;
Vous m'allez voir encore, ô verdoyantes plaines !
Assis nonchalamment auprès de vos fontaines,
Un Tibulle à la main, me nourrissant d'amours.

A cette joie, à ces transports, on dirait l'oiseau en cage s'emparant des cieux. Il faut s'être senti long-temps dans la geôle des cités; il faut avoir éprouvé cette peine de l'homme « occupé à rapetisser sa vie pour la mettre au niveau de la société; » il faut avoir été stygmatisé des chaînes de la vie sociale, pour entendre à l'intérieur tout le retentissement de ces vers qui, au reste, ne se distinguent guère que par la vérité de sentiment.

Si nous tirons nos inductions des préfaces, nous ne pouvons guère savoir au juste si le but de ses voyages à Paris était de présenter à M. de Malesherbes un plan de voyage en Amérique, ou d'entrer dans l'état militaire par lui choisi de préférence à la marine et au clergé. Mais nous aurons occasion de voir que ces préfaces ne sont pas toujours dignes de foi.

Quoi qu'il en soit, il partit, il fit pour toujours ses adieux à Combourg dans ces vers :

Le temps m'appelle : il faut finir ces vers,
A ce penser défaillit mon courage ;

Je vous salue, ô vallons que je perds !
Écoutez-moi : c'est mon dernier hommage.
Loin, loin d'ici, sur la terre égaré,
Je vais traîner une importune vie ;
Mais quelque part que j'habite ignoré,
Ne craignez point qu'un ami vous oublie.
Oui, j'aimerai ce rivage enchanteur,
Ces monts déserts qui remplissaient mon cœur
Et de silence et de mélancolie,
Surtout ces bois chers à ma rêverie,
Où je voyais de buisson en buisson
Voler sans bruit un couple solitaire,
Dont j'entendais sous l'orme héréditaire,
Seul, attendri, la dernière chanson.
Simples oiseaux, retiendrez-vous la mienne ?
Parmi ces bois, ah ! qu'il vous en souvienne.
En te quittant je chante tes attraits,
Bois adoré ! de son maître fidèle
Si les talens égalaient les regrets,
Ces derniers vers n'auraient point de modèle.
Mais aux pinceaux de la nature épris,
La gloire échappe et n'en est point le prix.
Ma muse est simple, et rougissante et nue,
Je dois mourir ainsi que l'humble fleur
Qui passe à l'ombre, et seulement connue
De ces ruisseaux qui faisaient son bonheur.

« Je n'ai revu Combourg que trois fois, dit-il quelque part : à la mort de mon père, toute la famille se trouva réunie au château pour se dire adieu. Deux ans plus tard, j'accompagnai ma

mère à Combourg; elle voulait meubler le [illegible] manoir; mon frère y devait amener ma [illegible] sœur; mon frère ne vint point en Bretagne, et bientôt il monta sur l'échafaud avec la jeune femme pour qui ma mère avait préparé le lit nuptial. Enfin, je me rendis à Combourg en allant au port, lorsque je me décidai à passer en Amérique. »

On a lu avec plaisir l'expression de ses pressentimens, lorsque, quittant pour toujours le paysage natal, il met, pour ainsi dire, le pied sur le seuil de la vie littéraire. Il ne présumait pas la parcourir avec tant de gloire; peut-être même ne songeait-il pas à s'y faire un nom; je dirai plus, peut-être ne devons-nous qu'à la révolution ses écrits. «Retirez la révolution de l'histoire, dit M. Charles Nodier, et Robespierre ne sera très probablement qu'un avocat de province, tout au plus digne de l'Académie d'Arras; Bonaparte, qu'un bon officier, hargneux, difficile à vivre, et d'assez mauvaise compagnie, qui couve inutilement un génie stérile. » Peut-être peut-on ajouter : et M. de Chateaubriand un officier du régiment de Navarre. Des occupations d'un genre opposé à son génie l'eussent fourvoyé; qui sait si des études géométriques, absorbant

les facultés de son intelligence, s'attirant toute entière cette force de conception, notre sous-lieutenant de Navarre n'eût pas pris une direction tout autre. Il a fallu les frottemens du malheur, ses angoisses, pour replier son âme en lui-même, pour lui faire rendre toutes les richesses qu'elle contenait. Oui, sans doute, mon divin Arioste,

> Lieto nido, esca dolce, aura cortese,
> Bramano i cign' e non si va in Parnasso,
> Con le cure mordaci;

mais aussi, parfois un génie peut s'endormir dans la félicité : voyez la coupable indifférence de gloire de M. de Lamartine, depuis qu'en possession d'une Anglaise qui a cru à peine apporter un lot égal à celui du génie, en mettant en commun, dans le contrat conjugal, une grande opulence et de hautes espérances d'héritage, le poëte par excellence fait infidélité à sa muse pour ses meutes, ses coursiers.

CHAPITRE IV.

Arrivée à Paris, en 1789. — Sa présentation à la cour. — Faible début littéraire. — Ses liaisons avec Fontanes, La Harpe, Ginguenée, etc. — Émigration des nobles. — Le régiment de Navarre et la sous-lieutenance. — Départ pour l'Amérique.

Ce fracas de merveilles
Sans rien dire à son cœur étourdit ses oreilles.
(VOLTAIRE.)

Rimant d'instinct, s'éprenant de gloire dans de fallacieuses fascinations, comme sont toutes celles du jeune âge, s'arrangeant à plaisir un avenir, on peut bien, dans l'inexpérience des affaires littéraires, avant d'avoir fait dans la capitale le noviciat d'écrivain, noviciat dont on croit avoir dispense quand on se suppose du talent; — et qui ne s'en suppose pas! — on peut bien, dis-je, écrire, publier, mais c'est en vain, tant que d'un peu de *savoir-faire* on n'encadre pas le

savoir, quoi qu'en dise M. Villemain. Ce *savoir-faire*, on ne l'acquiert qu'à la longue ; il faut les fréquentations, les allures, les amitiés, les haines, les coteries, les salons, les tripotages d'une capitale ; littérature vivante où se croisent, se nouent tous les intérêts.

Le noviciat fait, on se soigne, on dispose son plan, on fait pour ainsi dire toilette, on va débuter, on s'étudie.

Presque toujours on se repent de ces publications du temps d'inexpériences, de ce temps de candeur, de force intime, où, sans arrière-pensée, on aimait la composition littéraire pour elle-même, où l'on épandait son âme vierge d'intrigues et de camaraderie. Jetées au hasard, ces premières œuvres ne se rattachent pas au plan arrêté depuis. Grand souci ! les uns ont remué ciel et terre pour rencontrer et anéantir ces feuilles imprudentes, les autres ont bu la palinodie en toute douceur. M. Barthélemy ne dit mot de son ode sur le sacre de Charles X, ni M. Michaud de ses chants sur Napoléon II. M. Lacretelle jeune réimprimait bonnement son *Histoire de la Révolution française*, coupant par-ci par-là, l'accommodant à de nouvelles circonstances.

Nous verrons M. de Chateaubriand en proie à ces repentirs quand il jouera son grand début. Ce début viendra plus tard, chronologiquement placé à l'ouverture du présent siècle. Alors, quelque peu mûri par l'âge, quelque peu initié aux connaissances des choses humaines, il disposera son avenir, il se donnera mille peines pour faire rentrer, pour rattacher à ses combinaisons, autant que possible, ce que déjà le public aura de lui. Pour l'*Essai sur les Révolutions*, il n'y eut pas possibilité; il ne le désavoua pas, mais il tâcha tellement de l'oublier, que quelques uns de ses envieux publièrent tout ce qu'ils purent d'infamant sur cet *Essai*. Quant à ce voyage en Amérique, auquel *Atala* avait donné tant de célébrité, M. de Chateaubriand lui chercha un motif sensé, grand, plausible, bon à quelque chose, utile à l'humanité.

Le navigateur Mackensie venait de pousser ses découvertes dans les mers polaires de l'Amérique-Nord. Il était question depuis Cook, que dis-je? depuis Heenskerke, Guillaume Barinks, de l'existence d'un passage aux Indes par la baie d'Hudson. La relation de Mackensie publiée à Londres durant le séjour de M. de Cha-

teaubriand, dut frapper vivement, intéresser au plus haut degré, un jenne homme qui revenait de ces parages à peu près; c'est ce qui lui suggéra l'idée d'attribuer à un désir de découvertes géographiques son voyage dans la partie nord du nouvel hémisphère. Il allait se présenter dans le monde littéraire, rien n'était à négliger.

Mais il y avait peu de rapport entre ce qui était publié, le sentiment des ouvrages qu'il avait en portefeuille, le résultat de cette tentative et la possibilité de cette exploration. De là trois versions indiquées par l'auteur sur le but de son arrivée à Paris en 89.

1° Il a l'intention de faire l'*Épopée de l'homme sauvage*, et veut visiter les lieux qu'il va chanter, comme fit Homère; et comme aurait dû faire l'auteur des *Orientales;*

2° Il vient faire part d'un projet d'exploration du passage tant cherché, à M. Malesherbes, lequel présente son plan au gouvernement;

3° Ayant, contradictoirement aux vœux de son père défunt et de sa mère, qui tenaient l'un à l'aiguillette de garde-marine, et l'autre au petit collet, opté pour le service de terre, il entre au régiment de Navarre, après avoir monté

dans les carrosses du roi, ce qui lui vaut le grade de capitaine de cavalerie de droit, bien qu'il ne soit de fait que sous-lieutenant d'infanterie.

Mais ne nous arrêtons pas sur ces confidences contradictoires; *l'homme propose et Dieu dispose*, dit la sagesse des nations. Nous avons à nous occuper de M. de Chateaubriand à Paris.

Les prérogatives nobiliaires étaient encore dans toute leur force. Il fallut, car ç'aurait été renier les blasons d'une suite respectable d'aïeux que d'abjurer leurs priviléges, il fallut au jeune Virgile de la Mantoue armoricaine, malgré sa sauvagerie, sa mélancolie et son embarras dans le monde courtisan, aller à Versailles faire sa cour : René nous peint la pesanteur de ces contraintes.

Mais le chevalier de Chateaubriand devait à ses titres, à son sang, des sacrifices à la mode. Le voilà donc briguant de monter dans les carrosses du roi ! Apparemment c'était un droit à lui; il l'obtint. Comme il n'y avait, dans la hiérarchie militaire, qu'avec le grade de capitaine de cavalerie possibilité à pareille faveur, notre chevalier se trouva ainsi pourvu d'un grade en l'air, auquel n'était pas dérogatoire

celui de sous-lieutenant au régiment de Navarre : drôle d'ancien régime !

Mais la généalogie exigeait encore qu'il chassât avec le roi. D'Hozier pouvait au besoin prouver non l'adresse du chasseur, mais l'équité de sa prétention. M. le chevalier de Chateaubriand eut la prérogative de courre le cerf avec Louis XVI. Ce n'était pas tout, il fallait encore une présentation à la cour, mais une présentation dans toute la splendeur du cérémonial. Cela n'était de la part du jeune noble que de la condescendance à des vanités de famille ; embarrassé de ses parchemins, il se disait *in petto :*

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis
E terrâ magnum alterius spectare laborem.

Aussi ne fit-il pas de vives sollicitations pour s'embarquer sur la mer de la cour, du moins si nous en jugeons d'après ces confidences en dialogue :

« Et l'histoire de votre présentation, que devint-elle ? — Elle resta là. — Vous ne chassâtes donc plus avec le roi après avoir monté dans les carrosses ? — Pas plus qu'avec l'empereur de la Chine. — Vous ne retournâtes donc plus à la

cour ? — J'allai deux fois jusqu'à Sèvres, et revins à Paris. — Vous ne tirâtes donc aucun parti de votre position et de celle de votre frère ? — Aucun. — Que faisiez-vous donc ? — Je m'ennuyais. — Ainsi vous ne sentiez aucune ambition ? — Si fait : à force d'intrigues et de soucis, je parvins, par la protection de Delisle de Sales, à la gloire de faire insérer dans l'*Almanach des Muses* une idylle (*l'Amour de la campagne*), dont l'apparition me pensa faire mourir de crainte et d'espérance. »

Voilà notre poète imprimé pour la première fois ! ce fut en l'année 1790. Il figure dans l'*Almanach des Muses*, à la page 205, avec la mystérieuse initiale de CHEVALIER DE C***, ayant cherché, sous ce demi-anonyme, à se rassurer un peu contre les tribulations de la publicité.

Cette pièce commence par ce vers :

Que de ces prés l'émail plaît à mon cœur !

Nous en avons cité un fragment, bien qu'elle ne soit pas la meilleure de celles dont nous devons la conservation à la rigoureuse équité de l'auteur : elle fit quelque bruit, nous dit-il, dans les conversations des La Harpe, des Ginguené, des

Lebrun, des Champfort, des Parny, des Flins, des Fontanes.

Bien que souvent l'aigle d'une maison soit un sot dans une autre, la position des hommes de lettres les environnait encore d'assez de charmes; notre chevalier de Chateaubriand s'y fit; il oublia les forêts du Nouveau-Monde.

De toutes ces liaisons, il n'en paraît avoir subsisté de durables que celles avec La Harpe et Fontanes. Sans doute, bien que l'adepte languît encore dans l'ombre, ses lectures de société avaient produit quelque effet. Le jeune Chateaubriand laissa quelques souvenirs dans la mémoire de La Harpe et de Fontanes. Si cela est, peut-être leur ravivement fut-il dû, lors de son retour de l'émigration, à la cause religieuse qu'ils se mirent à défendre.

Quant à lui, ces impressions demeurèrent dans son cœur, je parle des impressions du commerce de ces poètes. Aussi plus tard, écrivant sous la hutte des sauvages son *René*, ne put-il s'empêcher de consacrer quelques lignes à ces adorations littéraires.

« Ces chantres sont de race divine; ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à la fois naïve

et sublime ; ils célèbrent les dieux avec une bouche d'or et sont les plus simples des hommes ; ils causent comme des immortels ou de petits enfans ; ils expliquent les lois de l'univers et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie ; ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent, sans s'en apercevoir, comme des nouveau-nés. »

Les états-généraux étaient ouverts, suivis de plus en plus de popularité et d'éclat. Déjà Paris tourbillonnait dans des intérêts nouveaux et d'une bien plus grande puissance que ceux de la littérature légère. Peu à peu ces dîners pacifiques, où le chevalier de Chateaubriand avait été admis sur l'exhibition de ses *Tableaux de la Nature*, cédèrent à de plus véhémentes associations. Les belles choses de l'*Almanach des Muses* n'auraient su que faire parmi les entraînemens du *Courrier de Provence*, de Mirabeau, qui était encore un peu comte. La scène se rembrunit ; les discussions parlementaires s'éveillèrent ; et d'ailleurs, que ces états-généraux étaient beaux d'avenir, d'espérances, de talens oratoires, de vertus désintéressées, dont la tradition est à jamais peut-être perdue, hélas ! depuis que le grand corrupteur du siècle, rapportant tout à

un flétrissant égoïsme, gagnant la couronne impériale à force de verser le poison de l'or sur les consciences des vétérans de la république, a engendré ces égoïstes subalternes, inondés aujourd'hui de crachats, de cordons, de décorations et de broderies !

M. de Chateaubriand avoue qu'il prit mal son temps pour faire sa *Veille des armes* dans l'*Almanach des Muses*.

Mais les affaires de la royauté allaient aussi déclinant. La démocratie gagnait; on était encore de bonne foi, en promettant liberté au peuple; point d'arrière-pensée. Il y avait de la candeur dans la révolte. Les soldats de Navarre comprirent ce nouvel ordre de choses. Un seul journal alors faisait des millions de prosélytes par jour, parce que chacun poussait de bonne foi, avec désintéressement, à la régénération.

L'aristocratie, sommité des régimens, se trouva ainsi sans base. L'état-major n'ayant déjà plus d'autre parti que l'émigration, on fuyait, il est vrai, à Coblentz, mais avec des espérances superbes; on fuyait, *mais en Parthe*, en perçant le cœur de la révolution.

Les soldats révoltés, M. de Chateaubriand se retira avec une sous-lieutenance et point de sol-

dats. Le colonel, marquis de Mortemart, ayant gagné la frontière, tous les gradés allaient lui faire une petite cour; là, la gaieté française, montée sur le ton de la suffisance, ne daignait penser à la révolution que pour en plaisanter, en attendant de la morigéner vertement. Notre sous-lieutenant ne suivit pas l'état-major.

La rêverie de Combourg reprit le dessus. Le Nouveau Monde lui revint : ces idées qu'il lui semblait avoir laissées sur ses grèves chéries; ces conseils de la solitude peu à peu effacés dans les spectacles du monde, tout cela germa de nouveau en lui.

« Comme on ne se battait pas, dit-il, aucun sentiment d'honneur ne me forçait, contre le penchant de ma raison, à me jeter dans la folie de Coblentz. Une émigration plus raisonnable se dirigeait vers les rives de l'Ohio; une terre de liberté offrait son asile à ceux qui fuyaient la liberté de leur patrie. Rien ne prouve mieux le haut prix des institutions généreuses que cet exil volontaire des partisans du pouvoir absolu dans un monde républicain. »

Peut-être dans ces lignes récemment écrites y a-t-il un peu trop du libéral de 1828. Est-ce précisément un goût bien entendu de liberté qui

guidait M. de Chateaubriand par-delà les mers? Certes, la liberté en France n'était pas encore trop compromise; rien ne pouvait raisonnablement déranger alors les illusions de qui voulait se donner le plaisir d'en faire. M. de Montmorency brisait ses écussons; quiconque enfin se sentait tant soit peu de prédilection pour de libérales institutions, n'avait pas encore de légitimes raisons d'incriminer celles de la patrie. C'était donc peu la liberté des Anglo-Américains qui l'attirait, qui le fascinait; car il poussa plus loin, aux peuplades du Mechascébé.

En 1791, il se résolut à réaliser ce long rêve de ses promenades misantropiques. Il s'embarqua à Saint-Malo dans le mois de mars.

CHAPITRE V.

Arrivée aux Açores. — Ambassade de M. de Chateaubriand. — Le matelot-moine. — L'ami de M. de Chateaubriand. — Relâche à l'île Saint-Pierre. — Ossian à Terre-Neuve. — Arrivée de M. de Chateaubriand à Baltimore.

> I can't but say it is and awkward sight
> To see one's native land receding through
> The growing waters.
>
> « Je ne puis nier que ce ne soit une chose singulière de voir la terre natale s'éloigner à travers les ondes qui s'élèvent. »
>
> (Lord Byron, *Don Juan.*)

On manquait d'eau et de provisions fraîches, mais on se trouvait à la hauteur des Açores.

Le 6 mai, vers les huit heures du matin, perça à l'horizon le pic de l'île Gracioza, pic supérieur à celui de Ténériffe; on aperçut ensuite

une terre plus basse. Entre onze heures et midi, l'ancre fut jetée sur un fond de roches, par quarante-cinq brasses d'eau.

L'île Gracioza se forme de petites collines, un peu renflées au sommet, comme les belles courbes des vases corinthiens. Elles étaient alors couvertes de la verdure naissante des blés, d'où s'exhalait une odeur suave, particulière aux moissons des Açores. On voyait se dessiner au milieu de ces tapis onduleux les divisions symétriques des champs formés de pierres volcaniques. Çà et là, dans la campagne, des figuiers sauvages avec leurs feuilles violettes et leurs petites figues pourprées, arrangées comme des nœuds de chapelets sur les branches; puis une abbaye au haut d'un mont. Au pied de ce mont, une anse caillouteuse se diaprait des toits rouges de la petite ville de Santa-Crux. Ajoutez à cela, toute l'île avec ses découpures de baies, de caps, de criques, de promontoires, répétant son paysage inverti dans les flots; de grands rochers nus, verticaux au plan des vagues, lui servant de ceinture extérieure, et contrastant leurs couleurs enfumées avec les festons d'écumes qui s'y appendaient au soleil comme des dentelles d'argent. Le pic de

l'île du même nom, par-delà Gracioza, s'élevait majestueusement dans le fond du tableau au-dessus d'une coupole de nuages.

« C'était, dit notre voyageur, la première terre étrangère à laquelle j'abordais; par cette même raison il m'en est resté un souvenir qui conserve chez moi l'empreinte et la vivacité de la jeunesse. Je n'ai pas manqué de conduire Chactas aux Açores, et de lui faire voir la fameuse statue que les premiers navigateurs prétendirent avoir trouvée sur ces rivages. »

Cette statue, si ce n'est pas une fiction des Portugais, fut placée là par les Phéniciens, qui, sur leurs frêles pentécontores, s'aventuraient sur le mystérieux Océan, à la recherche de cette Atlandide, tradition des vieux prêtres de l'Égypte, qui disaient à Solon : ὦ Σόλων, Σόλων, Ἕλληνες ἀεί παῖδες ἐςέ, γέρων δὲ Ἕλλην οὐκ ἔςιν.

Il fut décidé que M. de Chateaubriand descendrait à terre, comme interprète, à Gracioza, avec un passager et le second capitaine. Chaloupe mise en mer, les matelots rament vers le rivage, à deux milles de distance. Bientôt mouvement sur la côte; voilà un large canot qui s'en détache et vient; puis on distingue dedans quantité de moines, qui hèlent en portugais, en espagnol, en

anglais; on leur répondit que l'on était Français.

L'alarme était déjà dans l'île. Ce vaisseau, c'était le premier bâtiment de grand port qui eût jamais abordé, et osé mouiller dans cette rade dangereuse. Le pavillon tricolore n'avait pas encore flotté dans ces parages, les insulaires étaient tous portés à prendre ces étrangers pour des mécréans, pour des forbans redoutables. Mais, raisons entendues, à ces appréhensions succéda la joie la plus vive. Les moines firent passer ces gens dans leur bateau, et l'on arriva à Santa-Crux.

M. de Chateaubriand se trouvait, je ne sais pourquoi, en uniforme; or pour lui furent les honneurs, comme au coryphée de la députation. Arrivés chez le gouverneur, son Excellence les reçut en méchant habit vert, leur donna audience, et leur permit de faire tous les achats qui pourraient leur être agréables.

Les religieux festoyèrent l'ambassade à qui mieux mieux. Un passager, dont nous parlerons bientôt, en raison de son intimité avec notre voyageur, avait trouvé parmi ces moines un compatriote, un matelot de Jersey, dont le vaisseau avait péri à Gracioza. S'étant sauvé seul à terre, dans le *far niente* de l'hospitalité mo-

nacale, il s'était alléché au métier de moine; aussi abjura-t-il le protestantisme, pour entrer dans le bercail sacré, trouvant bien plus agréable de prier, chanter, boire du *fayal*, mener douce vie, que de grimper au haut des mâts. Ce n'est pas qu'il fût devenu meilleur; toujours marin jureur, buveur, sous l'habit religieux, enchanté de trouver à parler anglais, il mit nos jeunes gens au courant de la chronique scandaleuse du couvent, devant ces bons pères, qui n'y entendaient pas malice.

On était encore bien arriéré dans cette île! On crut ravir d'admiration les nouveau-venus en leur montrant une orgue de paroisse. L'organiste, d'un air triomphant, se mit à toucher une misérable kyrielle de plain-chant, cherchant à lire dans leurs yeux le comble de l'étonnement. On fit les surpris, mais l'ami s'étant approché modestement, feignit de peser sur les touches avec le plus grand respect; l'organiste lui faisait des signes avec l'air de lui dire: « Prenez garde. » Mais que devint le moine, quand celui-ci, bon musicien s'il en fut jamais, préluda et monta à vol d'aigle dans les hautes harmonies d'un célèbre passage de Pleyel.

Le soir on eut un excellent souper, et pour

chansons de très jolies filles; il fallut avaler du *fyal* à grands flots, jusqu'à impossibilité de se tenir sur sa chaise.

A six heures du matin, le moine de Jersey leur déclara, en balbutiant, et avec un juron anglais, qu'il prétendait dire sur-le-champ la messe : dans moins de cinq minutes il eut expédié sa messe, à laquelle plusieurs Portugais assistèrent très dévotement; beaucoup de peuple baisa dévotement la manche du père dans la rue. Ce n'est pas à Gracioza que notre écrivain a pris ce grand amour du monachisme qui lui a dicté de savantes pages dans le *Génie du christianisme*.

Revenus à bord avec deux religieux, lesquels exhibèrent un compte énorme qui leur fut soldé, à mesure que leur canot s'éloigna, on mit à la voile.

Le passager avec qui M. de Chateaubriand s'était lié, né d'une mère écossaise et d'un père anglais, avait débuté dans l'arme de l'artillerie. Peintre, mathématicien, musicien, parlant plusieurs langues, il réunissait aux avantages d'une taille élevée et d'une figure charmante, les talens utiles et ceux qui nous font rechercher de la société.

Le supérieur de je ne sais quelle corporation religieuse, étant allé à Londres, avait fait la connaissance de ce jeune homme, que M. de Chateaubriand n'a jamais désigné que par l'initiale T. Ce supérieur le catéchisa, en fit un prosélyte; il fut résolu que T. passerait à Paris, renverrait de là sa commission au duc de Richemond, embrasserait la religion romaine, et, entrant dans les ordres, suivrait le supérieur en Amérique. Ainsi fit-il; T., malgré les lettres attendrissantes de sa mère, s'était embarqué pour le Nouveau-Monde.

Le hasard lui avait fait prendre passage sur ce vaisseau. M. de Chateaubriand ne fut pas longtemps sans découvrir cette âme si mal assortie à celles qui l'environnaient, ne pouvant assez s'étonner de la chance singulière qui jetait un Anglais, riche et bien né, parmi une troupe de prêtres catholiques.

Une nuit, restés tous deux sur le tillac, nos deux passagers, cédant à l'instinct de la sympathie, se rapprochèrent, s'ouvrirent leurs cœurs. T. raconta son histoire à son nouvel ami, qui n'approuva pas sa conduite sur tous les points: il promit de se détacher de la mission, et de le suivre dans les savanes de l'Amérique.

Il était épris, lui aussi, de la nature. Les deux jeunes amis passaient des nuits entières à causer sur le pont lorsque tout dormait dans le vaisseau hormis quelques matelots de quart.

Ce fut par une de ces belles nuits qu'étant à environ cinquante lieues de la Virginie, et cinglant sous une brise légère de l'ouest qui apportait l'odeur aromatique de la terre, il composa pour une romance française un air dépositaire du sentiment de la scène qui l'inspirait.

Le vent s'étant élevé et ayant repoussé considérablement le vaisseau vers le nord, force fut de faire une seconde relâche à l'île Saint-Pierre, sur les côtes de Terre-Neuve. On passa quinze jours à terre; les deux amis allaient courir dans les montagnes de cette île affreuse, se perdant au milieu des brouillards dont elle est sans cesse couverte. Là, l'imagination sensible du jeune Anglais s'harmoniait à ces scènes sombres, romantiques : quelquefois errant au milieu des nuages et des bouffées de vent, en entendant les mugissemens d'une mer qu'on ne pouvait découvrir, égarés sur une bruyère laineuse et morte, au bord d'un torrent rouge, T. s'imaginait être le barde de Cona; alors, en sa qualité de demi-Écossais, il se mettait à déclamer des passages

d'Ossian sur des airs sauvages qu'il improvisait.

Mais Ossian, avec tout son empire sur ces deux neuves imaginations, n'avait pas pour T. le même attrait que les processions des missionnaires dans l'île : il advenait qu'au grand déplaisir de M. de Chateaubriand, à peine il voyait se former les rangs, qu'il s'armait d'un cierge, y courait, et entonnait les cantiques. M. de Chateaubriand chargeait sa mémoire de croquis poétiques ; aussi, sur l'écueil dit *le Colombier*, nouveau croquis ; sur l'île de Terre-Neuve, où l'on relâcha quinze jours, nouvelle ébauche ; et nouvelle ébauche encore dans les mers de la Virginie et du Maryland, dont on gagna les latitudes plus tempérées. Toutes ces esquisses sont disséminées dans *le Génie du Christianisme*.

Au moment de toucher cette terre d'Amérique si désirée, notre écrivain faillit périr. « La chaleur nous accablait, dit-il ; le vaisseau, dans un calme plat, sans voile et trop chargé de ses mâts, était tourmenté par le roulis. Brûlé sur le pont et fatigué du mouvement, je voulus me baigner ; et quoique nous n'eussions point de chaloupe dehors, je me jetai du mât de beaupré à la mer. Tout alla d'abord à merveille, et plusieurs passa-

gens m'imitèrent. Je nageais sans regarder le vaisseau; mais quand je vins à tourner la tête, je m'aperçus que le courant l'avait déjà entraîné bien loin. L'équipage était accouru sur le pont; on avait filé un grelin aux autres nageurs. Des requins se montraient dans les eaux du navire, et on leur tirait du bord des coups de fusil pour les écarter. La houle était si grosse, qu'elle retardait mon retour et épuisait mes forces. J'avais un abîme au-dessous de moi, et les requins pouvaient à tout moment m'emporter un bras ou une jambe. Sur le bâtiment on s'efforçait de mettre un canot à la mer; mais il fallait établir un palan, et cela prenait un temps considérable.

» Par le plus grand bonheur une brise presque insensible se leva; le vaisseau, gouvernant un peu, se rapprocha de moi; je pus m'emparer du bout de la corde; mais les compagnons de ma témérité s'étaient accrochés à cette corde; et quand on nous attira au flanc du bâtiment, me trouvant à l'extrémité de la file, ils pesaient sur moi de tout leur poids. On nous repêcha ainsi un à un, ce qui fut long. Les roulis continuaient; à chacun d'eux nous plongions de dix ou douze pieds dans la vague, ou nous étions suspendus en l'air à un même nombre de pieds, comme des pois-

sons au bout d'une ligne. A la dernière immersion, je me sentis prêt à m'évanouir ; un roulis de plus, et c'en était fait. »

On entra enfin dans la baie de Chesapeake ; voilà le poëte mettant le pied sur ce continent qu'il s'inféodera par droit de poésie, où il cueillera les plus belles fleurs de sa couronne, les palmes de son immortalité ! Les révolutions d'âme que ce sol produisit en lui, il les a décrites avec enthousiasme. Mais j'aime mieux le suivre à cette habitation, premier *specimen* de la société trans-atlantique.

« Nous traversâmes quelques petits bois de baumiers et de cèdres de la Virginie, qui parfumaient l'air. Je vis voltiger des oiseaux-moqueurs et des cardinaux dont les chants et les couleurs m'annoncèrent un nouveau climat. Une négresse de quatorze ou quinze ans, d'une beauté extraordinaire, vint nous ouvrir la barrière d'une maison qui tenait à la fois de la ferme d'un Anglais et de l'habitation d'un colon. Des troupeaux de vaches paissaient dans des prairies artificielles entourées de palissades, dans lesquelles se jouaient des écureuils gris, noirs et rayés ; des nègres sciaient des pièces de bois, et d'autres cultivaient des plantations de tabac. Nous achetâmes des gâ-

teaux de maïs, des poules, des œufs, du lait, et nous retournâmes au bâtiment mouillé dans la baie. »

Il fallait bien du contentement dans le nouveau débarqué! Long-temps après, lorsqu'il a décrit son arrivée, il n'avait pas laissé échapper tout le charme des souvenirs; car il est clair que M. de Chateaubriand a écrit plus tard ce morceau; il va chercher des points de comparaison dans une ferme anglaise pour dépeindre l'habitation. Tout était charmant à ses yeux, et les couleurs des oiseaux, et la jeune négresse, et la fourrure des écureuils.

A Baltimore, il se sépara de ses compagnons de voyage. Il prit le stage pour Philadelphie.

CHAPITRE VI.

Arrivée à Philadelphie. — Entrevue avec Washington. — Il visite le champ de bataille de Lexington. — Voyage sur la rivière d'Hudson. — Entrée dans le désert.

> Libertà, dolce et desiato bene!
> ô Liberté, bien doux et désiré!
>
> Pétrarque.

—

Tandis que nous nous sommes révolutionnés, transportés d'enthousiasme pour la république, le pouvoir absolu et le régime constitutionnel, prenant tour à tour le bonnet du démagogue, la livrée impériale et l'elbeuf du banquier libéral, les Anglo-Américains, jamais contrariés dans leur marche de perfectibilité, et se laissant aller aux développemens, quels progrès, depuis cinquante ans, n'ont-ils pas faits!

Lorsque M. de Chateaubriand arriva, en 1791,

l'Union, aujourd'hui composée de plus de vingt provinces, n'en comptait que treize ; elle n'avait pas encore colonisé les savanes limitrophes, ni ouvert, au travers des vieilles forêts, des routes où s'élancent aujourd'hui de rapides diligences ; elle n'avait pas encore jeté des ponts de fer, dompté la rapidité des fleuves avec les bateaux à vapeur, ni semé dans les solitudes, par-delà les monts Aleghanys, ces innombrables villes aux noms de Washington, La Fayette, Cincinnatus, Montgomery. Sa littérature (car la littérature est une espèce de thermomètre de l'état social), sa littérature n'osait encore s'émanciper de la mère-patrie ; on jouait sur les théâtres de Boston, de Philadelphie, de Baltimore, les pièces de la métropole, et ces seules pièces ; Thomas Godfrey, P. Markol, John Leacock, tenaient en portefeuille leur *Reine des Parthes*, leur *Chef patriote*, leur *Désappointement*, se gardant de risquer sur la scène nationale ces premiers essais d'une muse trans-atlantique. Depuis, les Ingersoll (1), les James Barker (2), les

(1) Auteur d'une tragédie d'*Edwy and Elgiva*, et de plusieurs autres productions.

(2) Alderman de Philadelphie, auteur de *Tears and Smiles* (le Rire et les Larmes), de *Marmion*, de *The superstition or the fanatic Father*.

William Dunlap (1), les Hillhouse, les John Bark (2), les William Joor (3), les Fenimore Cooper, les Washington Irving, ont changé tout cela, poussé l'état moral de l'Union; mais, je le répète, à l'arrivée de M. de Chateaubriand il n'y avait encore que le commerce et l'agriculture qui occupassent les Américains, ce qui ne laissait pas que de leur valoir des tonnes de dollars; de là ce luxe et cette ignorance qui surprirent le voyageur.

« Un homme débarqué, dit-il, comme moi, aux États-Unis, plein d'enthousiasme pour les anciens, un Caton qui cherchait partout la rigidité des premières mœurs romaines, dut être fort scandalisé de voir partout l'élégance des vêtemens, le luxe des équipages, la frivolité des conversations, l'inégalité des fortunes, l'immoralité des maisons de banque et de jeu, le bruit des salles de bal et de spectacle. A Philadelphie, j'aurais pu me croire dans une ville anglaise; rien n'annonçait que j'eusse passé d'une monarchie à une république. »

(1) Directeur du théâtre de New-York, auteur de quarante-deux pièces.

(2) Historien de la Virginie.

(3) Auteur de la *Bataille des sources de l'Entaw*, de l'*Evacuation de Charlestown*.

Heureuses les républiques de Sparte, d'Athènes et de Rome, de se trouver dans le passé, par conséquent à l'abri des examens oculaires! Sans cela, il est très possible, leurs institutions dont on leurre nos jeunes sympathies, nous inspireraient ce dégoût d'une soudaine désillusion. Oh! loin de la réalité nous nous composons avec plaisir un idéalisme à notre guise, qui nous va sous tous les points; mais presque jamais cela ne cadre avec la rude, l'inflexible vérité; aussi, que d'aventure il y ait possibilité de mettre à côté le type réel, adieu l'enchantement, adieu prestige, sympathie.

Mais au reste, ces erreurs de nos jugemens prouvent-ils contre une nation? Non; tant pis pour ceux qui l'arrangent au gré de leur fantaisie.

Washington vivait encore; véritable grand homme, le seul peut-être qui n'ait pas donné dans la tartuferie libérale; véritable grand homme, à qui il n'est personne qui ne dût élever un autel dans ses Lares domestiques, surtout parmi nous, Français, Anglais, Espagnols, nous épuisés de sang par le vampirisme de ces grands comédiens, Cromwell, Napoléon, Bolivar. Mais on répond à cela : La gloire militaire! il n'y a plus rien à dire; il est vrai cependant

que, par le temps qui court, tous ces grands guerriers ne sont guère que de bons joueurs d'échecs, qui, hors de la portée de la mousqueterie, font avancer tels corps, retiennent tels autres, n'importe,

La gloire est pour les chefs et les boulets pour nous.

Ils ont gagné de grandes parties d'échecs, il doit donc leur être permis de nous mettre dans les fers; c'est peu, mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que, quand ils ne sont plus, il se trouve de prétendus poètes libéraux, qui, après avoir fait rage contre la vile tyrannie des tartufes dévots, chantent, adorent, agenouillés, ventre à terre, ces grands tartufes de la liberté.

Mais M. de Chateaubriand va nous conduire chez Washington; courons avec lui voir le grand homme des temps modernes.

« Une petite maison dans le genre anglais, ressemblant aux maisons voisines, était le palais du président des États-Unis : point de gardes, pas même de valets. Je frappai : une jeune servante ouvrit. Je lui demandai si le général était chez lui; elle me répondit qu'il y était. Je répliquai que j'avais une lettre à lui remettre. La servante me demanda mon nom, difficile à pro-

noncer en anglais, et qu'elle ne put retenir. Elle me dit alors doucement : *Walk in, sir*, « Entrez, Monsieur », et elle marcha devant moi dans un de ces étroits et longs corridors qui servent de vestibule aux maisons anglaises; elle m'introduisit dans un parloir, où elle me pria d'attendre le général.

» Je n'étais pas ému. La grandeur de l'âme ou celle de la fortune ne m'imposent point : j'admire la première sans en être écrasé; la seconde m'inspire plus de pitié que de respect. Visage d'homme ne me troublera jamais.

» Au bout de quelques minutes le général entra. C'était un homme d'une grande taille, d'un air calme et froid plutôt que noble; il est ressemblant dans ses gravures. Je lui présentai ma lettre en silence; il l'ouvrit, courut à la signature, qu'il lut tout haut avec exclamation : « Le colonel Armand ! » c'était ainsi qu'il appelait et qu'avait signé le marquis de la Rouairie.

» Nous nous assîmes; je lui expliquai tant bien que mal le motif de mon voyage. Il me répondait par monosyllabes anglais ou français, et m'écoutait avec une sorte d'étonnement. Je m'en aperçus, et je lui dis, avec un peu de vivacité : « Mais il est moins difficile de découvrir

le passage de nord-ouest que de créer un peuple comme vous l'avez fait. » *Well, well, young man!* s'écria-t-il en me tendant la main. Il m'invita à dîner pour le jour suivant, et nous nous quittâmes.

» Je fus exact au rendez-vous : nous n'étions que cinq ou six convives. La conversation roula presque entièrement sur la révolution française. Le général nous montra une clef de la Bastille : ces clefs de la Bastille étaient des jouets assez niais, qu'on se distribuait alors dans les Deux-Mondes. Si Washington avait vu comme moi, dans les ruisseaux de Paris, les vainqueurs de la Bastille, il aurait eu moins de foi dans sa relique. Le sérieux et la force de la révolution n'étaient pas dans ces orgies sanglantes. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, la même populace du faubourg Saint-Antoine démolit le temple protestant à Charenton avec autant de zèle qu'elle dévasta l'église de Saint-Denis en 1793.

» Je quittai mon hôte à dix heures du soir, et je ne l'ai jamais revu : il partit le lendemain pour la campagne, et je continuai mon voyage.

» Telle fut ma rencontre avec cet homme, qui a affranchi tout un monde. Washington est des-

cendu dans la tombe avant qu'un peu de bruit se fût attaché à mes pas : j'ai passé devant lui comme l'être le plus inconnu ; il était dans tout son éclat, et moi dans toute mon obscurité. Mon nom n'est peut-être pas demeuré un jour entier dans sa mémoire ? Heureux pourtant que ses regards soient tombés sur moi ! Il y a une vertu dans les regards d'un grand homme. »

Il n'est personne qui ne connaisse le parallèle de Washington et de Bonaparte. La hauteur des aperçus, la compétence, pour ainsi dire, du grand écrivain entre ces deux notabilités des Deux-Mondes, et la justesse des réflexions, mieux que cela peut-être, la plénitude du talent, la mise en jeu de toutes les ressources de style, font de ces pages un morceau achevé que nous transcririons, si par ces raisons-là même il n'était pas connu de chacun.

« Un stage, semblable à celui qui m'avait amené de Baltimore à Philadelphie, continue l'auteur, me conduisit de Philadelphie à New-York, ville gaie, peuplée et commerçante, qui pourtant était bien loin d'être ce qu'elle est aujourd'hui. J'allai en pèlerinage à Boston, pour saluer le premier champ de bataille de la liberté américaine. J'ai vu les champs de Lexings-

ton ; je m'y suis arrêté en silence, comme les voyageurs aux Thermopyles, à contempler la tombe de ces guerriers des Deux-Mondes, qui moururent les premiers pour obéir aux lois de la patrie. En foulant cette terre philosophique, qui me disait, dans sa muette éloquence, comment les empires se perdent et s'élèvent, j'ai confessé mon néant devant les voies de la Providence, et baissé mon front dans la poussière. »

Voilà comme pensait de la liberté M. de Chateaubriand à la fin du siècle dernier.

Sans doute, en avançant en âge le génie se mûrit, s'achève ; mais peut-être perd-il en candeur ce qu'il acquiert de perfection dans la fréquentation des hommes. Je ne sais l'effet que pouvait produire la prise de la Bastille sur le jeune misantrope de l'Armorique ; mais à coup sûr, la destruction de cet épouvantail de Paris devait l'affecter d'une autre manière que le noble pair, éditant ses œuvres en 1826, et écrivant son entrevue avec Washington. Il y a du Parisien, de l'homme du monde, dans ces invectives contre les vainqueurs de la Bastille ; il y a un peu de cette civilisation d'aujourd'hui, qui ne saurait voir du beau là où il y a des guenilles ; et puisque les gens qui firent la première levée

de boucliers étaient mal habillés, notre société à la rose ne se résoudra jamais à voir en eux de l'énergie et un peu de force d'âme.

Il partit pour le désert, en remontant la rivière d'Hudson, autrement dite la *rivière du Nord*, sur le paquebot d'Albany.

La société des passagers était nombreuse et aimable, consistant en plusieurs femmes et quelques officiers américains. Un vent frais conduisait mollement le paquebot à sa destination. Vers le soir de la première journée, on se rassembla sur le pont pour prendre une collation de lait et de fruits; les femmes s'assirent sur les bancs du gaillard, et les hommes se mirent à leurs pieds. La conversation ne fut pas longtemps bruyante; la sublimité des perspectives fit son effet, et à ces folâtreries frivoles succéda peu à peu le silence.

Auprès de ce lieu avait été exécuté, durant les guerres de l'indépendance, un jeune homme pour délit politique, si, au reste, il peut y avoir du délit dans un patriote qui repousse l'agression de la métropole: c'était le major André. Quelqu'un s'écria: « C'est ici que le major André a été exécuté. »

Il y a apparence que c'avait été une espèce

d'Harmodius ou d'Aristogiton; les sens de notre voyageur furent bouleversés par ces frissons du sublime, dont, je ne sais pourquoi, on est quelquefois honteux. Les Américains, comme les Athéniens après l'expulsion des Pisistratides, avaient consacré dans un chant national le dévouement du patriote. On pria une Américaine, très jolie, de chanter la romance de l'infortuné jeune homme; elle céda: elle commença à faire entendre une voix timide, pleine de volupté et d'émotions; et le soleil se couchait, et l'on se trouvait entre de hautes montagnes, et l'on apercevait çà et là, suspendues sur des abîmes, des cabanes rares qui disparaissaient et reparaissaient tour à tour entre des nuages, mi-partie blancs et roses, qui filaient horizontalement à la hauteur de ces habitations: qu'on juge de l'effet!

De plus, lorsque au-dessus de ces mêmes nuages on découvrait la cime des rochers et les sommets chevelus des sapins, on eût cru voir de petites îles flottantes dans les airs. La rivière majestueuse, tantôt coulant nord et tantôt sud, s'étendait encaissée entre deux rives parallèles; puis tout-à-coup tournant à l'aspect du couchant, elle courbait ses flots d'or autour de quelque mont, qui, s'avançant dans le fleuve avec

toutes ses plantes, ressemblait, suivant l'expression du voyageur, à un gros bouquet de verdure noué d'une zone bleue et aurore.

« Nous gardions un profond silence, dit-il; pour moi, j'osais à peine respirer. Rien n'interrompait le chant plaintif de la jeune passagère, hors le bruit insensible que le vaisseau poussé par une brise légère faisait en glissant sur l'onde.

» Quelquefois la voix se renflait un peu davantage lorsque nous rasions de près la rive : dans deux ou trois endroits, elle fut répétée par un faible écho: les anciens se seraient imaginés que l'âme d'André, attirée par cette mélodie touchante, se plaisait à en murmurer les derniers sons dans les montagnes. L'idée de ce jeune homme, amant et poète, brave et infortuné, qui, regretté de ses concitoyens et honoré des larmes de Washington, mourut dans la fleur de l'âge pour son pays, répandait sur cette scène romantique une teinte encore plus attendrissante. Les officiers américains et moi avions les larmes aux yeux; moi, par l'effet du recueillement délicieux où j'étais plongé; eux, sans doute, par le souvenir des troubles passés de la patrie, qui redoublait le calme du moment présent. Ils ne pouvaient contempler sans une sorte d'extase de cœur ces

lieux naguère chargés de bataillons étincelans et retentissant du bruit des armes, maintenant ensevelis dans une paix profonde, éclairés des derniers feux du jour, décorés de la pompe de la nature, animés du doux sifflement des cardinaux et du roucoulement des ramiers sauvages, et dont les simples habitans, assis sur la pointe d'un roc, à quelque distance de leurs chaumières, regardaient tranquillement notre vaisseau passer sur le fleuve au-dessous d'eux. »

A Albany, un M. Swist, pour lequel M. de Chateaubriand avait une lettre, le retint quelque temps, lui conseillant d'apprendre le sioux, l'iroquois et l'esquimaux; ce qui était le plus sage conseil que l'on pût donner en pareille circonstance.

Départ avec un domestique hollandais, espèce de polyglotte du pays. Montés chacun sur un cheval, ils tirèrent droit vers le désert. Passé la Mohawk, les voilà dans les solitudes vierges du Nouveau-Monde.

Quelles émotions dans ce jeune homme pour qui la Bretagne s'était trouvée trop civilisée, à qui il fallait quelque chose de plus primitif que les forêts des environs du castel de ses pères! Il courait d'arbre en arbre, à droite, à gauche, in-

différemment ; il se disait : Ici plus de chemin à suivre, plus de villes, plus d'étroites maisons, plus de présidens, de républiques, de rois.

Mais l'être qui vint lui faire les honneurs du désert, le recevoir sur la frontière, on s'y attend le moins. Ce fut M. Violet, maître de danse, qui donnait leçon de son art aux jeunes sauvages, à tant de jambons d'ours et de peaux de castor le cachet : épisode assez comique dans une excursion toute de sentiment, où un martyr de l'influence secrète, une âme tuée de poésie, s'aventurait au hasard dans une carrière pleine d'impressions, de rêveries, de tableaux.

Dans une vie aussi sérieuse que celle de M. de Chateaubriand, sanctifiée par le malheur, et qu'il faudrait narrer sur le diapazon des hymnes les plus solennels si la poésie avait quelque sainteté parmi nous, comme jadis chez les *vates* de l'Hellénie et chez les prophètes, dans la vie, dis-je, de M. de Chateaubriand, de pareils incidens sont si rares, que nous ne devons pas passer sous silence le récit qu'il en a fait.

« Au milieu d'une forêt on voyait une espèce de grange ; je trouvai dans cette grange une vingtaine de sauvages, hommes et femmes, barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles

découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines. Un petit Français, poudré et frisé comme autrefois, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, râclait un violon de poche, et faisait danser *Madelon Friquet* à ces Iroquois. M. Violet, en me parlant des Indiens, me disait toujours : *Ces messieurs sauvages et ces dames sauvagesses.* Il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers : en effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades. M. Violet, tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument fatal ; il criait en iroquois : *A vos places !* et toute la troupe sautait comme une bande de démons. »

CHAPITRE VII.

M. de Chateaubriand dans le désert. — Ses jouissances. — Gros manuscrit. — Première entrevue avec des sauvages. — Le sachem Iroquois. — Dangers à la cataracte de Niagara.

Cur ego si nequeo, ignoroque, poeta salutor?
(*Horace.*)

—

On l'a dit déjà, il en est des peuples comme des individus : les sociétés passent par l'enfance, l'âge viril, pour arriver à cet état de décrépitude, de caducité où tout va s'éteindre. Il y a des peuples brillans comme de brillans enfans. Dominés de leur imagination, pleins d'esprit créateur, d'illusion, les Grecs d'avant Homère nous représentent assez le jeune âge de M. de Chateaubriand. Le prisme décevant qui faisait jouer mille couleurs à leurs yeux, cette magie imaginante dont ils étaient subjugués, et qui

embellissait de ses mensonges et les incidens de leurs annales, et les hommes qui marquèrent dans ces fastes mythologiques, et leurs fondations, et leurs mœurs, et leurs jeux, et leurs guerres; cet enchantement qui sema sur tout leur être social tant d'éblouissans reflets, nous retrouvons à peu près cela individualisé dans un jeune homme.

Le voyage des Argonautes, le Déluge, l'arrivée des colons phéniciens et égyptiens, la guerre de Thèbes, celle de Troie; toutes les journées, pour ainsi dire, de la Grèce enfant, sont attrayantes, et bien plus attrayantes que les épisodes des peuples moins aimés du ciel, moins doués d'imagination. Oui, ce qu'est le peuple Pelasge entre les nations, M. de Chateaubriand l'est parmi ses contemporains. Certes, combien de gens ont éparpillé leur vie sur l'Océan, en Amérique, ont vu des sauvages, fumé le calumet de la paix, et s'en sont revenus : rien de plus ordinaire. Mais quelle différence avec notre voyageur! Tout se brillante, s'embellit, se pare sous ses yeux; sites et tempêtes, incidens et émotions, perspectives et localités; tout, dans son Odyssée, jaillit, captive, séduit; nul épisode qui ne s'y dramatise, qui ne s'y brode d'une multitude de

détails ou intéressans, ou sublimes, ou gracieux; pas une relâche, pas une visite, pas un aspect, une marche, qui ne soit un canevas d'or à broderies de pierreries. Si ce n'est point là de la puissance poétique, où donc la chercher?

Le voilà conduit, notre barde armoricain, dans les magnificences de la solitude, de cette solitude la plus grandiose, de cette solitude américaine, auprès de laquelle les autres sont des album; le voilà jeté, par un enchaînement de circonstances, sous le coup de la plus puissante inspiration. Va-t-il faire des vers? pas le moins du monde, mais la poésie le déborde, l'entraîne, le noie tellement, que, sans s'en douter, il sera plus poète que tel qui a toute sa vie sué à grosses gouttes après la poésie.

Papier et plume à la main dans le désert, sans avoir une seule idée qui tende aux vers, il décrit négligemment sur ses genoux mille et une choses qui le frappent, qui vibrent en lui; il ne pense qu'à faire un journal: tantôt il narre, tantôt il rêve, tantôt il décrit, mais au hasard, mais sans conscience de sa muse; c'est un laissé-aller, c'est un pêle-mêle; du didactique, du narratif, du descriptif, du comique parfois même. Mais avec une organisation aussi merveilleuse,

que la sienne, rien de cela ne saurait être exempt de cette onction, de cette divinité intérieure qui sanctifie tout de poésie.

Tel se met à rimer, à polir, à liquéfier sa versification qui ne saurait être poète, bien qu'il invoque Clio et fasse toutes les simagrées pour jouer l'inspiration; tel autre n'y pense pas, n'a nul doute de sa qualité, et ne fait pas un geste, un mouvement qui ne laisse jaillir le rayon divin. Or, venez, Pope, Vida, Boileau; venez maintenant, Horace, Quintilien, La Harpe, nous analyser la poésie, nous donner des leçons, nous initier à vos secrets.

Il résulte que cet informe canevas, butin du désert, ce lourd journal de plus de trois mille feuillets, sera dans la suite une inépuisable mine de trésors pour l'explorateur devenu homme de lettres. Il a pris là-dedans pour son *Génie du Christianisme;* il a pris là-dedans pour son *Essai historique;* il y a pris pour ses *Voyages;* il y a pris pour *Atala;* car que M. de Chateaubriand n'espère pas nous faire accroire qu'il s'est mis dans la hutte du sauvage à écrire son poème ou roman. Nous savons tous qu'en 1791 il était fervent acolyte de la philosophie, un saint Paul encore déconfès.

C'est plus tard qu'il a fait *Atala;* alors il a ouvert son journal : détails, descriptions, tableaux, émotions ; tout cela, il en a convergé les rayons sur son père Aubry, sur la sauvage chrétienne.

Il est dans les forêts.

Voici son premier colloque avec quelqu'un d'espèce indienne : c'était une vieille femme.

« Je prononçai le salut qu'on m'avait appris : Siègoh ! *je suis venu*. L'Indienne, au lieu de me rendre mon salut par la répétition d'usage, *vous êtes venu !* ne répondit rien. Je jugeai que la visite de l'un de ses tyrans lui était importune ; je me mis alors, à mon tour, à caresser la vache. L'Indienne parut étonnée : je vis sur son visage jaune et attristé des signes d'attendrissement et presque de gratitude. Ces mystérieuses relations de l'infortune remplirent mes yeux de larmes : il y a de la douceur à pleurer sur des maux qui n'ont été pleurés de personne.

» Encouragé par cette marque de confiance, je lui dis en anglais, car j'avais épuisé mon indien : « Elle est bien maigre ! » L'Indienne repartit aussi en mauvais anglais : « Elle mange fort peu : » *She eats very little*. « On l'a chassée rudement, » repris-je. Et la femme me répondit :

« Nous sommes accoutumées à cela toutes deux, *both.* » Je repris : « Cette prairie n'est donc pas à vous ? » Elle répondit : « Cette prairie était à mon mari, qui est mort. Je n'ai point d'enfans, et les blancs mènent leurs vaches dans ma prairie. »

Le lendemain il alla faire une visite au sachem des Onondagas, dont le village n'était pas éloigné. C'était dix heures du matin : soudain le voilà environné d'une quantité de sauvages qui lui parlaient dans leur langue, en y mêlant quelques lambeaux de phrases anglaises et françaises.

Le sachem, un vieil Iroquois dans toute la force du mot, gardait le souvenir des anciens usages, tandis que les autres, jeunes, se laissaient entamer par la civilisation, en raison du voisinage des plantations des blancs, et de leurs relations de commerce avec Quebec, Montréal et autres établissemens européens.

Mais lui, le sachem, conservait le feu sacré de la patrie primitive, espèce de rigide Caton aux grandes oreilles découpées, à la perle pendante au nez, au visage bariolé, à la tunique bleue, à la petite touffe de cheveux sur le haut de la tête, au manteau de peau, avec couteau, scalpe, casse-tête, bras tatoués, mocassines, chapelets de porcelaine à la main.

Le sachem parlait anglais et entendait le français. L'interprète savait l'iroquois ; facile fut la conversation. Entre autres choses, le sachem dit que, quoique sa nation eût été souvent en guerre avec les Français, il les estimait beaucoup, beaucoup plus que les Américains, qui bientôt ne lui laisseraient plus assez de terre pour couvrir ses os.

Dans cette Amérique, rendez-vous de tous les boudeurs au panglossisme de l'opulence, rendez-vous de ceux qui rêvent constitutions, systèmes sociaux, dans cette Amérique où Guillaume Penn et Las-Casas, Cortès et Pizarre, La Condamine et Humbolt, et Morgan, pas assez célèbre, et Vespuce, trop célèbre, où enfin la philosophie, la guerre, le savoir, la charité, la valeur, ont envoyé leurs députés, la poésie a aussi envoyé les siens. Deux cent cinquante ans avant Chateaubriand, Alonzo de Ercilla y avait porté sa lyre. C'était dans cette période, qui scintillait des illustrations du règne de Charles-Quint, où la Péninsule abondait en hommes portant d'une main l'épée et de l'autre la plume, comme le Camoëns :

N'huma maô sempre a espada, n' outra a pena ;

où Boscan, Ponce de Léon, Herrera, Mendoza, Georges Montemayor, et tant d'autres, passaient tour à tour de l'exaltation colérique des combats à l'exaltation plus tranquille de la composition. Ercilla représenta la poésie européenne chez les sauvages; mais que cette philosophie contre laquelle M. de Chateaubriand, tout à l'heure, dirigera toutes les batteries de son éloquence, a mis de dissemblance entre les temps! Ercilla fait mettre en croix Caupolican, chef des Araucans; il en fait le point de mire de cent de ses plus habiles archers. Et voyez ce mélange des sentimens de la noblesse poétique et de l'atrocité du fanatisme:

Luego aquel triste, aunque felice dia,
Que con solennidad le bantizaron,
Y en lo que el tempio escaso permitia,
En la fé verdadera le informaron.
Cercado de una gruesa compania,
De bien armada gente, le sacaron
A padecer la muerte consentida,
Con esperanza ya de mejor vida.

« Dans ce jour triste et fortuné en même temps il fut baptisé avec solennité, et, autant que le peu de temps avait pu le permettre, instruit dans la véritable foi: conduit par une forte compagnie de gens d'armes, il fut mené à la mort qui lui ouvrait une meilleure vie. »

(Araucana, *Canto XV.*)

Quand encyclopédistes, philosophes ont passé sur la terre, un poète va parmi les sauvages, mais c'est pour redresser les torts de quelques Européens envers une pauvre Indienne; c'est pour s'asseoir en philanthrope sur la natte de son Caupolican. Et la philosophie, même le philosophisme, sont si perverses choses!

Le lendemain de sa visite au sachem des Onondagas, M. de Chateaubriand continua sa marche.

Le dévot ne s'imagine rien de plus beau que Saint-Jacques de Compostelle, il y fait son pèlerinage; l'archéologue court à Luxor, où le Rammesséion et l'Aménophion sont pour lui le *nec plus ultrà* de la suprématie humaine; le peintre, cédant à un instinct particulier, va s'extasier devant les fresques de la basilique de Saint-Pierre et murmurer le nom de Raphael et de Michel-Ange; un industriel passera bien vite le détroit, entre un connaissement et un attermoiement, pour visiter les usines de Liverpool et de Manchester; il franchira ces amas de charbons de terre, qui forment des pylones devant les ateliers, avec autant de délices qu'un architecte des portiques à colonnades corinthiennes. Chacun son goût, ou plutôt chacun se fait un beau à sa guise.

Notre poète de la nature a aussi son Saint-Pierre, son Rammesséion, sa *Transfiguration*, son Manchester dans les pays iroquois : c'est la cataracte de Niagara. C'est là qu'il se dirige.

A la rivière Génésée, une colonie, sous la protection des Anglo-Américains, attaquait les forêts multiséculaires avec la bêche du défrichement ; plus loin il retrouve l'homme dans l'état sauvage. Dans le Haut-Canada, au moment d'atteindre à la cataracte, des Iroquois au service des Anglais lui barrent le passage avec la pointe de leurs flèches. Il faut envoyer le domestique au fort de Niagara obtenir la permission du commandant. Les formalités des palais dans le désert !

Il passa plusieurs jours dans un village indien, et arriva enfin à cette merveille des fleuves. Là il dessina ce tableau, l'un des plus vifs, des plus superbes de son *Atala*, la chute de Niagara. Mais le génie a aussi ses dangers ; c'est en les surmontant que nos Jasons enlèvent la Toison-d'Or ; c'est en les bravant qu'ils cueillent les dons de la haute poésie : ces chantres,

Qui dans leur cabinet, assis au pied d'un hêtre,

enfans choyés d'une muse casanière, et si ponc-

tuellement servis par l'inspiration de commande, ceux-là dévident la trame de leurs jours loin des périls; mais leurs chefs-d'œuvre de cabinet, leur nature si jolie avec ses Tircis et ses Araminthes, ne séduisent que difficilement. De là ces prompts oublis; de là ces silences de cimetière autour de ces réputations jadis si recherchées, si tumultueuses.

Savez-vous quelles sont les chances aventureuses du vrai soldat des Muses? Savez-vous comment il expose sa vie pour porter la main sur les plus beaux trophées? Ce n'est pas seulement en allant chercher dans les batailles rangées, parmi le meurtrier cliquetis des rondaches, des épées, des cimeterres, des baïonnettes et des sabres, cette

Furia grande e sonorosa;

ce n'est pas seulement en allant s'inspirer, comme le Camoëns, aux fanfares de cette

Tuba canora et bellicosa.
Que o peito accende e a cor ao gesto muda,

« De cette trompette sonore et belliqueuse, qui enflamme le cœur et fait monter la couleur au visage; »

mais c'est en allant surprendre les mystères

poétiques dans les horreurs de la nature; c'est en assistant aux furieuses agonies, aux tortures mugissantes de l'abîme; c'est en se plaçant sous le coup de ces scènes fortes qui tirent des millions d'étincelles, d'inépuisables gerbes de foudres, du génie électrisé.

« A la cataracte de Niagara, l'échelle indienne, dit-il, qui s'y trouvait jadis étant rompue, je voulus, en dépit des représentations de mon guide, me rendre au bas de la chute par un rocher à pic d'environ deux cents pieds de hauteur. Je m'aventurai dans la descente. Malgré les rugissemens de la cataracte et l'abîme effrayant qui bouillonnait au-dessous de moi, je conservai ma tête et parvins à une quarantaine de pieds du fond. Mais ici le rocher, lisse et vertical, n'offrait plus ni racines, ni fentes où pouvoir reposer mes pieds. Je demeurai suspendu par les mains à toute ma longueur, ne pouvant ni remonter, ni descendre, sentant mes doigts s'ouvrir peu à peu de lassitude sous le poids de mon corps et voyant la mort inévitable. Il y a peu d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les comptai alors suspendu sur le gouffre de Niagara. Enfin mes mains s'ouvrirent et je tombai. Par le bonheur

le plus inouï, je me trouvai sur le roc vif où j'aurais dû me briser cent fois, et cependant je ne me sentais pas grand mal ; j'étais à un demi-pouce de l'abîme, et je n'y avais pas roulé; mais lorsque le froid de l'eau commença à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à si bon marché que je l'avais cru d'abord. Je sentis une douleur insupportable au bras gauche; je l'avais cassé au-dessous du coude. Mon guide, qui me regardait d'en haut, et auquel je fis signe, courut chercher quelques sauvages, qui, avec beaucoup de peine, me remontèrent avec des cordes de bouleau, et me transportèrent chez eux.

» Ce ne fut pas le seul risque que je courus à Niagara : en arrivant, je m'étais rendu à la chute, tenant la bride de mon cheval entortillée à mon bras. Tandis que je me penchais pour regarder en bas, un serpent à sonnettes remua dans les buissons voisins; le cheval s'effraie, recule en se cabrant et en approchant du gouffre. Je ne puis dégager mon bras des rênes, et le cheval, toujours plus effarouché, m'entraîne avec lui. Déjà ses pieds de devant quittaient la terre, et, accroupi sur le bord de l'abîme, il ne s'y tenait plus que par la force de ses reins. C'en était fait

de moi, lorsque l'animal, étonné lui-même du nouveau péril, fait un nouvel effort, s'abat en dedans par une pirouette, et s'élance à dix pieds loin du bord. »

(*Essai historique*, tome II, page 237.)

CHAPITRE VIII.

M. de Chateaubriand et ses sauvages changent de manière de voyager. — Vue des Apalaches. — Il descend vers le midi. — Son adoption dans une tribu sauvage. — Amours, mélancolie, retour.

> Je me suis arrêté devant les tentes de ma tribu; et la douleur et les soupirs m'ont fait verser des larmes.
>
> (Hamasa ; *poète arabe.*)

—

Les *Natchez*, cet ouvrage insolite, aux formes inconnues dans le monde des livres grecs et romains, et dans tout ce qui en découle; cet ouvrage sans analogie même dans les littératures d'Asie, cet ouvrage aux destinées si extraordinaires, si nous voulons en croire l'auteur, perdu, retrouvé; Les *Natchez* n'ont pas été faits (tels qu'ils sont du moins) sous la hutte du sauvage,

comme on l'a dit. Des passages marqués au coin du royalisme vendéen, une comparaison prise de la bataille navale d'Aboukir, des échappées d'anachronisme, d'autres indices encore peuvent faire placer cette composition à l'expiration du dernier siècle, quand l'auteur, jeté en Angleterre par les circonstances, cherchait à échapper à la poignante misère dans les délectations de la création poétique; car, écrire, c'est rêver éveillé, c'est s'arracher aux réalités, à la vie fâcheuse pour une autre vie de choix, d'illusion; et cependant les heures d'infortune s'envolent en nous répandant des roses.

Mais l'informe manuscrit de deux mille trois cents et je ne sais combien encore de pages, ce journal du voyageur, ce manuscrit, amalgame de tant de fragmens du jet le plus brillant, miroir à mille facettes, où avec des millions d'impressions fugitives tout le désert se reflétait en images si fortes; ce manuscrit fournissait d'abondantes pages à l'auteur des *Natchez*. Aussi peut-on retrouver dans ce poème le frère mélancolique d'Amélie. Nombre d'épisodes y sont surtout riches pour nous de détails biographiques. Avec quelque perspicacité, et surtout lorsqu'on a fait une étude spéciale des ouvrages de

M. de Chateaubriand, qu'on les a comparés, rapprochés, scrutés, il n'est pas impossible de préciser tous les momens où René n'est pas autre que M. de Chateaubriand.

Nous n'analyserons pas encore cet ouvrage; l'ordre chronologique nous le fait placer après l'*Essai historique*. Mais nous nous aiderons de nombre d'allusions autobiographiques pour suivre l'auteur dans les forêts.

La fracture du bras, avec deux lattes et une écharpe, fut bientôt guérie; mais le domestique hollandais n'avait pas lu Rousseau; par conséquent, peu épris de l'état de pure nature, il quitta le service de M. de Chateaubriand, lequel fit marché avec quelques Illinois qui avaient à descendre le Mississipi.

Notre Léman, notre Ladoga, toutes nos mares d'Europe, pompeusement appelées lacs, sauraient-elles faire comparaison avec l'Ontario, l'Erié, le Lac Supérieur, le lac Huron? Aussi jamais descriptions plus grandes que celles de notre voyageur; il s'est mis à l'unisson de ces hautes perspectives: c'est Michel-Ange la plume à la main.

Oui, à coup sûr, l'homme au paysage s'inspire de grandeur, de vertu. Vienne Words-

worth, viennent ses adeptes Wilson; Coleridge, Southey, toute cette école de lakistes qui se recueille dans le sublime aux bords des lacs anglais; nous ne nous étonnerons plus de la force de leurs pinceaux. Il faut qu'il y ait là, dans les vallons, au bord des eaux, une sainteté de poésie, de pureté, d'enthousiasme! La vie s'y épure, le génie s'y brillante. A ces tableaux des lacs américains, on peut dire de M. de Chateaubriand ce que le Bossuet de l'Angleterre actuelle, le prédicateur Irving, dit de Wordsworth:

« Il est dans ces royaumes un homme qui s'est livré à une vie sainte et solitaire, au milieu des tableaux gracieux et sublimes de la nature, et s'occupant des profonds secrets de la pensée humaine. Plût au ciel qu'il fût donné aux autres de suivre cet exemple! Il a été récompensé par de nouvelles révélations de la nature et du Dieu de la nature dans le calme de sa retraite, et il les a chantées en vers harmonieux. »

Parfois s'abandonnant à la dérive dans un canot sur ces lacs, le Wordsworth français se livre à la contemplation des immensités riveraines; tantôt il plonge ses méditations dans les bleuâtres abîmes sur lesquels dort le bateau,

il y suit les jeux des poissons ; tantôt il replie son attention sur lui-même ; il se dit :

« Liberté primitive, je te retrouve enfin ! Je passe comme cet oiseau qui vole devant moi, qui se dirige au hasard, et n'est embarrassé que du choix des ombrages. Me voilà tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphant sur les eaux, tandis que les habitans des fleuves accompagnent ma course, que les peuples de l'air me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leurs cimes sur mon passage.

» Est-ce sur le front de l'homme de la société, ou sur le mien, qu'est gravé le sceau immortel de notre origine ? Courez vous enfermer dans vos cités, allez vous soumettre à vos petites lois ; gagnez votre pain à la sueur de votre front, ou dévorez le pain du pauvre ; égorgez-vous pour un mot, pour un maître ; doutez de l'existence de Dieu, ou adorez-le sous des formes superstitieuses ; moi j'irai errant dans mes solitudes ; pas un seul battement de mon cœur ne sera comprimé ; pas une seule de mes pensées ne sera enchaînée ; je serai libre comme la nature ; je ne reconnaîtrai de souverain que celui qui alluma la flamme des soleils, et qui, d'un seul

coup de sa main fit rouler tant de mondes. »

On ne put plus remonter le canal, après avoir navigué dessus quelques jours; descendant à terre chaque soir, les sauvages préparant la tente, l'Ajoupa, amassant les branches sèches contre un âtre improvisé, M. de Chateaubriand allait à quelques cents pas tirer une dinde sauvage pour le souper. On changea alors de manière de voyager. On amena le canot à terre, on prit les armes, les provisions, l'on se hasarda pédestrement dans d'impénétrables forêts. On cherchait en vain une issue dans ces générations d'arbres, les uns morts de vieillesse, les autres en mourant parmi ces broussailles, ces massifs entrelacés, vigoureux. Les jours vers lesquels on se dirige, ce sont des clairières occasionées par quelques pins tombés; on rentre dans la forêt plus noire, on arrive à une clarté; c'est un cimetière indien de quelque tribu de jadis. C'est là, sur les pierres tumulaires, que l'on campe, que l'on mange, que l'on dort. Cette nuit n'est troublée que par les vents, qui font gémir des millions de pins, que par les croassemens d'une grenouille qui imite le mugissement du taureau, par le gazouillis monotone des chauve-souris attachées aux feuilles de la forêt.

On se remet en chemin avec le jour; on escalade une colline pour découvrir le fleuve que l'on cherche. Un fleuve! c'est un si secourable ami là-bas! il vous porte, il vous tire de ces labyrinthes; mais on ne découvre qu'une mer de cimes. On tient conseil.: il est résolu de retourner au bateau. On déjeûne; les sauvages, mettant l'oreille contre terre, entendent les pas d'autres voyageurs à deux lieues de là; on les rencontrera vers midi, c'est ce qui arrive; c'était une famille d'Indiens. Mais, chose plus étonnante! depuis deux jours ces Indiens entendaient les pas de nos voyageurs; et, à la pesanteur de leur marche, ils conjecturaient qu'il y avait parmi eux des *chairs blanches.*

Ces Indiens aidèrent la troupe de M. de Chateaubriand à transporter la barque à un autre fleuve à cinq milles de là. Ils le descendirent; ils virent les Apalaches comme un mur perpendiculaire de deux mille piéds; ils arrivèrent à Pittsbourg, et de là aux villages des Creeks.

Mais à mesure que l'on s'abandonne à l'Ohio, des ruines américaines s'offrent successivement; alors le peintre fait place à l'archéologue. C'est une Thébaïde que ce vallon : des pyramides,

des tombeaux, des quais, des bastions, des enceintes; mais tout cela moins grand que sur les bords du Nil; cependant, incapables comme sont les Indiens actuels d'avoir élevé de pareilles maçonneries, il faut bien qu'une ancienne civilisation ait passé par là, laissant des ruines mystérieuses; les races indiennes venues, à ce qu'elles disent, de l'occident à marches aussi peu forcées que celles des Israélites dans le désert de l'Idumée, remplacèrent ces anciens peuples si problématiques; aujourd'hui ce sont les colons européens qui envahissent la contrée au détriment des sauvages, dont, au reste, la race va s'éteignant. Nations du monde, ce que c'est que de vous!

Depuis, les sociétés archéologiques des États-Unis ont donné force de chose jugée aux conjectures: on a ressuscité des villes, des forts, ruines que l'on a bien distinguées des ruines des premiers établissemens français en ces lieux. Il y en a à Township de Pompey, dans le comté d'Onondaga, à Township de Camillus, à quelque distance de Manlius-Square, à Sandy-Creek, à Canandaïga.

Quant aux monumens de l'Ohio plus au sud, principal objet des investigations de la *Société*

des antiquaires américains, dont les *Transactions* furent imprimées, en 1820, à Worcester, dans le Massachusets, on les a jugés antérieurs à Colomb de deux siècles. Deux idoles trouvées dans ces débris, figurines à la physionomie et aux insignes asiatiques, semblent se rattacher, l'une au Trimurti ou Trinité des Indous avec tatouage; l'autre un peu aux Burkans ou esprits célestes des Kalmoucks.

A mesure que l'on descend dans le midi où les populations doivent s'être portées avec plus d'affluence, tant par la facilité de la descente des fleuves que par cette marche du nord au sud ordinaire à toutes les races d'hommes, comme les Tartares Mandchoux sur la Chine; les Tartares de Tamerlan vers la Perse, où ils supplantèrent le Kalifat; les Turkomans sur l'Asie-Mineure; les nations scandinaves et germaniques sur l'empire romain; enfin, les Pictes et Calédoniens sur la Grande-Bretagne que ne put préserver la grande muraille de protection et les armes d'Agricola; à mesure, dis-je, que l'on marche davantage dans le midi du Missisipi, les monumens des villes, camps, tours, temples ruinés s'étendent en dimension; tels sont ceux du comté de Perry, ceux de Ma-

rietta sur l'Ohio, à Circleville, à Point-Creek, à Portsmouth, à Cincinnati.

Mais suivons M. de Chateaubriand :

« Pourquoi, dit-il, trouve-t-on tant de charme à la vie sauvage ? Pourquoi l'homme le plus accoutumé à exercer sa pensée s'oublie-t-il joyeusement dans le tumulte d'une chasse? Courir dans les bois, poursuivre des bêtes sauvages, bâtir sa hutte, allumer son feu, apprêter soi-même son repas auprès d'une source, est certainement un très grand plaisir. Mille Européens ont connu ce plaisir, et n'en ont plus voulu d'autre, tandis que l'Indien meurt de regret si on l'enferme dans nos cités. Cela prouve que l'homme est plutôt un être actif que contemplatif; que, dans sa position naturelle, il lui faut peu de choses, et que la simplicité de l'âme est une source inépuisable de bonheur. »

Il est probable que M. de Chateaubriand trouva chez les Natchez un vieillard aveugle; il est probable qu'il alla, avec ses nouveaux concitoyens, à la chasse des castors, et qu'il eut le malheur, dans son inexpérience, de tuer des femelles, ce qui n'était pas d'un fort bon présage. Sans doute il fut adopté comme fils et agrégé à ces enfans de la nature. Un nommé Outouga-

miz se prit probablement d'amitié pour lui et l'adopta pour frère; mais le frère d'Amélie s'amouracha d'une jeune sauvage, ayant nom Celuta. Pourquoi d'autres évènemens à la place de ceux qui lui arrivèrent? Sans doute dans ses *Natchez* il a embelli, délayé, arrangé tout cela; mais c'est Byron dans *Childe-Harold*, madame de Staël dans *Corine*; il y a du vrai dans le poème, du positif. ...

« Cependant les femmes souriaient des manières de l'étranger; c'était de ce sourire de femme qui ne blesse point. Celuta fut chargée d'apprêter le repas de l'hôte de Chactas: elle prit de la farine de maïs, qu'elle pétrit avec de l'eau de fontaine; elle en forma un gâteau qu'elle présenta à la flamme, en le soutenant avec une pierre. Elle fit ensuite bouillir de l'eau dans un vase en forme de corbeille; elle versa cette eau sur la poudre de la racine de smilax: ce mélange, exposé à l'air, se changea en une gelée rose d'un goût délicieux. Alors Celuta retira le pain du foyer et l'offrit au frère d'Amélie; elle lui servit en même temps, avec la gelée nouvelle, un rayon de miel et de l'eau d'érable.

» Ayant fini ces choses avec un grand zèle, elle se tint debout fort agitée devant l'étranger. Celui-

ci, enseigné par Chactas, se leva, imposa ses deux mains en signe de deuil sur la tête de l'Indienne, car elle avait perdu son père et sa mère, et elle n'avait plus pour soutien que son frère Outougamiz. La famille poussa les trois cris de douleur, appelés cris de veuve. Celuta retourna à son ouvrage; René commença son repas du matin.

» Alors Celuta, chargée d'amuser le guerrier blanc, se mit à chanter. Elle disait :

» Voici le plaqueminier; sous ce *plaqueminier* » il y a un gazon; sous ce gazon repose une femme. » Moi, qui pleure sous le plaqueminier, je m'ap» pelle Celuta : je suis fille de la femme qui repose » sous le gazon, elle était ma mère.

» Ma mère me dit en mourant : Travaille; sois » fidèle à ton époux quand tu l'auras trouvé. S'il » est heureux, sois humble et timide; n'approche » de lui que quand il te dira : Viens, mes lèvres » veulent parler aux tiennes.

» S'il est infortuné sois prodigue de tes ca» resses, que ton âme environne la sienne, que » ta chair soit insensible aux vents et aux dou» leurs. Moi, qui m'appelle Celuta, je pleure main» tenant sous le plaqueminier; je suis la fille de » la femme qui repose sous le gazon. »

L'Indienne, en chantant ces paroles, tremblait, et des larmes coulaient comme des perles le long de ses joues; elle ne savait pourquoi, à la vue du frère d'Amélie, elle se souvenait des derniers conseils de sa mère. René sentait lui-même ses yeux humides. La famille partageait l'émotion de Celuta, et toute la cabane pleurait de regret, d'amour et de vertu. Tel fut le repas du matin.

» A peine cette scène était-elle terminée qu'un guerrier parut; il apportait une hache en présent à l'étranger, pour qu'il se bâtît une cabane; il conduisait en même temps une vierge, plus jeune et plus belle que Chryséis, afin que le nouveau fils de Chactas commençât un lit dans le désert. Celuta baissa la tête dans son sein. Chactas, averti de ce qui se passait, devina le reste. Alors, d'une voix courroucée: « Veut-on faire un affront à Chactas? Le guerrier adopté par moi ne doit pas être traité comme un étranger. »

» Consterné à cette réprimande du vieillard, l'envoyé frappa des mains et s'écria: « René, adopté par Chactas, ne doit pas être regardé comme un étranger. »

» Cependant Chactas conseilla au frère d'Amé-

lie de faire un présent à Mila, pour ne point offenser une famille puissante qui comptait plus de trente tombeaux. René obéit : il ouvrit une cassette de bois de papaya ; il en tira un collier de porcelaine ; ce collier était monté sur un fil de la racine du tremble, appelé l'arbre du Refus, parce que la liane se dessèche autour de son tronc. René faisait ces choses par le conseil de Chactas ; il donna le collier à Mila, à peine âgée de quatorze ans, en lui disant : « Heureux votre père et votre mère ! plus heureux celui qui sera votre époux ! » Mila jeta le collier à terre.

» La paix descendit sur la cabane le reste de la journée ; Celuta retourna chez son frère Outougamiz, Mila chez ses parens, et Chactas alla converser avec les Sachems. »

Les incidens accessoires du séjour de René chez les Natchez sont des enjolivemens poétiques, sans doute. Mais un Chactas raconta à M. de Chateaubriand ses amours avec une Atala, ce que le poète a ensuite embelli ; il est probable que, par l'effet d'une mutuelle confidence, M. de Chateaubriand fit un récit dont l'épisode de *René* nous indique approximativement la teneur.

Mais ce René, qui était allé cacher dans les sa-

vanes du Mississipi un indicible amour, a-t-il perdu, en s'éloignant de France, le souvenir de celle qu'il ne pouvait chérir? Epousera-t-il Celuta?

Si nous en croyons la narration semi-biographique, en épousant la sœur de son ami Outougamiz, il acquittait la dette d'une amitié sublime.

« Le sacrifice était grand : tout lien pesait au frère d'Amélie; aucune passion ne pouvait entrer dans son cœur; mais il crut qu'il se devait immoler à la reconnaissance; du moins ce n'était pas à ses yeux démentir sa destinée que de trouver un malheur dans un devoir.

» Il fit part de sa résolution à Chactas : Chactas demanda la main de Celuta à Adario; Outougamiz fut rempli de joie en apprenant que son ami allait devenir son frère. Celuta rougissant accorda son consentement avec cette grâce modeste qui respirait en elle; mais elle éprouvait quelque chose de plus que ce plaisir mêlé de frayeur qu'éprouve la jeune vierge prête à passer dans les bras d'un époux.

» Malgré l'amour qui entraînait vers René la fille de Tabamica, malgré la félicité dont elle se faisait l'image, elle était frappée d'une tristesse involontaire; un secret pressentiment serrait son

cœur : René lui inspirait une terreur dont elle ne pouvait se défendre ; elle sentait qu'elle allait tomber dans le sein de cet homme comme on tombe dans un abîme.

» Les parens ayant approuvé le mariage, Chactas dit à René : « Bâtis ta cabane, portes-y le collier pour charger les fardeaux, et le bois pour allumer le feu ; chasse pendant six nuits, à la septième Celuta te suivra à tes foyers.

» René établit sa demeure dans une petite vallée qu'arrosait une rivière tributaire du Meschacebé. Quand l'ouvrage fut fini, on découvrait, de la porte de la nouvelle cabane, les prairies du vallon entrecoupées d'arbustes à fleurs : une forêt, vieille comme la terre, couvrait les collines, et dans l'épaisseur de cette forêt tombait un torrent.

» Des danses et des jeux signalèrent le jour du mariage. Placés au milieu de leurs parens, René et Celuta furent instruits de leurs devoirs : on conduisit ensuite les époux au toit qu'ils devaient habiter.

» L'aurore les trouva sur le seuil de la cabane : Celuta, un bras jeté autour du cou de René, s'appuyait sur le jeune homme. Les yeux de l'Indienne, avec une expression de respect et

de tendresse, cherchaient ceux de son époux. D'un cœur religieux et reconnaissant, elle offrait sa félicité au maître de la nature, comme un don qu'elle tenait de lui : la rosée de la nuit remonte, au lever du soleil, vers le ciel d'où elle est descendue.

»Les regards distraits du frère d'Amélie se promenaient sur la solitude; son bonheur ressemblait à du repentir. René avait désiré un désert, une femme et la liberté; il possédait tout cela, et quelque chose gâtait cette possession. Il aurait béni la main qui, d'un coup, l'eût débarrassé de son malheur passé et de sa félicité présente, si toutefois c'était une félicité.

»Il essaya de réaliser ses anciennes chimères: quelle femme était plus belle que Celuta? Il l'emmena au fond des forêts, et promena son indépendance de solitude en solitude.

».... Mais quand il avait pressé sa jeune épouse contre son sein, au milieu des précipices; quand il l'avait égarée dans la région des nuages, il ne rencontrait point les délices qu'il avait rêvées.

»Le vide qui s'était formé au fond de son âme ne pouvait plus être comblé. René avait été atteint d'un arrêt du ciel, qui faisait à la fois son

supplice et son génie; René troublait tout par sa présence; les passions sortaient de lui et n'y pouvaient rentrer; il pesait sur la terre qu'il foulait avec impatience, et qui le portait à regret. »

S'exhaler en soupirs indéfinis pour un avenir que l'imagination trop complaisante charge toujours de fausses couleurs; n'être bien nulle part, ne trouver nulle part tranquillité d'âme, contentement; tel est le lot de l'Européen dont les livres ont travaillé, aiguisé les facultés morales. Il faudrait que, arrivé au terme souhaité, son imagination s'éteignît, que ses souvenirs s'effaçassent, peut-être alors serait-il tout au présent; peut-être se fixerait-il sur ce point.

Mais tel n'est pas l'enfant de la civilisation! Désespéré, aigri, désenchanté, il voudrait fuir à jamais ses semblables, et il faut qu'il y revienne. C'est ce lien de fer de la sociabilité qui attachait au milieu de Paris, de ses admirateurs, des gens de lettres, des philosophes qu'il haïssait, Rousseau qui déclamait, et si éloquemment, et toujours, contre l'espèce humaine. C'est ce lent poison, jadis bu, de la civilisation qui mine, tue Seve dans la Haute-Égypte, au milieu de son

harem peuplé à grands frais, et sous la puissance sensuelle de la religion la plus amie des plaisirs, de cet islamisme qui offre aux puissans de la terre musulmane en réalités les séductions de l'imposteur paradis de Mahomet; c'est ce besoin, toujours le même dans tous les siècles et dans tous les degrés de la société, qui consumait de douleurs Ulysse dans l'île d'Ogygie, qui lui faisait repousser le don de l'immortalité. Les anciens le connaissaient bien ce sentiment de la patrie! c'est qu'en effet le resserrement des États, la circonscription de leur délimitation, la force des mœurs publiques et tout extérieures, le charme d'une religion locale qui plaçait son mysticisme sur les montagnes, les fleuves, les fontaines, dans les villes, les temples de la patrie; c'est que tout cela concourait à former ce fort sentiment civique, source de toutes les belles actions. Plus ce sentiment est cultivé, plus la patrie est intacte à l'agression étrangère.

Mais bien que ni la religion chrétienne ne lie le Français à son sol, occupée qu'elle est dans ses cérémonies, sa liturgie et ses chants, de la Judée; étrangère qu'elle est même à notre langue avec son latin hiératique; bien que la grande étendue de nos états énerve le patriotisme, car

n'est chose difficile que du vrai patriotisme désintéressé, là où personne ne se connaît, où le Breton dissemble autant du Picard que du Languedocien; malgré, dis-je, tous ces motifs de chérir sa solitude, M. de Chateaubriand y ressentit les aiguillons de cette mélancolie à laquelle jadis il donnait pour prétexte la misantropie et la perversité des Européens, et que maintenant il ne sait comment motiver, que peut-être il impute à l'ignorance de ses nouveaux concitoyens. Il le dit : « René avait été atteint d'un arrêt du ciel qui faisait à la fois son supplice et son génie. »

Que faire du génie, le plus beau présent du ciel, parmi des Siminoles, des Muscogulges ! Tant que l'insolite de cette vie, tant que son étrangeté sont choses nouvelles, l'idée s'en repaît avec quelque empressement; mais tout s'use : il fallait à M. de Chateaubriand des admirateurs, des lecteurs, des critiques, des partisans, des ennemis, des hommages, des imprimeurs, des libraires, un public, enfin toutes les vicissitudes de la vie lettrée. Les idées de Céluta ne dépassaient pas les besoins physiques; il y avait un abîme entre son intelligence et celle de René; que fallut-il ? quelques désagré-

mens de la part d'un chef, d'un roi des Natchez, tels à peu près que ceux racontés dans l'ouvrage, pour faire reprendre à René la route d'Europe.

CHAPITRE IX.

Études politiques de M. de Chateaubriand chez les sauvages. — Despotisme chez les Natchez. — Le mico chez les Creeks. — Progrès du ministéralisme. — Formes républicaines au nord de l'Amérique.

Πολλῶν δ' ἀντρωπων ἴδεν ἄςτεα, καὶ νοον εγνω.

« Il vit les villes de beaucoup d'hommes, et connût leurs mœurs. »

Homère, *Odyssée*, liv. Ier.

—

Le croirait-on ? c'est dans cette incivilisation que M. de Chateaubriand a fait ses premières études politiques.

Ces Indiens ! ils sont bien plus avancés qu'on ne le croirait dans la science du gouvernement : tant la routine supplée les principes ! Toutes les modifications du despotisme, de la république, de

l'aristocratie, de la représentation fédérale, de la représentation démocratique par tribuns, toutes les transitions, les nuances de l'un à l'autre de ces modes, remarquées par Aristote dans la Grèce et les états voisins, et par lui consignées dans son *Peripoliticon*, M. de Chateaubriand les a observées chez les nations sauvages de l'Amérique.

Ce qui reste des Natchez le mit au fait du plus dur despotisme qui fut jamais.

Que chez nous les rois érigent en dogme l'hérédité de la couronne, hérédité sans laquelle toutes les ambitions courraient aux armes à toutes les funérailles royales; que, forts de cette nécessité, ils s'impatronisent dans la société, s'approprient, ou autant vaut, les hommes, en disposent; passe encore. Les deniers de l'état sont entre leurs mains; conséquence naturelle, courtisans, dignitaires, employés, tous hommes de proie, pivotent autour d'eux, et leur forment cette sphère d'affidés qui ne connaissent que leur solde et celui qui la leur fait compter. Quant à nous, contribuables, il nous est bien permis de placer notre mot sur les dimensions du budget, de remplir nos journaux de sarcasmes incisifs, véritables emporte-pièce dont nous

sommes fort satisfaits, et de lire d'aussi fortes choses avec délectation.

Mais, en définitive, nous payons. Nous sommes épris du luxe, nous en raffolons, nous savons même justifier pareil entraînement. Or, ce luxe qui fait vivre industriels, marchands, artistes, ouvriers, et toute cette population vassale de nos villages à manufactures, ce luxe enfante mille besoins chez nous; le superflu est chose très nécessaire. Avec de plus nombreux besoins, des regards plus convoiteux s'attachent au détenteur des deniers publics. Toutes ces convoitises ne sauraient être satisfaites; de là tant d'opposition sans qu'il y ait plus de désintéressement, élément premier d'un gouvernement libre.

Ce que nous gagnons au jeu d'opposition, le voici :

Des apparences d'ébranlemens dans les systèmes monarchiques. La couronne se prend de quelque effroi, elle ne voit d'autre sauve-garde que dans la multiplication de ses appuis. De là tant de fonctionnaires bardés de cordons, de broderies, chargés d'épaulettes, et en tel nombre que la nation se trouve à peu près divisée par égales portions en payans et en payés. Agi-

tons-nous sous le filet administratif, nous y sommes si bien emmaillés! Comment voulez-vous que les rois manquent de gens dévoués! ils ont la distribution des places, c'est-à-dire de l'argent du pays!

Mais il est une réflexion que l'on peut faire là-dessus : ces myriades de titulaires sont circonvenus chacun dans leur sphère, quelque petite qu'elle soit, de cupidités rivales, en sorte que la haine du *statu quo* se propageant partout avec les ramifications de l'administration, ces nombreuses places en qui compte la royauté sont ce qui la met journellement en péril. Ces convoitises, masquées d'opposition, mues simultanément, peuvent à tout coup tout révolutionner.

Avec cette objection que l'on trouve à peu près chez M. de Pradt, on rencontre la réponse : c'est qu'à ces révolutions les payans ne sauraient rien gagner. Abolira-t-on quelques rouages de cet engrenage administratif immense? point du tout ; un nouveau système ne se privera pas de ses appuis ; d'ailleurs ces places sont primes d'encouragement. *Ote-toi de là que je m'y mette*, bonne et valable traduction de tous les *vivat* divers entendus depuis 89.

Il était un principe incontesté dans les républiques anciennes. Ce principe, le voici : Le luxe est le poison des Etats.

Les modernes nous ont dit : Économistes, politiques, publicistes, que les choses sont changées à présent ! le luxe ! mais au contraire il active les bras, répand l'aisance, etc., etc., etc., etc. Cela a paru vrai, et l'on s'y tient.

Pour nous rapprocher du gouvernement primordial, du gouvernement libre, il faudrait commencer par épurer les mœurs, nous délivrer de tant de besoins factices ! Mais convenez-en, mes chers Français, tâtez-vous bien, êtes-vous capables d'un pareil effort ? Le luxe ! direz-vous, c'est le commerce, l'industrie, les spectacles. Aussi qu'arrivera-t-il ? Les gouvernemens pourront changer de noms, mais par le fait, absolutisme monarchique, aristocratique, directorial, dictatorial, seront même chose. On nous tiendra bien et dûment cadenassés pour que nous payions. Si jamais nous parvenons à un système démocratique, des lois somptuaires seraient-elles efficaces ?

Sous la république française il y eut du désintéressement ; c'était parce que les chefs, populaires arrivés à la tête de l'Etat tout-à-coup,

ne connaissaient pas les grands besoins auxquels l'aristocratie était en proie sous l'ancien régime. Mais bientôt tribuns et généraux s'enrichirent; on ne vit plus sous le directoire que gens en peine de s'assurer la jouissance durable de leurs biens. Bonaparte la leur promettait, ils se jetèrent dans les chaînes de Bonaparte.

Toujours des désappointemens, vous le voyez. Est-ce bien la peine de commencer des révolutions, pour finir par le dégoût! Vous n'avez pas la force de trancher dans le vif; demeurez donc dans vos luxueuses habitudes, mais vos révolutions me font pitié.

Comment, chez des Indiens, si voisins de l'état de pure nature, et par conséquent sans besoins superflus, le pouvoir absolu a-t-il pu s'élever si hideux que va nous le montrer M. de Chateaubriand? par une raison analogue à celle que nous venons de signaler chez nous.

« Un chef surnommé *le Soleil*, dit-il, gouvernait les Natchez. Ce chef prétendait descendre de l'astre du jour. La succession au trône avait lieu par les femmes : ce n'était pas le fils même du *Soleil* qui lui succédait, mais le fils de sa sœur ou de sa plus proche parente. Cette *femme-chef*, tel

était son nom, avait avec le *Soleil* une garde de jeunes gens nommés *allouez*.

« La récolte faite en commun, et mise sous la garde du *Soleil*, fut dans l'origine la cause principale de la tyrannie. Seul dépositaire de la fortune publique, le monarque en profita pour se faire des créatures : il donnait aux uns aux dépens des autres ; il inventa cette hiérarchie de places qui intéressent une foule d'hommes au pouvoir, par la complicité dans l'oppression. Le *Soleil* s'entoura de satellites prêts à exécuter ses ordres. Au bout de quelques générations, des classes se formèrent dans l'Etat : ceux qui descendaient des généraux ou des officiers des allouez se prétendirent nobles ; on les crut. Alors furent inventées une multitude de lois : chaque individu se vit obligé de porter au *Soleil* une partie de sa chasse ou de sa pêche. Si celui-ci commandait tel ou tel travail, on était tenu de l'exécuter sans en recevoir de salaire. En imposant la corvée, le *Soleil* s'empara du droit de juger. « Qu'on me défasse de ce chien, disait-il, et ses gardes obéissaient.

« Le despotisme du *Soleil* enfanta celui de la *femme-chef*, et ensuite celui des nobles. Quand une nation devient esclave, il se forme une

chaîne de tyrans, depuis la première classe jusqu'à la dernière. L'arbitraire du pouvoir de la *femme-chef* prit le caractère du sexe de cette souveraine; il se porta du côté des mœurs. La *femme-chef* se crut maîtresse de prendre autant de maris et d'amans qu'elle en voulut : elle faisait ensuite étrangler les objets de ses caprices. En peu de temps il fut admis que le jeune *Soleil*, en parvenant au trône, pouvait faire étrangler son père, lorsque celui-ci n'était pas noble.»

Le sacerdoce n'est pas lui-même à l'abri des besoins; aussi convoite-t-il auprès du détenteur de la fortune publique. Le roi promet des jouissances aux prêtres sous la condition de la plus édifiante réciprocité, c'est-à-dire qu'ils militeront pour lui. De là l'inquisition en Espagne et dans les États de la plus grande catholicité; de là la théocratie chez les Egyptiens, c'est-à-dire, la participation du sacerdoce au pouvoir; de là, sans aller plus loin, l'asservissement partout aux superstitions qui sont les corollaires du despotisme. En voici l'effet chez les Natchez.

« Les prêtres s'étudièrent à fortifier la tyrannie par la dégradation de la raison du peuple. Ce devint un honneur insigne, un acte méritoire pour le ciel, que de se tuer sur le tombeau

d'un noble : il y avait des chefs dont les funérailles entraînaient le massacre de plus de cent victimes. Bien plus, on sollicitait, quelquefois dix ans d'avance, l'honneur d'accompagner le *Soleil* au pays des âmes. Le ciel permettait une justice : ces mêmes allouez, par qui la servitude avait été fondée, recueillaient le fruit de leurs œuvres ; l'opinion les forçait à se percer de leur poignard aux obsèques de leur maître ; le suicide devenait le digne ornement de la pompe funèbre du despotisme.

» La *femme-chef* étant morte, son mari, qui n'était pas noble, fut étouffé ; la fille aînée de la *femme-chef*, qui lui succédait avec dignité, ordonna l'étranglement de douze enfans : ces douze corps furent rangés autour de ceux de l'ancienne *femme-chef* et de son mari. Ces quatorze cadavres étaient déposés sur un brancard pompeusement décoré.

» Quatorze allouez enlevèrent le lit funèbre. Le convoi se mit en marche ; les pères et les mères des enfans étranglés ouvraient la marche, marchant lentement deux à deux, et portant leurs enfans morts sur leurs bras. Quatorze victimes, qui s'étaient dévouées à la mort, suivaient le lit funèbre, tenant dans leurs mains le cordon

fatal qu'elles avaient filé elles-mêmes; les plus proches parens de ces victimes les environnaient; la famille de la *femme-chef* fermait le cortége.

» De dix en dix pas, les pères et les mères qui précédaient la théorie laissaient tomber les corps de leurs enfans; les hommes qui portaient le brancard marchaient sur ces corps, de sorte que quand on arriva au temple, les chairs de ces tendres hosties tombaient en lambeaux.

» Le convoi s'arrêta au lieu de la sépulture; on déshabilla les quatorze personnes dévouées: elles s'assirent à terre; un *allouez* s'assit sur les genoux de chacune d'elles, une autre leur tint les mains par-derrière; on leur fit avaler trois morceaux de tabac et boire un peu d'eau; on leur passa le lacet au cou, et les parens de la *femme-chef* tirèrent, en chantant, les deux bouts du lacet. »

Et tout cela parce que, dans l'origine, la *femme-chef* avait été la dispensatrice des denrées récoltées! Maîtresse par ce moyen, elle eut des courtisans, des soldats et des prêtres.

Machiavel disait vrai: *Si ha a notare que gli uomini si debbono vezzegiare o spegnere.* « Il est à noter que les hommes doivent être trompés ou exterminés. »

Passons à l'examen d'un autre genre de gouvernement.

A l'orient du pays des Natchez, les Greeks, confédération de plusieurs peuples, avaient une sorte de monarchie limitée dans l'ancienne Floride. La royauté y est élective; le titulaire a nom Mico : nommé par le sénat des vieillards, il doit être agréé par les guerriers.

Dans le conseil, il préside la diète amphyctionique; hors du conseil, il est comme un simple particulier. Son avis, dans une session, peut être combattu, mais il est presque toujours suivi; il propose, le conseil adopte, ou plutôt il fait la loi, et le conseil la fait exécuter.

Un pareil ordre social est sur le bord de la tyrannie; en voici le pourquoi :

« Le mico, dit notre voyageur, jouit d'une prérogative dangereuse. Les moissons chez les Muscogulges se font en commun. Chaque famille, après avoir reçu son lot, est obligée d'en porter une partie dans un grenier public, où le mico puise à volonté. L'abus d'un pareil privilége produisit la tyrannie des *soleils* chez les Natchez, comme nous venons de le voir. »

La réflexion n'est pas tout-à-fait juste; chez les Natchez chaque famille n'avait pas sa sub-

sistance; elle dépendait donc de la *femme-chef* ou du *Soleil*. Mais chez les Muscogulges, il n'y a que l'amour du superflu qui puisse former une cour, une garde au mico.

Or, c'est ce qui arrivera si jamais une espèce de civilisation s'introduit chez eux, si jamais ce vers de M. Andrieux, je crois,

> Le superflu, chose très nécessaire,

est vrai chez les Muscogulges comme chez les Français. Est-ce assez d'avoir chez nous bon gîte, bon couvert? Il faut, si faire se peut, hôtel splendide, livrée, chasseur, carrosses, chevaux de main. Ce n'est pas assez d'être vêtu commodément en été, chaudement en hiver; que c'est plus beau, plus édifiant, de suivre toutes les variations du *Journal des Modes*, de faire étinceler sa femme de mille diamans à un raout, à un concert, à un bal! Or, pour avoir ces diamans, ce chasseur, ces chevaux de main, ces vingt habits par an, force honnêtes gens se mettent dans la dépendance, ils troquent leur conscience contre les faveurs du pouvoir.

Si jamais chez les Siminoles et les Muscogulges celui qui étalera un collier de verroterie

est réputé plus heureux que celui qui ne saura atteindre à cette somptuosité; si celui qui chassera avec un fusil doré et ciselé fait mourir de dépit le Muscogulge qui n'en aura qu'un de fer, voilà du luxe. Ce ne sera pas assez d'avoir part suffisante à la récolte, on pensera au grenier public; avec un peu de ce superflu on aurait des colliers! alors l'on se mettra pour des futilités aux complaisances du mico. Que cet état de choses empire, le Bonaparte de là-bas, le consul, le mico pourra très facilement se faire un joli petit trône impérial, bien cimenté de despotisme. Il aura toutes les consciences à sa disposition, grâces aux besoins factices; et lorsque, comme chez nous, ce sera un déshonneur d'être pauvre, c'est-à-dire de ne pas étaler verroteries, colliers, fusils ciselés, dorés.

Plus au nord, vers les lacs, les institutions républicaines fleurissaient dans toute leur force; mais les guerres des Anglais et des Français, leurs alliances successives avec les indigènes, leur cohabitation, ont altéré la forme primitive des gouvernemens.

On appelle ces peuplades les cinq ou les six nations, car les géographes français diffèrent des géographes anglais sur le nombre. Les Iroquois,

les Algonquins, les Hurons, sont les plus notables de ces démocraties; les formes varient, elles se rapprochent là de l'aristocratie, là du fédéralisme, là de la démagogie.

Chose singulière! les femmes s'adonnent principalement aux affaires publiques. Esclaves dans les pays chauds, leur asservissement tant dans le vieux que dans le nouveau continent diminue à mesure qu'on s'éloigne de la Zone Torride.

« Le gouvernement, extrêmement compliqué, se composait de trois conseils, le conseil des assistans, le conseil des vieillards, le conseil des guerriers en état de porter les armes, c'est-à-dire le corps de la nation.

» Chaque famille fournissait un député au conseil des assistans; ce député était nommé par les femmes, qui choisissaient souvent une femme pour les représenter. Le conseil des assistans était le conseil suprême; ainsi, la première puissance appartenait aux femmes, dont les hommes ne se disaient que les lieutenans; mais le conseil des vieillards prononçait en dernier ressort, et devant lui étaient portées en appel les délibérations du conseil des assistans.

» Les Iroquois avaient pensé qu'on ne se devait pas priver de l'assistance d'un sexe, dont

l'esprit délié et ingénieux est fécond en ressources, et sait agir sur le cœur humain ; mais ils avaient aussi pensé que les arrêts d'un conseil de femmes pourraient être passionnés ; ils avaient voulu que ces arrêts fussent tempérés et comme refroidis par le jugement des vieillards. On retrouvait ce conseil de femmes chez nos pères les Gaulois.

» Le second conseil ou le conseil des vieillards était le modérateur entre le conseil des assistans et le conseil composé du corps des jeunes guerriers.

» Tous les membres de ces trois conseils n'avaient pas le droit de prendre la parole : des orateurs, choisis dans chaque tribu, traitaient devant les conseils des affaires de l'Etat : ces orateurs faisaient une étude particulière de la politique et de l'éloquence.

» La nation iroquoise se divisait en cinq cantons : ces cantons n'étaient point dépendans les uns des autres ; ils pouvaient faire la paix ou la guerre séparément. Les cantons neutres leur offraient, dans ces cas, leurs bons offices.

» Les cinq nations nommaient de temps en temps des députés qui renouvelaient l'alliance générale. Dans cette diète, tenue au milieu des

bois, on traitait de quelques grandes entreprises pour l'honneur et la sûreté de toute la nation. Chaque député faisait un rapport relatif au canton qu'il représentait, et l'on délibérait sur les moyens de prospérité commune.

« C'était dans l'éducation que les Iroquois plaçaient la source de leur vertu. Un jeune homme ne s'asseyait jamais devant un vieillard : le respect pour l'âge était pareil à celui que Lycurgue avait fait naître à Lacédémone. On accoutumait la jeunesse à supporter les plus grandes privations, ainsi qu'à braver les plus grands périls. De longs jeûnes commandés par la politique au nom de la religion, des chasses dangereuses, l'exercice continuel des armes, des jeux mâles et virils, avaient donné à l'Iroquois quelque chose d'indomptable dans le caractère. Souvent de petits garçons s'attachaient les bras ensemble, mettaient un charbon ardent sur leurs bras liés, et luttaient à qui soutiendrait plus long-temps la douleur. Si une jeune fille commettait une faute, et que sa mère lui jetât de l'eau au visage, cette réprimande portait quelquefois cette jeune fille à s'étrangler. »

CHAPITRE X.

M. de Chateaubriand dans la chaumière. — Il revient s'embarquer à Philadelphie. — Arrivée en France. — De l'émigration.

Ne finirai-je pas?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
(ALFRED DE VIGNY, *Moïse.*)

—

M. de Chateaubriand s'était rapproché des défrichemens américains. Une ferme se présente à ses yeux : la nuit descendait, il entre demandant l'hospitalité qui n'est jamais refusée, et le voilà devant le foyer attendant le repas du soir.

Nul pays comme l'état de l'Union : c'est que l'Union n'a pas comme nous ce passé d'ignorance, de lutte, de superstition, où puissent se rattacher les hommes d'état ; aussi, pas de démonstration hostile de la part de ce gouver-

nement ; les besoins du siècle s'y développent à l'aise. Là et là seulement n'est pas juste cette pensée de M. Malitourne : « Jusqu'ici les gouvernemens se sont beaucoup plus occupés de tourmenter la société que de la connaître. » Un village est-il bâti ? vite un journal ; pas de peuplade de deux ou trois mille âmes qui n'ait son journal. Une bourgade américaine a une feuille comme un village français a son maître d'école ; on le défraie pour être au courant du siècle ; elle annonce le cours des effets publics, les prix des denrées, les arrivages, les nouvelles d'Europe.

Quoi qu'il en soit, ne soyons pas étonnés de voir un journal tomber entre les mains de M. de Chateaubriand, dans cette ferme faite de troncs d'arbre. Assis, il le lit à la flamme de l'âtre. Ses yeux tombent sur cette tête d'article : FLIGHTH OF THE KING, *Fuite du roi.*

Il lit : Louis XVI échappé, arrêté à Varennes ; l'émigration passant la frontière ; tous les officiers se rassemblant à Coblentz pour restaurer la monarchie, et sous les drapeaux des princes français ! La raison est plus que valable pour notre ex-sous-lieutenant de Navarre pour regagner la France. Il en a assez de l'état de pure nature ; et disant cordialement adieu aux Mus-

cogulges, aux Siminoles, aux Creeks et aux restes des Natchez, hôte de retour, il descend la Delaware jusqu'à Philadelphie, et s'embarque pour le vieux monde.

Tandis que M. de Chateaubriand revient dans ses foyers, qu'il repasse l'Atlantique, examinons les résultats de son voyage non par rapport à la poésie, car nous le verrons par la suite détacher des feuilles de son album, répandre ces trésors si nouveaux, ce qui nous fournira l'occasion de préciser les immenses avantages que toute la littérature lui doit comme peintre, coloriste : il s'agit à présent de faire sa récapitulation comme voyageur.

L'histoire, les langues, les constitutions des Indiens lui doivent d'avoir été mises en lumière. Depuis le retour de ce jeune rêveur, depuis que son imagination nous a réverberé tout ce panorama de par-delà l'Atlantique, l'attention des Européens a convergé vers ces terres. Et c'est un roman qui a produit ce remuement! Que l'on ne traite plus de futilité ces inventions d'une vérité plus ou moins relative. Quel effet que celui d'Atala dans nos temps si rapidement emportés parmi les éblouissemens de l'empire et la polémique de la restauration!

Quant aux éclaircissemens historiques, ils ne forment pas la partie la plus saillante de l'*Itinéraire en Amérique*. Mais la prédilection une fois excitée parmi nous pour ces Indiens, on a remis en lumières beaucoup de choses jadis écrites.

Des révolutions, des migrations, des colonisations, des guerres, des invasions, ont vivifié les ères du Nouveau Monde comme celles de l'ancien. Montesquieu aurait pu s'écrier en désespoir de cause : « Heureux les peuples dont l'histoire est ennuyeuse ! » Les Lenni-Lenaps, ou *peuple indigène*, étaient, il y a bien long-temps, venus du nord, après beaucoup de jours de marche, sur les bords du *Namæsi-Sipu*, ou *rivière aux Poissons* (c'est le Mississipi dont notre auteur a trouvé le nom changé en Meschacebé chez les Creeks, Siminoles, Muscogulges). Ce ne fut pas sans livrer des combats acharnés aux Talligewi ou Alligewi, habitans des forêts orientales, qu'ils purent émigrer dans les pays arrosés de la Delaware, de l'Hudson, du Susquehannah et du Potomac, c'est-à-dire aux lieux aujourd'hui Etats-Unis. Ces Talligewi en possession d'une demi-civilisation, avaient à coup sûr élevé ces fortifications, ces villes, ces

pyramides ruinées, mentionnées par M. de Chateaubriand. Les six nations iroquoise, huronne, algonquine et autres guerróyèrent aussi contre ces deux races dominatrices de l'orient et de l'occident de l'Amérique nord. Mais sur ces entrefaites les Hollandais s'établissent dans les environs de la baie de Chasepeak et autres relâches; alors les faits historiques acquièrent quelque lucidité. A Loskiel (*Histoire de la mission des frères Moraves*) à Heckenwelder, nous devons quelque chose là-dessus ; mais c'est plus haut que la curiosité des archéologues voudrait remonter : force leur est de recourir à la linguistique.

La linguistique peut jusqu'à un certain point suppléer les faits écrits. Mais M. de Chateaubriand n'indique que quelques particularités de ces langues. John Eliot, missionnaire augustin, La Hontan, le professeur Water, en avaient déjà écrit, mais sans sortir du domaine du vocabulaire, sans tirer des similitudes et des raprochemens des langues, quelques unes de ces inductions historiques, que leur caractère de missionnaire ne leur aurait d'ailleurs pas permis d'énoncer.

D'après les éclaircissemens de M. de Chateau-

briand, de M. Duponceau, Français naturalisé dans les Etats de l'Union et attaché à la diplomatie, et d'après les réflexions supplémentaires de John Pickering, tous recommandables en philologie, il est constant que :

1° Les langues américaines sont très riches en mots et en formes de constructions ; qu'elles ne se refusent point à l'expression des idées abstraites; de plus, qu'elles possèdent un mode tout différent du nôtre pour combiner des sons radicaux, en former des mots nouveaux, le cas échéant, comme dans le grec et plus en grand encore dans le samskrit.

2° Que le modèle primitif de ces langues se trouve être le même du nord au sud dans tout le Nouveau Monde; que les différences qui se remarquent entre elles ne portent que sur les détails; mais que quant aux étymologies, elles diffèrent au point de n'y pas trouver de l'affinité.

3° Que l'alphabet d'Europe est insuffisant pour représenter les sons des langues américaines.

4° Qu'entre autres singularités, tout substantif peut devenir verbe, que ce verbe exprime le genre qui est sujet et objet; que toute partie du

discours peut être incorporé dans le verbe au moyen d'inflexions diverses ; que ces verbes acquièrent la possibilité d'exprimer tous les états de l'âme, qu'ils sont réfléchis, compulsifs, méditatifs, communicatifs, révérentiels, fréquentatifs et circonstanciels ; aussi une multitude d'idées peuvent être exprimées par un seul mot, même suivant le mode, le temps, les personnes, le sens affirmatif, négatif.

5° Qu'enfin il n'est pas d'abstractions, quelque métaphysiques qu'elles soient, qui ne puissent être rendues par ces langues. Ces longs mots que l'on trouve dans le samskrit, et si longs que la portée de l'haleine la plus fournie est insuffisante, bien que les Hindous les prononçassent facilement en raison des inflexions chantantes qu'ils y mettaient ; ces longs mots, dis-je, se retrouvent (non pas textuellement identiques) dans l'Amérique : que dire de cet optatif pluriel du verbe garder *Noowadchanumunannonuz-tok* (*nous voudrions avoir gardé*).

Et lorsqu'on les trouve si abondantes, si abstraites à l'usage d'Indiens dont les besoins physiques ne semblaient pas nécessiter toutes ces complications, comment ne pas s'étonner ? Il faut nécessairement rétrograder vers un passé

plus grand, plus civilisé, plus éclairé. N'est-on pas tout porté à conjecturer que dans les anciennes périodes du monde l'Amérique a offert plus de perfection dans l'état social que n'en ont présenté les Mexicains et les Péruviens au commencement du seizième siècle aux Castillans?

Après une traversée tempêtueuse (de dix-neuf jours, dit M. de Chateaubriand, ce que les marins ne croient pas possible), et manquant sombrer à la fin sur les côtes de France, il prit terre au Havre. La France, il la trouva comme la lui avait dépeinte le journal de la chaumière américaine, l'émigration allant bon train. Il n'était si mince gentillâtre qui ne se gendarmât contre ces brillantes législatures d'alors qui renversaient l'échafaudage vermoulu d'une monarchie méséante au temps. A Coblentz, disait-on de toutes parts, à Coblentz! Coblentz était le rendez-vous de toute cette sommité sociale, usée par une civilisation toute à son profit. La vie luxueuse de salon l'avait énervée; c'était le moment où le tiers-état s'élevait, se mettant en ligne, donnant au gouvernement une vie nouvelle pleine d'énergie, de fougue.

On se jetait étourdiment dans l'émigration, se promettant joie et succès, aussitôt le canon tiré.

Les Etats s'étaient constitués Assemblée nationale. Les deux frères du roi, le prince de Condé, les ducs de Bourbon et d'Enghien publiant une protestation contre l'acceptation de l'acte constitutionnel par Louis XVI, avaient gagné Coblentz.

« Les chefs avaient conçu l'idée la plus folle, dit un écrivain peu suspect de partialité pour le nouveau régime, le marquis de Ferrière; ils s'étaient imaginé qu'en faisant sortir du royaume toute la noblesse, ils pourraient, à l'aide de cette même noblesse, et avec le secours des puissances étrangères, rentrer les armes à la main, rétablir l'ancien ordre de choses, et recouvrer les droits et les avantages que leur enlevait la nouvelle constitution. On déclara donc aux nobles qu'il fallait émigrer et se rassembler sur les frontières; qu'ils y trouveraient de nombreuses armées d'Autrichiens, de Prussiens, de Russes, d'Espagnols, à la tête desquelles ils reviendraient triomphans dans leur patrie. Les nobles quittèrent en foule leurs châteaux, abandonnant leurs femmes, leurs enfans, leurs propriétés à la merci de leurs ennemis, n'emportant pas même leur argent, leurs bijoux, leurs armes; la plupart avec un seul habit et quelques chemises, croyant que cet exil volon-

taire, qui devait durer la vie de tous n'était qu'un voyage de plaisir de cinq ou six semaines. »

Telle M. de Chateaubriand retrouva la haute société. Dans les cercles, partout, on prêchait l'émigration; les femmes elles-mêmes étaient les plus ardentes à y pousser, sentant plus vivement la perte des priviléges et du bien-être; elles hâtaient par leurs sarcasmes les traîneurs, les menaçant de tout le courroux de la noblesse victorieuse. Ceux qui s'obstineraient à rester seraient dégradés, relégués parmi la bourgeoisie; les nobles émigrés seuls posséderaient faveurs, dignités, grades. L'assemblée nationale désirait la rentrée des princes et des émigrés; elle engageait Louis XVI à faire des démarches auprès de ses frères; mais comme Coblentz se trouvait tout entier à l'enivrement de ses futures victoires, les avances de l'assemblée furent méprisées.

Voilà notre sauvage du Canada jeté dans le torrent de la noblesse, et emporté par elle! L'armée des princes allait ouvrir la campagne; c'étaient des joies, des transports! M. de Chateaubriand émigra donc en juillet 1792 avec son frère. Mais ce n'était pas chose facile que d'entrer

Cru mort, on l'abandonna dans un fossé. Un accès de compassion prit d'aventure aux gens du prince de Ligne; ils s'arrêtent, le moribond donne quelques signes de vie; voilà qu'on le met dans un fourgon avec très peu d'espoir de le mener bien loin, ce moribond qui portait la régénération de la littérature dans sa tête, mais *Quantum mutatus ab illo!*

Dans les hasards de la guerre, on n'a pas toujours assez de pitié pour faire attention, du moins long-temps, aux maux d'autrui. Aussi de nouvelles mésaventures survenant devant Namur, dans l'une des alertes si fréquentes en retraite, on ne songea plus à lui; il fut abandonné sous les remparts. Mourant, il se traîna dans la ville sur les mains de porte en porte (ce sont ses expressions); repris par d'autres fourgons, il atteignit Bruxelles. Là, il retrouva son frère; ses blessures se guérirent, bien que la crainte que l'on avait de la contagion fît fuir tout le monde d'auprès de lui, qui, jeune, d'assez bonne constitution, sut résister et à la maladie et aux maux de l'âme. Son frère rentrant en France (il y fut dans la suite décapité), M. de Chateaubriand cadet fit résolution de se rendre à Jersey, d'où il pourrait rejoindre les royalistes de la Bretagne.

Il lui restait quelque argent; il lui fallut s'en procurer encore, s'en procurer assez pour se faire transporter à Ostende : on parlait de nombre d'émigrés bretons, la plupart officiers de sa connaissance, venus là dans la débandade sans trop savoir ce qu'ils deviendraient. Il arrive à grand'peine, on nolise de concert une barque pour Jersey; on s'y entasse dans la cale; on met en mer; mais le temps contraire oblige de relâcher à Guernesey. Hélas! ils n'étaient plus ces jours où, malheureux seulement des tourmens de l'esprit, il savourait avec délices les sublimités des orages du ciel! A présent, défaut d'air, roulis, tourmente; épuisement, dysenterie, petite-vérole, tout conspire contre le dernier rayon de cette vie précieuse.

On le met à terre; il va expirer; par un reste de pitié on l'adosse contre un mur aux rayons réchauffans du soleil, et on l'abandonne.

C'en était fait de lui. La femme d'un marinier vient à passer. Des gémissemens! elle regarde : le cœur d'une femme songe à secourir. N'est-elle pas, d'instinct, pour l'homme un ange secourable, de cet instinct qui jadis portait à la connaissance des simples, des mixtions médicinales, les princesses d'Orient? Voici l'Her-

mie de M. de Chateaubriand. Elle appelle quelques matelots anglais; on le transporte dans une cabane de pêcheurs, et puis dans un bon lit.

« Il se rembarqua sur un sloop d'Ostende allant à Jersey. Recueilli dans cette île par le comte de Bedée, son oncle maternel, une longue convalescence le mena au printemps de 1793. Soit qu'il cherchât un coin pour mourir en paix; soit qu'il se crût assez fort pour reprendre les armes, comme il le dit, il passa en Angleterre, où il espérait trouver une direction des princes; mais sa santé dépérit: soit mouvement, malaise, restant de contagion ou débilité, cela fut à tel point que les médecins déclarèrent qu'il pourrait traîner quelques mois, tout au plus quelques années; mais que le terme de sa carrière ne saurait être loin.

« Que faire, dit-il, de ce temps de grâce que l'on m'accordait? Hors d'état de tenir l'épée pour le roi, je pris la plume. C'est donc sous le coup d'un arrêt de mort, et pour ainsi dire entre la sentence et l'exécution, que j'ai écrit l'*Essai historique*. Ce n'était pas tout de connaître les bornes rapprochées de ma vie; j'avais de plus à supporter la détresse de l'émigration. Je travaillais le jour à des traductions; mais ce travail ne

suffisait pas à mon existence, et l'on peut voir dans la première préface d'*Atala* à quel point j'ai souffert même sous ce rapport. »

De 1793 à 1796, M. de Chateaubriand mena une vie obscure, laborieuse. La détresse minait, consumait ses jours d'exil; ils lui furent peut-être favorables pour ajouter à ses brillantes dispositions, cette connaissance historique, cet approfondissement des choses du passé, qui complètent le génie.

Sans doute il avait fait de bonnes études; mais qu'apprend-on dans les écoles? Peut-on se présenter dans la vie littéraire avec pareil butin? Tout le monde sait cela; on ne vous y enseigne pas même à juger sainement les hommes et les évènemens. Les erreurs de l'antiquité, et l'on sait combien elle en avait, sont de bonnes et incontestables vérités, dont, de mémoire d'homme, professeur n'a jamais eu méfiance. En fait de belles-lettres, l'imitation, l'imitation; il n'y a pas d'autre arche de salut que l'imitation, qui est sans contredit l'étouffoir du génie; l'imitation des anciens, qui éteint l'esprit local, dévie le talent, le pousse dans des routes étrangères au siècle; l'imitation, conspiration contre la spontanéité. C'est cette sponta-

néité cependant, qui, plus ou moins belle suivant la trempe des auteurs, se mûrissant par elle-même, sait seule enfanter des littératures qui nous aillent, qui se popularisent, qui entrent dans le cœur du siècle, et y trouvant de l'écho, polissent toutes les classes, les civilisent, les éclairent.

Le jeune homme sorti du collége, quelles idées peut-il avoir à faire partager au public? Il faut donc qu'il descende en lui-même, qu'il se dégage de toute tradition, qu'il se consulte, qu'il tienne enfin de la méditation ce qu'il n'a pu obtenir des supercheries lycéennes. Mais vienne l'isolement pour cela; comment s'isoler, si la prospérité lui sourit, lui forme un entourage? autant vaut-il dire une cour? et là, point de méditation. Seuls peut-être, le malheur et la solitude qui en est le résultat le plus immédiat, peuvent-ils procurer au génie, lorsqu'il est dans la plénitude de sa force, lorsque la pensée a tout son poignant, ce délaissement nécessaire à la refonte de notre être intellectuel.

Jusqu'ici nous avons vu M. de Chateaubriand tout en proie à la plus rêvante des imaginations, poète, et seulement poète, mais poète d'action, de costume, de mœurs, de pensée, d'âme, et

pouvant dire comme cet Anglais, secrétaire de Tipoo-Saïb (sir Duncan) : « Je ne crois pas être »un poète inférieur à mylord (lord Byron); j'ai »à ma disposition toutes les riches comparaisons »de l'Orient, et, qui plus est, je suis un poète »d'action, car personne n'a voyagé autant que »moi, tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt sur »un éléphant. » Console-toi, jeune Chateaubriand; que dis-je? remercie l'adversité; tu vas devenir homme de génie.

L'émigration lui prépara huit ans d'isolement, et cela lorsque ses facultés morales étaient encore dans toute leur énergie.

Triste condition de l'homme de lettres! Public! frivole et souvent injuste public! regarde par quelles épreuves passe celui qui t'instruira, te charmera! quel effrayant noviciat! ah! lorsque tu porteras la main sur le livre d'un grand homme, lorsque tu ouvriras un Rousseau, un Chateaubriand, un Lamartine, recueille-toi comme dans un sanctuaire, remplis ton cœur de ce respect, de cette componction, que, je ne sais pourquoi, l'on te demande dans le temple de ce créateur, qui en faisant si mal cet univers n'a guère pensé à l'homme qui l'habite.

Console-toi de tes misères, Chateaubriand; tu

travaillés, mais tes veilles ne seront pas méconnues. Contemple le Virgile portugais, qui s'écrie:

E ainda, Ninfas minhas, naô bastava
Que tamanhas miserias me cercassem,
Senaô que aquelles que eu cantando andava
Tal premio de meus versos me tornassem;
A troco dos descanços que esperava,
Das capellas de louro, que me honrassem,
Trabalhos nunca usados me inventaraô
Con que en taô duro estado me deitaraô.

« Et encore, ô nymphes, ce n'était pas assez que de si grandes misères fondissent sur moi, et que ceux que j'allais chantant me donnassent un tel prix de mes vers; au lieu du repos que je me promettais, des couronnes de lauriers dont je m'attendais à être honoré, ils m'ont trouvé des travaux inusités avec lesquels ils m'ont jeté dans ma dure situation. »

(Os Lusiadas, *Canto VII.*)

De 1793 à 1794, M. de Chateaubriand se prépara par des études sérieuses à cet écrit juvénile bien plus important, malgré la légèreté de quelques aperçus, que l'auteur ne voudrait le faire accroire. « Je commençai, dit-il, à écrire l'*Essai* en 1794, et il parut en 1797. »

Dans ces trois années de préparatifs, d'acquisitions, il traduisait le jour pour les libraires, et la nuit il revenait à ses études chéries. Il demeu-

tait, dit-il, à la campagne, mais voisinant par-fois avec de riches Anglais, mais gagnant assez dans leur amitié pour prendre à volonté dans leurs bibliothèques. Ce fut sans doute une grande jouissance pour lui. Passe pour le dénuement des choses de la vie animale, on peut s'y faire, on retranche de son nécessaire; mais les trésors de l'intelligence, l'esprit les demande avec insistance, et tous, et au grand complet. Dans le manque de livres, impossible de se livrer avec plaisir aux douceurs de la composition; une date indécise, une citation incomplète, voilà de quoi vous rappeler votre détresse à tout moment.

Il régnait dans ce temps-là une imposture en grande réussite, intronisation littéraire la plus frauduleuse du monde; Homère, malgré ses couronnes multiséculaires, malgré ses trois mille ans de règne, voyait finir sa dynastie. Ossian était tout alors : Macpherson, par une de ces supercheries, possibles cependant au génie seul, avait imaginé un Homère écossais.

Nous sommes septentrionaux! cet horizon nuageux, ces clairs de lune, cette mélancolie sévère, ce spleen enfin de poésie ne laissait pas que d'aller merveilleusement à beaucoup de nos imaginations, mieux même que la mythologie aisée et

toute étincelante des reflets d'un ciel d'or qui est sans harmonie avec le nôtre ; de là le barde de Morven en grande vogue, en si grande vogue, qu'elle est encore attestée par de nombreuses traductions en français, en allemand, même en italien et en portugais.

Depuis, la société édimbourgeoise des Highlanders voulant savoir au juste à quoi s'en tenir sur la véracité de Macpherson, et des commissaires vérificateurs ayant été envoyés dans les hautes-terres, dans les comtés d'Aberdeen, d'Inverness, de Ross, de Badenoch, dans les Hébrides, pour recueillir parmi les Highlanders ou montagnards les débris de l'ancienne littérature, on n'a trouvé que très peu de chose ossianique, et si peu, que l'espiéglerie de Macpherson est tombée.

En 1793, c'était l'apogée de l'effervescence admirative. Quel effet que celui de ces chants prétendus d'un sauvage, de ces poésies toutes d'images et parfumées de solitude, sur l'hôte des déserts ! Il se passionna comme tant d'autres et peut-être avec plus de raison.

Bien que Johnson publiât ses doutes sur ces originaux, il y avait de temps en temps des mises en lumière de morceaux erses nouvellement découverts, à ce qu'on assurait.

« Lorsque la révolution, dit M. de Chateaubriand, me jeta en Angleterre, j'étais grand partisan du barde écossais : j'aurais, la lance au poing, soutenu envers et contre tous son existence, comme celle du vieil Homère. Je lus avec avidité une foule de poèmes inconnus en France, lesquels, mis en lumière par divers auteurs, étaient indubitablement à mes yeux du père d'Oscar, tout aussi bien que les manuscrits runiques de Macpherson. Dans l'ardeur de mon admiration et de mon zèle, tout malade et tout occupé que j'étais, je traduisis quelques productions *ossianiques* de John Smith. »

Ce fut dans cette année (1793) qu'il traduisit en français, sur l'anglais de John Smith, prétendue traduction du gallique, *Dargo*, *Duthona* et *Gaul*. Je ne sais s'il les livra dès lors à l'impression ; il n'y paraît pas cependant. Il n'avait encore éprouvé les tribulations de l'impression qu'une fois à Paris, en 1790, en mettant au jour *l'Amour de la campagne*. Ce ne fut probablement que pour un petit morceau de vers, *les Tombeaux champêtres*, que six ans après il s'y exposa de nouveau ; il publia ses *Tombeaux* dans le journal de M. Pelletier à Londres.

CHAPITRE XII.

Pauvreté de M. de Chateaubriand à Londres. — Ses réflexions sur le malheur. — Ses passe-temps. — Historique de l'*Essai sur les révolutions*. — Son injustice actuelle contre ce livre. — Pourquoi ces préventions injustes? — L'*Essai* aux journaux républicains.

Φίλοι, κακῶν μὲν ὅστις ἔμπειρος κυρεῖ,
Ἐπίσταται βροτοῖσιν ὡς ὅταν κλύδων
Κακῶν ἐπέλθῃ, πάντα δειμαίνειν φιλεῖ·
Ὅταν δ' ὁ δαίμων εὐρῇ πεποιθέναι
Τὸν αὐτὸν αἰεὶ δαίμον' οὐριεῖν τύχης.

« Amis, l'expérience nous l'apprend, l'homme, si le cours des choses le seconde, croit que le vent de la fortune ne saurait changer; s'il est assailli par l'orage du malheur, il s'alarme de tout. »

(Eschyle, les Perses.)

Tandis que M. de Châteaubriand, sous l'arrêt du jury médical, s'écriant comme cet autre infortuné qui n'avait ni son acquis, ni son étendue d'intelligence :

Au banquet de la vie infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs;

Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs;

il jetait sur le passé, qu'il comparait au présent, ces regards moroses, dédaigneusement scrutateurs et étincelans parfois du courroux de l'athéisme; tandis enfin qu'il écrivait son *Essai*, quelle était sa position? Ce n'est pas seulement aux écrits que l'on s'intéresse dans la vie d'un grand homme; on court aux épisodes domestiques, à son Odyssée. Que ne donnerait-on pas pour un Virgile dans son intérieur, pour un Aristophane dans la coulisse?

M. de Chateaubriand s'interrompant de désespoir dans son écrit, se détournant, et de Miltiade, et de Mardonius, et de Dumouriez, un jour il laissa courir sa plume sous l'instinct de ses douleurs. Là, sans arrière-pensée, c'est un chapitre de révélations qu'il écrit, et à propos de Richard II, prisonnier, prêt à mourir.

Richard II lui a rappelé ses propres infortunes:

« Les grands, c'est-à-dire les riches, ne voient la misère qu'avec un dégoût extrême. Il ne faut attendre d'eux qu'une pitié insolente, que des dons, des politesses, mille fois pires que des insultes. »

Cela est vrai; M. de Chateaubriand, devenu à son tour et riche et grand personnage, n'a guère répondu que par une lettre pleine de froides politesses à une enfant de génie, mademoiselle Mercœur. Et que sollicitait-elle? sa protection. Quoi! des phrases stériles au lieu de ce qu'on lui demandait! La protection est si facile à un homme investi d'une grande influence! Un mot de M. de Chateaubriand (*l'enfant sublime*) a fait la prospérité de M. Victor Hugo.

Continuons : « Le marchand, si vous entrez dans son comptoir, ramassera précipitamment l'argent qui se trouve atteint : cette âme de boue confond le malheureux et le malhonnête homme.

» ... En Angleterre, le peuple méprise souverainement l'infortune. Il ne rêve que guinées; il sent, il frotte, il mord, il examine, il fait sonner son schilling; il ne voit partout que du cuivre ou de l'argent. »

Une inflexible destinée le tenait dans cet entourage de boue, lui infortuné; alors, à défaut de ressource, il cherchait en lui des consolations, il jouait sur ses maux, il définissait le malheur, demandant à l'argutie, au sophisme, à tout,

une illusion, une illusion pour un jour; ç'aurait été un jour de gagné; et comme M. M*** lui avait dit : « Il n'y a qu'une infortune réelle, celle de manquer de pain, » il voulait savoir s'il était réellement malheureux.

Tantôt il se retournait aux philosophes anciens, sceptiques, stoïques, cyniques, n'importe, leur demandant la recette de l'insensibilité. Les uns lui disaient la lecture, les autres la vertu, les autres le courage ; lui, finissait par s'écrier : « C'est comme le médecin qui dit au patient : Portez-vous bien. »

Sans doute M. M*** persistait sur sa panacée, l'indifférence en ayant le pain du jour; mais encore fallait-il l'avoir, ce pain-là.

« Or, que faudrait-il faire pour se procurer ce premier besoin (passons sur les anglicismes que l'auteur n'a pas voulu corriger, pour des raisons par lui souvent déduites)? Travailler, répondent ceux qui n'entendent rien au cœur de l'homme. Nous supportons l'adversité non d'après tel ou tel principe, mais selon notre éducation, nos goûts, notre caractère, et surtout notre génie. Celui-ci, s'il veut gagner passablement sa vie par une occupation quelconque, s'apercevra à peine qu'il a changé de condition;

ndis que celui-là, d'un ordre supérieur, regar-
era comme le plus grand des maux de se voir
bligé de renoncer aux facultés de son âme, de
lire sa compagnie de manœuvres, dont les
lées sont confinées autour du bloc qu'ils scient,
u de passer ses jours, dans l'âge de la raison et
e la pensée, à faire répéter des mots aux stu-
ides enfans de son voisin. Un pareil homme
imera mieux mourir de faim que de se pro-
urer à un tel prix les besoins de la vie. »

Les ressources qu'il indique contre cette fatale
dversité qui frappe si lentement, si lentement
es heures d'angoisses à côté du voluptueux,
ont les momens fuient rapides devant sa table
ouverte d'or étincelant, de vins délicats, en-
ironné qu'il est de beautés nageant dans la
aze, rosées et plus enivrantes que le médoc et
aï; les ressources que M. de Chateaubriand in-
lique nous montrent ses passe-temps d'alors.
l évitait les lieux de rassemblement public : le
ontentement, la joie, l'ostentation y auraient
riplé ses froissemens de cœur; il ne sortait que
a nuit. Lorsque la brune commençait à confon-
re les objets, s'aventurant hors de sa retraite,
t, traversant en hâte les lieux fréquentés, il
agnait quelque chemin solitaire où il pût errer

en liberté. Un jour il allait s'asseoir sur le sommet d'une colline qui domine la ville ; il contemplait les feux qui brillaient dans l'étendue du paysage ; sa vue s'égarait sur les illuminations d'un hôtel, dont les habitans plongés dans les plaisirs ignoraient qu'il était un malheureux à regarder de loin la lumière de leurs fêtes ; un malheureux qui eut aussi des fêtes et des amis. Il ramenait ensuite ses regards sur quelque petit rayon tremblant dans une pauvre maison écartée du faubourg ; et il se disait : « Là, j'ai des frères. »

Une autre fois, par un clair de lune, il s'asseyait sur le bord d'un grand chemin pour jouir encore, à la dérobée, de la vue des hommes sans être aperçu d'eux « de peur, dit-il, qu'en apercevant un malheureux, ils ne s'écriassent, comme les gardes du docteur anglais dans la *Chaumière indienne* : Un Paria ! un Paria ! »

Mais le but favori de ses courses, c'était un bois de sapins, à quelque deux milles de la ville. Là, jeté hors de la société, la surabondance de son âme, à défaut d'objets réels, se répandait jusque sur l'ordre muet de la création ; là, il trouvait une sorte de plaisir qu'il n'aurait pas soupçonné. Devenu moins propre à la société,

sa sensibilité se déployait davantage. Sa panacée, à lui, c'était l'aspect des campagnes, s'enfonçant dans les forêts, errant sous leur voûte mobile; et le souvenir de ses amis, de ses proches, se fondait au calme des cieux, des bois. « Heureux, s'écriait-il, ceux qui aiment la nature! ils la trouveront, et trouveront seulement elle au jour de l'adversité. » . . .

L'étude de la botanique valait à notre jeune émigré une vacance à l'école du malheur. Armé de ses ciseaux, de sa lunette, il s'en allait longeant les fossés d'un vieux chemin, courbé sur chaque végétal, s'arrêtant aux massifs d'une tour en ruines, aux mousses d'une antique fontaine. Il se plaisait à rencontrer la *Tulipa sylvestris*, il s'attachait au *lis* mélancolique; au *convolvulus*, qui entourait de ses fleurs pâles quelque aulne décrépit; dans les *Thyms* et les *Calamens* qui embellissaient généreusement un sol ingrat de leur verdure, il reconnaissait le symbole de l'amour de la patrie.

Oh! qu'avec délices il rentrait après dans sa demeure chargé des dépouilles des champs! Il fermait mystérieusement sa porte, il se mettait à l'analyse, blâmant ou approuvant Tournefort, Linnée, Jussieu, Vaillant, du Bourg, Solander.

La nuit arrivée, un livre qu'il était parvenu à se procurer remplissait ses frileux loisirs. Auprès d'un humble feu et d'une lumière vacillante, il s'attendrissait sur les maux imaginaires des Clarisse, des Clémentine, des Héloïse, des Cécilia. « Les romans, dit-il, sont les livres des malheureux; ils nous nourrissent d'illusions, il est vrai; mais en sont-ils plus remplis que la vie? »

Souvent aussi lorsque tout reposait, entre deux et trois heures du matin, au murmure des vents et de la pluie qui battaient contre ses fenêtres, il écrivait ce qu'il savait des hommes; « L'infortuné, dit-il, occupe une place avantageuse pour les bien étudier, parce qu'étant hors de leur route, il les voit passer devant lui. »

Heureux ceux qui peuvent absorber leurs angoisses dans l'examen du pistil, des pétales d'un lis et d'une *tulipa sylvestris!* Les malheurs imaginaires des héroïnes de romans me semblent de fort pauvres consolations, lorsque l'affliction a fatigué les ressorts de notre âme. Quoi, pas même de relâche durant la lecture? Aux peines réelles joindre des peines imaginaires! n'en avez-vous pas assez? il vous faut encore le désespoir de Saint-Preux. Pour moi, il me faut Regnard

dans ses endroits les plus gais, son *Retour imprévu*, son *Joueur*; il me faut les *Scènes populaires* d'Henri Monnier. Cher Hector! bon Scapin! bon M. Prudhomme, élève de Saint-Omer, expert assermenté près les cours et tribunaux! merci de vos distractions dans mes déplorables journées.

Vers la fin de 1796, l'*Essai historique* achevé, de Boffe, libraire à Londres, demeurant Gerrard-Street, s'en rendit éditeur; cependant l'ouvrage fut publié par souscription, au prix d'une guinée en trois termes; sept schellings à la livraison de chaque volume.

Le prospectus est daté de la fin de 1796; il annonçait l'apparition du premier volume pour le mois de décembre. L'auteur dédiait son ouvrage à tous les partis; il annonçait devoir examiner dans ses trois livraisons (1):

1° Quelles sont les révolutions arrivées dans les gouvernemens des hommes; quel était jadis l'état de la société, et quelle a été l'influence de ces révolutions sur l'âge où elles éclatèrent, et les siècles qui le suivirent;

2° Si parmi ces révolutions il en était quelques

(1) Ces trois livraisons ne formaient cependant qu'un gros volume.

un e qui, par l'esprit, les mœurs et les lumiè-
res des temps, pussent se comparer à la révo-
lution de la France;

3° Quelles étaient les causes primitives de la révolution française, et celles qui en avaient opéré le développement soudain;

4° Quel était alors le gouvernement de la France; s'il était fondé sur les vrais principes; s'il pouvait subsister;

5° S'il subsistait, quel devait en être l'effet sur les nations et autres gouvernemens de l'Europe;

6° S'il était détruit, quelles en seraient les conséquences pour les peuples contemporains et pour la postérité.

Quoi qu'en veuille dire M. de Chateaubriand aujourd'hui, cet ouvrage eut du succès; du moins la souscription se remplit rapidement; car, dans la préface qu'il appela notice, il disait:

« L'empressement avec lequel on a bien voulu demander cet ouvrage me flatte moins qu'il ne m'effraie: ce qu'on commence par exalter sans raison, on finit souvent par le déprécier sans justice. »

On le lui demanda même à traduire, tant on en avait jugé favorablement. Un homme de

lettres allemand lui proposa des arrangemens; ce fut une dame qui voulut le traduire en anglais; mais le premier volume ayant vu le jour, elle se scandalisa de quelques expressions hasardées sur M. de Lafayette, et dont l'auteur fit entrevoir le véritable sens qui n'avait rien d'injurieux pour le prisonnier d'Olmutz.

Le libraire de Boffe voulut même publier à Paris une édition de l'*Essai historique* en même temps que celle de Londres; mais des évènemens l'en détournèrent.

D'après ces marques d'empressement, nous pouvons-nous laisser aller à croire que ce livre se répandit, et cependant l'auteur n'appartenait à aucune coterie; il n'avait ni argent pour se faire prôner dans les gazettes anglaises les plus vénales du monde, ni cette camaraderie qui est toute faite autour d'un écrivain quelque peu répandu dans sa capitale. Il n'avait pas alors à sa disposition l'un des plus puissans organes de l'opinion publique; son nom ne vibrait pas encore en échos laudatifs dans des multitudes de petits journaux. On osait avoir un avis sur son compte; le jugement était libre. Il fut examiné sans complaisance, sans partialité, plutôt même avec cette partialité de dédain contre un nouvel

arrivant dans la république. L'ouvrage eut du succès : il le devait donc à son mérite intrinsèque. Mais pourquoi M. de Chateaubriand vient-il nous dire aujourd'hui à chaque page que c'est une œuvre bien digne de l'obscurité où elle demeura ? Pourquoi tantôt s'excusant sur sa pénible position passée, tantôt alléguant sa jeunesse, tantôt ce philosophisme, choléra-morbus d'alors, s'efforce-t-il à chaque note de faire avorter un second succès ? Pourquoi ? je l'ai dit : les antécédens se sont accumulés aujourd'hui, et, pour harmonier tout cela, force lui est continuellement de rajuster les choses. En 1797, il n'était que l'auteur de l'*Essai historique;* aujourd'hui les *Martyrs*, le *Génie du Christianisme*, la *Monarchie suivant la Charte*, l'indisposent contre un fâcheux aîné.

Nous découvrons de nombreux défauts dans ce face à face des choses modernes et des choses de jadis ; mais nous ne nous en cachons pas, nous y aimons beaucoup M. de Chateaubriand encore dans la candeur de ses sentimens, dans la virginité tout entière de sa plume ! Il a gagné en maturité, il s'est perfectionné ; son style étincelle à son apogée aujourd'hui. C'est un grand écrivain, le premier de l'Europe peut-être, qui



revoit le livre d'un jeune auteur faillible sous bien des rapports ; mais il avait alors une qualité, une qualité qui ne se rachète pas au prix même de toutes les richesses du génie ; il avait ce laisser-aller de la conscience, logique toute rationnelle, toute d'accord avec elle, sincère, forte, intime, logique, que la vie use bientôt, que la connaissance, la fréquentation du monde fait bien vite mettre sous clef, cacher avec soin comme un parvenu ses vêtemens de bure du village.

Une préoccupation perce à chaque note de l'*Essai* : c'est un reste de cette faiblesse qui jetait M. de Chateaubriand dans le découragement durant sa détresse. Chose surprenante que les deux génies les plus saillans du romantisme, lui et Bernardin de Saint-Pierre, aient faibli dans l'adversité jusqu'à faire étalage de malheurs ! tous deux ils n'ont pas su les dévorer en silence ; tous deux, oui, ils en ont presque appelé à la bienfaisance publique ; mais l'auteur des *Études de la nature* surtout avec trop de larmes dans la voix. Rousseau, autre fondateur de l'école, aimait à parler de ses malheurs, de sa pauvreté, mais c'était pour se donner la satisfaction de repousser les dons, de mortifier

les âmes charitables, les grands-seigneurs qui s'y laissaient prendre; Bernardin de Saint-Pierre gémissait de meilleure foi, il recevait; M. de Chateaubriand n'en était pas là toutefois.

Pourquoi ces âmes tendres, en qui rencontrent des échos si doux les cordes de la lyre des anges, ne savent-elles pas se fermer sur elles-mêmes dans l'affliction? Rousseau, Bernardin, Chateaubriand! instrumens sonores que frappe si harmonieusement le rayon gracieux du matin, vous ne sauriez rester muets sous cette fatalité qui menace de vous briser.

Le républicanisme d'airain d'un Marie Chénier, la trempe ferme d'un Pindare Lebrun, de ces gens forts dans l'adversité, âmes nerveuses, c'est ce qui a manqué à M. de Chateaubriand; aussi sa sensibilité s'est-elle trop tourmentée du bruit fait si long-temps à dessein de cet *Essai sur les révolutions*, comme d'un tissu d'impiétés et de jacobinisme même. Il y a dans ce livre un peu de cette philosophie, fruit inévitable des lumières du siècle, il y a des vues généreuses de la révolution; et durant ce royalisme qui a brillanté sa polémique de la restauration, nul doute que l'auteur n'ait bien souffert intérieurement de ces citations de l'*Essai*. Il s'est accou-

tumé de longue main à ne reporter que des souvenirs chagrins sur ces pages par lui données avant de prendre parti; et lorsque la rage des factions s'est un peu apaisée, lorsque le retrait d'un portefeuille a mis le noble pair dans l'opposition; lorsque, villélisme et jésuitisme allant trop loin, l'écrivain de la royauté et de la religion a refusé de les suivre; lorsque, enfin, rendu à la paix domestique, caressé par les libéraux joyeux de sa retraite, il a réglé son avenir dans une édition complète, ces réminiscenses souffreteuses l'avaient trop tourmenté pour s'effacer sur-le-champ. Il en est resté quelque chose dans ses remarques.

Cet ouvrage d'un émigré ne produisit pas un grand effet dans la république française. L'édition que de Boffe voulait faire à Paris ayant avorté, il n'en vint que quelques exemplaires dans les bureaux de certains journaux dans lesquels le sous-lieutenant de 1789 avait conservé quelques amis. Voici ce que nous apprend une lettre d'un neveu de Lemierre à M. de Chateaubriand.

Paris, ce 15 juillet 1797.

« D'après vos instructions j'ai fait remettre » par M. Say, directeur de la *Décade philosophi-*

» *que et littéraire*, à M. Ginguené, propriétaire
» lui-même de ce journal, la lettre et l'exem-
» plaire qui lui étaient destinés... J'ai été moi-
» même chez M. de La Harpe : il m'a parfaitement
» reçu, a été vivement affecté de la lecture de
» votre lettre, et m'a promis de rendre compte
» de l'ouvrage avec tout l'intérêt et toute l'atten-
» tion dont l'auteur lui-même paraissait digne;
» mais sur la demande que je lui ai faite d'une
» lettre pour vous, il m'a répondu que pour des
» raisons particulières il ne pouvait écrire dans
» l'étranger.

» M. de Sales a été enchanté de votre ou-
» vrage ; il me charge de toutes ses civilités pour
» vous. *Le Républicain français* (1) n'a pas moins
» été satisfait du livre, et il en a fait un éloge com-
» plet. Plusieurs gens de lettres ont dit que c'était
» un très bon supplément à l'*Anacharsis*; enfin
» à quelques critiques près qui tombent sur quel-
» ques citations peut-être oiseuses et sur un ou
» deux rapprochemens qui ont paru forcés, votre
» *Essai* a eu le plus grand succès. »

(1) Journal du temps.

CHAPITRE XIII.

Profession de foi de M. de Chateaubriand en 1796. — Examen de l'*Essai historique sur les révolutions*. — Comment vint le vieux républicanisme de la Grèce. — Les Spartiates et les Jacobins. — Mérite de l'*Essai* nié par l'auteur, et pourquoi. — Doutes sur Marathon et Salamine.

Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinæ.

« Si l'univers s'écroulait en ruines
sur sa tête, il serait sans effroi. »

HORACE.

Nous avons dit l'historique de l'*Essai*; passons au contenu.

Quelque pompeuse que soit notre épigraphe, le jeune Chateaubriand était, par l'élévation et la sévère candeur de son caractère, homme à en remplir les obligations. Ni sa position critique,

ni son émigration, ni ses parchemins généalogiques, rien de ce qui influence, fausse les jugemens, n'eût de prise sur lui pour modifier sa conscience.

Voici sa profession de foi ; elle est dans l'introduction :

« Celui qui dit dans son cœur, « Je veux être utile à mes semblables », doit commencer par se juger soi-même : il faut qu'il étudie ses passions, les préjugés, les intérêts qui peuvent le diriger sans qu'il s'en aperçoive. Si, malgré cela, il se sent assez de force pour dire la vérité, qu'il la dise ; mais s'il se sent faible, qu'il se taise. Si celui qui écrit sur les affaires présentes ne peut être lu également au directoire et au conseil des rois, il a fait un livre inutile ; s'il a du talent, il a fait pis, il a fait un livre pernicieux. Le mal, le grand mal, c'est que nous ne sommes pas de notre siècle. Chaque âge est un fleuve qui nous entraîne, suivant le penchant des destinées, quand nous nous y abandonnons. Mais il me semble que nous sommes tous hors de son cours. Les uns (les républicains) l'ont traversé avec impétuosité et se sont élancés sur le bord opposé ; les autres sont demeurés de ce côté-ci sans vouloir s'embarquer. Les deux partis crient et s'insultent,

selon qu'ils sont sur l'une ou l'autre rive. Ainsi les premiers nous transportent loin de nous dans des perfections imaginaires, en nous faisant devancer notre âge; les seconds nous retiennent en arrière, refusant de s'éclairer et voulant rester les hommes du quatorzième siècle en 1796.

» L'impartialité de ce langage doit me réconcilier avec ceux qui, de la prévention contre l'auteur, auraient pu passer au dégoût de l'ouvrage. Je dirai plus : si celui qui, né avec une passion ardente pour les sciences, y a consacré les veilles de sa jeunesse; si celui qui, dévoré de la soif de connaître, s'est arraché aux jouissances de la fortune pour aller, par-delà les mers, contempler le plus grand spectacle qui puisse s'offrir à l'œil du philosophe, méditer sur l'homme libre de la nature et sur l'homme libre de la société, placés sur le même sol; enfin, si celui qui, dans la pratique journalière de l'adversité, a appris de bonne heure à évaluer les préjugés de la vie; si un tel homme, dis-je, mérite quelque confiance, lecteurs, vous le trouvez en moi.

» ..... O vous tous qui me lisez, dépouillez un moment vos passions, en parcourant cet écrit sur les plus grandes questions qui puissent dans ces momens de crise occuper les hommes. Méditez

attentivement le sujet avec moi. Si vous sentez quelquefois le sang s'allumer, fermez le livre, attendez que votre cœur batte à son aise avant de recommencer votre lecture. En récompense, je ne me flatte pas de vous apporter du génie, mais un cœur aussi dégagé de préjugés qu'un cœur d'homme puisse l'être. Comme vous, si mon sang s'échauffe, je le laisserai se calmer avant de reprendre la plume : je causerai toujours simplement avec vous ; je raisonnerai toujours d'après des principes. Je puis me tromper, sans doute ; mais si je ne suis pas toujours juste, je serai toujours de bonne foi. Ne vous hâtez pas de mépriser l'ouvrage d'un inconnu qui n'écrit que pour être utile. Enfin, si, par des souvenirs trop tendres, je laissais dans le cours de cet écrit tomber une larme involontaire, songez qu'on doit passer quelque chose à un infortuné laissé sans amis sur la terre, et dites : Pardonnons-lui en faveur du courage qu'il a eu d'écouter la voix de la vérité, malgré les préjugés si excusables du malheur. »

Malgré l'abus de la métaphore, et par-ci par-là quelques choses qui sont du ressort du puriste, cela est beau. Qu'il serait désirable que tous nos jeunes écrivains partissent avec de tels principes de l'entrée de la carrière, au lieu de

jeter un nouvel aliment au feu des divisions, à l'esprit de parti,

Party the madness of many for the gain of a few.

« L'esprit de parti, cette folie du grand nombre pour le profit de quelques uns, » suivant Pope. Mais on veut avoir du succès, à quelque prix que ce soit ; il est même de mode à présent d'aller au Parnasse par la police correctionnelle.

Le jeune Chateaubriand commence par douter de la véracité de Moïse sur l'origine du monde, de quoi M. de Chateaubriand, l'annotateur, se colère grandement. Cela ne doit pas surprendre ; il a fait depuis le *Génie du christianisme*. Il n'y a plus que le noble pair qui soit tenu de croire à l'authenticité de la Genèse, en dépit du mythisme babylonien, de l'esprit des localités assyriennes, et des indications historiques qui en font attribuer la rédaction au grand-prêtre Helkias, au retour de la captivité.

Il passe ensuite à la recherche du ferment démocratique en Grèce, et comment et pourquoi la république surgit presque simultanément de toutes ces petites monarchies d'Argos, de Sparte, d'Athènes.

Question insoluble. Il règne sur les affaires de la Hellade, depuis l'expédition de Phrygie, jusque vers la soixantième olympiade, un impénétrable nuage. Avant la guerre de Troie, tant bien que mal, les Vates nous ont donné des hommes et des évènemens dans le cadre de leurs fictions; la mythologie, en attendant l'histoire, rayonne sur le pays, même sur le Latium, même sur la Colchide, même sur Tyr, sur l'Egypte; mais la toile tombe sur Ilion en flammes; et en voilà pour jusqu'à des temps bien postérieurs, quand déjà les statuts démocratiques fleurissent sur la Panhellénie.

Alors nouvelle face à la Grèce. Sur les bords rians de l'Eurotas, où Hélène prêtait l'oreille aux doux propos du fashionable Phrygien et aux sons ioniens de sa flûte lascive, sur ces bords, asile du plaisir, de la volupté, des fictions érotiques, d'où partit la coupable épouse de Ménélas avec son séducteur, sur ces bords, dis-je, règne à présent une austère législation, une république grave, sombre, impitoyable, inaccessible aux sentimens humains. Sparte est encore debout, la Sparte de Ménélas; mais que son esprit est changé! Une race dorienne venue de l'on ne sait trop où, assise là par le droit de

l'épée, oligarchie terrible, a imposé son caractère solennel, sacerdotal, à cette contrée. Point de lois écrites; la tradition se perpétue aux banquets par la bouche des vieillards. C'est un nommé Lycurgue qui a fait ce peuple ainsi. Mais que sait-on sur ce Lycurgue venu dans des temps de ténèbres? Le savant M. Lerminier ne veut voir qu'une époque dans ce nom de Lycurgue, une génération de législateurs, comme une génération de chantres dans le nom d'Homère, comme une génération sacerdotale dans Orphée; mais, en vérité, c'est trop dépersonnaliser l'histoire, que de vouloir ne voir que des choses convenues dans ces noms en possession des siècles.

Toujours est-il qu'Athènes, elle aussi, n'est plus la monarchie de Thésée au lever du jour historique. Point de race étrangère assise chez elle, il est vrai, mais aussi des institutions républicaines établies on ne sait trop ni quand ni pourquoi.

Qui a amené ces changemens? Comment? Quand? Le jeune émigré les motive comme il peut, à tâtons, au hasard, car, quel autre moyen? Pour nous, voici notre opinion:

Peut-être les semences du fédéralisme répan-

dues par la diète amphictionique firent-elles le républicanisme; dès le temps de Ménélas, nous voyons ce fédéralisme en vigueur. Peut-être aussi à mesure que ce luxe qui scintille déjà dans des morceaux de l'Iliade de facture visiblement plus moderne que les autres, gagna parmi les Pélasges, importé de Tyr, de la Babylonie, les rois se virent circonvenus d'une aristocratie avide de ces neuves jouissances, qui les voulut aux dépens des prolétaires, et qui tenta d'y atteindre par la médiation de l'absolutisme royal; courtisans qui se rendirent solidaires de la royauté, ce qui la fit renverser.

Devons-nous donner croyance au dire des premiers annalistes dont les menteries, les inexactitudes furent les documens de Plutarque, d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Dictis de Crète? ces gens-là traitent bien à la légère une fin de dynastie! écoutez-les : Les Athéniens épris d'admiration pour leur roi, abolissent la royauté en désespoir de trouver un autre Codrus!

Les monarchies ne finissent pas d'une manière si bénigne. Les siècles ténébreux dont nous venons de parler ne furent tels qu'en raison de révolutions qui les remplirent d'essais de gouvernement, de systèmes mitigés, de divisions,

de partis, d'anarchie. Mais quand Solon fait ses lois un peu plus tard, nous sommes étonnés d'y trouver tant de prévisions, de palliatifs, de précautions; on voit qu'il y a de l'expérience démocratique derrière lui.

Durant ces expériences gouvernementales, les Muses cessèrent de broder les faits de l'or mythologique; la vaticination, la mystagogie tombèrent en décadence; et l'histoire n'était pas née encore. Malheureuse période sans fictions et sans registres, période de perturbations, de discordes, où cessèrent ces races d'Agamemnon, d'Œdipe, de Thésée, à notre insu!

Enfin, l'histoire commence à poindre; elle se dégage; c'est alors qu'apparaissent partout des oppresseurs secondaires, de ces rois sans hérédité, rois par l'intrigue, rois par les factions, même par le génie, sous lesquels les peuples se reposent de leurs luttes intestines, sous lesquels ils tombent de lassitude; Bolivar, Sant-Anna de jadis. Nous ne devons pas juger de l'esprit ancien d'après le nôtre; rien de plus faux que ce système interprétatif; oui; mais il est de fait que nous trouvons presque tous les sept sages de la Grèce investis d'une dictature plus ou moins oppressive dans leurs patries. Que con-

clure de ce long retentissement de louanges, de leur célébrité de sagesse, sinon qu'il en fut de ces temps vieillis comme des nôtres ; que les hommes une fois prévenus en faveur d'un *libérateur*, ne se désabusent pas facilement. Il a eu le bénéfice de la popularité, et il a trôné ; et ces deux faits arrivent à la postérité en se contredisant. Si du moins nous étions un peu plus conséquens à présent, nous! mais, voyez ; on fait rage pour la liberté ; la liberté est le besoin populaire, et Bonaparte, qui a brisé tout cela à son profit, est dans le cœur du peuple !

Peut-être par la suite, éclairés par l'expérience, dupés et redupés par leur enthousiasme, les Grecs prirent-ils le parti de l'ostracisme contre leurs généraux trop chers à la multitude, et par là sur la route du pouvoir absolu. Si cela est, nous ne serions encore, nous, que sur les plus bas échelons de la science politique. Qu'il nous faudra encore de déceptions, de vicissitudes, de désappointemens pour nous mûrir à l'ostracisme ! Nous, nous résoudre à voir les germes de l'absolutisme dans la gloire militaire ! nous sommes d'une trop faible complexion pour user de ce remède ; nous dévore cent fois, mille fois le cancer, avant d'oser le cautériser.

Seulement il est un peu fâcheux qu'après trois mille ans nous soyons moins avancés que les Grecs.

Mais poursuivons l'examen de l'*Essai historique*. L'auteur s'attache particulièrement aux deux nations dont les annales sont les moins hypothétiques, Athènes et Sparte. Il a déterré dans Plutarque, dans Aristote, dans Hérodote, des dénominations de partis, telles que la *Plaine*, la *Montagne*, la *Côte*; quelle aubaine pour lui qui avait pris l'engagement de trouver force rapprochemens entre jadis et aujourd'hui!

Le rapport de Pisistrate à Robespierre, l'un et l'autre expressions et représentans de la *Montagne* ou des pauvres, est assez heureux. Pisistrate embellit la ville de monumens, de statues, de temples; il acclimata les beaux-arts, ces beaux-arts qui devaient se déployer par la suite avec une sève si remarquable. On sent que M. de Chateaubriand, qui, dans le goût des arts, trouve l'excuse de beaucoup de méfaits, se révolte de cette assimilation! Robespierre! On convient néanmoins à présent que Robespierre a été mal jugé. M. Thiers, M. Ch. Nodier, viennent de nous le montrer en beau.

« Tout l'or de l'Angleterre, disait Bonaparte,

ne l'aurait pas corrompu. » Et consumé de patriotisme, ce fut par cette passion à l'excès, ce fut en sacrifiant même son avenir, son nom, son histoire, qu'il voulut sauver et sauva la France. On n'excuse pas le terrorisme; mais une victime du temps, M. Ch. Nodier, ne balance pas à le dire : La perte de Robespierre entraîna celle de la république (1).

Les Spartiates et les Jacobins offrent à M. de Chateaubriand l'occasion de développer lumineusement la marche des affaires, lorsqu'une régénération entière était crue possible. Il y a là d'excellentes pages.

Il est certain que des circonstances semblables sont en possibilité d'enfanter de mêmes hommes. Pas de siècle qui n'ait dans ses entrailles son contingent de caractères divers. Les évènemens couvent ces caractères; ils meuvent, poussent, haussent, portent au ciel ceux qui leur sont sympathiques; mais ils en laissent inertes d'autres, qui sans cet ordre de choses auraient brillé, qui, dans une autre série d'évènemens, auraient grandi jusqu'au ciel, eux aussi.

Vienne un règne pacifique, éclatant, un mo-

(1) *Revue de Paris.*

narque fou des lettres, mais qu'il vienne le lendemain des guerres civiles, lorsque les esprits, fatigués de troubles, excédés d'émeutes, se portent avec l'attrait du nouveau vers l'art qui est le repos alors, un pareil monarque verra sourdre çà et là des génies; car que veulent des génies pour naître si ce n'est un temps propice? il aura la réputation de les avoir fait naître. C'est ce qui advint sous Auguste au sortir des divisions allumées par l'aristocratie et la démocratie (1); sous les Médicis arrivés sur les cendres des guerres florentines; sous Louis XIV qui vit le déclin de la fronde. Les esprits, heureusement organisés pour l'art littéraire, trouvèrent toutes sortes de facilités pour se développer. Attention du public, nouveauté d'émotions pour leurs contemporains, prédilection du monarque, ses faveurs, tout y concourut; mais aussi sous ces rois des Kleber, des Bonaparte, des Hoche, des Miltiade, des Thémistocle, des Marius, des Scylla, des Césars, sont demeurés

(1) Ce qu'il y a de singulier à l'égard des divisions de Rome, c'est que nous, modernes, nous avons la plus fausse idée possible de l'esprit des partis. Brutus, Cassius, tous ceux dont le nom était le mot de ralliement de nos démagogues, combattaient pour l'aristocratie; César et les empereurs n'eurent de tâche que d'abaisser le sénat et tout le parti de l'aristocratie. Brutus en France, en 1791, aurait émigré.

dans l'obscurité, contrariés par des dispositions d'un public qui ne leur allait pas, semblables à ces oiseaux de mer, qui ne se montrent que dans la tempête, et se jouent au feu des éclairs.

Mais que les circonstances changent; d'autres évènemens étouffent le génie littéraire; une vaste lice s'ouvre aux esprits d'une trempe de fer. Aussi Montesquieu nous dit-il dans ses *Considérations sur la grandeur des Romains*:

« Dans les guerres civiles, il se trouve souvent de grands hommes; parce que, dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place et se met à son rang; au lieu que, dans les autres temps, on est placé, et on l'est presque tout de travers. »

De l'identité des causes, partout et chez tous les peuples et à toutes les époques, il a dû suivre les mêmes résultats. C'est sur les assimilations et des causes et des conséquences que pivote l'*Essai*; s'il y a des différences accidentelles, et il doit y en avoir, car comment les développemens des évènemens seraient-ils régulièrement gradués avec la même symétrie? s'il y a parfois des différences, l'auteur n'en peut mais; sa tâche, à lui, c'est de saisir tous les rapports, de

les exposer; plus il en trouvera, plus il fera montre de sagacité.

Et le jeune Chateaubriand a déployé une instruction, une connaissance historique vraiment surprenantes, surtout si l'on fait attention aux préoccupations de son esprit, à la recherche des moyens d'existence; si l'on fait encore attention aux objets dont tout récemment il était dominé. Comment, revenu d'Amérique, encore rempli des aspects de mers orageuses, débordé par des mœurs nouvelles, insolites; comment a-t-il pu porter sur-le-champ, dans les révolutions du monde, une investigation si suivie, une si forte perspicacité? C'est en cela que l'ouvrage est remarquable. Si les comparaisons ne se touchent pas sur tous les points, qu'y peut le jeune érudit? Devait-il, comme Vertot, faire son siége?

M. de Chateaubriand vient, trente ans après, nous dire, au bas de ses pages: « Où avais-je la tête quand j'ai écrit cela? » On pourrait lui répondre: « Pourquoi considérer cette composition comme composition dramatique? en fait de tragédie, d'épopée, que l'ouvrage pèche par l'arrangement, l'auteur en assume sur sa tête toute la responsabilité. Mais l'histoire! on ne

saurait être guère autre chose que rapporteur des pièces du procès. »

Mais nous l'avons dit, ce qui met le noble pair parfois de mauvaise humeur contre lui-même, c'est que le rôle politique est joué, et que l'*Essai* ne s'y rajuste pas toujours.

C'est peu de l'érudition historique, il n'a pas reculé devant une grande tâche, celle de chercher les racines des révolutions dans les littératures; il fallait pour cela une immense lecture. Trois ans pouvaient-ils lui suffire pour lire toute la poésie grecque?

Vaine considération! Qui peut arrêter un jeune homme dans tout le feu de l'âge? Un jeune homme manque-t-il jamais d'ardeur pour la recherche? Si les jours sont trop courts, n'a-t-il pas les nuits? Des nuits sans sommeil, des nuits studieuses, voilà ce qu'il sacrifie au charme de la composition, et à des idées lointaines de célébrité, à ces fascinations enivrantes qui sont ses rêves, à lui tout éveillé.

Voyez le jeune Chateaubriand: il veut trouver dans la parole écrite du temps les indices des révolutions pélasgiques; c'est son but, c'est son idée fixe; voyez-le bouleversant les bibliothèques, actif, vigilant, ponctuel aux heures

d'ouverture; aussi que ne déterre-t-il pas? L
morceaux les plus inconnus de Solon, de
Solon qui fit des vers avant de faire des lois, 1
ce Solon venu dans un temps de prestige poéi
que, et qui savait tout l'empire du rhythm
de l'harmonie (je parle de l'harmonie chant
et non pas de cette harmonie prétendue de n
vers lus des yeux), sur les Grecs qu'il voul
légiférer.

Notre jeune bibliomane trouve encore, et rei
à la circulation, des passages de Simonide, d
odes belliqueuses de Tyrtée.

S'il n'y a pas toujours des rapports bien sı
vis entre ces monumens littéraires et ceux qu
leur rapporte en les prenant chez nous;
l'homme mûr, nourri d'idées positives, n'est p
toujours d'accord avec l'auteur sur ces assim
lations, certes nul n'est fâché des citations, ‹
én profite avec plaisir sans être convaincu.

On peut en dire autant de sa courte revue d
philosophes anciens et modernes. C'est incoı
plet; mais, pour traiter la matière à plein, d
volumes n'auraient pas suffi.

L'Egypte et l'Italie, Carthage et l'Angleterr
la Scythie et la Suisse, la Macédoine et
Prusse, Tyr et la Hollande, la Perse et l'All

magne, closent de leurs parallèles le premier tome. Il n'y trouve par-ci par-là d'heureux rapprochemens; mais d'aussi rapides aperçus ne permettaient que d'effleurer la matière. A l'exception du dernier parallèle d'où sort la plus grande partie du second volume, tout cela est une superfétation. Peut-être serait-on fâché cependant de ne l'y plus voir.

Dès l'ouverture du second volume l'auteur entre dans les affaires de son temps. Les assimilations se suivent, se pressent : la guerre médique et la guerre germanique; Miltiade et Dumouriez; les Perses et les Prussiens; Marathon et Gemmapes; cela ne se rapporte pas bien exactement, si vous voulez; M. de Chateaubriand, dans une note, remarque de la différence dans les circonstances des batailles de Gemmapes et de Marathon. C'est trop de soin vraiment : Hérodote dut probablement à une violente partialité les applaudissemens des Grecs aux jeux olympiques. Je sais, je sais qu'Hérodote vient d'être réhabilité, que notre expédition d'Egypte n'a profité en définitive qu'à lui, que les vérifications de l'Institut d'Egypte ont remis parmi les vérités bien des choses que les demi-savans de l'Encyclopédie et de la philosophie

avaient traitées de fables. Et vraiment c'est plaisir que cette réhabilitation. La critique peut bien à la légère renverser un ouvrage historique, aujourd'hui que l'on fait des livres avec des livres; mais au commencement de la science c'était bien différent! Hérodote consacre sa vie, sa fortune à parcourir l'Egypte, la Chaldée, l'Asie Mineure, interrogeant les prêtres, les doctes, recueillant les faits, notant les particularités géographiques, physiques, et cela avec conscience, candeur, pour en faire un livre assez fourni de choses précises; et en effet l'étude des langues orientales, la connaissance des écrivains persans aujourd'hui nous a confirmé beaucoup de ses assertions; c'est au point que Volney a adopté sa chronologie et ses faits sur les affaires de la Babylonie de préférence à ceux de Ctésias, Grec asiatique, médecin et annaliste de Cyrus le jeune.

Mais arrivé aux affaires de son pays, douze olympiades environ après l'expédition de Xercès, Hérodote n'a pu fermer son âme aux enthousiasmes, aux retentissemens du civisme; Grec, fier d'être Grec, pouvait-il, dans un temps encore voisin des fables homériques, reduire les exagérations qui couraient de bouche en bouche?

Marathon, par exemple ! Cent dix mille Perses ayant perdu six mille hommes, et par conséquent se trouvant encore en nombre de plus de cent mille, s'enfuient vaincus. Et ils ne hasardent pas un second coup de main, surtout contre une ville qui n'a pu qu'à grand'peine mettre sur pied dix mille combattans ! Comment croire que cent dix mille Perses, en supposant qu'ils n'aient lancé chacun qu'une flèche, un dard, aient seulement tué à l'ennemi en tout cent quatre-vingt-douze hommes? Hérodote broda à plaisir sur une escarmouche de quelques troupes persanes près du bourg de Marathon. J'admire M. de Chateaubriand, qui a la bonté de rapprocher les chiffres, et d'en tirer cette conclusion : que le parallèle n'est pas bien juste. Nous l'avons dit, le noble pair fait à tout propos des querelles d'allemand au jeune émigré.

Ne pourrions-nous pas objecter quelque chose de pareil sur la campagne de la 4ᵉ année de la 74ᵉ olympiade, sur l'expédition de Xercès? Il poussa sur la Grèce des forces, imposantes pour d'autres que pour des républicains, mais non pas ces innombrables myriades du texte grec. Que deviennent-ils après le combat naval de

Salamine, combat à peu près étranger aux troupes de terre (1)? Et pourquoi Xercès entouré de tant d'hommes se serait-il regardé comme perdu après la défaite de son escadre? ce qui est probable, le voici: c'est que la Grèce asservie en grande partie, Athènes brûlée, il retourna en Asie non tremblant de frayeur, non en fugitif, mais en roi qui laisse ses troupes à un général qu'il croit capable de terminer facilement la soumission de quelques corps grecs errans dans la Hellade. On est d'autant plus

(1) La défaite des escadres persanes fut fatale à l'élite de la jeune noblesse de Xercès, phalange d'élite de l'armée; voici comment Eschyle, témoin et acteur dans l'affaire du détroit, en parle dans sa tragédie des *Perses*. Il avait vu de ses yeux, il est digne de foi:

Νῆσός τις ἐστὶ πρόσθε Σαλαμῖνος τόπων
Βαιὰ, etc.

« En face de Salamine est une petite île, dangereuse pour les vaisseaux, et fréquentée par l'ami des danses, le dieu Pan. C'est là que Xercès avait envoyé ces jeunes guerriers pour faire main basse sur les Grecs qui s'y réfugieraient après leur défaite, et pour secourir les Perses que la mer y jetterait. Il lisait mal dans l'avenir; car dès que le ciel dans le combat de mer eut donné la victoire aux Grecs, ils s'armèrent de boucliers d'airain, debarquèrent dans cette île, l'entourèrent de manière qu'aucun des nôtres ne put échapper: et d'abord ils les assaillirent d'une grêle de pierres et de traits, puis, fondant sur eux tous ensemble, et en même temps, ils les hachèrent en pièces à coups d'épée, et les égorgèrent jusqu'au dernier.

aisément porté à se faire cette opinion que les historiens de la Perse, Ferdousi, dans son *Shah-Nameh* ou *Histoire royale*, Masoudi, Mirkond, Aboul-Feda, ne parlent nullement de l'expédition de Xercès par-delà l'Archipel.

CHAPITRE XIV.

Suite de l'examen de l'*Essai sur les révolutions*. — Sincérité de M. de Chateaubriand dans son premier ouvrage. — Ses allégations contre la religion chrétienne. — Ses prévisions sur la fin du christianisme.

Les peuples déjà vieux, les races déjà mûres,
Avaient vu jusqu'au fond les sciences obscures;
Les mortels savaient tout, et tout les affligeait;
Le prince était sans joie ainsi que le sujet;
Trente religions avaient eu leurs prophètes,
Leurs martyrs, leurs combats, leurs gloires et leurs fêtes,
Leur temps d'indifférence et leur siècle d'oubli;
Chaque peuple à son tour, dans l'ombre enseveli,
Chantait languissamment ses grandeurs effacées:
La mort régnait déjà dans les âmes glacées.

ALFRED DE VIGNY, *Moïse*.

—

Un heureux morceau, le plus heureux de t
l'ouvrage, et où le système n'est pas visiblem
forcé, c'est celui où l'auteur rapproche les

sodes des guerres de la révolution de ceux de la guerre médique.

De plus, il se montre ici dans toute sa pureté d'âme, dans toute la beauté d'un écrivain noblement consciencieux, chose rare.

Et en effet, vaincu par les républicains, mettant à grand'peine un détroit entre lui et leurs baïonnettes victorieuses, indigent par leurs succès qu'il raconte, il n'en épanche pas avec moins d'abondance les grands sentimens que les scènes du civisme du camp de Jourdan et de Hoche devaient émouvoir en lui. Il y avait du courage dans cela, mais un courage que nous ne pouvons, nous, assez apprécier, placés que nous sommes sous une autre influence. Emigré, quel espoir pour lui sinon dans la cause de l'émigration ? Eh bien ! cette impartialité de l'écrivain, il y avait là-bas nombre de gentilshommes moroses prêts à la taxer de défection, que sais-je ? de républicanisme. Nul doute que si le royalisme eût raccommodé ses affaires, marché d'avantages en avantages, l'auteur de l'*Essai* n'eût trouvé qu'un désappointement au triomphe de la contre-révolution, désavoué qu'il eût été par ses compagnons d'armes, et peut-être atteint et convaincu de jacobinisme.

Il y a un courage littéraire, comme un courage guerrier, comme un courage civil.

Rare est le premier. Combien d'âmes bien nées à qui ne répugnent pas des succès gagnés à force de courtisanerie libérale! Tous les courtisans ne sont pas aux Tuileries. Les faveurs, c'est la nation aujourd'hui qui les dispense, les distribue aux hommes de lettres. La vogue d'un livre, les cent représentations d'un drame, un *succès pyramidal*, voilà ce qui est bien plus apprécié que des lettres de noblesse; et trouvez-vous bien merveilleux que nos gens, au lieu d'aduler la cour, adulent la multitude libérale qui fait ces succès-là?

Changez les temps, faites reculer les affaires humaines de quatre-vingts ans au moins, ces poètes harmonieux, ces Casimir Delavigne et autres, qui, l'œil sur le *Constitutionnel* comme sur le thermomètre de l'opinion publique aux temps de la restauration, se modelaient docilement là-dessus, qui n'eussent osé pour tout au monde opiner ni plus haut ni plus bas, seraient dans le boudoir de madame de Pompadour.

Gloire donc au jeune, au candide, au vertueux écrivain de l'*Essai historique*; il se trouvait presque déjà à la hauteur de M. de Chateaubriand

envoyant sa démission pour toute félicitation à M. de Polignac à son avènement au ministère, et presque aussi à la hauteur de M. de Chateaubriand, morigénant par un refus respectueux d'ambassade le tout-puissant meurtrier du duc d'Enghien.

Arrive la dernière partie de l'*Essai historique*, celle qui traite du polythéisme et du christianisme, qui nous montre sans cesse M. de Chateaubriand dans les hésitations; la partie difficile, malaisée pour lui, celle qui lui a depuis donné de mauvaises nuits.

Il me semble voir l'*enfant sublime* de Combourg, l'imagination échauffée de la lecture de son Rousseau, de son Voltaire, demandant aux nuages, aux mers, aux aquilons, la solution du problème-dieu; et puis, descendant en lui-même, posant la question avec toute l'impartialité possible, pesant les hypothèses, les témoignages, et ne tirant de tout cet examen que doute, que tristesse, que mélancolie, que désespoir.

Cette incertitude, cette insolubilité du problème, ces tergiversations assaillaient encore l'auteur. De là, ses excellentes raisons pour et contre la religion, matière et à ces joies immodérées, et à ces railleries désolantes des ennemis de l'au-

teur du *Génie du Christianisme*, et aussi aux faciles disculpations de l'auteur, à ses justifications victorieuses.

Il y a, sans doute, les pages les plus virulentes, les réflexions les plus destructives de toute idée religieuse dans les chapitres : *Objections philosophiques contre le christianisme, — Objections historiques et critiques, — Objections contre le dogme, — Objections contre la discipline;* mais aussi, il en est d'autres où il se réfugie dans les sentimens les plus pieux. Comment admettre ce pêle-mêle de philosophisme et de piété ?

Voici quelques passages qu'on lui a le plus incriminés :

« Les prophètes d'Israël avaient depuis longtemps annoncé la mission du fils de Dieu ; et il est venu, ce fils de Dieu ; et la lettre des prophéties a été accomplie.

» Une chose n'est pas prédite parce qu'elle arrive, mais elle arrive parce qu'elle est prédite. De cela les évangiles même font preuve; ils ont la naïveté de nous dire à chaque ligne : « Et Jésus fit cette chose *afin que la parole du prophète fût accomplie.* » Mais, sans nous arrêter à combattre votre futile argument, nous vous montrerons que cette annonce du Christ ne vient que de la

honteuse ignorance des. Juifs : ils convertirent en prédictions le calendrier céleste des Egyptiens, qu'ils n'entendaient pas. Là, on voyait tout le mystère de la Vierge et de son fils, qui ne signifiait autre chose que le lever et le coucher de diverses constellations. Les Hébreux, en sortant d'Egypte, emportèrent ces signes et les transformèrent bientôt en des fables les plus absurdes.

»Il y a bien plus : c'est qu'il n'est pas du tout démontré qu'il exista jamais un homme appelé Jésus, qui se fit crucifier à Jérusalem. Quelles sont vos preuves de ce fait? les évangiles. Admettriez-vous dans un procès, comme valides, des papiers visiblement écrits par l'une des parties? Nous raisonnons ici comme si nous croyions à l'authenticité du Nouveau-Testament (ce que nous sommes bien loin de faire, comme on le verra par la suite). Loin de rien trouver dans l'histoire qui admette la vérité de l'existence du Christ, nous voyons, d'après les auteurs latins qui parlent avec mépris de la secte naissante, que les évangiles n'étaient pas même entendus à la lettre par les premiers chrétiens. C'étaient des espèces d'allégories, des mystères auxquels on se faisait initier comme à ceux d'Eleusis.

»Mais encore, il vous a plu de supprimer une

multitude d'évangiles, que vous appelez apocryphes, qui cependant ne le sont pas plus que les autres. Là, on remarque tant de contradictions (contradictions que vous n'avez pas même fait disparaître des évangiles que vous avez laissés), qu'il faut nécessairement en conclure que, dans le principe, l'histoire du Christ était un conte qu'on brodait selon son bon plaisir.

» Allons plus loin. Admettons la réalité de sa vie et l'authenticité des évangiles. De la simple lecture de ceux-ci résulte le renversement de la divinité de Jésus. Nous voyons que tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens à Jérusalem, les prêtres, les magistrats; enfin cette classe d'hommes que, dans tous les temps, on croit de préférence à la populace, regardait le Christ comme un imposteur qui cherchait à se faire un parti. On lui demanda des miracles publics et il ne put en faire; mais il ressuscitait, il est vrai, des morts parmi la canaille. Dans ses réponses il ne s'explique jamais clairement, il parle obscurément comme l'oracle de Delphes. Quant à sa résurrection, un peu de vin et d'argent aux gardes en explique tout le mystère. A qui apparut-il après sa sortie triomphante du tombeau? A ses disciples, à des femmes crédules, à des gens qui avaient intérêt

à prolonger l'imposture. Il ne se montra pas aux prêtres, au peuple, aux magistrats qui le virent expirer, et qui étaient bien sûrs qu'il n'était plus. »

Dans d'autres passages il y a tendance à la piété, à la foi.

L'auteur ne conclut à rien d'admissible; il doute.

Mais il ne s'est pas préservé de ces sorties banales dont on accommode depuis des années les philosophes. Philosophe lui-même, à la manière de Jean-Jacques objet de ses sympathies dans son adolescence, il n'aime pas ses confrères. Ceci s'explique : il en était alors du parlage philosophique comme à présent du parlage libéral : d'abord on se passionne, on s'échauffe; mais à mesure qu'on ne voit rien résulter de physiquement régulier, de bon en soi, de cet instrument sonore; fatigué de paroles, de sons, on s'enquiert des meneurs, des chefs; on les rend responsables de la difficulté des choses; on cherche dans leur biographie la cause des désappointemens; on veut y légitimer la lassitude, le refroidissement des adeptes.

« Si les sophistes de la Grèce, dit-il, affectèrent l'originalité de conduite, ils ne se distin-

guèrent pas moins par la chasteté et la pureté de leurs mœurs. Ils s'occupaient tous des autres exercices des citoyens et supportaient comme eux les travaux de la patrie. Solon, Socrate, Charondas, et mille autres, furent non seulement de grands philosophes, mais de grands guerriers. La frugalité, le mépris des plaisirs, toutes les vertus morales brillaient dans leur caractère.

» Nos philosophes, bien différens, enfermés dans leur cabinet, brochaient le matin des livres sur la guerre où ils n'avaient jamais été ; sur le gouvernement où ils n'avaient jamais eu de part; sur l'homme naturel qu'ils n'avaient jamais étudié que dans les sociétés de la capitale; et, après avoir écrit un chapitre rigide contre le luxe, la corruption du siècle, le despotisme des grands, ils s'en allaient le soir flatter ceux-ci dans nos cercles, corrompre la femme de leur voisin, et partager tous les vices du monde. »

On voit ici l'émigré qui, comme tant d'autres, attribue ses malheurs aux détournemens de la philosophie. Nous ne nous arrêterons pas à combattre ces boutades, à montrer Socrate aux pieds de la courtisane Aspasie, et enseignant aux courtisanes secondaires dont celle-ci tenait un assortiment complet, l'art de tirer le plus

grand parti possible de leurs charmes; Solon trafiquant en Egypte, et bien plus adonné aux spéculations commerciales qu'aux spéculations philosophiques.

« Vieux fou, vieux gueux! se disait Diderot: âgé de soixante-deux ans, ajoute l'auteur, et amoureux de toutes les femmes, quand cesseras-tu donc de t'exposer à l'affront d'un refus ou d'un ridicule? » Il me semble que cette allocution, ce *meâ culpâ*, valaient mieux que les conseils de Socrate à Aspasie.

Quelle pâture à l'hilarité des anti-philosophes, si J.-J. Rousseau avait établi un tonneau sur la place de la Sorbonne, si Helvétius était allé jeter son argent à la mer en s'écriant: « Je suis libre! » Mais si l'auteur du *Contrat social* avait imaginé les mariages de la république de Platon, il n'y aurait pas assez de pierres à lui jeter.

Amer est le fiel de l'émigré contre nos philosophes; il les a dépréciés en les mettant face à face avec ceux de la Grèce; mais vient le moment de l'impartialité; alors voyez-le se délecter dans leurs systèmes, reproduire avec verve, force, entraînement, les meilleurs argumens contre le culte, contre Dieu, contre Jésus-Christ.

Il en avait fait bonne provision ! Il puise dans une épargne intarissable.

De ce pour et ce contre il cherche enfin à tirer quelque conclusion :

« Quelle sera la religion qui remplacera le christianisme ?

» Le christianisme, dit-il, tombe de jour en jour ; et cependant nous ne voyons pas qu'aucune secte cachée circule sourdement en Europe, et envahisse l'ancienne religion : Jupiter ne saurait revivre ; la doctrine de Swedenborg ou des illuminés ne deviendra point un culte dominant ; un petit nombre peut prétendre aux inspirations, mais non la masse des individus ; un culte moral où l'on personnifierait seulement les vertus, comme la sagesse, la valeur, est absurde à supposer.

» La religion naturelle n'offre pas plus de probabilités ; le sage peut la suivre ; mais elle est trop au-dessus de la foule : un dieu, une ame immortelle, des peines et des récompenses, ramènent le peuple de nécessité à un culte composé ; d'ailleurs cette métaphysique ne sera jamais à sa portée.

» Peut-on supposer que quelque imposteur, quelque Mahomet, sorti d'Orient, s'avance la

flamme et le fer à la main, et vienne forcer les chrétiens à fléchir le genou devant son idole? la poudre à canon nous a mis à l'abri de ce malheur.

»S'élèvera-t-il parmi nous, lorsque le christianisme sera tombé en un discrédit absolu, un homme qui se mette à prêcher un culte nouveau? Mais alors les nations seront trop indifférentes en matière religieuse, et trop corrompues pour s'embarrasser des rêveries du nouvel envoyé; et sa doctrine mourrait dans le mépris. Cependant il faut une religion, ou la société périt: en vérité, plus on envisage la question, plus on s'effraie; il semble que l'Europe touche au moment d'une révolution ou d'une dissolution, dont celle de la France n'est que l'avant-coureur.»

Dans le doute abstiens-toi; dit le sage; ainsi fait M. de Chateaubriand.

L'auteur résume enfin tout le livre:

«Quel fruit tirer de cette observation pour la révolution française? un très grand.

»Premièrement, il s'ensuit qu'un homme bien persuadé qu'il n'y a rien de nouveau en histoire, perd le goût des innovations: goût que je regarde comme un des plus grands fléaux qui affli-

gent l'Europe dans ce moment. L'enthousiasme vient de l'ignorance; guérissez celle-ci, l'autre s'éteindra, la connaissance des choses est un opium qui ne calme que trop l'exaltation.

» Mais, outre ce grand avantage, qui ne voit que ce tableau général des causes, des effets, des fins des révolutions, mène par degrés à la solution de la question dernière, proposée pour but de cet ouvrage, savoir: si la révolution française se consolidera.

» En effet si nous trouvons des peuples qui dans la même position que celle des Français aient tenté les mêmes choses, si nous voyons les raisons qui firent réussir ou renversèrent leurs projets, n'est-ce pas un motif d'en conjecturer l'établissement ou la chute de la république en France? on a déjà pu entrevoir mon opinion (la chute) à ce sujet. »

CHAPITRE XV.

Une manie de M. de Chateaubriand. — M. Ladvocat et la petite malle. — Composition du poème des *Natchez*. — En quoi se rapprochent et diffèrent le Camoëns, Ercilla et Chateaubriand. — Étrange fantasmagorie de Paris. — Le Natchez à la comédie. — Innovation de l'auteur en poésie géographique.

Virgen del mundo, America innocente.
(MANOEL QUINTANA, *Ode*.)

L'*Essai historique* finit par une *Nuit chez les sauvages d'Amérique*. Ici le poète reparaît avec son exaltation d'illusions, son mirage, et ces flots d'or, de pourpre, d'azur, déposés par Iris sur sa palette.

De là data sans doute un retour du publiciste aux enchantemens de la création, aux magnifi-

cences de la nature. Il s'occupa dès lors à réaliser l'étrange projet de l'épopée de l'homme sauvage.

M. de Chateaubriand a un faible dont il ne s'est pas encore corrigé, c'est de se donner sans cesse pour un homme perdant ses ouvrages, et de relever l'historique de ses manuscrits par de merveilleux évènemens qui les lui font retrouver en tout ou en partie. C'est pour lui un texte à gémissemens et à résignation.

Déjà, lors de la publication de l'*Essai*, il attendrissait le lecteur (p. 29) sur la perte de ses manuscrits rédigés en Amérique. Cependant cela ne l'empêchait pas d'en donner un fragment à la fin de l'ouvrage. Ici l'affliction redoublait, la révolution l'avait privé non seulement du manuscrit de ses voyages, mais « encore de ses *Tableaux de la nature*, et d'une sorte de roman dont le cadre totalement neuf et les peintures naturelles auraient pu mériter l'indulgence du lecteur. » Une note nous apprend qu'il s'agit des *Natchez*. « De tout cela, ajoute-t-il, il ne m'est resté que quelques feuilles détachées, entre autres la *Nuit*, qu'on donne ici. »

La note dont nous avons parlé apprend, pour compliquer le merveilleux, que les *Natchez*

« furent écrits à Londres sur le souvenir récent de ces ébauches. »

Autre incident du drame. M. de Chateaubriand vient en France, sous un nom supposé, en 1800; il publie *Atala;* mais une publication sans lamentations! Or, l'auteur se délecta à gémir dans sa préface sur la seconde perte des *Natchez*, dont *Atala* n'était qu'un fragment, le seul qui lui restait, et qui fut suivi d'un autre fragment, *René*. Sur cette perte imaginaire, il fit de l'attendrissement; mais, lors de la *Collection Ladvocat*, le noble pair voyant que le dénouement approchait, force fut d'en finir avec toutes ces douleurs. Il fallait que le spectateur s'en retournât chez lui, le cœur content, après avoir vu la toile tomber sur le fils rendu aux bras de son père. Saint Aubry descendra-t-il du ciel pour lui rendre ses *Natchez* perdus deux fois, éprouvés enfin par tant de traverses?

Nec deus intersit nisi dignus vindice nodus.

Ce conseil parut sage; aussi fallut-il chercher un dénouement plus naturel, plus moderne. De toutes les reconnaissances du théâtre, aucune ne lui convenait; *les beaux yeux de la cassette*

lui firent enfin imaginer une jolie petite malle, un M. de Thuysi, dessiné sur le *monsieur de la Lindelle* de Voltaire, et, une honnête et *surtout pauvre* famille anglaise ; tout ce monde est venu au tomber du rideau remettre les *Natchez* dans les bras de M. de Chateaubriand, en présence de M. Ladvocat, arrêté d'avance pour père nourricier, lequel, tout attendri, avait la larme à l'œil ; et l'émotion nous a tous gagnés quand M. le vicomte, heureux père, a fini par cette phrase qui va au cœur : « Je ne connais rien qui m'ait plus touché dans ma vie que la bonne foi et la loyauté de *cette pauvre famille anglaise.* »

Le talent a ses faiblesses ; celles-ci sont bien pardonnables ; au reste, nous nous y sommes peut-être arrêté trop long-temps ; mais, du rapprochement de toutes ces péripéties des *Natchez*, nous tirons l'induction que ce fut vers le temps de la publication de l'*Essai* qu'il se mit dans la tête de revêtir des formes de l'épopée le récit des guerres de la peuplade américaine. Le dégoût ou tout autre motif lui fit interrompre ce travail : de là, la forme de cet ouvrage, moitié dans un genre, moitié dans un autre.

C'est une étrange imagination que d'avoir voulu fondre ensemble, et l'allégorie, et le mer-

veilleux chrétien, et le merveilleux des sauvages, et les comparaisons à longue queue d'Homère. On retrouve ici le jeune homme; mais le jeune homme dont les idées sont grandes, le jeune homme qui ne doit pas se traîner dans la routine des faiseurs, le jeune homme, enfin, dont les productions frapperont, émerveilleront ce monde qui veut un peu se reposer de ses tribulations révolutionnaires.

L'épopée de l'homme sauvage! Bonne ou mauvaise, n'importe; cette épopée n'aura-t-elle pas plus d'attraits que celles qui éclosent bon-an mal-an par demi-douzaines?

Mais, avec sa prétention de nous réverbérer l'Amérique sauvage n'aura-t-elle pas au moins l'utilité d'un voyage?

Le sujet de M. de Chateaubriand avait du rapport avec celui du Camoëns plus qu'avec tout autre.

Ce dont il faut s'étonner c'est que, voyageur, guerrier dans l'Hindoustan, le Camoëns se soit si peu attaché à retracer le pays conquis, à rendre le panorama de ces contrées parfumées de mœurs voluptueuses, pleines d'enchantemens, de merveilles dans leurs rites, leurs jeux! Il ne s'est pas même douté, lui poète épique, qu'il y avait

là, peut-être à cent pas de lui, le Mahâbarâta, le Ramayâna. On dirait que, fanatisé de patrie, de religion, le Camoëns détourne ses yeux de tout ce que peut lui offrir de frappant le monde hindou; il est tout à Lisbonne. Il vit, dirait-on, dans tes murs,

... Nobre Lisboa, que no mundo
Facilmente das outras es princesa,
Que edificada foste do facundo
Por cujo enganno foi Dardania acesa (1)?

Qui aurait pensé qu'à Macao, entouré de tout ce qu'il y a de plus insolite, placé parmi les étrangetés asiatiques, dans cet Orient, étonnante civilisation décrépite, retentissante d'une longue renommée; dans un pays où la poésie croît pour ainsi dire en pleine terre, parmi les rubis et les émeraudes; qui aurait dit que là le Camoëns renonçât à décorer d'aigrettes musulmanes sa muse pour le vieil Ulysse?

Même inconséquence à peu près chez Alonzo

(1) Noble Lisbonne, qui, dans le monde, es à coup sûr des autres cités la reine, et qui fus bâtie par le Grec éloquent qui mit Pergame en cendres par ses stratagèmes. »

(*Chant III.*)

de Ercilla : il a beau annoncer qu'il ne chantera pas,

... Las damas, amor, no gentileças
De caballeros tanto enamorados,
Ni las muestras, regalos, ni terneças
De amorosos afectos y cuidados ;

« les dames, l'amour, la courtoisie des amoureux chevaliers, ni les démonstrations des tendres sentimens et des douces pensées, »

le vainqueur des Araucans n'en est pas moins tout plein de son Espagne chevaleresque et religieuse. Quant aux sauvages, il les civilise pour les rendre dignes d'entrer dans son épopée.

M. de Chateaubriand a mieux fait que le froid et didactique Espagnol ; moins bien, sous le rapport des violentes inspirations, que le Virgile lusitain ; mais ses *Natchez* apprennent quelque chose; ils nous montrent l'Amérique sauvage ; et les deux poèmes précédemment cités, que nous montrent-ils, sinon le poète, le faiseur de vers, à chaque page ?

C'est certainement chose drôle que ce Satan allant chercher la Renommée à l'extrémité du pôle antarctique, sur une montagne de glace qui surpasse en hauteur les Andes et l'Himalaya, dans un palais en spirale façonné sur le modèle

de la caverne de Syracuse, dite *l'Oreille-de-Denys*; et tout cela pour faire raconter de cabane en cabane, dans le village des Natchez, le doux penchant de Celuta pour René. Mais, même dans cette extravagance renouvelée des Grecs, il y a autant de poésie de détails que peut en offrir la science géographique.

«Le couple pervers franchit ces mers inexplorées qui s'étendent entre la coupole de glace et ces terres que n'avaient point encore nommées les Cook, les Lapeyrouse. La Renommée dirigeant ses coursiers sur la Croix du Sud, tourne le dos à ces constellations australes qu'un œil humain ne vit jamais; puis, par le conseil de Satan, de peur d'être aperçue de l'ange qui garde l'Asie, au lieu de remonter l'Océan Pacifique, elle descend vers l'Orient, pour voler sur la plaine humide qui sépare l'Afrique du nouveau continent. Elle ne voit point Otaïti, avec ses palmiers, ses chants, ses chœurs, ses danses, et ses peuples qui recommençaient la Grèce. Plus rapide que la pensée, le char double le cap où un océan si long-temps ignoré livre d'éternels combats aux mers de l'Ancien-Monde. Satan et la Renommée laissent loin derrière eux les flammes qui s'élèvent des Terres Magellani-

ques, phare lugubre qu'aucune main n'allume, et qui brûle, sans gardien, au bord d'une mer sans navigateurs. Ils vous saluèrent, ruines fumantes de Rio-Janeiro, monument de ta valeur, ô mon fameux compatriote! »

Nous aurons occasion de montrer par la suite, peut-être à l'occasion de la grande composition des *Martyrs*, que la poésie, pour déposer ce caractère de futilité qui la fait mépriser des gens graves, pour rentrer dans la plénitude de son omnipotence passée, pour nous rappeler enfin les beaux jours de la Grèce, doit marcher à la tête des connaissances humaines, s'en faire des attributs, les envelopper toutes comme le ciel dont elle émane ceint l'universalité des mondes. Nul, mieux que M. de Chateaubriand, n'était l'homme de cette restauration; dans les *Natchez*, bien que décidé à rompre avec la civilisation, il prodigue l'abondance de ses connaissances; et sous ce rapport il est même supérieur au troisième chant du *Paradis perdu*; car Milton, bien qu'il eût une immense lecture; bien que, suivant l'heureuse expression de M. de Villemain, « il inventât au-delà de toutes les pensées connues, » ne pouvait avoir que l'érudition de son temps, laquelle n'était pas sans

hérésie. Aussi, dans son *Voyage de Satan à la recherche du monde*, n'a-t-il nourri sa poésie que de la mauvaise physique de son temps.

M. de Chateaubriand, plus avantagé sous le rapport du positif de la science, la parsème dans sa poésie. Des étincelles jaillissent, éblouissent, éclairent : c'est la combinaison anatomique de l'oreille dans la distribution du palais de la Renommée, si propre à l'effet de l'acoustique ; c'est Cook, c'est Lapeyrouse, les deux représentans de l'art nautique, qui assistent à cette fête de génie ; c'est l'astronomie du pôle antarctique, ces constellations ignorées des anciens, cette *croix du Sud* étrangère à l'Uranie grecque. L'*Ange de l'Asie* doit fort peu s'embarrasser de Satan et de la Renommée allant au village des Natchez ; et c'est chose fort inutile que les précautions de ces dignes gens pour l'éviter. Mais il y a ici une réminiscence de Milton dans la course du char sur les diverses parties du globe ; Otaïti qui recommence les jeux de Cythère, ces éternels combats livrés par la mer Atlantique à l'Océan indien vers le Grand-Cap, les volcans des Terres Magellaniques, et enfin ce souvenir donné à Dugay-Trouïn en voyant Rio-Janeiro ; c'est là de la poésie comme on en voudrait, in-

structive, grande, et moissonnant à pleines mains dans les choses historiques, scientifiques, géographiques. Cela vaut mieux que les *Canzoni* de Pétrarque, que les insignifians chefs-d'œuvre de Millevoie, de Lemierre, mieux enfin que toutes ces *Helléniennes*, *Essais*, *Loisirs poétiques*, *Messéniennes*.

Ce que nous disons du morceau cité s'applique à plusieurs autres des *Natchez*. L'ouvrage n'est pas bon, de bien il s'en faut; il vaut moins dans son genre que l'*Essai;* mais il y a indice du grand littérateur; c'est un de ces mauvais livres que la médiocrité ne saurait produire.

La narration de Chactas remplit une bonne partie du volume épique; la narration est le *sine quâ non* du classicisme; il faut que le héros raconte; mais sous ce rapport les souvenirs lui ont porté malheur.

Que M. de Chateaubriand fasse déménagement complet de poésie, et nous promette l'*Épopée de l'homme sauvage*; à merveille; mais au lieu de tenir cette promesse, voilà qu'il amène un sauvage en France, qu'il fait passer toute la cour de Louis XIV par le langage des cabanes. Il n'y a plus ici que du ridicule; autant on loue l'auteur de la sauvagerie de sa muse

sur les bords du Meschacebé et de l'Ohio, autant cette prose iroquoise et algonquine est déplacée dans la description de la cour de Versailles. Qui, en suivant le poète en Amérique, pourrait s'attendre à pareil désappointement? Et qu'est-ce autre chose que cette fantasmagorie de Paris au moment où nous débarquons, avides d'émotions, de tableaux inaccoutumés, sur les grèves du désert?

Encore si cette mystification n'était que de quelque quinze pages! mais tout un gros demi-volume! Il faut nous résigner à voir la pompe de notre civilisation habillée d'expressions incomplètes, et réduite au petit dictionnaire des choses de la nature. L'église est la *cabane de la prière;* un livre est un *collier;* le palais de Versailles est une *cabane* aussi; tous les hommes sont des *guerriers*. Encore si M. de Chateaubriand ne se laissait pas deviner sous le masque de Chactas; mais il a des souvenirs, des préférences littéraires; il les prête au sauvage. Ainsi les *colliers* de madame de Sévigné sont plus appréciés par lui que les autres *colliers* ou livres. Il est enchanté de la diction des tragédies de Racine, bien qu'il n'y entende rien. Je ne crois pas, si l'on avait conduit les Osages à la Comédie-

Française, qu'ils eussent fait distinction des vers de M. Ancelot à ceux de M. Draparnaud.

Voici comment le connaisseur des bords du Meschascebé se prit d'enchantement à une représentation de *Phèdre* :

« Une cabane, soutenue par des colonnes, se découvre à mes regards. La musique se tait ; un profond silence règne dans l'assemblée. Deux guerriers, l'un jeune, l'autre déjà atteint par la vieillesse, s'avancent sous les portiques. René, je ne suis qu'un sauvage ; mes organes grossiers ne peuvent sentir toute la mélodie d'une langue parlée par le peuple le plus poli de l'univers ; mais, malgré ma rudesse native, je ne saurais te dire quel fut mon étonnement, lorsque les deux héros vinrent à ouvrir leurs lèvres au milieu de la hutte muette. Je crus entendre la musique du ciel : c'était quelque chose qui ressemblait à des airs divins, et cependant ce n'était pas un véritable chant, c'était je ne sais quoi qui tenait le milieu entre le chant et la parole. J'avais ouï la voix des vierges de la solitude durant le calme des nuits ; mais ces sons me parurent sans charmes auprès de ceux que j'écoutais alors... Quel tableau de la passion source de toutes nos infortunes ! Vaincu par

mes souvenirs, par la vérité des peintures, par la poésie des accens, les larmes descendirent en torrent de mes yeux : mon désordre devint si grand qu'il troubla la cabane entière. »

Quant à moi, je n'ai vu qu'un demi-sauvage à la comédie ; c'était l'un de ces chefs de Palicares que ses blessures et les bienfaits du comité parisien pour les Grecs retenait à Paris. Loin de se plaire à toutes ces tendres choses, à toutes ces fadeurs, à ces ***tendres feux***, à ces ***nobles flammes*** d'Oreste et d'Hermione, il demanda en grâce de le faire sortir si on ne le voulait tuer d'ennui. En effet, nos passions maniérées, nos conversations langoureuses de théâtre manquaient leur effet sur cet aigle de l'Athos : ***ses larmes ne coulèrent pas par torrent de ses yeux;*** l'harmonie des vers se perdait dans ses oreilles étrangères ; et, ***s'il troubla la cabane***, ce ne fut guère que par ses bâillemens. Peut-être se serait-il amusé, il est vrai, si, comme du temps de Chactas, son aïeule Hermione avait été en vertugadin de vingt-quatre pieds de circonférence, poudrée à frimas ; si surtout ce pauvre Oreste s'était montré enculotté de velours rouge, avec perruque et cadogan, comme le représentent les gravures du bon temps.

Le littérateur de 1791, l'ami de La Harpe, de Flins, se montre encore un peu dans la description des choses militaires. Les revues, les habits, les armes, il est parlé de tout cela avec d'ingénieuses périphrases. L'école de Delille, ou du moins l'école dont Delille a été depuis le coryphée, avait gagné jusqu'au jeune barde armoricain ; ayant sacrifié trop sans doute à ces règles décrétées sur le Parnasse de La Harpe et de Ginguené, ce n'a été que plus tard que M. de Chateaubriand a secoué tout cet ancien régime de vers périphrasés et paraphrasés. Et c'était en prose que l'auteur s'imposait ces observances du méticuleux alexandrin ! Quoi qu'il en soit, les fusils ne sont pas des fusils, les baïonnettes ne sont pas des baïonnettes, dans les combats des Natchez.

« C'est une hardiesse que d'introduire dans un alexandrin, que de prononcer au théâtre certains noms les plus illustres de notre histoire. Voltaire s'est vanté de l'avoir fait, comme d'une grande nouveauté. Bien des noms de villes et de pays sont tout-à-fait interdits. Le guerrier le plus vaillant est obligé d'employer une périphrase pour parler de ses armes : le canon, c'est l'*airain;* un fusil est un *tube meurtrier;* la baïon

nette et le pistolet sont ineffables. Un archevêque s'appelle un *pontife;* un curé ne peut passer qu'en qualité de *pasteur*, et pour un conseiller au parlement, il faut qu'il renonce à figurer dans un vers. On a donné une tragédie en l'honneur de la Pucelle d'Orléans : l'auteur n'avait pas crû possible de la nommer : c'était la guerrière ou la captive, l'héroïne ou la bergère, c'était tout excepté Jeanne. Quiconque serait entré sans voir l'affiche aurait pu assister à la pièce sans deviner de quoi il s'agissait. » (GLOBE.)

On dirait que tout ce qui émane de notre société porte malheur au chantre de l'homme sauvage. Mais quand il est un pur Natchez, il dédommage le lecteur ; l'Amérique lui parle d'une voix vraie, douce, délicieuse, sonore. La captivité de René chez les Illinois, le martyre du sachem, les efforts de l'amitié d'Outougamiz, tous ces tableaux nous illusionnent de vie locale, d'une vérité surprenante.

Et ce tableau de la moisson de la folle avoine !

« On s'embarque dans des canots, sur la rivière qui coulait au bas de la colline où la cabane de René était bâtie. On remonte le courant pour arriver au lieu de la moisson. Les chênes-saules dont la rivière est bordée y répandaient l'ombre ;

les pirogues s'ouvraient un chemin à travers les plantes qui couvraient de feuilles et de fleurs la surface de l'eau. Par intervalles, l'œil pénétrait la profondeur des flots roulant sur des sables d'or ou sur des lits veloutés d'une mousse verdoyante. Des martins-pêcheurs se reposaient sur des branches pendantes au-dessus de l'onde, ou fuyaient devant les canots, en rasant le bord de la rivière.

»On arrive au lieu désigné : c'était une baie où la folle avoine croissait en abondance. Ce blé, que la Providence a semé en Amérique pour le besoin des sauvages, prend racine dans les eaux; son grain est de la nature du riz; il donne une nourriture douce et bienfaisante.

»A la vue du champ merveilleux les Natchez poussèrent des cris, et les rameurs, redoublant d'efforts, lancèrent leurs pirogues au milieu des moissons flottantes. Des milliers d'oiseaux s'enlevèrent, et, après avoir joui des bienfaits de la nature, cédèrent leur place aux hommes.

»En un instant les nacelles furent cachées dans la hauteur et l'épaisseur des épis. Les voix qui sortaient du labyrinthe mobile ajoutaient à la magie de la scène. Des cordes de bouleau furent distribuées aux moissonneurs; avec ces cordes

ls saisissaient les tiges de la folle avoine, qu'[illegible] iaient en gerbe; puis inclinant cette gerbe s[illegible] e bord de la pirogue, ils les frappaient avec u[illegible] léau léger; le grain mûr tombait dans le fond lu canot. Le bruit des fléaux qui battaient les erbes, le murmure de l'eau, les rires et les oyeux propos des sauvages, animaient cette scène, noitié marine, moitié rustique. »

Greuze, Steuben, ne peindraient pas mieux: t *pictura poesis.*

Delille, Saint-Lambert, Darwin, Thompson ui-même, ont peu de descriptions aussi charnantes, aussi justes, aussi neuves surtout. Delle écrit souvent de reminiscence; il a plus étuié Virgile que la nature. Saint-Lambert est un aible coloriste, comme Darwin, le Delille anlais. Thompson est vrai, mais il cherche si souent, et si visiblement et si péniblement, l'effet, ue l'on ne saurait perdre de vue le versificateur ans les champs où paissent les troupeaux de ses *'aisons.*

J'ai entendu reprocher à cet ouvrage, les *Nathez*, moitié épopée, moitié roman, des détails rop repoussans, d'autres trop libres.

Je ne sais si un homme qui franchit l'Atlanque avec promesse d'en rapporter un album

complet de vie sauvage, doit inachever sa collection, et, soit retenue, soit tromperie, ne nous présenter que le beau côté de la portion de la société qu'il s'est adjugée. Des deux revers de la médaille l'un doit-il être caché?

Mais alors il en serait de la poésie voyageuse comme de la prose voyageuse.

On reproche de la partialité aux écrits des Du Halde, des Savary et autres. Par exemple, l'Egypte : Savary s'extasie à chaque page; les jardins d'Armide! ils sont réalisés à l'île de Raouda; le Delta, s'il ne figure pas tout-à-fait l'âge d'or, s'en approche merveilleusement avec ses zéphyrs, ses orangers en même temps fleuris et chargés de fruits, ses cassiers, ses berceaux de jasmins. Volney vient après, qui désillusionne tout, enlève d'un tour de main cette prestigieuse draperie du dieu du Nil. Ces orangers, qui chez nous emportent mille idées de luxe, communs dans le Delta, ne peuvent soutenir cette réputation, grêles, alongés comme ils sont. Les Almées! elles avaient tourné la tête à Savary, et ne sauraient lutter de grâce avec nos Bohémiennes et nos Savoyards dansant dans les rues. Lequel croire? C'est une incertitude à n'y pas tenir.

M. de Chateaubriand nous semble ouvrir une

e de poésie géographique. L'Amérique-Nord, il a peinte de main de maître. Déjà, disciple de e chef d'école, Walter Scott a mis l'Ecosse sous nos yeux, mais toute en action, toute vivante, et non par de froides descriptions, des nomenclatures de villes à l'instar des géographes; lord Byron a vu la Grèce, nous la voyons, nous aussi, dans ses poèmes brillans, affligée de servitude, mais disposée à de grands coups de main, mais conservant en dépôt sacré dans le cœur la vieille énergie. Southey, accusé d'être plus Arabe qu'en Arabie, a fait *Thalaba*, et cette espèce d'accusation qui court est son éloge pour la poésie géographique, laquelle implique et esprit local et fidélité de sites. Déjà Bernardin de Saint-Pierre, précurseur de la nouvelle secte, avait transporté dans un livre toute l'Ile-de-France; J.-J. Rousseau avait jeté d'incomplètes et pourtant vigoureuses esquisses de la Suisse dans son roman tout de passion.

Il reste à cette école de vastes domaines à s'inféoder. Assez, assez de vers, d'élégies, de messéniennes même. Messieurs nos poètes! à quoi toute cette phraséologie plus ou moins inspirée, plus ou moins sourcilleuse, peut-elle être bonne avec vos vers à maximes, avec vos hémistiches à an-

tithèses? L'Inde, la Chine, l'Egypte, la Judée, mille et mille pays, tous riches d'une poésie encore en friche, embellis de mœurs étonnantes, de mythes, de monumens, de pagodes, de temples, de bayadères, d'almées, de ruines, de pyramides, sont au premier occupant. C'est un pêle-mêle de richesses poétiques. Voilà des empires à conquérir; devenez rois de par les muses classiques ou romantiques, comme vous voudrez, devenez rois de ces contrées où n'a passé encore qu'une brute prose, comme un sanglier à travers des broussailles; c'est à la poésie à aller humer les enivrans parfums des airs, les émanations des bosquets, des fleuves, des mers, des golfes, des jardins; à aller réfléchir dans ses yeux inspirés l'azur des cieux, l'or des horizons, les mille nuances des perspectives; à cela, il faut ajouter le sentiment de l'esprit de ces peuples, de leurs mœurs, de leurs religions, pour en devenir rois, comme le sont devenus Chateaubriand et Walter Scott. Assez, assez d'*Orientales* et d'*Occidentales* faites à Paris, ou bien cessez de vous moquer de ces Ségrais, de ces Deshoulières, qui,

Dans leurs cabinets, assis au pied d'un hêtre,

faisaient résonner les échos de leurs chalumeaux champêtres.

CHAPITRE XVI.

Petites poésies de l'an 1797. — Grande révolution dans la conscience de M. de Chateaubriand. — Sa piété peut-elle être sincère? — Circonstances de sa conversion. — Preuves, raisons pour et contre.

> Ed un rimedio anch' ho che m'assicura,
> Che mi so fare il segno de la croce.
>
> « Il me reste encore un remède dont je suis certain, je sais faire le signe de la croix. »
>
> (Berni, *Orlando amoroso.*)

—

Avant d'entrer dans la période la plus importante de l'apparition de M. de Chateaubriand, deux mots encore.

Parfois et à temps perdu, il offrait des sacrifices aux muses (je parle des muses rimeuses, pauvres divinités aujourd'hui); cependant nous

rappellerons ces essais, pour ne rien taire de toutes les phases de cette puissante imagination.

De ses vers il n'avait encore publié que l'*Amour de la campagne*, dans l'Almanach des Muses, en 1790; à Londres, six ou sept ans après, autre publication de ce genre, dans le journal de M. Peltier : c'était une babiole élégiaque, le *Cimetière de la campagne*, imitation de Grey. Donnons-en quelques passages :

Jetés loin des hasards qui forment la vertu,
Glacés par l'indigence aux jours qu'ils ont vécu,
Peut-être ici la mort enchaîne à son empire
De rustiques Newton de la terre ignorés,
D'illustres inconnus dont les talens sacrés
Eussent charmé les dieux sur le luth qui respire.
Ainsi brille la perle au fond des vastes mers;
Ainsi meurent aux champs des roses passagères
Qu'on ne voit point rougir, et qui, loin des bergères,
D'inutiles parfums embaument les déserts.

Il s'essaya de nouveau alors. Petite poésie dans l'année 1797; mais il ne publia pas ces distractions.

Une imitation d'Alcée (*Quelques propos amoureux*) montre de moins lugubres dispositions.

Que m'importe de vivre au-delà de ma vie?
Qu'importe un nom par la mort publié?

Pour moi-même un instant aime-moi, ma Lydie,
Et que je sois à jamais oublié.

Dormitat bonus Homerus, lui aussi M. de Chateaubriand, en 1797, qui n'était pas encore un Homère, témoin son *Milton et Davenant :*

Charles avait péri ; des bourreaux commissaires,
Des lois qu'on appelait révolutionnaires,
L'exil et l'échafaud, la confiscation...
C'était la France enfin sous la Convention.

Et tout le reste dans ce prosaïsme.

Si la politique en vers ne lui allait pas, voici des sentimens mieux assortis à son âme nourrie de prestiges, d'amour et d'enthousiasme champêtre. C'est une imitation délicieuse de ce je ne sais quel barde écossais.

Viens, dans ces champs déserts où la bise murmure,
Admirer le soleil qui s'éloigne de nous ;
Viens goûter de ces bois qui perdent leur parure
Le charme triste et doux.

Des feuilles que le vent détache de ses ailes
Voltige dans les airs le défaillant essaim ;
Ah ! puissé-je en mourant me reposer, comme elles,
Un moment sur ton sein.

. . . .

Aux portes du couchant le ciel se décolore ;
Le jour n'éclaire plus notre aimable entretien :
Mais est-il un sourire aux lèvres de l'Aurore
Plus charmant que le tien ?

L'*Essai* publié, et l'épopée des *Natchez* à moitié terminée, on se trouvait en 1798 ; alors une grande révolution s'opéra dans l'esprit de M. de Chateaubriand.

Vous trouverez nombre de gens en doute sur sa conversion. Est-elle bien sincère? et réellement, à part les pages d'athéisme dans l'*Essai historique*, il y a, même dans les plus pieux de ses ouvrages, dans les notes de son poème ascétique, ses *Martyrs*, des échappées de philosophisme ; ce qui fait que ces incrédules que nourrit encore ce siècle, ne peuvent concevoir qu'avec tant de dégagement dans les idées, tant de droîture dans la raison, un homme puisse à volonté s'arriérer de son époque. La raison publique s'est mise en telle progression ! non, il n'est plus guère permis de faire une dévotion du moyen-âge.

Qu'un esprit rétréci, enfoncé dans les coutumes par pesanteur, et donnant particulièrement place dans sa tête aux traditions des veillées du foyer paternel, demeure stationnaire devant

le mouvement et la marche de la pensée publique, cela se conçoit. Mais qu'au pôle opposé un génie se rapetisse à cette vulgarité, cela est si extraordinaire qu'on le traite d'incroyable.

Quoi! se dit-on, un homme enrichi de toutes les connaissances répandues, au pair de son siècle, dégagé de cette ténacité d'opinions qui caractérise la vulgarité et en est la première condition, M. de Chateaubriand, enfin, a-t-il pu mettre de côté, à volonté, comme pièce de rapport, tout son passé studieux, son acquis; et disant : « Je ne veux plus être philosophe » ne l'être plus, même *in petto*?

On a vu, dira-t-on, les consciences les plus désordonnées revenir à Dieu après un cercle d'égaremens. Je conçois cela, je conçois fort bien que sur le déclin de la raison, quand tout notre être s'affaiblit, dépérit et s'en va, quand la pensée s'est usée, et que l'homme, s'approchant du terme, s'avoisine de sa dernière enfance; je conçois que, tombant en caducité, il se replie sur lui-même, vive sur son passé, se rattache à ses premières idées, celles de son berceau, s'en rappelle les enseignemens, et importun déjà sur la terre, songe à régler ses comptes avec Dieu.

Voilà de ces convictions explicables. Mais chez notre écrivain, quand il rayonne de toutes ses splendeurs!

C'est dans le moment où son intelligence gagne le plus en étendue; c'est lorsque, plus novateur que jamais en littérature, il connaît toute la platitude des préjugés scolaires, et fait preuve du meilleur jugement qui puisse être, d'un jugement enfin qui sonde sa contemporanéité et voit bien au-delà d'elle, c'est dans ce moment où il fait preuve de toute la hauteur, de sa raison, qu'il se rapetisse, qu'il se fait croyant comme on l'est au hameau, dans l'éloignement des choses écrites! C'est alors qu'il recule de quatre siècles, qu'il regarde comme non advenus deux cents ans de livres, qu'il se fait bourgeois de Paris sous Philippe-Auguste ou Charles VII, homme à pèlerinages, à reliques, à psautier!

La Harpe voulut mourir en odeur de sainteté. Permis à chacun de s'en passer l'envie. Mais La Harpe caduc n'a pas fait ses marquans ouvrages sous l'empire de cette tardive mysticité. Ses facultés morales étaient démontées, ses ressorts distendus; et La Harpe, à son apogée, n'avait jamais fait preuve d'une bien grande supério-

rité de raison. Dans son *Cours de littérature*, sans idée à lui, dépréciateur ou louangeur à la suite, il ressasse, esclave des traditions. Il fit jadis ses armes en philosophie, mais en imitateur, mais parce que l'on était philosophe sous le règne de Voltaire sans souvent concevoir l'essence des idées philosophiques, comme l'on est libéral enfin quand le thermomètre est au libéralisme.

On le voit, ce n'est point là la trempe de M. de Chateaubriand. Le premier il a jeté un coup-d'œil d'aigle sur les mouvemens, les révolutions de la littérature. Novateur, il en ouvre une, lui, de littérature pleine de vie, d'audace, de sève; il voit loin, il connaît, juge les exigeances, sonde les esprits, et sans heurter les faibles de son siècle qui se croit classique, se dit, se prouve classique et ne veut plus du classicisme; il lui donne du romantique sans l'en avertir. Ce vieil enfant,

> I succhi amari ingannato in tanto beve,
> E dal inganno suo la vita riceve.

Avec une politique aussi clairvoyante, avec une perspicacité aussi judicieuse, supposer M. de Chateaubriand dévot, arriéré, sous le joug des

préjugés usés, tombés en désuétude! cela n'est guère possible. De quoi l'on conjecture que sa religion n'est pas consciencieuse.

On dit plus: on circonstancie de la manière suivante la conversion de M. de Chateaubriand.

L'*Essai historique* publié, et le vicomte enrôlé sous les drapeaux de la philosophie, quelqu'un, que l'on dit être un libraire, lui fit cette allocution :

« Le philosophisme est usé, vous n'y sauriez réussir. On ne fait guère sensation qu'avec du nouveau. Voltaire, Rousseau et tous les adhérens ont dit contre la religion tout ce qu'il y avait de piquant, de capable de faire courir après leurs livres; mais leur parti a triomphé; les jours de combats sont passés; comment pourrez-vous vous attirer l'attention publique? Vous serez tout au plus un soldat inaperçu dans le camp dont Rousseau et Voltaire sont les généraux. Faites mieux : déclarez-leur la guerre, levez l'étendard de la révolte contre eux dans le camp ennemi abattu. L'attention doit nécessairement se fixer sur vous; c'est tout ce qu'il vous faut, car vous avez du talent. »

Quel trait de lumière! un tout autre avenir

s'ouvrit devant lui, vaste, attentif, pressé pour l'entendre. Dès lors, il se vit l'Anti-Voltaire, il se promit une carrière de combat, de gloire, d'entraînement, comme celle du patriarche de Ferney, une carrière pleine de drame.

Mais impartial, autant qu'on peut l'être avec un parti pris, je dois mettre sous les yeux les pièces justificatives du néophyte.

Il y a des pages de piété, et nombreuses encore dans cet *Essai historique*, si souvent reproché à M. de Chateaubriand. Parmi les consolations du malheureux, il mettait la lecture de l'Evangile.

Dans la partie non épique des *Natchez*, c'est-à-dire dans celle que nous avons à peu près telle qu'il l'écrivit du premier jet, et où il n'a pas passé, en Angleterre, le pinceau de la poésie d'apprêt, la Bible fait dans le cachot la joie de René, et René est à peu de chose près Chateaubriand.

« Le lendemain, on trouva aux marges de la Bible quelques mots à peine lisibles. Auprès du verset du septième chapitre de l'*Ecclésiastique*, on déchiffrait ces mots :

« Comme cela est vrai ! *La tristesse du cœur est » une plaie universelle !* Dans le chagrin toutes les

» parties du corps deviennent douloureuses, les » os meurtris ne trouvent plus de couche assez » molle. Tout est triste pour le malheureux, tout » saigne comme son cœur : *C'est une plaie universelle !* »

« D'autres passages étaient commentés avec le même esprit.

« Ce premier verset du dixième chapitre de Job : *Mon âme est fatiguée de ma vie*, était souligné. »

Il y a encore d'autres indices de religion. Comme rien n'est à dédaigner, et que l'intérieur de l'homme se manifeste par des riens à son insu, qu'un mot, un geste trahit les prédilections, il se pourrait que ce Febriano, ce personnage sur qui l'auteur a voulu rassembler de l'odieux, fût une création indicatrice.

Il en fait un renégat. « Né parmi les Francs, sur les côtes de la Barbarie, cet aventurier, chrétien dans son enfance, ensuite parjure à l'Évangile, fut, dans l'ordre des Seyahs, disciple zélé du Coran. Jeté en Europe par un coup de fortune, entré dans la carrière des armes, il est extérieurement chrétien, mais il continue à détester les serviteurs du vrai Dieu. »

Ce n'est pas Voltaire qui, pour appeler la co-

lère sur une figure poétique, ne trouverait rien de mieux que l'apostasie. Peut-être M. de Chateaubriand a-t-il par là, sans s'en apercevoir, laissé lire dans son cœur des velléités évangéliques; peut-être aussi n'est-ce là qu'une réminiscence du Tasse, de l'Arioste. On était encore bigot en Italie au seizième siècle; aussi l'apostasie est la couleur la plus noire dont les poètes d'alors puissent charger un personnage.

Les malheurs auraient-ils développé dans M. de Chateaubriand les germes de piété? Mais c'est principalement sous le coup de l'adversité qu'il a écrit ses damnables chapitres; c'est durant le fort de la révolution qu'il a fait ses preuves de philosophisme.

Voici comment il motive sa conversion:

« La mort de ma mère fixa mes opinions religieuses. Je commençai à écrire, en expiation de l'*Essai*, le *Génie du christianisme*. Rentré en France en 1800, je publiai ce dernier ouvrage, et je plaçai dans la préface la confession suivante:

« Mes sentimens religieux n'ont pas toujours » été ce qu'ils sont aujourd'hui. Tout en avouant » la nécessité d'une religion, et en admirant le » christianisme, j'en ai cependant méconnu plu-

» sieurs rapports. Frappé des abus de quelques
» institutions et des vices de quelques hommes,
» je suis tombé jadis dans les déclamations et les
» sophismes. Je pourrais en rejeter la faute sur
» ma jeunesse, sur le délire des temps, sur les
» sociétés que je fréquentais; mais j'aime mieux
» me condamner; je ne sais point excuser ce
» qui n'est point excusable. Je dirai seulement
» les moyens dont la Providence s'est servie pour
» me rappeler à mes devoirs.

» Ma mère, après avoir été jetée à soixante-
» douze ans dans les cachots où elle vit périr une
» partie de ses enfans, expira sur un grabat où
» ses malheurs l'avaient reléguée. Le souvenir
» de mes égaremens répandit sur ses derniers
» jours une grande amertume. Elle chargea, en
» mourant, une de mes sœurs de me rappeler à
» cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma
» sœur me manda les derniers vœux de ma mère;
» quand la lettre me parvint au-delà des mers,
» ma sœur elle-même n'existait plus; elle était
» morte aussi des suites de son emprisonnement.
» Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort
» qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé:
» je suis devenu chrétien; je n'ai point cédé, j'en
» conviens, à de grandes lumières surnaturelles;

» ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré, » et j'ai cru. »

Il serait bien pauvre d'invention l'auteur qui en resterait à court pour ses propres affaires. Aussi cette déclaration ne rassura-t-elle pas les sceptiques. M. de Chateaubriand donna la lettre de madame de Farcy, sa sœur.

Cette madame de Farcy, après s'être quelque peu fait rechercher dans les salons de la capitale pour ses poésies, avait renoncé aux Muses, devenue, à ce que nous dit son frère, une véritable sainte, ses austérités l'avaient conduite au tombeau. L'abbé Carron a publié sa vie. Voici la lettre de madame de Farcy :

Saint-Servan, 1er juillet 1798.

« Mon ami, nous venons de perdre la meilleure » des mères : je t'annonce à regret ce coup funeste (ici quelques détails de famille)........ » Quand tu cesseras d'être l'objet de nos sollicitudes nous aurons cessé de vivre. *Si tu savais* » *combien de pleurs tes erreurs ont fait répandre à* » *notre respectable mère*, combien elles paraissent » déplorables à tout ce qui pense et fait profession » non seulement de piété, mais de raison ! si tu » le savais, peut-être cela contribuerait-il à t'ou-

vir les yeux, te faire renoncer à écrire; et si le ciel, touché de nos vœux, permettait notre réunion, tu trouverais au milieu de nous tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre; tu nous donnerais ce bonheur, car il n'en est point pour nous, tandis que tu nous manques, et que nous avons lieu d'être inquiètes. »

On fit de cela une invention, semant le bruit que madame de Chateaubriand mère était morte avant la publication de l'*Essai*.

« Ceux qui disaient ces choses étaient-ils mes amis, dit le converti; mes proches? Avaient-ils vécu avec moi à Londres, reçu mes lettres, pénétré mes secrets? Pouvaient-ils par leur témoignage déterminer l'instant où j'avais répandu des pleurs? S'ils étaient étrangers à toute ma vie, s'ils avaient ignoré mon existence jusqu'au jour où le public la leur avait révélée; s'ils étaient en France lorsque je languissais dans les terres de l'exil; comment oseraient-ils fonder une lâche accusation sur un fait qu'ils ne pouvaient ni savoir ni prouver? Ah! loin de moi la pensée que les hommes qui prétendaient fixer l'époque de mes malheurs avaient des raisons particulières de la connaître! »

» J'ai cité le texte même de la lettre de m
sœur que j'ai entre les mains. Cette lettre est d
1er juillet 1798. Voici un autre document do
on ne niera pas l'authenticité :

Extrait du registre des décès de la ville de Saint-Servan, premi arrondissement du département d'Ille-et-Vilaine, pour l'an de la république, fo 35, recto, où est écrit ce qui suit :

« Le douze prairial an six de la républiqu
» française, devant moi Jacques Bourdasse, of
» ficier municipal de la commune de Saint-Ser
» van, élu officier public le quatre floréal der
» nier, sont comparus Jean Baslé, jardinier, e
» Joseph Boulin, journalier, majeurs d'âge, e
» demeurant séparément en cette commune
» lesquels m'ont déclaré qu'Apollonie-Jeanne
» Suzanne de Bédée, née en la commune d
» Bourseuil, le sept avril mil sept cent vingt-six
» fille de feu Ange-Annibal de Bédée et de Ma
» rie-Anne-Bénigne de Ravenel, veuve de René
» Auguste de Chateaubriand, est décédée a
» domicile de la citoyenne Gouyon, situé à l
» Ballue, en cette commune, ce jour, à un
» heure après midi. D'après cette déclaration
» dont je me suis assuré de la vérité, j'ai rédig
» le présent acte, que Jean Baslé a seul sign

»avec moi, Joseph Boulin ayant déclaré ne le
»savoir faire, de ce interpellé.

Fait en la maison commune, lesdits jour et an,

Signé JEAN BASLÉ et BOURDASSE.

Certifié conforme au registre par nous, maire de Saint-Servan, ce 31 octobre 1812.

Signé TRESVAUX-RESELAYE, *adjoint.*

Vu pour légalisation de la signature du sieur Tresvaux-Reselaye, adjoint, par nous, juge au tribunal civil séant à Saint-Malo, le 31 octobre 1812.

Signé ROBIOU.

Le 12 prairial an 6 de la république correspond au 31 mai 1798, et l'*Essai* fut mis en lumière dès le commencement de 1797. L'attaque que l'on dirigeait contre l'auteur du *Génie du Christianisme* manquait donc de fondement. La sincérité de la préface est prouvée; M. de Chateaubriand était véridique en 1801.

L'accusation et la défense ainsi mises sous les yeux, chacun jugera d'après sa manière de voir.

Voilà donc, en 1798, M. de Chateaubriand interrompant ses travaux commencés. Ses *Natchez*, à moitié habillés des oripeaux de l'épopée renouvelée des Grecs, il les abandonne; son *Essai historique sur les révolutions romaines*, il ne le com-

mence pas, ou il l'abandonne dès le commenc
ment; car ayant mis six ans à l'*Essai* que no
connaissons, il n'a pu, de 1797 à 1798, da
cette année où il retravailla les *Natchez* sur
autre système, faire cet infortuné *Essai sur*
révolutions romaines, qu'il menace du feu.

Tout entier à un nouveau genre de comp
sition, il ouvre la Bible. Quelle puissance
poésie! quelle source de lumières! quelle abo
dance d'images! C'est l'Orient, mais l'Orient av
ses fortes couleurs, avec ses mœurs solennelle
graves; cet Orient qui enivre les organisatio
poétiques. Là tout se poétise; la vie y est to
extérieure, la nature belle, riche; les cités ray
nantes des souvenirs des époques de Sémiram
de David, d'Alexandre, des Séleucides, de Mal
met, de Gengis Kân, de Timur; il y a mê
excès de poésie : le Zend-Avesta, le Bo
dehesch, les Pouranas, les Schastras, la G
nèse, les Kings; tout cela déborde de poés
La froide et mathématique raison ne sem
départie qu'à notre entendement européen
mais l'Asie! c'est ce qui fait dire à la Péri
Victor Hugo :

Tous les dons ont comblé la zone orientale.
Dans tout autre climat, par une loi fatale,

Près des fruits savoureux croissent les fruits amers ;
Mais Dieu, qui pour l'Asie a des yeux moins austères,
Y donne plus de fleurs aux terres,
Plus d'étoiles aux cieux, plus de perles aux mers.

Mon royaume s'étend depuis ces catacombes,
Qui paraissent des monts et ne sont que des tombes,
Jusqu'à ce mur qu'un peuple ose en vain assiéger,
Qui tel qu'une ceinture où le Cathay respire,
Environnant tout un empire,
Garde dans l'univers comme un peuple étranger.

J'ai des vastes cités qu'en tous lieux on admire,
Lahor aux champs fleuris, Golconde, Cachemire,
La guerrière Damas, la royale Ispahan ;
Bagdad, que ses remparts couvrent comme une armure,
Alep, dont l'immense murmure
Semble au pâtre lointain le bruit d'un océan.

Mysore est sur son trône une reine placée,
Médine aux mille tours, d'aiguilles hérissée,
Avec ses flèches d'or, ses kiosques brillans,
Est comme un bataillon arrêté dans les plaines,
Qui parmi ses tentes hautaines
Élève une forêt de dards étincelans.

Mais la Bible, de plus, respire une antiquité patriarcale et une société toute voisine de la nature, et cela devait bien aller au rêveur de Combourg. Qu'on juge de sa délectation ! Le voilà se livrant au défrichement de cette poésie inculte. Com-

bien sa muse se plut avec Moïse et avec sa dogmatique, qui, plus heureuse que celle d'Hésiode, d'Homère, se maintient encore gravée dans notre ordre social. Jupiter est passé, mais non Jehovah; il prend encore, dans les enseignemens de la chaire, sa foudre hébraïque; il court encore à ce carquois vu par les prophêtes.

Ainsi l'école de M. de Chateaubriand posait sur quelque chose d'enraciné dans les masses. Il s'avançait dans une carrière infréquentée jusqu'alors, parmi les mythes d'Israël et du christianisme; c'était du nouveau, et la nouveauté c'est une puissante muse. Notre novateur a réussi, parce qu'il est vrai ce principe de l'*Estetica* de Talia,

« Se agli animi umani non fossero vita gli affetti, poesia non sarebbe mai esistita. »

« Si les choses dont on s'affecte n'étaient pas de la vie pour l'esprit humain, la poésie n'aurait jamais existé. »

CHAPITRE XVII.

État du culte théophilantropique quand M. de Chateaubriand commença son apostolat. — Le christianisme persécuté lui fournit son public. — École religieuse en poésie. — Caractère de cette école en Angleterre, Milton, Kirke-Withe, Montgommery, Milman. — Ses ramifications sur le continent, Klopstock, Gessner, Chateaubriand.

> His soul in his youthful aspirings
> Sougt the holy Hill, and his thirst was for siloa's waters,
>
> « Son âme, dans ses jeunes inspirations, chercha la sainte colline, et fut altérée des ondes du Siloë. »
>
> (SOUTHEY, *the Vision of Judj.*)

—

Voyons l'état des esprits en France quand M. de Chateaubriand mit la main au *Génie du christianisme*.

La monarchie s'en était allée; durant ce temps d'arrêt de la civilisation, lorsque les Français se

dédommageaient avec la liberté, trop compromise par ses passions terrestres, des pompes des thédrales et des petites maisons libertines de l'ancien régime, on avait, comme on sait, essayé des religions nouvelles. On mettait tout en refonte, la religion y passa : cela devait être.

D'abord, à l'anniversaire de la fondation de la république, la basilique de Notre-Dame changée en temple de Raison, Saint-Sulpice en temple de la Victoire, allégorisèrent les solennités républicaines. C'était, si vous voulez, un pauvre replâtrage de mythologie, un badigeonnage qui ne nous allait pas.

N'importe, il y avait encore quelque chose de remuant dans ces fêtes. Ainsi, par exemple, le citoyen Barras, monté sur son estrade, dans le temple de la Raison, avec les quatre membres du Directoire, haranguait longuement, retraçant en beau style les abus de la monarchie, les dilapidations des ministres courtisans, la cherté des plaisirs de la du Barry, de la Pompadour, le Parc-aux-Cerfs, l'Œil-de-Bœuf, tout l'ancien régime en licence, et l'on prêtait serment de haine à la royauté.

C'était alors que le Conservatoire de musique entonnait l'hymne de Lebrun.

Rien n'absout les tyrans ; quand un roi fut rebelle,
Toujours la nation peut dicter son trépas.
La voix d'un peuple entier n'est jamais criminelle,
Et nous le sommes tous si Louis ne l'est pas.
S'il en est qui veuillent un maître,
De rois en rois, dans l'univers,
Qu'ils aillent mendier des fers
Ces Français (*bis*) indignes de l'être.

Peut-être encore y avait-il là-dedans quelque retour du monde romain, qui aurait pu prendre la classe instruite. Mais plus tard ce fut bien autre chose !

La Réveillère-Lepaux inventa la religion la plus nauséabonde qui se soit vue : froide allégorie, poésie rachitique, telle enfin qu'en peut produire une tête d'avocat ; une religion qu'il baptisa d'un nom grec pour la rendre encore plus énigmatique au peuple, la *Théophilantropie*.

C'était un idéalisme châtré ; point de ces pompes qui vont si bien aux yeux, point d'avenir, point de traditions enracinées. Rien qui allât au cœur ; on ne s'adressait qu'à la raison... à la raison ! elle qui est toujours froide !

L'édifice reposait sur le déisme. Le cérémonial consistait en un sermon et des cantiques républicains, les autels en tables de bois, et

pour tout ornement, des feuillages, des fleurs, des fruits, des gerbes d'épis. Qu'y avait-il là pour éblouir le vulgaire, qui veut avant tout être ébloui ?

La Réveillère-Lepaux, ou Sièyes, ou tout autre grand-pontife, était là comme résumé de cette idéologie.

Je sais que nous ne sommes pas dans cet Orient si vivement illusionné, sous le charme d'un dogmatisme poétisé lui-même par la poésie qui court les rues, dans cet Orient où la vie enfin est une longue métaphore ; mais encore, même à notre peuple stérile en images, mieux siéraient de grossières fables que de la métaphysique. Dans le hameau comme à Paris, jamais aggrégation d'individus ira-t-elle s'éprendre fortement d'une morale aride, inattrayante, au fond d'une filière d'idées abstraites ?

Le Directoire, que ne se rappelait-il Zoroastre, Pythagore, qui revêtirent de profonds aperçus philosophiques d'un vernis poétique ! Il aurait dû se souvenir que la loi, par exemple, de la décomposition et de la recomposition organiques se parait dans leurs enseignemens de la captieuse déception de la métempsycose.

Même prosaïsme de choses au conseil des An-

ciens. Là, la salle est ornée de festons de verdure, et sur la tribune aux harangues décorée de fleurs, repose le livre de la loi ; et là Garat commence un plaidoyer contre la mémoire de Louis XVI.

Bonaparte ne contentait pas davantage les Italiens sur la terre classique du christianisme. Berthier, détaché jusqu'à Rome, y réinstallait, au nom de la France, la république romaine ; des Brutus revêtus de la toge consulaire remontaient au Capitole, et quels Brutus ! Rienzi n'avait pu réhabiliter ce passé mort et bien mort, dans de meilleures circonstances.

En résumé, les sectaires nouveaux ayant manqué leur coup en fondant une croyance sans poésie, idéologique, inaccessible au vulgaire, on n'y croyait pas ; partout une arrière-pensée empoisonnait les actes ; il n'y avait ni foi en la théophilantropie, ni foi dans le républicanisme des chefs. Alors M. de Chateaubriand se mit à évangéliser la foi.

Pénétré de l'importance de son apostolat, se composant déjà en idée un public de ces gens froissés dans leurs habitudes d'église, plus que dans leur foi, par ces théophilantropes intolérans au nom de la tolérance ; s'adjugeant ce pu-

blic qui, en 89, n'allait plus à confesse, et qui depuis qu'on l'a privé de ses prêtres, raffole du service divin; qui enfin veut à toute force entendre des messes, dans les caves, dans les granges, n'importe, pourvu qu'il y ait du danger; M. de Chateaubriand interrompt la composition des *Natchez*. Prophètes hébreux, pères de l'Église, poètes grecs et latins, toute cette bibliographie poudreuse passe et repasse dans ses mains. Sa brillante poésie instinctive s'allume, sympathisant avec cette spiritualité rêveuse de saint Chrysostôme, de saint Basile, et des autres flambeaux de l'église grecque. Dans l'église latine le Platon chrétien, saint Augustin, l'impressionne surtout de toute cette langueur d'âme, de cette satiété du monde qui transpire de chacune de ses pages. Hommes éprouvés par la persécution, ils parlent de près à notre émigré. C'est peu; mais il y a chez eux une faconde inspirée, jaillissante, à laquelle la critique, trop partiale en France, n'a pas rendu justice jusqu'à l'avènement de M. Villemain à la chaire de la Sorbonne. La simplicité biblique allait fort bien à son caractère d'isolement: Booz, Job, Abraham, tirent sur le bucolique. Petite fut toujours la civilisation des Hébreux, même dans leurs

beaux jours, même sous le règne de conquêtes de David, sous celui du somptueux Salomon! aussi M. de Chateaubriand se surprit-il dans des enivremens de poésie à la lecture de ces saintes écritures embaumées d'un certain homérisme.

Des temples de Jehovah passant à ceux de Jupiter, de la Judée à Javan, il s'enthousiasme tour à tour et des accords du chœur des filles de Sion, et des modulations de la lyre des neuf sœurs du Pinde; il se transporte sur la délimitation des deux littératures; il compare, juge; il se persuade de plus en plus que, comme les dogmes du polythéisme, ceux de la foi chrétienne sont susceptibles d'embellissemens prestigieux. C'est à la plaidoirie de ce grand procès qu'il dévoue sa vie; c'est là tâche qu'il se propose de remplir. Cette proposition reconnue paradoxale jusqu'à lui, il la prouvera vraie: tel est l'objet de sa vie militante désormais.

Neuve ou étrange, elle devait captiver l'attention publique. Ceux qui, du point culminant de notre civilisation indévote, ont cru entendre ce cri mystérieux : *Les dieux s'en vont*, ceux-là même devaient courir à la lutte qu'il promettait d'établir entre la muse chrétienne et la muse païenne; car vienne du nouveau : deman-

dons-nous à tirer nos jouissances poétiques de la persuasion? Dès notre enfance les mytholo-gues nous ont désappris ce genre de sensation intime : païen avec Homère, je me fais momentanément religieux avec Lamartine, avec Milton.

C'est grand dommage que la poésie sacrée ait fait son entrée dans le monde après la sortie des superstitions.

L'Angleterre a plus tôt commencé. Elle a son école religieuse qui s'inspire de la Bible, qui s'abreuve des flots de Siloé, vivant d'âme, de cœur, d'imagination à Jérusalem, dans la cité des prophètes, s'inféodant la Palestine, terre de vieille croyance.

La popularité de la Bible chez les Anglais, popularité toute due à la réformation, prépare une portion du public aux créations des Jérémies anglicans. Ames pieuses, ces dévotes sensibles à l'onction des prêches, en qui le siècle n'a pas déraciné les traditions mosaïques, voilà les lecteurs pour qui ont monté leurs lyres les Milman, les Kirke-Vithe, les Montgommery.

Mais comment admettre que l'on émeuve, attendrisse, sans persuader? dira-t-on.

Hélas! nous le savons tous, dans la société mo-

derne trop bien organisée au moral pour l'analyse, la poésie ne saurait se soustraire à ce sys tème de désillusion. Elle est toute réputée art; ce n'est plus une voix de prophète. L'ouvrage de tout poète, quelque sacrée que soit sa matière, est toujours chose de convention, d'arrangement, qu'on juge, et à laquelle on ne croit pas; et chacun de dire son mot, de juger, de motiver ses décisions par des étalages de principes, de critique. Comment avoir de la foi avec cela?

Si lorsque Moïse ou Helkias, n'importe, publia la Genèse, la critique littéraire avait régné; si l'on avait jugé le mérite du déluge, au lieu de s'effrayer de cette punition de la terre; si des journaux avaient rapproché la cosmogonie attribuée à Moïse de celle de Sanchoniathon publiée dans le voisinage, à Tyr; si Adam avec sa pomme avait été jugé moins dramatique que les Manou des djoghes ou grandes périodes des Hindous; si un professeur, un Tissot, un Villemain de Jérusalem avait rapproché Abraham, Sara, de leurs types Brahma, Saraswardi, et assigné le mérite de l'imitation, le livre national n'eût qu'effleuré les consciences au lieu de s'y enraciner.

Telles étaient les majeures considérations que

M. de Chateaubriand devait envisager avant se mettre à prêcher en poète; lorsque, devait se dire, lorsque les générations, fières de leur progrès, se livrent à l'admiration avec bénéfice d'inventaire, elles sont connaisseuses; plus d'illusions chez elles.

C'est ici, au moment où M. de Chateaubriand commence son évangélisation, l'occasion de jeter un coup-d'œil sur l'école religieuse.

Le chef de la poésie sacrée, c'est Milton, c'est plus que jamais le cas de dire :

> Mais pour être approuvés
> De semblables projets veulent être achevés.

Si le plus renommé de nos poètes, Lamartine ou tout autre, jetait le plan d'une épopée sur la donnée biblique, une épopée dont le héros pour tout grand exploit, mangerait une pomme il n'est personne qui ne le détournât d'un pareil projet; il n'est personne qui ne s'empressât d'appliquer les précieux momens de ces êtres de flamme et d'éther qui passent et chantent, sur de plus attrayantes choses.

Telle est cependant l'autorité du génie : Milton, du plus stérile thème a tiré peut-être la

plus élevée, la plus abondante de toutes les épopées. Qui ne le connaît, ce *Paradis perdu*, où les contradictions de la création de Moïse se coordonnent en tableaux de la plus grande pompe? Qui ne connaît et les décors enchanteurs de l'Eden terrestre, et ces scènes de saintes amours, et ces batailles d'en haut, mouvementées de grandiose, et tout ce drame enfin qui règne sur la terre, au ciel et dans l'immensité!

Les auteurs de la *Messiade* et de la *Mort d'Abel* ne m'ont jamais paru que de stériles ramifications de ce tronc séveux hors des Iles-Britanniques; il est vrai qu'il faudrait savoir à fond l'allemand pour les juger, l'allemand riche en mètres, en arrangemens phraséologiques qui moulent la pensée au gré de l'invention.

C'est au sein même de l'Angleterre que l'école miltonienne s'est continuée avec quelque succès.

Kirke-Withe, jeune fleur tranchée en son aurore, consumée de trop d'âme, fut un de ces talens précoces qui amassent, durant une enfance passionnée, des germes d'autres passions dont l'explosion les tuera. Pic de la Mirandole n'y survécut pas; le Tasse y échappa, mais brisé, mais désorganisé, mais traînant les débris de

l'existence. Kirke-Withe n'a pas dû à sa constitution ce funeste salut. A treize ans il avait composé le poème de l'*Enfance*, poème admiré; mais se sentant consumer, à l'aspect du terme prochain de ses jours, il regarda au-delà, vit l'éternité, et ne s'occupa plus que de Dieu. Il préluda par des traductions de psaumes à la *Christiade;* la mort, l'inexorable mort, ne la lui laissa pas finir. Quand la dernière heure de ses vingt et un ans eut sonné :

« J'ai chanté, dit-il, les œuvres divines sur un mode plus noble que celui qu'on pouvait attendre de la lyre sur laquelle s'exerçait mon enfance. Et maintenant mes forces languissent, je suspends ma lyre mouillée de larmes au triste cyprès... Mes chants resteront-ils imparfaits? O toi! qui visites les fils des hommes! toi qui écoutes quand les cœurs humbles te prient! prolonge de quelques jours ma triste vie; diffère encore mon dernier arrêt; je suis un jeune voyageur dans le pèlerinage de ce monde, et je voudrais te consacrer ce faible gage d'amour avant de faire connaissance avec la mort, et d'obtenir ma liberté en riant. »

Poète non moins pieux, mais hors de la portée de cette épée de Damoclès, qui pendait sur

la tête de Kirke-Withe, Montgommery sentait mieux les joies innocentes de ce monde, et reportait les petites satisfactions d'une existence douce et candide sur les premiers temps du genre humain. Il a chanté le *monde avant le déluge*.

Au milieu de cette scène neuve, vierge, sur laquelle le peu de mots de la Genèse n'ont pas fixé longuement l'attention, Montgommery a soupiré de suaves, d'angéliques amours.

La race des géants en révolte ouverte contre le dieu de la création, la postérité de Caïn étouffera bientôt la lumière du vrai Dieu, dont Enoch entretient encore l'étincelle parmi la descendance de Seth.

Javan, après avoir apostasié la cause des justes pour les périssables gloires des Caïnistes vainqueurs, est ramené vers ses premières liaisons par l'amour de Zillah ; il la trouve dans un bosquet de lauriers, et joue de la flûte pour la réveiller ; il se présente ensuite à Enoch, qui va célébrer l'anniversaire de la mort d'Adam par un sacrifice : cette circonstance donne lieu à un récit qui semble de rigueur dans toute contexture épique.

Les géans livrent le combat ; ils remportent la victoire, enchaînant ce qui reste de la pos-

térité de Seth, et en attendant de porter leur étendards contre la demeure divine, contre le trône même de Jehovah, ils veulent immoler Javan le transfuge; Zillah mourra avec lui sur le bûcher; mais Enoch est enlevé dans le ciel les géans sont terrifiés, les chaînes de Javan se brisent, il s'éloigne avec Zillah et les justes, et bientôt les carreaux, les foudres de Dieu anéantissent les rebelles.

Ce rapide aperçu saurait-il indiquer la sentimentalité qui fait le caractère de la poésie? La piété du poète ne gagne pas, elle n'est pas communicative; parce que autre chose c'est de faire passer quelques momens agréables au lecteur et autre chose c'est de l'environner d'un parfum de poésie hébraïque, de l'enivrer, de s'emparer de sa raison sceptique, et de le déposer ainsi aux pieds du créateur comme une conquête de la poésie. De pareils miracles ne se voient plus.

Milman est prêtre et poète dramatique: tant à cinquante lieues de Paris les idées, les coutumes, les mœurs diffèrent! Ce prêtre appartient comme on le pense bien, à cette école religieuse dont nous parlons, école qui ne dédaigne aucune voie, aucun moyen. La *Prise de Jérusalem*

le *Festin de Baltazar*, le *Martyr d'Antioche*, telles sont ses principales tragédies.

M. Amédée Pichot, dans son excellent *Voyage en Angleterre*, précieux répertoire des illustrations littéraires de par-delà la Manche, nous a fait connaître quelques fragmens de ces pièces sacrées.

Seule la *Prise de Jérusalem* donne une continuité de ces émotions d'un genre si neuf, émotions suaves, émotions antiques, dont le *Moïse* de M. de Chateaubriand nous a fait goûter les délices. C'est de la sévérité hébraïque, quelque chose de l'austérité des prophètes parlant au nom de Jehovah; mais au milieu de cette teinte mystérieuse, de ces voix du Sinaï tonnant sur les générations humaines, se jouent des passions plus près de notre fragile nature. Miriam et Saloné, jeunes et belles filles de Juda, avec des amours d'un caractère tout différent, prêtent au poète des ressorts pour attacher l'attention flottante d'un parterre qui pourrait se fâcher du guet-à-pens de l'affiche du spectacle, qui, promettant un passe-temps scénique, aurait attiré à un prêche en vers du vénérable ministre.

Milman a donc fait la part des passions terrestres. Donner l'analyse de cette tragédie sa-

crée, ce serait nous engager dans un trop long examen que ne comporte pas ce rapide coup-d'œil. Mais nous pouvons citer un passage d'après M. Amédée Pichot.

Miriam, en qui le prosélytisme chrétien a fait des progrès cachés, au moment où la flamme dévore la cité sainte, invoque le nom du Christ.

« Qui a parlé du Christ? dit un vieillard. Qui l'a appelé Sauveur? Il est ici, il est ici, mais exterminateur, mais escorté de la vengeance. C'est lui qui se manifeste dans le feu qui consume Sion.

MIRIAM.

Malheureux vieillard! qui t'arrête sur le bord de ta tombe pour être témoin de la ruine de la patrie? Aurais-tu connu le Christ?

LE VIEILLARD.

Oui, je le vis; c'est le Nazaréen que tu veux dire; je le vis lorsqu'il gravissait péniblement la montagne maudite; le bois de sa croix pesait sur ses épaules déjà déchirées par les verges, et la pâleur couvrait son front couronné, mais non d'un diadème royal; il regardait avec patience et pitié la multitude furieuse.

MIRIAM.

Et tu ne l'adoras point?

LE VIEILLARD.

J'avais appelé la malédiction sur ma tête; j'avais crié au Romain : «Que son sang retombe sur nous et sur nos enfans.» Et il est retombé sur nous, sur mes enfans et les enfans de mes enfans! Le glaive du gentil les a tous moissonnés; Et moi, épi flétri, desséché, j'attends la faulx du carnage.»

Cette école poético-religieuse, propagée sur le continent, comme nous l'avons dit, s'était agrégé Klopstock, Gessner en Allemagne: plus heureuse en France, M. de Chateaubriand fit ses affaires, et la répandit avec éclat.

CHAPITRE XVIII.

Situation de la France à la rentrée de M. de Chateaubriand. — Bonaparte. — Résurrection du *Mercure de France*. — Système de critique littéraire de M. de Chateaubriand.

Ce siècle, dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.
(LAMARTINE.)

—

Si nous voulons l'en croire, M. de Chateaubriand avait livré le *Génie du christianisme* à l'impression à Londres; mais des fautes qu'il y aperçut, et qui n'étaient pas de celles que l'on corrige sur les épreuves, lui firent mettre les feuilles au pilon.

Revenu en France, en 1800, cette résolution (forte, vu la situation des affaires pécuniaires du

vicomte) aurait donc été effectuée au moins vers la fin de 1799; l'ouvrage, entrepris dans le courant de 1798, ne lui aurait coûté qu'un peu plus d'un an de travail. Quatre volumes, et quatre volumes si nourris de choses dans une quinzaine de mois! Je crains bien que ce ne soit encore là une de ces broderies romanesques que M. de Chateaubriand jette d'habitude sur l'histoire de ses manuscrits.

Bonaparte, beau de génie et de gloire, rayonnant sur l'horizon de la Méditerranée de son auréole orientale; Bonaparte, s'échappant d'entre les vagues que la Méditerranée amoureuse courbait autour de lui, soucieuse de le soustraire à la vigilance des Anglais, venait de sauter sur les grèves de Fréjus.

Mais le héros d'Italie avait fait un cours d'absolutisme dans ce vieil Orient, stationnaire, immobile comme ses monolithes, ses pyramides, ses tombeaux; terre de bon plaisir, de résignation aux puissans du monde. Ecolier trop précoce, son premier acte, en France, avait été la direction de son glaive despotique contre les mandataires de la nation; exemple donné avec trop de succès du mépris d'un soldat de la patrie contre la personnification de la patrie. Les Fran-

çais qui s'étaient sacrifiés pour la liberté, se l'étaient laissé enlever avec une incurie qui a dû donner de leur civisme et de leur constance une bien faible idée aux patriotes des Deux-Mondes; le 18 brumaire avait mis la France dans les filets de celui qui la regardera désormais comme une propriété d'un revenu fixe de cent mille conscrits par an. Les émigrés rentrèrent. M. de Chateaubriand et M. de Fontanes vinrent à Paris.

Ils ressuscitèrent le *Mercure* « pour relever, dit M. de Chateaubriand, les saines doctrines religieuses et monarchiques.

« ..... Ces combats n'étaient pas sans quelques périls : on ne pouvait alors arriver à la politique que par la littérature; la police de Bonaparte entendait à demi-mot; le donjon de Vincennes, les déserts de la Guyane et la plaine de Grenelle, attendaient encore, si besoin était, les écrivains royalistes. »

C'est à tort que M. de Chateaubiand parle de rigueurs tyranniques à l'occasion de la résurrection du *Mercure de France;* Bonaparte marcha lentement à l'arbitraire; il ne s'écria pas tout de suite en jetant le masque :

La maison m'appartient, je le ferai connaître.

Et quant à M. de Chateaubriand, ce ne fut que vers l'an 1807 que Bonaparte parla de le *faire sabrer sur les marches de son palais*, en lui retirant le privilége du *Mercure*.

Par le rapprochement de cet acte de violence avec sa rentrée en France, M. de Chateaubriand a donné à croire, involontairement sans doute, qu'aux malheurs de l'exil succédèrent pour lui ceux de la spoliation : il n'en fût rien. Il est même avéré que Bonaparte avait un faible pour lui; on l'a attribué à l'amour de la vieille noblesse qui dominait le consul : nous déduirons plus tard tous ses motifs d'entraînement vers notre poète.

Après le 18 brumaire, il n'était pas facile encore de deviner Napoléon dans le premier consul. Bonaparte n'avait rapporté d'Egypte que la gloire de ses hauts faits; quant aux symptômes de despotisme qui s'étaient révélés en lui, la Méditerranée les avait interceptés. L'empoisonnement des soldats pestiférés, le massacre d'une garnison turque sur la lisière du désert, d'autres actes de violence, tout cela était inconnu en France, grâce à la discrétion des bulletins.

L'armée d'Egypte, qui n'aimait pas Bonaparte, restée aux bords du Nil, aurait pu, après son évacuation sous l'inhabile Menou, déconsi-

dérer le premier consul; mais, débarquée à Toulon, il eut soin de l'envoyer périr à Saint-Domingue. Vainement les vainqueurs des Pyramides et d'Héliopolis se mutinèrent contre ce second exil; on les conduisit dans l'arsenal maritime de Toulon, les fusils déchargés, bien entendu; des régimens de la marine les cernèrent, les couchèrent en joue, et force fut bien aux vainqueurs de l'Orient de se jeter dans les chaloupes qui devaient les porter aux vaisseaux en rade.

Bonaparte, malgré sa révolte contre les dépositaires du pouvoir national, s'étudiait encore à la popularité. Il y avait d'intègres républicains autour de lui : ce Jourdan, franc démocrate et sans ambition personnelle; ce Masséna, que plus tard Napoléon masquera en prince, mais qui ne saura alors plus que fuir devant les Espagnols et les Anglais en punition de son apostasie, lui qui a battu Suwarow et Korsakow dans ses beaux jours de civisme. Bernadote aussi alors faisait preuve de ce républicanisme qu'une royauté hyperboréenne n'a pas tout-à-fait effacé de son cœur; Moreau était un contre-poids; sincère républicain, il ne se tournera vers le chef des émigrés que quand c'en sera fait de la liberté.

Sièyes loue, recommande Bonaparte; Talley-

rand, qui a sa fortune à faire, qui l'a tentée trois fois et vainement, qui voit l'occasion de s'enrichir, revenir une quatrième fois, la saisit, et échange contre les faveurs du consul des assurances, disant que Bonaparte « aime principalement Ossian, parce que ce poète détache des choses de la terre. »

Fouché aussi, Fouché de Nantes, dont le nom est proverbialement devenu dans les campagnes une dénomination flétrissante, même dans la bouche de gens ignorans des affaires de la révolution, Fouché aussi sert les projets de Bonaparte. Il serait trop long de passer en revue tous ceux qui apostasiaient à la liberté, qui seule les avait tirés de la charrue.

C'est sur ces entrefaites que M. de Chateaubriand débute. Celui qui veut rétablir la monarchie absolue a touché le rivage à Fréjus; au nord aborde à présent celui qui porte avec lui le rétablissement de la religion. Ces deux hommes devaient bientôt sentir de mutuels rapports. Bonaparte ne tarda pas à lui faire toutes sortes d'avances, une fois que le but favori du poète lui fut connu.

Celui-ci rédigeait obsurément son *Génie du christianisme*; mais il avait aussi à alimenter le

Mercure de France, et à se détourner de sa grande composition pour écrire des articles purement littéraires.

La littérature anglaise ayant enrichi sa mémoire de ce dépôt de connaissances bibliographiques à l'empreinte étrangère, il en tira des articles bien reçus. « Les Anglais étant alors, dit-il, le seul peuple qui disputât l'empire aux Français, les moindres détails sur eux devenaient intéressans. »

Des guerres, qui peuvent être regardées comme longues, vu que, dans leurs dix ans de durée, l'esprit des nations a avancé prodigieusement, avaient mis comme un mur de fer entre elles. Aussi arriva-t-il que les révélations de M. de Chateaubriand avaient le piquant de la nouveauté. Telle était celle-ci :

« En général les Anglais estiment peu l'étude des mathématiques, qu'ils croient très dangereuse aux bonnes mœurs quand elle est portée trop loin. Ils pensent que les sciences dessèchent le cœur, désenchantent la vie, mènent les esprits faibles à l'athéisme, et de l'athéisme à tous les crimes. Les belles-lettres, au contraire, disent-ils, rendent nos jours merveilleux, attendrissent nos âmes, nous font pleins de foi envers

la divinité, et conduisent ainsi par la religion à la pratique de toutes les vertus. »

Et celle-ci sur la littérature :

« Richardson est peu lu ; on lui reproche d'insupportables longueurs et de la bassesse de style. Hume et Gibbon ont, dit-on, perdu le génie de la langue anglaise, en remplissant leurs écrits d'une foule de gallicismes ; on accuse le premier d'être lourd et immoral. Pope ne passe que pour un versificateur exact et élégant ; Johnson prétend que son *Essai sur l'homme* n'est qu'un recueil de lieux communs mis en beaux vers. C'est à Dryden et à Milton qu'on donne exclusivement le titre de poètes. Le *Spectateur* est presque oublié. On entend rarement parler de Loke, qui est regardé comme un assez faible idéologue. Il n'y a que les savans de profession qui lisent Bacon. Shakspeare seul conserve son empire. »

Dans ses *Essais sur la littérature anglaise*, le Mercure offre des jugemens inattendus de la part d'un homme qui travaillait à *Atala*. On le voit employer contre Young ce frauduleux système de dépréciation qui isole les mots de leurs entours. Je sais que La Harpe, Voltaire, avaient donné force de loi à cette coutume ; la critique

n'y a rien gagné ; M. de La Harpe a fait à lui seul plus de mal à l'ancienne littérature française que ce que l'on veut appeler l'école romantique, en épluchant, en rapetissant les vues grandes et larges de l'examen et de l'analyse, si toutefois l'analyse peut être de mise en fait de poésie.

Nous ne pouvons nous dispenser de montrer un échantillon de la critique de M. de Chateaubriand, parce que plus tard nous verrons Chénier et Morellet, une multitude de littérateurs enfin, appliquer ce faux système analytique à *Atala*.

« Si j'ouvre la première complainte (Nuit), dit-il, je lis :

From short (as usual) and disturb'd repose
I wake : how happy they who wake no more !
Yet that were vain, if dreams infest the grave.
I wake, emerging from a sea of dreams
Tumultuous : where my wreck desponding though
From wave to wave of fancy'd misery
At random drove, her helm of reason lost

. . . .

The day too short for my distress ; and night,
Ev'n in the zenith of her dark domain
Is sunshine to the colour of my fate.

« Est-ce là le langage de la douleur ? Je sais que la traduction mot à mot ne rend ni la nuance de

l'expression, ni l'harmonie du style; mais une traduction littérale n'est jamais ridicule quand le texte ne l'est pas. Qu'est-ce que c'est qu'*une pensée sans gouvernail, flottant de vague en vague sur une mer de malheurs imaginaires? Qu'est ce qu'une nuit qui est un soleil auprès de la couleur du sort?* Le seul trait remarquable de ce morceau, c'est le sommeil du tombeau, *peut-être aussi troublé par les songes;* mais cela rappelle trop le mot d'Hamlet: *To sleep! — to dream!* « Dormir! — rêver. »

Voilà assurément un étrange moyen d'interprétation! Quel écrivain en sortirait à son honneur et gloire? Je ne crois pas ce lugubre Young un bien aimable auteur; toute sa poésie ne saurait sauver de monotonie ses *Nuits;* mais enfin, c'est déjà pire que l'épreuve du feu et de l'eau que le passage d'une langue dans l'autre; et vous démembrez encore les expressions poétiques! Ce mode, nous le verrons tout à l'heure appliqué à *Atala*, et tout aussi injustement, par les hommes stationnaires.

Passons à la publication d'*Atala.*

CHAPITRE XIX.

Petite menterie de M. de Chateaubriand. — Preuves. — Publication d'*Atala*. — Effet qu'elle produit sur Napoléon. — Les Atalistes. — Grand succès. — Nombreuses traductions d'*Atala*. — Enthousiasme européen.

Aggredere o magnos, aderit jam tempus, honores,
Cara deûm soboles, magnum Jovis incrementum.
(*Virgile.*)

Tu peux briguer les honneurs éternels,
Fils des Dieux, noble enfant du roi des immortels.
(*Trad. de* F Didot.)

—

Makensie venait de terminer son exploration du Pôle-Nord par l'Amérique. Dans son journal, large et vigoureux album, c'étaient de toutes parts des esquisses de la vie sauvage ; à des récits tracés sur lieu, de chasses, de repas, de conseils des cinq-nations, se mêlaient des tableaux des

lacs *Supérieur*, *Onduré*, de la baie d'Hudson, du fleuve Saint-Laurent, et tout cela tracé de main d'homme qui a vu. Ce livre faisait du bruit en Angleterre en 1801 ; on doit juger avec quelle émotion de souvenirs, avec quel charme M. de Chateaubriand en rendit compte dans le *Mercure* !

Mais ce n'est pas le plus important pour nous ; ce qui l'est bien davantage, c'est la fiction que cette exploration, dans les intérêts de la science et de la géographie, suggéra à l'auteur qui mettait la dernière main à *Atala*.

Atala était finie. Une préface pour un débutant, est une espèce d'exposition, où, déclinant son nom,

Il dit : Je suis Oreste, ou bien, Agamemnon.

M. de Chateaubriand devait motiver son voyage en Amérique. Quelle qu'en fût la cause première, dégoût désespéré de la société, ou passion sans excuse, elle ne cadrait pas avec l'esprit religieux de l'ouvrage. Le journal de l'explorateur anglais le piqua d'émulation. C'était quelque chose de bien plus frappant, de bien plus captieux, qu'un grand but, un but avouable, glorieux même à

ce dépaysement. Cela arrêté, il motiva son séjour dans les forêts du Meschacebé et au revers des monts Aleghanys, sur le désir de pousser, lui aussi, la science géographique dans le pôle Septentrional.

M. de Chateaubriand connaissait déjà le monde. Il vit si vite, ce monde! Le public n'a à donner en passant qu'un moment d'attention ; pour s'en emparer, pour le captiver, ce public, besoin est de *frapper fort plutôt que juste*, suivant l'adage d'un grand faiseur. M. de Chateaubriand commençait à sentir aussi toute la portée de l'apophlegme de Beaumarchais : ***Le savoir-faire vaut mieux que le savoir***. Voici donc ce que son ***savoir-faire*** lui fit dire au public en lui donnant ***Atala :***

« En 1789, je fis part à M. de Malesherbes du dessein que j'avais de passer en Amérique. Mais désirant en même temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le passage tant cherché, et sur lequel Cook même avait laissé des doutes. Je partis, je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans pour un second voyage qui devait durer neuf ans. Je me proposais de traverser tout le continent de l'Amérique Septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au

nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson en tournant sous le pôle (M. Makensie, disait-il au bas de la page, a depuis exécuté une partie de ce plan). M. de Malesherbes se chargea de présenter mes plans au gouvernement, et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragmens du petit ouvrage que je donne aujourd'hui au public. La révolution mit fin à tous mes projets. »

Une rapide énumération de ses malheurs rendait cette entrée sur la scène littéraire extrêmement frappante : elle fit effet.

Mais il résulterait de ces confidences que *Atala* étant esquissée en 89, M. de Chateaubriand aurait été déjà dévot à cette époque ; qu'il serait parti dans l'âge de l'inexpérience, non par amour de la vie sauvage, non en élève irréfléchi de Rousseau, mais en explorateur, et cela sans plan, sans ressources, sans ce qui est indispensable pour une si aventureuse excursion dans des climats rigoureux. Il serait revenu pour faire ces grands préparatifs ; alors ce ne seraient plus le journal anglais de la chaumière *lu à la flamme du foyer*, ni la *fuite du roi*, qui auraient décidé son retour.

A quoi bon ces réflexions qui terminent son

voyage en Amérique, portant en substance que s'il eût allumé la lampe de son hôtesse avec ce journal, au lieu de le lire, sa vie eût été changée; il ne fût pas revenu en France, il n'eût pas passé par cette hôtellerie nommée ministère, on ne l'eût pas appelé *monseigneur*? Nous le verrons plus tard motiver encore différemment ce voyage.

Quoi qu'il en soit, cette préface est un petit chef-d'œuvre d'exposition : d'abord, le poète poussé en Amérique par un vœu grand, utile, celui de dire au monde connu s'il existe ou non un passage par le nord-ouest aux Indes. Dès le quinzième siècle les Hollandais Heemkerke, Cornelius Ryp, s'étaient aventurés à cette recherche; plus tard, le célèbre Cook y avait perdu aussi ses peines et la vie. Ce projet a été aussi tenté par celui qui présente *Atala* au public. Le nom de Malesherbes jette ici un reflet de vénération sur son petit-fils. Ce n'est pas tout; de ses manuscrits sur l'Amérique, il n'a guère sauvé qu'*Atala*, qui n'était elle-même qu'un épisode des *Natchez*, ouvrage perdu.

Il est vrai, sans le talent surhumain du poète, toute cette mise en scène n'eût servi de rien. Est-ce la faute d'un auteur ou celle d'un public aussi

frivole, aussi injuste parfois que le nôtre, si, au moment de faire une publication, on prend tous ses avantages possibles?

Il fut pour la première fois question de ce chef-d'œuvre poétique dans le journal des *Débats*, et dans le *Publiciste*, en 1801. Voici la lettre qui l'annonçait:

« CITOYEN,

» Dans mon ouvrage sur *le Génie du christianisme*, ou *les Beautés de la religion chrétienne*, il se trouve une partie entière consacrée à la *Poétique du christianisme*. Cette partie se divise en quatre livres: poésie, beaux-arts, littérature, harmonie de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. Dans ce livre j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédens, tels que les effets des ruines gothiques comparées aux autres sortes de ruines, les sites des monastères dans la solitude, etc. Ce livre est terminé par une anecdote extraite de mes voyages en Amérique, et écrite sous les huttes mêmes des sauvages; elle est intitulée: *Atala, etc.* Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causerait un tort

infini, je me vois obligé de l'imprimer à part, avant mon grand ouvrage.

» Si vous voulez, Citoyen, me faire le plaisir de publier ma lettre, vous me rendrez un important service.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

F. AUG. DE CHATEAUBRIAND.

La rédaction du *Mercure* ne l'avait pas détourné de son occupation favorite; il est incontestable qu'en 1801 il préparait une édition de son grand ouvrage, que des inégalités, des faiblesses lui firent sacrifier; deux volumes étaient imprimés, lorsque, ne le croyant pas assez élaboré, il le recommença, ou du moins le retravailla.

Quant à l'épisode d'*Atala*, il l'imprima en petit format: ce fut la première édition.

Il arracha un cri d'admiration à l'Europe.

« Méditant la restauration des cultes religieux en France, dit M. Bourrienne, Bonaparte se trouva merveilleusement appuyé par la publication d'un livre produisant une grande sensation, et dont le mérite supérieur ramenait les esprits à s'occuper d'idées religieuses. Je me rappelle qu'un jour madame Bacciochi vint trouver son frère tenant un petit volume à la main;

c'était *Atala* qu'elle présentait au premier consul, le priant de le lire. Il commença par lui dire : « Encore des romans en A! J'ai vraiment bien le temps de lire toutes vos niaiseries! » Il prit cependant le livre des mains de sa sœur, et le posa sur notre bureau. Madame Bacciochi lui demanda alors la radiation de M. de Chateaubriand de la liste des émigrés : « Ah! ah! reprit-il, c'est de M. de Chateaubriand! je lirai cela. Bourrienne, écrivez à Fouché de rayer son nom de la liste. » On voit par là que Bonaparte s'occupait si peu de choses littéraires, qu'il ne savait pas encore que M. de Chateaubriand eût fait *Atala*. C'était à la recommandation de M. de Fontanes que madame Bacciochi avait fait cette démarche, qui fut couronnée d'un plein succès. Le premier consul lut *Atala*, et en fut très satisfait. »

L'enchantement produit par ce petit livre était au comble. Il y eut un parti littéraire qui s'intitula les *Atalistes;* ce parti se propagea en Angleterre. C'était une espèce d'appel aux Muses modernes; et les précurseurs de cette littérature neuve appelée assez improprement *romantisme*; les deux précurseurs, madame de Staël et M. Benjamin Constant, ne restèrent pas

impassibles à ce coup de tocsin. En Allemagne, en Italie, la magie de cette production se propagea; des journaux, particulièrement le *Die algmeine litteratur Zeitung; l'Ape, scelta d'opusculi letterari* se constituèrent propagateurs de l'Atalisme. Protestans, illuminés, tout le monde prit part à la querelle! On fit en Angleterre des lectures publiques d'*Atala*. En France, les parodies, complément indispensable d'un succès, assiégèrent les petits théâtres; de petits romans dans le style parodique se publièrent sous le titre d'*Alala*, d'*Aura*. M. de Fontanes avait annoncé dans sa chaleureuse et bien inspirée amitié que cet ouvrage deviendrait une mine inépuisable pour les peintres et les poètes: c'est ce qui se réalisa. On vit le *convoi d'Atala*, par M. Gautherot, tableau acheté sur-le-champ par Lucien Bonaparte; M. Granet, à Rome, enrichit l'école française d'un tableau tiré du même sujet; enfin, parut celui de Girodet, qui est maintenant dans l'esprit de tout le monde.

Un honneur rendu jusqu'à présent au seul *Télémaque*, la mise en vers d'une prose pleine de feu, de couleur, d'harmonie, *Atala* l'obtint encore. Delille en rima un passage dans son *Imagination;* Saint-Victor y puisa aussi un des

plus beaux épisodes de son *Voyage du poète*. Enfin, un M. Daruthy nota des romances et un chant nocturne sur le tableau d'Atala; ces morceaux de mélodie furent bientôt sur tous les pianos.

Quant aux traductions, la véritable pierre de touche de beaucoup de ces colifichets, auxquels l'engouement parisien donne une vie éphémère, elles confirmèrent en tous pays la vogue de cette œuvre. Passant dans toutes les langues, jamais elle ne perdit ce parfum de délicieuse poésie; jamais sa touche éblouissante comme le plumage des oiseaux de la Zone Torride, pittoresque comme les belles solitudes qu'elle réfléchit, ne perdit de sa vivacité, de son éclat.

En Amérique, à Philadelphie, il s'en imprima une édition somptueuse, mais moins encore que celle de Robinson, libraire à Londres, ornée de jolies vignettes. Déjà à Londres le libraire Spilsburg en avait publié une. Un littérateur anglais tenta une traduction, et pour obtenir l'approbation de M. de Chateaubriand il fit le voyage de Paris.

A Venise, l'abbé L.-J. T. fit connaître cet ouvrage par une version que mit en oubli une autre plus fidèle et plus riche. Piatti, à Flo-

rence, inséra *Atala* dans une collection de chefs-d'œuvre. Le docteur Rosini fit passer aussi *Atala* dans la langue italienne, à Pise, sous les auspices et avec l'approbation de la *Società letteraria*. A Paris, un M. de Blainvillain, translateur de *Paul et Virginie* en italien, obtint encore un succès de ce genre avec l'ouvrage de M. de Chateaubriand. Il signor Constantini, à Berlin, en essaya, et dédia à la duchesse d'York et d'Albany une traduction dans la langue de Métastase et de l'Arioste.

Les catalogues de la foire de Léipzig, dans les années 1801 et 1802, mentionnent deux ou trois *Atala* allemandes, dont l'une chez Cramer.

A Munster, autre traduction. Une traduction en hongrois parut à Presbourg avec le texte français en regard. Les Hollandais, les Suédois, les Polonais, eurent aussi *Atala* dans leurs langues.

Enfin, il n'y eut pas jusqu'au grec moderne, jusqu'à cet idiome qui a conservé quelque chose de la richesse mélodieuse de la langue de Platon, et qui, à défaut, lui emprunte facilement, comme une jeune fille à la toilette de sa mère; il n'y eut pas jusqu'au grec qui n'importât *Atala* dans la Hellade. L'édition fut imprimée à Venise.

Mais nous ne devons pas oublier une *Atala*

espagnole publiée à Madrid, et une autre que M. Robinson fit imprimer chez nous. On parle aussi d'une *Atala* en portugais.

Je ne sais si quelques uns de ces chodjas ou professeurs des medressés ou académies turques, par exemple, de l'Osmanie, de la Mahomédie, de la Solimanie de Constantinople, si quelque Bakki-effendi, quelque Misri ou autre littérateur oriental, quelque odalisque lettrée de Bagdad, de Damas, quelque nouvelle Schanz, avaient brillanté la chrétienne *Atala* de cette profusion de diamans sans laquelle ne va pas l'esprit arabe, ; mais il est de fait que l'ouvrage était connu dans les harems, et que M. de Chateaubriand, voyageant plus tard dans le monde musulman, et son nom décliné, vit accourir vers lui, les bras ouverts, un de ces enthousiastes en turban, qui s'écriait : *Ah! ma chère René et mon cher Atala!* C'était peu grammatical, si vous voulez, mais ce fut le cas, ou jamais, pour l'auteur de dire avec Horace :

Non ego paucis
Offendar maculis.

CHAPITRE XX.

La poésie extérieure et la poésie intérieure. — Paris placé dans un autre paysage, la poésie française serait toute différente de ce qu'elle est. — Pourquoi *Atala* ne plut pas à beaucoup de gens. — Analyse d'*Atala*. — Beaux morceaux de cet ouvrage. — Quel effet en attendre pour la foi chrétienne. — Le père Aubry.

La mia persona
Sarà di quelle genti si gradita
Ch' io portarò fra lor sempre corona.

« Ma personne sera si agréable à ces nations, que je porterai toujours chez eux la couronne.

(Ludovici.)

—

M. de Chateaubriand peut dire avec le Manfred de lord Byron :

My joys, my griefs, my passions, and my powers
Made me a stranger.

« Mes plaisirs, mes chagrins, mes passions, ma supériorité, ont fait de moi un étranger. »

Nous l'avons vu avec les plus délicates dispositions à ces extases, à ces attendrissemens, à ces exaltations, élémens prismatiques de poésie, mourir de désolation dans la société, puis aller demander aux cavernes, aux recoins sauvages de la Louisiane, ce calme qu'il y chercha, mais en vain.

Mais qu'il a grandi dans cette retraite pittoresque! il a fallu les deux mondes pour nous l'achever, ce talent : la nature à moitié travaillée des environs de Combourg, la nature armoricaine le remit à moitié ébauché à celle plus imposante, où le Meschacebé et l'Ohio déroulent leurs ondes. Il revient : les épreuves l'ont mûri, la solitude a fait de solennelles confidences à son âme, l'âge l'a conseillé ; il revient, mais avec de l'expérience, mais avec du génie, mais avec l'acquis des voyages. C'est le moment du début littéraire.

Atala est une œuvre toute d'éclat, d'imagination dorée. Descriptions, vues, images, comparaisons, ce sont toutes les conditions enfin de la poésie extérieure ; c'est comme aux premiers âges du monde, quand l'homme peu fait aux abstractions, à la métaphysique, ne savait pas encore démêler le sentiment, l'analyser, le pein-

dre, en retracer l'intimité; et par là, *Atala* n'en est que mieux le Nouveau Monde.

Chactas, dans son récit, n'a guère de langue que celle des choses : ce qu'il a eu sous les yeux, ce qu'il a vu d'habitude, voilà son dictionnaire; et de la sorte, Chactas est bien plus homérique que les guerriers des épopées modernes; mais il est homérique autant qu'on peut l'être sous des lois religieuses et dans un monde autre que la Hellade antique.

Nous autres gens de la littérature parisienne, nous sommes déshérités de bien des moyens de poésie : ni mers, ni montagnes; comment s'éprendre de la nature? Si seulement au quai d'Orsay se balançait une mer au loin étincelante de cimes écumeuses, et que ces vagues arrivant, grossies, hautes, parlassent au rivage comme les tumultes d'une multitude en fureur; si, vers Montmartre, un Apennin, un Mycale aux larges racines, sourcillait dans les cieux avec des pics en longues aiguilles, et cela avec les conditions indispensables de précipices, de cavernes, de vallons profonds, d'aigles, d'ours, de sangliers; je vous assure que ces spectacles-là n'auraient pas frappé en vain tous ces honnêtes gens qui ont rimé *intrà muros*, depuis deux ou trois cents ans.

Mais à défaut, force a été d'entrer dans un autre genre de séduction : on a fait du sentiment. Que devoir à ces horizons plats, fuyans, sans tableaux, à ce ciel toujours bas, pesant, sinon de la tristesse? L'âme s'est donc repliée sur elle-même, nos poètes ont eu le *spleen* ; de là, le caractère mélancolique de nos vers les plus fameux.

Notre poésie est donc une poésie intérieure. Une phrase qui descend au cœur produit bien plus d'effet sur nous que la plus vivante comparaison. *Atala* n'ébranla nullement beaucoup de poètes, avec toute sa magnificence de décorations, avec ses prestiges de pinceau. Ainsi les lackistes, en Angleterre, n'ont pas tout de suite prospéré.

La susceptibilité académique s'effaroucha de la phraséologie muscogulge. Qu'aurait dit Boileau, dont le nom de Childebrand déchirait le tympan, de passages pareils?

« Alors un sachem de la tribu de l'aigle se lève et parle ainsi :

» Mon père le Mico, sachems, matrones, guer» riers des quatre tribus de l'Aigle, du Castor, du » Serpent et de la Tortue, ne changeons rien aux » mœurs de nos aïeux, brûlons le prisonnier, et » n'amollissons point nos courages. C'est une cou» tume des blancs qu'on vous propose, elle ne peut

» qu'être pernicieuse. Donnez un collier rouge qui » contienne mes paroles. J'ai dit. »

» Et il jette un collier rouge dans l'assemblée.

» Une matrone se lève, et dit :

» Mon père l'Aigle, vous avez l'esprit d'un renard et la prudente lenteur d'une tortue. Je veux polir avec vous la chaîne d'amitié, et nous planterons ensemble l'arbre de paix. Mais changeons les coutumes de nos aïeux en ce qu'elles ont de funeste. Ayons des esclaves qui cultivent nos champs, et n'entendons plus les cris du prisonnier qui trouble le sein des mères. J'ai dit. »

Si l'auteur eut à souffrir les moqueries de ceux ui se prétendaient *artistes*, il en fut bien dédommagé par l'empressement de ces gens qui eulent bien ne pas voir par les yeux des Quaante.

Quelque penseuse que soit une civilisation, es tableaux comme celui qui ouvre le livre oivent finir par convertir les prosélytes de a sensiblerie et du sentiment.

« Quatre grands fleuves ayant leurs sources ans les mêmes montagnes, divisaient ces réions immenses : le fleuve Saint-Laurent, qui e perd à l'est dans le golfe de son nom ; la rivière e l'Ouest, qui porte ses eaux à des mers incon-

nues; le fleuve Bourbon, qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson, et le Meschacebé, qui tombe du nord au midi dans le golfe du Mexique.

»Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitans des États-Unis appellent le nouvel Eden, et à laquelle les Français ont donné le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt les vases les cimentent, les lianes les enchaînent, et des plantes y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris; chariés par les eaux écumantes, ils descendent au Meschacebé. Le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable, et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des

pyramides des tombeaux indiens ; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature. Tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courans latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpens verts, des hérons bleus, des flammans roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

»Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue ; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit, dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bizon, chargé d'ans, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi de hautes herbes dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse, vous le pren-

driez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives. »

Chactas, vieux sachem aveugle, le même qui, dans les *Natchez*, est venu à Paris, raconte à René comment, pris par un parti de Siminoles et de Muscogulges, il fut sur le point de périr suivant les coutumes de ces sauvages.

Ces Indiens se rendaient à Apalachucla, leur grand village; c'était là qu'il devait être brûlé. C'en était fait; le conseil des sachems avait prononcé, et une garde de quelques guerriers veillait constamment sur lui.

« Les femmes qui accompagnaient la troupe témoignaient pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable; elles me questionnaient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie; elles voulaient savoir si l'on suspendit mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, si les brises m'y balançaient auprès du nid des petits oiseaux. C'étaient ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur; elles me demandaient si j'avais vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la Vallée Secrète m'avaient conseillé d'aimer. Je répondais avec naïveté aux mères, aux filles, aux

épouses des hommes; je leur disais : « Vous
» la grâce du jour, et la nuit vous aime comm
» rosée. L'homme sort de votre sein pour se
» pendre à votre mamelle et à votre bouc
» vous savez des paroles magiques qui endorm
» toutes les douleurs. Voilà ce que m'a dit c
» qui m'a mis au monde, et qui ne me rev
» plus! Elle m'a dit encore que les vierges éta
» des fleurs mystérieuses qu'on trouve dan
» lieux solitaires. »

» Ces louanges faisaient beaucoup de pl
aux femmes, elles me comblaient de toutes
tes de dons; elles m'apportaient de la crèm
noix, du sucre d'érable, de la sagamite,
jambons d'ours, des peaux de castor, des co
lages pour me parer, et des mousses pour
couche. Elles chantaient, elles riaient avec
et puis elles se prenaient à verser des larme
songeant que je serais brûlé.

» Une nuit que les Muscogulges avaient p
leur camp sur le bord d'une forêt, j'étais
auprès du *feu de la guerre*, avec le chasseur c
mis à ma garde. Tout-à-coup j'entendis le m
mure d'un vêtement sur l'herbe, et une fem
à demi-voilée vint s'asseoir à mes côtés; des pl
roulaient sous sa paupière; à la lueur du

un petit crucifix d'or brillait sur son sein ; elle était régulièrement belle ; l'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné dont l'attrait était irrésistible ; elle joignait à cela des grâces plus tendres ; une extrême sensibilité unie à une mélancolie profonde, respirait dans ses regards ; son sourire était céleste.

» Je crus que c'était la vierge des *dernières amours*, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre pour enchanter sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant, et avec un trouble qui ne venait pas cependant de la crainte du bûcher : « Vierge, vous êtes digne des premières amours, et vous n'êtes pas faite pour » les dernières. Les mouvemens d'un cœur qui » va bientôt cesser de battre répondraient mal » aux sentimens du vôtre. Comment mêler la » mort et la vie ? Vous me feriez trop regretter le » jour. Qu'un autre soit plus heureux que moi, » et que de longs embrassemens unissent la liane » au chêne. »

» La jeune fille me dit alors : « Je ne suis point » la *vierge des dernières amours*. Es-tu chrétien ? Je répondis que je n'avais pas trahi les génies de ma cabane. A ces mots l'Indienne fit un mouvement involontaire. Elle me dit : « Je te plains

» de n'être qu'un méchant idolâtre. Ma mère m'a » fait chrétienne; je me nomme Atala, fille de » Simaghan, aux bracelets d'or, et chef des guer- » riers de cette troupe. Nous nous rendons à Apa- » lachucla, où tu seras brûlé. » En prononçant ces mots, Atala se lève et s'éloigne. »

Après dix-sept jours de marche on arrive dans la grande savane d'Alachua. Atala n'a cessé de s'intéresser au captif; elle lui rendra la liberté : lui, il ne consent à l'accepter que sous la condition de fuir avec sa libératrice, douce compagne de ses pas. On s'éloigne; mais Atala, quel fatal secret porte-t-elle dans son sein? Pourquoi veut-elle s'en retourner? Chactas jure de reprendre ses liens; ce qui s'effectue, et le lendemain la caravane arrive non loin de Cuscowilla, capitale des Siminoles. Les deux amans s'éloignent de nouveau; ils fuient, mais ils sont atteints, et Chactas est chargé de nouvelles chaînes, gardé plus rigoureusement qu'auparavant. On arrive à Apalachucla.

» Cependant on m'avait étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, allaient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étaient couchés sur ces cordes, et je ne pouvais faire un mouvement

qu'ils n'en fussent avertis. La nuit s'avance ; les chants et les danses ont cessé, les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres devant lesquels on voit passer encore les ombres de quelques sauvages ; tout s'endort ; à mesure que le bruit des hommes s'affaiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix succèdent les plaintes du vent de la forêt.

»C'était l'heure où une jeune Indienne qui vient d'être mère se réveille en sursaut au milieu de la nuit, car elle a cru entendre les cris de son premier-né qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel, où le croissant de la lune errait dans les nuages, je réfléchissais sur ma destinée. Atala me semblait un monstre d'ingratitude : m'abandonner ainsi au moment du supplice, moi qui m'étais dévoué aux flammes plutôt que de la quitter ! Et pourtant je sentais que je l'aimais toujours, et que je mourrais avec joie pour elle.

»Il est dans les extrêmes plaisirs un aiguillon qui nous éveille, comme pour nous avertir de ce moment rapide ; dans les grandes douleurs, au contraire, je ne sais quoi de pesant nous endort ; des yeux fatigués de larmes cherchent naturellement à se fermer, et la bonté de la Providence

se fait ainsi remarquer jusque dans nos info
tunes. Je cédai, malgré moi, à ce lourd so
meil que goûtent quelquefois les misérables.
rêvais qu'on m'ôtait mes chaînes; je croyais se
tir ce soulagement qu'on éprouve lorsque, apr
avoir été fortement pressé, une main secour
ble relâche nos fers.

» Cette sensation devint si vive qu'elle me f
soulever la paupière. A la clarté de la lune, don
un rayon s'échappait entre deux nuages, j'en
trevois une grande figure blanche penchée su
moi, et occupée silencieusement à dénouer m
liens. J'allais pousser un cri lorsqu'une main, qu
je reconnus à l'instant, me ferma la bouch
Une seule corde restait, mais il paraissait in
possible de la couper sans toucher un guerri
qui la couvrait de tout son corps. Atala y por
la main; le guerrier s'éveille à demi et se dres
sur son séant. Atala reste immobile et le regard
L'Indien croit voir l'Esprit des ruines; il se r
couche en fermant les yeux, en invoquant sc
Manitou. Le lien est brisé. Je me lève; je suis m
libératrice, qui me tend le bout d'un arc do
elle tient l'autre extrémité. Mais, que de dange
nous environnent! Tantôt nous sommes près d
heurter des sauvages endormis, tantôt une gar

nous arrête, et Atala répond en changeant sa voix; des enfans poussent des cris, des dogues aboient. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlemens ébranlent la forêt; le camp se réveille; mille feux s'allument; on voit courir dans la forêt des sauvages avec des flambeaux; nous précipitons notre course. »

Les deux fugitifs se dirigent vers le nord. Après quinze nuits ils entrent dans une chaîne des monts Aleghanys, et descendent le Tenase sur un radeau. Il y a ici la plus magnifique description d'un orage.

« C'était le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes : la *lune de feu* avait commencé son cours, et tout annonçait un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, le ciel commença à se couvrir, les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulemens d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés, nous nous

hâtâmes de gagner le bord du fleuve, et de n
retirer dans une forêt.

« Ce lieu était un terrain marécageux. N
avançions avec peine sous une voûte de smil
parmi des ceps de vigne, des indigos, des
séoles, des lianes rampantes qui entravaient
pieds comme des filets. Le sol spongieux tre
blait autour de nous, et à chaque instant n
étions près d'être engloutis dans des fondrièr
Des insectes sans nombre, d'énormes chauv
souris nous aveuglaient; les serpens à sonnet
bruyaient de toutes parts, et les loups, les ou
les carcajous, les petits tigres qui venaient
cacher dans ces retraites, les remplissaient
leurs rugissemens.

« Cependant l'obscurité redouble, les nua
abaissés entrent sous l'ombrage des bois. La n
se déchire, et l'éclair trace un rapide losange
feu. Un vent impétueux, sorti du couchant, ro
les nuages sur les nuages; les forêts plient,
ciel s'ouvre coup sur coup, et, à travers ses c
vasses, on aperçoit de nouveaux cieux et d
campagnes ardentes. La foudre met le feu da
les bois; l'incendie s'étend comme une che
lure de flammes; des colonnes d'étincelles et
fumée assiègent les nues qui vomissent leurs fo

dres dans le vaste embrasement. Alors le grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses ténèbres; du milieu de ce vaste chaos s'élève un mugissement confus formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, les hurlemens des bêtes féroces, le bourdonnement de l'incendie, et la chute répétée du tonnerre qui siffle en s'éteignant dans les eaux. »

Atala dit son histoire à son amant; comment, vouée à la virginité par une mère chrétienne qui l'affilia à sa religion, il lui est impossible d'être à lui. Là se rencontre fort à propos un solitaire. Son chien sent les Indiens égarés, il l'amène auprès d'eux.

Ici l'auteur colore pleinement, et à son gré, les mystères de la religion. On le voit se complaire à rassembler sur le père Aubry toutes les vertus qui peuvent militer pour le monachisme.

Cette mise en scène néanmoins fera-t-elle regretter et rétablir dans leurs ermitages ces hommes d'autrefois? Autre temps, autres mœurs · les anachorètes ont fait leur temps.

Mais, sans dévotion, on peut se plaire à la poésie du christianisme. Païen avec Homère; islamite avec Saadi, Nabega le Dhobyanide; odiniste avec Sturlesòn, Are Frode; hébreu avec

Jérémie, avec le Psalmiste; enfin, chrétien avec les peintres de la *Transfiguration*, du *Jugement dernier*, de *Sainte Thérèse*, rien ne saurait borner le cosmopolitisme du siècle. Arrière ce philosophisme rancunier qui chicanerait le père Aubry sur sa mystagogie. Des préventions, quelque raisonnables qu'elles soient, nous n'en porterons pas dans la lecture d'une composition chrétienne.

On va s'émerveiller de la fraîcheur de cette esquisse. C'est l'un de nos mystères, peu pompeux par lui-même, mais auquel le talent a su prêter une grave beauté par le reflet des accessoires.

« Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûriers; les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes; le mystère commence.

» L'aurore paraissant derrière les montagnes, enflammait l'orient. Tout était d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consa-

crée que le prêtre, en ce moment même, élevait dans les airs. O charme de la religion! ô magnificence du culte chrétien! Pour sacrificateur un vieil ermite, pour l'autel un rocher, pour église un désert, pour assistans d'innocens sauvages! Non, je ne doute point qu'au moment où nous nous prosternâmes, le grand mystère ne s'accomplît, et que Dieu ne descendît sur la terre, car je le sentis descendre dans mon cœur. »

Atala s'empoisonne en secret pour ne point manquer à son vœu. Désespoir de son amant, homélie du cénobite, révélation de la mourante.

Tout l'odieux retombe, il est vrai, sur des dogmes capricieux qui contrarient la fin et le but des ouvrages de la nature, l'amour si vrai, si pur, si intéressant de la victime et de l'inconsolable Chactas. Il a raison, ce dernier, de s'écrier contre le missionnaire, les yeux menaçans :

« La voilà donc cette religion que vous m'avez tant vantée! Périsse le serment qui m'enlève Atala! périsse le Dieu qui contrarie la nature! Homme, prêtre, qu'es-tu venu faire dans ces forêts? »

Mais il ne s'agit pas ici de juger le poème comme thèse théologique. Le sauvage met en avant une logique que l'ergotisme des casuistes ne saurait

détruire, encore moins la réponse un peu « lère du père Aubry. Mais il croit, cela nous s fit. Le pieux Enée qui vole des bœufs sur tous l rivages pour ses devoirs religieux, qui les brû sur des autels, *ad majorem Dei gloriam*, n'est pa meilleur logicien ; il est même un peu moir raisonnable que notre anachorète.

« Qu'es-tu venu faire dans ces forêts ? Te sau ver, dit le vieillard d'une voix terrible, dompte tes passions, et t'empêcher, blasphémateur, d'a tirer sur toi la colère céleste ! Il te sied bien jeune homme, à peine entré dans la vie, de t plaindre de tes douleurs ! Où sont les marque de tes souffrances ? où sont les injustices que t as supportées, où sont tes vertus qui seules pou raient te donner quelques droits à la plainte Quel service as-tu rendu ? quel bien as-tu fai Eh ! malheureux ! tu ne m'offres que des pa sions, et tu oses accuser le ciel ! Quand tu aura comme le père Aubry, passé trente années exi sur les montagnes, tu seras moins prompt à j ger les desseins de la Providence ; tu compre dras alors que tu ne sais rien, que tu n'es rien et qu'il n'y a point de châtiment rigoureu point de maux si terribles, que la chair corror pue ne mérite de souffrir. »

Le discours du vieillard à l'agonisante n'a pas été à l'abri des reproches; mais sont-ils mieux fondés? Il suffit que le père Aubry croie, il est conséquent avec lui-même. Rien de plus juste que cette critique de Saint-Evremont. « Enée serait, avec sa dévotion, plus propre à fonder un couvent de moines que la république romaine. » Mais le chantre épique prenant son personnage dans ce vieil âge, où l'homme marchait obsédé à chaque pas d'impressions religieuses, ne pouvait le moderniser. Quel contre-sens que d'en faire, par exemple, un partisan de Lucrèce, comme si durant le siége de Troie il s'était désabusé de la superstition mythologique avec le poème *de Naturâ rerum!*

Dans l'épilogue M. de Chateaubriand reprend la parole. Il y a deux beaux épisodes, mais deux superfétations, les funérailles aériennes d'un jeune enfant, et la cataracte du Niagara.

CHAPITRE XXI.

Violentes critiques d'*Atala*, apologies enthousiastes. — Le *Publiciste*. — Marie Chénier. — Qu'est-ce que le goût? — Y a-t-il un goût dans les beaux-arts? — Coup-d'œil sur les littératures. — Pourquoi le goût varie-t-il à chaque siècle? — Parallèle d'*Alzire* et d'*Atala*.

« Ce n'est pas le poète qui fait la poésie, c'est la poésie qui fait le poète. »
(*La Sultane d'Eldir*, Méditations en prose.)

—

Lorsque l'on parcourt les amères critiques et les éloges chaleureux d'*Atala*, ce chamaillis de haines, d'admiration, on serait en droit de se demander : le goût existe-t-il? Si déjà quelque Brutus de la république des lettres ne s'est pas écrié, avec le stoïcisme du dédain : *Goût, tu n'es qu'un mot.*

C'est un pêle-mêle d'opinions diverses dans les journaux du temps ; mais pour montrer toute la latitude où divague le critique sans compromettre son infaillibilité, il n'y a qu'à placer sous les yeux la louange et l'animosité de l'époque.

« Atala est un véritable poème, où l'auteur a trouvé le secret, aujourd'hui bien rare, d'être original sans se montrer absurde. Tout est nouveau dans cette production vraiment singulière. Le poète vous transporte au milieu des déserts, dans des régions inconnues, où la nature, encore vierge, offre des aspects et des sites qu'aucun écrivain grec ou latin n'a jamais connus : c'est une source de descriptions dont on ne trouve pas même le germe dans Homère et dans Virgile. Ses personnages sont aussi étranges que la scène où ils paraissent, et les mœurs qu'il dépeint sont encore plus poétiques que les mœurs des héros de l'Iliade et de l'Odyssée.

» Le Mississipi ne jouit pas, il est vrai, d'une bonne réputation en France ; mais ces impression défavorables s'effacent à la vue du tableau magnifique que nous trace l'auteur, des régions arrosées par ce grand fleuve : l'imagination étonnée préfère ce spectacle majestueux de la nature

sauvage aux peintures les plus riantes des c
pagnes cultivées et fertiles.

»Le tableau du peuple chasseur et du pe
laboureur, la religion, première législatric
sauvages, les dangers de l'ignorance et de
thousiasme religieux, opposés aux lumière
la tolérance et au véritable esprit de l'évang
les combats des passions et des vertus dans
cœur simple; enfin, le triomphe du chri
nisme sur le sentiment le plus fougueux
crainte la plus terrible, l'amour et la m
tels sont les grands objets que présente ce
poème épique, auquel je ne crains pas de
ner ce nom, puisqu'il renferme les beauté
plus essentielles à la poésie, le pathétique
sentimens, la richesse et la variété des table
et la plus heureuse imitation d'une grand
belle nature; il ne lui manque que la rime,
souvent donne à la poésie plus d'entraves
d'agrémens. On remarque surtout, dans cet
vrage, une précieuse simplicité, et l'art
veilleux de soutenir l'intérêt par le dévelo
ment du cœur et des passions, par l'heu
choix et la vérité des circonstances. Un
sévère pourrait lui reprocher la profusion
images, et un luxe d'expressions poéti

quelquefois plus bizarres que sublimes ; ce défaut est celui d'un génie ardent et vigoureux, et d'une surabondance d'imagination qui, pour bien des poètes froids et décharnés, serait un objet d'envie. On rencontre aussi dans son style audacieux, certains traits qui tiennent en suspens la critique, et partagent les connaisseurs ; les uns admirent, comme des expressions de génie, ce que les autres blâment comme une affectation froide : par exemple, cette phrase : « Les reines ont été vues pleurant comme les autres femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois, » a été citée comme digne de Bossuet. Je souscris à ce jugement, quant à la première partie de la phrase, et il se peut que dans cette quantité de larmes, contenues dans les yeux des rois, il y ait plus de recherches que de vrai sublime. » (LE PUBLICISTE, *journal.*)

Voici ce que dit Chénier du même livre :

« Le petit roman d'*Atala*, par M. de Chateaubriand, est du commencement de ce siècle : il a fait du bruit ; il est singulier pour la conception, pour la marche et pour le style, il exige donc un article détaillé. Un sauvage américain de la nation des Natchez, a quitté son pays pour venir

en France. Après avoir été galérien à Marseille, il s'est transporté à la cour de Louis XIV; il y a vu les tragédies de Racine, il a été l'hôte de Fénelon. De retour en Amérique, il y vieillit tranquille, et c'est à l'âge de soixante-treize ans qu'il raconte une aventure de sa jeunesse à René l'Européen qui vient s'établir chez les sauvages. Chactas, *fils d'Outalissi*, *fils de Miscou*, étant pris par *Sinaghan*, *chef des Muscogulges* et *des Simi-noles*, est reconnu pour Natchez. Sinaghan lui dit : *Réjouis-toi, tu seras brûlé au grand village*; à quoi il répond : *Voilà qui est bien.* Son âge et sa figure intéressent les femmes; elles lui apportent *de la sagamite*, *des jambons d'ours et des peaux de castor.* Il distingue une jeune chrétienne, qu'il prend d'abord pour *la vierge des dernières amours.* Il sait bientôt que c'est Atala, *fille de Sinaghan aux bracelets d'or. Nous nous rendons*, lui dit-elle, *à Apalachucla*, *où tu seras brûlé.* Elle revient lui parler tous les soirs ; elle était dans son cœur *comme le souvenir de la couche de ses pères.* Au temps où *l'éphémère sort des eaux*, *lorsqu'on entrait sur la grande Savane Alachua*, Atala trouve moyen d'être seule avec le prisonnier; mais, par une étrange contradiction, Chactas, *qui désirait tant de dire les choses*

du mystère à celle qu'il aimait déjà comme le soleil, voudrait maintenant *se jeter aux crocodiles de la fontaine*, plutôt que de rester *seul avec elle.* La *fille du désert* n'était pas moins *troublée* que lui, car *les génies de l'amour avaient dérobé les paroles* de Chactas et d'Atala. Chactas hésite à fuir, attendu qu'il *est sans patrie*, et *qu'aucun ami ne mettra un peu d'herbe sur son corps pour le préserver des mouches.* Atala devient fort tendre; mais elle est bientôt plus sévère. Chactas, désespéré, lui affirme qu'elle ne fuira point, et *qu'elle le verra dans le cadre du feu.* A cette menace, Atala veut à son tour *se jeter aux crocodiles de la fontaine;* elle s'en abstient toutefois. Le lendemain, *la fille du pays des Palmiers* conduit Chactas dans une forêt, où il contraint *cette biche altérée de fuir avec lui*, pendant que le *génie des airs secoue sa chevelure bleue embaumée de la senteur des pins.* Déjà Chactas emportait Atala *au fond de toutes les forêts; rien ne pouvait la sauver qu'un miracle*, et ce miracle fut fait: elle dit un *Ave Maria*; des guerriers reprennent Chactas. Atala dédaigne de leur parler, *car elle ressemblait à une reine pour l'orgueil de la démarche et de la pensée.* Cinq nuits s'écoulent; enfin *l'on aperçoit Apalachucla, situé aux bords de la*

rivière Chatauché. On pare Chactas pour le sa crifice. *On lui met à la main une chichikoué*. L conseil s'assemble, et décide, malgré les récla mations de quelques femmes, que Chactas ser brûlé conformément à l'ancien usage. Des jeu funèbres sont célébrés. *Le jongleur invoque M chablou*, et raconte, entre autres belles choses *les guerres du Grand Lièvre contre Matchimanitou* génie du mal. Cependant le supplice de Chact est remis au lendemain; mais durant la nu *une grande figure blanche* rompt les liens du ca tif; un des soldats croit voir *l'Esprit des ruine* c'est Atala. Chactas fuit avec sa libératrice, *q lui brode des mocassines de peau de rat musq avec du poil de porc-épic*. Elle lui apprend, de pl que sa mère étant mariée à Sinaghan, lui di *Mon ventre a conçu, j'ai connu un homme de chair blanche*; à quoi Sinaghan, qui est *très m gnanime*, répondit: *Puisque tu as été sincère, ne te couperai pas le nez et les oreilles*. Or c homme de la chair blanche se nommait *Lope* c'est le père d'Atala, c'est aussi le père de Cha tas. Tous deux se félicitent d'être frère et sœu Chactas n'en est que plus ardent; la chrétien et pieuse Atala, loin d'être effarouchée de changement d'état, *n'opposait plus qu'une faib*

résistance; mais un orage survient à propos, et les amans sont rencontrés par le père Aubry et son chien. Ce père Aubry est un missionnaire qui habite au milieu de quelques sauvages convertis par ses prédications. Il est *le chef de la prière*, il est aussi *l'homme des anciens jours*, il est, de plus, *le vieux génie de la montagne*, il est encore *le serviteur du Grand Esprit*, il n'en est pas moins *l'homme du rocher*. Il emmène chez lui Chactas et Atala, leur donne à souper, à coucher, et le lendemain leur dit la messe; de quoi Chactas est fort ému, quoiqu'il juge à propos de rester païen. Quelques jours s'écoulent à peine, lorsqu'il survient une catastrophe assurément très imprévue. Atala, d'après un ancien vœu de sa mère, se croit condamnée à rester vierge; en conséquence elle s'empoisonne. Le père Aubry eût tout arrangé s'il eût été informé à temps, comme il a soin de l'observer lui-même. Faute de cette précaution, il ne peut que confesser Atala mourante, *qui voit avec joie sa virginité dévorer sa vie*. Elle regrette pourtant de n'être point à Chactas. «Quelquefois j'aurais voulu, lui dit-elle, *que la divinité se fût anéantie, pourvu que, serrée* dans tes bras, j'eusse roulé d'abîme en abîme avec les débris de Dieu et du monde.» Le

récit des funérailles vient ensuite; enfin l'auteur se met lui-même en scène dans ce qu'il nomme un épilogue. Il trouve cette histoire parfaitement belle, car le Siminole qui la lui conta *y mit la fleur du désert et la grâce de la cabane.* Il est temps de s'arrêter, nous ne voulons pas déterminer avec une justesse rigoureuse le genre d'imagination dont cet ouvrage offre les simptômes, mais nous avons peine à concevoir ce qu'il peut y avoir de moral dans un amour charnel et sauvage, auquel la religion vient mêler des sacremens très graves, dont le mariage ne fait pas partie; quel intérêt peut résulter d'une fable incohérente, où des évènemens, qui restent vulgaires en dépit des formes les plus bizarres, ne sont ni amenés, ni motivés, ni liés entre eux, ni suspendus par aucun obstacle. Quant aux détails, on y sent l'affectation marquée d'imiter l'auteur de *Paul et Virginie*; mais, pour lui ressembler, il faudrait, comme lui, décrire et peindre. Des noms accumulés de fleuves, d'animaux, d'arbres, de plantes, ne sont pas des descriptions; des couleurs jetées pêle-mêle ne forment pas des tableaux. »

(CHÉNIER, *Cours de littérature.*)

Plus que jamais je me demande : existe-t-il un goût ?

Chaque peuple a ses idées sur le goût, idées qu'il choie, qu'il défend, dont il est fier, sur lesquelles il n'entend pas raillerie, tandis qu'il se raille de celui des autres peuples. Shakspeare a long-temps divisé là-dessus des gens séparés à peine par un détroit de quelques lieues. Même intolérance en goût qu'en religion.

Plusieurs grandes littératures ont trôné, çà et là, sur la face du globe ; et si la quantité de livres, la fécondité, la richesse de ces lettres hétérogènes, prouvent en faveur du goût, que sommes-nous en comparaison des Chinois, lesquels, au dire des sinologues, sont environnés d'une abondance bibliographique bien autre que celle de l'Europe ! Il en est de même, suivant les Indianistes, de la littérature samskrite. Le monde arabe n'a pas moins brillé par les lettres, et en Perse, et en Egypte, et sous les kalifats de Damas, de Bagdad, et après Mahomet, et avant Mahomet, dans les tribus de l'Héjaz, de l'Yamama, de l'Hadramant. Les Javanais ont aussi leur littérature bien plus considérable que nous ne croyons, et conservée dans le kawi, langue des gens de distinction à Borneo, à Sumatra, à

Bali, et surtout à Java. Qui ne connaît ces sa des Skaldes, préservées par l'Islande, de l'ou ou plutôt de l'envahissement du culte chréti dans son isolement sous le pôle, ces sagas q Snorre Sturleson nous a léguées en partie da sa compilation du nom d'*Edda*? Les lettres cl siques sont connues : que de chefs-d'œuvre da la Grèce écrivante! Il n'est pas jusqu'aux Ju qui n'aient fourni leur quotité en ces versets c dencés, que nous ne savons pas précisément e core classer dans la poésie ou la vraie prose.

Voilà, de compte fait, près d'une douzaine littératures; et où se trouve le vrai beau? Fier avantageux, fanatiques même que nous somm nous n'allons pas manquer de nous écrier : « nous la palme! Racine et Voltaire, voilà les typ de la perfection. »

Vienne un Chodja d'une médressé de Co stantinople, vienne un Mollah d'une mosqu académique d'Ispahan, lettrés qui voient le Louis XIV dans les abassides Al-Mamoun, A Raschid, ils citeront les Ghazèles de Saadi, l Cassides de Tantarani, le *Divan* ou *Recueil* *poésies* de Schanz, la Sapho musulmane. Da l'Indostan, allons parler de goût à Vararoutch à Rammahuroy, à Bopadeva, ces Brahmes s

vans, aides des Wilson, des Colebrooke, des Walkings, des Carey, à Calcutta, dans le défrichement des œuvres samskrites; supposeront-ils rien de plus parfait que la pléiade de Vicrâmâditya, l'Auguste de l'Inde, pléiade d'entre les astres de laquelle se détachent particulièrement Calidâsa et Djava-Deva? Enfin il est encore à Skallott, dans l'Islande, des mortels entichés des chants runiques, pour qui l'ode composée par Regner Lodbrog dans les tourmens de sa mort (il mourut dévoré des serpens dont on avait rempli sa prison), ou celle d'Harald-le-Vaillant, sont le *nec plus ultrà*, ou celle d'Eyvin, surnommé dit *la Croix des Poètes*, à cause de son talent.

Voici un paradoxe: c'est que nos deux siècles littéraires, avec leur goût exclusif, avec leur adoration des préjugés poétiques, seront dans quelques centaines d'années tout aussi discrédités que le seizième siècle, avec son intolérance religieuse et sa fureur de prosélytisme.

Qu'était-ce que la composition? Voltaire lui-même, avec son omnipotence, avant de traiter un sujet devait se demander: Comment le veulent nos talons rouges? Au sortir du boudoir de madame de Parabère, ces messieurs auraient trouvé plaisant qu'Orosmane aimât autrement

qu'à Paris. Et Mahomet, en fera-t-on un véritable Arabe, Mérope une vraie Grecque? Force fut au tragique d'extraire son soudan de l'Orient, terre trop peu galante, de le policer, de le polir, de le poudrer, de l'attendrir. Mahomet aura-t-il le style du Koran? Fi! des accumulations de métaphores, du vague dans les images, du grandiose, du gigantesque, *marcher, le soleil à droite et la lune à gauche!* Mentionner *Eblis*, l'*arbre Tuba!* Semer dans une tragédie ces myriades de perles, de diamans des *Mille et une Nuits* et de l'*Eden!* Parler du pont Al-Sirat *étroit comme un cheveu!* Toutes les exagérations, enfin, sans lesquelles les Arabes ne sont plus Arabes! Fi! vous dis-je; le goût pur ne voulait pas de cela; le duc de Richelieu parlait-il ainsi à Versailles? C'est comme si l'on avait ramené Mérope, Polifonte, la simplicité homérique; si, sous l'empire des prestiges mythologiques, ils avaient mis Jupiter à toutes phrases. Au lieu de cela, c'était *une tendre flamme*, de *glorieux lauriers*, bien que chez les Pélasges le laurier ne fût pas l'emblème de la victoire. On prêtait à Œdipe cette maxime du dix-huitième siècle :

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science.

C'était un contre-sens que cette impiété dans les bons vieux temps de la Hellade ; mais qu'importait ? Le goût avait parlé.

On sent que ce que je dis de Voltaire s'applique encore mieux à Racine, qui n'a rien vu au-delà de son siècle, lui qui, faisant pivoter son *Iphigénie* sur un sacrifice humain, c'est-à-dire, sur un acte d'un temps de la plus grande barbarie possible, n'a pas balancé à transporter là-dedans toute la civilisation de Louis XIV, les *seigneurs*, les *madames*, et les politesses, et les égards, et les ménagemens de mots, et tout l'*Œil-de-Bœuf*. La Harpe nous assure sérieusement que les mœurs turques sont très bien peintes dans Bajazet ! *Athalie* se rapprocherait de la vérité ; car l'auteur, déjà dévot, méditait les saintes écritures. Mais malheureusement il n'a pas compris l'esprit de ce que M. Salvador a fort bien nommé un *gouvernement nomocratique*. La république en Israël ayant précédé la royauté, l'opposition, c'était le sacerdoce. Les Hébreux, asservis sept fois par les Moabites, les Philistins, les Amalécites, qui avaient des rois, voulurent, eux aussi, un roi qui les menât à la guerre, et cela au grand déplaisir de Samuel, qui exerçait la suprême judicature. Que ne leur dit-il pas pour les détour-

ner : *Si vous avez un roi, il fera de vos filles parfumeuses, ses boulangères ; il fera de vous hommes de corvée.* Ils persistèrent ; mais le sacerdoce attaché aux institutions mosaïques n'était pas moins le libéralisme du temps. Aussi voyez le comité-directeur s'enfermer dans temple, avec imprécations contre les rois reines, et faisant enfin à Athalie un tout au mauvais parti que la Convention à Louis XV encore la Convention garda-t-elle une apparen de formes légales.

Ce despotisme de la superstition littérair nommée goût, M. de Chateaubriand le brisa da *Atala;* il refusa de sacrifier la vérité à cette idol à ce Jagernat des deux siècles passés. Le goût voulait pas qu'il prêtât à Atala, à Chactas, l locutions des sauvages, ces locutions que le st tionnaire Chénier a tout à l'heure ridiculisée la vérité le voulait. M. de Chateaubriand a la hauteur dans l'âme, il méprise les préjug (croirai-je à sa dévotion ?) ; il ne balança pas, brisa cette vaine statue devant laquelle le fi Voltaire s'était courbé lui-même, il se dévo aux traits des ultras littéraires, mais pour la cau de la vérité, de la nature.

Serviteurs de deux dieux différens, Voltaire

Chateaubriand ont pris pour héroïnes deux sauvages. Quelle différence entre Alzire et Atala! Alzire fait de la philosophie comme madame de Pompadour. C'est l'élégance de la bonne société du temps; mais Atala!

Aussi que nous dit Alzire? rien. On a entendu des alexandrins, il y a eu du sang pour la forme. Mais, en quittant le livre de Chateaubriand, on revient d'Amérique, on a vécu deux ou trois ans de plus, on a ajouté à la vie l'intérêt d'un voyage, on a vu Niagara, on a vu une tempête du Nouveau Monde, un incendie, le cours du Meschacebé. Aussi quelle différence dans le travail! Voltaire fit son Américaine dans quelques après-soupés; M. de Chateaubriand s'exposa à mille périls, traversa et retraversa dix-huit cents lieues de mer, il dormit dans les bois, pour revenir publier son roman. Et l'on s'étonne de ce long cri d'admiration!

CHAPITRE XXII.

Effets du concordat en France. — Fontanes, La Harpe et Chateaubriand. — Publication du *Génie du christianisme*. — Ses nombreuses éditions. — Dédicace au premier consul. — Penchant de M. de Chateaubriand à l'opposition.

> Lo ciel poss 'io serrare e disserrare,
> Come tu sai.
>
> « Je peux ouvrir ou fermer le ciel à mon gré, comme tu sais. »
>
> (DANTE.)

En 1802, la reconstruction de la monarchie allait bon train. Les républicains, Bonaparte les tenait emmaillés dans ses régimens; il rappelait les émigrés, excellens élémens de monarchie, et dont les allures courtisanesques le ravissaient de joie. Restaient les ministres des au-

tels; il les lui fallait absolument. Rien de plus facile. Dès le 15 juillet de l'année qui venait de s'écouler, il avait mis la main à un concordat, fait des concessions à l'ultramontanisme, concessions qui lui devaient mériter un jour l'onction sainte des mains sacrées du pape.

A l'occasion du rétablissement du culte, Bonaparte avait dit : « Que voulez-vous ? les villages n'ont point de comédie, il leur faut bien la messe pour le dimanche. » Lui-même venait de prendre un rôle dans la pièce, en se rendant, lors de la signature du concordat, à l'église Notre-Dame, où il fit chanter un *Te Deum* solennel.

L'armée conservait quelques germes de républicanisme ; mais notre avilissant régime militaire, qui raie du livre de vie tant d'hommes pour en faire des automates qui marcheront, chargeront, tireront, camperont et s'encaserneront avec la plus complète passivité ; notre régime militaire avait retranché de la masse, dont l'expression est l'esprit public, les républicains de l'armée. Seules, quelques sommités guerrières s'élevèrent contre le concordat : Moreau, Bernadotte, Colaud, Victor, Oudinot, Delmas, et surtout Lannes. Delmas, le soir du jour du *Te*

Deum, dit à Bonaparte aux Tuileries : « Vo
venez de faire une belle capucinade ; il ne ma
que plus que de faire mettre des chapelets e
guise de dragonnes à nos épées. » Lannes, dan
une salle des Tuileries, avait apostrophé le ca
dinal Caprara et les autres qui attendaient au
dience, et dit à Bonaparte : « Est-ce avec d
soldats de cette espèce que tu as gagné la batail
de Marengo ? A quoi diable songes-tu donc ? »

Le sénat, discoureur obligé, félicita les co
suls, ou plutôt le consul, par l'organe de Lac
pède, son président, et ces félicitations roulaie
sur un acte qui, depuis le premier artic
jusqu'au dernier, laisse entrevoir l'injoncti
de n'avoir qu'une volonté ici-bas, celle d
consul.

Non content, celui-ci, du commandeme
militaire qui lui donne l'armée, du clergé q
va travailler l'opinion en sa faveur, il prend e
core les citoyens dès le berceau. Il confie les r
nes de l'instruction publique à Fontanes d
toutes les facultés intellectuelles n'eurent gue
d'autre exercice que les combinaisons de
louange. Et, en effet, Bonaparte pouvait
mieux faire que de mettre la direction des je
tes esprits dans les mains de l'homme dont

phraséologie innocente charmait, à jours fixes, ses oreilles ?

Ce Fontanes faisait le *Mercure* avec La Harpe et M. de Chateaubriand.

La Harpe, le bonnet rouge sur la tête, avait, en 1792, ouvert la séance du Lycée par une hymne, à propos du manifeste du duc de Brunswick :

Le fer, amis, le fer ! il presse le carnage ;
C'est l'arme du Français, c'est l'arme du courage,
L'arme de la victoire et l'arbitre du sort !
Le fer ! il boit le sang ! le sang nourrit la rage,
Et la rage donne la mort.

Tel en était le début. Déjà monté sur le maître-autel de Notre-Dame, il avait, dans une improvisation républicaine, nié la divinité de Jésus-Christ.

Mais emprisonné, en 1794, par Robespierre, jeté dans les cachots du Luxembourg, athée fieffé, il en sortit le cœur contrit, tout décidé à une vie exemplaire.

Méfions-nous de tout esprit imitateur. Républicain copiste des républicains classiques, peut-être La Harpe n'a-t-il jamais compris ni la liberté ni la littérature.

Quoi qu'il en soit, c'était avec de pareilles ca-pacités que M. de Chateaubriand fraternisa dans le *Mercure*. Mais ces frottemens n'éteindront pas l'esprit d'opposition qui brûle en lui, à son insu même. Dans les grandes occasions nous verrons ce feu jaillir. A présent, tout entier à la poésie, il croit la religion encore terrassée, fait le *Génie du Christianisme*.

Depuis la publication d'*Atala*, il avait pu oublier les peines de l'indigence. Nous ne savons si cette révolution, désormais point de mire de ses attaques, l'avait fait entrer en jouissance d'une portion du domaine de Combourg, domaine paternel que les coutumes feudataires avaient jadis transporté en entier sur la tête du frère aîné. M. Malitourne pourrait nous dire dans ses Tables de la répartition du milliard si le manoir fut ou non vendu par la république. N'importe, le *Mercure* et *Atala* avaient fa de M. de Chateaubriand un homme à peu pr pécunieux.

L'empressement du monde, l'attention publ que aux aguets de tout ce qui allait sortir de plume célèbre, le portèrent avec plus d'arde à son grand ouvrage : le *Génie du Christianism*

S'encourageant du triomphe d'*Atala*, et se

tant l'obligation de justifier tant de bienveillance, il n'est pas étonnant qu'il ait sacrifié deux volumes dont il se méfiait. Ce sacrifice est réel. Cette partie de l'impression anéantie, il se mit tout de cœur à refondre son sujet, à retravailler les détails, à le disposer sur un plan beaucoup plus explicite.

« Il y avait dans mon premier travail, dit-il, plusieurs allusions aux circonstances où je me trouvais alors. J'en ai fait disparaître le plus grand nombre; mais j'en ai laissé quelques unes; elles serviront à me rappeler mes malheurs, si jamais la fortune me sourit, et à me mettre en garde contre la prospérité. »

Ce fut alors qu'il avoua ses peccadilles philosophiques. « Mes sentimens religieux, dit-il, n'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui. Frappé des abus de quelques institutions, et des vices de quelques hommes, je suis tombé jadis dans les déclamations et les sophismes. Je pourrais en rejeter la faute sur ma jeunesse, sur le délire des temps, sur les sociétés que je fréquentais; mais j'aime mieux me condamner. »

« Pour moi, dit-il encore autre part, pour moi, obscur Israélite, j'apporte aujourd'hui

mon grain de sable pour hâter autant qu'il es en mon pouvoir la reconstruction du temple.

Les gens qui courent aux nomenclatures, aux classifications, gens précautionnés qui ne veulent se hasarder à goûter les œuvres du génie qu'à bon escient, furent dans l'embarras, ne sachant si c'était un livre dogmatique que celui-ci, ou une poétique du christianisme. Qu'importe l'insolite de la forme? Faut-il circonscrire l'esprit dans les cadres jaugés et approuvés à la douane du Parnasse? On a classé les genres, on a mis à l'équerre la littérature! Mais le nouvel ouvrage était en dehors de tout cela; et, le croirait-on? l'auteur s'aventurait ainsi hors de toute limite connue, au moment même où, dans le *Mercure*, il faisait ses adorations aux modèles, les recommandait, les prônait comme la seule arche de salut! Expliquez ces hommes inexplicables.

Quelque prodigieux qu'eut été le succès d'*Atala*, celui du *Génie du Christianisme* ne le lui céda en rien. La première édition, mise en vente en germinal an 10 (cinq volumes in-8°) fut rapidement enlevée. Presque en même temps un libraire d'Avignon en publia une contrefaçon en quatre volumes in-8°, portant en titre

Nouvelle édition, à laquelle on a inséré les notes formant l'appendice, à la fin de chaque volume.

Pour ne pas ruiner le contrefacteur, M. de Chateaubriand eut l'indulgence de s'arranger avec lui, et de reconnaître cette édition frauduleuse comme la seconde de son ouvrage.

Mais la véritable seconde édition, il la donna quelques mois après chez les libraires Migneret et Ballauche, deux gros volumes in-8°, avec la *Défense du Génie du Christianisme*, brochure d'une soixantaine de pages.

On arrivait à l'année 1803, quand les mêmes libraires mirent en vente simultanément deux éditions, dont l'une en quatre volumes in-8°, et l'autre également en quatre volumes, mais dans le format in-4°, toutes deux de luxe avec neuf gravures.

Peu de temps après nouvelle édition; la sixième.

Enfin, l'ouvrage obtint les honneurs de l'*Abrégé à l'usage de la Jeunesse* (deux volumes in-12°). On retrancha les épisodes d'Atala et de René, personnages sans doute déplacés dans les écoles.

Dès la seconde édition, l'auteur avait dédié son *Génie du Christianisme* à celui qu'il regardait comme le Cyrus restaurateur du temple à

la reconstruction duquel il apportait, lui, pauv
Israélite, son grain de sable. Voici l'épître déd
catoire.

Au premier consul Bonaparte.

« CITOYEN PREMIER CONSUL,

» Vous avez bien voulu prendre sous votr
protection cette édition du *Génie du Christia
nisme;* c'est un nouveau témoignage de la faveu
que vous accordez à l'auguste cause qui triomph
à l'abri de votre puissance. On ne peut s'empê
cher de reconnaître dans vos destinées la mai
de cette Providence qui vous avait marqué d
loin pour l'accomplissement de ses desseins pro
digieux. Les peuples vous regardent; la France
agrandie par vos victoires, a placé en vous so
espérance, depuis que vous appuyez sur la re
ligion les bases de l'État et de vos prospérités
Continuez à tendre une main secourable à tren
millions de chrétiens, qui prient pour vous a
pied des autels que vous leur avez rendus.

» Je suis avec un profond respect,

Citoyen premier Consul,

Votre très humble et très obéi
sant serviteur,

CHATEAUBRIAND. »

Eh bien ! ce rôle n'allait pas au caractère de l'auteur; on l'a dit, seule l'opposition l'inspire, le travaille, donne des ailes à son génie.

Calcul ou mysticisme, n'importe, lorsqu'en 1798 il ne recula pas devant les difficultés de relever une cause vaincue, lorsqu'il s'y dévoua avec tant d'ardeur en perspective de grands obstacles, il y avait du chevaleresque dans lui; il y avait même, si l'on veut, de ce dogme romain,

Parcere victis et debellare superbos;

dogme qui, au reste, va à merveille à la disposition de son caractère.

Mais, puis le bruit, les succès, les attaques, les ripostes, les coteries, les amitiés, les inimitiés, tout cela consolida sa théorie; et dès lors, son rôle fut tracé dans le drame du dix-neuvième siècle; sa vie fut dévouée à l'accomplissement de son apostolat.

Le concordat de Bonaparte, la réouverture des églises, les acclamations de ceux pour qui cette maladroite théophilantropie défunte n'avait guère été qu'une allégorie, pauvre genre de fiction même délaissé des poètes, malgré les invitations de leur maître Boileau; toutes ces

circonstances favorables, auxquelles M. Chateaubriand ne s'attendait pas quatre a auparavant, le poussèrent, l'enchantèrent po le moment. Mais le *Génie du Christianisme* re pirait l'ancienne monarchie tout entière; l Bourbons y rôdaient, pour ainsi dire, comm des ombres mystérieuses. Il y avait tout c qu'il fallait pour rattacher le Français à la tro sième dynastie, dans ce livre dédié avec quelq pompe de paroles à celui qui en méditait u quatrième. Peut-être, M. de Chateaubriand, e quissant son livre en Angleterre, sans songer cette future dédicace, teignit-il de son affliction ses images. C'est encore beau à lui d'avoir ten à ces regrets de royalisme, lui qui a tant re fondu de chapitres. Je sais une multitude d grands écrivains de l'époque, qui n'auraient pa hésité à sacrifier les plus harmonieuses jérémiades, pour se mettre au niveau des choses.

Quant à Bonaparte, il ne voulut pas voir ce qui lui préjudiciait. Accoutumé à avancer ses affaires, autant par l'indulgence à l'intérieur que par sa belliqueuse activité au dehors, il semblait dire, lui aussi : *Quid times? Cæsarem vehis.*

Plus tard, il s'est repenti de sa méprise; au moment de sa chute il a dit, du moins l'assure

M. de Chateaubriand, que l'ouvrage dont la publication avait le plus nui à son pouvoir, c'était le *Génie du Christianisme.*

Et cependant Bonaparte, dès qu'il avait connu l'auteur, n'avait eu pour lui que des idées de bienveillance, entraîné qu'il était d'instinct vers cet homme, le futur Napoléon de la littérature. Mais M. de Chateaubriand n'a pas répondu à cet amour. Sa reconnaissance pour le relèvement des autels vieillie, il commença à guerroyer. C'est qu'il y a en lui un besoin d'opposition ; son organisation craniologique le veut ainsi. Nous le verrons sous ces Bourbons, qu'il appelle, qu'il pleure, qu'il vante, qu'il recommande ; nous le verrons dans l'opposition encore.

Oui, ce besoin d'opposition, de combats, besoin qui met en lumière son talent, on le voit jaillir de son caractère, jusqu'aux plus petites choses, même dans ce petit tableau d'intérieur. Il est calqué de la main d'une dame qui a beaucoup vu M. de Chateaubriand.

« Ses moindres goûts d'intérieur accusent son humeur belliqueuse. Il a critiqué Buffon pour avoir oublié dans son Histoire naturelle, le chien de l'aveugle ; mais, en général, il a peu

d'estime pour les chiens, et leur préfère les chats. Sa maison est toujours pleine de ceux-ci. « Le chien, dit-il, est un esclave qui se soumet lâchement à tous les caprices de son maître, et s'humilie sous la main qui le frappe; le chat sait se venger, le chat sait être libre. »

« De même il met l'âne avant le cheval : « Le cheval, dit-il, est un écervelé, l'âne raisonne. Homère a comparé Ajax à un âne, et non à un cheval : c'est un âne que la Bible fait parler. L'âne est têtu ; quand il a choisi un chemin, ni menaces, ni bride, ni bâton ne l'en peuvent détourner : il marche parce qu'il le veut bien, et à sa guise. » En un mot, selon M. de Chateaubriand, l'âne et le chat sont des libéraux, le chien et le cheval de vrais ultras; car, au fond de toutes les opinions de M. de Chateaubriand, il y a ce libéralisme généreux et éclairé qui, grâces à Louis XVIII et à sa Charte, s'accordent très bien avec le culte de la monarchie. »

CHAPITRE XXIII.

Examen du *Génie du Christianisme*. — Étranges assertions. — Perfection de sa poésie et faiblesse de son argumentation. — Paradoxes sur les mystères. — Examen de la *Genèse* de Moïse. — Belle peinture du déluge.

Tantôt m'éblouissant d'une clarté soudaine,
La sainte poésie et m'échauffe et m'entraîne;
Et ma pensée, ardente à quelque grand dessein,
En vers tumultueux bouillonne dans mon sein.

(André Chénier.)

—

C'est comme une riche collection de tableaux d'un grand maître, que ce *Génie du Christianisme*; mais c'est plutôt une église qu'un musée. Quant au coloris, quant à l'admirable harmonie des clair-obscurs et des lumières, quant à la vivacité des touches, au feu, à la richesse des com-

positions, je ne crois pas qu'on puisse rien de plus beau.

Malheureusement l'auteur veut aussi faire de la théologie; et dès qu'il entreprend d'argumenter, force est à la poésie de se taire.

Alors le charme, ou cesse, ou s'amoindrit; il nous laisse à nous-mêmes. Le père Aubry, on se le rappelle, se dessine dans une atmosphère si étincelante, sa faconde se déborde avec tant de prestiges resplendissans, que l'on s'abandonne à une illusion délectable. On est chrétien, on est tout ce qu'il veut.

Oui, dans le *Génie du Christianisme*, il n'y a pas prétention continue à la poésie. Il y a argumentation, par conséquent, appel à la doctrine.

Relèverons-nous sérieusement les assertions suivantes?

« Les conséquences immédiates de cette haine contre l'Évangile furent un retour plus affecté que sincère vers les dieux de Rome et de la Grèce, auxquels on attribua les miracles de l'antiquité (Notez que c'est du dix-huitième siècle que parle l'auteur). On ne fut point honteux de regretter ce culte qui ne faisait du genre humain qu'un troupeau d'insensés, d'impudiques ou de bêtes féroces. »

Je ne puis deviner quelle idée travaille de rigorisme le nouvel apôtre, en parlant du retour des esprits au paganisme sous l'ancien régime, si ce n'est le parallèle forcé de Voltaire avec Julien. Le paganisme prêché à l'ancien régime! C'est tout le contraire; les germes de ce qu'on appelle le romantisme, schisme, comme l'on sait, très anti-mythologique, fermentaient déjà. Il y avait croisade; commencée par Lamothe, Voltaire la menait à fin, écrivant au roi de Prusse :

Qu'un autre dans ses vers lyriques,
Depuis deux mille ans répétés,
Brode encor des fables antiques,
Je veux de neuves vérités;
Divinités des bergeries,
Naïades des rives fleuries,
Satyres qui dansez toujours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers et de beaux jours,
Allez remplir les hémistiches
De ces vers pillés et postiches,
Des rimailleurs suivant les cours.

Capitulation que Voltaire voulut bien leur accorder; encore pour les éconduire avec la vie sauve, Démoustiers les déguisa-t-il avec l'habit

français, les plâtrant de blanc, de rouge, d'esprit de salon, de mouches, de frivolité. Mais vraiment personne n'a incriminé ces pauvres dieux repoussés avec perte, bien et dûment convaincus d'avoir fait du genre humain un troupeau de bêtes féroces. Non, il n'existait pas dans la Grèce ni à Rome ce fanatisme d'évangélisation, cet esprit de persécution contre les gentils. Jamais guerres de religion, jamais sang répandu par les soldats d'Alexandre ou de César, contre les adorateurs d'Osiris, de Tentatès, d'Irmensul, d'Ormusd et d'Arimanes. Rome recevait tous les dieux de la terre dans ses temples; la Grèce, non moins accommodante, affublait vite du nom de Mercure, de Cybèle, d'Adonis, toute divinité exotique. Jamais une dogmatique furieuse ne catéchisa le monde à la manière des Pizarres, des Cortès, des Albuquerques, des Montfort, des Saint-Dominique.

Dix-huit siècles de christianisme, dix-huit siècles d'agitations, de remuemens, de troubles, de guerres civiles, étrangères, de croisades, de persécutions contre Maures, schismatiques, hérésiarques, idolâtres, Vaudois, Indiens.

L'auteur divise son écrit en quatre parties; la première traite des dogmes et de la doctrine.

La seconde et la troisième renferment la *Poétique du christianisme*, ou les Rapports de cette religion avec la poésie, la littérature et les arts.

La quatrième contient le Culte, c'est-à-dire ce qui concerne les cérémonies de l'église, et tout ce qui regarde le clergé séculier et régulier.

On conçoit que la partie dogmatique se hérissait de difficultés pour l'auteur, parce qu'elle se détachait plus que les autres de sa faculté dominante, l'imagination : aussi paraît-il avoir exhumé saint Thomas-d'Aquin, Rubriquis, tous les casuistes qui surent quelque peu avoir raison avec des contemporains peu faits aux arguties de l'école. Ne soyons pas étonnés de l'entendre dire à l'endroit des mystères :

« Il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie, que les choses mystérieuses...... L'enfance n'est si heureuse que parce qu'elle ne sait rien; la vieillesse si misérable que parce qu'elle sait tout. »

Certes, les écoles pour qui le grand-maître de l'instruction publique, M. de Fontanes, fit faire une édition particulière du *Génie du Christianisme*, durent jeter livres et cahiers à la tête du damnable magister: il ne tendait à rien moins qu'à corrompre leur enfance en l'instruisant.

De conséquence en conséquence, l'auteur vient à affirmer que la religion chrétienne est supérieure aux cultes de l'antiquité, par cela même qu'elle est incompréhensible (Voyez Chap. III); et il ajoute que: « C'est une très méchante manière de raisonner que de rejeter ce qu'on ne peut comprendre. »

Vient le mystère de la Rédemption. « La Trinité confond notre petitesse, accable nos sens de sa gloire, et nous nous retirons anéantis devant elle. Mais la touchante rédemption, en remplissant nos yeux de larmes, les empêche d'être trop éblouis, et nous permet de les fixer un moment sur la croix. »

Je ne sais dans quels sermons furibonds l'auteur est allé chercher ses argumens impitoyables. Croit-il un mot de ce qu'il dit ci-après?

« Sans décider ici si Dieu a tort ou raison de nous rendre solidaires (de la gourmandise d'Adam), tout ce que nous savons, et tout ce qu'il nous suffit de savoir à présent, c'est que cette loi existe. Nous voyons que partout le fils innocent porte le châtiment dû au père coupable; que cette loi est tellement liée au principe des choses, qu'elle se répète jusque dans l'ordre physique de l'univers. Quand un enfant vient à la vie gan-

gréné des débauches de son père, pourquoi ne se plaint-on pas de la nature? Car, enfin, qu'a fait cet innocent pour porter la peine des vices d'autrui? Eh bien! les maladies de l'âme se perpétuent comme les maladies du corps, et l'homme se trouve puni dans sa dernière postérité de la faute qui lui fit prendre le premier levain du crime. »

Et M. de Chateaubriand appelle cela les beautés de la religion chrétienne! et, autant que faire se peut, il s'efforce de paraître persuadé!

Mais bientôt le poète fait jouer ses prestigieux éclats qu'il épandra plus tard avec pleine force ; déjà le chapitre de l'Incarnation charme de style ; c'est que quand la matière perd de sa rugosité, la plume de l'écrivain court avec enchantement, avec joie, semant ses merveilles.

Voyez-le se délecter dans ce passage :

« L'incarnation nous présente le souverain des cieux dans une bergerie; *celui qui lance la foudre, entouré de bandelettes de lin; celui que l'univers ne peut contenir, renfermé dans le sein d'une femme.* L'antiquité eût bien su tirer parti de cette merveille. Quels tableaux Homère et Virgile ne nous auraient-ils pas laissés de la nativité d'un Dieu dans une crèche, des pasteurs accourus au ber-

ceau, des mages conduits par une étoile, d anges descendant dans le désert, d'une vier mère, adorant son nouveau-né, et de tout mélange d'innocence, d'enchantement et grandeur!

« .... Marie est la divinité de l'innocen de la faiblesse et du malheur. La foule de adorateurs dans nos églises se compose de p vres matelots qu'elle a sauvés du naufrage, vieux invalides qu'elle a arrachés de la mort s le fer des ennemis de la France, de jeunes f mes dont elle a calmé les douleurs. Celles-ci portent leurs nourrissons devant son ima et le cœur du nouveau-né, qui ne compr pas encore le Dieu du ciel, comprend cette divine mère qui tient un enfant dans bras. »

Ensuite, nouvelle échappée de casuisme à l casion des sacremens. Le voyez-vous, dès moment qu'il n'a plus rien à peindre, se réfu gier dans les thèses théologiques, prenant à Torquemada, à tout autre rigoriste!

A l'occasion de la communion, il répète cette objection :

« Mais, dira-t-on, que signifie cette communion mystique, où la *raison* est obligée de se

soumettre à une *absurdité*, sans aucun profit pour les mœurs ? »

Il répond : « Qu'on nous permette d'abord de répondre, en général, pour tous les rites chrétiens, qu'ils sont de *la plus haute moralité*, par cela seul qu'ils *ont été pratiqués par nos pères*; par cela seul que *nos mères ont été chrétiennes sur nos berceaux*; enfin, parce que la religion a chanté autour du cercueil de nos aïeux, et souhaité la paix à leurs cendres. » A merveille ! Le monachisme, le célibat, il n'est rien d'inconstitutionnel qu'il ne défende. Nous aimons mieux y voir un écrivain attaché à son système, procédant avec un parti pris, et se riant à part lui de ce qu'il prouve. Aussi, empressons-nous d'en venir au poète, et finissons les sacremens par cette scène à la manière de Greuze.

« Dans nos campagnes, les fiançailles se montraient encore avec leurs grâces antiques. Par une belle matinée du mois d'août, un jeune paysan venait chercher sa prétendue à la ferme de son futur beau-père. Deux ménétriers rappelaient nos anciens *minstrels*, et ouvraient la pompe en jouant sur leur violon des romances du temps de la chevalerie, ou des cantiques de pèlerins. Les siècles, sortis de leurs tombeaux

gothiques, semblaient accompagner cette je nesse avec leurs vieilles mœurs et leurs vie souvenirs. L'épousée recevait du curé la bér diction des fiançailles, et déposait sur l'au une quenouille entourée de rubans. On retoı nait ensuite à la ferme; la dame et le seigne du lieu, le curé et le juge du village s'asseyaiı avec les futurs époux, les laboureurs et les m trones, autour d'une table où étaient servis verrat d'Eumée et le veau gras des patriarch La fête se terminait par une ronde dans la grar voisine; la demoiselle du château dansait, son de la musette, une ballade avec le fian tandis que les spectateurs étaient assis sur gerbe nouvelle, avec les souvenirs des filles Jéthro, des moissonneurs de Booz, et des fi çailles de Jacob et de Rachel. »

A l'occasion des *Lois morales* et du *Décalog* l'auteur fait une pièce à Solon, Minos, Zoro tre, Brama, à la plupart des législateurs ar ques, en réduisant leurs enseignemens à qu ques préceptes de peu de pages. Amoindris de sorte, il les met en face de Moïse, qui er bonne raison, descendant des hauteurs brûl tes, les tables de pierre sur sa poitrine, le fre hérissé de deux rayons de feu, le visage respl

dissant des gloires du Seigneur, et la terreur de Jéhovah marchant devant lui. Pas n'est nécessaire de dire que tous les législateurs des gentils n'y sauraient tenir. Il s'aide merveilleusement de nos manières de voir modernes pour arguer contre des jurisprudences nées et mûries sous le soleil oriental, adaptées à des besoins climatériques. Mais à mesure que vient le tour de Moïse, nous, gens d'aujourd'hui, nous n'avons, suivant l'auteur, point d'assimilation à chercher dans son *Décalogue* avec notre nationalité moderne, occidentale. On sent la partialité.

Que ne nous applique-t-il les lois mosaïques comme celles de Brama! il n'y aurait pas moins de disparates; mais cela n'entrait pas dans l'esprit de l'ouvrage.

Nous voudrions cependant le voir admirer, dans la législation judaïque, cette nationalité si vivace, conséquence d'un esprit de patrie qui a traversé la suite des temps, toujours intact malgré l'éparpillement et le cosmopolitisme de ses religionnaires. Au lieu de cela, l'auteur s'arrête devant les lettres du mot Jéhovah, qui, dit-il, énoncent miraculeusement les trois présences de Dieu : *havah*, il fut; *hovah*, étant; et JE,

qui, lorsqu'il se trouve placé devant les trois tres radicales du verbe, indique le futur, hébreu, *il sera* (comme si le plus faible héb sant ne savait pas que le mot Jéhovah n'est hébreu, mais une corruption française du nom *Iêou*); au lieu, dis-je, de s'enthousias si à faux, que ne montrait-il la prévoyanc Moïse, cachant dans le ciel, dans la splend des éclairs, la main qui trace la constitution charte de la république israélite, et à l'aid cette consécration hiératique, préparant l' position sacerdotale contre les rois, qui, pa suite, tenteraient de l'enfreindre.

Moïse est-il l'auteur de la *Genèse?* Indép damment d'une foule de preuves d'apocryph il serait bien étonnant que le Juif d'Egypte, lève de Thermutis, l'adepte des Choniatl de Thèbes, d'Héliopolis, n'eût pas conserv moindre idée égyptienne, déposant tout l'acc de son enfance pour prendre à la Babylonie la Babylonie loin placée, ses mythes, son ca vas théogonique et cosmogonique. La *Genè* une infinité de rapports avec ce que Bérose n dit dans ses *Antiquités chaldaïques*. Cela po et sans partialité aucune, on peut conjectu que ce fut durant la captivité que les Juifs s'i

burent de ces dogmes, et qu'au retour, Helkias, ou tout autre, rédigea la *Genèse* sous l'empire des réminiscences babyloniennes.

Ce qui, au reste, ne diminue en rien le mérite de Moïse, et si une partie du *Pentateuque* perd à cela cinq cents ans d'antiquité, il n'en est pas moins vrai que l'*Exode* est en partie rédigé sur des écrits de la main du législateur, dont le *Lévitique*, les *Nombres*, le *Deutéronome*, sont certainement les ouvrages.

Je le sais, M. de Chateaubriand n'était pas tenu à l'adoption de ces hypothèses vraisemblables, mais moins respectables que la tradition. Ce n'est pas que la sagacité et l'instruction que nous lui avons reconnues dans l'*Essai* se soient retirées de lui ; au contraire, il en déploie toutes les ressources ; mais les conclusions doivent se rattacher à son plan, tendre au triomphe de l'église militante. Quoi qu'il en soit, profitons toujours de cette esquisse du serpent à l'occasion du tentateur de notre mère Eve :

« Le serpent a souvent été l'objet de nos observations, et, si nous osons le dire, nous avons cru reconnaître en lui cet esprit pernicieux et cette subtilité que lui attribue l'Ecriture. Tout est mystérieux, caché, étonnant, dans cet in-

dant il fuit comme une ombre, il s'évanouit
giquement, il reparaît et disparaît encore, s
blable à une petite fumée d'azur, ou aux éc
d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se fo
en cercle et darde une langue de feu ; tar
debout sur l'extrémité de sa queue, il ma
dans une attitude perpendiculaire, comme
enchantement. Il se jette en orbe, monte et
baisse en spirale, roule ses anneaux comme
onde, circule sur les branches des arbres, g
sous l'herbe des prairies, ou sur la surface
eaux. Ses couleurs sont aussi peu détermi
que sa marche ; elles changent aux divers
pects de la lumière, et, comme ses mouvem
elles ont le faux brillant et les variétés trom
ses de la séduction... Il s'associe naturellem
aux idées morales et religieuses, comme
une suite de l'influence qu'il eut sur nos d
nées. Objet d'horreur et d'admiration, les h
mes ont pour lui une haine implacable, ou t

cœur et l'éloquence à son caducée. Aux enfers, il arme le fouet des furies ; au ciel, l'éternité en fait son symbole. Il possède encore l'art de séduire l'innocence ; ses regards enchantent les oiseaux dans les airs ; et sous la fougère de la crèche la brebis lui abandonne son lait. Mais il se laisse charmer par les doux sons ; et, pour le dompter, le berger n'a besoin que de sa flûte. »

Dans les chapitres suivans il défend très bien sa *Genèse* contre les nombreux siècles dont la chronologie et l'astronomie des peuples étrangers vieillissent le monde. Il n'est pas en reste de savoir ; il cite ses auteurs ; il fait merveille ; on sent que cette dispute lui va bien mieux que le dogmatisme. Là, lui servent ses notions bibliques, historiques ; là, il procède avec méthode ; mais quoi ! toute cette plaidoirie, que peut-elle contre l'avancement des sciences positives ? depuis 1800, Werner, Buckland, Rémond, Cordier, et autres géognostes, ont poussé si loin une science à peu près inconnue avant eux, la géognosie ! De là ces périodes anté-diluviennes, dont la plus orthodoxe théologie ne saurait contester les débris animaux pétrifiés ; périodes qui se coordonnent quelque peu avec ces djoghes, ou périodes multiséculaires des Hindous, dont on

s'est moqué assez long-temps. Les Anglais déchiffrent les livres hiératiques des Brahmes; nous, en Égypte, nous avons exploré de bien antiques monumens; Champollion jeune a lu leurs inscriptions; peut-être cette grande année de trente-six mille ans, dont parlaient les hiérophantes de Memphis et d'Héliopolis à Platon, n'est pas du tout fabuleuse; la géologie l'approuve déjà, l'archéologie y trouve des solutions; et enfin, suivant M. Bory de Saint-Vincent, cette Atlantide des traditions égyptiennes n'est pas aussi difficile à trouver qu'on l'a cru jusqu'ici.

La première partie finit en arrêtant nos regards sur le spectacle du déluge, que l'auteur met devant nous avec sa supériorité accoutumée.

« Soit que Dieu soulevant le bassin des mers ait versé sur les continens l'océan troublé, soit que, détournant le soleil de sa route, il lui ait commandé de se lever sur le pôle avec des signes funestes, il est certain qu'un affreux déluge a ravagé la terre.

« En ce temps-là, la race humaine fut presque anéantie. Toutes les querelles des nations finirent, toutes les révolutions cessèrent. Rois,

peuples, armées ennemies, suspendirent leurs haines sanglantes, et s'embrassèrent saisis d'une mortelle frayeur. Les temples se remplirent de supplians qui avaient peut-être renié la divinité toute leur vie; mais la divinité les renia à son tour, et bientôt on annonça que l'Océan tout entier était aussi à la porte des temples. En vain les mères se sauvèrent avec leurs enfans sur le sommet des montagnes; en vain l'amant veut trouver un abri pour sa maîtresse dans la même grotte où il avait trouvé un asile pour ses plaisirs; en vain les amis disputèrent aux ours effrayés la cime des chênes; l'oiseau même chassé de branche en branche par le flot toujours croissant, fatigua inutilement ses ailes sur des plaines d'eau sans rivages. Le soleil, qui n'éclairait plus que la mort au travers des nues livides, se montrant terne et violet comme un énorme cadavre noyé dans les eaux; les volcans s'éteignirent en vomissant de tumultueuses fumées, et l'un des quatre élémens, le feu, périt avec la lumière.

» Ce fut alors que le monde se couvrit d'horribles ombres, d'où sortaient d'effrayantes clameurs; ce fut alors qu'au milieu des humides ténèbres, le reste des êtres vivans, le tigre et l'agneau, l'aigle et la colombe, le reptile et

l'insecte, l'homme et la femme, gagnèrent tous ensemble la roche la plus élevée du globe ; l'Océan les y suivit, et soulevant autour d'eux sa menaçante immensité, fit disparaître sous ses solitudes orageuses le dernier point de la terre. »

CHAPITRE XXIV.

Grandes beautés des seconde et troisième parties du *Génie du Christianisme*. — M. de Chateaubriand égale Homère parfois. — L'immortalité de l'âme. — Le platonicisme, source de beaucoup de dogmes du christianisme ; pourquoi ? — Aridité du ciel chrétien, par rapport aux autres, cause du rigorisme de notre clergé.

A la par en las ondas
Te hallo del ondo mar : los vientos llamas
Y a saña los entregas
O, se te place, su furor sossiegas :
Pordo quiera infinito
Tu encuentro y sientro ; en el florido prado
Y en el luciente velo
Con que tu ombrosa noche entolda el cielo.

« Je te trouve dans les abîmes de la profonde mer ; tu déchaînes les vents, tu excites leur rage ; ou, s'il te plaît, tu calmes leur fureur. Partout je te rencontre, je te sens infini dans un pré fleuri comme dans le voile étincelant dont tu revêts les cieux dans l'obscurité de la nuit. »

(Melendez.)

—

Déjà, dès la première partie, parfois le magicien se laisse aller en volupté à l'accomplissement de ses prestiges de style. Il aborde à pré-

sent la poétique du christianisme ; le voilà enfin dans l'éther qui s'harmonie à son essence.

Ce n'est plus dans la poussière des canons des conciles, ni dans les sermons des orthodoxes, des anti-hérésiarques, qu'il va faire ses investigations, ni dans ces arides disputes mortes avec l'arianisme, le nestorisme, l'eutychéisme; ce n'est plus dans ces arguties qu'il va éteindre les feux limpides, jaillissans, de son coloris. La nature ! la voilà la muse dont il s'inspire à présent, qui vient à ses invocations, émaillée, riche, l'embaumant de ses balsamiques émanations, le rafraîchissant de ses brises aux mélodieux murmures, le couronnant de ses plus odorantes guirlandes, fée chérie et prodigue envers lui de ses aimables caresses.

Voici le début de ces hymnes délicieuses.

« Il est un Dieu ; les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent ; l'insecte bourdonne ses louanges ; l'éléphant le salue au lever du jour ; l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : Il n'y a point de Dieu. »

Il y avait dans Bernardin de Saint-Pierre une tendresse d'imagination qui se laissait volon-

tiers aller à des extases enfantines; possédant des connaissances très variées, mais incomplètes dans toutes sortes de sciences positives, ce qui lui manque, c'est de la supériorité de jugement; de là cette bonhomie qui fait rabacher souvent sa muse. Ses *Études* et ses *Harmonies* courent aussi d'erreurs en erreurs. Si M. de Chateaubriand n'avait pas voulu être résolument dévot, il allait nous achever Bernardin; nous allions ravoir Bernardin haut de génie, doué de jugement, formé à des doctrines saines. Mais telle a été la fatalité, que notre contemporain, de parti pris, tombe dans des admirations que l'autre ne devait qu'à la faiblesse de son âme; aussi faut-il nous résoudre à voir avec lui le doigt de Dieu dans les plus petites choses: une toile d'araignée, le pétale d'une fleur, un brin d'herbe, tout sera témoignage de la divinité. Grands dieux! que l'artillerie de la philosophie aurait bon marché de cela! quelques vers, même de Shelley, de Leigh Hunt, de Byron, des célébrités, enfin, de l'*école satanique* anglaise, saisissant vivement la raison, agissent plus profondément que ces pieuses mélodies de nos deux poètes français.

Mais faisons concession à la mysticité de l'auteur, comme en ouvrant Hésiode ou Homère,



nous apostasions momentanément pour le [illegible] Olympe.

«Réunissez en un moment par la pensée les plus beaux accidens de la nature; supposez que vous voyez à la fois toutes les heures du jour et toutes les saisons, un matin de printemps et un matin d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages; des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimas, des champs dorés par les moissons, vous aurez alors une idée juste du spectacle de l'univers. Tandis que vous admirez ce soleil, qui se plonge sous les voûtes de l'Occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore. Par quelle inconcevable magie ce vieil astre qui s'endort fatigué et brûlant dans la poudre du soir, est-il, en ce moment même, ce jeune astre qui s'éveille humide de rosée, dans les voiles blanchissantes de l'aube? A chaque moment de la journée, le soleil se lève, brille à son zénith, et se couche sur le monde; ou plutôt nos sens nous abusent, et il n'y a ni orient, ni midi, ni occident vrais. Tout se réduit à point fixe, d'où le flambeau du jour fait éclater à la fois trois lumières en une seule substance. Cette triple splendeur est peut-être ce que la nature a de plus

beau; car en nous donnant l'idée de la perpétuelle magnificence et de la toute-présence de Dieu, elle nous montre aussi une image éclatante de sa glorieuse Trinité. »

Dans la théologie d'Homère et de Virgile, je ne connais rien d'aussi beau. Je sais que les imitateurs nous ont affaibli le grandiose des sublimités grecques; que si l'on n'avait pas, dans des vers de toute dimension, tant ébranlé les cieux au sourcillement de Jupiter, nous sentirions la commotion électrique de ces hexamètres :

> Η καὶ κυανέῃσιν ἐπ' οφρύσι νεῦσε, Κρονίων
> Ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται, ἐπιῤῥώσαντο ἄνακτος
> Κρατὸς απ' αθανάτοιο, μέγαν δε ἐλέλιξεν Ὄλυμπον.

« A ces mots, le fils de Saturne fait un signe de ses noirs sourcils; les cheveux sacrés du roi des dieux se dressent et se relèvent sur sa tête immortelle, et tout l'Olympe fut ébranlé par ce signe redoutable. »

(*Iliade*, livre Ier.)

Vivant d'une vie toute gymnastique, les Grecs se laissaient impressionner à ces images de force; même effet à ce pari, risible pour nous, où Jupiter, pour montre de sa puissance, propose aux dieux de faire descendre une chaîne d'or du ciel qu'ils tireront tous d'en bas; et vainement, tan-

dis que lui, seul dans l'Olympe, les enlèvera, eux, la terre et les enfers. Maladroits, ceux qui rehaussent Jéhovah par de la force corporelle qui ne nous captive pas, nous gens d'aujourd'hui. Milton, avec toutes ses foudres, ses carreaux, fera-t-il grande impression sur moi qui sais assez de physique pour calculer l'effet de la pression des vapeurs? M. de Chateaubriand est complètement moderne dans ses images de sa Trinité; il est neuf, il est brillant, et il conclut admirablement. Chacun dans leur sphère, Homère et Chateaubriand sont sublimes, peut-être le dernier est-il supérieur.

Nous voudrions que la poésie exhalât l'élixir de toutes les sciences, qu'elle rayonnât de tout le savoir de l'époque. Voici du haut Chateaubriand :

« Conçoit-on bien ce que serait une scène de la nature, si elle était abandonnée au seul mouvement de la matière? Les nuages obéissant aux lois de la pesanteur, tomberaient perpendiculairement sur la terre, ou monteraient en pyramides dans les airs. L'instant d'après l'atmosphère serait trop épaisse ou trop raréfiée pour les organes de la respiration. La lune, trop près ou trop loin de nous, tour à tour serait invisible,

tour à tour se montrerait sanglante, couverte de taches énormes, ou remplissant seule de son orbe démesuré le dôme céleste. Saisie comme d'une étrange folie, elle marcherait d'éclipses en éclipses, ou, se roulant d'un flanc sur l'autre, elle découvrirait, enfin, cette autre face que la terre ne connaît pas. Les étoiles sembleraient frappées du même vertige; ce ne serait plus qu'une suite de conjonctions effrayantes; tout-à-coup un signe d'été serait atteint par un signe d'hiver; le bouvier conduirait les pléïades, et le lion rugirait dans le verseau; là des astres passeraient avec la rapidité de l'éclair; ici ils pendraient immobiles; quelquefois se pressant en groupes, ils formeraient une nouvelle voie lactée; puis, disparaissant tous ensemble et déchirant le rideau des mondes, suivant l'expression de Tertullien, ils laisseraient apercevoir les abîmes de l'éternité.

« Mais de pareils spectacles n'épouvanteront point les hommes avant le jour où Dieu, lâchant les rênes de l'univers, n'aura besoin, pour le détruire, que de l'abandonner. »

L'organisation des animaux et des plantes, *l'instinct des animaux*, sont vus avec le même prisme. Malheureusement encore l'auteur n'est pas per-

suadé ; il s'en défendrait en vain : c'est une pié-
de résolution. Nous l'avons vu déjà donner une
multitude de motifs à son voyage en Amérique;
il en invente encore un :

« Nous voulions, dit-il, opposer une *Histoire naturelle religieuse* à ces livres scientifiques modernes où l'on ne voit que la *matière*. Pour qu'on ne nous reprochât pas dédaigneusement notre ignorance, nous avons pris le parti de voyager et de voir tout par nous-mêmes. »

Le croirait-on ! dans le même paragraphe, six lignes plus bas, cet homme *religieux* qui franchissait l'Atlantique pour butiner, *ad majorem Dei gloriam,* donne à entendre qu'il a dû sa conversion à l'aspect des déserts : « On ne revient point impie des royaumes de la solitude, *regna solitudinis* ! Malheur au voyageur qui aurait fait le tour du globe, et qui rentrerait athée sous le toit de ses pères ! »

Mais, encore une fois, considérons le poète. Ni Thompson, ni Virgile, ni Coleridge, ni le seul ami de la nature dans l'auréole luxueuse de Louis XIV, Lafontaine, n'ont rien d'aussi gracieux que cette miniature prise au hasard :

« Le bouvreuil niche dans les aubépines, dans les groseillers et dans les buissons de nos jardins;

ses œufs sont ardoisés comme la chape de son dos. Nous nous rappelons avoir trouvé une fois un de ces nids dans un rosier ; il ressemblait à une conque de nacre, contenant quatre perles bleues : une rose pendait au-dessus toute humide. Le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombrage d'un noyer qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait lever l'aurore. Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée des grâces dont il a paré la nature. »

Mêmes séductions dans la *migration des oiseaux*. L'émigration française lui revient dans l'idée. Oh ! qu'il tire alors de sa lyre des accens de mélancolie bien plus pénétrans que les douleurs imaginaires de la tragédie, ou les prétendues consomptions de quelques poètes du jour ! On reconnaîtra l'auteur, jadis abandonné, presque mourant à Guernesey.

« Le malheureux, dit-il, ne trouve pas, ainsi que l'oiseau, l'hospitalité sur sa route ; il frappe, et l'on n'ouvre pas ; il n'a, pour appuyer ses os fatigués, que la colonne du chemin public, ou la borne de quelque héritage. Souvent même on lui dispute ce lieu de repos, qui, placé entre deux

champs, semblait n'appartenir à personne ; on le force à continuer sa route vers de nouveaux déserts. Le ban qui l'a mis hors de son pays semble l'avoir mis hors du monde. Il meurt, et il n'a personne pour l'ensevelir. Son corps gît délaissé sur un grabat, d'où le juge est obligé de le faire enlever, non comme le corps d'un homme, mais comme une immondice dangereuse aux vivans. Ah ! plus heureux lorsqu'il expire dans quelque fossé, au bord d'une grand'route, et que la charité du Samaritain jette en passant un peu de terre étrangère sur ce cadavre ! N'espérons donc que dans le ciel, et nous ne craindrons plus l'exil : il y a dans la religion toute une patrie. »

Sur le ton gracieux comme sur le ton élégiaque, comme sur le mode épique, c'est toujours la plus haute possibilité. Mais ce qu'il faut remarquer, c'est cet art nouveau, à lui personnel, de conclure avec des descriptions, de prouver avec des tableaux. Je ne sache personne, dans toutes les littératures modernes ou orientales, qui possède ce genre qui plaide en peignant.

Les oiseaux de mer, les quadrupèdes, les amphibies et reptiles, les plantes et leurs migrations, il faudrait presque transcrire tous ces chapitres. Comment détacher une tête, une académie, des

fresques de Raphaël, en preuve des miracles de son pinceau? Allez, allez dans Saint-Pierre de Rome. Mais le chef-d'œuvre de notre Raphaël est sans contredit celui des *deux perspectives de la nature*.

L'immortalité de l'âme est dans le sixième livre. Il ne faut pas s'attendre, on le conçoit, à ces tâtonnemens de Timée de Locres, d'Anaxagore, de Cicéron, des Sceptiques de l'antiquité, sur l'essence de l'âme. Est-elle une fraction du grand Tout, du Pan, âme universelle qui se divise dans tout ce qui vit, végète, croît, meurt, se décompose, et rendu aux opérations de la nature, rentre dans de nouvelles organisations où cette spiritualité porte la vie? Système de spiritualisme, fondement, base première de la sagesse de l'Orient, puisque Pythagore alla l'y chercher dans le Bhagavad-Dgita, ce célèbre épisode philosophique de la grande composition épique des Hindous, le Mahâbahrâta, où Chrishna dévoile un guerrier Ardjouna sur son char au moment de livrer bataille, le système des choses qui n'est qu'une métempsycose, cette métempsycose dont Pythagore mit les abstractions à la portée des conceptions populaires!

C'est ce spiritualisme, base encore des sociétés

secrètes de Rome, de la Grèce, de l'Eg
puisque Virgile, qui nous a révélé, dans le si
livre de l'*Énéide*, quelques mystères de cette
maçonnerie, nous parle du *Spiritus intus*

Encore moins M. de Chateaubriand abor
le matérialisme d'Epicure, de Bayle, de Spi
prouvé anatomiquement par Broussais d
jours, et que jadis suivaient les synagogue
est-il parlé de vie future dans Moïse et le
phètes ?

Le platonicisme avait prodigieusement g
vers les premiers temps de l'empire romai
les débris de ce stoïcisme, fléau de la répul
qu'il priva de ses plus forts soutiens avec l
du suicide. La doctrine spiritualisée de I
régnait ; tous les catéchumènes qui, en se cc
tissant au christianisme, lui apportèrent le
de hautes facultés, tous les pères de l'églis
fin, avant leur entrée dans le culte nai
avaient trempé dans le platonicisme ; de
frappant rapport entre les enseignemens
chaire évangélique et le Phédon ; en eff
chefs de l'église persécutée pouvaient-ils :
pouiller à point nommé, à volonté, de leur
d'habitude ?

Mais le christianisme devenu religion de

alors les discordances d'une philosophie d'Athènes, accommodée tant bien que mal aux affaires de la Judée, donnèrent l'éveil au raisonnement. De là, tous ces schismes d'Eutychès, d'Arius, de Nestor et de tant d'autres hérésiarques, causes de tant de conciles œcuméniques. On régla les affaires de conscience comme l'on put; ce qui ne put s'arranger lucidement fut mis dans la catégorie des mystères dont l'examen fut taxé d'impiété; et de tout cela, il nous est venu entre autres choses cette immortalité de l'âme, que M. de Chateaubriand prouve par *le désir de bonheur dans l'homme*, par *les remords et la conscience*, par *le respect de l'homme pour les tombeaux*.

Les Pélasges parlaient d'ombres dans les Champs-Elyséens. Mais rien n'indique dans leurs poèmes sacrés la notion de l'âme; aussi ces vaines ombres se plaisaient si peu dans les bocages, qu'Achille fait un aveu bien ingénu à Ulysse dans l'Odyssée; c'est qu'il préfèrerait servir un bouvier sur terre que de vivre sur ses souvenirs glorieux dans l'Elysée.

C'était peu tentant. La morale ne gagnait donc rien à ce mythe. M. de Chateaubriand observe fort bien que, « dans l'Elysée des anciens, on

ne trouve que des héros et des hommes qui avaient été heureux ou éclatans dans le monde; les enfans, et apparemment les esclaves et les hommes obscurs (c'est-à-dire, l'innocence et l'infortune), étaient relégués aux enfers. »

A l'occasion de l'Éden de Mahomet, il se prend d'hilarité. Quelques réminiscences d'Ossian lui donnent plus de considération pour le ciel des Scandinaves, où les preux se pourfendaient dans la lice avant de courir aux banquets; puis c'était l'hydromel versé par les blondes Walkiries. Chacun se fait des joies à sa guise.

Mais réellement pour le paradis nos mystagogues se sont trouvés courts d'invention.

L'Éden des Sarrazins, s'il nous est bizarre à force de charges, n'a pas incontestablement manqué de l'attrait du merveilleux pour les Orientaux; mais nous, froids logiciens, avons la manie d'analyser leurs sensations à notre manière.

Sans doute cet arbre Tuba, de chaque feuille duquel peut sortir un cheval richement caparaçonné au moindre désir de l'élu pour le plaisir de la cavalcade; sans doute ces trois cents plats servis par trois cents esclaves aux bienheureux, et que leur appétit dévore au complet; sans doute ces houris aux yeux noirs, toujours vierges, gar-

dées dans des pavillons faits de perles, devaient ravir de joie, de plaisir et d'extase, tout ce qui fermentait de vie sous le tropique du Cancer. Dogme en harmonie avec sa latitude embrasée, nous voyons, dans peu d'années, l'islamisme dans le sens de ce cercle céleste courir de Maroc à Kanton.

Mais, en vérité, je demande en vain quelque attrait au ciel chrétien ! jouir de la présence de Dieu ! c'est une curiosité, les esprits matériels voient là trop peu de délices.

Il a donc fallu atteindre le but d'une autre manière : on a voulu pousser au ciel par crainte de l'enfer ; on a donc imaginé d'effroyables tourmens, des éternités de supplices pour intimider quiconque se soucierait peu d'un ciel aussi nauséabonde.

De là, ce caractère dur, impitoyable, de l'église, et par conséquent de ses ministres. Les curés de village veulent acquérir par la menace des âmes à Dieu. Ils donnent carrière à leur imagination. Ecartés des plaisirs du monde, ils ne rêvent que tourmens, leurs prônes sont des déclamations d'énergumènes. Et cela lorsque la foi s'en va ! Un trône se compromet aujourd'hui à soutenir l'église : Charles X en a fait l'expérience.

Le livre de M. de Chateaubriand ne gu
pas cette plaie cancéreuse du christianisme
peinture du bonheur des justes est d'une d
pérante aridité. On va le voir.

« Le plus pur de nos sentimens dans ce mo
c'est l'admiration; mais cette admiration terr
est toujours mêlée de faiblesse, soit dans l'
qui admire, soit dans l'objet admiré. Q
imagine donc un être parfait; source de
les êtres, en qui se voit clairement et sainte
tout ce qui fut, est et sera; que l'on sup
en même temps une âme exempte d'envie
besoins, incorruptible, inaltérable, infatig
capable d'une attention sans fin; qu'on
figure contemplant le Tout-Puissant, de
vrant sans cesse en lui de nouvelles con
sances et de nouvelles perfections, passant
miration en admiration, et ne s'apercevai
son existence que par le sentiment prolon
cette admiration même; concevez, de plus,
comme souveraine beauté, comme pri
unique d'amour; représentez-vous toute
amitiés de la terre, venant se perdre ou se
nir dans cet abîme de sentimens, ainsi qu
gouttes d'eau dans la mer, de sorte que
fortunée aime Dieu uniquement, sans pou

cesser d'aimer les amis qu'elle eut ici-bas; persuadez-vous enfin que le prédestiné a la conviction intime que son bonheur ne finira point: alors vous aurez une idée, à la vérité très imparfaite, de la félicité des justes; alors vous concevrez tout ce que le chœur des bienheureux peut faire entendre, c'est ce cri: *Saint! Saint! Saint!* qui meurt et renaît éternellement dans l'extase éternelle des cieux. »

CHAPITRE XXV.

L'épopée est-elle possible chez les modernes? — M. de Cha[illegible]eau-briand au moyen âge eût été notre Homère. — Examen [illegible]e sa Poétique du christianisme. — Drôles d'idées de M. de [illegible]ha-teaubriand sur le siècle de Louis XIV.

> Il dit : Debout ! Soudain chaque siècle se lè[illegible]e.
> (Victor Hugo.)

—

Deux parties du *Génie du Christianisme* so[illegible]nt consacrées à la Poétique de la religion.

Ab jove principium.

L'Épopée, en privilégiée de la hiérarchie [illegible] marche à la tête, et M. de Chateaubriand v[illegible] répandant des jugemens neufs, forts de chos[illegible] bien pensées, sur tous les poèmes épiques; ju[illegible] gemens neufs surtout, et c'est là leur grand m[illegible]

rite, jetés que nous sommes dans une rotation continuelle qui ne laisse rien de stable, de fixe, dans la tête des hommes, qui fait faner, déconsidère du jour au lendemain telle chose qui épuise l'admiration. Les hommes découvrent sans cesse; ils ne prennent plus l'horizon pour les bornes du monde : sciences spéculatives, sciences positives vont s'étendant, les idées se refondant; c'est le sceau de l'homme supérieur que de prononcer l'arrêt de son siècle sur les chefs-d'œuvre qui traversent les péripéties de la terre; la nullité qui veut mettre du noir sur du blanc, s'attache aux traditions littéraires, et répète.

Malgré sa résolution prise d'avance de donner gain aux choses chrétiennes, l'auteur hésite, balance, quand il en est aux épopées modernes. Que voulez-vous? l'épique, c'était jadis toute l'existence des peuples; l'épique était spontané, inévitable, car le merveilleux préoccupait toute pensée, car la religion, facile, amie des passions, sans austérités, sans cilice, mais au contraire riante comme Cythérée, colorée comme une Bacchante, locale aux horizons grecs, mariée aux souvenirs de ces horizons, à leurs mirages, allait si bien aux hommes, qu'elle se mêlait aux plaisirs, aux fêtes, aux travaux,

qu'aux vilains, tout était croyant; point scepticisme sur les personnages célestes, sur protections des saints ici-bas, pas plus que l que les aveugles chantaient aux matelots ph ciens, à Lycurgue comme aux marchan aux paysans, dans le palais de Codrus, com sous les portiques du Pnyx, du Pécile, la *D nide*, la *Diomédéide* ou les autres rapsodies mériques.

Il y a des fanatiques de littérature; je rappelle ce bon Vallemont, qui, à l'occa des *décades* de Tite-Live perdues, se pren gémir de bonne foi, prise ces morceaux l au-dessus de tous les trésors du monde, ses grands dieux que, lui fallût-il aller au Pé au bout de la terre, pour recouvrer ces inap ciables *décades*, il y courrait.

Je l'avoue, je sens la magie de ce fanatis oui, quelquefois j'éprouve quelque chose pareil à ces regrets, je sens qu'ils m'iraie moi aussi : ainsi je donnerais tout au mo pour un Chateaubriand au moyen âge; je l rais voulu arrivé dans un de ces siècles de po croyante, de dévotion naïve, sincère; le ch tianisme aurait eu son Homère, je vous l'ass Avec une âme aussi rayonnante, qui s'irrad

délicieusement, avec tant d'onction, aux prestiges, au surnaturel de la foi, faites-le naître au déclin du moyen âge, avant nos troubles religieux, sous François Ier, par exemple; il se plonge, se réjouit dans toute l'étendue de la pensée humaine d'alors; il la poétise, son organisation le veut, et c'est chose inévitable. Il croit, il chante à des gens qui croient, et nous avons aussi notre Iliade, non pas parfaite, non pas pleine d'art, finie, polie comme la *Jérusalem*, mais jetée au hasard, mêlée de rugosités comme les arbres trop séveux, et comme eux s'élançant dans le ciel, comme eux recueillant toutes les splendeurs du soleil sur sa cime.

Venu dans nos jours raisonneurs, qu'a-t-il fait? la poétique du christianisme, qui est, à la grande épopée, morte en embryon, ce que la poétique d'Aristote est à l'abondante Iliade.

Qu'il parle plus ou moins bien, dans son livre, de Milton, de Klopstock, du Dante, du Tasse, je lui réponds : vains raisonnemens; voilà de l'art, et l'art tue la poésie épique. Elle est perdue pour nous, passée à jamais; nous voilà déshérités des joies harmonieuses dont se rassasièrent la Grèce autour de ses rhapsodes, l'Hindostan autour de Vyâsa, de Valmiki, les islamites sous

le geste inspiré et la voix sainte du promulgate du Coran ; dont se rassasièrent, sous d'autr parallèles, dans le nord, ces Germains attent aux chantres des Nibélungen.

Suivons M. de Chateaubriand dans le rappı chement des notabilités des deux religion Ulysse et Pénélope, Adam et Ève. Il est vrai dire que, comme madame Dacier, il veut so vent voir des beautés auxquelles les auteurs n'o pas songé. Mais si de pareilles études ne sa raient profiter aux faiseurs, les autres y gagne toujours de l'approfondissement des mœurs e tiques. Viennent ensuite Priam et Lusignan, l'A dromaque d'Homère et l'Andromaque de Raci Iphigénie et Zaïre, la Sybille de Cumes et Jon

Racine et Virgile, tendres de génie comme sont, peintres aux caressantes touches, avaie trop de rapport avec M. de Chateaubriand po qu'il ne se complût pas avec eux. Ce Virgil il est vraiment une particularité sous les fe du midi avec sa mélancolie, sous ce ciel aus nien qui fait vivre en dehors, au milieu surto de cette société romaine si matérialiste, si livr aux sens ! Le spleen dans le nord, passe ; c'ı sa patrie ; là, ces poètes rêveurs, pleureurs, q agissent sur nos fibres, mais qui nous néce

sitent, pour tempérer en nous les effets de leur mélancolie, les cordiaux des compositions grecques, latines, méridionales enfin. Avec Gessner, avec Schiller, Wieland, avec les Russes Poushkine, Chikhmatow, Ryléief, avec enfin Byron, Montgommery, Young, Coleridge, Rogers, on finirait par se suicider. Le cristal étincelant, limpide, des cieux d'Italie et de Grèce darda-t-il jamais à travers les tristes et lourdes brumes du septentrion? Ces horizons purs et nets du midi mettent l'âme à son aise, l'attirent aux joies du dehors. Aussi point de rêverie habituelle chez les Italiens et les Grecs; seuls, Virgile et Pindémonte ont menti à leur ciel; l'un dut à l'expropriation et à son bannissement de Mantoue qui frappa les tendres jours de son enfance, l'autre à une phthysie, cette tristesse qui prend le change, cette tristesse d'âme qui s'ignore, qui teint à son insu les compositions, fictions et les personnages; Aristée et Ginevra; Lausus, Didon, Mélibée, Euryale, Orso, Ipatho, Teti et Peleo, tristesse qui a fait couler ces vers qu'on croirait originaires de Young ou de Kirke-Withe, tant il y a du spleen:

Dulces moriens reminiscitur Argos

. . . .

Tristis arator
Mœrentem abjungens fraternâ morte juvencum.

et les plaintes d'Aristée, l'épisode de Didon, la seconde éclogue; et tout récemment enfin vers de *la Sera*.

O così dolcemente della fossa
Nel tacito calar sen tenebroso,
E a poco a poco ir terminand' io possa
Questo viaggio uman caro e affannoso, etc., etc.

A l'occasion du *guerrier*, M. de Chateaubria definit admirablement le beau idéal. Oui, chevalier vaut mieux, poétiquement et chr tiennement parlant, que le guerrier romai Byron a dit vrai : Cervantes, en tuant la cheva lerie, a tué l'Espagne.

Dans les passions, assimilation de Didon à la Phèdre de Racine, que l'auteur a fort bien ap pelée une *épouse chrétienne;* c'est la plus citée Quant à nous, nous n'aimons pas ces anachro nismes moraux : Phèdre chrétienne ! Les Pallan tides, Neptune et son monstre, et le vœu d Thésée, tout cela est donc contre-sens ?

Du merveilleux, ou de la poésie dans ses rapport avec les êtres surnaturels. On commence par fair

honneur au christianisme de la poésie descriptive. L'assertion est bien paradoxale, car il y a là un Théocrite, un Hésiode, un Virgile et autres mécréans si intimement mêlés à la vie champêtre ! Que les Pères de l'Église se soient retirés dans les Thébaïdes, ils y vivaient bien plus dominés de l'esprit de polémique que de la manie des tableaux. On ne peut guère citer que saint Jérôme et saint Athanase qui aient demandé des distractions à la descriptomanie. On délaisse aujourd'hui Delille, et avec quelque raison ; son vers est continuellement digne, toujours à effet. Cette poésie descriptive a deux ou trois fois tout compromis ; d'abord elle fourvoya la première école italienne groupée autour de Pétrarque, et dont les défuntes célébrités ne valent pas d'être nommées ; mais la mythologie envahit leurs poèmes d'*Adonis*, de la *Théséide*, de *Philostrate*. Marini et les Seicentisti, plus tard, faillirent de même ; en Espagne, le Gongorisme gagna jusqu'à Calderon, jusqu'à Lope de Vega, jusqu'à Quevedo.

Quant au merveilleux chrétien, il est mis par M. de Chateaubriand au-dessus du merveilleux de l'idolâtrie.

Il est vrai que notre ciel étant encore inex-

paradis, de notre purgatoire? Le Dante et M
ont si bien dessiné notre enfer! ce ne sera
sous un certain rapport, sous un seul poi
comparaison que notre auteur pourrait é
la lutte des deux systèmes.

Il sent le vice, aussi ne tarde-t-il pas de r
rir à la Bible. Ici, c'est l'imagination hébr
qui se présente pour se mesurer à cell
mythologues.

M. de Chateaubriand a travaillé ses tab
L'Orient encadre également les uns et les a
mêmes décorations, même lumière. La
ou Homère, c'est à peu près même fami
métaphores, même ton, mêmes grisailles
Genèse se dramatise dans ses épisodes; l'H
de Joseph, la Création, le Déluge; Tobie
ensuite, puis l'épisode d'Esther, puis les s
figures d'Isaïe, d'Ezéchiel, de Jérémie. P
anciens, l'esprit hébreu ne l'a pas ten

mais auxquels on ne saurait reprocher leur vétusté ici, je ne sais ce que le judaïsme peut opposer. Le *Chaton* et la *Sulamite*, la pudique Esther? Adam et Ève ne sont séduisans que dans le quatrième livre de Milton, lourds qu'ils sont dans l'Eden de Moïse. Il y a encore Judith, Judith plus belle, plus mâle, plus énergique que Minerve; car Minerve ne sait pas trop ce qu'elle veut dans son Olympe : tantôt jalouse d'Arachné, tantôt prétentieuse à la pomme sur l'Ida, tantôt pacifique, tantôt guerrière; c'est un hiéroglyphe indéterminé.

Il faut le dire, la conclusion, après les beaux-arts, amenée de gré ou de force, n'est pas heureuse, encore moins péremptoire. L'*incrédulité*, dit-il, *est la principale cause de la décadence du goût et du génie*; et il ajoute :

« Quand on ne crut plus rien à Athènes et à Rome, les talens disparurent avec les Dieux, et les Muses livrèrent à la barbarie ceux qui n'avaient plus de foi en elles. »

Ce qui veut dire que la mythologie était très favorable aux lettres et aux arts, c'est ce qu'a nié l'auteur durant deux volumes.

Même vice de logique à l'égard de nous. Racine, pieux, a peint de mondaines amours;

et Voltaire, corrompu, a fait *Zaïre* et *Alzire*, modèles, suivant notre philologue, de la perfection chrétienne. Alors, l'incrédulité mène-t-elle l'art à la décadence, comme il l'assure ? Quelle décadence que celle d'où Buffon, Rousseau, Montesquieu, Voltaire s'échappent en longs éclairs ?

Mais il entre dans le plan de l'ouvrage de dénigrer la philosophie, c'est la pierre qui clot la voûte; l'esprit de jérémiade emporte l'auteur jusqu'à faire une querelle aux philosophes, comme on va voir :

« Il y a eu, à quelques exceptions près, dans notre âge une sorte d'avortement général de talens. On dirait même que l'impiété, qui rend tout stérile, se manifeste aussi par l'appauvrissement de la nature physique. Jetez les yeux sur les générations qui succédèrent au siècle de Louis XIV ; où sont ces hommes aux figures calmes et majestueuses, au port et aux vêtemens nobles, au langage épuré, à l'air guerrier et classique, conquérant et inspiré des arts ? on les cherche, on ne les trouve plus. De petits hommes inconnus se promènent comme des pygmées sous les hauts portiques des monumens d'un autre âge. Sur leur front dur respirent l'é-

goïsme et le mépris de Dieu ; ils ont perdu et la noblesse de l'habit et la pureté du langage ; on les prendrait, non pour les fils, mais pour les baladins de la grande race qui les a précédés. »

Pour le coup, le reproche va droit aux perruquiers et aux tailleurs ; ils nous ont privés de ces énormes perruques qui faisaient des *figures calmes et majestueuses*. Ils ont écourté les basques des habits ; aussi plus de ces *vêtemens nobles* des Gérontes de comédie. Quant *à l'air guerrier et classique*, c'est aux romantiques à répondre s'ils sont aussi vaillans que Rollin ; et l'épithète de *baladins* s'adresse-t-elle aux encyclopédistes, aux économistes, ou aux romantiques ? Je crois que tous en bloc ne valent pas, sous le rapport de la danse, *la grande race qui les a précédes ;* car oseraient-ils, comme Louis XIV et ses seigneurs, danser sur les théâtres ?

CHAPITRE XXVI.

Suite de l'examen du *Génie du Christianisme*. — Bonnes
vaises raisons de M. de Chateaubriand sur nos rites
messe. — Camaraderie dévote. — Sépultures païenn
pultures chrétiennes. — L'ignorance aide à la brav
Services que nous devons aux moines. — La géogra
Immense avenir que nous promet la poudre à canon

Sur des bords inconnus je porte mon essor
J'aime à cueillir des fleurs sur un sol vierg
Il m'est doux de puiser à des sources fécon
Qui me conservent pur le cristal de leurs o
J'aspire à des lauriers dont les brillans raq
N'ont jamais couronné le front de mes rivaux

(PONGERVILLE, *trad. de L*

« Puisque nous allons entrer dans le te
parlons premièrement de la cloche qui
appelle. » C'est le début de la quatrième
« L'âme peut être attendrie par les a

d'une lyre, mais elle ne sera pas saisie d'enthousiasme, comme lorsque la foudre des combats la réveille, ou qu'une pesante sonnerie proclame dans les régions des nuées les triomphes du dieu des batailles. »

Il est de fait que nous marchons dans l'état actuel au milieu de grandes impressions, et que nous n'en tirons pas le parti possible. L'antiquité avait un ordre social moins abondant, moins avancé; mais l'art en profita mieux. Intervertissons les choses. Qu'auraient dit les classiques de Louis XIV, des pompes de Rome, si, au retour de la bataille d'Actium, livrée avec des vaisseaux à trois ponts, villes flottantes inépuisables de bordées d'artillerie, Auguste avait fait son entrée dans Rome sous un ciel ébranlé de salves de canon, s'il était monté au Capitole au bruit de graves et majestueux bourdons comme celui de Notre-Dame? Quelles protestations de la poésie moderne privée de tels apparats! Quels regrets au grandiose de jadis!

A l'intérieur de l'église, l'auteur voit dans la mître, dans l'aube du prêtre, des images du vêtement antique. Mais arrivé aux chants et prières, il se prend d'admiration pour cette latinité de plain-chant, latinité de moines, pauvre,

barbare, et qui plus est, étrangère au peu tenu de l'écouter avec componction; c'est al trop loin. Ainsi, par exemple, pour suivre no système de déplacement des deux sociétés an que et moderne, qu'ils seraient mesquins Romains que nous avons vus tantôt à l'ovati d'Auguste, s'ils avaient remercié Jupiter-Ca tolin en langue chaldaïque ou éthiopienne!

M. de Chateaubriand délirait-il quand il as rait que « c'est une chose remarquable q les oraisons en langue latine semblent doubler le sentiment religieux de la fo Ne serait-ce pas, ajoute-t-il, un effet turel de notre penchant au secret? Dans le multe de ses pensées, et des misères qui assièg sa vie, l'homme, en prononçant des mots p familiers ou même inconnus, croit deman les choses qui lui manquent et qu'il ignore ; vague de sa prière en fait le charme, et s âme inquiète, qui sait peu ce qu'elle désir aime à former des vœux aussi mystérieux que s besoins. »

A quoi bon cette sophistiquée mystagogi C'est bien plus simple, avouez l'impossibilité solenniser nos sacremens par leur importan intrinsèque, avouez la nécessité de recouri

l'inconcevable. Que le prêtre crie : *Ite, missa est* en parcourant toute la diatonique du plain-chant, les fidèles imaginent quelque chose de plus qu'un *allez-vous-en, la messe est finie*; cela dit en français on ne concevrait pas un ministre de l'autel, cherchant à mettre tant de fausse pompe à une énonciation si minime.

Que M. Jules Janin, dans sa langue si charmante, avec ce rossignolage qui est son style à lui, et bien à lui, car une nuée d'imitateurs n'a pu lui dérober son secret ; que M. Jules Janin nous dise de l'abbé Chatel :

« Le prêtre était à genoux ; les assistans étaient debout. Je puis dire que cette messe, dite en français, parut à tous plus inintelligible mille fois que la messe latine. C'était chose bizarre en effet, d'entendre ce prêtre en surplis, en aube blanche, se retourner vers nous, et nous dire à douze ou quinze reprises : *Le Seigneur soit avec vous !* à quoi les petits clercs répondaient en fausset : *Et avec ton esprit !* O mon Dieu! quelle messe! quel style! Figurez-vous l'*Iliade* d'Homère traduite en vers français; figurez-vous l'*Enéïde* en prose; figurez-vous le *Don Juan* de Mozart arrangé pour deux flageolets, avec

accompagnement de guitare, et vous au[illegible] l'idée de cette profanation. »

En effet, la messe formulée il y a bientôt d[illegible] huit cents ans, avec les idées d'alors, le costu[illegible] d'alors, le rythme d'alors, la mélopée d'alors, [illegible] intraduisible. Il faudrait une cérémonie fille de siècle-ci pour remplacer la messe; mais l'ab[illegible] Chatel n'est pas homme à cela. Il est comme [illegible] Quarante qui se promènerait dans Paris avec robe de Platon, et qui croirait s'être tout-à-f[illegible] modernisé parce que son costume serait [illegible] d'elbœuf au lieu de pourpre de Tyr.

A l'égard du dimanche, c'était un parti pr[illegible] force était à M. de Chateaubriand de ravaler système décadaire de son temps; il appelle to[illegible] le renfort de sa dialectique:

« Le bœuf ne peut pas labourer plus de [illegible] jours; au bout du sixième, ses mugisseme[illegible] semblent demander les heures marquées par Créateur pour le repos. »

Il y a une infinité d'autres raisonnemens [illegible] les nombres plus ou moins curieux; mais to[illegible] cela n'est que du positif scientifique en p[illegible] perte; il lui valait mieux plaider avec du sen[illegible] ment, car le système hebdomadaire n'a procé[illegible] que de l'ignorance astronomique, même

l'héliolâtrie persane ; on le sait, le vieil orient n'avait découvert que six planètes, peu avancé comme il était en optique ; de là un jour consacré à chacune d'elles par la piété du Sabéen. Mais le jour du soleil, le septième, on le fêtait en raison de l'importance de ce dieu adoré dans toute l'Asie pyrolâtre.

L'auteur passe ensuite aux beautés de la messe. Il y en a, ne bien ! soit ; il nous le prouve ; s'il y en a, nous ne voudrions pas cette belle hiérographie chantée pour les seuls latinistes ; et à cette occasion le triumvirat du *Mercure*, les trois consuls de la génération religieuse, La Harpe, Fontanes et Chateaubriand, moyennant une innocente camaraderie, se cotisent de vers, d'éloges, pour recommander la messe. Notre écrivain cite le passage suivant de M. de Fontanes ; et M. de La Harpe, enveloppé déjà de son cilice pénitentiaire, apprend au monde que ce sont les plus beaux vers de la langue française ; les voici :

Ô moment solennel ! le peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques ;
Ses vieux murs, son jour sombre et ses vitraux gothiques,
Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,

Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue ;
La majesté de Dieu parmi nous descendue,
Les pleurs, les vœux, l'encens qui monte vers l'autel,
Et de jeunes beautés, qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encor, par leur voix innocente,
De la religion la pompe attendrissante ;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible :
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où sur des harpes d'or l'immortel seraphin
Au pied de Jehovah chante l'hymne sans fin.
Alors de toutes parts un dieu se fait entendre,
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre :
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.

Ces deux derniers vers sont à coup sûr bien étranges, si le dernier n'est pas un contre-sens.

M. de Chateaubriand s'élève à de bien poétiques aperçus dans son chapitre de *la Fête-Dieu!* Ses *Rogations* sont admirables.

« L'étendard des saints, antique bannière des temps chevaleresques, ouvre la carrière au troupeau, qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés et coupés profondément par la roue des chars rustiques ; on franchit de hautes barrières formées d'un seul tronc de chêne ; on voyage le long d'une

haie d'aubépine où bourdonne l'abeille, et où sifflent les bouvreuils et les merles. Les arbres sont couverts de leurs fleurs, ou parés d'un naissant feuillage. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers entendent tour à tour les hymnes des laboureurs. Etonnés de ces cantiques, les hôtes des champs sortent des blés nouveaux, et s'arrêtent à quelque distance pour voir passer la pompe villageoise. »

Charmant tableau! pieux tableau! Dans notre cabinet, il nous rajeunit des suaves influences du printemps. Crabbe a-t-il quelque chose de pareil? Wordsworth, lui-même, que mettrait-il à côté, lui que nombre d'Anglais préfèrent à Byron?

C'est avec la même onction que l'auteur dépeint les fêtes domestiques de Noël, des Rois.

Tout ce qui a trait aux sépultures, M. de Chateaubriand l'a embelli autant que le tombeau peut l'être.

Sans doute, nos pompes funèbres ont plus de majesté que les inhumations anciennes, soit qu'un Bossuet entonne les harmonies élevées du panégyrique, soit que les roulemens du tambour voilé accompagnent le guerrier au cercueil; mais si autour du tombeau d'Achille, ou d'An-

ie, on courait pour un trépied, pour une
pe, pour dix talens d'or, c'est que sous les
tes d'un Olympe aussi indulgent la mort
'ait pas ces terreurs dont l'enlaidissent nos
tres; le guerrier passait de la vie à cette dem
tence de l'Élysée; il n'y avait pas tant de
i le pleurer. D'aussi douces croyances faci
ent l'héroïsme; on n'était pas trop désillu-
né du vivant de Léonidas; il est très proba-
qu'il ait cru quand il a dit: « Ce soir nous
pérons chez Pluton. » Que le mépris de la vie
plus sublime aujourd'hui! Athée ou chré-
, le soldat qui ne voit rien au-delà du seuil
trépas, ou un lugubre avenir, doit moins se
ifier facilement au sentiment civique que le
rtiate, qui troquait la place publique de La-
émone pour l'Elysée, et la société de son
tore pour celle d'Hélène et de Lycurgue.

l me semble, en outre, que la sépulture
se révolte moins que la putréfaction de la
ibe dans le prosaïsme de la mort; le plus pur
éléments s'emparant de nous, le corps s'en
nt comme une pensée, la flamme se balan-
t, planant au-dessus, étreignant le cadavre
même temps qu'elle vole au ciel! et puis un
l de cendre pour l'urne, souvenir domesti-

que ! au lieu qu'il est difficile de se faire à l'image de la pourriture. Les grâces, la beauté, la jeunesse des vierges, le musculeux guerrier destinés à pareille décomposition ! On s'attriste ; et ces squelettes, et ces crânes qui roulent dans les cimetières ! Chez les Pélages, point d'autopsies, de dissections, d'amphithéâtres anatomiques ; rien enfin de ce qui dépoétise la mort. Hercule dressant lui-même son bûcher, Didon se poignardant sur le sien ; tableau où le trépas est presque aimable ; mettez-leur en perspective les vers de la bière, et plus loin un Dieu terrible ! et jugez de l'effet. Alcide chrétien eût prié Philoctète de lui faire chanter tant de messes ; Didon eût légué ses bijoux à un monastère pour être enterrée sous le maître-autel. Pusillanimité à l'article du trépas, avarice des ministres du culte, duperie et simplicité, voilà la mort du chrétien. M. de Chateaubriand a-t-il raison de s'écrier :

« En parlant de sépulcre dans notre religion, le ton s'élève et la voix se fortifie ; on sent que c'est là le vrai tombeau de l'homme ! »

Vue générale du clergé. Cette partie s'ouvre par la vie de Jésus-Christ. L'écrivain fait encore ici preuve de style ; puis viennent la hiérarchie

ecclésiastique, la vie monastique, les règles c■ ventuelles, puis les missions.

Ces voyages évangéliques sont, surtout p▭ le voyageur d'Amérique, un texte à de belles mémorations, bien que le motif de ces expéditi▭ religieuses fût difficile à légitimer; car, pourq■ troubler des peuples lointains dans leur f▭ prêcher des schismes, établir chez eux des di sions religieuses prêtes à se renforcer en guer■ civiles au premier évènement politique? Mais propagande voyait cela bien différemment!

Par rapport à la science, on ne saurait disc▭ venir de l'utilité des couvens et missions; a premiers la conservation des manuscrits, d monumens, même les plus mythologique puis les laborieuses études de bénédictins; a autres l'immense progrès de la géographie.

Oui, c'est grâce aux cloîtres que l'antiqui écrite nous vint à travers des invasions du nor durant tout le temps qu'il a fallu au sang gotl frank, burgonde, pour se reposer, s'attiédir (ses bouillonnemens sauvages; au travers (cette féodalité si guerroyante, si illettrée, (cet ordre social en deux grandes portions, l vilains déshérités de toute joie littéraire, att chés à la terre, et souvent vendus avec elle

et ces barons feudataires ou souverains, qu'à peine troubadours et trouvères, savaient attacher à des récits rimés, à des chants, en les berçant de leurs prédilections dominantes d'amour et de chevalerie.

Entre ces deux grandes masses s'isolait une fraction un peu lettrée, la sacerdotale. Eloignée des combats, détachée de la terre où le paysan se courbait pour elle, la cléricature étudiait, condamnée à une réclusion volontaire, demandant des distractions à Virgile, à Tacite, à Euripide, à Platon, à Thucydide. Quelques uns de ces moines ne se bornèrent pas au rôle de scribes; leurs pieuses fraudes nous ont dupés, et dupent encore notre avidité d'écrits antiques. Phèdre, Quinte-Curce ne sont-ils pas de fabrique monacale? et tel est le monde lettré, que si ces ouvrages portaient les noms des obscurs reclus qui les composèrent, on n'en aurait pas voulu.

« Ainsi, dit l'auteur, depuis quinze cents ans, l'église protégeait les sciences et les arts; son zèle ne s'était ralenti à aucune époque. Si dans le huitième siècle le moine Alcuin enseigne la grammaire à Charlemagne, dans le dix-huitième, un autre moine industrieux et

patient trouve un moyen de dérouler les ma
scrits d'Herculanum ; si, en 740, Grégoire
Tours décrit les antiquités des Gaules,
1754 le chanoine Mazzochi explique les tab
législatives d'Héraclée. La plupart des découv
tes qui ont changé le système du monde ci
lisé ont été faites par les membres de l'égli
L'invention de la poudre à canon, et peut-ê
celle du télescope, sont dues au moine Ro
Bacon ; d'autres attribuent la découverte de
poudre au moine allemand Berthole Schwar
les bombes ont été inventées par Galen, évêc
de Munster ; le diacre Flavio de Gioia, Nap
tain, a trouvé la boussole ; le moine Desp
les lunettes, et Pacificus, archidiacre de V
rone, ou le pape Silvestre II, l'horloge à roue

Ne fût-ce que la poudre à canon, le bien
du monachisme serait grand encore. Quel po
que ce grain de salpêtre inflammable dans
balance du monde et des destinées de la ci
lisation ! Pour les hommes, plus de cette fa
lité d'ici-bas, qui veut que tout peuple ado
par les lumières s'énerve et tombe sous le b
bare velu sorti à moitié nu, mais tempérar
mais endurci, mais fort, de ses antres hyp
boréens. La filiation des évènemens passés

à jamais rompue. La force corporelle qui menait en maîtres, le Goth, le Saxon, le Hun, le Mandchou, le Tartare, le Turcoman, sur les Gaules romaines, à Bysance, en Chine, à Bagdad; cette force corporelle ne dominera plus; les lettres, les sciences ne seront plus d'impuissans auxiliaires aux jours de l'irruption; la réflexion gagnera désormais les batailles; dorénavant la victoire est aux combinaisons mathématiques, car nous avons pour nous la force factice de la poudre; elle est au bout de nos bras cette force obéissante et terrible; nous pourrons nous adonner aux exercices de l'esprit, en suivre toute la progression possible sans craindre que l'arbre du savoir puisse être coupé par la framée du Welche.

CHAPITRE XXVII.

Entraînement de Bonaparte vers M. de Chateaubriand. — Le cardinal Fesch. — Nomination au secrétariat de légation à Rome. — Voyage en Italie. — Entrevue avec le Saint-Père — Projet d'épopée à Baïes. — Alfieri à la bière. — Sainte-Atala. — Le baptême litigieux à Rome. — Brouillerie. — Retour à Paris. — Colère et adoucissement de Napoléon.

> C'était un spectacle bien étrange que celui qu'offrait ce potentat portant des savans à des honneurs et à une fortune inusités, comme inutiles, parmi eux... et le tout pour que ces mêmes hommes, qu'il armait de tous les instrumens des sciences et des arts, devenus forts de tous les progrès de l'esprit humain, n'eussent acquis cet attirail de puissance que pour venir le déposer à ses pieds et composer des hymnes à sa louange.
>
> (De Pradt, *Congrès de Vienne.*)

Oh! que c'était une approbation bien enviée, bien désirée, bien chère, bien ambitionnée, que celle du premier consul en ce temps-là! Que

les mots qu'il laissait tomber du haut de sa gloire, mots de génie, mots profonds, portaient avec eux une belle récompense! C'est que c'était la première intelligence du siècle; il était beau d'être compris, élevé jusqu'à lui par Bonaparte; il était beau de captiver cette intelligence qui présidait au rouage européen, qui s'était éradiée sur le monde! Une fois mises de côté les questions de liberté (et combien de gens en faisaient bon marché!) il y avait du charme, de la belle et bonne gloire, à séduire cette haute sublimité. Un éloge de sa bouche, une de ses paroles brèves, pleines, fortes d'âme, faisaient la destinée d'un homme. M. de Chateaubriand l'enivra d'admiration.

Bien plus, Bonaparte se trouvait sous un triple prestige d'entraînement envers lui: d'abord sa noblesse. Le consul avait, on le sait, un faible pour l'armorial; puis la religion; la religion, il n'en faisait pas grand cas dans son particulier; mais il voulait rapiécer la monarchie, et pour cela il lui en fallait. M. de Chateaubriand était l'homme utile, indispensable à son projet. Le troisième motif d'entraînement, c'était une admiration sentie, profonde. Même à l'apogée de sa puissance, quand il marchait sur les domi-

nations de la terre, et que sa grande armée ses milliers de canons ébranlaient les continer quand enfin Napoléon n'avait plus besoin d'ai pour consolider son autorité impériale, cet admiration passionnée, il l'a toujours conse vée pour l'auteur, lui qui avait si peu de pa sions.

Mais ici, qu'on se garde de supposer quelq chose d'admiratif à notre manière, de nous v gaire; son admiration, à lui, reposait bien s d'autres bases! Il faisait si peu de cas (hommes de lettres, même les plus recc mandés par l'opinion et par lui appelés ph seurs, qu'il ne daignait pas se soumettre à la alexandrine, quand il leur faisait l'honneur dire quelques uns de leurs vers. Jamais hom plus insensible à la belle phraséologie, et à vides sonorités qui constituent la beauté p tique.

Savez-vous d'où sortait l'estime du con pour *le Génie du Christianisme?* de cela mê qu'on y désapprouvait le plus, le soutien d'u cause paradoxale. Voici comme le peint M. Bourienne :

« Un des plus grands plaisirs de Bonapart pendant la traversée, c'était, après le dîner,

désigner trois ou quatre personnes pour soutenir une proposition, et autant pour la combattre. Ces discussions avaient un but : le général y trouvait à étudier l'esprit de ceux qu'il avait intérêt de bien connaître, afin de leur confier ensuite les fonctions auxquelles ils montraient le plus d'aptitude par la nature de leur esprit. Chose qui ne paraîtra pas singulière à ceux qui ont vécu avec Bonaparte, dans son intimité; après ces luttes d'esprit, il donnait la préférence à ceux qui avaient défendu avec habileté une proposition absurde, sur ceux qui s'étaient faits les défenseurs de la raison; et ce n'était pas seulement la supériorité d'esprit qui le déterminait dans son jugement, car il préférait réellement celui qui avait combattu en faveur de l'absurdité à celui qui avait également bien discuté en faveur d'une proposition raisonnable. Il donnait toujours lui-même le texte de la discussion; il la faisait rouler le plus souvent sur des questions de religion, sur les différentes espèces de gouvernemens, sur la stratégie. Un jour il demandait si les planètes étaient habitées; un autre jour, quel était l'âge du monde; puis il donnait pour objet à la discussion, la probabilité de la destruction de notre globe, soit par l'eau, soit par le feu;

enfin la vérité ou la fausseté des pressentimens et l'interprétation des rêves. »

Épris, amoureux de M. de Chateaubriand, il faisait distinction de lui à la Pléiade qui allait régulièrement le 30 de chaque mois émarger chez Fouché ; car Fouché, oui, l'aigle de la police, avait dans ses attributions cette Pléiade, qui recevait en espèces métalliques, le prix des facilités de sa plume ; Pléiade éprise tout-à-coup du pouvoir absolu ; gens qui tuaient l'opinion républicaine au profit de ce pouvoir. Ce pouvoir les soldait, rien de plus juste ; tout travail mérite son salaire.

Quant à M. de Chateaubriand, Bonaparte ne savait plus comment s'y prendre : il l'adjoi-nit comme secrétaire d'ambassade au cardi-nal Fesch qui partait pour Rome La religion et la poésie ! cela devait aller à l'auteur du *Génie du Christianisme.*

Qu'était-ce que M. Fesch ? M. Fesch avait durant la république jeté le froc aux orties, vivant assez bourgeoisement à Ajaccio, en banquier de mesquine factorerie, c'est-à-dire chiche, lé-ineux comme il faut l'être pour vivre de cela dans un recoin. C'était chez cet excellent homme que son neveu, à son retour d'Égypte, avait

échangé contre de l'or de France, mais à un assez joli intérêt, les sequins des contribuables du Nil.

Les autels relevés, la religion triomphante, le banquier avait couru à son petit collet. Le 15 août 1802, il fut sacré évêque; puis vint le chapeau de cardinal, chapeau inévitable quand on a un pareil neveu à la tête de la France. Ses talens personnels, à lui, atteignaient à grand' peine à la médiocrité.

Décidé, à ce qu'il a dit depuis, par les instances de l'abbé Eymery, sinon porté d'instinct à l'apparat de diplomate, aux honneurs de salon, M. de Chateaubriand accepta le secrétariat; il partit.

Dans un premier voyage à Lyon, déjà il avait savouré le public enthousiasme, hommage spontané à la poésie d'*Atala*. Son second passage s'y poétisa encore en une espèce de fête académique.

Au reste, ce n'était pas à Lyon seulement; pareilles jouissances lui venaient à l'improviste, délices matérielles de la gloire : parfois se reposant dans une auberge de village, et la renommée du lieu embouchant sa trompette, arrivaient une mère, un père, leur enfant dans les

bras avec larmes et remerciemens à l'auteur du *Génie du christianisme* : il avait sauvé la religion.

« Ce qui m'a touché, écrivait-il alors à un ami, M. Jobert, c'était, du moins j'ose le croire, c'était d'avoir produit un peu de bien, d'avoir consolé quelques cœurs affligés, d'avoir fait renaître au fond des entrailles d'une mère l'espérance d'élever un fils chrétien, c'est-à-dire un fils respectueux, soumis à ses parens. »

Passé le Mont-Cenis, la Doria ouvre l'entrée de l'Italie. Turin ne lui plut pas ; la Lombardie le réconcilia avec le sol ausonien, où l'on voit d'abord un pays fort riche dans l'ensemble, et qui fait dire, « C'est bien ; » mais qui offre un bien autre enchantement quand on vient à détailler les objets.

A Milan, Murat le proconsul le reçut avec empressement, avec obligeance. Il était chargé pour lui d'une lettre de sa belle-sœur, madame Bacciochi, laquelle étendait une active protection et sur M. de Fontanes et sur M. de Chateaubriand.

Le futur roi de Naples venait d'être père, de quoi le Milanais se trouvait en liesse ; M. de Melzi, ce haut caractère encore un peu romain,

ce demi Caton, que Napoléon ne put par la suite séduire à son gré, en faire un instrument facile, gouvernait alors la république Cisalpine; il en était vice-président. M. de Chateaubriand, au gala du baptême, trouva en M. de Melzi un ami de son frère aîné.

Écrivain délicatement organisé pour les délices extatiques il n'avait encore, Memnon ambulant, résonné qu'à la belle nature. Ici ce fut le tour des pays historiques. A Rome, il s'écrie:

« J'ai vu, je crois, ce que personne n'a vu, ce qu'aucun voyageur n'a peint. Les sots! les âmes glacées! les barbares! quand ils viennent ici n'ont-ils pas traversé la Toscane, jardin anglais au milieu duquel il y a un temple, c'est-à-dire Florence? N'ont-ils pas traversé en caravane, avec les aigles et les sangliers, les solitudes de cette seconde Italie, que l'on nomme l'État romain? Pourquoi ces créatures voyagent-elles? Arrivé comme le soleil se couchait, j'ai trouvé toute la population allant se promener dans l'Arabie déserte à la porte de Rome. Quelle ville! quels souvenirs! »

La veille de Saint-Pierre, il entre dans Rome. Le pape officiait; mais, dit le secrétaire d'am-

bassade, chant médiocre, église déserte; poi de peuple!

Ses six mois environ passés en Italie fure bien plutôt les six mois d'un numismate, d'u homme de lettres que d'un homme entortil dans les arcanes d'une légation. On sent que le paysage de Tibur, la *Villa Adriana*, temples, ruines, catacombes, obélisques, Panthéon, bouleversaient bien autrement son âme que les dépêches de Paris, au reste dépêches fort tranquilles, les affaires de la religion allaient toute seules. Le secrétaire d'ambassade ne se sentai vivre qu'aux *Loges* de Raphaël, à la bibliothèque du Vatican; aussi y vivait-il bien plus qu' la chancellerie, dévidant des jours filés d'or e de soie. Déjà, il méditait ses *Martyrs*; tourmenté d'Homère, il pensait Eudore, Cymodocée; il les choyait, il les promenait à Naples, Herculanum, à Pompéï, à Baïes, et toujours l démon de l'épopée attaché à son esprit.

C'était d'ailleurs bien la terre des fascinations épiques : ici le tombeau de Virgile ave son laurier de célébrité européenne, dont il cueillit un rameau avec cette émotion que sen seul le génie, et que le génie comprend seu aussi; émotion qui fit rire assurément quelqu

lazzarone couché au soleil par là ; et qui était pour M. de Chateaubriand un pronostic sibyllin, un *Tu Marcellus eris*. Il envoya avec religion une feuille de ce laurier à son ami M. de Fontanes.

Le lac d'Averne, la grotte de la Sibylle, le littoral napolitain où dorment et Palinure et la nourrice d'Énée, il foulait tout cela au milieu de ses joies, de ses hallucinations d'épopée ; il les foulait, comme Virgile, deux mille ans avant lui, heureux de hautes, de brillantes fantaisies.

De retour à Rome, promenades à la *Villa d'Est*. Autre émoi · l'Arioste s'y délecta à la composition de son généreux poème ; promenades au couvent de Saint-Onuphre, et le Tasse y ressucitait à ses yeux, la *Gerusalemme* à la main.

A chaque pas son immense littérature se réveillait ; de là des lettres mêlées de toutes sortes de citations, de versets du Psalmiste, d'hexamètres de Virgile, d'octaves du Tasse ; puis du Catulle, puis du Jérémie, du Cicéron, de l'Arioste ; c'est un admirable pêle-mêle, bien permis d'ailleurs à l'homme en qui chaque témoignage du passé fait vibrer une des fibres de l'histoire, de la poésie, de l'Écriture.

Ce fut alors qu'il vit Alfieri, mais au m
où il entrait dans la bière. »

« Le cercueil était un peu trop court;
clina la tête du défunt sur sa poitrine,
lui fit faire un mouvement formidable. »

Prié de tenir une enfant sur les fonts
maux, M. de Chateaubriand, au grand r
ment des père et mère, voulait la no
Atala. Mais à Rome, où la réaction dév
trouvait moins violente en raison du p
dangers courus sur les lieux par le catholi
on était moins enchanté de ses ouvrages.
scandalisait, au contraire, de ces alliance
pétuelles du paganisme et du christian
Atala y était un peu trop amoureuse, le
y était entaché de la mondaineté de Lou
et des sataniques fictions de la Grèce. Bo
crut faire un agréable cadeau au pape
Chateaubriand; il a avoué lui-même
mécompte là-dessus.

Le prêtre demande au parrain que
c'était qu'*Atala*; il la cherche dans le
loge. L'auteur insiste, le curé s'entête
tend, la discussion s'engage, bref
retourne au logis, la petite imbaptisé

Plainte à son éminence il signor Fe

ci, Corse, par conséquent bien plus attaché au prosaïsme des choses liturgiques qu'au roman de son secrétaire, désavoua sainte *Atala*; même il se prit à dire que cette manie de donner aux enfans des noms profanes sentait furieusement la révolution; puis, moitié d'un ton paternel, moitié impérativement, il lui conseilla de se défaire de ses coutumes jacobines.

M. de Chateaubriand révolutionnaire! il s'en défendit, il en jura ses grands dieux, ajoutant qu'il était bien ridicule qu'on fît à lui une pareille difficulté, « car, observait-il, Votre Éminence doit bien savoir que d'*Atala* à toutes les les autres saintes il n'y a pas grande différence. — *Cospetto di Baccho!* » s'écria le cardinal scandalisé.

M. de Chateaubriand coupa le nœud gordien: il donna sa démission, et partit pour Paris.

Bonaparte parle quelque part de mauvais services que lui aurait rendus le secrétaire d'ambassade à son retour de Rome, auprès de l'ex-roi de Sardaigne; mais il disait cela à Sainte-Hélène. Depuis la brochure de *Buonaparte et des Bourbons*, cet homme au-dessus de tant d'animosités vulgaires, faisait à l'auteur l'honneur de le haïr. Oui, tandis que tant de grands coupa-

de grands traîtres à sa cause, et demeu... ès
nages, altesses, majestés même, étai... nt
ndus dans ses mépris, M. de Chateaubria... d
ait de toute l'étendue de sa haine.
s, en 1803, en apprenant cette zizan...,
arte trouva bien osé le sujet qui s'éma...
à contrarier un membre de ce que ... n
il appelait déjà sa dynastie. Il se sent... t
dans son amour-propre avunculaire. L'o... n
t la disgrâce complète; Napoléon s'étai... t
colère.
teaubriand se dessina seul avec indépen-
sous ce consulat illustre sans doute, pé-
d'éclat, période d'organisation ou plutôt
aménagement, mais qui ressemble bien, il
n convenir, à une série de capitulations de
ences, à une kyrielle d'abjurations de prin-
période mesquine sous ce rapport, dégoû-
, où ces généraux, ces guerriers de Zurich,
lmy, se laissèrent aller à la corruption du
nt, se détachèrent de la vieille cause ré-
aine, professant le culte de l'argent, ido-
de Mammon, préludant ainsi à l'anoblis-
t impérial, eux que la liberté avait portés
s ailes, eux forts par l'épée du peuple,
es coupables! qui plus tard se montrèrent

dans toute la vileté du culte de l'argent, en 1813 et 1814, quand le grand corrupteur, à son tour malheureux, lui qui disait : *Il n'y a qu'une vérité au monde, c'est d'avoir beaucoup d'argent*, se vit suicidé de ses maximes et de ses enseignemens trop bien suivis, car ceux qui avaient trahi la république pour des bâtons de maréchaux, des siéges au sénat, le trahirent lui-même pour la continuation de leurs hauts emplois.

CHAPITRE XXVIII.

M. de Chateaubriand admoneste Napoléon par sa démission d'ambassadeur plénipotentiaire en Valais. — Mot de Joséphine sur lui. — Il voyage en Auvergne et au Mont-Blanc. — Organisation craniologique de M. de Chateaubriand cause de ses contradictions en politique et en littérature.

Μεγαν δε ελελιξεν Ολυμπον.

Tout le vaste Olympe est ébranlé.
(HOMÈRE, *Iliade*.)

—

L'échauffourée de M. de Chateaubriand avec le cardinal, sa brusque démission avaient courroucé le consul. C'est une disgrâce, se disait-on; et tout ce monde encourtisané de trembler pour le poète, de se hasarder à quelque consolation secrète, la porte fermée à double tour; eh bien! au contraire, ce fut une faveur, un redoublement de faveur : de ce secrétaire d'am-

assade, de cet oseur, Bonaparte fit son ministre
lénipotentiaire dans le Valais. Pour ôter à cela
oute apparence d'exil, car il n'y voulait pas
même une arrière-pensée de rancune, le diplôme
portait autorisation pour le ministre de voyager
n France et en Italie, et de plus, la promesse
le la première ambassade vacante.

Il allait partir, des chevaux étaient à sa chaise
le poste; il se rend au cabinet du premier consul
our prendre congé. C'était dans la fatale mati-
née du 21 mars.

M. de Chateaubriand remarque sur la figure
du consul une grande altération, quelque chose
de sinistre en son regard. Bonaparte, dans la
foule, l'avait remarqué plusieurs fois; mais
pour couper court à tout embarras, il lui tourna
le dos. M. de Chateaubriand ne s'en revenait
pas moins pensif du château. Il s'en était étonné
avec son ami Fontanes, qui n'avait pas manqué
d'excuser le maître.

Les crieurs publics lui en révélèrent la véri-
table cause, la mort du duc d'Enghien.

Sur-le-champ il envoya sa démission de mi-
nistre plénipotentiaire en Valais.

« Joséphine, dit M. de Bourienne, Joséphine
me parla du seul acte de courage qui eut lieu à

cette époque, de la démission que M. de Chateaubriand avait envoyée à Bonaparte; elle admira beaucoup sa conduite, et dit: « Quel malheur qu'il ne soit pas entouré d'hommes d'un pareil caractère! cela l'arrêterait dans toutes les fautes que la constante approbation de ceux qui l'entourent lui font faire. »

Napoléon n'avait pas pour habitude de recevoir des admonitions. Fouché s'échappe tout au plus à dire, en comité secret et avec des amis bien sûrs: « C'est plus qu'un crime, c'est une faute. » Talleyrand-Périgord a l'impudence de reconnaître dans Bonaparte « un fond de calme et de prudence qui tempère ses entreprises, une retenue qui prévient tout abus, une verve, enfin, de justice et d'humanité. » Les personnes qui ont le courage d'ouvrir les mémoires de ce Savary nobilifié avec du Rovigo, peuvent y voir comment il envisagea la chose.

Bonaparte n'en souffrait pas moins du vautour de Prométhée; alors vint la réprimande de M. de Chateaubriand. C'était harceler le lion rugissant.

« Ses amis, dit M. de Bourienne, furent plusieurs jours dans les plus vives alarmes; ils venaient tous les matins de bonne heure s'informer s'il n'avait pas été enlevé pendant la nuit;

leurs craintes pouvaient n'être que très fondées. Je sais bien que pour moi, qui connaissais Bonaparte, j'ai été dans le temps extrêmement surpris qu'il n'ait pas donné de suite fâcheuse à la colère qu'il manifesta en recevant la démission de l'homme qui lui avait dédié son ouvrage; franchement il y avait tout à redouter, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'Elisa parvint à conjurer un orage dont l'éclat aurait été terrible dans le premier moment. »

Je saute ici quelques lignes, qui sont une galanterie de M. Ladvocat à M. de Chateaubriand.

« Je me persuade, continue M. Villemarest ou M. de Bourienne, d'après la connaissance que j'ai du caractère de Bonaparte, que le premier feu de sa colère calmé, et bien qu'il conservât d'implacables ressentimens contre un émigré rentré qui osait châtier sa conduite d'une manière si positive, aussi solennelle; ce qui fut une cause de haine fut en même temps une cause d'estime. L'animosité de Bonaparte était, j'en conviens, très naturelle, car il ne pouvait se faire illusion sur la véritable signification d'une démission donnée dans une telle circonstance; elle disait clairement: « Vous avez commis un

» crime, et je ne veux plus servir votre gouve
» nement souillé du sang d'un Bourbon. »

Un pareil acte de courage, c'est mieux enco
qu'un bon livre. Mon héros savait en faire de
uns et des autres; tant de gens mis en histoire
sont vierges de ces deux genres de recomman-
dation!

Le meurtre de Pichegru, l'incarcération d
Moreau, tout cela est du machiavélisme de bonn
foi; oui, cela prouve que Bonaparte poussait ou
vertement au renversement de ses ennemis; que
de plus, la cause libérale était tellement perdu
en France, que, monarchie pour monarchie
des démocrates désenchantés préféraient l'an
cienne, la vieille monarchie.

Mais ce procès de Moreau, procès également i
famant pour les deux parties, qui corroda, empo
sonna, cancéra ces deux illustrations guerrière
d'Hohenlinden et des Pyramides, ce procès qu
soulevait le rideau sur un Cromwell et un Monk
aux prises pour les débris de la république; c
procès, et ces condamnations, et ces débats, e
ces révélations mirent au grand jour et au com-
plet les vertus de Bonaparte apparemment, car
le tribunat, par la bouche du citoyen Curée, fi

la motion de conférer au consul le titre d'empereur.

Déjà, dès le 4 août 1802, le premier consul avait, par un sénatus-consulte, nettoyé le tribunat de tout franc-parler. Il n'offrait plus que de remarquables caractères, tels que les citoyens Gillet, Jaubert (de la Gironde), Carion-Nisas, Grenier, Albisson, Challan, bénévoles, ardens à se disputer l'encensoir impérial avec une émulation qui prouvait en faveur du légitime gain de leurs appointemens. Le sénatus-consulte avait réduit les tribuns de cent à cinquante; mais l'élimination avait oublié ou respecté Carnot; c'était un vote inflexible, mais on était sûr de l'anéantir sous la majorité servile. N'importe, il s'éleva contre la création de l'empire, comme il avait combattu le consulat à vie.

Le peu d'impression de sa généreuse allocution, vaguement combattue par le rossignolage du citoyen Siméon, fut étouffée sous un cataclysme de vers. Toutes les muses pensionnées chantèrent.

On assure que des propositions brillantes furent faites sous main au chantre d'*Atala*. Un vote aussi mélodieux que le sien manquait, il se faisait distinguer par son absence, oui, sans doute;

mais est-il bien sûr qu'en 1804, la conscience encore un peu chargée, Napoléon ait convoité un homme dont il connaissait la probe inflexibilité? Peut-être est-il que le citoyen Fontanes, président du Corps Législatif, prit sur lui de faire des démarches auprès de son ami; et en effet, seul l'auteur du *Génie du Christianisme* pouvait, avec l'accent fort et saint du prophète, solenniser l'inauguration du nouveau Charlemagne.

Rien n'y put. Il achevait son grand ouvrage des *Martyrs*; ses distractions se ressentaient de son indifférence aux choses politiques; c'étaient des articles dans le *Mercure de France* et des excursions en Auvergne, au Mont-Blanc.

En août 1805 il visite l'Auvergne. Il y a peut-être trop de savoir dans ses relations. Quelques lettres à M. de Fontanes, faites cependant pour le public du *Mercure de France*, sont plus riches de faits historiques, de dates, de souvenirs, de remarques, de jugemens savans (je parle de ses lettres d'Italie), que le voyage de Dupaty si hérissé de points d'admiration, que celui de M. Simond cependant si recommandable, que les *Promenades* de M. Stendhal. Tant d'abondance et tant de concision, ces rois, ces évènemens, ces consuls, ces poètes, ces ruines, ces

citations se pressant, se hâtant, tout cela tire un peu sur l'imbroglio ; c'est comme un cours d'histoire de M. Daunou, qui ne parvient à enseigner qu'une chose, c'est que le professeur a une immense érudition.

M. de Chateaubriand voyageant, surtout dans les pays historiques, a présente à la mémoire toute la parole écrite. Rien, par exemple, de passé sous silence de ce qui se rapporte à Clermont; pas la moindre infidélité de mémoire : l'antiquité gauloise, l'antiquité romaine, les chroniques chevaleresques, monastiques, se déroulent ; il distribue des mentions : Pascal, Massillon, Vercingétorix, Loup de Ferrières et Guillaume de Tyr ; Lucain, Euérius, Bituitus, l'apôtre de l'Auvergne saint Austremoine, Chilping, Romains, Visigoths, évêques, chevaliers, barons, il donne audience à tous ; ils paraissent et s'écoulent comme la descendance de Banquo dans *Macbeth*. Il y a la matière de quelques volumes dans ces courtes lettres.

Pareille affluence de souvenirs ne pouvait sortir du Mont-Blanc. M. de Chateaubriand le visita la même année; cependant Virgile, Orphée, Saint-Preux ou J.-J. Rousseau, n'en accompagnèrent pas moins son imagination dans les an-

fracturosités de ses gorges couvertes de pins plus haut hérissées de glaçons sous les ray sans vie d'un soleil d'août.

Il finit par annoncer indirectement son p chain voyage à Jérusalem.

« Tout ce que je demande, c'est qu'on ne force pas d'admirer les longues arêtes des chers, les fondrières, les crevasses, les trou les entortillemens des vallées des Alpes. A ce condition je dirai qu'il y a des montagnes que visiterais encore avec un plaisir extrême; ce sc celles de la Grèce et de la Judée. J'aimerai parcourir les lieux dont mes nouvelles étuc me forcent à m'occuper chaque jour ; j'irais lontiers chercher sur le Thabor et le Tayg d'autres couleurs et d'autres harmonies, ap avoir peint les monts sans renommée et vallées inconnues du Nouveau-Monde. »

Mais, pendant ce temps-là, quelle face avai prise ses opinions littéraires ? Chose étrange q le promoteur des innovations dans la compo tion et le style, que le précurseur de la nouve école, celui qui se reflétait dans les essais de jeunesse, s'attachât à tous les préjugés littérair Cent ans d'antiquité sont toujours pour lui u consécration. Par le fait, il pousse, il poursuit,

continue la rénovation commencée par Voltaire; et, en théorie, ses instructions en détournent. il recommande tout ce qui est vieux; il mène, il conduit, il entraîne aux anciens temples en même temps qu'il en élève un sur un plan architectural tout nouveau. Tel est le résumé de ses articles du *Mercure de France*.

Est-ce du savoir-faire? Certes, il est prouvé que la meilleure manière de catéchiser le public c'est de se mêler d'abord à ses adorations; des protestations classiques, et n'en continuez pas moins une route à part. Ce bon public! il a ses superstitions, ses châsses, ses reliques au Parnasse; on l'effraie si l'on garde le chapeau devant ses madones. Voyez Byron, voyez Chateaubriand, ces grands sectaires, proclamer de solennelles professions de foi pour les doctrines de Pope et de Boileau; et la multitude lisante, une fois sa conscience rassurée, s'est remise à *Atala*, à *Don Juan*, à *Caïn*; c'est Mahomet qui protestait de sa foi en Jésus-Christ, en Moïse.

Mais peut-être les hérésiarques de la littérature ne pensaient-ils nullement se moquer. Peut-être M. de Chateaubriand était-il de bonne foi; alors c'est aux craniologistes à trouver la cause

physique de ces dispositions dans leur phrénologie.

M. de Chateaubriand a certainement la bosse de l'*innovation* et celle de la *stationnarité ;* mais la première, celle de l'innovation ou de l'opposition ou du libéralisme, commande à l'autre, de bien peu cependant. Toujours en littérature, en politique, l'opposition domine en lui ; mais ce n'est pas sans subir les modifications de la stationnarité, et agir en conséquence. Si les précédens, si les circonstances, si enfin dans l'ordre moral, quelque chose que ce soit vient au secours de la protubérance toujours vaincue, elle se ravive, fonctionne avec succès, mais momentanément. Avec une pareille organisation on est condamné en naissant à une vie de contradictions.

Suivons-le. A peine adulte, il s'imboit de principes philosophiques, parce que c'est de la belle et bonne opposition ; mais ils sont constatés en victoire par la révolution, il faut quitter cela. On lui indique une voie de nouveaux combats, c'est l'anti-philosophie : il s'arme, il met flamberge au vent.

Mais voilà que le consulat relève la religion la réorganise. Plus d'opposition pour M. de Chateaubriand. Comment fera-t-il, lié qu'il est

par les précédens? Cependant la conformation cérébrale commande impérieusement l'opposition ; il en fera contre l'empereur. Autre malheur; Napoléon tombe, la restauration vient empêcher le jeu de la protubérance querelleuse. Heureusement M. Decazes arrive avec le libéralisme; le *Conservateur* fut l'expression de la protubérance.

Hé bien ! le terrain lui manque encore. Ses voeux sont satisfaits : le triumvirat Villélien relève dans ses bras la religion et la monarchie, les prêtres et les émigrés; M. de Chateaubriand va être content : point. La protubérance de l'opposition existe, elle fonctionne; il y a là le libéralisme qui lui offre de l'opposition à souhait. Il y va ; que le libéralisme triomphe, vous êtes sûr qu'il gémira : c'est ce qui est arrivé.

On le voit, il a toujours été malheureux pour avoir réussi; jamais qu'il ait pu vivre sur un long et durable système d'opposition. Il n'a point embrassé de causes qui n'aient vaincu. Victorieux, plaignez-le; au lieu de félicitations, portez-lui des larmes; ne le voyez-vous pas attristé d'un paisible avenir, embarrassé à chercher des combats?

Tandis qu'il préconise dans le *Mercure* les

modèles du siècle de Louis XIV, il compose, aussi; mais croyez-vous que, comme les soleils la littérature impériale, comme les Arnault, Jouy, les Luce de Lancival, les Baour Lormian va imiter les imitations, et nous donner un tr sième reflet de la belle littérature grecque? pa du tout, il innove, et il innove de toute sa for il peste contre les contempteurs de Boileau montre la source de la perdition humaine da ces vers du maître :

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault et flatteur de Louis;

il la montre encore dans ces vers de l'élève :

Sans feu, sans verve, et sans fécondité,
Boileau copie.

Et par un effet particulier, l'aristarque trace même temps le plan de ses *Martyrs*, le pl grand démenti que, de mémoire d'homme, ait donné aux axiomes du législateur du Pa nasse, qui a soutenu que des Chrétiens

Les mystères terribles,
D'ornemens égayés ne sont pas susceptibles;

qui se moqua de ces pèlerins qui

Jouaient les saints, la vierge et Dieu par piété,

qui s'écria à propos du Tasse :

> Hé ! quel objet enfin à présenter aux yeux,
> Que le diable toujours hurlant contre les cieux !

Ainsi, nous avons vu Voltaire contredit par Voltaire, Byron par Byron, et plus récemment Henri Latouche par Henri Latouche. Mais c'est que le noble lord, en parlant à Murray de cette architecture vandale élevée sur la belle architecture de Pope, voulait décliner toute solidarité avec les Leigh Hunt, les Shelley, les John Keats, les Proctor, les Hazzlitt, dont les productions ne savaient le contenter. Quant à l'auteur *des Romantiques et des Classiques*, c'est bien un libéral du Parnasse, il sent bien le charme des idées nouvelles; il a battu en brèche le *sanctus sanctorum* classique; mais, à son grand désappointement, une volée d'imberbes camarades y intronisent leur Victor Hugo avec un grand *Kyrie eleison*, dans lequel il n'était pas le moins du monde nommé. *Inde iræ.*

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

HISTOIRE

DE LA VIE ET DES OUVRAGES

DE M.

DE CHATEAUBRIAND.

Sous presse :

UN ROMAN HISTORIQUE DE M. SCIPION MARIN,

SUR LES AFFAIRES DU MIDI EN 1815.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,

RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

HISTOIRE
DE LA VIE ET DES OUVRAGES
DE M.
DE CHATEAUBRIAND,
CONSIDÉRÉ
COMME POÈTE, VOYAGEUR ET HOMME D'ÉTAT,
AVEC L'ANALYSE DE SES OUVRAGES;

PAR SCIPION MARIN.

TOME SECOND.



PARIS,
CHEZ VIMONT, LIBRAIRE,
GALERIE VÉRO-DODAT.
1832.

HISTOIRE

DE LA VIE ET DES OUVRAGES

DE M.

DE CHATEAUBRIAND.

CHAPITRE XXIX.

Pèlerinage à Jérusalem. — Motifs de M. de Chateaubriand. — Départ. — Effets sur lui des mers de la Grèce. — Ses transports sur les ruines de Sparte. — Aperçu sur la civilisation antique.

Ζεῦ πάτερ, ἀλλα συ ρῦσαι ὑπ ἠέρος ὑιας Ἀχαιῶν.

Jupiter, délivre de leur obscurité les fils des Achéens.

(HOMÈRE, *Iliade*.)

—

La résolution la plus inattendue au dix-neuvième siècle, dans ce dix-neuvième siècle de propagande militaire, de conquêtes profanes, de pyrrhonisme, vint dans l'esprit de M. de

Chateaubriand! Qui eût songé à un pèlerinage à Jérusalem? . . . . .

Mais comme Pierre l'ermite, comme Théodoret, le bourdon à la main, des coquilles sur les épaules, et pédestrement, allait-il visiter les saints lieux, plein de la componction des repentans de nos âges passés, insoucieux du monde et tout au ciel? . . . . . .

Ou bien, agité du démon virgilien, travaillé nuit et jour de cette sévère muse qui se fond en flammes épiques, muse à l'œil noir et au sourire majestueux, courait-il, comme les chantres de renom, s'empreindre, sur les lieux, du panorama qui encadra son héros? c'est ce qui est plus probable. Notre poète est religieux aux antécédens; il les aime, s'en fait une loi: or Virgile avait suivi dans la Grèce et sur les falaises de Sigée, *ubi Troja fuit*, les gloires du passé; Homère, dit-on, voyagea toute sa vie, ce qui lui eût été pénible et très inutile, surtout avec cette ophthalmie dont on a gratifié sa fiction biographique; le Camoëns vit le pays des Hindous, mais, il est vrai, sans curiosité, sans amour, bien moins en archéologue, en poète, qu'en aventurier occupé de faire fortune; c'est pourquoi Agostino de Macedo refait, sous le nom

d'*Oriente*, à Lisbonne, la *Lusiade*, sur des fondations plus larges. Ercilla vit mieux les Araucans, mais il vit avec une exactitude si prosaïque! Torquato ne vit rien, c'est là son vrai malheur, et point du tout sa magie, comme croit Boileau; sa *Jérusalem* n'est pas orientale, pas le moins du monde hébraïque. Il n'y a que de l'*amorose pensiere*, c'est la cour de Ferrare que cette Sion-là.

« J'avais, dit-il, arrêté le plan des *Martyrs*: la plupart des livres de cet ouvrage étaient ébauchés; je ne crus pas devoir y mettre la dernière main sans avoir vu les pays où ma scène était placée. »

Le voyageur-poète s'était précipité dans les flots d'or du couchant, avide, altéré des pompes pittoresques des vertes Amériques; c'est dans l'Orient, à présent, sous les teintes rosées et cramoisies de ses cieux, qu'il va s'achever dans la connaissance des lieux historiques; car là l'histoire parle à tout pas.

Il est vrai qu'il ne cache pas un troisième motif.

« Je voulais aussi accomplir le pèlerinage de Jérusalem,

. . . . Qui devoto
Il gran sepolcro adora e scioglie il voto.

Le 3 juillet 1806 il sortit de Paris. Il arriva à

Venise, ayant vu Milan qu'il connaissait déjà, et Vérone, Vicence, Padoue, à lui inconnues. La reine de l'Adriatique ne paraît pas avoir agi sur sa fibre poétique comme sur celle de Byron. Voici, au sortir de Trieste, l'impression que produisit sur notre ancien navigateur revenu des Antipodes l'aspect de la Méditerranée :

« La Méditerranée, placée au centre des pays civilisés, semée d'îles riantes, et baignant des côtes plantées de myrtes, de palmiers et d'oliviers, donne sur-le-champ l'idée de cette mer où naquirent Apollon, les Néréides et Vénus ; tandis que l'Océan, livré aux tempêtes, environné de terres inconnues, devait être le berceau des fantômes de la Scandinavie, ou le domaine de ces peuples chrétiens qui se font une idée si imposante de la grandeur et de la toute-puissance de Dieu. »

Aussi ces deux superficies si dissemblables ont-elles dégagé un monde d'idées tout différent des deux têtes les plus fortement organisées, Byron et Lamartine.

Le lord, nourri dans son Albion aux côtes tempétueuses, allaité par cette Néréide qui se joue dans les écumes du terrible Océan, s'est écrié comme un aigle qui se berce des vents :

Océan ! je t'aimai dès ma tendre jeunesse ;
J'éprouvais une joie, une sublime ivresse,

A me sentir porté sur tes flots orageux ;
Alors je combattais tes brisans écumeux,
Et ces luttes pour moi n'étaient que des délices.
Si la mer irritée à mes efforts novices
Présentait tout-à-coup des dangers renaissans,
Ma crainte avait alors des charmes ravissans,
J'étais un de tes fils, de tes enfans dociles,
Errant comme aujourd'hui sur tes vagues mobiles.

. . . .

Il est au fond des bois un charme salutaire,
Un doux enchantement sur le bord solitaire,
Où le flot écumeux expire en mugissant ;
Il est dans la tempête un plaisir ravissant.
L'infini se révèle à notre âme agrandie,
Et la vague possède aussi sa mélodie !

(*Childe Harold*, trad. de M. Peautier.)

Et l'autre, aux rêveuses méditations, affilié à la riante Italie, qui se prolonge dans la Méditerranée pour en mieux pénétrer les mystères harmonieux, se plaisait à se rendre ainsi l'interprète des suaves extases qu'elle donne, en vue d'Ischia, dans le miroir des rades napolitaines :

L'Océan, amoureux de ces rives tranquilles,
Calme, en baignant leurs pieds, ses orageux transports ;
Et pressant dans ses bras les golfes et ces îles,
De son humide haleine en rafraîchit les bords.
Du flot qui tour à tour s'avance et se retire,
L'œil aime à suivre au loin le flexible contour ;
On dirait un amant qui presse en son délire
La vierge qui résiste et cède à son amour.

Mais cette amante si douce a aussi ses colère parfois, comme une belle aux yeux noirs, el se courrouce, mais sans perdre de ses charme

Vous qui avez ressenti les frissons du sublim à la lecture des *tempêtes* de notre Chateaubriand savez-vous ce qu'il en coûte au génie pour trace ce peu de lignes d'une description, ce peu d lignes qui traverseront l'obscurité de l'avenir ? C ne sont pas de ces descriptions de tempêtes clas siques, comme les faisaient Crébillon, Fénelon Delille, les pieds sur les chenets, et *Virgile* ouver sur leur bureau.

« Je me promenais sur le gaillard d'arrière et, de temps en temps, je venais crayonner un note à la lueur de la lampe qui éclairait le compa du pilote. Ce matelot me regardait avec étonne ment ; il me prenait, je crois, pour quelqu officier de la marine française, occupé, comm lui, de la course du vaisseau : il ne savait pa que ma boussole n'était pas aussi bonne que l sienne, et qu'il trouverait le port plus sûremen que moi. »

Il salua la Grèce à la hauteur de Corfou.

« Les climats influent plus ou moins sur le goû des peuples. En Grèce, tout est suave, par exem ple, tout est adouci, tout est plein de calme dan

la nature comme dans les écrits des anciens. On conçoit presque comment l'architecture du Parthenon a des proportions si heureuses; comment la sculpture antique est si peu tourmentée, si paisible, si simple, lorsqu'on a vu le ciel pur et les paysages gracieux d'Athènes, de Corinthe et de l'Ionie. Dans cette patrie des muses, la nature ne conseille pas les écarts; elle tend, au contraire, à ramener l'esprit à l'amour des choses uniformes et harmonieuses. »

Et M. de Chateaubriand ne destinait pas de pareilles choses au public! Heureux le poète dont les joies intérieures sont si belles! heureux les mortels à qui il les fait partager! Quelles émotions l'ébranlèrent lorsqu'il foula le sol des Hellènes! Il y a plaisir à suivre un pèlerin aussi accessible aux allégresses païennes!

Mais aux prestiges, aux séductions du passé, de ce passé commencé par la vérité historique et achevé par les mensonges, succède la triste réalité de la Grèce actuelle. C'est la terre des mécomptes, des désillusions.

Ici, comme en Auvergne, comme en Italie, l'antiquité et le moyen âge assiégent l'auteur; il puise dans l'abondante source de son érudition, il y puise à tout moment, il répand avec profu-

sion, avec prodigalité. Quelle terre que celle où se fixent les Saïtes de Cécrops et les Phéniciens de Cadmus, où les Perses ensuite arrivent sans prendre pied, où les Romains s'attardent jusqu'à l'arrivée des Goths; ceux-là jusqu'à l'arrivée de leurs cousins les croisés, des Vénitiens, et puis des Turcs, et puis de ces croisés du dix-neuvième siècle, qui ne crient plus *diex el volt*, mais *liberté*!

Mais, en 1806, les Turcs jouissaient paisiblement des décombres de la Grèce. Il n'est pas étonnant que, enfans d'une autre religion et d'un autre monde, du monde asiatique, les Turcs déplaisent à nos voyageurs; aussi leur fait-on porter la responsabilité de la dégradation des siècles.

C'est plus la faute de la nature que de l'islamisme. Quelques peuples du Péloponèse avaient en commun cent mille hommes sous les armes à la bataille de Platée; et toute la Grèce, aujourd'hui divisée en quatorze départemens, n'offre qu'une population de cinq cent mille âmes! Pourquoi? C'est que là de grandes populations ont vécu, et que la terre, épuisée de molécules organiques, ne saurait se conserver généreuse, belle et féconde. C'est que l'homme rend moins au sol qu'il n'en retire; que la terre déchoit et

prépare ces aspects de stérilité qui frapperont de douleur les hommes à venir. La Syrie s'animait d'environ dix millions d'habitans du temps de Strabon, elle n'en a pas deux aujourd'hui; la Grèce est bien loin de sa prospérité passée! mais je ne sais si les Turcs en sont tout-à-fait la cause; j'en douterai jusqu'à ce que l'on me prouve qu'ils ont décharné toutes les montagnes du terreau qui s'y trouvait, qu'ils l'ont transporté je ne sais où; que, par exemple, dans l'île de Cythère ou Cérigo, c'est leur tyrannie qui a dépouillé cette île de tout humus, pour en faire un squelette de roches.

Civilisation! tu tues la terre; tu as passé par là avec tes florissantes cités. La population sous son bien-être se déborde en nombreuses classes de travailleurs, de citadins; mais travailleurs et citadins n'en vivent pas moins sur la localité. Force est à l'agriculture de tourmenter le sol, de lui demander la nourriture de ces grandes villes; on défriche, on bouleverse la terre jusqu'aux sommets des monts, et chaque année les pluies entraînent de ces terreaux meubles; et il y a bien des ondées, des averses dans seulement mille ans! et toutes ces eaux du ciel rencontrant des guérets mouvans, côteaux,

monts, collines, restent nus de toute végétation à la fin. Les Turcs ont assisté à la décrépitude de la Grèce ; nous les en rendons solidaires; nous leur en demandons compte.

Oui, mais la tyrannie des Osmanlis n'est-elle pour rien dans cette stérilité? Le Grec esclave pouvait-il travailler avec amour un sol inféodé?

Hélas! la nature se mêle-t-elle de politique, d'humanité, cette insensible nature? ne parait-elle pas la Hellade républicaine de ses richesses sous la bêche de l'Ilote? Sans doute cet esclave y allait de mauvais cœur travaillant pour le Spartiate oppresseur; mais c'est que la Laconie était riche encore de molécules organiques; et elle consommait son capital.

Prenons le fait le plus odieux du despotisme et de la brutalité des Islamites. M. de Chateaubriand le raconte:

« Il y avait, vers le mont Ithome, une troupe d'une cinquantaine de voleurs qui infestaient les chemins. Le pacha de Morée, Osman-Pacha, se transporta sur les lieux; il fit cerner les villages où les voleurs avaient coutume de se cantonner. Il eût été trop long et trop ennuyeux pour un Turc de distinguer l'innocent du coupable. On assomma comme des bêtes fauves tous

ce qui se trouva dans la battue du pacha. Les brigands périrent, il est vrai, mais avec trois cents paysans grecs qui n'étaient pour rien dans cette affaire. »

Cela est tout-à-fait dans le goût de Lycurgue. Reculez l'époque : à la place d'Osman-Pacha, mettez Léonidas; à la place des trois cents paysans, supposez trois cents de ces Ilotes qui cultivaient la terre pour les Spartiates, et vous aurez une de ces exterminations qui se renouvelaient tous les ans, pour couper court à la trop grande multiplication des esclaves affectés au labour.

Thucydide, Hérodote nous disent-ils que cette dîme de sang ait ruiné les beaux sites de l'Eurotas, du Cnacion, dépouillé de ses rideaux de verdure le Taygète, le Thornax, le Barosthénès, le Ménélaion ?

Mais il est une délectation pour les modernes, dont probablement ils ne consentiront pas à se passer de long-temps. Ils sont civilisés; ils ont des équipages, ils ont des académies, ils ont des théâtres : anathème aux peuples privés de tout cela; ils ne sont pas policés, anathème aux Turcs surtout. Ainsi a fait M. de Chateaubriand.

Mais la race dorienne qui envahit le Péloponèse dans cette obscure période de temps qui

suivit l'expédition de Phrygie, cette race dorien- dont l'Allemand Offrid Mullër vient d'écri l'histoire avec tant de sagacité, cette race s' tait assise par le droit de l'épée, forte, vict rieuse, sur la Lacédémone de Ménélas. A elle pouvoir, les droits politiques, à elle seule, cet race sévère, austère et inflexible, à elle olyga chie la plus tyrannique, la plus absolue qui fu jamais, car dans les autres villes du Péloponès à Épidaure, à Messènes, à Argos, la conquêt dorienne se fusionna peu à peu avec les Pélasge autochthones; mais à Sparte, rien de tout cela Lycurgue parut, Lycurgue législateur de l conquête, qui n'avait le pressentiment d'au cune des idées modernes, qui vint, coordonn le gouvernement des envahisseurs, tout dai leur intérêt.

Représentant de l'esprit dorique, il disciplir les vainqueurs, il en fit des hommes d'action de cœur, mais pour leur assurer la suprémat sur les serfs, serfs nombreux qui eussent fi par neutraliser les conquérans.

Législation égoïste, qu'il est absurde aujou d'hui de préconiser et de rabaisser, bien qu les esprits médiocres, irréfléchis, ne manquei pas de donner dans le premier excès; législ

tion toute dans l'intérêt de quelques uns; car, comme l'observe fort bien M. Lerminier, les anciens admettaient une gloire, une vertu individuelle, au détriment de tous. Peu leur importaient, à eux qui parlaient tant de patrie, de civisme, cette philantropie, cet amour de l'humanité qui remplit nos livres!

Lycurgue fit un peuple qui marqua dans l'histoire; ce peuple prima dans tout le Péloponèse, et entraîna à sa suite toutes les cités de la Péninsule; bien plus, ce peuple, représentant austère et traditionnel du dorisme, entama un antagonisme à mort avec l'esprit doux, riant, voluptueux, artiste de l'Ionie, résumé dans Athènes, et le vainquit.

Mais sa victoire fut sa perte; délivré de cet émule vivace, le dorisme s'endormit dans Sparte; il s'y civilisa, s'y enrichit, et oublia le code de Lycurgue, code de fer, code qui ravissait la femme aux douces affections de son sexe, pour en faire une citoyenne avant tout; qui dépouillait l'amour de ses prestiges, de ses épanchemens, pour en faire une voie de propagation; qui mêlait la politique au mariage; qui, pour le bien du pays, ordonnait la promiscuité, la légalisait de la sanction civique;

code qui ravissait l'enfant à sa mère, et l
jetait inconnu dans des gymnases, dans des r e
pas publics, où la parole des vieillards l'instru i
sait; cet enfant qui n'avait plus d'autre mè r
que Sparte.

De cette manière, neuf mille Spartiates, a
dire de Plutarque, dominaient un nombre trip
de Périoicoï, et une infinité d'Ilotes; mais cet
domination était toute turque.

M. de Chateaubriand, comme on le pense bie
n'a pas vu la Grèce en économiste; c'est en poè
en exalté, et avec cet ample fond de notions h
toriques et homériques; ce qui, au reste, ne
pas préservé du désenchantement.

Pascal, qui ne pouvait comprendre ce q
c'était que la poésie, qui la cherchait vaineme
dans *bel astre, fatal laurier;* Buffon, qui disa
aux vers faciles et coulans : *C'est beau comme d
la prose;* insensibilité dailleurs bien pardonna
ble dans leurs siècles secs et casaniers, qui n
connurent que la versification; que n'ont-ils pu
lire quelques pages de l'*Itinéraire!* ils y auraient senti un parfum divin s'exhaler, porter la sainteté dans leur âme. Le vrai poète est poète sans y songer; il l'est dans ses actions, comme nous l'avons dit, dans ses égaremens; il

est poète à son insu. C'est M. de Chateaubriand arrivé au sommet du Ménélaïon, et criant de toute sa force : Léonidas! c'est M. de Chateaubriand pleurant à l'aspect d'une chaumière blanche, dans l'enceinte abandonnée où fut Sparte ; c'est M. de Chateaubriand, couché dans une misérable cahutte, se livrant à des joies en entendant les aboiemens du chien de Laconie, et le vent de l'Élide, comme si Télémaque ou Pindare lui parlaient dans ces bruits. Le démon de la poésie le possède au point que lui, M. de Chateaubriand, l'homme à l'imagination la plus tendre, au cœur compatissant, plaisante à la manière d'Homère de la douleur d'un Turc qui l'a bien reçu, et qui lui apporte sur les genoux son jeune fils malade, le consultant comme fin médecin. Mais notre poète ne songe qu'au centaure Chiron et à ses cures ; il conseille au père la décoction de centaurée, herbe, dit-il, découverte par un médecin du voisinage, qui courait à cheval sur les montagnes. Un Grec déclare qu'il a connu ce Chiron, qui était de Calamate, et qui montait d'ordinaire un cheval blanc ; et le poète de rire dans sa barbe avec Homère, Sophocle, Virgile, de connivence avec lui.

Les beaux arts ont donc leur sécheresse ! On a

vu des peintres s'arracher éplorés des bras de leur père mourant, aller à la hâte esquisser une tête de saint-Jérôme, puis revenir continuer leur douleur. Quel peuple que celui-ci, qui ne dut rien qu'à lui-même!... Mais que dis-je? c'est à cette ind- généité même qu'il faut attribuer les merveilles de cette civilisation la plus populaire qui a existé. Ici tout fut original, tout naquit de localité, tout s'engendra de soi-même, se p- fectionna sur lieu. Sa langue, le paysan, com- Périclès, la marchande d'herbes, comme As- sie, en savouraient toutes les finesses, parce q- les étymologies ne se trouvaient pas enfou- dans une langue morte, lointaine. C'est ch- admirable, comme à mesure que l'intelligen- s'enrichit, que les modifications, les combin- sons de la pensée vinrent, les expressions ori- nelles, populaires, s'accommodèrent à des arra- gemens infinis, toujours perceptibles à la mu- titude: du mot *ops*, *œil*, dont toute la populace d'Athènes savait la signification, sortent plus de cinq cents mots, *optania*, regard, *optasia*, vision, *opteos*, visible, *opteria*, ce que l'on donne pour voir, *optikê*, faculté de voir, etc. Avec d'aussi simples bases de langage, il n'était pas de richesses de poésie, de science, d'éloquence

qui échappassent aux gens de l'Agora, du Portique, de l'Odéon; mais que l'on me dise si *optique*, *ophtalmie*, *catoptrique*, et mille mots français pris par la poésie, la science, l'éloquence, à la même source, ne sont pas de vraies énigmes pour nos prolétaires?

En religion, beaux-arts, poésie, c'est même popularité; pas une montagne, pas un fleuve, pas un rocher qui n'ait son illustration; au lieu de concentrer toutes les merveilles de la sculpture, de l'architecture dans une capitale, les Grecs les avaient disséminées, çà et là, dans les bois, sur les grèves, sur les monts, au bord des fleuves. Comment s'étonner de l'ardent patriotisme des Grecs? tout leur parlait chez eux, tout s'harmoniait à leurs souvenirs, à leurs mythes, à leurs affections. Un Pélasge hors de sa terre natale, en Égypte, à Carthage, en Italie, se trouvait dans un désert.

« La plupart des promontoires du Péloponèse, de l'Attique, de l'Ionie et des îles de l'Archipel étaient marqués par des temples, des trophées, des tombeaux, dit notre voyageur. Ces monumens environnés de bois et de rochers, vus dans tous les accidens de la lumière, tantôt au milieu des nuages et de la foudre, tantôt éclai-

rés par la lune, par le soleil couchant, par l'aurore, devaient rendre les côtes de la Grèce d'une incomparable beauté. La terre ainsi décorée se présentait aux yeux du nautonier, sous les traits de la vieille Cybèle, qui, couronnée de tours, et assise au bord du rivage, commandait à Neptune son fils de répandre ses flots à ses pieds. »

CHAPITRE XXX.

Maladie de l'auteur en Grèce. — Smyrne. — Constantinople. — Rhodes. — Chypre. — Arrivée en Palestine. — Jérusalem. — Coup-d'œil sur ses précédens historiques.

> Oh! la vie d'Orient! oh! la vie d'Orient! seule existence qui ne soit pas une déception
>
> EUGÈNE SUE.

—

L'*Itinéraire* de M. de Chateaubriand devait prendre la Grèce par la zone la plus pittoresque et la plus rayonnante de souvenirs; il n'y a qu'à choisir, c'est vrai; mais la Morée est incontestablement la ceinture de cette Vénus archéologique au dire des antiquaires.

Il traverse donc le Péloponèse par Modon, Misithra, Argos et Corinthe; puis de l'isthme se dirigeant vers Athènes par Mégare, il voit

Athènes. L'Athènes de l'*Itinéraire* est incontestablement ce qu'a dit de plus intéressant, sur cette mère des arts et des lettres, le génie européen.

Il avait été convenu, entre lui et le capitaine du bâtiment autrichien quitté à Modon, de se retrouver de l'autre côté de la Grèce, à Zéa, ancienne Céos, et, à défaut, à Smyrne. Une fièvre prise au marais de Lerne, puis plus sérieuse à Mégare, où mourut Virgile; puis un coup de soleil dégénéré en délire sur les côtes du cap Sunium, l'attardèrent; il ne retrouva plus sa felouque; petit désagrément qu'il oublia à la noce de la fille aînée de M. Pengal, consul français. Cet épisode, on l'a critiqué comme si le voyageur avait prétendu à mieux qu'à une causerie, et que, coupable de trop de poésie, de trop d'instruction, il eût été tenu de se guinder à la dignité de l'alexandrin.

Tempête entre Zéa et Tino. Une felouque hydriote le reçoit pour Smyrne. Il voit les Cyclades.

A Smyrne, notre voyageur fit le projet d'aller prendre ses firmans lui-même à Constantinople, en passant par la Troade.

« Mon séjour à Smyrne me força à une nouvelle métamorphose, assure-t-il; je fus oblig

de reprendre les airs de la civilisation, de m'habiller, de recevoir des visites. Les négocians qui me firent l'honneur de me venir voir étaient riches; et quand j'allai les saluer à mon tour, je trouvai chez eux des femmes élégantes, qui semblaient avoir reçu le matin leurs modes de chez Leroi. Placé entre les ruines d'Athènes et les débris de Jérusalem, cet autre Paris, où j'étais arrivé sur un bateau grec, et d'où j'allais sortir avec une caravane turque, coupait d'une manière piquante les scènes de mon voyage; c'était une espèce d'Oasis civilisée, une Palmyre au milieu des déserts et de la barbarie. J'avoue néanmoins que, naturellement un peu sauvage, ce n'était pas ce qu'on appelle la société que je venais chercher en Orient. Il me tardait de voir des chameaux et d'entendre le cri du cornac. »

Ce contraste ne se fit pas bien long-temps attendre.

« Il était minuit quand nous arrivâmes au kan de Ménémeh. J'aperçus de loin une multitude de lumières éparses : c'était le repos d'une caravane. En approchant, je distinguai des chameaux, les uns couchés, les autres debout; ceux-ci chargés de leurs fardeaux, ceux-là débarrassés de leurs bagages. Des chevaux et des

ânes débridés mangeaient l'orge dans des sa-
de cuir; quelques cavaliers se tenaient encore
cheval, et les femmes voilées n'étaient poi
descendues de leurs dromadaires... tout cela o
frait une véritable scène des *Mille et une Nuit*
Il n'y manquait que le calife Aroun al Raschid
le visir Giaffar, et Mesrour, chef des eunuques.

A Kircagah, Troie, cette Troie dont le siég
ne fut pas plus merveilleux que tant de siég
numérotés par la chronologie, mais que la v
ticination de la Hellade a fait chatoyer des mill
richesses d'une imagination épanouie aux rayon
de l'Olympe; Troie n'était pas loin. Déjà le poèt
haletait des frissons de sa poésie; il entenda
retentir cette grève de Sigée des roues d'airain
du sifflement des essieux, du choc des boucliers
de Diomède, des Ajax, d'Hector. Mais une
mésaventure le désappointa. Force lui fut de
renoncer à la scène de l'Iliade. A Mikalitza, il
s'embarqua; il descendit dans la mer de Marmara,
mer transparente, mer dorée, au bout
de laquelle trois villes s'étagèrent à ses yeux:
Stamboul, Galata, Scutari, ce que nous nommons
collectivement Constantinople. Constantinople!
cette fille adoptive des Césars, cette épouse
de Mahomet II, épouse chérie, pressée de ce

bras puissant et amoureux, resplendissante des coupoles d'or de Sainte-Sophie, des croissans du sérail, de kiosques où d'apathiques satrapes fument leurs narguileks; de minarets, de mosquées, de medressés; épouse musulmane aux aigrettes splendides, qui se mire dans le limpide azur de la plus belle nappe d'eau qui soit au monde.

Mais Troie, cependant? Tout l'hommage qu'il put rendre à ces vieux siècles aînés, dont les chants narratifs sont cousus un peu au hasard dans l'Iliade et l'Odyssée, ce fut de réciter, à la vue du tombeau d'Achille, élevé près du cap Sigée, ces vers :

Ἀμφ', αὐτοῖσι δ' ἔπειτα μέγαν καὶ ἀμύμονα τύμβον
Χεύαμεν' Ἀργείων ἱερὸς στρατὸς αἰχμητάων
Ἀκτῇ ἔπι προὐχούσῃ, ἐπὶ πλατεῖ Ἑλλησπόντῳ.
Ὥς κεν τηλεφανὴς ἐκ ποντόφιν ἀνδράσιν εἴη
Τοῖς οἳ νῦν γεγάασι καὶ οἳ μετόπισθεν ἔσονται.

« L'armée des Grecs belliqueux élève sur le rivage un monument vaste et admiré, monument que l'on aperçoit de loin en passant sur la mer, et qui attirera les regards des générations présentes et des races futures. »

M. de Chateaubriand, horriblement païen depuis quelque temps, se rappelle à Rhodes son édifiante mission. Peut-être les débris des mo-

numens de la commanderie, les restes gothiques des chevaliers, le tirèrent-ils des diaboliques embûches d'Apollon, de Jupiter et de Vénus. Rhodes est pour lui la limite de deux univers. L'univers du polythéisme expire au pied des murs édifiés par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. La piété des croisades le reprend; c'est dans cette ville de structure franque.

De là à Chypre il y eut bien quelques petites traverses; mais, avec les tentations mythologiques il semble avoir perdu cette élasticité d'esprit qui se prêtait avec charme à tous les mensonges de l'antiquité. Il se rattache à Fénelon, et cite, à propos de Chypre, un passage de Télémaque, où l'évêque de Cambrai a habillé de tuniques grecques mesdames de la Suze, de [illegible] L'Enclos, dont « les grâces étaient affectées; » auxquelles « il ne voyait point une noble simplicité et une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté, mais l'air de mollesse, l'art de composer leurs visages, une parure vaine, une démarche languissante, des regards qui semblaient chercher ceux des hommes, une jalousie entre elles pour allumer de grandes passions. » Tout cela est portrait, mais portrait

archi-français. Ce n'est pas ainsi que parlent Hérodote des religionnaires de Vénus, ni les poètes grecs. L'amour, la dissolution, les égaremens passionnés, tout allait au physique chez les anciens, qui n'y entendaient pas autre chose, qui ignoraient et la galanterie et ces demi-moyens des coquettes. Horace, Sapho, Théocrite dans son éclogue de l'*Incantation*, Anacréon qui ne fait chanter que l'amour, Ἔρωτα μοῦνον ἠχεῖ, tout ce qui jadis a parlé de cette passion, n'y a jamais fondu ces teintes de sensiblerie sans lesquelles elle ne serait pas supportée chez nous.

On découvrit le Carmel. L'on prit terre à Jaffa. De là une escorte d'Arabes conduisit notre pèlerin à el Qoobs (la Sainte), en passant par Rama, par cette plaine de Sârons, autrefois étouffée des buissons de ces roses qui ont fait dire à notre Lamartine, en style de l'*Ecclésiaste* et du *Cantique des Cantiques* :

> Comme l'on choisit une rose
> Dans les guirlandes de Sârons,
> Choisissez une vierge éclose
> Parmi les lis de vos vallons ;
> Enivrez-vous de son haleine,
> Écartez ses tresses d'ébène,

tez les fruits de sa beauté.
z, aimez, c'est la sagesse;
le plaisir et la tendresse,
t est mensonge et vanité.

briand arrive à Jérusalem.

érusalem, dit la nation hébraïque, et
ation hébraïque, dit le peuple le plus
e plus vénérable du monde, la nation
us unie, la plus étroite, la constitution
la plus surprenante de toutes.

sions désiré que M. de Chateaubriand,
le érudition, et qui, à l'occasion de la
lle de la Grèce et de l'Ionie, s'aban-
fleuve de son savoir, qui livre au
up les abondans trésors de sa science
, que M. de Chateaubriand qui, pour
roche avec raison au Tasse de n'avoir
ébraïsé la fable de sa *Gerusalemme*,
ons désiré, disons-nous, qu'il n'eût
nous ne savons pourquoi, tant de par-
r les annales judaïques.

, c'est l'Orient écrit; la Judée, c'est
e la vieille Asie, qui porte la parole,
l'Égypte, Babylone, et Ninive, et Tyr
es mœurs patriarcales du désert; qui
es détails sur lesquels la Grèce, elle,

d'ailleurs si menteuse, si partiale, ne s'arrête pas quand elle s'aventure avec Hérodote et Diodore de Sicile, sur ces terres vieilles comme le soleil. La Bible, c'est l'Orient dans les mœurs pastorales, puis dans les mœurs rustiques, puis dans les mœurs politiques; mieux que cela, la Bible, c'est la voix de l'humanité proférée dans ces vieux siècles où la Grèce était encore à naître; c'est la contemporaine de la mystérieuse Égypte.

A coup sûr le Pentateuque n'a pas été écrit tout entier de la main de Moïse; cet ordre intelligent, cette division qui sent la maturité et la réflexion, tout cela tranche avec les temps bruts et occupés de la sortie d'Égypte.

Mais il est hors de doute que la partie jurisprudencielle est du législateur des Hébreux; les plus voltairiens des modernes en conviennent, et Volney, le plus digne de foi de cette école parce qu'il était orientaliste et apte à prononcer, avoue, de guerre lasse, qu'on ne saurait contester à Moïse les matériaux premiers de ce livre.

On ne saurait non plus contester à Moïse les annales de la fuite dans le désert; il faut aussi lui accorder en partie l'Exode, en sorte que nous avons dans la Bible le document le plus ancien, le plus authentique de la bibliographie.

,a plus remarquable nationalité fut sans doute e du fait de Moïse; le temps, le temps qui ruit tout, la dispersion des religionnaires, rien pu contre ses rites, ses dogmes. A Maroc ime à Varsovie, à Constantinople comme à oonne, le code mosaïque est en vigueur, et ova, cette personnification divine rêvée par se dans les choniatims de Thèbes, d'Hélio is, où Thermutis, sœur de Pharaon, le fit ver, ce Jehova est reconnu dans les Deux ndes.

Moïse, peu après avoir donné le Décalogue au d du mont Sinaï, s'approche de la terre de maan; il y envoie des espions; ceux-ci de our, s'extasient sur la fertilité, sur la beauté fruits de ce pays; mais, en même temps, ils vu les habitans; leur taille est celle des géans, Bahalims sont des hommes robustes, terles. Israël est découragé, et à la grande déconue de Moïse; Israël est atteré. Moïse se colère, nme cela lui arrivait assez souvent; et il jure cette génération n'entrera pas dans la terre mise; il la ramène dans les solitudes pour la nomade jusqu'au renouvellement intégral de te race, mesure politique, et que peut seule tifier la sainteté du serment arraché par l'ir-

ritation, et dont Moïse sera la victime, car il mourra avec cette génération, et sa grande pensée, cette pensée de tous les jours, cette réalisation de son utopie sur lieu, il n'en aura pas la satisfaction.

Moïse disparaît : soit qu'il s'exile comme Lycurgue, soit qu'il meure, il disparaît. Josué se précipite sur la terre de Chanaan. Les lois de la guerre, les lois agraires, les fêtes, la liturgie, tout est prêt depuis long-temps; il ne manque plus que la matière, la terre, le pays.

Ne leur demandons pas à ces peuples primitifs nos droits des gens, notre aménité. Les Hébreux entrent en Chanaan, tout est passé au fil de l'épée, femmes, enfans, vieillards; ces villes en interdit sont même brûlées; ce qu'il leur faut, c'est le sol.

Israël entra en massacreur. Les peuples fuirent de devant Israël. Où allèrent-ils? Don Calmet les éparpille sur le littoral septentrional de l'Afrique; il est de fait que le culte de Saturne à Carthage ressemble bien aux coutumes infanticides des Amalécites. Peut-être étaient-ce des Chananéens que Didon et Sichée. Ces migrations de Cécrops, de Cadmus, de Danaüs, chez les Pélasges, n'auraient-elles pas été décidées par ces

grands mouvemens de population devant le glaive israélite? Il est vrai de dire que la Grèce aurait dans ses mythes, dans ses récits fabuleux, conservé quelque terreur de Josué, de l'arche d'alliance, des trompettes de Jéricho.

Qu'était-ce que ce gouvernement mosaïque? Les constitutions des peuples ne nous offrent rien d'analogue, ni le *Peri Politicon* d'Aristote, ni les rêves politiques de Platon, ni les réalités de Solon, de Lycurgue. M. Salvador l'a défini une *nomocratie* ou *gouvernement de la loi*.

Moïse avait été toute sa vie sous le prestige d'un tel fanatisme qu'il avait placé Dieu partout : la loi, c'était Dieu qui l'avait faite; la terre, c'était Dieu qui la donnait; la manne, l'eau du rocher, encore Dieu, toujours Dieu. Identité de Dieu et de la loi : cette identité donna au code sa sainteté. Dieu était le véritable président de la république hébraïque.

Après les sarcasmes de Voltaire et de l'école philosophique, on est revenu à d'autres sentimens pour Moïse. Notre ère est libérale, les Guillaume Tell, les Mazaniello, les Brutus, sont en hausse; le libérateur des Hébreux, bien que éloigné, bien qu'environné de nuages bibliques, devait, aussi lui, se ressentir quelque peu de

cette réaction ; et c'était justice. M. Lherminier l'appelle la *législation incarnée*. Poèmes, tragédies, tout est à la louange de Moïse.

Persévérance, patience, patriotisme, vigueur de caractère, vigueur d'action, il avait toutes les qualités d'un législateur.

Les douze tribus assises en Palestine, commença la période des Juges, et avec elle de nombreuses servitudes. Je ne sais si le lien patriotique n'était pas assez fort, si les tribus n'agissaient pas simultanément contre le Moabite, le Philistin qui entamait la frontière; toujours est-il qu'Israël tombait de servitude en servitude, mais servitude incomplète, asservissement de quelques parties de la république. Alors apparaissaient ou Gédéon, ou Jephté, ou Samson; ils rajustaient les affaires, ils rendaient à la nationalité territoriale son intégralité, mais pour peu de temps.

Les tribus ne voyaient-elles pas le côté faible de leur état politique ? Manque d'accord, d'harmonie, c'était là le motif de leurs malheurs, de leurs défaites ; ce qu'il leur fallait, c'était un chef militaire actif, prodige de surveillance, œil et bras à la fois, qui portât les masses de guerriers disponibles de côté ou d'autre, qui apparût sur

les confins menacés. Israël réfléchit ; bientôt, à grand étonnement de nos libéraux, bientôt Israël demande un roi : oui, un roi ; le sacerdoce que ce pouvoir nouveau devait effacer un jour dans sa jouissance de la nomocratie ; le sacerdoce d'abord s'y refuse ; Samuel s'écrie :

« Voici comment vous traitera le roi que vous voulez... Il prendra vos filles pour en faire ses parfumeuses, ses cuisinières et ses boulangères.

» Il prendra aussi vos champs, vos vignes et vos bons oliviers, et il les donnera à ses serviteurs.

» Il dîmera ce que vous aurez semé et ce que vous aurez vendangé, il le donnera à ses officiers et à ses serviteurs. »

Autant la prêtrise nous recommande la royauté, autant la prêtrise hébraïque la déparhit, la déconseillait ; soucieuse qu'elle était de son existence propre. Un roi ! un roi ! Telle est la réponse du peuple.

Samuël cède, les temps d'aveuglement sont venus. Mais du moins il cherchera un roi comme il le faut à la république sacerdotale, un roi seulement homme d'action, peu susceptible des enivremens de l'ambition, peu versé dans les mystères de la diplomatie, un roi qui mette sa

gloire à commander aux centeniers, aux milleniers, mais toujours dépendant du nomocrate, du représentant de la loi, du prêtre enfin. Saül fut choisi et oint; car l'homme élu en Égypte était tatoué originairement en signe de commandement, et les Hébreux n'étaient pas pour oublier une cérémonie qu'ils ne comprenaient pas.

Une fois Saül porté au pouvoir, commença cette lutte du libéralisme et de la royauté, qui se prolonge à travers les annales d'Israël et de Juda. Le libéralisme, c'était l'esprit prêtre, dépositaire et dernier représentant de la vieille république israélite; le libéralisme, ce sera plus tard le temple, ce seront les prophètes.

Saül démérite de Samuel; il a désobéi dans l'affaire d'Achab, roi d'Amalek. Samuel jette les yeux sur David.

Mais ce que le vieil homme d'état avait prévu, cette usurpation du pouvoir militaire sur le civil et le sacerdoce, arriva quand David constitua la royauté. Il est vrai, il jeta les limites judaïques à la plus grande extension qu'elles aient jamais eue; il prit des villes vers l'Arménie et sur l'Euphrate, qui peuvent nous faire voir dans Israël un territoire comparable à celui de la France;

dans Israël, qui valait à peine la Normandie auparavant..

Sur cette prospérité vint s'asseoir Salomon, Salomon qui centralisa la Judée dans Jérusalem, qui mit la patrie dans le temple. Que ne raconte-t-on pas de ses richesses, du faste de sa maison, de son sérail, de ses écuries! M. de Pradt a dit depuis : *Malheur aux rois qui ont la manie des architectes!* Salomon bâtit une infinité de villes, Salomon agrandit Jérusalem, se construisit un palais, un pour sa femme l'Egyptienne; Salomon se complut surtout à l'édification de ce temple du Seigneur qui fut une merveille pour les Hébreux.

Toujours et partout mêmes causes, mêmes conséquences : le temple scinda Israël, comme depuis la basilique de Saint-Pierre à Rome mit au monde le schisme du protestantisme, et raya des dépendances papales la moitié de la chrétienté. Les Hébreux, affaissés sous les impôts de Salomon (que de subsides pour satisfaire ses goûts de somptuosité et de construction!), voulurent respirer sous son fils Roboam; mais la maison militaire était montée sur un trop bon pied! mais ce n'était pas la peine de bâtir un si beau temple s'il fallait le vider de chantres, de

lévites, et de ces nombreux fonctionnaires que l'Ecriture sainte appelle des portiers! Or, impossibilité de réduire le budget.

Sans doute Roboam était mû de tout aussi bonne volonté pour les contribuables que peuvent l'être nos députés ; mais où couper, où réduire? La lèpre de la civilisation, c'est-à-dire la manie de hiérarchiser, cette manie que les peuples policés croient sublime, dévorait Jérusalem. Le roi fit des rognures de rien à la masse des impôts ; ce fut vainement, les contribuables massacrèrent les publicains.

Alors dix tribus, sous la conduite de Jéroboam, un chef d'émeute, se constituèrent en état séparé ; Samarie se dressa quelque temps en capitale d'Israël. Benjamin et Juda étaient restés fidèles à Sion. Par la suite ces dix tribus dissidentes s'éparpillèrent en Asie, où elles se sont à jamais perdues ; il paraît qu'il en alla jusque dans la Chine, car, depuis, des missionnaires portugais y ont trouvé des Israélites orthodoxes qui n'avaient jamais entendu parler de Jésus-Christ.

CHAPITRE XXXI.

Effet de la première vue de Jérusalem. — Course à la mer Morte. — Dangers de M. de Chateaubriand. — Retour à Jérusalem. — Sa topographie. — Réflexions nouvelles sur les anciens prophètes. — La liberté de la presse dans l'antique Jérusalem.

> Ecco apparir Gierusalem si vede,
> Ecco additar Gierusalem si scorge,
> Ecco da mille voci unitamente
> Gierusalemme salutar si sente.
>
> Tasso, *canto III.*

« Je conçois maintenant, dit notre voyageur, ce que les historiens et les voyageurs rapportent de la surprise des croisés et des pèlerins à la première vue de Jérusalem. Je puis assurer que quiconque a eu la patience, comme moi, de lire à peu près deux cents relations modernes de la Terre-Sainte, les compilations rabbiniques et les

passages des anciens sur la Judée, ne connaît rien du tout encore. Je restai les yeux fixés sur Jérusalem, mesurant la hauteur de ses murs, recevant à la fois tous les souvenirs de l'histoire, depuis Abraham jusqu'à Godefroy de Bouillon; pensant au monde entier changé par la mission du Fils de l'Homme, et cherchant vainement ce temple, *dont il ne reste plus pierre sur pierre*. Quand je vivrais mille ans, jamais je n'oublierai ce désert, qui semble respirer encore la grandeur de Jehovah, et les épouvantemens de la mort.»

A Jérusalem, il alla loger au couvent des pères latins. Il y avait là un diable de pacha qui faisait mine de vouloir exiger des religieux une rédimation de soixante mille piastres, au lieu de quatre mille. Heureusement, le firman de M. de Chateaubriand pouvait, je ne sais trop comment, parer à cela.

Il fallait cependant voir le Jourdain, la mer Morte. Pour cette périlleuse excursion à travers tribus bédouines et campemens turcs, le firman était nécessaire; aussi s'empressa-t-il de satisfaire cette curiosité avant de faire ses génuflexions au tombeau du Christ.

Remis en route avant d'avoir pris le repos

nécessaire, Bethléem, encadrée dans des rochers brûlés, lui apparut; Béthléem, bâtie par Abraham, domicile du petit pâtre qui régna depuis sur Jérusalem et commença la royauté au détriment de Saül, d'abord choisi par Samuel, et ensuite réprouvé de ce Machiavel juif; patrie encore de Booz et de quelques autres célébrités israélites; Bethléem, qui vit enfin naître le Messie.

Ici, en Palestine, autre remémoration délicieuse. Ils étaient bien heureux, ces peuples qui avaient tout indigène, Dieu, mythes, histoire! Mais nous, notre nationalité même est-elle locale? Sous la froide Gaule, notre liturgie nous vient de Rome, nos dogmes nous viennent de l'Asie; le culte des premières pensées, il nous le faut rattacher à Rome, à la Grèce. Quirites, Pélasges, Hébreux, s'emparent de nous, au collége, à l'église, au théâtre. Que nous reste-t-il de véritablement à nous?

Heureux les peuples de jadis! Par exemple les Juifs: toute leur histoire était locale, tous leurs souvenirs aussi; leur culte aussi; à chaque pas quelque épisode; c'était tout au plus s'il se mêlait un peu d'Égypte et de Babylone à leurs fastes domestiques. Ici, Jérémie a pleuré dans

cette grotte; plus loin, Gaza, dont Samson enleva les portes. Voici Béthulie et sa femme forte, la veuve libératrice, prostituée et homicide d'Holopherne; Jéricho, avec ses roses, rappelle le son miraculeux des trompettes saintes; ce mont porte le nom d'Elie. L'Hébreu lisait, chantait, priait avec tous ces noms-là comme avec des gens de sa connaissance.

Aussi, quels ravissemens pour l'homme qui contracté, dès son enfance, l'habitude d'isoler de ce qui est sous ses yeux ce qu'il a dans sa mémoire! quels ravissemens quand il peut réunir tout cela et voir la topographie de ce qu'il sait! C'est là le charme du savant voyageant en terre classique et en terre sainte.

Mais voici cependant les dangers que courait M. de Chateaubriand pour chercher ce genre d'impressions : il arrivait au couvent de Saint-Saba, sur le torrent de Cèdron :

« Comme nous nous en approchions, une nouvelle troupe d'Arabes, cachée au fond d'un ravin, se jeta sur notre escorte, en poussant des hurlemens. Dans un instant, nous vîmes voler les pierres, briller les poignards, ajuster les fusils. Ali se précipite dans la mêlée; nous courons pour lui prêter secours. Il saisit le chef

des Bédouins par la barbe, l'entraîne sous le ventre de son cheval, et menace de l'écraser s'il ne fait finir cette querelle. Pendant ce tumulte, un religieux grec criait de son côté et gesticulait du haut d'une tour ; il cherchait inutilement à mettre la paix. Nous étions tous arrivés à la porte de Saint-Saba... nous nous précipitions tous pêle-mêle dans une cour, et la porte se referma sur nous. L'affaire devint alors plus sérieuse : nous n'étions point dans l'intérieur du couvent ; il y avait une autre cour à passer, et la porte de cette cour n'était point ouverte. Nous étions renfermés dans un espace étroit où nous nous blessions avec nos armes, et où nos chevaux, animés par le bruit, étaient devenus furieux. Ali prétendit avoir détourné un coup de poignard qu'un Arabe me portait par derrière, et il montrait sa main ensanglantée ; mais Ali, très brave homme d'ailleurs, aimait l'argent comme tous les Turcs. »

On campa au bord de la mer Asphaltite ou Morte ; on alluma du feu pour toute la nuit. Le lendemain, visite faite, le pèlerin remplit, de cette eau qui couvre Sodome et Gomorrhe, un flacon de fer-blanc.

Excursion au Jourdain. Les fleuves de l'Amé-

rique, le Tibre, le Nil, l'Eurotas, le Céphise, le Jourdain, ont baigné les pieds de notre premier écrivain. Que l'on s'étonne ensuite de la vie de ses idées.

Je voudrais bien que Fénelon eût tant seulement bû de l'eau de l'Achéloüs.

M. de Chateaubriand remplit une fiole de l'eau du Jourdain; c'est celle dont on ondoya le duc de Bordeaux. Il revint par Jéricho à Jérusalem.

L'auteur consacre d'assez longues pages à la description du Saint-Sépulcre. Sa topographie est palpitante d'émotions, et en effet, c'est le propre des lieux historiques d'empreindre de sentiment les nomenclatures les plus géométriques. Tout le Nouveau Testament revit dans ces pages; c'est la maison du mauvais Riche, c'est la Voie douloureuse, c'est la Porte judiciaire, etc.

« Après la description de la Voie douloureuse et de l'église du Saint-Sépulcre, je ne dirai qu'un mot des autres lieux de dévotion que l'on trouve dans l'enceinte de la ville. Je me contenterai de les nommer dans l'ordre où je les ai parcourus pendant mon séjour à Jérusalem :

» 1° La maison d'Anne le pontife, près de la Porte David, au pied du mont Sion, en dedans

du mur de la ville. Les Arméniens possèdent l'église bâtie sur les ruines de cette maison ;

» 2° Le lieu de l'apparition du Sauveur à Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques, et Marie Salomé, entre le château et la porte du mont Sion ;

» 3° La maison de Simon le pharisien. Madeleine y confessa ses erreurs. C'est une église totalement ruinée, à l'orient de la ville ;

» 4° Le monastère de sainte Anne, mère de la Sainte-Vierge, et la grotte de la conception immaculée, sous l'église du monastère. Ce monastère est converti en mosquée ; mais on y entre pour quelques médins. Sous les rois chrétiens, il était habité par des religieuses. Il n'est pas loin de la maison de Simon ;

» 5° La prison de saint Pierre, près du Calvaire. Ce sont de vieilles murailles où l'on montre des crampons de fer ;

» 6° La maison de Zébédée, assez près de la prison de saint Pierre, grande église qui appartient au patriarche grec ;

» 7° La maison de Marie, mère de Jean-Marc, où saint Pierre se retira lorsqu'il eut été délivré par l'ange. C'est une église desservie par les Syriens ;

« 8° Le lieu du martyre de saint Jacques le majeur. C'est le couvent des Arméniens. L'église en est fort riche et fort élégante. »

Après, vient la description des lieux circonvoisins de la ville, mais dont la plupart se trouvaient dans l'enceinte de la Jérusalem hébraïque, comme on peut le voir dans l'ouvrage savant, plein de sagacité, du bénédictin dom Calmet.

Le temple de Salomon retient assez longtemps notre pieux érudit; et c'est, à vrai dire, le seul morceau de facture biblique; la Jérusalem de Jésus-Christ et celle de Godefroy de Bouillon ont préoccupé trop exclusivement l'auteur. La Jérusalem de David, de Jérémie, d'Isaïe, cette Jérusalem si imposante par la vétusté de ses souvenirs, cette Jérusalem, réalisation de l'utopie conçue au désert de Sina, elle qui a fourni de si riches, de si poétiques matériaux au chantre du *Génie du christianisme*, est oubliée dans cet Itinéraire.

Les prophètes juifs, par exemple, ne mériteraient-ils pas, au milieu des circonstances qui font aujourd'hui la vie française, de fixer nos regards? les prophètes, c'est la liberté de la presse à Jérusalem.

Tout était tribune en Chanaan ; bourgs, villages, villes, partout de ces harangueurs qui relevaient vertement les magistrats, les prêtres, les rois mêmes, et ce qui plus est, le peuple aussi. Par les jours de fête, par les jours de sabbat, dans les convocations solennelles, ils pulvérisaient les gouverneurs en prévarication, ils immolaient les pontifes intéressés, ils stygmatisaient les princes en état de péché, les juges qui spéculaient sur la justice.

Ainsi, Isaïe s'écrie dans une de ces assemblées : « Les principaux du peuple sont méchans, et semblables à des larrons. Chacun d'eux aime les présens; ils courent après les récompenses ; ils ne font pas droit à l'orphelin, et sacrifient la cause de la veuve ; c'est pourquoi le Puissant d'Israël a dit : Je les punirai, je me vengerai, et je rétablirai les juges d'Israël tels qu'ils furent la première fois, et les conseillers tels qu'au commencement. »

Mais voici qui nous rapproche mieux de cela, et nous fait entrer dans cet ordre social, si libéral même sous la forme monarchique : ce sont ses Bellart, ses Marchangy, ses Broë. Un procès est intenté à un journaliste d'alors ; le prévenu, c'est le nommé Jérémie.

Il s'est élevé contre les rois de Juda, contre les prêtres, contre le peuple qui souffre leurs iniquités. Un jour de sabbat, où les citoyens des villes avoisinantes de la capitale venaient en grand concours sacrifier au temple, il s'installe dans le parvis du temple même, s'écriant: « Jehovah dit ceci : Vous ne m'écoutez point, vous ne marchez pas dans la loi que je vous ai proposée, vous ne vous détournez point de votre fausse route ; je détruirai donc cette maison de fond en comble, et je livrerai cette ville à la malédiction de toutes les nations de la terre. »

Les prêtres n'y peuvent tenir. Attaqués jusque dans la maison de Dieu, ils accourent, se saisissent de lui, le mettent en accusation; ils l'incarcèrent. Grande émeute parmi les prolétaires; on se rassemble, se presse, se heurte; on crie autour de la prison; les anciens de Juda viennent prendre place sur leurs siéges à l'entrée de la porte neuve du temple, lieu ordinaire des audiences. La parole est aux prêtres accusateurs; ils articulent ainsi les chefs d'accusation :

« Cet homme mérite d'être puni, car il a prophétisé d'affreux malheurs contre cette ville, et tout le monde l'a entendu de ses propres

oreilles. » On était laconique, il y a apparence, dans les réquisitoires juifs. Le prophète répond :

« Le Dieu d'Israël m'a envoyé prophétiser contre cette ville, et vous annoncer des malheurs, afin que vous changiez de conduite, que vous corrigiez vos actions, que vous soyez dociles à sa voix. Quant à moi, me voici entre vos mains, faites de Jérémie comme il vous semblera bon et juste ; mais sachez qu'en me condamnant à mort, vous verserez un sang innocent. »

Rumeurs en sens divers : les uns le disculpent, les autres empirent l'accusation. Aussitôt, quelques uns des anciens se lèvent ; ils parlent à l'assemblée en faveur de Jérémie, ils citent Michée le moraliste, qui, ayant prophétisé *Sion* labourée comme un champ, et Jérusalem détruite de fond en comble, ne fut point trouvé coupable. D'autres des anciens parlent à leur tour contre le délinquant ; ils rappellent l'exemple d'Urie puni par un roi de Juda pour sa licence acrimonieuse. Enfin, Ahikam, fils de Saphan, secrétaire du conseil, résume les débats ; Jérémie n'a point dépassé le droit, et le prophète est renvoyé absous.

Toute la vieille Jérusalem que M. de Chateau-

briand ne nous a pas montrée apparaît dans cette scène à peu près énoncée dans un passage de Jérémie. Tout s'y trouve de ce que nous avons long-temps demandé, tout, et la démocratie, et le jury, et la liberté de la presse ; et ce n'est pas peu étonnant, tout cela dans la vieille, la sainte Sion !

CHAPITRE XXXII.

ades. — Point de vue sous lequel M. de Chateaubriand
envisagées. — La Jérusalem moderne. — Le poè
sse. — M. de Chateaubriand en Égypte. — Les ma
français. — Tempête. — Tunis, Carthage. — L'Esp
— Arrivée en France.

> Pobre esta ja da antiga potestade,
> Tanto Deos se contenta da humiltade.
>
> « Elle est déchue aujourd'hui de son ancien pouvoir, tant Dieu aime l'humilité. »
>
> LE CAMOENS, *chant III.*

, je crois, parlé de la triple Jérusalem que
nte le chef-lieu de la Palestine au pèlerin
des choses historiques : la Jérusalem an-
, incarnation du mosaïsme, cette Jérusa-
es jubilés, des saints sabbats, de la Pâque ;
celle de Jésus-Christ, ville quelque peu

civilisée, et par là sujette aux infirmités de la civilisation, c'est-à-dire aux sophismes, aux sectes, au parlage et à l'asservissement étranger; ville où se disputent Saducéens, Esséniens, Pharisiens, et où l'on paye le tribut à César; ville où Jésus-Christ se donne pour le Messie attendu et promis par maintes prophéties, et où, tout en succombant, il triomphe par son insuccès même.

La troisième Jérusalem ne nous touche pas moins singulièrement; c'est celle de la dynastie franke.

Ce fut une époque bien passionnée, bien chaleureuse, une époque précieuse pour l'histoire, que celle des croisades, et pour la France surtout! époque où l'Orient fit connaissance avec ces races hyperboréennes qui avaient porté le coup de mort à l'empire romain. Alors la Grèce, l'Égypte, Tunis, la Syrie, Constantinople, voyaient des migrations mystiques et belliqueuses; des sabreurs comme Tancrède, comme Baudouin, comme Godefroy, comme Robert de Paris, apparaissaient couverts d'armoiries, bariolés des devises de leurs dames, la lance au poing, et, après maints exploits érotiques, s'agenouillaient pieusement au Saint-Sépulcre. Alors l'épée franke

s'inféodait toutes les notabilités des vieilles histoires : on voyait des comtes d'Athènes, des ducs de Thèbes, des évêques de Sidon, de Césarée, de Berith, des marquis de Tyr, des comtes de Béthanie. Etrange arrangement de choses et de faits ! c'était un rapatriage inattendu entre la solennelle antiquité et la vie aventurière !

Cette Jérusalem de Godefroy de Bouillon, M. de Chateaubriand ne devait pas manquer de s'en éprendre, M. de Chateaubriand aux hallucinations poétiques et aux affections chevaleresques, lui en qui la vieille France a trouvé un écho sonore, en qui la religion, en qui la foi a rencontré un chantre élevé, inspiré, plein de rhythme et de mélodies suaves. Aussi est-il bien partial pour la Solime des preux Français ! et c'est justice.

Parler des croisades, c'est nommer le Tasse. Prestige de la poésie ! les fictions du poète de Sorrente, ses évènemens imaginés à plaisir, obtiennent comme droit de cité dans l'histoire. Armide, Herminie, Renaud se sont tellement personnifiés, Torquato a si bien trempé ces individualités d'imagination dans la poésie du Styx chrétien, qu'elles sont immortelles, sans être même vulnérables par un seul endroit comme Achille.

Renaud d'Est! Argant! la princesse Herminie! l'amante de Renaud! tout cela fiction! Le moine Robert, Guillaume de Tyr, l'anonyme auteur des *Gesta dei per Francos*, ces chroniqueurs qui écrivaient sous le feu des batailles, au milieu de la conquête chrétienne, ont beau nous donner des détails exacts, une stratégie et une castramétation dépouillées des personnages de l'épopée italienne, on ne tient nul compte de leur véracité.

> E là corre il volgo ove più versi
> Di sue dolcezze il lusinghier Parnasso.

Aussi M. de Chateaubriand n'a-t-il pas mis moins de soins à lire la *Gerusalemme* sur lieux que *le Pentateuque* et *les Rois*.

M. de Chateaubriand a raison de dire que « le temps de ces expéditions est le temps héroïque de notre histoire, » que « c'est celui qui a donné naissance à notre poésie épique, » que « tout ce qui répand du merveilleux sur une nation ne doit point être méprisé par cette nation même. »

Mais parfois il se laisse aller à des mélanges de poésie et de politique, et alors ces élémens d'exaltation et d'impartialité agissant au hasard, le jettent dans des aberrations. Il fait un plai-

doyer en faveur des croisades, comme effets politiques.

« Les croisades, dit-il, ne furent des folies, comme on affectait de les appeler, ni dans leur principe, ni dans leur résultat. Les chrétiens n'étaient point les agresseurs. Si les sujets d'Omar, partis de Jérusalem après avoir fait le tour de l'Afrique, fondirent sur la Sicile, sur l'*Espagne*, sur la France même, où Charles Martel les extermina, pourquoi les sujets de Philippe Ier, sortis de la France, n'auraient-ils pas fait le tour de l'Asie pour se venger des descendans d'Omar jusque dans Jérusalem? C'est un grand spectacle sans doute, que ces deux armées de l'Europe et de l'Asie, marchant en sens contraire autour de la Méditerranée, et venant, chacune sous la bannière de sa religion, attaquer Mahomet et Jésus-Christ au milieu de leurs adorateurs. N'apercevoir dans ces croisades que des pèlerins armés qui courent délivrer un tombeau en Palestine, c'est montrer une vue très bornée en histoire. Il s'agissait non seulement de la délivrance de ce tombeau sacré, mais encore de savoir qui devait l'emporter sur la terre, ou d'un culte ennemi de la civilisation, favorable par système à l'ignorance, au despotisme, à l'escla-

vage, ou d'un culte qui a fait revivre chez les modernes le génie de la docte antiquité, et aboli la servitude. Il suffit de lire le discours du pape Urbain II au concile de Clermont pour se convaincre que les chefs de ces entreprises guerrières n'avaient pas les petites idées qu'on leur suppose, et qu'ils pensaient à sauver le monde d'une inondation de nouveaux barbares. L'esprit du mahométisme est la persécution et la conquête; l'évangile, au contraire, ne prêche que la tolérance et la paix. Aussi les chrétiens supportèrent-ils, pendant sept cent soixante-quatre ans, tous les maux que le fanatisme des Sarrasins leur voulut faire souffrir; ils tâchèrent seulement d'intéresser en leur faveur Charlemagne; mais ni les Espagnes soumises, ni la France envahie, ni la Grèce, ni les Deux-Siciles ravagées, ni l'Afrique entière tombée dans les fers ne purent déterminer, pendant près de huit siècles, les chrétiens à prendre les armes; si enfin le cri de tant de victimes égorgées en Orient, si les progrès des barbares, déjà aux portes de Constantinople, réveillèrent la chrétienté et la firent courir à sa propre défense, qui oserait dire que la cause des guerres sacrées fut injuste? où en serions-nous si nos pères n'eussent re-

oussé la force par la force? Que l'on co-
mple la Grèce, et l'on apprendra ce que d-
ent un peuple sous le joug des musulman
eux qui s'applaudissent tant aujourd'hui d
rogrès des lumières auraient-ils donc voulu vo
igner parmi nous une religion qui a brûlé l
ibliothèque d'Alexandrie, qui se fait un mérite
e fouler aux pieds les hommes, et de mépriser
ouverainement les lettres et les arts?

Hé bien! tout ce plaidoyer repose sur de fausses
ases. Il n'est pas vrai que sans les croisades nous
ussions été la proie des mahométans. Depuis
harles Martel, vainqueur d'Abdérame, il s'é-
ait écoulé plus de trois cents ans, et jamais que
es Sarrasins eussent rêvé derechef l'invasion de
'Europe, zone trop froide pour une religion de
ave, de volupté, comme la leur. D'ailleurs, c'est
près les victoires des Sarrasins sur nos croisés,
'est après ces temps d'orgueil musulman que
es Turcomans sont montés vers l'Hellespont.

Il n'est pas vrai non plus que l'islamisme, en
upposant qu'il eût pris racine en nos contrées,
eût étouffé toute lumière. Qui ignore qu'au
ontraire il se mêla aux lettres, s'en embellit
ous les Kalifes, qu'il s'harmonie encore avec
elles, au point que, pour les Turcs mêmes, c'est

une fondation pieuse que celle d'une bibliothèque, que c'est à des legs pareils qu'est due l'érection de toutes ces médressés ou académies de Constantinople? S'il faut en juger d'ailleurs par ce qu'ont fait les Arabes en Europe, leur essai de séjour en Espagne profita aux lettres; ils possédaient les littoraux méridionaux de l'Espagne, et les chrétiens le nord : dans quels camps la science a-t-elle fleuri? est-ce sous le patronage de l'Évangile, ou sous celui du Koran?

Bassora et Cafa égalèrent presque Bagdad en célébrité; Ispahan, Samarkande, avaient leurs écoles, leurs mosquées académiques. Alexandrie, le Caire, Fez, Maroc, Cordoue, Grenade, Séville, brillaient en petites capitales de la littérature. Schams Eddin, gouverneur de Murcie, présidait l'académie de Grenade; Al-Haken fonda celle de Cordoue; il y avait enfin dans l'Espagne musulmane soixante-dix-huit bibliothèques ouvertes au public; je ne crois pas que Ferdinand VII en puisse compter autant dans toute la péninsule.

On parle de l'ordre d'Omar contre la bibliothèque d'Alexandrie! Que prouve un fait? Mummius croyait qu'on remplaçait les statues de Corinthe comme des boucliers; cela prouve-

t-il contre une nation qui donnera Virgile, Tibulle, Tite-Live, Tacite, Cicéron, Plaute? Le Vénitien Morosini, au dix-septième siècle, bombardant Athènes, faisant sauter toutes les antiquités respectées des Osmanlis, prouve-t-il contre le goût des beaux-arts d'une république qui compte le Titien, Bassano, le Tintoret, et qui se décora de tant de monumens d'architecture, comme une néréide de la couronne de Cybèle?

Envisageons, sous le rapport de la poésie, les croisades; nous regrettons que Louis XIV n'ait pas imprimé une direction religieuse et nationale aux vers de ses lauréats; mais au siècle de la raison positive, aujourd'hui, c'est trop tard.

N'ayant pu lire l'Iliade sur les dunes de la Phrygie, l'auteur parcourut les champs de bataille de Tancrède et de Bouillon, la *Gerusalemme* à la main. C'était mettre le cygne de Sorrente à une difficile épreuve; car il ne sortit guère de l'Italie que pour venir à Paris séjourner *incognito* quelques semaines; et néanmoins le Tasse se tire à son honneur et gloire de cet examen. M. de Chateaubriand reconnaît la scène de la *Gerusalemme* calquée avec beaucoup de précision.

Au reste, si l'examinateur s'est montré faci-

ent accommodant, il faut le louer de n'avoir
soumis le poème au compas. Ce que nous
udrions, nous, c'est plus d'Orient ; et pour
citer qu'un épisode, celui d'Herminie, au
de ces ombrages frais, de ce pasteur qui
se ses paniers d'osier, et prête l'oreille aux
nts de ses trois jeunes fils ; au lieu, enfin,
e paysage dessiné à Ravennes, à Rimini,
aux environs de Florence, mieux ne vaut-il pas un tableau encadré des horizons
et brûlans des monts Palestins, de ces hori-
s parsemés de quelques rares bouquets de
niers ? Nous y aimerions des chamelles, une
e jetée du tronc d'un sycomore au tronc
n olivier ; au dehors des solitudes de sable,
s d'autres solitudes encore ; çà et là quelques
tives citernes. Je ne sais si il signor *Rossi*,
e contemporain, qui réessaie la première
sade dans ses *Lombardi alla primiera cro-
a*, comprend ces exigences du siècle.

Depuis leur expédition d'Egypte, les Fran-
sont devenus d'une excessive exigence pour
coloris, la vérité, le costume, le costume
out, en ce qui regarde l'Orient. Que voulez-
s? nous avons le malheur de savoir notre
ent sur le bout du doigt ; nous sommes con-

naisseurs, or, par conséquent, difficiles. C'est tout ce qui nous reste de nos exploits des Pyramides et d'Héliopolis.

Aussi qu'on ne nous parle plus de *Zaïre*, de *Bajazet;* le costumier de l'Ambigu-Comique en sait plus que Voltaire; c'est à peine si *Abufar* du bon Ducis, avec ses alexandrins d'Arabie, peut trouver grâce devant nos connaissances locales. Le Tasse nous est incomplet à présent.

On ne rêvait que chevalerie à la cour de Ferrare; il n'était d'idées, de préoccupations d'esprit, que les exploits chevaleresques. Dans le monde, les tournois, les carrousels, les récits de grands coups d'épée, les braves, les preux, les généraux, tous copistes des Amadis, des Lancelot, la lance au poing; dans le cabinet, les féeries enchantées, les fabliaux, les romans; ces romans la délectation de la société d'alors; romans pleins de sentimens hauts, fiers, de grandes mêlées, de grands défis, de jactance héroïque, d'entreprises surnaturelles, d'actes d'un courage que nous nommons folie à présent.

Que voulait-on que fît le Tasse au milieu de ce monde ainsi préoccupé?

Mais ces idées ont eu leur temps. Sous la glace de la civilisation et de l'étude laborieuse,

l'humanité s'est refroidie de ces brillantes bravoures. Tout est calcul aujourd'hui ; calcul dans la société, calcul dans la vie politique, calcul au jour des batailles. Les mathématiques fixent la victoire. Alors, nous, bien calmes, bien impassibles, bien studieux, bien guéris de tout enthousiasme, nous reprenons la *Jérusalem délivrée ;* et que de choses que nous n'y trouvons pas !

Nous n'y trouvons pas la Jérusalem judaïque ; rien, pas le moindre souvenir, pas la moindre trace de la cité de David, du temple de Salomon. Les croisés traversent la Palestine, la sillonnent en tout sens, et pas la moindre réminiscence de la conquête de Josué, rien des douze tribus, rien des dynasties de Juda : ni Samson, ni Gédéon, ni Judith. Et Moïse, cette législation inspirée, avec son arche d'alliance, son tabernacle, son *Lévitique*, son *Deutéronome* ; Moïse, ce grand fantôme immobile et muet à la frontière de Chanaan ; Moïse n'a pas un seul souvenir dans une épopée chrétienne, faite par un chrétien, en terre papale ou à peu près !

Notre exigence va plus loin : Armide, Herminie, sont-ce là des noms arabes ? Y a-t-il même quelque chose d'oriental dans ces Altamore et

tous ces guerriers du camp égyptien? Qu'est-ce que c'est que ces musulmanes qui vont courir les champs dans un pays où la réclusion est toute la vie des femmes? et leur donnât-on toute la liberté des Européennes, elles ne pourraient pas en jouir en raison des lourdes pesanteurs d'un climat qui fait de toute la journée une sieste continue. Le petit roman de *Gonzalve de Cordoue*, sous le rapport de la vérité de la vie mahométane, est plus savant que l'épopée italienne.

Mais revenons à l'historique de l'*Itinéraire*, revenons à M. de Chateaubriand, pèlerin.

Suivi d'Ali-Aga, de Jean, de Julien, et du drogman Michel, son escorte, M. de Chateaubriand prit par la vallée de Térébinthe; il arriva à Jaffa, l'ancienne Joppé. Là il s'embarqua sur un saïque du patron Xhaunâ, pour Alexandrie. Vers le soir, l'un des jours suivans, s'émergèrent quelques palmiers au midi; ils annonçaient ce quatrième continent, l'Afrique à lui encore inconnue.

Il vit le Nil, le promontoire d'Aboukir, puis Alexandrie, où M. Droveti le reçut avec des transports.

Il y a plaisir à voir les effets des grandes scè-

nes de la nature sur une imagination comme celle de M. de Chateaubriand. Voyez-le entrer dans le Nil :

« Au lever du jour, nous nous trouvâmes à l'entrée du fleuve ; nous abordâmes le cap à notre droite. Le Nil était dans toute sa beauté ; il coulait à plein bord sans couvrir ses rivages ; il laissait voir, le long de son cours, des plaines verdoyantes de riz, plantées de palmiers isolés qui représentaient des colonnes et des portiques. Nous nous rembarquâmes, et touchâmes bientôt à Rosette. Ce fut alors que j'eus une première vue de ce magnifique Delta, où il ne manque qu'un gouvernement libre et un peuple heureux. »

Et remontant le Nil, au loin sortirent les Pyramides. Lorsqu'il s'agira de grandes émotions, ne demandez pas à M. de Chateaubriand de la conséquence à ses principes. Vous l'avez entendu déclamer durant deux volumes contre la tyrannie des Turcs ; ici il prouve que les Pharaons firent très bien de forcer leurs sujets à élever à grands frais ces folies de tombeaux ; *que la vue d'un tombeau rend une nation meilleure*. Pourquoi tant de différence à ses yeux entre deux despotismes passés sur le même lieu ? c'est qu'Héro-

dote, Diodore de Sicile sont intervenus, o
écrit, et M. de Chateaubriand se laisse mener
l'admiration ou au dédain, au gré de ceu
qui ont quelque importance dans la paro
écrite.

Les Pyramides! Il ne put cependant pas
notre voyageur, visiter ces hautes reliques de l
grandiose Misraïm. Un incident le priva du pla
sir de toucher de ses mains ces monumens
monumens de géans, qui me faisaient dire dar
un opuscule, publié il y a quelques années, L
Bataille des Pyramides :

Est-ce un phare allumé qui se perd aux étoiles?
Le jour, de pourpre et d'or teignant les sombres voiles,
Vient de flots de lueurs mollement revêtir
Et dorer le sommet des hautes pyramides,
Quand l'ombre règne encore à leurs bases solides ;
Tel qu'un phare allumé leur front semble sortir
Des ombres de la nuit, et tandis que l'aurore
Aux habitans des champs paraît à peine éclore,
Visité du soleil leur sommet éclatant
Signale au fond des cieux l'astre que l'homme attend.
Œuvres des premiers jours! augustes pyramides!
A votre immense aspect l'esprit est terrassé!
Les siècles tout-à-coup déroulant leur passé,
Ravissent nos pensées de prestiges splendides :
Des plus grands souvenirs assaillis en tous sens,
Nous nous engloutissons dans l'abîme des temps.

Homère, Mahomet, Alexandre, Moïse,
Cléopâtre, Solon, Sésostris et Cambyse,
Tous ont foulé ce sol dans les ans endormi
Qui de leurs pas lointains gronde encore à demi.

Au Caire, il vit cinq mamelouks français: c'étaient des traîneurs de l'armée de Ménou, laissés en Egypte.

« Ils prirent parti sous différens beys, et furent bientôt reuommés par leur bravoure. Tout le monde convenait que ces deux ou trois cents déserteurs, au lieu de se diviser entre eux, s'étaient réunis, et avaient nommé un bey français; ils se seraient rendus maîtres du pays. Malheureusement, ils manquèrent de chef, et périrent presque tous à la solde des maîtres qu'ils avaient choisis. Lorsque j'étais au Caire, Mahamed-Ali, pacha, pleurait encore la mort d'un de ces braves. Ce soldat, d'abord petit tambour dans un de nos régimens, était tombé entre les mains des Turcs par les chances de la guerre: devenu homme, il se trouva enrôlé dans les troupes du pacha. Mahamed, qui ne le connaissait point encore, le voyant charger un gros d'ennemis, s'écria: « Quel est cet homme? Ce ne peut être qu'un Français. »

Il restait cinq de ces mamelouks français,

dont l'un avait vécu long-temps dans le désert avec les Bédouins, « *et regrettait singulièrement cette vie.* »

Cet aveu, cette parole du mamelouk français retentissait trop bien dans le cœur de Chateaubriand, de ce misantrope pèlerin des deux mondes, pour qu'il n'en fût pas frappé vivement; et d'ailleurs, avait-il tort ce soldat de l'armée française, de se délecter à une vie aussi poétique, aussi libre d'embarras que celle des Bédouins?

Une infinité de partis ennemis se disputaient alors l'Égypte; la barque qui portait M. de Chateaubriand essuya les fusillades des diverses bandes éparpillées sur les rivages.

De retour à Alexandrie, l'inscription du socle de la colonne faussement attribuée à Pompée le captiva. Devenu ici archéologue, il donne une solution satisfaisante de cette énigme monumentale, de laquelle il résulte que Pollion, préfet d'Égypte, fit élever cette colonne en l'honneur de l'empereur Dioclétien.

« Parti d'Alexandrie, je trouvai, dit-il, à bord, un rabbin de Jérusalem, un barbaresque et deux pauvres Maures de Maroc, peut-être descendans des Abencerrages, qui revenaient du

pèlerinage de la Mecque; ils me demandaient leur passage par charité. Je reçus les enfans de Jacob et de Mahomet au nom de Jésus-Christ. Au fond, je n'avais pas grand mérite; car j'allai me mettre en tête que ces malheureux me porteraient bonheur, et que ma fortune passerait en fraude cachée parmi leurs misères. »

Mais il fut accueilli par la plus furieuse tempête ; dans cette tempête, il fit sa plus profonde étude : voici comment.

« Les nuits passées au milieu des vagues, sur un vaisseau battu de la tempête, ne sont point stériles pour l'âme, car les nobles pensées naissent des grands spectacles. Les étoiles qui se montrent fugitives entre les nuages brisés, les flots étincelans autour de vous, les coups de la lame qui font sortir un bruit sourd des flancs du navire, le gémissement du vent dans les mâts; tout vous annonce que vous êtes hors de la puissance de l'homme, et que vous ne dépendez plus que de la volonté de Dieu. L'incertitude de votre avenir donne aux objets leur véritable prix; et la terre, contemplée du milieu d'une mer orageuse, ressemble à la vie considérée par un homme qui va mourir. »

Relâche à l'île de Stamphalie, autrefois

nommé *la Table des Dieux*, d'où, après qu
jours, on remit en mer; on vit l'Ida de
puis Cerigo et les monts de la Morée
Malte; autre tempête, et si courroucée,
navire, après bien des tourmens, manc
ler en éclats sur les récifs de l'île de l
douse. Le naufrage était inévitable. M. c
teaubriand écrivit ce billet qu'il enferm
une bouteille pour la jeter à la mer au n
fatal :

« F.-A. de Chateaubriand, naufragé s
de Lampedouse, le 28 décembre 1806, e
nant de la Terre-Sainte. »

Cette tempête est décrite de main de r
force, coloris nautique, circonstances
frappantes. Décidément il reste prouvé a
d'hui que pour écrire il faut avoir vu. l
livres faits avec des livres. Il n'y en a plus
pour le poète, le livre de la nature.

Bernardin de Saint-Pierre, dans ses *I
nies de la Nature*, lord Byron dans cette
bouffonne qui va souvent au sublime sa
douter (*Don Juan*), qui ne descend de
que pour redevenir un modèle de plais
railleuse, amère, misantropique, lord l

disons-nous, dans le second chant a décrit aussi une tempête *de visû.*

Ces trois morceaux resteront les tempêtes-modèles; assez de celles de *Télémaque*, de la *Henriade*. Celle de Chateaubriand est courte, mais chaque mot fait image; ce n'est pas un morceau d'éloquence, c'est le récit d'un homme plus occupé de son danger que de son style, et qui, s'il fait du style, laisse voir que c'est harmonie habituelle chez lui.

Bernardin de Saint-Pierre songeait à son tableau; ce soin-là le préoccupait durant l'ouragan; accroché aux enfléchures des haubans, insensible à son péril, tout à la poésie de la mer furieuse, il a pris note de mémoire, plus inquiet de sa description que de sa personne.

Celle de Byron est plus terrible. Le lord morose se plaît à relater toutes les misères de l'humanité; et quand la tourmente est finie, que le vent est tombé, il ne vous tient pas quitte, non, il vous attache aux angoisses d'une frêle embarcation; il se délecte à la livrer aux privations les plus dures.

Enfin, M. de Chateaubriand mouilla sous le cap où fut Carthage; mais, ô désappointement académique! « les cendres de Didon et les ruines

de Carthage entendaient le son d'un violon fra[illegible]çais. On ne s'embarrassait ni de Scipion, ni d'A[illegible]nibal, ni de Marius, ni de Caton d'Utique. »C'[illegible]tait tout simple pour des gens enchevêtrés da[illegible] le prosaïsme de la vie. Le carnaval avait co[illegible]mencé chez le consul français.

Carthage, c'est Tunis ou à peu près. Il visi[illegible] les ruines; c'était plus important que cette re[illegible]pectable échelle célèbre par ses dattes. L'histo[illegible] de Carthage, depuis Didon jusqu'aux guerr[illegible] puniques, défile devant nos yeux, et la ma[illegible]che est fermée par la grande figure du pl[illegible] grand des Africains, Annibal. M. de Chatea[illegible]briand juge ce redoutable épouvantail de Rom[illegible] mais nous ne le connaissons que par les plum[illegible] romaines, plumes ennemies, auxquelles il fa[illegible] se fier de force; c'est à prendre ou à laisser. [illegible] notre voyageur est-il homme à se préserver [illegible] ces influences? nous savons qu'il a superstitio[illegible] en ses auteurs.

Puis il renoue le fil de l'histoire et le su[illegible] jusqu'à Charles-Quint, mais non sans s'arrête[illegible] sur toutes les douleurs de saint Louis: pèleri[illegible] et Français, c'est justice.

«Alger! Alger!» dit l'équipage; mais on ne pri[illegible] pas terre; c'était à Gibraltar que l'on avait [illegible]

jeter l'ancre. En effet, le voyageur revint par Cadix, Cordoue, Grenade. Alors, M. de Beauharnais tenait l'ambassàde d'Espagne; M. de Beauharnais s'émerveilla de l'arrivée du chantre d'*Atala*, et le reçut avec toute la distinction méritée.

M. de Chateaubriand, le 13 mai, arriva à Bayonne.

CHAPITRE XXXIII.

Levée de bouclier de M. de Chateaubriand contre Napoléon. — Grande colère de l'empereur. — Il lui retire l'autorisation du *Mercure de France*. — M. de Chateaubriand met la dernière main aux *Martyrs*.

Allan van leyes dondo quierem reyes.

« Là vont les lois où veulent les rois. »
(*Proverbe espagnol.*)

—

Quand le docte pèlerin revit ses foyers, capitale, travaillée de l'officialité des bulletin[illegible] célébrait le vainqueur d'Eylau. L'admirati[illegible] courait les rues, la louange suintait des hôt[illegible] splendides dans la foule; les courtisans payé[illegible] pour croire s'extasiaient avec tant de naturel, que les prolétaires, eux chair à canon, ne restaient pas en arrière. Admirez : Napoléon n'avait perdu que dix-neuf cents hommes; quant aux

Russes, leurs pertes avaient été si considérables, comme d'habitude, qu'on se perdait à les nombrer. Napoléon s'était écrié : « Le beau champ de » bataille ! » Aussi son bulletin (le soixante-quatrième de la campagne) portait-il : « Qu'on se » figure, sur un espace d'une lieue carrée, neuf » ou dix mille cadavres, quatre ou cinq mille » chevaux tués. Tout cela avait plus de relief sur » un fond de neige. »

Mais, comme l'empereur n'avait perdu presque point de soldats, il demandait en avance, sur la conscription de 1808, quatre-vingt mille conscrits pour remplir ses cadres. C'était la seconde levée de cette guerre. Cela ne déconcerta pas les doctes payés pour noyer ces vérités dans du pindarisme. Le sénateur Lacépède, fermant les yeux sur le mépris dont la police couvrait le sénat, puisqu'elle n'avait pas daigné attendre l'émission du sénatus-consulte pour enjoindre aux conscrits de comparaître pour leur enregistrement, le sénateur Lacépède s'arrache à son ouvrage des reptiles, il annonce avec emphase que la levée des quatre-vingt mille conscrits n'exigeait aucune contribution nouvelle ; que, quant à la Russie, *elle ne saurait avoir d'autre allié que l'hiver*.

Après le traité de Tilsit, l'empereur, reven à Paris, avait daigné prêter l'oreille à ces nué de dignitaires qui, quinze jours durant, s'en pressèrent, persistèrent à l'enivrer de leur en cens. Lacépède s'y distingua même au point de rendre jaloux de sa bonne volonté Fontanes, en trepreneur de l'éloge officiel; Muraire, présiden t de la Cour de cassation, s'en mêla; aussi le com te de Garnier; c'était à se battre pour se jeter au x pieds de celui dont Fontanes avait dit; « To s nos cœurs sont émus aux témoignages de vot re affection pour les Français. Les paroles que vo avez fait entendre du trône ont déjà réjoui l e hameaux. » Alors le *Fils de l'homme*, c'était N poléon lui-même; Fabre de l'Aude compara madame Letizia à la mère du Christ : « La co ception que vous avez eue, en portant dans vot sein le grand Napoléon, n'a été assuréme qu'une inspiration divine. »

Le clergé demandait au ciel la durée des jou de Mathusalem pour l'empereur, et une victoi par jour. Grands dieux!

Les mandemens épiscopaux entonnaient l'adu lation; il n'y eut pas jusqu'aux douanes, au droits-réunis, jusqu'aux domaines, qui ne s montassent au diapazon, et M. de Saint-Cricq

dit Montplaisir, pérora mieux que qui ce fût au nom des douanes, dont il n'était pas encore le directeur-général, mais la forte tête.

Tombé en France au milieu de cette louangerie dont il n'avait pas vu l'égale dans les pachaliks ottomans, que faisait M. de Chateaubriand? il frémissait de tant de bassesses, et dans un siècle levé sur les grandeurs républicaines de la France! dominé par la plus vertueuse indignation, il se laisse entraîner à écrire dans le *Mercure de France*, à propos d'un ouvrage qui ne comportait guère de pareils préambules (le *Voyage pittoresque en Espagne*, par M. de Laborde); ces pages :

« Lorsque dans le silence de l'abjection l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur; lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire. Il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. Bientôt toutes ses fausses vertus seront démasquées par l'auteur

des *Annales ;* bientôt il ne fera voir dans le tyran déifié, que l'histrion, que l'incendiaire et le parricide : semblables à ces premiers chrétiens d'Égypte, qui, au péril de leurs jours, pénétraient dans les temples de l'idolâtrie, saisissaient, au fond d'un sanctuaire ténébreux, la divinité que le crime offrait à l'encens de la peur, e traînaient à la lumière du soleil, au lieu d'u dieu, quelque monstre horrible.

« Mais si le rôle d'historien est beau, il souvent dangereux! Il ne suffit pas toujou pour peindre les actions des hommes, de sentir une âme élevée, une imagination for un esprit fin et juste, un cœur compatissan sincère : il faut encore trouver en soi un caract intrépide ; il faut être préparé à tous les m heurs, et avoir fait d'avance le sacrifice de repos et de sa vie. »

Napoléon bondit de fureur, il menaça de fa sabrer l'auteur, supprima le *Mercure ;* il su prima le *Journal des Débats*, qui l'avait répété c'était étrange que quelqu'un se mêlât de penser, même en habillant la vérité d'allusions, quand tout faisait de l'harmonieuse et innocente phraséologie ; et cela le courrouçait d'autant plus qu'il n'ignorait pas les dispositions libérales

de ses lauréats ; car après sa chute ils se sont montrés tous véhémens démagogues.

M. de Chateaubriand avait acquis de M. de Fontanes ses actions au *Mercure de France* au prix de vingt mille francs. Il avait dépensé cinquante mille francs de gains littéraires dans son pèlerinage. Le voilà sur le point de retomber dans cette détresse qui l'avait assailli à Londres. Mais son immense talent? mais sa réputation? tout cela ne devait lui servir de rien ; Napoléon raffolait tant de la liberté de la presse, que livres et journaux n'avaient besoin, pour paraître, que de la simple autorisation de la police ; et quelle police! laquelle autorisation était refusée aux livres ennemis sans doute ; mieux que cela encore, à ceux qui n'acquittaient pas le droit de péage avec quelques grains d'encens.

M. de Chateaubriand, mal noté dans les papiers de M. d'Otrante, devait s'attendre à un veto. Vaines considérations ! L'Europe, tout notre monde occidental qui parle la langue française, cette langue modulée par notre écrivain avec tant de magie, est dans la main de Napoléon ; ennemi du maître, force lui sera de briser sa plume ; peut-être Londres lui montre-t-il cet épouvantail de grenier de 1793. N'importe ; en

foulant cette terre de France, le despotisme ne daigne plus même descendre à la dissimulation, tant il a bien su l'emmailler dans le filet préfectoral; M. de Chateaubriand rêve déjà le rôle de Tacite. Son Germanicus gisait dans les fossés de Vincennes; Néron posait devant lui; et l'écrivain parlait de tailler une plume terrible, de fer, à la Tacite; et il parlait de flétrir, de nommer ces Narcisses, ces Pallas bardés de cordons; comparses nuls, mannequins risibles, inclinés, agenouillés.

Quelle force d'âme il fallait! On avait bien vu, sous le consulat, Delille, Ducis, refuser la livrée, Chénier se jeter en arrière, et s'enveloppant dans sa persévérance républicaine, s'écrier:

> Le tyran dans sa cour remarque mon absence,

au milieu de ces Brutus d'hier,

> Qui, craignant de parler, de penser et d'agir,
> Me font rougir pour eux sans même oser rougir.

Mais, en 1807, quand il ne peut plus venir dans aucune tête l'idée que ce colosse soit fragile, quand chacun semble se dire : *En voilà pour jamais*; bien plus, quand l'auteur vient de sacrifier à la vérité d'un ouvrage tout ce qu'il

possède; quand il n'est pas même un exil où n'atteigne le bout du glaive, pas un retranchement où le poète en disgrâce puisse chanter, je l'avoue, oser résister, oser proférer une menace sur le passage de l'ovation, cela est à la hauteur du génie de M. de Chateaubriand! Oui, Vauvenargues, *les belles pensées viennent du cœur.*

Mais il a mis la dernière main à sa grande popée, le travail de six années, ces *Martyrs*, ue déjà à Rome il esquissait à larges traits; ce anuscrit, compagnon de ses jours de prospété, et qui suivait le nouvel Eudore en Grèce, n Palestine, en Egypte, pour mûrir aux reets de ces divers soleils; cette épopée, la voilà hevée. Ce n'a été que dans les joies de l'achément que, se détournant un moment de sa réoccupation, il a scruté la pensée publique, u'il a murmuré le nom de Tacite; car en finisnt il disait adieu aux Muses; il étendait des egards de désirs sur la gloire plus mûre, plus nalogue à la plénitude de l'âge et du talent, à l palme d'historien.

Les temps ne sont pas accomplis. Homère lu christianisme, « il a, dit-il, avancé, dans un premier ouvrage, que la religion chrétienne lui paraissait plus favorable que le paganisme

au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée. » Il a dit encore : « Que le merveilleux de cette religion pouvait peut-être lutter contre le merveilleux emprunté de la mythologie. »

Voilà ce qu'il cherche à appuyer d'un exemple.

Comme dans l'Iliade à l'immense panorama qu'encadrent l'Olympe, l'Erèbe et les limites du monde homérique ; comme dans cette *Jérusalem délivrée*, rendez-vous de l'Europe et de l'Asie en armes, comme dans Aristote enfin, que quelques facéties ne sauraient faire rayer d'entre les sublimes inspirés, et chez qui tout le monde connu a endossé le harnais dans les armées de Charles ou d'Agramant ; dans les *Martyrs*, l'univers romain aussi se déroule successivement, et l'action marche dans les limites humaines de l'époque. C'est la Germanie, c'est la Gaule, la Grèce ; ce sont la Judée, l'Italie, les déserts de la Thébaïde, ainsi que les landes de l'Armorique. Tel est son théâtre.

On voudrait, il est vrai, là-dessus quelque grande figure historique, ou Charlemagne ou Mahomet, ou Jules César, ou à tout le moins Constantin. L'humilité chrétienne a peut-être desservi l'auteur en lui indiquant parmi d'obscurs

zélateurs ceux qu'il intronisera à côté d'Achille, de Didon et d'Armide. L'époque ne se détache pas assez. Le règne de Dioclétien! une persécution! le règne et l'épisode sont-ils dans la tête de tout le monde?

C'est ce qui laisse froid en ouvrant le livre. Je sais que par là

Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu;

mais lorsque Horace, copié par Boileau, avança cet axiome, on volait à un livre comme à des délices; on n'était pas blasé sur les livres. Pouvait-il prévoir, Horace, qu'un jour le lecteur dédaigneux, affadi, ne laisserait tomber sa main sur un ouvrage entre mille qu'en raison de l'intérêt de la matière, intérêt qui passe même avant l'intérêt d'exécution? Oui, nous en sommes là aujourd'hui que le sujet, moins que cela, le titre fait parfois le succès. S'adresser aux gens de l'art.

Or donc, une époque lumineuse reluit. On y court volontiers; c'est cette époque qu'il faut prendre. C'est Christophe Colomb, c'est Godefroy de Bouillon, eux qui se recommandent bien autrement que Baudouin à Constantinople, et Guillaume Penn en Amérique.

Humilité ou obéissance aux maîtres de l'ar M. de Chateaubriand, dans le choix de son suj me paraît avoir été dupe ou du catéchisme de la poétique.

N'importe, lisons :

« Muse céleste, vous qui inspirâtes le poète Sorrente et l'aveugle d'Albion, vous qui plac votre trône solitaire sur le Thabor, vous q vous plaisez aux pensées sévères, aux médit tions graves et sublimes, j'implore à prése votre secours. Enseignez-moi sur la harpe David les chants que je dois faire entendr donnez surtout à mes yeux quelques unes ces larmes que Jérémie versait sur les malhe de Sion; je vais dire les douleurs de l'église p sécutée!

» Et toi, vierge du Pinde, fille ingénieuse la Grèce, descends à ton tour du sommet l'Hélicon; je ne rejèterai point les guirlandes fleurs dont tu couvres les tombeaux! O rian divinité de la fable, toi qui n'as pu faire de mort et du malheur même une chose sérieus viens, muse des mensonges, viens lutter ave muse des vérités. Jadis on lui fit souffrir en nom des maux cruels : orne aujourd'hui triomphe par ta défaite, et confesse qu'

était plus digne que toi de régner sur la lyre. »

Chez tout autre que M. de Chateaubriand cela serait suspect ; appeler une muse à lutter contre une autre, en lui annonçant en même temps sa défaite ! Mais soyez persuadé de la bonne foi du chantre ; elle est compagne du génie, cette bonne foi, et l'écrivain ouvrira également à l'une et à l'autre muses les trésors de son imagination, prodigue de parures, d'ornemens, avec somptuosité ; c'est même par un effet de cette bonne foi qu'il prend son héroïne dans la Grèce, dans une famille homéride. Si vous le voyez renouveler sur une terre usée par la civilisation les merveilles de l'antiquité; si après l'asservissement aux Macédoniens et puis aux Romains, le Péloponèse, qui ne saurait plus être cette terre prestigieuse de Télémaque, de Ménélas, de Nestor, d'Hélène, vous apparaît dans les *Martyrs* avec sa virginité primitive, enchanté de ses anciennes fables, croyant, radieux, jeune comme le vieillard-peuple de la comédie d'Aristophane (*les Chevaliers*), c'est que l'auteur n'a pas voulu dépouiller de ses atours la divinité de l'Hélicon.

Nous analyserons *les Martyrs* dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXXIV.

Analyse des *Martyrs* de M. de Chateaubriand.

> Quel enchantement ce fut pour notre époque, quand, au milieu de tant d'insupportable décadence ou de plus insupportables innovations, elle se sentit si délicieusement étonnée par les *Martyrs* !
>
> JULES JANIN.

Homère, au livre Ier des *Martyrs*, semble ressuscité pour dire en style odysséen la naissance de Cymodocée :

« Ses parens l'avaient uni (Démodocus) dans sa jeunesse à la fille de Cléobule de Crète, Épicharis, la plus belle des vierges qui dansaient sur les gazons fleuris au pied du mont Talée chéri de Mercure. Il avait suivi son épouse à

Gortynes, ville bâtie par le fils de Rhadamanthe, au bord du Léthé, non loin du platane qui couvrit les amours de Jupiter et d'Europe. Après que la lune eut éclairé neuf fois les antres des Dactyles, Epicharis alla visiter ses troupeaux sur le mont Ida. Saisie tout-à-coup des douleurs maternelles, elle mit au jour Gymodocée. »

C'est un charme indicible que tout ce premier livre; c'est une vie d'antiquité qui se réveille, une magie de réminiscence contre laquelle se raffermit vainement l'impartialité qu'a demandée le poète pour juger la lutte des deux muses. Que voulez-vous! ces imaginations mythologiques d'un peuple vont si bien à notre enfance, et surtout lorsque nous les retrouvons sous leur ciel, dans leurs élémens natifs, dans le cadre de leur horizon! on se sent subjugué. Oui, sans doute, c'est pour cela que les chants homériques conservent leur ascendant, règnent encore sur les hommes les plus dégoûtés des rapiéçages français de la fiction; et, certes, lorsqu'à ces fictions-là l'on trouve le goût du terroir, lorsque c'est Stésichore, ou Théocrite, ou Pindare qui nous arrive à travers les siècles, vaticinant en inspiré, persuadé de Vénus, des Grâces,

de Junon, des Illythies, on voudrait s'en défen-
dre, mais l'on redevient païen.

Je ne sais si Nabéga le Dhobyanide, si Scham
si Saadi avaient allaité de leurs fictions asiatique
nos jeunes imaginations, si nous nous étions fai
de bonne heure à leur enjouement, à leur orien
enfin, je ne sais, dis-je, s'ils nous charmeraien
de même dans l'arrière-saison, même dans
plénitude de l'âge.

Nous diversifions nos sensations par des ex-
cursions dans les littératures hindoue, arabe
chinoise; c'est même avec avidité que nous no
complaisons dans ces fables insolites, compos
tions où la main européenne ne paraît jamai
et qui, avant de nous arriver, ont tourné
cap de Bonne-Espérance avec la cannelle, ou
moka, ou le thé, leurs congénères; mais néan
moins si un chant purement grec vient à se fai
entendre, l'illusion nous regagne, nous croyon
entendre le frôlement de la robe des Muses;
nous nous replaisons aux mythes de nos jeunes
ans, comme l'Helvétien, qui, même dans nos
somptueuses cités, s'attriste et rêve les roches
d'Appenzell et de Glaris, au chant des vachers de
la Suisse.

Tel est l'empire sur nous du livre Ier des *Martyrs*.

L'art s'alimente de contrastes ; aphorisme fondamental. Au IIe livre des *Martyrs* vient la *famille chrétienne*; comme dans la *famille homéride*, c'est de l'antiquité à s'y méprendre. Mais ici je me prête mieux à la simplicité du fond et des accessoires; oui, le christianisme se complut aux vertus privées, pauvres, agrestes, dans son commencement! Seulement il est un peu étrange d'avoir placé dans la vallée de Laconie une scène dont l'évêque Cyrille est le héros : à Sparte, on est en droit de s'attendre à autre chose qu'une messe. N'importe, le talent amène bientôt à transaction ; et puis, l'on se laisse doucement aller au charme de cette espèce d'églogue évangélique, où se fond au paysage de Théocrite l'orientalisme champêtre de *Booz et Ruth*.

L'hymne du soir, montant au ciel, ménage au poète sa transition à la Jérusalem céleste. Il s'est mis dans d'incroyables frais d'imagination pour le décor ; mais ce n'est souvent que du vide sous toutes ces pompes de langage. L'auteur doit bien l'avoir senti, le canevas est aride ; Milton n'a su faire qu'un ciel qu'il faut sauter : son Tartare et son Éden ont bien d'autres beautés!

Le Tasse, ayant pris le parti de ne s'engager à rien sur le séjour du Très-Haut, M. de Chateaubriand, affligé de cette lacune, n'a pas cru au-dessus des forces humaines de la combler.

Mais quelle malheureuse doctrine que celle qui ne peut montrer Dieu que comme le plus sanguinaire des tyrans! à toutes ces pierreries, cet or, ces brillans, semés à profusion sur le pavé du Dieu de pauvreté, on dirait ces palais somptueux des satrapies; le satrape paraît, et ce sont des arrêts de mort. Ainsi fait le Jéhovah des *Martyrs*; il vient, ouvre la bouche, c'est pour demander une victime, Eudore; et comme l'appétit vient en mangeant, il fait bientôt entendre que le seul Eudore ne lui suffira pas; il lui faut la paire, et Cymodocée doit être aussi immolée. Quoi! cette aimable vierge, si heureuse sous le toit mythologique, si belle de son innocence, de sa crédulité aux douces erreurs! Oui, le Tout-Puissant ne jette les yeux sur les fiefs d'Apollon, de Vénus et de Diane, qu'avec cette cruauté dont les Hébreux encore barbares et échappés des bagnes des Pharaons, crurent rehausser leur Dieu, confondant la terreur du sublime avec la terreur du châtiment.

Et M. de Chateaubriand a songé sérieusement

à faire aimer la religion de cette manière! on serait tenté de croire que si l'on disait à son Jéhovah :

Ah! peut-on voir ainsi souffrir les malheureux?

il répondrait comme Perrin Dandin :

Bon! cela fait toujours passer une heure ou deux.

Et pourquoi ces carnages? de quoi se motivent-ils? de niaiseries d'épreuves; comme si Dieu avait besoin d'expériences, comme si dix persécutions contre les chrétiens n'avaient pas encore pleinement satisfait ses doutes! Bref, c'est à son ordre qu'une nouvelle persécution va commencer; de quoi il suit qu'il n'est pas possible d'en vouloir à Hiéroclès, à Dioclétien, à Galérius, sur qui l'auteur s'efforce de déverser la plus inépuisable des indignations; ils n'ont d'autre malheur que d'être les terrestres instrumens des volontés d'en haut. Le livre IIIe finit par un *Gloria in excelsis* des anges, plein d'épigrammes, car ce ne peut être qu'ironiquement qu'ils louent à brûle-pourpoint le Tout-Puissant de sa douceur, de sa clémence et de sa mansuétude.

Quelle fatalité expose sans cesse le christianisme à ces maladresses! Nous voyons incessamment la chaire épuiser la Géhenne de ses *épouvantemens* pour peindre Dieu ; mais ce sont là des traditions des Hébreux encore sauvages, retrempées dans la barbarie du moyen âge. On était en droit de croire que M. de Chateaubriand, homme éprouvé de malheurs, au cœur tendre, homme adouci par nos mœurs, par les lettres, en recommençant l'évangélisation, allait assortir Dieu aux mœurs; point du tout: son Jéhovah est encore celui de Moïse, de Josué, le Dieu fort, le Dieu jaloux, implacable, le Dieu exterminateur.

Convenez-en, M. le vicomte : *Atala* et *les Martyrs* ne compromettent-ils pas la cause qu'ils veulent défendre, faire prospérer? Quel prosélytisme! N'est-ce pas la satire de ces insensés vœux de virginité, que ces jeunes sauvages aimans, aimés, dont en définitive un dogme chrétien viendra renverser le bonheur, ce dogme qui mettra la sauvage chrétienne au tombeau? Changez dans cet ouvrage une vingtaine de lignes, il n'est pas impossible d'y voir une diatribe à la Diderot contre un folle observance canonique. Même application du ciel des *Mar-*

tyrs ; en substituant une vingtaine de phrases à d'autres, il ne serait pas impossible de le croire une boutade écrite à un dîner d'Holbach.

A ce livre maladroitement pensé, succède le IVe, tout aussi mal exécuté : il nous transporte à la Rome des Césars, au palais des Césars ; puis, vers la fin, à la retraite de Marcelin, l'un des premiers papes. Alors véhémentes sorties de l'auteur, bordées d'indignation contre Galérius, contre Hiéroclès, sans que nous puissions voir, de nos propres yeux, les légitimes motifs d'indignation, d'exaspération, de colère. Il faut croire le poète sur parole ; mais ce n'est point là la manière du Tasse! Le Tasse n'invective pas Aladin ; nous conseille-t-il de croire à la grandeur d'âme de Clorinde ? nullement, il ne nous en dit pas un seul mot ; ses personnages agissent, marchent, parlent ; à chacun selon ses œuvres : Aladin fait dresser le bûcher d'Olinde et de Sophronie ; Clorinde arrive, obtient leur délivrance. C'est à vous à vous faire une opinion.

Comment M. de Chateaubriand, que nous allons voir tout à l'heure déployer ses ailes au vol harmonieux, et monter dans une poésie empyrée, comment a-t-il pu faillir ici si mal-

heureusement? N'y avait-il pas là un Suétone pour franchir avec lui le seuil des demeures impériales, pour lui emprunter sa palette, ses pinceaux, et peindre cette vieille civilisation romaine, luxurieuse, dévastatrice, sanguinaire, avilie; civilisation de courtisanes, de danses lascives, de longs dîners, courant au Cirque se distraire, se réjouir aux massacres des gladiateurs, aux luttes des criminels avec des hyènes, et de là revenant boire dans l'or les larmes du monde? Des esclaves attachés comme des dogues à la porte des consulaires! Des dames romaines se distrayant des longueurs de leur parure en enfonçant des épingles dans les bras des jeunes Syriennes qui les coiffent! Et puis des orgies à la manière de Tibère, à la manière de tous les riches romains. Ensuite passant le Tibre, on venait au tombeau de saint Pierre et de saint Paul, chez Marcelin, père plutôt qu'évêque des néophytes, obscur, pauvre, humble. Là on aurait pu trouver ces esclaves grecs, gaulois, africains, afflués à Rome, venant de nuit dans les catacombes au service divin, s'attacher de cœur à une religion qui prêche l'égalité devant Dieu, l'obéissance aux lois, l'espoir d'un avenir meilleur dans le ciel, l'abolition de l'es-

clavage ; on aurait pu voir ces esclaves, dont les uns doivent le lendemain être jetés aux bêtes, retourner avec joie dans leurs cachots, se rési-gner aux tyrans de la terre, réconfortés qu'ils sont avec cette religion. Puis de grandes dames, l'impératrice Prisca, la princesse Hélène, mère de Constantin, enchantées d'une reli-gion si belle, abjurant leurs grandeurs, fra-ternisant avec les fidèles, s'éprenant de leur spiritualité, désertant le paganisme par amour de ces aimables vertus que des esclaves goûtent dans la foi de Jésus-Christ. Et tout cela n'était que de l'histoire.

Que nous montre l'auteur? Je vous le donne en cent.

Il est un criant abus, que l'Europe a toujours exécré au pontife romain, l'excommunication ; hé bien! Marcelin, encore faible, persécuté, s'essaie déjà à l'excommunication. Il anathéma-tise Eudore parce qu'il ne fréquente pas les sa-cremens.

Au v[e] chant, c'est le voluptueux séjour de Baïes : cela n'est pas dépeint à la Suétone ni à la Tacite pour l'énergie ; mais il faut con-sidérer qu'Eudore narre devant sa mère, ses sœurs, Cymodocée et un ecclésiastique ; cepen-

dant nous le verrons moins pudibond dans l'épisode de Velléda.

Il y a de la régularité topographique et historique. On sait ce que les chroniques romaines racontent de Baïes; M. de Chateaubriand l'a adouci en laissant encore, néanmoins, assez d'ivresse, de parfums, de luxe, de douceurs à ces *ville* fastueuses. C'est écrit avec une tristesse de style assez habituelle à l'auteur, mais qui, ici, fait à merveille.

Il n'y a pas beaucoup à redire à la conduite de cette Aglaé, dame romaine, qui fit jaser aux dépens de ses mœurs; c'est tout au plus si l'on s'échappe dans sa compagnie à réciter quelques unes de ces libidineuses poésies d'Horace et de Properce, qui sont à peu près entre les mains de tout le monde. Quelque chose de ce que nous aurions voulu dans le livre précédent, la participation de l'impératrice Prisca à la communion des fidèles, pare la fin de celui-ci, mais sans développemens. En résumé, ce livre est remarquable sous toutes sortes de rapports, excepté sous celui de la vivacité, de l'énergie.

Livre vi. Eudore, envoyé dans les Gaules à l'armée de Constance, marche contre les Francs. C'est ici cette belle description de ba-

taille, qui vaut à coup sûr mieux que tout ce qui existe, même dans Homère; il faut toutefois excepter celle du dernier chant de la *Gerusalemme*, bien plus variée d'épisodes, plus contrastante, où Armide et son désespoir, Emiren et sa mort vraiment musulmane, Gildippe, Odoart, mille personnages et mille incidens s'assortissent si bien, se diversifient, se relèvent de couleurs !

Je ne sais rien d'animé, de neuf, de fort, de coloré, comme la bataille des Francs; bataille savante, bataille stratégique, aux détails insolites, sans lieux communs épiques. La muse a fait preuve ici de la plus haute portée; et c'est dommage qu'après cela le sujet se refuse à un nouveau déploiement de richesses pareilles; plus de combats, plus rien à attendre de cette facture vigoureuse et riche. C'est si magnifique que je n'ai pas le courage d'y chicaner l'anachronisme de Pharamond et de Mérovée. L'anachronisme, on a beau le dire toléré dans l'épopée; non, ce n'est pas aujourd'hui où la critique chronologique, à peu près inconnue des anciens, est si vivement éclairée. Je n'aime pas Sésostris, Pygmalion, Phalante, se donnant rendez-vous dans le Télémaque. Le Tasse, Homère,

n'ont rien bouleversé dans l'ordre des faits historiques.

La Germanie vient à son tour figurer (Livre VII). Les Francs repoussés ont regagné leurs forêts. Tout ce que Sidoine Apollinaire, Tacite, Grégoire de Tours, Ammien Marcelin, ce que les chroniqueurs d'avant Charlemagne ont dit des Francs et des Germains, recueilli par l'auteur, se coordonne en drame; et cet épisode vaut la lecture de tout ce qui a été écrit sur les Leudes, les Anthrustions, sur l'ordre faiblement social de nos aïeux. Mais plus que jamais abus de l'anachronisme : c'est peu d'avoir amené un siècle trop tôt Pharamond, Clodion, Mérovée, sur les grèves du Rhin; voilà que Clotilde s'en mêle aussi, et se donne pour mari Pharamond. Chrétienne, je sais qu'elle était de bonne prise pour le chantre des *Martyrs;* mais faut-il intervertir toute filiation...? Nous savons tous que les jalousies des Ariens, des Nestoriens et autres schismatiques, favorisèrent les Francs en Gaule, qui, d'après leurs conventions avec les évêques, grandes puissances du temps, adoptèrent le christianisme.

Conseil des démons au VIII[e] chant. — M. de Chateaubriand fait ici de l'indignation; nous ne

disons pas que son enfer ne s'élève pas parfois à la hauteur de ceux du Dante et de Milton ; mais quoi ! pareille fiction peut-elle faire effet sur nous? Au XIVe siècle, il n'était pas un Florentin, pas un Italien, qui n'ait frémi de suivre le Dante dans l'enfer; c'est qu'on croyait; à présent c'est de la plaisanterie ou à peu près.

La poésie doit s'enraciner dans les beautés de toutes les sciences, marcher avec elles. La description du globe du soleil, par Williams Herschell; celle du feu central de la terre d'après Cordier, Hutton, Playfair, deux remarquables articles de la *Revue britannique*; voilà ce que le siècle écoute, lit avec avidité. Si M. de Chateaubriand avait choisi un sujet qui comportât pareils sujets ! Si la grâce, la majesté de sa plume s'étaient fondues dans de pareils tableaux!

Les Gaules, au IXe livre. — Virgile, orgueilleux de la Rome d'Auguste, de cette Rome aux longues colonnades de porphyre, aux palais dorés, aux populeuses multitudes d'esclaves, de citoyens, de rois, s'est plu à la faire contraster avec la vieille cité d'Évandre, où gazouillent les hirondelles, où bêlent les troupeaux, où aboient les molosses; cité pauvre, sur l'emplacement

de laquelle s'asseoira, avec le temps, la luxueuse ville des Césars. Ainsi fait M. de Chateaubriand. Sa cité d'Évandre, à lui, c'est la Lutèce restreinte dans l'île de la Seine; puis, de là, jetant un coup-d'œil sur la Gaule, c'est principalement sur l'Armorique, sa province natale, qu'il converge ses rayons poétiques, ses créations, ses embellissemens, en y rassemblant les superstitions du culte druïdique.

Le chant finit; alors se détache de l'ombre, se relève dans l'obscurité douteuse des sacrifices, Velléda; Velléda, mystérieuse Armide, qui va dramatiser, passionner le livre suivant; Velléda, création septentrionale, vision blanche, suave, en qui les brumes gauloises, les orages de nos mers assombries, se traduisent par des explosions d'une passion concentrée, forte, violente.

Point de poème épique sans une Didon. Il n'est pas jusqu'au vénérable Fénelon qui n'ait sacrifié aux jeux de Vénus dans l'île de Calypso, et même avec une ardeur juvénile, avec une fleur de volupté que l'on n'eût pas soupçonnées dans un saint prélat sans ce qu'on sait de son initiation aux mystiqueries par trop mondaines du quiétisme. Alcine, Armide, Gabrielle

d'Estrées, autant de nouvelles éditions de Didon. Le bon Trissin n'y a pas regardé à deux fois dans son *Italia liberata*, où Théodora conseille à Justinien devenu pressant :

> Sopra il vostro letto
> Poniamci, e fate poi quel che vi piace.

Gama et ses matelots étourdissent une île de la Sonde de leurs orgies avec des nymphes de la mer, que l'on prendrait pour des nymphes parisiennes ; mais le Camoëns nous avertit soudain que tout cela n'est qu'allégorie, et allégorie de la vertu récompensée. A merveille!

L'épisode de Velléda est une héroïde qui brûle. C'est un amour délirant, ce sont des trépidations, ce sont des transports. Ha ! sans doute il y a là-dedans bien des réminiscences de jeunesse! On ne voudrait pas, il est vrai, que Velléda commençât par un égarement de raison ; une folle n'inspire guère d'amour ; mais la dernière partie du livre est de la plus haute poésie ; l'hymen aux feux de la tempête, aux bruissemens sonores de l'Océan, efface celui de la reine de Carthage, auquel

> Tellus et pronuba Juno
> Dant signum,

tandis que

> Fulsere ignes, et conscius æther
> Connubiis, summoque ulularunt vertice nymphæ.

Velléda vient se tuer sur le champ de bataille, en y poussant son char à toute bride ; c'est l'Armide désespérée de la fin de la *Jérusalem*.

Voyage d'Eudore en Egypte dans le XI[e] livre, et, dans le XII[e], voyage d'Hiéroclès à son proconsulat d'Achaïe ; deux livres remarquables par le détail des perspectives bien autrement poétisées que dans l'*Itinéraire*.

Le drame se noue au XIII[e]. Beautés de style, descriptions aussi ravissantes que fidèles.

Autres beautés, mais d'un ordre inconnu, dans le livre suivant ; ce sont les mystères de l'Église primitive. Cymodocée a consenti à se faire chrétienne. Ce n'est guère par persuasion, il est vrai ; elle aime Eudore, voilà tout. La cérémonie de l'abjuration est neuve, belle, pleine du style de M. de Chateaubriand, antique, simple, sans effort, sans prétention, sans étonnement de combinaisons. Cymodocée a apostasié Homère ; mais au moment d'attendre Eudore pour le mariage, ce nigaud paraît à la porte, couvert d'un sac, poudré de cendres ; il pleure,

il confesse ses fautes ; il est excommunié, il ne peut entrer dans l'église ; force est aux diacres de s'établir courriers des sermens des deux époux, l'un à l'autel, l'autre hors du temple. Cet incident excepté, tout est grave, saint, et d'ailleurs Eudore se relève bientôt à la hauteur héroïque, en sabrant les soldats d'Hiéroclès ravisseurs de Cymodocée.

Le talent d'artiste éclate, étincelle, rejaillit mieux quand l'attention, pas violentée par la force du sujet, se laisse aller aux charmes de l'exécution ; ainsi dans les *Martyrs*, parmi ce qui doit toute son importance aux modulations du style, il faut distinguer le Ier et le IIe livres, et le XVe surtout ; ils ne sauraient rivaliser avec celui de la bataille, ni avec celui de Velléda, si mouvementés, si vivement agités ; mais le XVe s'anime, se pare de toutes sortes de séductions ; c'est comme une station qui, pour le voyageur, après des sites caverneux, des cités populeuses, ménage un point de repos d'où il peut rassembler sous ses yeux toutes les perspectives de l'ensemble le plus heureux. Avant de partir, Cymodocée pour Jérusalem, et Eudore pour Rome, on se rend à Athènes. Bien qu'esclave, veuve de ses grandeurs de jadis, Athènes se

ravive sous cette baguette magique. Ensuite c'est du merveilleux, de ce merveilleux le plus admissible; car nous n'avons vu encore que le ciel et l'enfer, et tout cela est si malheureux! Mais ici Homère, le roi des merveilles surhumaines, est vaincu : c'est la descente de Gabriel chez l'ange des mers; belle, agréable fiction, où M. de Chateaubriand a brodé sur une trame chrétienne avec des fils d'or, de pourpre! De là l'auteur, étant en verve, passe à Rome, et avec la même féerie, il nous ouvre le palais de César, où doit se délibérer la nouvelle persécution des fidèles.

Alors le drame marche, s'agite, se complique, se noue à vous comme les serpens de Laocoon. Au XVIe livre, c'est d'éloquence que fait preuve le poète, mais d'une éloquence variée, de multiple nature, souple, qui prend des formes tantôt graves, tantôt captieuses, tantôt touchantes, suivant que parlent Symmaque, Hiéroclès, Eudore; car il s'agit de dresser les listes de proscription. Mais, n'en déplaise à l'auteur, la harangue du sophiste, de ce sophiste qu'il hait tant, ce sophiste prototype des philosophes impies, suivant la pensée de M. de Chateaubriand; oui, cette harangue me paraît

bien plus forte de choses, bien plus serrée, bien plus entraînante que celle du chrétien.

Au livre suivant, la Palestine. Mais avant de prendre terre à Joppé, voilà qu'une île sort des flots comme Vénus, île de volupté, de danses, d'érotiques embrassemens, de baisers lascifs, enivrans, c'est Chypre; et nous convenons que ce que nous aurions désiré à la Chypre de Fénelon d'ivresse amoureuse, d'anacréontisme, de forte passion, s'exhale de ce chant; c'est une Chypre de sensualité, comme l'entendent les Orientaux.

Puis on arrive en Judée, et c'est encore l'Orient, mais l'Orient tranquille, religieux, grave; et tout ce monde-là est bien autrement teint que celui du Tasse, bien autrement teint d'Arabie, je veux dire; car, il faut l'avouer, ces lieux sont trop saints, ces personnages trop mystiques, pour qu'il y ait là un peu de passion, de vie dramatique. Le chantre a fait ici tout ce qu'il a pu pour poétiser l'humilité, le renoncement au monde. Prenez-y garde, M. de Chateaubriand; à ce train-là la muse chrétienne sera vaincue par la fille du Pinde.

Persécution des chrétiens au XVIIIe livre. L'auteur ne s'en cache pas il exploite par

allusions le terrorisme de 93. Galérius est, sans doute, Robespierre; le faible Dioclétien dépossédé de la pourpre impériale joue le rôle de Louis XVI; les néophytes sont les prêtres; et quand il écrivait, ces souvenirs encore saignans devaient jeter une immense vitalité dans le récit. C'est une époque que 93! facile texte à de virulentes déclamations! et l'on en a usé largement!

Viennent déjà, s'entrelacent les inconvéniens du sujet. Voyez ce pauvre Démodocus, que la manie de prosélytisme, de conversion, de Lasthénès et d'Eudore, a embarqué dans les souffrances de ce monde! Il pleure, ce vieillard, en arrivant à Olympie, où les Grecs, heureux de leur idolatrie, sont tout à la joie et aux jeux sacrés; il pleure, et sa fille est baptisée en ce temps-là dans le Jourdain par saint Jérôme. Elle repart pour l'Achaïe; oui, mais il y a au ciel un Tout-Puissant qui a hâte de la voir dévorer des bêtes du Cirque. C'est bien le plus méchant Dieu que l'auteur a placé au-dessus des mondes! Dans la crainte du moindre délai au plaisir qu'il se promet, il fait résolution de pousser vers Rome le vaisseau de Cymodocée; et, pour cela, il se régale, ce mauvais garnement-là, du spectacle d'une tempête. Il la fait naufrager sur

les côtes d'Italie. Après cette belle équipée, le Très-Haut rentre dans son éternité en attendant mieux : il aurait bien fait de n'en pas sortir.

M. de Chateaubriand est le premier poète pour les tempêtes. Il a chargé sa palette de couleurs prises dans le sein des ouragans.

Il y a deux balances pour peser les cinq derniers livres : est-ce comme artiste, est-ce comme chrétien qu'il faut juger l'auteur?

Comme chrétien, comme apôtre, il a compromis sa cause. Cymodocée est amenée à Hiéroclès, qui veut assouvir sa brutalité luxurieuse; elle s'échappe, elle parvient à une colonnade qui donne sur la rue. La rue est envahie de peuple; Démodocus, son père, est arrivé à Rome, il réclame sa fille, il la réclame à grands cris. Toute la multitude parle de déchirer Hiéroclès s'il ne rend pas la prêtresse des Muses à l'Homéride. Publius, préfet de Rome, Galérius, empereur, veulent remettre la jeune fille à son père: Elle est chrétienne, répond Hiéroclès, par conséquent esclave. Démodocus soutient le contraire; il faut que Cymodocée parle : elle se déclare chrétienne.

Or, qui ne maudit ces fanatiques chrétiens, ce Cyrille, ce Lasthénès, cet Eudore, qui sont

allés porter le trouble dans cette révérée famille? Et cette Cymodocée ! peut-elle réellement aller à l'amour du Créateur par l'amour de la créature ?

Mais comme œuvre d'art, rien de plus pathétique; la donnée de l'auteur admise, viennent des péripéties attachantes qui se multiplient jusqu'à la fin, et dans une telle contexture que ce dénouement couronne le drame le plus émouvant.

A la célébration des offices divins dans les cachots, les chrétiens s'encouragent mutuellement; Eudore est appliqué à la question; il la soutient avec cette fermeté qui fait du martyrologe le code d'un courage et d'un héroïsme à part. La Vierge Marie, dans les cieux, intercède auprès de son fils; mais voilà que M. de Chateaubriand prête au Messie le langage de ce bon M. Tartufe, que nous connaissons tous, dans Molière :

« O ma Mère ! vous le savez, je compatis aux larmes des hommes : je me suis chargé pour eux du fardeau de toutes les misères du monde; mais il faut que les décrets de mon Père s'accomplissent. »

Jolie manière vraiment de se charger des mi-

sères du monde, que de livrer tant de gens aux tortures! Ne croirait-on pas entendre ce doux inquisiteur, qui,

> Un crucifix en main,
> Au feu, par charité, fait jeter son prochain,
> Et qui pleure avec lui d'une fin si tragique?

C'est peu. On sait que le Tout-Puissant dans sa sagesse s'est voulu donner le passe-temps d'une persécution. Comme rien ne se fait, canoniquement parlant, que par son ordre, Galérius, Hiéroclès, Dioclétien sont donc ses instrumens ici-bas. Hé bien! pour accomplir ces scènes de mort, et varier la délectation qu'il y prend, le bon Dieu de M. de Chateaubriand envoie un ange empoisonner Galérius dans un festin; quant à Hiéroclès, il lui fait présent d'une lèpre qui l'habille de la tête aux pieds. C'est dans ce bel état que, bien que refusé de Cymodocée, il va prier Festus, préfet de Rome, de lui rendre sa belle, ou à tout le moins de la mettre dans une maison de prostitution.

Cette dernière donnée est historique, et c'est en raison de son authenticité que M. de Chateaubriand en a tiré un si grand parti; car les déchirantes impressions qui mouvementent les der-

niers livres émanent de cet état où les Romains livraient les vierges martyres.

Considérant cette fin comme combinaison dramatique, elle est incontestablement pleine d'alternatives qui soutiennent l'espérance, impriment la terreur. Voyez Cymodocée; elle est là près d'être envoyée aux brutales ardeurs du peuple et des soldats, si Eudore ne sacrifie pas aux faux dieux: les hésitations, le triomphe d'une volonté ferme, d'une foi invincible aux tourmens et aux faiblesses, voilà, à coup sûr, des conceptions dignes de la poésie, plus peut-être du drame que de l'épopée; car l'épopée est le récit d'un évènement, et non la spécialité des déploiemens du cœur, de l'autopsie psychologique. Mais n'importe, la catastrophe ne se fait pas lire sans impressionner, sans remuer, émouvoir vivement.

Somme toute : si l'auteur a cru recommander le christianisme de la sorte, son but est manqué. Au moment où la foi chrétienne s'ébranle de toutes parts, s'en va, ce n'est guère la raffermir que d'en montrer les douleurs. Certes, il ne prendra, je crois, envie à personne de courir à la palme du martyre, quand sur ces scènes domine un firmament chargé de divinités,

trinité, vierge et anges, si peu secourables aux maux des leurs. Est-ce inculquer l'amour de Dieu que de le faire impitoyable?

Mais l'épopée a-t-elle, doit-elle avoir un but? Quel est le but de l'Iliade? de faire voir les malheurs de la division? eh bien! alors, qu'Achille et Agamemnon soient immolés à la fin, et non Hector, bon père, bon époux, bon citoyen. Quel but à l'Énéide? une invasion de Troyens dans le Latium. Mais, en bonne morale, le héros c'est Turnus: il défend le sol de la patrie, il défend sa fiancée contre un fugitif qui, au nom de ses prétendus destins, prétexte commode à toute injustice, vient chercher femme là où l'on ne veut pas de lui, Enée, lui qui a abandonné une reine qui l'aimait, qui lui offrait ses états. Quelle morale tirer du *Paradis Perdu*? L'épopée chante un évènement détaché de la foule des aventures terrestres, proéminent dans les fastes du monde. Injuste ou non, peu importe; c'est le mérite d'exécution qui en constitue l'exellence. Or, sous ce rapport, les *Martyrs* prennent place dans les chefs-d'œuvre, après le *Paradis*, la *Jérusalem*, l'*Énéide* et l'*Iliade*; mais avant la *Lusiade*, la *Henriade*, la *Messiade*, la *Jeane d'Arc* de Southey et son *Roderik*, et

même avant *Ivanhoé*, puisque l'action en est bien plus grande, la scène plus large, le coloris plus riche. Quant aux personnages, ceux de M. de Chateaubriand ne sauraient valoir, pour la force du dessin, ce que Walter Scott a créé. Démodocus est à peu près à la hauteur du bon roi Latinus; pour Galérius, c'est bien plus le point de mire des déclamations dévotes de l'auteur qu'un Argant, qu'un Satan. Reste Cymodocée! Cymodocée est la création d'un pinceau qu'on dirait accoutumé à caresser les formes aériennes des vierges de Raphaël; mais la petite a la tête un peu légère, et je ne sais pas trop ce qu'elle trouve de si aimable dans le jeune chrétien.

CHAPITRE XXXV.

Système de Napoléon envers les hommes de lettres. — Ses avances à M. de Chateaubriand. — Les prix décennaux. — Décret du 28 novembre 1809. — Commission nommée à l'Institut. — Etonnement de Napoléon de ne pas voir proposer le *Génie du Christianisme* pour un prix. — Il donne un *pensum* à l'Académie. — Opinions des cinq commissaires sur cet ouvrage.

Ne sua fama saria forse men buona,
Avesse avuto e terra e ciel nemici,
Se gli scrittor sapea tenersi amici.

« Sa réputation n'en serait pas moins bonne, il n'eût pas eu le ciel et la terre pour ennemis, s'il avait su s'attirer l'amitié des écrivains. »

(ORLANDO FURIOSO, *canto XXXV*.)

—

Quel diable d'homme que ce Napoléon pour les consciences ! Imaginez donc qu'il n'en a pas laissé une seule intacte, incorruptible. Ces pauvres républicains et ces pauvres royalistes !

il ne leur a pas laissé une seule fidélité solide sur sa base ; à son gré il savait leur faire dire blanc ou noir du soir au lendemain, ce grand enchanteur-là, inventeur qu'il était de la recette la plus sûre pour la palinodie. Pas de dévouement qui tînt contre ses séductions ; c'était le breuvage de Circé, qui changeait les hommes en pourceaux. Ce magicien infernal, savez-vous comment il s'y prenait ? Il avait une prodigieuse quantité de médailles à son effigie dont il couvrait les fidélités royalistes ou républicaines de la tête aux pieds, sans qu'il fût possible de s'en défendre, au dire des innocentes victimes de ces sortiléges ; aussi se laissaient-elles enrichir, placer, pousser, récompenser, avec une résignation admirable.

Et bien lui a pris de ne pas lésiner ; c'était assez bien comprendre son monde. Oui, quoi qu'en disent les pessimistes, il y a encore dans le cœur humain quelques gouttes de cette précieuse vertu nommée reconnaissance ; l'empereur a compté là-dessus, il ne s'est pas trompé. Des largesses de jadis supportées par le trésor public il lui revint, il lui revient encore de la gratitude personnelle, des louanges, de l'enthousiasme, du napoléonisme enfin.

Supposez-le chiche, avare comme Sully; comme lui économe des deniers de la France, entendrait-on encore les retentissemens du talent récompensé, du mérite rémunéré? C'est si froide chose d'économiser l'argent des contribuables! Il dit aux architectes de l'église de la Madeleine, dont il voulait faire le temple de ses généraux : *Je ne veux que du fer et du marbre!* Et l'on admire; moi je n'admire pas du tout. Rien de plus bourgeois. Pourquoi pas tout le temple de bronze et d'or? Il était bien bon! Était-ce son trésor particulier qui payait? Remercîemens donc lui sont dus pour sa modération et sa simplicité. Il a dit mille fois que l'argent c'était tout dans ce temps-ci; pareilles maximes étaient proclamées par ses dignitaires, ses sénateurs, ses ministres; entre autres, je me rappelle cet excellent prince de Talleyrand, qui répondait à je ne sais quel solliciteur à genoux pour une tout petite apostille : « Avez-vous de l'argent? — Mes moyens pécuniaires sont assez... — Avez-vous beaucoup d'argent? — Mais quel rapport?... — C'est que, voyez-vous, sans beaucoup d'argent rien ne se fait aujourd'hui. »

Napoléon trouva cependant, il est vrai, quelques incorruptibles; il eut à dévorer de ver-

tueux refus, ceux de Ducis, ceux de Raynouard, qu'il voulait faire président du Corps législatif, et auquel il faisait étalage de la haute fortune destinée à sa complaisance, lorsqu'il reçut cette froide réponse, vraie lame d'épée glacée : « *A quoi bon tant d'argent? Je dîne avec une côtelette et quelques figues.* »

Napoléon fit confidentiellement, à M. de Fontanes, part de ses projets d'éminentes dignités pour M. de Chateaubriand. Pylade échoua auprès d'Oreste.

Un de ces rêves organisateurs, administratifs, dont l'empereur poursuivit assez constamment la réalisation, porté qu'il était aux théories disciplinaires, ce fut d'enrégimenter les lettrés. Il avait bien la censure; mais cela n'était que répressif; au lieu que, si à un ordre porté, à la voix d'un aide-de-camp, toutes les lyres s'étaient tendues, toutes les verves s'étaient montées, ç'aurait été plus facile et plus beau au coup-d'œil.

Mais un des plus malheureux moyens qu'il ait imaginés pour parvenir à cette domination difficile, puisque l'obéissance n'était rien sans l'inspiration, chose assez ordinairement rebelle à tout ce qui est impératif, ce furent les *prix*

décennaux. Force prix de dix mille francs étaient en perspective de vous, quelque branche de littérature que vous exploitassiez ; bien entendu pas d'esprit hostile. Tout cela se prétextait de l'encouragement des lettres. Je ne serais pas surpris que plusieurs de mes lecteurs s'enchantassent de cette institution, comme si des rétributions pécuniaires pouvaient aller au génie, comme si le talent besogneux y aurait trouvé quelque bribe. L'homme en réputation est toujours riche à Paris. Irait-on sérieusement, aujourd'hui par exemple, allouer un grand prix de peinture de dix mille francs à l'auteur de l'*Entrée de Henri IV dans Paris*, ou celui du vaudeville à l'auteur de *Malvina*, du *Mariage de raison*, qui encaisse scrupuleusement cent cinquante mille francs pour ses annuités dramatiques ? Rien ne réussit comme un succès à Paris. Certes, les lettres et les arts seraient bien mieux encouragés si ces sommes (en supposant l'existence des prix décennaux), allaient trouver le Raphaël en espérance qui grelotte dans sa mansarde, ou le vaudevilliste que M. Scribe écarte du Gymnase.

Le 28 novembre 1809, l'empereur et roi se rappela avoir, par un décret impérial, du 24

fructidor an XII, institué les prix pour les anniversaires décennaux du 18 brumaire, et qui devaient être distribués le 18 brumaire de l'an XVIII de la république française une et indivisible.

Nouveau décret par lequel le nombre des prix est porté de vingt-deux à trente-trois, et leur distribution fixée au 9 novembre 1810.

L'excellente Académie était là pour rendre compte et motiver les jugemens qu'elle devait être censée porter. La forme avant tout : il faut la forme dans notre civilisation. Napoléon savait où jeter son dévolu d'avance; et le *Génie du Christianisme* lui agréait assez; aussi avait-il, dans sa nouvelle disposition organique du 28 novembre 1809, décrété un prix « à l'auteur de l'ouvrage de littérature qui réunira au plus haut degré la nouveauté des idées, le talent de la composition, et l'élégance du style. » C'était ordonner clairement.

Napoléon, comme je crois l'avoir dit, trouvait chose si curieuse, si rare, si belle, l'indépendance d'âme, qu'il se prenait d'admiration, d'attachement pour les hommes qui en faisaient montre; il était trop au-dessus de toutes les portées humaines pour garder rancune à ceux

i n'y avaient pas regardé à deux fois pour le
tuer. Or, loin de *faire sabrer M. de Chateau-*
and sur les marches des Tuileries, comme il
vait dit dans le premier bond de sa colère,
: homme, grand comme le ciel, avait fini par
applaudir *in petto ;* oui, les vertes leçons
e le ministre en Valais et le rédacteur du
ercure lui avait données, avaient séduit ce
'il y avait de beau dans l'âme de Napoléon.
ix prix décennaux, il vit l'occasion de faire de
courtoisie à l'homme qui le morigénait quand
it baisait la trace de ses pas ; de là l'article
i décret que nous avons cité.

Les hommes bien pensans de l'époque, les
ivier, les Lacépède, les Jouy, etc., ne furent
s les seuls lauréats : il faut rendre cette justice
corps délibérant, qui, s'adonnant à sa tâche
ec toute la loyauté possible, proposa à l'Ex-
lence M. de Montalivet, qui jouait ici le
e de Mécènes, entre autres Delille, Raynouard,
mercier, Ducis, à moitié disgraciés pour opi-
ons politiques, ou refus de pensions et de
oix.

Ce fut avec la même sincérité que ce jury mit
e côté le *Génie du Christianisme*. Je dis que pas
e moindre esprit de parti ne l'influença dans

cette décision : et vraiment le caractère académique est essentiellement stationnaire. L'ornière est là, anathème à qui s'en écarte.

Or, qu'était-ce que l'œuvre de M. de Chateaubriand? Un livre étincelant, un livre de poésie sonore, un livre riche, radieux, mais aussi une levée de boucliers contre le *statu quo* poétique; c'était l'erreur d'un jeune homme de grand talent qui voulait résolument faire du neuf, fût-ce aux dépens du goût. Ces gens-là étaient de bonne foi.

Napoléon fut bien étonné! courant aux propositions pour le onzième grand prix, il vit, au lieu du *Génie du Christianisme*, je ne sais quel *Catéchisme de morale* par Saint-Lambert; pas même dans les rangs secondaires ce livre qu'il avait lu avec le plus de feu!

« Il aimait, dit M. Charles Nodier, qu'on fût ponctuel dans les détails, et il ne souffrait pas volontiers les restrictions dans l'obéissance. Il trouva piquant de donner un *pensum* à l'Académie, et d'en exiger pour punition de sa réticence deux volumineux appendices à son volumineux plaidoyer »

Dans la séance du 2 janvier 1811, le président de la classe de la langue et de la littérature

françaises, communiqua à la classe une lettre de Son Excellence monseigneur Montalivet, ministre de l'intérieur, qui l'invitait à donner son opinion sur le *Génie du Christianisme*.

Furent tirés au scrutin cinq membres à l'effet de rédiger, chacun en particulier, une opinion motivée sur cet ouvrage; elle fit en même temps invitation à chacun de ses membres de lire attentivement ledit livre, et de converger tous ces avis en un point lumineux pour satisfaire la volonté d'en haut. MM. Morellet, Arnault, P. Lacretelle, Daru et Sicard, sortirent du scrutin.

Quatorze jours écoulés, M. Morellet commença la lecture de son examen; mais à l'approche de l'heure du dîner les immortels levèrent la séance pour aller dîner, à peu près comme Priam dans un conseil de l'Iliade.

A la prochaine séance (23 janvier), ce fut l'abbé Sicard qui développa son opinion, finissant par dire que cet ouvrage mérite une *distinction particulière;* il déclara qu'il serait par ses défauts et même par ses beautés un modèle dangereux à suivre, mais que l'auteur en a fait un monument très remarquable, et très digne sous ce rapport d'obtenir une DISTINCTION PARTICULIÈRE.

Dans la séance du 30 janvier, M. Morellet achève son discours ; il est alarmé pour les intérêts du goût de voir sept éditions d'un ouvrage pareil. En résumé, il ne saurait rencontrer dans cet ouvrage la troisième des qualités que le décret exige, l'élégance du style au plus haut degré ; quant aux conclusions, elles sont les mêmes que celles de M. l'abbé Sicard.

Conclusions adoptées aussi par M. Arnault, qui évite ainsi le poids dont le hasard l'avait chargé.

Mais M. Daru répara bien cette lacune ! Son examen sage, approfondi, modéré dans ses critiques, résumait, pour ainsi dire, les opinion précédemment émises.

Au 6 février, M. Lacretelle donne son avis.

Il est arrêté que,

« Les commissaires qui ont rédigé des observations sur le *Génie du Christianisme* apporteront à la séance prochaine un résumé de leur travail ; »

Et que,

« Les membres qui présenteront des opinions par écrit sur chacun des objets de la discussion, seront autorisés à les faire insérer au procès-verbal, si la classe l'approuve. »

Dans la séance prochaine (13 février), M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely et M. Lemercier firent une sortie vigoureuse contre le livre. Le premier concluait à ce que, après avoir examiné le *Génie du Christianisme* sous les rapports de la composition, du plan, du style, de l'objet, la classe examinât si l'esprit de parti n'avait pas eu une part considérable à son succès; et que c'était un devoir sacré pour elle de le déclarer, si elle le reconnaissait.

M. Lemercier, le plus indépendant du sacré corps, finit ainsi :

« Je conclus donc à ce que vous hâtiez le résumé de vos avis, de peur que les procès-verbaux de notre classe ne s'empreignent, aux yeux de l'avenir, d'une petite teinte de ridicule, si nous prolongeons nos discussions sur l'examen d'un livre qu'*on nous fait juger*. Vous savez tous que la dignité d'une compagnie de lettrés l'oblige à quelques soins pour sa propre mémoire. »

Il s'établit une discussion qui embrouilla le rapport à faire; on se rangea enfin à un avis émis je ne sais par qui. La classe résumant les rapports présentés par les commissaires, et les opinions émises par ses membres, les réduisit aux points suivans :

1° Le *Génie du Christianisme*, considéré comme ouvrage de littérature, a paru à la classe défectueux, quant au fond et au plan.

2° Quand le fond et le plan n'auraient pas les défauts que la classe y a reconnus, l'exécution serait encore imparfaite.

3° Malgré les défauts remarqués dans le fond de l'ouvrage, dans son plan et dans son exécution, la classe a reconnu un talent très distingué dans le style.

4° Elle a trouvé de nombreux morceaux de détail remarquables par leur mérite, et dans quelques parties des beautés du premier ordre.

5° Elle a trouvé toutefois que l'éclat du style et la beauté des détails n'auraient pas suffi pour assurer à l'ouvrage le succès qu'il a obtenu, et que ce succès est dû aussi à l'esprit de parti et à des passions du moment, qui s'en sont emparés, soit pour l'exalter à l'excès, soit pour le déprimer avec injustice.

6° Enfin la classe pense que l'ouvrage, tel qu'il est, pourrait mériter une distinction.

CHAPITRE XXXVI.

Supplice d'Armand de Chateaubriand, émissaire de Louis XVIII. — Adulation reprochée à tort à M. de Chateaubriand. — Nouvelles courtoisies de Napoléon envers lui. — Il le fait nommer membre de l'Académie française. — Dangereux discours du récipiendaire. — Colère de Napoléon. — Attaque contre M. de Chateaubriand. — Il veut faire réimprimer l'*Essai Historique*. — Lettre au général de Pommereul, directeur de la librairie. — Réponse. — M. de Chateaubriand s'exile à la campagne.

Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler.
CORNEILLE.

—

Au milieu du succès des *Martyrs* (car de tels ouvrages, au grand désespoir des déclamateurs, des critiques, doivent toujours réussir. « Les peuples, a dit M. Jules Janin de M. de Chateaubriand, sont si reconnaissans à qui leur parle de serment, de religion, de patrie, de liberté,

d'amour ! »), l'auteur éprouva un chagrin de famille.

Les royalistes, ces royalistes si peureux, si mous pour soutenir leurs chers Bourbons, sont d'une inquiétude remuante, d'une persévérance sans fin, quand il s'agit d'intriguer. Que n'ont-ils pas fait sous la Convention, sous le Directoire, eux faibles, eux sans vigueur en 89, 90 et 91 !

Hé bien ! quand Sa Majesté Impériale et Royale pouvait se dire affermie à jamais sur le trône impérial par ce droit de la force qui avait intronisé Pépin et Hugues Capet, les royalistes n'avaient pas pour cela perdu courage. Il leur fallait, je parle des émigrés extérieurs, ceux qui étaient restés en France s'étant apprivoisés aux Tuileries; il leur fallait une restauration, il la leur fallait, et pour cela ils ne craignaient pas d'affronter celui dont les volées d'artillerie balayaient alors l'Europe.

Napoléon réglait le monde, roulait des projets de blocus continental, d'ouvertures de canaux de La Haye à Paris, de régénération de l'Italie, et dans ce temps-là d'obscurs royalistes méditaient de frapper au front Goliath.

Armand de Chateaubriand, cousin du vicomte,

nourrissait ce superbe espoir. Agent d'Hartwell, il s'était jeté sur les dunes de la Normandie. La France se lassait de porter tant de dispendieux lauriers sur son front; ce front saignait, et l'émigration croyait le moment plus que jamais propice à un soulèvement.

Mais le hasard ne favorisa rien de tout cela; Napoléon était encore le fils chéri de la fortune. L'émissaire de Louis XVIII fut pris sous son déguisement avec des papiers révélateurs. Vaste conspiration dont les ramifications embrassaient la France! drôle de conspiration aussi celle-là dont je vis l'insuccès à Toulon, mêlée qu'elle était de républicains, à Toulon où la croisière anglaise avait su jeter des affidés de tout parti.

Un conseil de guerre s'empara du prisonnier. Armand de Chateaubriand fut condamné à mort. Son cousin avait vainement sollicité la grâce de le voir dans son cachot, lui qui était en disgrâce aussi. Le condamné fut fusillé à la plaine de Grenelle.

M. de Chateaubriand arrivé trop tard, eut, a-t-il dit quelque part, la douleur de ne plus embrasser que le cadavre dont « un chien de boucher avait commencé de manger la cervelle. »

En 1811, il publia son *Itinéraire à Jérusalem*.

Cet ouvrage ne pouvait manquer d'émouvoir fortement le public, et surtout cette portion calme, sans engouement, qui se laisse charmer à bon escient. L'auteur avait retravaillé ses matériaux; il avait fait des recherches pour la partie historique.

Mais hélas! quand un public se fractionne en coteries, qu'à la suite de grandes secousses, au sortir de commotions, roule encore au hasard le flot populaire, ce flot populaire si multiple, si divers! est-il possible de réunir les opinions? Républicains, royalistes, impérialistes, dévots, philosophes, tout cela pousse à un parti, tout cela placé sous l'empire de fascinations diverses, voit différemment : demandez, puis, un public homogène.

Impossible. M. de Chateaubriand venu dans de telles circonstances, aujourd'hui battu au vent des passions du siècle, demain poussé par elles, a donc eu de chauds partisans et d'acrimonieux détracteurs.

Que ne lui ont-ils pas reproché, ces détracteurs! par exemple, qu'il y avait des flagorneries impériales dans son *Itinéraire à Jérusalem*.

M. de Chateaubriand marchant en 1807 sur les vestiges de Bonaparte dans ce poétique Orient

qui s'harmonie si aisément, si prestigieusement, à toute imagination tant soit peu féconde, n'a pu fermer l'oreille au retentissement déjà lointain des pas de l'Achille français; il a marché en Syrie, en Égypte, au milieu d'une féerie de souvenirs nationaux; et il l'a dit dans son *Itinéraire*. A chaque pas un débris de victoire; à chaque station la mémoire d'un combat; à chaque oasis une inscription arabe ou française, où Bonaparte se grandissait de toute la hauteur de la métaphore orientale: qui de nous, même en abhorrant la tyrannie de l'empereur, aurait fermé soigneusement son âme aux charmes du souvenir, à l'orgueil de la patrie, surtout sous un ciel si éloigné, sur une terre si étrangère, sur cette lisière où Mahomet, Moïse, Alexandre, César, Godefroy de Bouillon s'étaient donné rendez-vous?

Et la malveillance veut appeler ces deux lignes de la flagornerie! Ce n'en est pas, non; je vais plus loin, c'est de l'impartialité. Oui, bien que déjà endolori par le despotisme, bien qu'il étouffât comme tant d'autres sous son filet de plomb, M. de Chateaubriand ne s'est pas cru obligé de fermer les yeux aux brillans sillons de lumière du généralissime de l'armée d'Orient.

Bonaparte en Égypte n'était pas, il est vrai, le Bonaparte généreux vainqueur de l'Italie, cultivant avec plaisir les vertus guerrières, se maîtrisant, émerveillant enfin le monde par le plus heureux assemblage de talent, d'humanité, de jeunesse et de génie; sur la terre lointaine des mamelouks il se travailla moins. Il avait par-ci par-là des échappées de brusquerie, de froid mépris des hommes; mais à tout prendre le beau dominait encore.

Ce n'est pas tout, on sait que le héros soignait tellement la liberté de la presse, que son geôlier en chef, le jugulateur de la pensée, Rovigo, non seulement mettait l'embargo sur toute manifestation d'opposition, mais qu'encore il condamnait au pilon tout livre qui n'acquittait pas le péage en éloge. Au moins un mot, un tout petit mot pour la dynastie napoléonienne. Point d'éditeur qui ne fût aux importunités auprès de son auteur pour l'intercalation de quelques banalités laudatives. Cela explique le caractère admiratif de quelques lignes écrites en Orient avant le trépas d'Armand de Chateaubriand, et sur la scène de nos batailles asiatiques.

N'importe, Napoléon ne se sentit pas de joie.

ı milieu de ce Beugnot (1) si long et si courbé e le petit empereur était obligé de s'incliner ›ur l'entendre, de ce Fontanes qui avait conmé tout son avenir littéraire dans le pindasme élogieux, de ce cardinal Maury qui se ıêla, lui l'Eschine de Mirabeau, dans la livrée npériale, de ce Pastoret, de ce Lacépède, de : Chabrol de Volvic, M. de Chateaubriand avait x coudées de haut aux yeux de sa majesté imriale, royale, protectrice et médiatrice.

En 1811, Sa Majesté daigna s'étonner de la ı admission de M. de Chateaubriand à l'Init. Il n'y avait pas à balancer, c'était clair, cis; aussi Regnault de Saint-Jean-d'Angely fut vite porter à l'Institut la grande noule que Sa Majesté l'empereur et roi avait gné s'étonner. Chénier venait de mourir, et

1) Napoléon disait de M. Beugnot : « M. Beugnot est de haute stae, et je suis de petite taille. Je ne sais pas comment cela se fait, ais lorsque M. Beugnot me parle, je suis forcé de me baisser si je veux ntendre ce qu'il dit. »

Dans une allocution au nom du collége électoral de Haute-Marne, il compara Napoléon à Louis XII, et finit par ce vœu : « Puisse le ciel retrancher de nos jours pour ajouter aux vôtres. » Mais plus tard il se retira en toute hâte du grand-duché de Berg, qu'il exploitait pour l'empereur, devant les armées coalisées, peu décidé à se faire tuer pour son Louis XII.

scrutin de fonctionner, et nomination de s'ensuivre au gré de l'empereur.

Il est un usage antique et solennel, et dont l'Académie française n'a jamais songé à s'écarter; c'est qu'un récipiendaire se répande en apologies de son prédécesseur; il récapitule ses titres littéraires, s'il n'est pas grand-seigneur; s'il n'a ni titres littéraires ni naissance, le successeur se met en frais d'imagination, et n'en trouve pas moins le défunt digne de l'immortalité.

M. de Chateaubriand louer Chénier! Chénier offrait de plausibles textes à la loquacité louangeuse; il avait fait des ouvrages. Ce n'est pas que son génie marchât libre des préjugés de l'école; républicain, il avait lu l'histoire romaine sans la comprendre, plaçant tout à contre-sens, le beau idéal de la vertu dans Camille, dans le second Brutus, dans tous ces chauds partisans de l'aristocratie privilégiée, de l'aristocratie noble de Rome. Mais, du reste, ferme à son poste, il n'apostasia pas, même sous les entraînantes sublimités de l'empire. Soldat de la philosophie, il avait, sous le consulat, ridiculisé dans sa satire *les Nouveaux Saints*, La Harpe et Chateaubriand. Le gant une fois jeté, il n'avait cessé de poursuivre de sarcasmes, de ces plaisanteries voltai-

riennes alors non encore passées de mode, et *Atala*, et le *Génie du Christianisme*, et *les Martyrs*.

Mais M. de Chateaubriand est assez facilement sublime dans sa conduite ; oui, M. de Chateaubriand aurait facilement jeté le voile de l'oubli sur ces attaques, il aurait abjuré la polémique sur des cendres encore chaudes (la mort est un seuil devant lequel tombent toutes inimitiés) ; mais il avait d'autres raisons de rancune. Il ne put faire paix à la mémoire d'un régicide, et de là tout ce fiel qui se répandit dans le discours académique.

On sait que Voltaire, dans son discours de réception, avait quitté l'ornière. M. de Chateaubriand, pour qui l'insolite n'est pas sans attraits, quoique constant admirateur de tout ce qu'il y a de vieux au monde (et ce n'est pas là une de ses plus explicables contradictions), se livra, lui aussi, à l'innovation ; et d'accord avec ses sentimens monarchiques, puisant en lui-même ses motifs, il se livra à une composition dont devaient frémir les trente-neuf immortels destinés à l'écouter.

Dans son œuvre, il se prenait à discuter le droit divin, la restauration de la monarchie, le

procès de Louis XVI. Le caractère de ce discours encore en portefeuille faisant parler les amis, la rumeur en parvint à l'Académie : commission fut nommée pour en prendre connaissance, pour voir s'il n'était pas de nature à empoisonner des levains de l'insurrection l'auditoire de la solennité littéraire. Les opinions se divisèrent ; les uns voulaient qu'à chacun il fût libre de penser et de parler ; les autres craignaient pour le caractère pacifique du corps savant. On délibéra, les avis s'animèrent, on en parla, et m é eaux Tuileries ; l'empereur voulut prendre connaissance de la pièce en litige.

Il la désapprouva. Regnault de Saint-Jean-d'Angely osant plaider devant l'empereur la cause de la liberté de la pensée !...

« Et depuis quand, se prit à dire Napoléon irrité, depuis quand l'Institut se permet-il de devenir une assemblée politique ? Qu'il fasse des vers, qu'il censure les fautes de la langue ; mais qu'il ne sorte pas du domaine des muses, ou bien je saurai l'y faire rentrer. Est-ce bien vous, monsieur, qui avez voulu autoriser une pareille diatribe ? Que M. de Chateaubriand ait de l'insanité ou de la malveillance, il y a pour lui les petites-maisons ou un châtiment ; et puis, peut-

être encore est-ce son opinion, et il n'en doit pas le sacrifice à ma politique, comme vous qui la connaissez si bien ; il peut avoir son excuse, vous ne sauriez avoir la vôtre, vous qui vivez à mes côtés, vous qui savez ce que je fais, ce que je veux. Monsieur, je vous tiens pour coupable, pour criminel ; vous ne tendez à rien moins qu'à ramener le désordre, la confusion, l'anarchie, les massacres. Sommes-nous donc des bandits, ou ne suis-je qu'un usurpateur? Je n'ai détrôné personne ; j'ai trouvé, j'ai relevé la couronne dans le ruisseau, et le peuple l'a mise sur ma tête : qu'on respecte ses actes. »

Le pauvre Regnault aurait eu bien des objections à faire à cette semonce, ne fût-ce que la manière de recueillir les votes de la France pour le consulat à vie et le couronnement. N'importe, de chauds libéraux n'en louent pas moins l'empereur de cette allocution.

« Analyser en public, continua-t-il, mettre en question, discuter des faits aussi récens dans les circonstances où nous nous trouvons, c'est rechercher des convulsions nouvelles, c'est être l'ennemi du repos public. La restauration de la monarchie est et doit demeurer un mystère ; et puis, qu'est-ce que cette nouvelle proscrip-

tion des conventionnels et des régicides? comment oser réveiller des points aussi délicats? Laissons à Dieu à prononcer sur ce qu'il n'est plus permis aux hommes de juger! Serez-vous donc plus difficile que l'impératrice? elle a bien des intérêts aussi chers que vous peut-être, et bien autrement directs; imitez bien plutôt sa modération, sa magnanimité; elle n'a voulu rien apprendre et rien connaître.

»Eh quoi! l'objet de tous mes soins, le fruit de tous mes efforts seraient-ils donc perdus? C'est donc à dire que si je venais à vous manquer, demain vous vous égorgeriez encore entre vous de plus belle!» Et marchant à grands pas, il se frappait le front de la main, disant:

«Ah! malheureuse France, que tu as long-temps encore besoin d'un tuteur!»

On voit que Napoléon bonnement mettait ses intérêts personnels à la place de ceux de la France, regardant comme attentatoire à la cause publique tout ce qui blessait sa stabilité. Ses préfets, ses ministres, ses dignitaires s'étaient tellement persuadés de cet aphorisme du maître, que, eux aussi, se regardaient comme de petits palladium; aussi, après l'insuccès de la conspiration Mallet, Cambacérès, Clarke se

montrèrent-ils en grande loge à l'Opéra pour rassurer les bons Parisiens, pour leur exhiber leurs ministres sains et saufs.

M. de Chateaubriand tint à son discours; il voulait la dignité de l'homme de lettres. Ce précédent établi, le pouvoir eût été en possession de la pensée encore manuscrite; et la police, de droit, étendant son filet jusque sur la parole académique, les immortels n'auraient pu parler sans une licence-Rovigo. Il fit mieux que MM. Étienne et Arnault; ceux-ci, en subissant une réélection, ont consacré l'arbitraire des exclusions; à chaque mouvement politique, il est maintenant loisible de passer au crible les Quarante. M. de Chateaubriand aima mieux s'absenter de l'Institut; il n'entendit à aucun empiètement sur les franchises de la république des lettres; il ne voulut pas, il se résigna à toute la colère impériale.

Depuis deux ans, il était plus que jamais en évidence mêlé au drame impérial; l'injonction de Napoléon à l'Institut à l'occasion des prix décennaux, son autre injonction de l'élire, l'opposition de M. de Chateaubriand, la publication de l'*Itinéraire*, le *pensum*, tout cela réveilla l'attention, et plus fort que jamais les animo-

sités. Il y avait encore du républicanisme, qui, réprimé sur le fait de la politique, s'échappait d'autre part. Nombre de gens voyaient l'auteur du *Génie du Christianisme* comme un réactionnaire; et, en effet, il ne cachait pas sa mission d'anti-Voltaire. Soit malignité, soit jalousie d'un beau talent, soit républicanisme déguisé, on attaqua M. de Chateaubriand avec plus de persévérance que jamais; vinrent de nombreuses brochures, parodies, critiques; mais ce qui fut surtout une bonne trouvaille, ce furent quelques exemplaires de l'*Essai historique sur les révolutions anciennes et modernes*. L'auteur se désolait, présenté qu'il était par extraits dans quelques journaux; c'était de la plus grande déloyauté.

« Je ne nommerai point, dit l'auteur, l'adversaire qui me jeta le gant le premier, parce qu'au moment de la restauration, lorsqu'on exhuma de nouveau l'*Essai*, il me prévint loyalement des libelles qui allaient paraître, afin que j'avisasse au moyen de les faire supprimer. N'ayant rien à cacher, et ami sincère de la liberté de la presse, je ne fis aucune démarche; je trouvai très bon qu'on écrivît contre moi tout ce que l'on croyait devoir écrire. »

En 1812, un jeune homme, nommé Damaze de Raymond, se fit son champion. Il publia une défense de M. de Chateaubriand; mais il fut tué quelque temps après en duel : je ne sais si ce fut pour discussion littéraire.

M. de Chateaubriand se voyant le point de mire de quelques déclamateurs forts de l'*Essai* qu'ils morcelaient à leur plus grande satisfaction, prit la résolution de le faire réimprimer, mais de le faire réimprimer en entier.

Voici sa lettre au général baron de Pommereul, conseiller d'état, directeur général de l'imprimerie et de la librairie :

« Monsieur le baron,

» On s'est permis de publier des morceaux d'un ouvrage dont je suis l'auteur. Je juge, d'après cela, que vous ne verrez aucun inconvénient à laisser paraître tout l'ouvrage entier.

» Je vous demande donc, monsieur le baron, l'autorisation nécessaire pour mettre sous presse chez Le Normant, mon ouvrage intitulé : *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la révolution française*. Je n'y chan-

gerai pas un seul mot; j'y ajouterai pour toute préface celle du *Génie du Christianisme*.

» J'ai l'honneur d'être, etc.,

» Vicomte DE CHATEAUBRIAND. »

Paris, ce 17 novembre 1812.

Le lendemain, 18 novembre, le baron Pommereul lui répondit :

« *A Monsieur de Chateaubriand*,

» Je mettrai, mardi prochain, monsieur, votre demande sous les yeux du ministre de l'intérieur; mais votre ouvrage, fait en 1797, est bien peu convenable au temps présent, et s'il devait paraître aujourd'hui pour la première fois, je doute que ce pût être avec l'assentiment de l'autorité. On vous attaque sur cette production : nous ne ressemblons point aux journalistes, qui admettent l'attaque et repoussent la défense et la vôtre ne trouvera, pour paraître, aucun obstacle à la direction de la librairie! J'aurai soin, monsieur, de vous informer de la décision du ministre sur votre demande de réimpression.

Agréez, je vous prie, monsieur, la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

» *Signé* baron DE POMMEREUL. »

Le 24 novembre M. de Pommereul lui adressa cette lettre qui suit :

« *A Monsieur de Chateaubriand.*

» J'ai mis aujourd'hui, monsieur, sous les yeux du ministre de l'intérieur la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 17 courant, et la réponse que je vous ai faite le 18. Son Excellence a décidé que l'ouvrage que vous demandez à réimprimer, puisqu'il n'a point été publié en France, doit être assujéti aux formalités prescrites par les décrets impériaux concernant la librairie. En conséquence, monsieur, vous devez, vous ou votre imprimeur, faire à la direction générale de la librairie la déclaration de vouloir imprimer, et y déposer en même temps l'édition dont vous demandez la réimpression, afin qu'elle puisse passer à la censure.

» Agréez, Monsieur, etc.

» *Signé* baron DE POMMEREUL ».

L'auteur se refusa à cette épreuve. Les raisons qu'il en allègue ne sont pas satisfaisantes.

« Il était clair, ajoute-t-il, que la censure m'aurait enlevé ce que je disais en éloge de Louis XVI, des Bourbons de la vieille monar-

chie, et toutes mes réclamations en faveur de la liberté.

Mais c'était moins du trône royal qu'il s'agissait, que de la cause religieuse; cette récrimination tardive sent trop le *Conservateur*.

Craignant, en définitive, d'exposer son *Essai* à l'examen de la police, il partit pour la campagne; il s'y exila, mécontent du siècle, mécontent de la police, mécontent de l'impérialisme, mécontent de la lice littéraire.

Il se réserve aux études sérieuses, solides, de l'histoire : après Homère, Tacite.

Il avait déjà émis ces velléités Ce nom de Tacite sonnait terriblement aux oreilles de l'empereur, surtout avec un caractère breton et une plume de fer comme celle de M. de Chateaubriand. Il y avait déjà quelque analogie entre la France tombée en empire et la Rome des Césars; là s'arrêtait, il est vrai, le parallèle : Napoléon sobre, retenu, chaste autant qu'on peut l'être sur le trône du monde, quand toute femme pleine de beauté, tout cœur féminin gonflé d'ambition, d'orgueil, n'a de point de mire que la conquête du conquérant, Napoléon n'avait rien des inclinations libidineuses, plus qu'érotiques, des Caligula, des Néron; on n'avait pas vu des Poppée,

es Narcisse aux Tuileries; on n'avait pas vu à es banquets couronnés de roses, dans les xcès de la débauche impériale, le maître du ıonde épouser un Sporadus; Napoléon n'avait i fait son cheval consul, ni noyé sa mère; mais 'est pour cela même qu'accessible à la crainte 'une plume violente, tenant quelque compte le l'opinion, il songeait avec effroi à cette reraite de M. de Chateaubriand, retraite irritée, ancuneuse, retraite employée, active, où se distillait du Tacite, où s'élaborait enfin un volume prêt à paraître dans le monde européen avec l'éclat et le tonnerre d'une bombe.

Napoléon ne se trompait pas dans ses appréhensions.

CHAPITRE XXXVII.

Chute de Napoléon. — Brochure de M. de Chateaubriand : *de Buonaparte et des Bourbons*. — Examen des circonstances au milieu desquelles il la publia. — Les souverains balançaient entre Napoléon et Louis XVIII. — Examen de cette célèbre brochure.

Ego me, patres conscripti, mortalem esse, et hominum officia fungi, satisque habere, si locum principem impleam.

« Pères conscripts, je sais que je suis mortel et soumis aux mêmes devoirs que les autres hommes, et que c'est assez d'honneur pour moi si je puis remplir dignement les fonctions de votre chef. »

TACITE, *livre IV*.

Enfin les jours de l'empire étaient accomplis, les années comptées à la dynastie napoléonienne avaient eu leur cours, et une main sortie du ciel l'avait renversée d'un trône élevé jusqu'aux

ı; chute sublime! chute de Titan! Il n'a-
pas fallu moins que le déchaînement des
ıens, que les tempêtes glacées du pôle. Il
t fallu que le nord épuisât son carquois de
ɔns, de givre, d'ouragans, de neige, de
e, contre Napoléon; que l'aquilon arrivât
: son vaste manteau de neige pour en cou-
à jamais la grande armée. Vaste linceul fu-
ıire!

lors l'empire s'était écroulé.

[ais Paris était envahi. Qui l'eût dit quand
on populaire se laissait museler par le soldat
18 brumaire! qui eût dit, quand il lui par-
nait la violation des institutions républicai-
en faveur de ses victoires, que ces victoires
ıeraient un jour à l'asservissement de la
ıce! Voilà ce que nous avions gagné à pren-
dans un camp, au milieu des habitudes
ɔotiques de l'épaulette, un chef sans contre-
e premier des guerriers! Et cette France si
éreuse, si martiale avec ses beaux drapeaux
ıblicains, il la laissait corrompue, démora-
ː, au point que c'était bonheur pour elle
happer au despotisme de Napoléon, sous
vieille dynastie contre laquelle ses armes
ent protesté.

Ha! si elle n'avait été abaissée par la servitude cette France, elle se serait levée en masse courant aux frontières, comme aux beaux jours de Fleurus et de Jemmapes, se hérissant d'une digue de fer, sans pardon pour tout étranger qui aurait touché le sol sacré, sans pardon pour quiconque se serait venu mêler de nos affaires intérieures ; et dans ce temps-là mettant en jugement Napoléon, elle lui aurait demandé compte de tout le laurier républicain foulé à ses pieds, de tant de Français immolés pour ses intérêts de famille, pour ces couronnes dont il se plaisait à coiffer l'abondante progéniture de madame Letizia.

Quand donc les hommes s'apprécieront-ils assez pour exiger quelque responsabilité de ceux qui se jouent indignement de leur sang, de leurs biens, de leur gloire? Bonaparte a propagé la corruption, l'amour de l'or dans toutes les âmes! au lieu de ce généreux désintéressement, de ce patriotisme des conventionnels et des constituans, Bonaparte a prêché l'intérêt, l'argent; il a spéculé sur l'avilissement des hommes pour asseoir l'arbitraire ; Bonaparte a corrompu les généraux de la république, eux qui, profitant de ses leçons, le trahissent lorsqu'il est battu

comme ils trahirent la république pour lui ; il a propagé cet amour des places, cancer incurable qui dévore la France constitutionnelle. Il ne s est pas même imposé la peine de dissimuler son mépris pour tous ses sujets qu'il tient sous ses pieds. Bonaparte a compromis les destinées de la patrie : voyez nos ennemis à nos portes ; Cosaques, Baskirs, Pandours, abreuvent leurs coursiers dans la Seine, et Bonaparte en est quitte pour abdiquer ! Bonaparte remet aux ennemis un pouvoir qu'il ne peut plus garder, qu'il s'est arrogé ! il abdique, et tout est dit !

Il est vaincu. Loin de moi l'idée d'appeler sur lui les vengeances des vainqueurs ; c'était notre affaire, à nous lésés. Soulevant le vieux drapeau de 93, il nous fallait entonner la *Marseillaise*, faire rugir la France comme un volcan, et mettant en jugement l'auteur de tous nos maux, léguer aux ambitieux à venir le terrible, le grand, le majestueux exemple d'une nation qui pleure sa gloire perdue, ses frontières envahies, ses droits avilis, sa liberté éteinte, son sang répandu pour les folies d'un despote, et qui sait punir.

Mais je scandalise force bonnes gens ; que voulez-vous, nous sommes encore sous le joug

d'un restant du bon plaisir de jadis ; il y a encore bien du monarchisme chez nous Français, qui croyons avoir fait acte de civisme quand nous avons lu notre journal libéral! Bonnes gens! mais la raison publique progresse, oui, et l'on peut présumer que ces idées de mettre en jugement un chef qui s'est emparé violemment de nos destinées pour les compromettre ; idées aujourd'hui scandaleuses, tomberont sous les sens de tout le monde dans cent ans environ. Hé! mon Dieu! l'on trouvera tout simple d'exiger un compte de ces grands hommes qui dans leurs chances mettent pour enjeux l'avenir, la dignité et les libertés d'un grand peuple.

Ce fut dans ces circonstances que M. de Chateaubriand publia la brochure *de Buonaparte et des Bourbons.*

Transportons-nous dans les émotions du dénouement de l'empire, au milieu des râles convulsifs de la France ; la position de la politique, l'aigreur des esprits, l'incertitude du lendemain, tout nous impressionne.

Alors apparaît M. de Chateaubriand avec sa brochure vengeresse, paraphrase de :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre ;

Il foulait à ses pieds ses ennemis vaincus;
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

Sans doute il y a loin du ton de cette brochure, à la préface d'*Atala*, où Bonaparte est donné aux hommes en *signe de réconciliation par la Providence lorqu'elle est lasse de frapper*. Mais quelle dissemblance du premier consul au Napoléon de 1813! la fluctuation d'une opinion sur un fait ne saurait être autre chose que de la versatilité; mais nécessairement avec les variations d'une vie aussi importante que celle de Bonaparte, les opinions doivent se modifier suivant les actes, ou bien c'est un entêtement stupide.

Napoléon venait de déployer les plus surprenans talens de stratégie dans la malheureuse campagne de France; dites-moi ce que c'est que le génie apres l'insuccès de cette guerre de Champagne, la plus classique, la plus savante de toutes. Il n'était plus le fils de la fortune. Oh! vienne un peu de ce bonheur qui avait si constamment doré son matin, suivi ses premiers pas, qui lui avaient gagné la bataille de Marengo, la plus désespérée des batailles; qui l'avait toujours conduit au travers des croisières anglaises et dans l'orangerie de Saint-Cloud, partout, toujours,

constamment! Mais c'en était fait, la fatalité pesait en 1814 sur sa tête, déconcertait ses plus beaux plans.

Obligé de se replier sur Paris, le spectacle des boucheries d'hommes, jadis placées dans les pays lointains, et par là facilement chargées de poésie par les paraphraseurs gagés, épouvantait la capitale. Ce fut dans ces jours d'effroi, d'incertitude, que M. de Chateaubriand laissa courir sa plume avec l'abondance de l'indignation; ce fut alors qu'il mit sous presse cet écrit vrai spécimen français des annales de Tacite. C'est la même verve mordante, la même véhémence corrosive, la même force, les mêmes poignantes pensées. Point de style léché, poli; point de surprise d'élocution, mais de la vigueur, mais de l'abondance; chaque phrase stygmatise, chaque mot brûle, creuse, corrode, dévore. Nul écrit français ne m'a mieux rappelé mon Tacite.

Je ne prétends pas l'excuser en entier; mais que l'on fasse attention que la fortune de Napoléon n'était pas tout-à-fait désespérée; un coup heureux, un hasard de batailles, pouvaient d'un jour à l'autre relever ses affaires; il n'y avait pas du courage à publier cette brochure;

mais ce n'était pas encore non plus une lâcheté.

Nous ne balancerions pas aux épithètes les plus outrageantes, si, thuriféraire de Napoléon, à son sacre, à son mariage, au baptême de son fils; il avait fait volte-face aux jours des malheurs de l'empire. Mais non, aux premières tartuferies du consul, il l'avait deviné; il s'en était retiré; il avait menacé l'empereur et roi de sa plume de fer. Les choses ont voulu que Napoléon fût toujours sevré de vérités; d'abord par sa censure, ensuite par le respect dû à une grande infortune. Soit; mais c'est sur la limite de ces deux situations, c'est entre ces deux égides, que M. de Chateaubriand lui a porté ses coups; il n'était plus tout-puissant au 30 mars, il n'était pas non plus déjà découronné.

D'ailleurs M. de Chateaubriand ayant milité toujours en royaliste, ce n'était pas au moment où la grande question de la restauration se débattait qu'il lui était décent de rengaîner.

Il y avait plusieurs avis: 1° dès l'entrevue d'Abo, Alexandre avait manifesté à Bernadotte quelque velléité de le placer sur le trône de France; depuis le canon de Dresde surtout, Ber-

nadotte avait hérité de la bienveillance des coalisés pour Moreau ;

2° On voulait établir une régence, et le parti autrichien s'arrêtait volontiers à l'idée de borner la puissance de Napoléon en réservant à son fils un assez beau débris de son vaste empire, la France ;

3° Il y avait les princes Bourbons qui se présentaient avec le dogme de la légitimité, des vertus pacifiques, mais obscures, et sans rien de cette entraînante popularité de gloire qui captive si puissamment l'esprit français.

Ce fut dans ces alternatives que M. de Chateaubriand intervint, et Louis XVIII est souvent convenu que sa brochure lui avait plus valu qu'une armée de cent mille Vendéens.

Le parti de Bernadotte n'était pas le plus fort ; c'est quelque chose d'avoir porté les armes contre la patrie ; d'ailleurs, un soldat ! grâces au ciel, on était assez guéri de la manie d'en couronner.

Le parti de Bonaparte était si influent, les Bourbons le redoutaient tellement, que les efforts de l'abbé de Pradt, de M. de Montesquiou, du général Dessolles, et surtout du prince de Talleyrand, furent toujours appréciés de

Louis XVIII, et à tel point, que la faconde de ce dernier, ses allocutions adroites à Alexandre, lui méritèrent l'oubli de ses menées révolutionnaires, et même du meurtre de Vincennes. Or, la balance était égale entre Louis XVIII et Bonaparte. Leur destinée se débattait aux conférences des souverains Alexandre, Guillaume, et du prince de Schwartzemberg, représentant de l'empereur d'Autriche, chez le prince de Talleyrand. Talleyrand disait : « Il n'y a que deux choses possibles : ou Louis XVIII, ou Bonaparte. Bonaparte si vous le pouvez, mais vous ne le pouvez pas, car vous n'êtes pas seul (Alexandre)... Que voudrait-on donner à sa place?... un soldat?...nous n'en voulons plus.Si nous en voulions un, nous garderions celui que nous avons : c'est le premier soldat du monde. Après lui, ceux qu'on voudrait nous offrir n'auraient pas dix hommes pour eux. Je vous le répète, tout ce qui n'est pas Louis XVIII ou Bonaparte est une intrigue. »

Dilemme adroit, si vous voulez, pour en venir à choisir les vieux Bourbons, ces Bourbons usés; mais il n'en conste pas moins que la quatrième dynastie pesait grandement encore dans la balance, quand M. de Chateaubriand lança sa formidable brochure.

Ce qui constitue un caractère particulier à cette brochure, et ce que nous voudrions voir devenir la règle de quiconque écrit, c'est que, sans recherche, sans prétentions aux beautés phraséologiques de Buffon, de Mirabeau, aux combinaisons de Rousseau, cet écrit, destiné à travailler toutes les classes, est de la plus grande lucidité, plus clair encore que ceux de Voltaire. Ainsi péroraient ces Grecs dont l'influence fut si grande pour la civilisation, dans des siècles privés du secours de la typographie; ainsi n'écrivirent jamais ni Massillon, ni Bossuet, ni Fénelon, ni les poètes leurs contemporains.

Il est malheureusement vrai qu'aujourd'hui l'école de Rousseau captive toute notre jeune littérature. La cause en est peut-être à son mélange avec le journalisme: on ne tient qu'un moment les lecteurs sur son article, il faut les séduire, les enchanter par les fioritures du style, par les jaillissantes combinaisons de Rousseau; en effet on s'y complaît; mais la basse classe ne fait pas un seul pas avec l'esprit que nous appelons public, et qui n'est que celui de cette classe intermédiaire entre l'aristocratie et le peuple. Nous l'avons souvent dit: ce peuple qu'on dédaigne d'instruire, on a besoin de lui dans les

mouvemens politiques. Il est inutile de rien tenter, s'il n'est pas au fait; et il est en arrière; le style apprêté en est cause. Les Latouche, les Jules Janin, les Sainte-Beuve, les Dubois, ne sont pas compris, eux les soleils du journalisme.

La brochure de M. de Chateaubriand est précieuse par cet art de parler aux masses sans se faire dédaigner même des souverains; elle alla entre les mains d'Alexandre, dans celles du soldat, du laboureur, avec égal succès; c'était encore une création que ceci pour le mérite littéraire, vraie innovation, nouveau genre d'écrire. Quel art que celui de parler à la multitude, et d'être Tacite! Voici un tableau de la tyrannie:

« Journaux, pamphlets, discours, prose et vers, tout déguise la vérité : s'il a fait de la pluie, on assure qu'il a fait soleil; si le tyran s'est promené au milieu du peuple muet, il s'est avancé, dit-on, au milieu des acclamations de la foule. Le but unique, c'est le prince : la morale consiste à se dévouer à ses caprices, le devoir à le louer; il faut surtout se récrier d'admiration lorsqu'il a fait une faute ou commis un crime. Les gens de lettres sont forcés par des menaces à célébrer le despote; ils composaient, ils capi-

tulaient sur le degré de la louange : heureux quand, au prix de quelques lieux communs sur la gloire des armes, ils avaient acheté le droit de pousser quelques soupirs, de dénoncer quelques crimes, de rappeler quelques vérités proscrites ! Aucun livre ne pouvait paraître sans être marqué de l'éloge de Bonaparte, comme du timbre de l'esclavage; dans les nouvelles éditions des anciens auteurs, la censure faisait retrancher tous les passages contre les conquérans, la servitude et la tyrannie. »

Voilà Tacite, voilà son acrimonie, sa verdeur; voilà de ces plumes qui contrebalancent les sceptres! et comme les arcanes de la police de la librairie ordinairement connus des seuls hommes de lettres, machiavélisme du moins étranger aux classes plébéiennes, sont mis à la portée de tous!

Mais c'est lorsqu'il parle au peuple de ce qui le touche, l'intéresse, que sa phrase s'aiguise en poignard pour le despotisme!

« Enfin la conscription faisait comme le couronnement de ces œuvres du despotisme. La Scandinavie, appelée par un historien la *fabrique du genre humain*, n'aurait pu fournir assez d'hommes à cette loi homicide. Les générations

e la France étaient mises en coupe réglée comme
es arbres d'une forêt; chaque année quatre-
ingt mille jeunes gens étaient abattus. Mais
ce n'était là que la coupe régulière : souvent la
conscription était doublée ou fortifiée par des
evées extraordinaires; souvent elle dévorait
'avance les futures victimes, comme un dissi-
ateur emprunte sur le revenu à venir. On avait
ni par prendre sans compter; l'âge légal, les
ualités requises pour mourir sur un champ de
ataille n'étaient plus considérés; et l'inexo-
ble loi montrait à cet égard une merveilleuse
dulgence. On remontait vers l'enfance, on des-
ndait vers la vieillesse : le réformé, le rem-
acé étaient repris; les maladies, les infirmités,
s défauts de corps, n'étaient plus une raison
salut. Des colonnes mobiles parcouraient nos
ovinces comme un pays ennemi pour enlever
peuple ses derniers enfans; si l'on se plai-
ait de ces ravages, on répondait que les co-
nes mobiles étaient composées de beaux
ndarmes qui consoleraient les mères et leur
ndraient ce qu'elles avaient perdu. Au défaut
frère absent, on prenait le frère présent; le
ère répondait pour le fils, la femme pour le
ari : la responsabilité s'étendait jusqu'aux pa-

rens les plus éloignés et jusqu'aux voisins; un village devenait solidaire pour le conscrit qu'il avait vu naître. Des garnisaires s'établissaient chez le paysan, et le forçaient de vendre son lit pour les nourrir; pour s'en délivrer, il fallait qu'il trouvât le conscrit caché dans les bois. L'absurde se mêlait à l'atroce : souvent on demandait des enfans à ceux qui étaient assez heureux pour n'avoir point de postérité; on employait des violences pour découvrir le porteur d'un nom qui n'existait que sur le contrôle des gendarmes, ou pour avoir un conscrit qui servait depuis cinq à six ans. Des femmes grosses ont été mises à la torture, afin qu'elles révélassent le lieu où se tenait caché le premier-né de leurs entrailles; des pères ont apporté le cadavre de leur fils pour prouver qu'ils ne pouvaient fournir ce fils vivant. »

On a mauvaise opinion de ce siècle de luxe, d'avidité; on le hait, le méprise, le conspue, quand on songe que des cent quarante préfets de Napoléon aucun n'a donné sa démission en haine d'une si hideuse complicité, d'autant plus coupables, les Verrès qu'ils étaient, qu'eux savaient bien mieux que l'empereur tous les sévices de la conscription. L'empereur passait de

la cour à l'armée, remuant le monde de son épée, tout préoccupé de monarchies, de retraites, de victoires; il revenait, la tourbe brodée, pensionnée, accourait psalmodier de l'éloquence, s'agenouiller: « Grand homme! la France bénit votre sceptre. Missionnaire du ciel, accomplissez vos destinées propices au monde! » Et ces honnêtes gens allaient dîner.

Mais l'auteur enfin se prend corps à corps avec l'empereur lui-même.

« Un homme blessé devient pour Bonaparte un fardeau; tant mieux s'il meurt, on en est débarrassé. Des monceaux de soldats mutilés, jetés pêle-mêle dans un coin, restent quelquefois des jours et des semaines sans être pansés: il n'y a plus d'hôpitaux assez vastes pour contenir les malades d'une armée de sept à huit cent mille hommes, plus assez de chirurgiens pour les soigner. Nulle précaution prise pour eux par les bourreaux des Français; souvent point de pharmacie, point d'ambulance, quelquefois même point d'instrumens pour couper les membres fracassés. Dans la campagne de Moscou, faute de charpie, on pansait les blessés avec du foin; le foin manqua, ils moururent. On vit errer cinq cent mille guerriers, vain-

queurs de l'Europe, la gloire de la France; on les vit errer parmi les neiges et les déserts, s'appuyant sur des branches de pin, car ils n'avaient plus la force de porter leurs armes, et couverts pour tout vêtement de la peau sanglante des chevaux qui avaient servi à leur dernier repas. Des escadrons entiers, hommes et chevaux, étaient gelés pendant la nuit, et le matin on voyait encore ces fantômes debout au milieu des frimas. »

Quelles pages! quelle simplicité énergique! quelle plume dévorante! Accusait-on le narrateur d'exagération? il citait des faits, mais des faits passés sous les yeux de Paris même.

« Nous avons vu la Seine chargée de barques, nos chemins encombrés de chariots remplis de blessés, qui n'avaient pas même le premier appareil sur leurs plaies. Un de ces chars, que l'on suivait à la trace du sang, se brisa sur le boulevard : il en tomba des conscrits sans bras, sans jambes, percés de balles, de coups de lance, jetant des cris, et priant les passans de les achever. Ces malheureux enlevés à leurs chaumières avant d'être parvenus à l'âge d'homme, menés avec leurs bonnets et leurs habits champêtres sur le champ de bataille, placés

mme *chair à canon* dans les endroits les plus
ngereux pour épuiser le feu de l'ennemi; ces
fortunés, dis-je, se prenaient à pleurer, et
iaient en tombant frappés du boulet: *Ah! ma
ère! ma mère!* cri déchirant qui accusait l'âge
ndre de l'enfant arraché la veille à la paix
mestique. Et pour qui tant de massacres,
nt de douleurs? pour un abominable tyran,
ur un étranger qui n'est si prodigue du sang
ançais que parce qu'il n'a pas une goutte de
sang dans les veines! »

L'auteur en venait, à la fin, à son métier de
yaliste; lui du moins était conséquent: émi-
é, soldat de Condé, démissionnaire d'ambas-
de en 1804, exilé, boudeur sur la fin de
mpire, il était logique qu'il s'attendrît au sou-
nir de Louis XVI, des comtes de Provence et
Artois. Sans doute le siècle s'est levé sur de
op grandes choses pour que le replâtrage du
ssé nous émerveille, nous oublieux ou igno-
ns que nous sommes des mille et un charmes
l'ancien régime. La monarchie de Louis XIV
t dans les livres, ses gloires sont dans les li-
es; au lieu que, si nous sortons, l'air que nous
spirons est plein de la vie moderne; le pavé
ue nous foulons nous parle d'une génération

nouvelle; le monument qui nous prend par les yeux, le costume qui nous séduit, tout nous dit l'ère nouvelle; la régénération intellectuelle, morale, tout nous modernise. Et les Bourbons sont bien loin de nous! antiquaille vénérable, elle nous heurte en voulant nous faire rétrograder.

Mais il n'en était pas ainsi pour M. de Chateaubriand; il avait frayé avec l'ancien régime; il l'avait touché comme nous touchons le présent, ce présent si exclusif pour nous. Noble, il avait des connexions avec la royauté; écrivain royaliste, il avait des engagemens.

Notre impartialité veut donc que nous mettions de côté, en jugeant son œuvre, notre contemporanéité. Nous devons le juger d'après son code monarchique, et nous faire, autant que possible, à son vocabulaire. Nous l'admettons *zélé serviteur des Bourbons*, *sa fidélité à toute épreuve*, *sa bonne volonté de mourir sur les marches du trône*.

Aussi, après sa philippique contre Bonaparte, nous trouvons logiques ses larmes de joie au retour des Bourbons; il les choie, il les adore, il en caresse la biographie. Ce sont d'abord des souvenirs sur Louis XVI, sur Marie-Antoinette;

puis viennent Louis XVIII, le comte d'Artois, les princes. Tout cela dit éloquemment, tout cela adroit, simple; il n'était guère facile de balancer entre les Bourbons et Bonaparte. Louis XVIII l'emporta dans le conseil des potentats délibérans.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

M. de Chateaubriand est le premier lui-même à dénoncer l'acerbité de cette publication; du moins, en 1826, lors de la collection-Ladvocat, il s'en excusa; je ne sais si, libéral, il faisait amende honorable pour ne pas se brouiller avec le siècle, ou s'il parlait sincèrement.

Cette dernière conjecture est la plus admissible. C'est que les désastreuses années de 1812, 13 et 14 se sont éloignées, déteintes dans le vague; leurs points culminans se sont effacés. La plénitude de la gloire de Napoléon a repris son ensemble sur cette époque, l'a couverte.

L'horreur s'est amoindrie. Telle n'a pas été la chance de Robespierre : aucun précédent n'atténue sa dictature de 93; cependant que de vertus civiques en Robespierre, en Robespierre supérieur à Napoléon ! et quant au nombre des victimes, la plus grande activité des échafauds

durant toute la terreur, aurait-elle pu moissonner aussi abondamment les vies que la guerre, même dans la plus petite des campagnes de l'empire ?

Pourquoi donc Napoléon a-t-il conservé *tant* de partisans au sein même de notre libéralisme ?

C'est incontestablement une étrange anomalie que ce napoléonisme greffé dans des cœurs d'hommes libres ! Vraiment, je ne puis me résigner de bien bon cœur à n'avoir pas le sens commun en faisant écho avec le siècle. C'est quelque chose de majestueux que la période impériale ; oui, elle rayonne sur le monde ; elle jette d'abondantes gerbes de lumière en tous sens ; et Napoléon au milieu de cela ! Napoléon ouvrant ce siècle de sa main victorieuse, mais comme le consul romain ouvrait les portes du temple de la guerre ; et alors

> **Aux lugubres clartés de la foudre qui gronde,**
> **Vingt fois contre le ciel jouant le sort du monde !**

sans doute c'est beau. Mais, pour Dieu ! ne parlons pas de liberté comme nous faisons ; c'est une contradiction trop révoltante que ce libéralisme et ce napoléonisme accouplés !

Il y a en outre dans le napoléonisme une fa-

ile réputation belliqueuse à se faire. On prend une allure guerrière à se déclarer son partisan, et cela n'engage à rien ; tel qui, sous l'empire, eût exploité une infirmité pour se faire réformer, qui eût même acheté trois, quatre remplaçans, se fait tenir à quatre s'il entend mal parler de Napoléon. Car il y en a même pour cette célébrité surhumaine,

Che sù nel ciel, e fra beati chori
Ha di stelle immortali aurea corona,

ii, il y en a de ces fâcheux de Molière,

De ces gens qui pour rien veulent fort vous connaître,
Dont il faut à l'abord le baiser essuyer,
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.

J'ai déjà dit dans l'*Histoire civile et militaire* *s Parisiens*, en 1793 la France était sur le ... it d'un envahissement général ; la guerre de ... tes parts, la discorde dans l'intérieur ; Tou... n, Lyon, prêts à se donner la main avec la ... ndée ; point de crédit public ; la disette, la ... mine à Paris, dans les départemens. Quelle position ! Hé bien ! Robespierre, patriote ardent, désintéressé, se dit : « Il faut que je sauve la France. » Nous devons en convenir ; ses dis

cours de tribune respirent un courage civil, un dédain de la mort, une ardeur de tout sacrifier à la cause républicaine, qui étonnent. Dans ces circonstances difficiles, il immola plus que sa vie : il jeta aux dieux infernaux sa réputation, son nom. Il faut délivrer le pays de ses ennemis; il le faut, car la seule idée des étrangers en France lui donnait des convulsions. « Les aristocrates, j'en veux purger la France : mon nom va devenir odieux à jamais, je le sais, se disait-il ; n'importe, j'immole ma vie présente, ma vie à venir, au triomphe de la république. » Ses moyens étaient violens ; mais que les circonstances furent difficiles ! Les étrangers ne purent entamer le sol de la patrie.

Mais Napoléon trouva la France forte, grande, glorieuse. I y avait du patriotisme sous la Convention ; il y substitua l'amour de l'argent; l'intérêt particulier entra dans tous ses axiomes. Il corrompit généraux, écrivains; il détruisit toutes les libertés, affubla de titres nobiliaires ces jacobins qu'il avait corrompus. Amère dérision !

Et avec cette France si forte, si energique ; avec tous ces vieux soldats républicains, qu'a-t-il fait? Admirables résultats ! deux prises de Paris.

La Convention, avec une France délabrée, bat toute l'Europe; Napoléon, avec des héros qu'il dépense follement, inhumainement, nous met deux fois à la merci des Cosaques! Il a versé le sang de plus de dix millions d'hommes, tant français qu'étrangers; le comité de salut public n'en a pas décapité en tout dix mille; encore, Robespierre, sur sa fin, était revenu à résipiscence, à de plus doux sentimens; l'insensibilité de Bonaparte alla toujours croissant, à partir de l'empoisonnement de Jaffa. Robespierre, enfin, en tombant, eut le courage de mourir d'un coup de pistolet de sa main; Napoléon *se rend et ne meurt pas.*

Encore si tout en eût été fini avec lui! Robespierre laissa la France noble, énergique, généreuse; Napoléon l'a laissée avide d'or, de places. Voyez la classe instruite encombrer les antichambres, sollicitant, demandant, valetant pour une apostille, voulant mordre au budget. Et la basse classe, comme il nous la laissait, cette plèbe courant au devant des alliés, faisant retentir les boulevards des cris de *vive Alexandre! à bas Napoléon!* elle, cette plèbe belle de vertus sous ses haillons en 93, qui, armée de faux, de fourches, eût anéanti, ex-

terminé les phalanges étrangères dans Paris, au chant de cette électrisante *Marseillaise*, incontestablement plus belle que tout le tapage de la savante instrumentation de Rossini.

CHAPITRE XXXVIII.

M. de Chateaubriand en 1814. — Ambassade de Stockholm. — Débarquement de Bonaparte. — Turpitude de tous nos grands hommes. — Fuite à Gand. — Rapports. — M. de Chateaubriand ministre dans la seconde émigration.

Naõ acabava, quando huã figura
Se nos mostra no ar, robusta e valida.

« J'achevais, quand une figure robuste et puissante se montra à nous dans les airs. »

As Lusiadas, canto V.

—

Chacun arrangeait de son mieux la restauration. Tibère est à Caprée, il n'en bougera ; de là la plus inconcevable incurie ! Laissez-la jouir, cette émigration dorée ; on reconstruit l'ancien régime de toutes pièces ; on dirait que soixante ans, forts de choses comme soixante siècles, ne

se sont pas mis entre la cour musquée, folâtre, légère, frivole, de madame de Pompadour, et celle de Louis XVIII. Les Vitrolles, les Montesquiou, les Sosthènes de La Rochefoucauld, les Rivière, tout l'ancien temps ne rêve que le retour des usages de cour, des présentations, des petits, des grands levers; le dirai-je, même le Parc-aux-Cerfs vient par manière de plaisanterie dans la conversation : un obligeant seigneur, oui, veut faire de l'Académie royale de Musique celui d'un prince français.

L'immense talent de M. de Chateaubriand lui avait fait des ennemis parmi les rentrés; on redoutait son influence; et il faut le dire, on cultiva quelque peu d'antipathie que Louis XVIII, bon littérateur, mais classique, mais faiseur de jadis, mais quelque peu voltairien, avait pour les innovations littéraires de M. de Chateaubriand. A Hartwell, ce prince, tout entier à son Horace, se dépaysait parfois dans les sentiers nouvellement battus d'Atala, de René, et critiquait par-ci par-là, admirait parfois. Dès 1813, ses relations secrètes avec les chaleureux royalistes de Paris et avec M. de Chateaubriand, tiraient à trop grande conséquence pour que tout ce qui se rapportait au pur agrément des lettres

ne fût pas mis de côté. La restauration le ramena à la saine critique; car, suivant l'apophtegme de Diderot, « On avale à pleine gorgée ce qui nous flatte, et l'on boit goutte à goutte une vérité qui nous est amère. » M. de Chateaubriand était daubé en cour, surtout sur le chapitre de la littérature.

On cite parmi les dépréciateurs les plus mielleux de M. de Chateaubriand M. de Vitrolles; mais, hélas! il ne parvint qu'à se faire haïr de Louis XVIII. Cependant l'écrivain avait trop fait pour rester en oubli : le portefeuille lui était voté par la majorité des royalistes qui ne voulaient pas négliger en lui le restaurateur de l'autel et un peu celui du trône. Il fallait obtempérer à la voix publique, car, on ne saurait s'en taire, il y a un peu du Forum chez nous; mais la brigue de l'intérieur du palais, l'intrigue occulte qui se prétextait de fautes de goût, pour desservir l'aspirant-ministre, ne perdait pas son temps.

Alors pour mettre tout d'accord, Louis XVIII donna au poète l'ambassade de Suède. C'était un éloignement des affaires; c'était plus que cela aux yeux du titulaire, c'était un exil. De tous les enfans de la république, Bernadotte, prince royal

de Suède, était le seul qui fît mine de trôner; Charles XIII vivait encore, mais incapable, mais obsédé des criailleries de l'héritier légitime, difficile à contenter par des demi-concessions, dans cette année du rajeunissement du dogme de la légitimité. Ce poste convenait si peu à M. de Chateaubriand, qu'il fut atterré. Il demanda une audience; le pauvre roi ne savait comment s'en tirer; il l'accorda, mais en tergiversant, mais en parlant de tant de fidélités à récompenser, mais en promettant mieux pour des temps moins difficiles. Il ne révoqua pas sa décision, cet excellent homme entêté!

Notre écrivain allait partir quand la France tressaillit d'un pied de géant sur son littoral.

La carrière de publiciste, M. de Chateaubriand l'avait commencée dès la publication de cette brochure dont le succès n'avait eu d'égal que celui de *Qu'est-ce que le tiers état?* de Siéyes. Peu après il avait achevé de recommander les Bourbons par la relation des officieuses prévenances de Louis XVIII pour les notabilités guerrières de l'empire, à son arrivée à Compiègne. Il publia encore en octobre une brochure sur l'état de la France.

L'écrit le plus marquant, et qui ne contribua

ns doute pas peu à lui valoir un surcroît d'a-
nimosité de nombre d'émigrés qui tançaient le
i de l'octroi de la Charte, ce furent ses *Ré-
xions politiques* : il s'y montra bon Français,
int ou peu accessible aux préventions, recom-
andant sincèrement la Charte comme notre
nique Palladium.

Benjamin Constant ne balance pas à dire à
ccasion de cette brochure :

« Je fus, s'il m'est permis de me citer comme
ne preuve entre plusieurs autres, l'un des plus
n pressés à proclamer que la liberté avait fait
ne illustre conquête, et l'hommage que je ren-
ais à l'auteur du *Génie du Christianisme* fut al-
gué par les journaux du jour comme le signe
une réconciliation générale entre les hommes
e tous les partis. »

Louis XVIII avait essayé de la fusion la plus
ifficile, celle des élémens les plus hétérogènes,
n réunissant dans sa cour, régicides, impériaux,
migrés, la Vendée, Coblentz, la république, les
hefs de la grande armée anoblis ; il s'appuyait
le l'exemple de Henri IV. Henri IV avait gagné
t s'était à jamais attachés Mayenne, Mercœur,
es chefs de la ligue expirante, au grand mécon-
entement des huguenots, ses anciens serviteurs

et compagnons. Les temps étaient changés! ce n'étaient que mécontentement, piques à la cour; et les lésés de dire, de publier leurs petites animosités, les fâcheries comme partagées de toute la France. Nos grands hommes prennent à tout propos la plume au nom de la France, toujours ils la font parler au gré de leurs petites passions! Comme nos prolétaires, nos multitudes départementales devaient se colérer de ce qu'une dame de la cour avait dit à lady Jersey, en parlant des dames de récente noblesse : *Ce sont des maréchales.*

Benjamin Constant voit dans ces mots un motif du retour de Bonaparte. Voilà ce qui a mis *la France sur le bord de l'abîme*. C'est en sens inverse que madame de Sévigné s'écriait : *Quel grand roi!* Louis XIV avait dansé avec elle.

Mais, dans ce temps-là,

> Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
> César à la tempête opposait la fortune.

Soudain un cri de surprise, mêlé d'effroi, mêlé d'admiration, s'épandit, éclata, troubla la Provence au moment où elle allait s'épanouir dans ses haies de buissons de roses, dans ses amandiers blancs de leur floraison, neige végétale

qui ne voit que rarement la neige lointaine de quelque avancement des Alpes.

C'était la nuit. Les vagues scintillent comme inondées de millions de paillettes d'or sous les rayons qui descendent de la lune ; on entend la mer bruire sur les grèves sonores, sous ce ciel pur, habillé constamment d'étoiles, Napoléon a jeté l'ancre ; il est sur le rivage français ; lui et les grenadiers, débris, reste de sa vieille garde.

La Provence a beau attendre du côté de l'Italie le soleil ami qui la dore, la pare comme une épouse chérie et lui donne ses guirlandes et ses orangers, qui azure comme des ceintures, Argens, le Var, Gapaud ; la Provence se blanchit aux lueurs de l'aube ; l'aurore monte branchisie et rose, elle empourpre le firmament jusqu'au zénith ; et à peine quelques pêcheurs du golfe Juan, quelques douaniers, oiseaux marins constamment perchés sur les granits, les quarts de la côte, savent que Napoléon est en France.

Mais Napoléon n'a pas attendu le jour. Peu curieux de ces spectacles, de ces levers de soleil si ternes dans le nord, il a envoyé douze grenadiers au commandant d'Antibes pour se faire remettre cette place. Il lui faut un point d'ap-

pui derrière lui. Le maire fait arrêter et emprisonner les douze grenadiers.

L'empereur est en marche déjà. Faible échec! il a une pensée plus poignante, plus instante: au défilé de Sisteron roule un torrent: torrent gros de pluies, torrent rouge à présent des neiges fondues sur les crêtes des Basses-Alpes. Là, un pont ouvre seul des communications, mais un pont dominé d'effrayans rochers, à pic sourcilleux, couronnés de pierres qui peuvent anéantir bien d'autres troupes que la faible escorte qu'il mène, lui Napoléon, à la conquête pacifique de Paris. Voilà son idée fixe: Sisteron Sisteron!

Il lui faut le vol rapide de l'aigle; il lui faut passer ce défilé désarmé, avant l'émoi de la Provence; cette Provence si anti-impériale! Que le soleil se lève dans sa splendeur, beau, sans robe de vapeurs; qu'il s'épanouisse sur ces montagnes étagées d'oliviers, dans ces plaines peintes du vert des orangers et des rouges toits des bastides; peu lui importent les enchantemens de la nature provençale, la seule qui rappelle les horizons homériques, la seule où l'on doive aller lire l'Iliade et l'Odyssée; il marche.

Il marche, il surprend à étapes forcées le dif-

ficile passage où pouvait échouer sa fortune ; il l'a franchi. il respire.

Alors la renommée tourbillonne, foudroie, consterne avec ses mille bruits : d'anciens compagnons lui arrivent, Labédoyère et autres. Grenoble lui ouvre ses portes. Lyon s'empresse; son escorte est déjà une armée invincible parce qu'il lui est défendu de brûler une seule amorce. Napoléon ne veut que le prestige de son nom formidable; aussi les régimens que le comte d'Artois mène contre lui, aux vibrations de ces magiques syllabes ne connaissent plus rien que l'enthousiasme.

Que dire et des défections militaires et des transes des Bourbons? De Lyon à Paris la marche de l'homme du destin ne fut qu'un continuel triomphe; jours où il avait désappris ces joies de son aurore, ces acclamations qui l'escortaient général républicain ou consul; il s'enivra encore de ces allégresses populaires, et les Bourbons avec leur Charte, consternés, effrayés, éperdus, priaient, se conseillaient des gens de sacristie. Race usée!

Bonnes gens! avec leurs traditions chevaleresques, ils croyaient encore aux sermens! Ney baise la main à Louis XVIII; il jure *d'amener*

Napoléon dans une cage de fer : le vil prometteur! il part, et c'est pour conduire son armée à l'heureux exilé acclamé de tous côtés.

Ce trait-là dut donner une bien basse idée aux Bourbons de la génération nouvelle! Ney fut fusillé, il le méritait. Pareilles arlequinades ne sont pas d'un homme d'honneur.

Lui, l'ami, la créature, le favori de Napoléon lui baptisé à Moscowa du salut de *brave des braves*, s'attacher à Louis XVIII, lui jurer fidélité! ô amour de l'argent! Que voulez-vous! ces hommes du jour, il leur faut figurer aux Tuileries, aux réceptions, parader avec états-majors aux revues; il leur faut cette vie d'apparat, de broderies, d'uniformes, de cérémonial; pour cette existence-là ils abjureront tout sentiment; ils prêteront quinze sermens, à droite, à gauche, ils passeront de Napoléon à Louis XVIII, de Louis XVIII à Napoléon.

Paris s'ébranla d'un seul cri, du cri de *vive l'Empereur*; et le conquérant, cette fois l'arme renversée, entra dans une capitale; la quatrième dynastie mangea, aux Tuileries, le dîner préparé pour la troisième.

Les cent jours, cette dernière scène de la révolution est bien vraiment le résumé de tout

le hideux pouvoir de l'intérêt personnel. Belle civilisation ! voilà l'effet des besoins factices que ton luxe donne aux hommes! Il n'y avait point de conspiration, dit-on de toutes parts, à l'ouverture de l'an 1815 ; non, il n'y en avait point ; mais la vénalité béante n'est-elle pas une conspiration en permanence? Jetez-lui les miettes du budget, elle sera pour vous despote ou républicain.

J'ai dit dans un temps dans un journal : Notre friand milliard ne manque pas de convoiteux qui sont toujours prêts à saluer l'astre qui se lèvera, qui courront au devant de la peste, si elle leur doit donner des places, gens toujours décidés à se vendre au premier ambitieux, au premier dictateur, au premier gouvernement despotique, aristocratique, qui leur laissera jour des pensions.

» Plus le budget sera lourd, moins la machine politique sera solide ; car plus il y aura de titulaires, de salariés dans l'état, plus nombreuse sera la bande des envieux.

« Jamais nous n'avons vu plus de facilité dans les commotions politiques que depuis le prodigieux agrandissement des cadres administratifs. Que de systèmes, et tous opposés les uns

aux autres, depuis quarante ans! Est-il possible que les Français se soient épris tour à tour, et cela du jour au lendemain, de la république, du despotisme et de la liberté! Sont-ce les mêmes hommes qui ont passé par des excès si contraires? Je vous l'ai dit, c'est la bande des convoiteux. Ce qui semble faire la solidité du pouvoir, le grand nombre d'employés de tout grade, est justement ce qui le met chaque jour sur le point de tomber. Croyez-vous que la France se mît beaucoup en peine de payer le tribut à l'homme de l'île d'Elbe plutôt qu'à l'homme de Coblentz? Nullement; mais il y avait une multitude de gens qui voulaient de l'argent des contribuables, et qui voyaient possibilité d'en avoir par le moyen de l'un plutôt que par le moyen de l'autre : voilà la clef de toutes les vicissitudes que nous avons vues.»

N'importe. Alors retentirent encore de tous côtés ces maximes politiques :

Un soldat tel que lui peut justement prétendre
A gouverner l'état quand il l'a su défendre :
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux :
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

S'il y avait eu possibilité de rire dans cette réinstallation impériale, on se serait égayé à

ır les embarras, les menées de tous ces digni-
res, maréchaux, préfets, qui tâchaient de ne
s se compromettre vis-à-vis de l'un ou de
utre. Masséna temporise à Marseille; il se
mue, va, vient, fait l'empressé, court à toute
ide après Napoléon quand il le sait hors de sa
rtée. Augereau demande de Rouen, en style
93, pardon à Napoléon de ses turpitudes, de
indécentes proclamations. Ceux qui n'espè-
at pas de pardon s'enfuient à Gand; ils re-
ndront en croupe de Cosaques faire de leurs
ıintes de la fidélité. Fouché demeure; il amuse
mpereur, correspond avec le roi, et se mé-
ge ainsi les deux partis. Bourmont veut voir
squ'au moment décisif pour qui penchera la
lance; il passe à l'ennemi quand il prévoit
possibilité pour Napoléon d'anéantir toutes
armées qui viennent en file sur la France.
njamin Constant manifeste les plus nobles
timens le 19 mars contre Napoléon; il exècre
despotisme, et le lendemain il est dans son
seil d'état. C'est que la cour est un paradis
délices; c'est qu'il n'est rien qu'on n'oublie
nd on peut y entrer. La meilleure clef de
s nos caractères politiques est une clef de
mbellan.

Louis XVIII abjura tout sentiment hostile envers M. de Chateaubriand, lui rendit toute sa confiance, se repentit de n'avoir pas adopté ses conseils sur le ministère; mais, hélas! c'était trop tard.

A Gand, il remplit auprès du roi les fonctions de ministre. Le poste était épineux; il lui fallait diplomatiser avec les cabinets étrangers, recommander l'infortune, et, de plus, se défendre auprès du monarque de l'influence de quelques favoris ineptes, comme le duc de Blacas. Ses rapports au roi sont, de plus, empreints de consolation et d'espérances; il s'y prend, chose extraordinaire à lui, sur le ton de la plaisanterie, mais d'une plaisanterie glaciale, pour déconsidérer les actes de Napoléon.

Mais c'était contre les confiscations des biens des émigrés, dont l'empereur s'était réservé la prérogative dans un édit sur la Légion-d'Honneur, que M. de Chateaubriand dirigeait particulièrement ses rapports au roi; et, au fait, c'était là ce qu'il y avait de plus important pour tout ce qui formait son entourage.

« Je ne me permets de parler à Votre Majesté que d'après des documens officiels. Les spoliations sont visiblement annoncées. La dépouille

du citoyen est promise au soldat dans le rapport sur la Légion-d'Honneur : il y est dit qu'on remplacera par des biens situés en France une partie des dotations de l'armée. Et de quels biens s'agit-il ?... Indubitablement des vignes de Bordeaux, des oliviers de Marseille, en un mot, de tous les biens des particuliers et des villes qui auront manifesté leur attachement à la cause des Bourbons. »

Ce fut ce qui provoqua l'ordonnance royale de Gand, contresignée d'Ambray, par laquelle il était enjoint à tous préfets, sous-préfets, maires, procureurs dits impériaux, juges et membres de tribunaux, de ne procéder à aucune vente de biens contraventionnelle à l'article 66 de la Charte, qui anéantit le droit de confiscation.

CHAPITRE XXXIX.

Waterloo. — Rentrée en France des Bourbons et de M. de Chateaubriand. — Il préside le collége électoral du Loiret. — Sa nomination à la pairie. — Son entrée à l'Académie. — Il publie *la Monarchie suivant la Charte*. — Examen de cette brochure. — Disgrâce. — Il est destitué par ordonnance, de sa place de ministre conseiller d'Etat.

> **Lamentabile regnum.**
> **Virgile.**

Grande et suprême catastrophe que Waterloo! champs engraissés du sang de nos braves! champs où le soc du laboureur heurte l'armure de nos cuirassiers, l'aigle rouillée des drapeaux tricolores! champs où sous d'ondoyantes moissons blanchissent çà et là des os héroïques! champs d'où la victoire si long-temps amie de

nos étendards, prit son vol vers le septentrion tout en émoi de la levée du géant impérial! champs où Napoléon mit en enjeu l'avenir de la France contre la conquête de l'Europe, une grande, forte armée contre le rétablissement d'une dynastie de quatorze siècles!

> Quis talia fando
> Myrmidonum, Dolopumve, aut duri miles Ulixi,
> Temperet a lacrymis?

La plus sublime des réputations guerrières, la plus imposante, fit voir là que tout n'est que vanité; que gloire, puissance, renom ne peuvent rien contre le hasard, ce dieu mystérieux, le destin, que les Vates plaçaient au-dessus de Jupiter. Allégorie ingénieuse et juste! Le plus redouté des hommes de guerre vit là s'éteindre la foudre sans force, sans carreaux.

Le souvenir de Waterloo afflige, mais je ne sais trop pourquoi on veut faire de cette défaite texte à du libéralisme! L'homme vraiment impartial, le penseur qui ne se met pas à la suite, se demande vainement ce que la liberté aurait trouvé là à une victoire : comment douter de l'antipathie de Napoléon pour la cause libérale? Les gens cupides d'argent et de majorats, qui

faisaient semblant de se passionner pour cette cause en se passionnant pour leur guerrier liberticide, ne pouvaient disconvenir que l'auteur de l'*acte additionnel* ne mimât le rôle avec répugnance, avec mauvaise humeur.

Ombres des héros de Jemmapes, de Valmy, Fleurus, auriez-vous dit, il y avait une vingtaine d'années, dans ces belles batailles dont le souvenir nous électrise, auriez-vous supposé qu'un jour, non loin du champ d'honneur où vous succombâtes, on ne sauverait quelques débris de liberté qu'en fuyant devant ces hordes étrangères que vous foudroyez au cri, au formidable cri de *vive la république?*

Voilà le dénouement du drame impérial! Waterloo! jour où le despotisme joua de ses restes, et ne sut pas même courir au-devant d'une balle quand ses crédules adorateurs mouraient et ne se rendaient pas, Séides d'un Mahomet qui leur promettait, non les enivremens d'un long avenir de délices, mais un bout de ruban rouge! Et le dix-neuvième siècle assure qu'il a le sens commun!

Anglais, Prussiens, Baskirs, Cosaques, vinrent de nouveau camper aux Champs-Élysées.

Alors s'offrit encore le mesquin spectacle des

Bourbons rentrant sous la protection des baïonnettes étrangères ! Malheureux 1815 ! où placer donc un peu d'enthousiasme s'il en reste dans un cœur français ?

Chateaubriand rentra avec Louis XVIII, qui par ordonnance le nomma président du collége électoral du Loiret.

Il y a dans le discours d'ouverture des phrases mal sonnantes. Je viens de relire ce discours ; et, quoique peu royaliste, je n'y puis voir texte à tant de déclamations sorties des journaux semi-impériaux contre M. de Chateaubriand depuis 1815 jusqu'à 1824. On aurait voulu peut-être qu'à l'aspect de ces six cent mille étrangers prêts à se partager la France, lorsque le parlement anglais ne cessait de retentir d'un affreux *delenda Carthago*, on aurait voulu que, mettant de côté une indignation bien naturelle, M. de Chateaubriand recommandât aux électeurs les traîtres qui, violant leurs sermens comme ils avaient violé ceux qu'ils avaient faits à la république, avaient couru au devant de la tyrannie, et mis la France à la merci de ceux qui pouvaient enfin se venger de leurs échecs devant les magnifiques drapeaux républicains.

Et de quoi vous plaignez-vous, oui, de quoi

vous plaignez-vous, quand l'homme qui préside s'écrie : « Laisser à l'écart les artisans de nos troubles, c'est justice. La justice n'est point une réaction, l'oubli n'est point une vengeance; il ne faut pas qu'un homme se croie puni parce qu'il n'est pas récompensé du mal qu'il a fait. »

Et, cependant, ouvrez toutes les biographies, vous verrez des impériaux désappointés, à l'instar du système insidieux des Bellart et Marchangy, et autres persécuteurs de la presse, isoler quelques phrases de ce discours et tirer dessus.

Peu avant cette nomination à la présidence du collége, M. de Chateaubriand avait été nommé membre de la Chambre des pairs, hôtel des invalides où vont amortir leur chute tous nos grands et petits hommes dont on craint les reproches d'ingratitude.

Le 21 mars 1816, il parut dans l'Académie française. Entraîné par le torrent politique, on ne fit pas grande attention à cette réparation qui, dans d'autres temps, eût mis en émoi la littérature.

Il doit sembler surprenant à la plupart des personnes qui connaissent, aiment le caractère élevé de M. de Chateaubriand, de le voir en-

trer à l'Académie sous le petit coup d'état de M. de Vaublanc, 18 fructidor en miniature, qui donne la mesure juste de nos pygmées, et qui ferait rire, si deux hommes d'un talent distingué, MM. Arnault et Étienne, n'avaient pas été éliminés. Ce que Louis XIV et Louis XV n'avaient pas fait, M. de Vaublanc le fit : il porta la main sur l'inviolabilité académique. Il remania les classes de l'Institut ; il mit cette aggrégation sur le pied des quatre académies de l'ancien régime, et puis après il se reposa. Il attendait qu'on le nommât aux places rendues vides par son ordonnance : l'Académie se respecta.

Les deux plus brillantes oraisons alors prononcées par M. de Chateaubriand à la chambre haute ont cela de particulier, que le but vers lequel elles poussaient s'est trouvé réalisé par les circonstances : il s'opposa à la loi du renouvellement partiel de la Chambre des députés, et proposa quelque chose d'approchant à cette expédion d'Alger qui nous occupe.

Mais un évènement marquant sous tous les rapports, évènement littéraire, évènement politique en même temps, ce fut la publication de sa *Monarchie selon la Charte*. Monument de style et d'élocution, il place l'auteur au premier

rang des écrivains publicistes. Son style y brille dans tout son plein. Sa destitution de ministre d'état ne marque pas moins dans sa carrière politique; mais on regrette avec raison que, dégoûté des affaires de cour, il ne se soit pas enfui dans un Ferney chercher de laborieux loisirs. Je ne suis pas assez fervent envers notre pauvre gouvernement représentatif pour voir largement rachetés, par quelques services que l'écrivain a rendus à cette cause, les ouvrages avortés, les histoires, poèmes, dont il aurait pu enrichir la postérité. Bien nous prend qu'un mandat à la manière de ceux qui approvisionnent notre tribune de Cicérons, n'ait pas fourvoyé les passions ardentes de Voltaire, et dévoré à la tribune sa vie. Quelles disputes sur le Quiétisme, le Jansénisme et autres misères, ne s'élevèrent pas en tourbillons, en orages, dans la vie de Fénelon, de Bossuet! Sans doute, eux aussi ils devaient voir à tout moment *la France sur le bord de l'abîme;* et cependant qui s'inquiète aujourd'hui de ces longs débats religieux? Le *Télémaque* que, dans les intermittences de sa fièvre disputeuse, Fénelon écrivit pour se distraire, voilà ce qui sauve sa mémoire de l'oubli.

La Monarchie selon la Charte parut. Voici c

qui motivait, suivant le noble pair, ministre d'état, cette publication :

« Si le conseil, disait-il, dont j'ai l'honneur d'être membre, était quelquefois assemblé, on pourrait me dire : Parlez dans le conseil ; mais ce conseil ne s'assemble pas ; il faut donc que je trouve le moyen de faire entendre mes humbles remontrances, et de remplir mes fonctions de ministre. »

La chambre introuvable avait été nommée sous l'influence des troupes étrangères ; ce n'était qu'un vain simulacre de représentation. Les électeurs bonapartistes et républicains n'avaient la plupart osé se présenter à la salle d'élection. Les uns avaient été souffletés, les autres expulsés. Dans un tel état de choses, M. de Chateaubriand lança cette publication, où, dans la fièvre d'ancien régime qui régnait alors, il dit de bonnes vérités, mais en caressant toujours les intérêts royalistes.

D'abord il déduit logiquement la nécessité, l'absolue nécessité, de vivre sous l'empire d'une Charte.

A l'égard du premier membre de la triplicité législative, il ne voudrait pas, par une méticulosité trop scrupuleuse, de l'initiative de la loi

comme d'une corvée de la royauté, surtout dans les lois impopulaires. La dignité royale lui semble compromise par les coupures et amendemens des haute et basse Chambres.

Pour le second pouvoir, la Chambre des pairs, il la voudrait plus privilégiée, honorée et riche.

Nous nous demandons depuis long-temps, avec tout ce qui se dégage de l'imitation, ce que l'État a à gagner dans cette permanence, dans cette personnification de l'aristocratie.

Mirabeau, dont les prévisions sur la marche de la révolution se sont accomplies avec une précision surprenante, Mirabeau qui voulait une monarchie mitigée, qui compromit même sa popularité en résistant au torrent; Mirabeau qui, par conséquent, montra autant de perspicacité d'homme d'état que de haute éloquence, ne voulut jamais entendre parler d'une pareille institution. Mounier, Lally-Tolendal et leur parti en furent pour leurs velléités de pairie, patriciat qui doit tôt ou tard anéantir la liberté.

A Rome et à Athènes, patriciens et aristocrates mirent constamment en péril la république, et cela non moins par leurs empiètemens que par le désespoir où ils mettaient les prolétaires, qui, pour les contrebalancer, se groupaient

autour d'un Périclès, d'un Marius, d'un César, de toute notabilité quelconque, qui échangeait sa protection contre de l'absolutisme. Un ambitieux embrassait la cause plébéienne, et dès lors le voilà à peu près sur les marches du trône. Malheureux système de choses! il perdit la république. César réussit à moitié, Octave réussit totalement, parce qu'ils s'unirent au peuple en soignant leurs intérêts, comme ce bon M. Tartufe. Mais il est avéré que le sénat, pairie romaine, perdit tout, crédit, pouvoir, richesses même, à l'établissement de l'empire romain.

Dans les républiques du moyen âge, à Venise, à Gênes, l'aristocratie anéantit au plus vite l'énergie de l'élément populaire. Il est de fait qu'avec la liberté de la presse, c'est-à-dire avec ce levier tout populaire, ces états n'auraient pas subsisté cinquante ans. Ils durèrent, mais par l'effacement total des masses, par leur asservissement. Une inquisition de tortures, et le Pont des Soupirs au bout, dévoraient quiconque parlait politique. Sans cela, si matelots, soldats, artisans, avaient pris fait et cause pour les divers partis qui divisaient cette noblesse en possession de tout, et en possession de répandre dans la populace ces tas d'or qui

affluaient chez elle par la conquête et le commerce, Venise n'eût cessé d'être à feu et à sang. Soliman, ou Charles-Quint, ou Louis XII en eussent vu facilement la fin.

Pareil état de choses saurait-il nous aller ?

Ne l'avons-nous pas vue, notre noblesse, s'échapper de France à l'aspect de la refonte sociale, courir sur les degrés de tous les trônes, demander main forte, et sous prétexte d'empêcher les maux de la révolution, les rendre pires de jour en jour ?

M. de Chateaubriand, en soumettant à son examen l'institution de la pairie, a parlé avec la partialité d'un émigré.

A l'occasion du troisième corps de la trinité politique, la représentation nationale, il développe des idées qui étaient fortes pour le temps. Il montre le pouvoir, les attributions de la chambre élective, dans toute leur latitude. Il veut surtout que le ministère marche avec la majorité; que la presse soit libre; que les ministres soient responsables devant elle; et une infinité d'autres choses qui, établies, incontestées aujourd'hui, n'en étaient pas moins difficiles, dangereuses même à proclamer alors.

L'immoralité d'un ministère de la police, les

fautes des trois ministères qui s'étaient succédé depuis 1814, il les signale, les analyse. Il rassure la couronne sur le royalisme des colléges électoraux, mais il lui montre une conspiration permanente dans le jeu des intérêts révolutionnaires.

Nous l'avons vu appeler l'aristocratie à consolider la royauté; vers la fin de sa brochure il y appelle aussi le clergé.

Somme totale, l'ouvrage écrit sous l'influence des intérêts monarchiques auxquels l'auteur s'était dévoué, porte cependant de nombreux germes d'un libéralisme plus tard développé. On sait, c'est démontré par la constitution craniologique de l'auteur, que l'opposition lui est indispensable. Pour la facture, le style est vigoureux, sans pathos, plein de Montesquieu.

Sa brochure lancée, trois jours après *le Moniteur* publia cette ordonnance :

« Louis, etc.;

» Le vicomte de Chateaubriand ayant, dans un écrit imprimé, élevé des doutes sur notre volonté personnelle, manifestée par notre or-

donnance du 5 septembre, nous avons ordonné ce qui suit:

Le vicomte de Chateaubriand cesse de ce jour d'être compté au nombre de nos ministres d'état.»

Un *post-scriptum* écrit sous le coup de l'ordonnance du 5 septembre, et le passage sur la pairie, lui valurent sa disgrâce.

CHAPITRE XL.

Causes de l'animadversion de Louis XVIII contre M. de Chateaubriand. — M. de Chateaubriand vend sa bibliothèque au sortir du conseil d'état. — Fondation du *Conservateur*. — Les collaborateurs. — Guerre à M. Decazes. — Influence de l'affaire Canuel sur les chefs du royalisme. — Ultras. — La fameuse *note secrète*. — Le *Times* l'attribue à M. de Chateaubriand. — Scandale.

Non, non, le temps n'est plus où la religion
Sous le poids du mépris et de l'oppression,
D'une tremblante main relevant ses bannières
Dans l'ombre des forêts, dans le creux des tanières
Loin des autels détruits et des temples déserts,
Adorait en tremblant le dieu de l'univers.

DELILLE.

—

Pourquoi, se demande-t-on, Louis XVIII, ce digne, cet excellent homme, jouait-il l'ingratitude, lui convaincu de ses grandes obligations envers M. de Chateaubriand, lui qui lui devait tant, qui en convenait, qui s'exécutait de si bonne grâce, attribuant bien plus à sa plume

qu'à cent mille Vendéens... ? c'était son mot, il faut bien le répéter. Il le disgracie ! et cela pour une vétille ! il disgracie M. de Chateaubriand, son compagnon d'exil à Gand, son ministre à portefeuille, son ami, son consolateur. On rentre sur le sol natal ; le roi n'en veut plus. C'est assez pour lui d'un siége dans le conseil d'état.

Amitié que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas !

C'est que le génie est aussi, lui, une puissance ; c'est que la royauté de fait jalousait cette royauté-là ; c'est que Sa Majesté Très Chrétienne avait bien par derrière elle une traînée de gentilshommes, d'officiers du palais, de courtisans, et que M. de Chateaubriand s'appuyait sur l'opinion publique : force était bien au monarque de la compter pour quelque chose, cette opinion publique ; cette opinion publique folle de M. de Chateaubriand, le plaçait aux honneurs, en dépit des préventions classiques du roi.

Et puis, un homme de lettres ! un écrivain comme M. de Chateaubriand, un écrivain nourri, bercé, gâté de fanfares élogieuses, use de sa royauté. Quelque bien qu'il se contraigne, il se laisse aller à des échappées ; il tient à ses déci-

; et en effet, il les sait droites, et toutes
rmules de l'obséquiosité, de la plus exquise
:sse, tous les étalages de dévouement, ne
ient dérober ce qu'il y a d'absolu là-dedans
eux du monarque qui trône.

is pair de France il jouissait de l'inviola-
attachée aux membres de la Chambre
; aussi mit-on en jugement l'imprimeur,
acquitté; mais le pair ministre secrétaire
, fut en disgrâce, pour avoir donné en
:e le premier exemple d'un membre du
:il privé écrivant en opposition dire ce
le système ministériel.

u thésauriseur de son naturel..., l'économie!
'ertu si vulgaire que beaucoup de gens n'en
:nt pas! à plus forte raison les grands hom-
si l'on excepte toutefois Napoléon et lord
n : Napoléon dans ses beaux jours avait dis-
de ses conquêtes six cents millions bien
etés, numérotés, dans les caveaux des Tui-
; et lord Byron vantait, célébrait, adorait
lus en plus les vertus d'une guinée. Peu
uriseur de son naturel, M. de Chateau-
id se trouva au sortir du conseil d'état dans
:l dénuement qu'il lui fallut vendre sa bi-
hèque.

Il la vendit. C'est incontestablement un de plus durs sacrifices de l'homme de lettres; ne s'y résout qu'à la dernière extrémité. Se livres! mais ses livres sont ses vrais amis, se inséparables : *perigrinantur*, *rusticantur*, et j ne sais quoi encore, au dire de Cicéron. Il en sai le format, la page, la table, la virgule, l'homm de lettres! il a fait des marges les dépositaire de ses réflexions; d'autres éditions ne sauraien remplacer celles-ci. Certes, quand l'homme d lettres vend ses livres au sortir du ministère, n'y a pas à douter de son intégrité, de son dés intéressement dans le maniement des affaire publiques. M. de Corbière, vaincu enfin dan son duel à mort contre la presse, en 1827, a-t- vendu ses chers bouquins?

M. de Chateaubriand se vit en outre dan l'obligation de se défaire d'une retraite char mante qu'il avait acquise des fruits de son *Géni du Christianisme*. « L'homme de mérite, dit-il qui a depuis habité cette retraite, m'en a rend la perte moins sensible. »

Le *Conservateur* fut fondé sous ses auspices.

Quand les intérêts sont bouleversés, que l passions mugissent, quand on vit enfin dans d temps comme les nôtres, où les systèmes cha

gent ainsi que les ministères en un tour de cadran, et les dynasties chaque année, l'homme de lettres est arraché, dit-on, à ses études. Raison d'optique ou autre, le siècle qu'il a sous les yeux est, dit-il, le plus affairé de tous; il est nécessaire à son siècle; ne lui conseillez pas la retraite, il veut combattre : la lice! ouvrez-lui la lice. Ainsi s'usent, sans profit pour la postérité, les jours étiolés des Chateaubriand, des Lamartine! Le premier fait de la polémique, le second s'écrie avec tristesse :

> Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle,
> S'il n'a l'âme, et la lyre et les yeux de Néron,
> Pendant que l'incendie en fleuve ardent circule,
> Des temples au palais, du cirque au Panthéon;
> Honte à qui peut chanter pendant que chaque femme
> Sur le front de ses fils voit la mort ondoyer,
> Que chaque citoyen regarde si la flamme
> Dévore déjà son foyer.

Barthélemy a fait preuve de ton épique en temps et lieu; mais il s'arme du fouet d'Archiloque. Que voulez-vous?

> Il contemple d'un œil effaré de surprise
> Le grand panorama d'un monde qui se brise.

Rassurez-vous, messieurs. La bulle *Unigenitus*

a bien fait parler d'elle, durant la fougue des passions théologiques, tout autant que la Charte aujourd'hui. Qui s'occupe de la bulle à présent? qui y songe?

Oui, même, qui se met en peine de la *transsubstantiation*, de l'*immaculation de la sainte Vierge*, sujets si importans, dans les dix premiers siècles, de guerres, de schismes, de scissions, orageuses questions qui dramatisaient les conciles œcuméniques de Nicée, d'Antioche, de Constantinople? Et quels torrens de phrases, quels flux de paroles dans ces synodes! quelles passions ascétiques dans ces évêques accourus d'Espagne, de France, d'Égypte, de Mésie, de Syrie! Eutychès, Nestor, Arius, remuaient bien autrement le monde que nos députés!

> Quid rides? mutato nomine; de te
> Fabula narratur.

Le Conservateur eut un de ces succès auxquels son patron est accoutumé. *La Minerve* venait d'entrer dans le champ-clos, il fallait de l'antagonisme. Les Étienne, les Jay, les Benjamin Constant, les Tissot, les Dupaty, défendaient dans d'éloquentes pages les principes libéraux alors bien hétérogènes; car il s'y mêlait et du

bonapartisme et du républicanisme, et beaucoup surtout, beaucoup de haine contre le *perfide insulaire*. Le chef de ce parti, Benjamin Constant, rédigeait ses lettres sur les cent jours au prix de quinze cents francs chaque; mais il ne lui fut jamais possible d'aborder la question, car il n'y est nulle part mention de cette période de trois mois et demi; cependant il allait y entrer quand l'assassinat du duc de Berry fit supprimer le recueil hebdomadaire.

M. Étienne, dans ce temps, écrivait, moyennant douze cents francs par semaine, ses *Lettres sur Paris*, qui valent bien *les Provinciales* de Pascal; MM. Jouy, Jay, faisaient par-ci par-là de la politique, de la littérature. Jamais influence pareille à celle de cette *Minerve;* le pacha d'Égypte, lui, du fond de son Orient, des bords humides de son Nil, s'était fait coucher sur les registres d'abonnement.

Autel contre autel, c'est la devise de ce siècle de pondération. On sacrifiait à Baal; les écrivains du royalisme voulurent sacrifier au vrai Dieu: style de sacristie. *Le Conservateur* avait à sa tête M. de Chateaubriand, l'oracle du parti, car la fougue du royalisme l'avait alors poussé à l'extrême, au point de regretter la Chambre introu-

vable comme le seul palladium de la monarchie.

Ses collaborateurs, c'étaient M. de Corbière, hobereau entier dans ses opinions, incorrect, mais fort de logique ; M. de Castelbajac, qui avec un nom aussi méridional, ne pouvait qu'apporter de ces principes que féconde la Garonne ; M. de Bonald, aux élucubrations métaphysiques ; M. Clausel de Coussergues, turbulent, pointilleux, sarcastique, et qui, dit-on, à force d'esprit arrivait parfois à l'éloquence ; plus M. de Frénilly, héritier de la plume de Jérémie, sans cesse en pleurs ou en fureur pour l'autel et le trône ; plus M. de Lamennais, prêtre éloquent, qui aurait pu être quelque chose auprès de Bossuet dans un temps où l'Église aurait bâti sur l'opinion ; plus M. de Villèle, qui ne donna qu'un article ; plus M. O'Mahony, comte d'origine irlandaise, faisant de la politique affaire de passe-temps, et tenant excellente table.

Une violente, une insatiable haine contre M. Decazes cimentait ces célébrités dans *le Conservateur*. M. Decazes essayait alors son système de bascule, persuadé que dans la triplicité constitutionnelle il n'y avait pas d'autre emploi à faire de la royauté pour gouverner.

Alors M. Decazes avait donné la main au parti
éral, qui, il est vrai, ne se montra pas trop
onnaissant. Il avait fait présent à ce parti de
oi du 5 septembre. Ce n'est rien, peut-être
sommités du royalisme le lui auraient par-
né; mais il avait capté l'amitié de Louis XVIII,
ait favori : *Inde iræ.*

lève de la politique de madame de Staël,
Decazes avait remarqué de l'analogie entre
gue et la révolution ; et Louis XVIII, c'était
ri IV. Or, les *Considérations sur la révolution*
çaise lui avaient appris que Henri IV s'était
trouvé des chefs des ligueurs, qu'il avait
nés en presque totalité par des faveurs, des
ités; et cela au grand mécontentement, au
dale, au désespoir de ses vieux compagnons
ry, d'Arques, eux qui s'étaient sacrifiés pour
ause. M. Decazes s'était adressé aux créatures
a révolution.

'est ce qui faisait dire à M. de Chateaubriand
s son fameux journal :

Alors un grand scandale fut donné : des
missaires partirent pour les départemens
mission de faire nommer ou de faire rejeter
candidats désignés; des ministres écrivirent
circulaires dans le même esprit, des préfets

osèrent en répandre sous leurs propres et privés noms. Les candidats exclus étaient des hommes tels que MM. de Kergorlay, de Bonald, de Villèle, de Corbière, etc. Partout on voyait voter des hommes qui avaient proscrit les Bourbons pendant les cent jours... On rappela donc aux places les hommes des cent jours, d'où l'on chassa les royalistes. Quiconque dans les élections avait fait quelques remontrances contre les nouvelles mesures, ou refusé de les favoriser, fut destitué; ainsi tombèrent tour à tour les préfets de Gap, de Carcassonne, de Montpellier, de Nîmes, de Mende, de Clermont, de Moulins, de Bourges, de Niort, de Périgueux, de Laval, du Morbihan, de Rouen, de Tours, d'Amiens, de Bar-le-Duc, et tant d'autres royalistes dans les petites comme dans les grandes places. La chose en est venue au point que lorsque l'on veut réussir dans une demande, il faut cacher soigneusement ce que l'on a fait pour le trône. »

Nous voyons avec regret la polémique de M. Chateaubriand entachée de regrets et d'amo[ur] pour les places; plaie de notre civilisation; pl[aie] honteuse! plaie que l'on ne cherche pas du t[out] à cacher!

En 1818, lors du fameux procès Canuel,

de Chateaubriand, les Vitrolles, les Fitz-James, les Sauvigny, furent quelque peu impliqués dans une espèce de conspiration royaliste. Il paraît même que les conciliabules se tenaient chez le noble pair, si nous en croyons le juge instructeur.

« Vous avez su, disait-il à M. de Romilly, que MM. de Chateaubriand, de Fitz-James, de Vibraie, Berthier de Sauvigny, de Limairac, de Vitrolles, de Berthier, la Poterie, la Rochejaquelein, de Chauvigny-Blot, de Viomesnil, Roussialle, étaient de la conspiration; que ces réunions avaient lieu chez MM. de Fitz-James, de Chateaubriand, de Vitrolles, et que ces différentes réunions correspondaient avec celles qui se tenaient chez le général Chappedelaine et dont vous faisiez partie. »

M. de Chateaubriand s'écriait dans *le Conservateur* :

« Que M. le juge d'instruction sache que tous les amis du roi, peuvent entrer chez moi à toutes les heures du jour et de la nuit; mais que tout ennemi du roi lorsqu'il me sera connu, ne passera jamais le seuil de ma porte. Pendant quatre mois, la *correspondance privée* n'a cessé de nous représenter comme des traîtres, elle a

trouvé des hommes assez stupides pour croire à de pareilles abominations. Que va-t-elle dire aujourd'hui ? par quelle nouvelle imposture justifiera-t-elle son imposture ? Est-ce donc notre tête que l'on voulait, car personne ne peut nous enlever l'honneur ? La haine contre les royalistes s'est bien accrue : naguère on ne faisait encore que les amnistier pour avoir été fidèles : aujourd'hui aurait-on voulu leur faire subir la peine de ce crime ? est-ce notre sang que désirent ces dénonciateurs ennemis de la légitimité ? mais quand avons-nous refusé de le verser pour le roi ? Heureux, ô vous mon cousin et mon frère, immolés en accomplissant votre devoir ! »

De bonne foi, cela ressemhle un peu à ce M. Prud'homme d'Henri Monnier, devant la cour d'assises, qui crie *vive le roi*, qui veut à toute force porter sa tête sur l'échafaud, pour la cause du roi et de son auguste famille.

Si toutes les plaintes se ressemblent dans les rangs les plus dissidens, si les ambitions déçues n'ont qu'un langage, c'est que c'est celui du désappointement béant qui ne peut happer les récompenses. J'ai beau feuilleter Aristophane, tout ce qui nous reste des pensées populaires et intimes de la Grèce, je ne vois pas ces regrets

aux emplois, ces vanteries de *service*, ces gémissemens d'exclusion. Pourquoi ? c'est qu'à Athènes on ne se révolutionnait pas pour paître au budget, pour s'engraisser d'une sinécure; le trésor est chez nous prime d'encouragement aux perturbateurs. La France avait perdu deux fois son intégralité de territoire à cet étrange jeu des batailles, et deux fois, il faut bien le dire, elle avait été envahie, presque conquise. Ce n'était pas la faute des Bourbons, chacun en convenait intérieurement; mais on ne les rendait pas moins responsables des suites des désastres de Moscou et de Waterloo; de là cette antipathie contre eux; de là cette animosité sourde, comprimée, somnolente, qui a fini par l'explosion de la grande semaine.

On conçoit qu'il n'y avait point de couronnes civiques, de ces ovations que décerne la voix populaire, pour les partisans de cette quasi-féodalité restaurée par les Baskirs et les Pandours. Il y a eu sans doute de beaux génies dans cette littérature polémique consacrée à la défense de la vieille France; il y a eu des génies auxquels il n'aurait fallu que les acclamations du public pour les faire prospérer, fleurir. Bien loin de là, on les a méconnus, on a laissé leurs livres dans

cette obscurité que dissipent seuls les journaux de l'opposition libérale; ainsi M. Le Maistre, M. Charles Nodier, M. Michaud, eurent alors beaucoup à souffrir de ces préventions; mais, parmi les plus maltraités, les plus poursuivis, malgré des attestations glorieuses, belles, brillantes, comme *Atala*, le *Génie du Christianisme*, M. de Chateaubriand fut le point de mire surtout de toutes les attaques possibles, depuis le quolibet du feuilleton jusqu'à la critique en règle des journaux de grand format; et le public, qui se laisse mener au gré de ceux qui s'emparent de ses affections politiques, ce public ne songeait alors au père Aubry et à la fiole d'eau du Jourdain, que pour éclater de rire. Que de fois les expressions des Muscogulges ont été citées comme étranges à côté des nôtres! que de fois la parodie s'est emparée des idées de Chactas, de ses figures auxquelles les aristarques du *Miroir* et les Aristophanes du boulevard, reprochaient sérieusement d'être sans analogie avec les idées et les figures des classiques du Lycée!

Si les inconséquences de la versatilité publique ne s'étaient adressées qu'au littérateur, il aurait supporté ces déboires, souffert avec rési-

gnation, constance, un martyre de tous les jours; mais il y avait aussi des traits pour le publiciste, et même des plus cuisans pour l'homme, pour le Français. Telle fut la fameuse *note secrète* en 1818.

Le Times, en juin 1818, publie une « Remontrance aux souverains alliés pour les engager à ne point retirer l'armée d'occupation des frontières de France. »

Et le même journal, par une charitable insinuation, l'attribuait au noble pair.

Quelle aubaine pour la presse libérale ! cela se conçoit : l'Atlas du Conservateur dénigré, flétri ! le chef des ultrà-royalistes livré ainsi aux accusations, aux diatribes, se défendit avec l'accent de l'indignation, avec l'accent d'un cœur français outragé dans son honneur. Cependant la calomnie d'aller son train. Il voulut poursuivre devant les tribunaux d'Angleterre le journal de Londres; il lui envoya une dénégation énergique, avec intimation de l'insérer. Peu satisfait, il se servit du *Conservateur* pour publier la plus éloquente, la plus indignée des récriminations; et quoi qu'en voulussent dire les meneurs, justice resta à la vérité dans l'opinion publique.

M. de Chateaubriand fit de la polémique jus-

qu'au renversement du ministère Decazes. On sait quelle catastrophe l'amena. C'est ce dont nous nous occuperons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XLI.

Guerre de M. de Chateaubriand contre M. de Decazes. — Position de M. Decazes. — Assassinat du duc de Berry. — Diatribe de M. de Chateaubriand contre le ministre favori. — Il écrit ses *Mémoires sur le duc de Berry*. — Examen de cet ouvrage. — Origine des Bourbons. — Détails de l'enfance du prince. — Circonstances de sa mort.

Che questo è 'l duol che tutti gl' altri passa.
ARIOSTO, *canto XXIII*.

L'homme contre lequel M. de Chateaubriand n'avait pas assez de bile, que sa polémique emmaillait, enlaçait d'une argumentation de dévouement, de fidélité, l'homme qu'il stygmatisait hebdomadairement *au nom de l'autel et du trône*, le ministre favori, M. Decazes, s'était déjà bien relâché de sa ferveur libérale! M. de Chateaubriand allait être embarrassé! il lui fallait texte

à opposition, et le favori venait de se laisser prendre aux séductions du faubourg Saint-Germain.

C'est qu'en effet M. Decazes s'était apparenté à la haute aristocratie; c'est qu'en s'arrondissant d'une belle principauté en Danemarck par son mariage avec mademoiselle de Saint-Aulaire, fille de madame de Soyecourt, il s'était allié à la maison des monarques danois. M. Decazes avait en outre su se rendre père : or, il fallait de toute nécessité que la duchesse d'Angoulême tînt l'enfant sur les fonts baptismaux; or, de plus, quand on s'allie à une maison princière et qu'on veut avoir une commère comme la dauphine, il faut rompre avec les idées libérales: c'est ce qu'il fit.

Il était même tombé en conspiration permanente contre la loi des élections, lui qui l'avait provoquée, lui qui l'avait étayée, épontillée d'une nomination de soixante pairs. Le conseil fut scindé. MM. Dessoles, Louis, Gouvion-Saint-Cyr, les représentans du parti libéral, rompirent avec le palinodiste; audace dont une ordonnance royale du 19 novembre fit justice; M. Decazes leur substitua MM. le baron Pasquier, le marquis de Latour-Maubourg et Roy.

Mais l'incorrigible faubourg Saint-Germain pouvait-il adopter un parvenu? M. Decazes, une fois séparé de ses étais libéraux, une fois abandonné à sa seule valeur intrinsèque, se vit le jouet de la foi punique de ses nouveaux amis prétendus; il avait à souffrir de leur morgue; il avait à souffrir de ses remords, de son apostasie. On en était là quand fut assassiné le duc de Berry.

La mort du duc de Berry, indépendamment de la remise en question de la vieille monarchie de saint Louis, travailla d'espoir cette politique subalterne de portefeuilles, de remaniemens de ministères, de recompositions, auxquelles les ambitions paperassières attachent tant d'importance, et qui sont oubliées au bout de cinq à six ans. La chute de M. Decazes était désirée, demandée à grands cris par les ultras et les constitutionnels. Ces petits intérêts de la basse politique ne virent guère, dans la mort du prince, qu'un moyen inattendu d'arriver à leurs fins. Pour renverser donc cette faveur (sans égale dans ce siècle, à l'exception de celle de Godoy); on accusa le président du conseil de l'assassinat.

Ce furent surtout les royalistes qui insistèrent

là-dessus ; les aigles du parti n'y croyaient pas, mais ils ne la soutenaient pas moins avec aigreur, avec persévérance, par un syllogisme à leur usage : à savoir, le provocateur de l'ordonnance du 5 septembre avait démuselé la révolution, et la révolution avait dirigé le bras de Louvel. Conclusion : M. Decazes avait fait le coup.

M. de Chateaubriand, il faut en convenir, fut celui qui exploita le plus opiniâtrément tout ce qu'il y avait de malveillance dans ce raisonnement ; il le tordit, en fit dégoutter tout le fiel possible dans un article du *Conservateur* de la fin de février 1820.

« La main qui a porté le coup, disait-il, n'est pas la plus coupable. Ceux qui ont assassiné monseigneur le duc de Berry sont ceux qui, depuis quatre ans, établissent dans la monarchie des lois démocratiques ; ceux qui ont banni *la* religion de ces lois.................................. ... Voilà les véritables meurtriers du duc de Berry....... Tout est possible sans un ministre, tout est impossible avec lui. La grande victime du nouveau 21 janvier pouvait, du haut du ciel, prier pour sa patrie : sa mort ne serait-elle profitable qu'à un seul homme ? Nous plaindrions toutefois M. le comte Decazes s'il con-

.ait à teindre sa pourpre dictatoriale dans le
g de monseigneur le duc de Berry. »

.ouis XVIII fut indigné pour son favori ; il
ria :

« M. de Chateaubriand exploite la douleur
me cause la mort de mon neveu au profit
son parti. Comment un homme d'honneur
ète-t-il, pour faire triompher sa coterie, des
omnies infâmes dont il ne croit pas un mot? »

.e roi avait quelque peu raison. Mais ce n'est
quand les circonstances se sont éloignées
c leur amertume, leurs passions, qu'il faut
er les actes et les écrits faits dans le feu de
rimonie et des tourmens de l'âme.

'oujours est-il que M. Decazes fut renversé
:oup. Louis XVIII se lassa à le soutenir de sa
.n souveraine. Force fut de le livrer en holo-
ste aux clameurs de tout le parti, de toute
oblesse, de tout le clergé, de tout le châ-
ı, de son neveu, de ses nièces en larmes!
ait une chute; mais autant que possible on
ıortit avec la première ambassade du monde,
e d'Angleterre.

.lors, étrange versatilité des partis! alors le
:ralisme, oui, le libéralisme si ardent à le ren-
ser, le libéralisme le regretta ; le libéralisme

argua de la conservation du portrait du favori dans le cabinet de Louis XVIII, pour se flatter de sa rentrée en grâce. Il ressaisira, disait-il, les rênes de l'État. C'est que le libéralisme voyait les affaires tourner au 1815; la liberté de la presse suspendue, la liberté individuelle suspendue aussi, les notabilités monarchiques sur les degrés du trône, les cours prévôtales prêtes à éclore. Le pavillon Marsan redomina; alors les Richelieu, les La Bourdonnaye, les Villèle, remontrèrent aux salons du roi, aux petits levers, aux wisks, leurs figures de 1816, figures inaperçues depuis la dissolution de la chambre introuvable.

Restait M. de Chateaubriand. Louis XVIII fut bien contraint de déposer d'anciennes préventions; il fallut bien accueillir, gracieuser l'auteur de *la Monarchie suivant la Charte*. Mais en attendant qu'on lui trouvât une ambassade assez commode, assez désœuvrée, la rédaction d'une espèce d'oraison funèbre du duc de Berry fut confiée à son génie, qui, comme un ange attristé, avait renversé son flambeau et plié ses ailes radieuses.

Il y aurait de la mauvaise foi dans l'examen de ces *Mémoires sur S. A. R. monseigneur le duc*

de Berry, à arguer des principes libéraux venus depuis au noble vicomte, contre certains passages trop violens de royalisme. Il faut se reporter à 1820; il faut se mettre face à face de M. de Chateaubriand chef de l'ultracisme, persécuteur infatigable du ministère à bascule, Jérémie de la légitimité.

A peine fut-il su que la première plume de l'époque allait historiographier cette vie peu importante en elle-même, mais que l'esprit de faction brodait au gré de ses fantaisies, de ses douleurs, de sa rage, de son intérêt même, les documens vinrent en foule à l'écrivain. La princesse, encore mouillée de ses larmes et du sang de son époux rejailli sur elle, lui donna audience; elle lui remit sa correspondance, toutes les lettres amoureuses de ce prince, lettres, il faut en convenir, pleines de sentiment, de sensibilité, et qu'on n'eût pas attendues d'un homme aux formes rudes.

Des mains inconnues lui firent remettre des documens authentiques. Le marquis d'Ecquevilly, pour la partie militaire, fournit des renseignemens avec son ouvrage : *Campagnes des corps sous les ordres de S. A. S. monseigneur le prince de Condé.*

Sans doute le héros n'était pas à la hauteur de son Homère; mais qu'importe? Un sujet aussi plein de souvenirs amers, douloureux, de larmes, de tristesse, devait aller à cette âme mélancolique.

Toujours l'immense érudition de M. de Chateaubriand! Dans la généalogie des Bourbons se pressent, abondent, s'accumulent des faits, des évènemens peu graves par eux-mêmes, mais importans pour la circonstance; et sur-le-champ une de ces phrases qui vont émouvoir, qui font de lui un écrivain à part:

«Ainsi, dit-il, Dieu partageant les enfans de Robert-le-Fort, dans la personne de saint Louis, en deux familles, donna le sceptre à l'une, et mit l'autre en réserve dans un rang moins élevé, pour y conserver ces vertus qui s'usent quelquefois sur le trône. Sujets avant d'être rois, les Bourbons moururent pour les Français avant que les Français mourussent pour eux.»

Arrêtons-nous encore un moment sur ces chapitres introductifs où s'épanchent ses trésors d'histoire : les chapitres personnels au défunt sont moins attrayans.

«Les Capets régnaient lorsque tous les autres souverains de l'Europe étaient encore sujets. L

ıux de nos rois sont devenus rois : les uns :onquis l'Angleterre, les autres ont régné en se ; ceux-ci ont chassé les Sarrasins de l'Es-ıe, de l'Italie, ceux-là ont formé les États 'ortugal, de Naples, de Sicile. La Navarre Castille, les trônes de Léon et d'Aragon, oyaumes d'Arménie, de Constantinople et érusalem ont été occupés par des princes ang capétien. En 1380, plus de quinze bran- composaient la maison de France, et cinq arques de cette maison régnaient ensemble ; six monarchies diverses, sans compter un de Bretagne ét un duc de Bourgogne. En une seule famille a produit cent quatorze 'erains : trente-six rois de France, depuis es jusqu'à Louis XVIII ; vingt-deux rois de .ugal, onze rois de Naples et de Sicile, qua-'ois de toutes les Espagnes et des Indes ; trois de Hongrie, trois empereurs de Constanti-le, trois rois de Navarre de la branche d'É-ıx, et Antoine de Bourbon (1) ; dix-sept ducs 3ourgogne de la première et de la seconde

(1) L'écrivain a oublié un roi de Pologne, Henri III, qui, il est s'enfuit comme un déserteur de son trône, et, poursuivi par la ırmerie polonaise, se sauva à Venise, d'où il vint en France.

maison, douze ducs de Bretagne, deux ducs de Lorraine et de Bar...; ajoutez plus de mille ans d'antiquité à cette race : hé bien! la révolution a livré tout cela au couteau de Louvel! »

Nous ne pouvons guère aujourd'hui prendre au sérieux ce commencement du chapitre V :

« Les deux frères montraient des inclinations différentes : monseigneur le duc d'Angoulême avait un penchant décidé pour les sciences, monseigneur le duc de Berry pour les arts. »

Il faut être sous le prestige d'un royalisme ardent pour prendre un intérêt infini aux détails de l'enfance du héros. Ainsi nous les passerons.

L'entrée en campagne eut lieu par le siége de Thionville, siége où, comme l'on sait, fut blessé M. de Chateaubriand ; peut-être y a-t-il quelque chose de personnel dans ce passage :

« Les compagnies bretonnes se trouvant parmi les plus avancées vers la place, il leur disait : « Je voudrais être Breton pour voir de plus près « l'ennemi. »

Notre écrivain est Breton.

Après la retraite de Champagne le prince alla rejoindre le corps d'émigrés français qui combattaient dans la Flandre autrichienne et dans

la Hollande. Cette armée du prince de Condé ne se dessina pas dans les guerres contre la république comme les hordes sauvages, guerrières, de cette Vendée à laquelle il faut bien rendre justice; mais peut-être est-ce la faute des circonstances; il y a des hasards dans les conjonctures militaires comme dans tout; n'importe, M. de Chateaubriand dit de ce corps :

« L'armée de Condé, souvent contrainte de se replier avec les grandes armées dont elle subissait les fautes, ne fut jamais défaite. Hors de la portée du canon, elle marchait sans discipline; généraux, officiers, soldats, tous égaux, n'obéissaient presque plus; au feu, elle serrait ses rangs et s'alignait sous le boulet ennemi. Pendant neuf campagnes elle n'eut pas une nuit de sommeil; cent mille guerriers dormaient en paix derrière elle. Qu'avaient-ils à craindre? trois Condés étaient à leurs avant-postes. »

Est-ce enthousiasme poétique, pindarisme de métaphores que ces cent mille Autrichiens dormant en paix derrière l'armée de Condé?

Dans les campagnes de 1795, 1796 et 1797, aux affaires de Steindadt, d'Huningues, de Kamlach, de Munich, de Schassen-Ceid, au siége de Kehl, nous n'oublions pas que le prince n'a-

vait à la main qu'une épée tirée contre la France; nous n'oublions pas non plus qu'il n'y eut rien de bien homérique dans tout cela; mais, je l'avoue, on est si fatigué, si dégoûté de cet attiédissement mis dans le sang par une civilisation caduque, rangée, gourmée, prudente, par une tribune parlassière, que l'on lit avec plaisir le trait suivant :

« Il (le duc de Berry) avait blessé par des paroles sévères à la parade un officier général : celui-ci fit une réponse hardie que ses camarades essayèrent en vain de couvrir de leur voix; le prince l'entendit et cacha son émotion. Il laissa partir la colonne, fit ensuite appeler l'officier, l'emmena dans un bois avec des témoins, et lui dit :

« Monsieur, je crains de vous avoir offensé; » ici je ne suis point un prince, je suis un gentil» homme français comme vous; me voici prêt à » vous donner toutes les satisfactions que vous » exigerez. »

» Et il met l'épée à la main. L'officier tombe à genoux, et baise cette noble main qui voulait non faire une blessure, mais panser celle de l'honneur : c'est Henri IV et Schomberg. »

Louis XVIII alla se mettre à la tête des Con-

ꞏens, mais il ne se fit rien de passable. L'armée ꞏit par se retirer en Volhinie. Déjà Bonaparte! était lui qui, dans le traité de Léoben avait stiꞏlé la retraite des émigrés.

Charles d'Artois apprenait déjà à vieillir à Ho-Rood. Son fils alla passer un an dans ce châau d'exil, puis il rejoignit l'armée en Pogne.

« Les Polonais sont les Français du nord, dit biographe-poète; ils en ont la bravoure, la viꞏcité, l'esprit; ils parlent notre langue avec ꞏâce. Les émigrés retrouvèrent au milieu des rêts de la Pologne de grandes dames qui leur ꞏnnèrent l'hospitalité comme au temps de la ꞏevalerie. Ce qui ajoutait à l'illusion, c'était ꞏe certaine mollesse de l'Asie, introduite dans s vieux manoirs polonais, où des femmes charꞏantes ont l'air d'être enfermées par des enꞏanteurs et des infidèles. »

A merveille! mais cette fois-ci ce manteau rillant de poésie, ne peut nous cacher que ces 'olonais venaient d'être partagés depuis peu 'années entre l'Autriche, la Prusse, et la Russie; ue ces chevaliers français à la recherche de ces elles dames enfermées par des enchanteurs, étaient mis à la solde de la Russie au lieu de

sauter aventureusement sur les grèves de la Vendée, où il y avait un Quiberon et les mânes plaintifs de Sombreuil.

Suwarow rentré en Pologne, le duc de Berry passa en Italie, où il était quelque peu question de son mariage avec la princesse Christine de Naples. Il admira Rome. L'armée de Condé en 1800 reprenait campagne, le prince y retourna. Je ne sais ce que l'auteur veut dire en avançant que *sa destinée l'appelait à balancer un jour presque seul la fortune de l'homme qui avait tenu le monde dans sa main.*

A Hohenlinden le prince combattit contre Moreau dans un régiment commandé par son frère le duc d'Angoulême. Madame Bonaparte et madame Moreau ne s'étaient pas encore brouillées pour des caquetages de femmes; elles n'avaient pas encore séparé leurs maris par cette influence inaperçue qu'un être faible, séduisant comme la femme, a sur les esprits les plus entiers, les plus hauts; par conséquent le héros d'Hohenlinden n'était pas encore ce *général qui voulait acquérir une grande renommée pour la mettre aux pieds de son roi légitime.*

Paix en Allemagne. Peu à peu les princes se retirèrent un à un en Écosse, repétant, dit

l'auteur, ces adieux de Marie Stuart à la France :

Adieu, plaisant pays de France :
O ma patrie
La plus chérie,
Qui a nourri ma jeune enfance !
Adieu, France ; adieu, mes beaux jours !
La nef qui déjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié.
Une part te reste : elle est la tienne ;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.



Retiré à Londres, le prince adoucit son exil par ces faiblesses qui doivent remplir les intervalles de la vie belliqueuse.

Oui, M. le vicomte, certes, oui, il nous faut ce mélange de gloire et de fautes amoureuses ; parlez-moi de ces princes qui se jettent inconsidérément dans une mêlée meurtrière, et qui, au sortir de là, avec une profusion, une imprudence aimable, couvrent de pièces d'or le sein d'une nymphe au doux corsage, à la peau satinée ; parlez-moi de ces hommes que mon prude siècle appelle extravagans, parce qu'ils sabrent sans calcul, et vont de là à des banquets de débauche. Grand dieu ! cela ne vaut-il pas mieux

que ces avocats si moraux, que ces banquiers si économes, si rangés, qui ne feraient pas grâce au budget d'un billet de mille francs sur les cent vingt mille qu'ils reçoivent ? cela ne vaut-il pas mieux qu'un *juste milieu* si bourgeois, si épicier, dans son *doit et avoir ?*

L'inaction n'allait pas au duc de Berry; il voulut faire partie de l'expédition de Copenhague, puis passer en Espagne en 1808.

Napoléon tombé, il fallait rentrer en France. Que penser, que dire de ces princes réduits à profiter des malheurs acharnés contre la plus colossale existence, pour rentrer dans leur patrie ! Les Bourbons sont condamnés à se montrer ici petits, mesquins. Mettez-moi la plus grande âme en eux, ils seront contraints par les évènemens à se dépoétiser. Vainement Louis XVIII a jadis refusé avec une noble et mesurée indignation les propositions du premier consul, de vendre ses droits à la couronne de France; vainement le duc de Berry a repoussé avec une méprisante colère un sicaire qui s'engagait en Angleterre à venir tuer Napoléon; Napoléon tombé, Louis XVIII, le duc de Berry, viennent chez nous essuyer les affronts d'un contraste avec le géant vaincu.

A son arrivée à Bayeux, un régiment dont l'esprit n'était pas encore changé, passant dans les environs :

« Le duc de Berry se présente aux soldats, dit M. de Chateaubriand. « Vous êtes, leur dit-il, le premier régiment français que je rencontre. Je viens au nom du roi recevoir votre serment de fidélité. » Les soldats crient : *Vive l'empereur !* Ce n'est rien, dit le prince avec un sang-froid admirable ; c'est le reste d'une vieille habitude. Il tire son épée, et crie *vive le roi* ! les soldats français aiment le courage ; ils répètent aussitôt *vive le roi !* »

Se non è vero , è ben trovato, dit la sagesse italienne.

Vint 1815 ; mais ce fils de France, que l'auteur a paré de vertus chevaleresques, ne réalise pas ce qu'il semble promettre dans les cent-jours : « il s'acquit des droits à l'estime de ses hôtes religieux (à Alost) en accompagnant avec ses soldats une fête chrétienne, celle où l'on célèbre le nom de ce Dieu pour lequel il n'y a point de terre étrangère. »

Dans ce temps-là le duc d'Angoulême servait la messe dans le Midi ! Hommes arriérés !

Seconde restauration. Elle remit les Bourbons

sur le trône, mais elle les tua dans l'esprit national. Ils ne combattirent pas à Waterloo, c'est vrai; mais quel attachement à la vieille dynastie pouvait résister au désenchantement de ce second retour?

A l'occasion du mariage du prince, M. de Chateaubriand insère ses lettres à Caroline de Naples. Il y a un charme infini, un abandon touchant dans ces messages d'amour.

L'oraison funèbre passe de là à des détails domestiques; il y est beaucoup question de bienfaits : on les élève à plus de cent mille écus par an.

Nulle des anecdotes secrètes envoyées de toutes parts au biographe ne fut négligée; il les a arrangées le plus souvent avec bonhomie, avec naïveté dans la seconde partie; avec bonhomie, dis-je, et, en effet, ce n'était pas le cas de faire du style.

Voici l'assassinat :

« Un homme, venant du côté de la rue de Richelieu, passe rapidement entre le factionnaire et un valet de pied qui relevait le marchepied du carrosse; il heurte ce dernier, se jette sur le prince au moment où celui-ci, se retournant pour rentrer à l'Opéra, disait à madame

la duchesse de Berry : « Adieu, nous nous rever-
» rons bientôt. » L'assassin, appuyant la main gauche sur l'épaule gauche du prince, le frappe de la main droite au côté droit, un peu au-dessous du sein. M. le comte de Choiseul, prenant ce misérable pour un homme qui en rencontre un autre en courant, le repousse en lui disant : « Prenez donc garde à ce que vous faites. » Ce qu'il avait fait était fait.

» Poussé par l'assassin sur M. le comte de Mesnard, le prince porta la main sur le côté, où il n'avait cru recevoir qu'une contusion ; et tout-à-coup il dit : « Je suis assassiné ! cet homme m'a » tué. » — « Seriez-vous blessé, monseigneur ? » s'écria le comte de Mesnard. Et le prince répliqua d'une voix forte : « Je suis mort, je suis » mort, je tiens le poignard. »

» Au premier cri du prince, MM. de Clermont et de Choiseul, le factionnaire nommé Desbiez, un des valets de pied, plusieurs autres personnes avaient couru après l'assassin, qui s'était enfui par la rue Richelieu. Madame la duchesse de Berry, dont le carrosse n'était pas encore parti, entend la voix de son mari, et veut se précipiter par la portière, qu'on entr'ouvre ; madame la comtesse de Béthizy la retient par sa robe ;

un des valets de pied l'arrête pour l'aider à descendre, mais elle s'écrie : « Laissez-moi ! je vous » ordonne de me laisser ! » s'élance, au péril de sa vie, par-dessus le marche-pied de la voiture. Le prince s'efforçait de lui dire de loin : « Ne des- » cendez pas ! » Suivie de madame la comtesse de Béthizy, elle court à Monseigneur que soutenaient M. le comte de Mesnard, M. le comte de Clermont, et plusieurs valets de pied. Le prince avait retiré le couteau de son sein, et l'avait donné à M. de Mesnard, l'ami de son exil. »

CHAPITRE XLII.

Naissance du duc de Bordeaux. — La fiole d'eau du Jourdain. — Les dames de la halle de Bordeaux à M. de Chateaubriand. — Brouillerie avec M. de Sèze. — M. de Chateaubriand, ambassadeur à Berlin. — Ambassadeur à Londres. — Composition des *quatre Stuarts*.

Lui, de leur sceptre appui religieux,
Crut aux Bourbons faire adopter pour fille
La liberté qui se passe d'aïeux.

BÉRANGER.

—

Madame la duchesse de Berry est enceinte! Ce cri retentit dans toute la France légitimiste; ce cri éclata, tourbillonna; ce cri, comme un fluide électrique, s'empara de toutes les fidélités éplorées, les galvanisa. Ère de promission! heureux texte aux homélies de la chaire! L'Église en fit un miracle pour pulvériser les révolutionnaires

dont le doigt de Dieu confondait ainsi les desseins infernaux.

La princesse mit au monde un garçon ; et la joie alla jusqu'au délire dans tous ces royalistes... Holy-Rood !

M. de Chateaubriand nous avait parlé dans son *Itinéraire* de certaine fiole d'eau du Jourdain, relique de son pèlerinage ; il conçut l'heureuse idée de la consacrer au baptême du duc de Bordeaux. La fiole lui valut un cadeau de cent mille francs ; néanmoins il eut à essuyer un désagrément inattendu.

On sait ce que c'est que la ville du 12 mars. Dans le royalisme de tout le Midi se distingue particulièrement le royalisme bordelais : les physiologistes libéraux en accusent la température ; les physiologistes bien pensans attribuent cette exaltation à la mansuétude des Bourbons ; les statisticiens, au noir dont M. Charles Dupin a assombri les départemens méridionaux ; les économistes, à la centralisation de Paris oppressive pour les provinces lointaines.

Tout cela peut y avoir contribué pour quelque chose, moins cependant que la perte de leur ancienne nationalité provinciale, de leurs priviléges. Il est inutile de s'en cacher, l'ava-

hissement des mœurs parisiennes sur les mœurs locales, la lésion du caractère du Midi; l'installation d'autorités parisiennes; la centralisation parisienne, la suprématie parisienne, tout cela a fait de la république et de l'empire une véritable période d'asservissement pour les méridionaux. Aussi quand vint la restauration, comme ils rêvèrent l'ancien régime! comme ils se le promirent! comme ils se félicitèrent du rétablissement prochain de leurs vieilles franchises; de leur vieux parlement, de leur soustraction au joug de Paris, du retour de leurs mœurs indigènes, de leur administration locale! Les Bourbons devaient leur faire présent de tout cela.

Ce fut un mécompte. Les Bourbons se trouvèrent trop bien d'une organisation politique si savante dans l'intérêt du pouvoir; ils héritèrent de l'empire; ils en remercièrent Napoléon *in petto*.

Mais les Bordelais furent long-temps à se gaudir dans leur royalisme; et toujours est-il qu'en 1821 les dames de la Halle de Bordeaux firent projet d'offrir une barcelonnette au nouveau-né; elles désiraient être présentées par M. le vicomte de Chateaubriand. M. de Sèze, sur la prière du maire de Bordeaux, fut leur am-

bassadeur auprès du noble pair, qui accepta avec toute la reconnaissance possible une si douce preuve de confiance et d'intérêt; car c'est là encore de la gloire littéraire, c'est de la belle et bonne gloire littéraire que d'aller par ses écrits remuer ces intelligences excessivement plébéiennes au milieu de leurs choux et de leurs navets. Bourdaloue ne préférait-il pas aux félicitations d'apparat, ce mot d'une femme du peuple: *Quand ce diable de Bourdaloue prêche, il met tout Paris sens dessus dessous.*

M. de Chateaubriand préparait son habit habillé. Ne voilà-t-il pas M. le marquis d'Autichamp, gouverneur de la onzième division, qui se mêle, lui, de barcelonnette et de halles. Il écrit de là-bas à M. de Sèze; il se rend l'interprète de ces dames; elles le désignent pour leur intermédiaire, elles veulent être présentées par lui à madame la duchesse de Berry.

M. le président de la cour de cassation se trouva dans un étrange embarras. M. de Chateaubriand était averti, et de sa propre bouche peut-il jouer ce tour au génie qui s'est si cordialement humanisé, qui l'a reconduit avec tant de courtoisie? D'un autre côté, lui, défenseur de Lous XVI, refusera-t-il l'honneur en ques

tion ? Que penserait Bordeaux ? que diraient les siècles futurs ?

Dans sa perplexité, il alla chez le vicomte ; il fallait à toute force s'entendre avec lui, et à tout le moins l'engager à remplir ensemble l'office d'introducteurs.

Surprise du noble pair, dépit. Comment donc ! il avait déjà dit dans les salons, dans les cercles de la cour, et l'offre du berceau, et son patronage. Et après cet éclat, lui se joindre à M. de Sèze !

Incapable de pardonner à M. d'Autichamp, il publia, dans je ne sais quel journal, toute cette petite diplomatie, avec pièces officielles en appendice. M. de Sèze, de son côté, redressa quelques faits, publia aussi ses circonstances ; de quoi il résulta quelques jours de discorde, qui firent réellement tache dans cette période de jubilation.

Le ministère Siméon n'était pas tout-à-fait un ministère du goût du pavillon Marsan. Sa Majesté, ce digne Louis XVIII, avait des préventions, et surtout trop de sens pour donner les mains à une réaction qu'il prévoyait violente. Mais aussi les insurrections d'Espagne, de Naples, du Piémont venaient d'éclater ; et le vol-

can révolutionnaire, au dire de messieurs du château, d'un jour à l'autre pouvait couvrir la France de ses laves républicaines; même une conspiration militaire avait manqué. Mais particulièrement ce qui ouvrit les portes du conseil aux élus de la faction royaliste, à MM. Lainé, Villèle, Corbière, ce fut l'affaiblissement toujours plus marqué des facultés morales du roi; du roi qui cessa de régner dès le jour de leur entrée au conseil d'Etat.

Le vieillard-roi, facile à capter comme le vieillard-peuple d'Aristophane, se prit au ton naturel et profondément étudié de l'ancien maire de Toulouse, qui voulait, disait-il, répétait-il sans affectation, *jouer cartes sur table*, lui qui, dans ce temps-là, travaillait avec persévérance à expulser les ministres en titre. Notre Sinon fit mieux, il ouvrit les portes à ses amis du dehors. L'année 1821 n'était pas expirée que M. de Peyronnet trônait au ministère avec MM. de Corbière et de Villèle, tous bien et dûment munis d'un portefeuille, et eux seuls maîtres des rênes de l'Etat.

Et M. de Chateaubriand? car long-temps

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni!

Celui qui a renversé l'Anthée du 5 septembre

le baron Decazes, celui qui l'avait foudroyé sur sa bascule, qui en avait à tout jamais délivré les épouvantés royalistes, M. de Chateaubriand, que lui donnera-t-on? . . . .

Pour un portefeuille, il n'y doit pas songer, Louis XVIII ne l'aime décidément pas. M. de Villèle va criant qu'il affectionne l'auteur du *Génie du Christianisme*; il lui dit confidentiellement à l'oreille, sur le mode gascon, qu'il tient pour lui en réserve l'ambassade de Berlin. Il y avait du Voltaire dans ce cadeau; car enfin, Postdam! c'est même une courtoisie. — C'est chétif, répondait le noble pair; c'est un exil.

L'aigle des finances lui fit entrevoir que ce serait agir en sage que de prendre cela en attendant mieux, et de se mettre en route pour Postdam. Il partit.

Son séjour à Berlin ne fut ni aussi mêlé de petits vers et de petits soupers que celui de Voltaire, ni aussi obscurci de jalousies littéraires, de blanchissages littéraires, d'emprisonnemens littéraires. Il n'y avait pas des Clairault, ni des Maupertuis, ni des tracasseries philosophiques. Que voulez-vous! on est trop raisonnable, et même dans les cours, à présent.

Cependant au bruit lointain de ces débats de

rois, de poètes et d'algébristes, sur ce sol foulé par Frédéric, il fallait bien, pour M. de Chateaubriand, se rendre aux réminiscences de sa muse. Voltaire, du fond de sa tombe, l'aurait traité de Welche sans cela.

Il fit ces vers au tombeau de la reine de Prusse :

LE VOYAGEUR.

Sous les hauts pins qui protègent ces sources,
Gardien, quel est ce monument nouveau ?

LE GARDIEN.

Un jour il deviendra le terme de tes courses :
O voyageur ! c'est un tombeau.

LE VOYAGEUR.

Qui repose en ces lieux ?

LE GARDIEN.

Un objet plein de charmes.

LE VOYAGEUR.

Qu'on aima ?

LE GARDIEN.

Qui fut adoré.

LE VOYAGEUR.

Ouvre-moi.

LE GARDIEN.

Si tu crains les larmes,
N'entre pas.

LE VOYAGEUR.

J'ai souvent pleuré.

(Le voyageur et le gardien entrent.)

LE VOYAGEUR.

De la Grèce ou de l'Italie
On a ravi ce marbre à la pompe des morts.
Quel tombeau l'a cédé pour enchanter ces bords?
Est-ce Antigone ou Cornélie?

LE GARDIEN.

La beauté dont l'image excite les transports,
Parmi nos bois passa sa vie.

LE VOYAGEUR.

Qui pour elle, à ces murs de marbre revêtus,
A suspendu ces couronnes fanées?

LE GARDIEN.

Les beaux enfans dont ses vertus
Ici-bas furent couronnées.

LE VOYAGEUR.

On vient.

LE GARDIEN.

C'est un époux : il porte ici ses pas,
Pour nourrir en secret un souvenir funeste.

LE VOYAGEUR.

Il a donc tout perdu ?

LE GARDIEN.

Non, un trône lui reste.

LE VOYAGEUR.

Un trône ne console pas.

Il revint tout aussi précipitamment que Voltaire de Berlin, au bout d'un certain laps de temps ; c'est que la presse libérale avait ébranlé la constitution du ministère, c'est qu'il était même question de le remettre à neuf ; et le candidat, des bords de la Sprée, suivait de l'œil tout cela ; il vint en congé ; les choses vues de près, il ne voulut plus repartir.

Mais le Machiavel toulousain le redoutait ; il ne voulait pas même de son immaniable association ; bien mieux lui plaisaient un Mathieu de Montmorency, un duc de Bellune, vieux guerrier de la république, il est vrai, mais assez encourtisané pour s'armer d'un cierge dans l'occasion ; un Clermont-Tonnerre. Il s'arrangea de manière à écarter tout ce qui ne lui allait pas, les La Bourdonnaie, les Delalot, les Ferronnays, les Donnadieu, ...

Dépité, joué, oublié, furieux de voir s'envo-

les portefeuilles, Hercule courait à sa massue, c'est-à-dire que M. de Chateaubriand taillait déjà sa plume. M. de Villèle ne se promit pas de conjurer cette plume d'évocations infernales au moyen d'une rosée d'or, moyen qui lui avait réussi avec le général Donnadieu non moins désappointé, non moins stupéfait que l'auteur des *Martyrs;* il le fit circonvenir; l'ambassade d'Angleterre lui fut vantée : c'était l'*eldorado* des ambassades, c'était bien autre chose que celle de Prusse; et en outre l'on s'engageait formellement, à la première vacance, à l'introniser au ministère. M. de Villèle en jura par le Styx ; M. de Chateaubriand fut obligé de croire, et prit le paquebot.

Il revit cette Angleterre témoin des angoisses de sa studieuse jeunesse; il revit Londres, mais cette fois-ci illustre par sa plume, mis par elle parmi les puissans de la terre, représentant de son monarque, accueilli, bienvenu.

Mais quand il eut visité Westminster, où le rencontra M. Amédée Pichot, l'élégant traducteur de Byron et de Walter Scott; quand il eut promené ses rêveries à Hyde-Parck, à Picadilly, que faire dans une ambassade? Il écrivit sa *Politique historique*, LES QUATRE STUARTS.

« Ce morceau, dit M. de Chateaubriand à l'occasion des *Quatre Stuarts*, est de mon âge et de mon style actuels. Depuis la restauration, on a beaucoup affecté de parler des Stuarts ; entendant leur nom retentir sans cesse à la tribune, j'ai voulu savoir ce qu'il en fallait croire. »

CHAPITRE XLIII.

Examen des *Quatre Stuart.* — Assimilation des révolutions anglaise et française. — Jacques Ier. — Charles Ier. — Strafford. — Cromwell. — Décapitation de Charles Ier. — La république anglaise. — Le protectorat. — Restauration : Charles II ; son caractère, ses fautes. — Jacques II : son expulsion. — Défaut de cet écrit de M. de Chateaubriand.

> Ce n'est plus le même peuple, ce ne sont plus les mêmes habitudes, les mêmes mœurs, la même législation ; sans doute il y a quelque chose d'incomplet encore dans ces assemblées populaires... mais la réunion de ces états, leurs actes, laissent dans la classe moyenne une impression profonde.
>
> CAPEFIGUE.

—

Un immense intérêt doit s'attacher à cet écrit, *les Quatre Stuart*, et surtout chez nous Français, où la tragédie révolutionnaire s'est mouvementée de la même péripétie que celle qui termina, à Withehall, le drame de Charles Ier ; et encore

à l'époque où M. de Chateaubriand écrivit ses *Quatre Stuart*, lorsque son ambassade le jetait désœuvré de diplomatie, ou à peu près, sur cette scène qui a eu son Louis XVI et son Napoléon anglais, où le XVIIe siècle date d'une manière sonore, l'analogie n'était pas encore complète : il nous manquait notre 1688, l'expulsion définitive des Stuart français. Enfin Holyrood s'acquitte envers Saint-Germain en Laye, et son écho peut retentir de ces vers de Didon :

Me quoque per multos similis fortuna labores
Jactatam hâc demum voluit consistere terrâ.

Comme vous fugitive,
Comme vous exilée, enfin sur cette rive
J'ai trouvé le repos.

C'est que la révolution est chose classique de sa nature, c'est que l'imitation veut des modèles ; c'est que des antécédens, dans les levers de boucliers de la démocratie, raffermissent ses irrésolutions, sont des rendez-vous sûrs pour les volontés, encouragent, incitent. Sous M. de Villèle, c'était d'Hampden que l'on arguait pour le refus de l'impôt ; sous M. de Polignac, l'opposition se prit de belle passion pour 1688.

Jacques Ier, que Walter Scott a jeté chevale-

resquement au travers des frais et riches paysages de sa *Dame du Lac*; Jacques Ier passe bien tranquillement devant M. de Chateaubriand. Il le met dans le lit de l'altière Élisabeth, et nous donne l'une de ses sentences, sentence incontestablement excellente pour l'art de régner, si cet art avait besoin de sentences....

Jacques était un controversiste; or comme tel il ne haïssait pas la réplique; il la voulait, la quêtait; il y eut liberté d'opinions de son temps, une certaine liberté de la presse.

Ce fut au milieu de cet aiguisement des esprits que Charles Ier débuta sur le trône. D'abord on voulut la destitution du ministre Buckingham; comme de raison les rois aux pieds desquels les chambres, les parlemens portent des hommages, ne s'empressent pas d'obéir à ces intimations. Un ministre est toujours la pomme de discorde dans ce drôle de gouvernement représentatif.

Voilà Charles Ier qui veut gouverner sans parlement. Douze années durant même il resta sourd aux cris des libéraux du temps et aux cris de sa conscience. Il ne fit pas un mauvais usage de son pouvoir illimité; mais, dit notre historien : « Du gouvernement absolu au gouverne-

ment arbitraire la conversion est facile : l'absolu est la tyrannie de la loi ; l'arbitraire est la tyrannie de l'homme. »

On voit que M. de Chateaubriand fait aussi du Montesquieu quand il veut.

Survinrent des démêlés pour ce prélèvement du *ship-money*, puis des querelles de papisme. Alors il y eut une espèce de comité directeur du nom de *covenant* ; mais, de même que M. de Villèle a depuis opposé la congrégation au carbonarisme, la royauté fit aussi son *covenant.*

Il avait fallu se mettre en campagne, les affaires s'étaient embrouillées, quand Charles Ier ne vit d'autre fil d'Ariane que la convocation d'un parlement, ce qui, dans un déclin de monarchie, ne manque jamais de mener à la république, remède fallacieux, dont il faut savoir se passer ; et, dans le cas d'impossibilité, mieux vaut se prêter de bonne grâce aux circonstances, jouer aussi bien que possible le Sylla, le Codrus, constituer l'état populaire ; au lieu de perdre sa tête, il y a une popularité à gagner à cet expédient.

Les états tombent par les rois médiocres : il n'est rien pour la prospérité nationale comme les puissans génies ou les nullités royales, car

encore ces dernières, ces princes dépourvus de haute portée, ces princes ineptes, incapables, n'ont pas la prétention de faire rien par eux-mêmes. Il y a toujours auprès d'eux quelque habile ministre; un Louis XIII manque rarement d'un Richelieu.

Charles Ier se sentit malheureusement des velléités de roi; il n'était pas assez nul.

Il se conseillait d'une forte tête diplomatique, de Strafford; et vraiment c'est pitié que de voir, dans M. de Chateaubriand, l'indigne conduite du roi envers lui, du roi qui, par faiblesse, acquiesce contre son gré à la condamnation de son Sully, qui signe l'arrêt, toujours avec des prétentions au rôle imposant de majesté.

Homme d'état, l'auteur s'occupe de prédilection des hommes d'état d'alors, comme étant du métier, comme Mahomet, qui, dans son Coran, ne laisse jamais passer les noms de Moïse, de Jésus, et autres sectaires, sans les saluer d'une épithète; et c'est justice, car en fait d'histoire politique les arcanes ministériels sont toute la vie d'un état.

Il peint les conseillers de Charles Ier; ce ne sont pas, il est vrai, de ces coups de pinceau comme en donne Montesquieu à propos de Ma-

rius, de Pompée, de Catilina, de Caton, d'Octave, dans sa *Grandeur des Romains*; ce ne sont pas même de ces portraits à la Voltaire, comme :

> Il se présente aux seize et demande des fers,
> Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Ou bien :

> Vainqueur, pénitent, courtisan, solitaire,
> Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire ;

Ni même de ces portraits à la Lucain :

> Nil actum reputans si quid superesset agendum.

Mais M. de Chateaubriand n'en trace pas moins remarquablement Thomas Coventry, Richard Weston, lord Pembroke, Montgommery, le comte Dorset, lord Holland, etc. Il est vrai de dire que si le coloris lui manque parfois, c'est la faute des types ; mais arrivé à la plus grande célébrité de l'époque, à ce poétique et imposant modèle aux pieds duquel ont échoué MM. Victor Hugo et Villemain, on demande en vain les effets de style, la beauté de dessin, la grandeur des vues de l'homme que nous verrons parler si bien de Bonaparte, de Washington,

de l'homme qui ne faillira pas à vivifier Moïse avec sa vérité toute hébraïque et son orientale grandeur.

Oui, Cromwell est faible dans cet opuscule, lui qui se déploie dans l'histoire anglaise avec son incendie d'ambition, avec ce fanatisme feint dont il couvre ses passions puissantes, nous rappelant ce Tiphée de la première Pithique de Pindare :

> Ce reptile effroyable enchaîné dans ce gouffre,
> Et portant dans son sein une source de feux,
> (Qui) vomit des tourbillons et de flamme et de soufre
> Qui montent dans les cieux.

Il y avait du Tartufe, il y avait du Mahomet dans ce colonel de cavalerie dont Louis XIV porta le deuil à sa mort, et dont Christine de Suède admirait le génie, le qualifiant de grand homme dans ses lettres latines, elle aristocrate entre les rois! Comme Tartufe, et plus heureux que lui, il s'impatronisa dans la maison. Comme Mahomet, il remua un coin du monde, donna une vie, une vigueur extraordinaire à ses acolytes; mais Mahomet ne jouait pas une comédie; fanatique, il croyait, lui tout le premier, aux dogmes, aux fictions enivrantes qu'il évangéli-

sait, quoique cela nous semble invraisemblable à nous occidentaux ; aussi la vie de ce grand sectaire, si elle était écrite d'une certaine hauteur de vue et sans nos préventions européennes, serait-elle une abondante source d'aperçus neufs, une étude d'une psycologie orientale, insolide. Si je savais l'arabe je l'écrirais. Mahomet appartient à tout le moins au drame de Mérimée, ainsi que Cromwell.

Cromwell ne porta pas à d'aussi grands résultats que le prophète de la Mecque cet heureux et savant emploi de la persuasion. L'Angleterre s'assit dans sa grandeur durant sa vie; elle s'inféoda l'Océan, malgré les grands hommes de mer alors sous le pavillon français, ces Tourville, ces Duquesne, ces Dugay-Trouin, sans héritiers depuis.

Cromwell avait paru d'abord au parlement de 1628; il s'y électrisa du parti le plus vivace, du parti puritain : ce n'était pas un orateur; rien, ni extérieur physique, ni dignité, ni talent d'élocution. « Sa voix était aigre et passionnée, ses manières rustiques, ses vêtemens sales et négligés. Cromwell était d'une taille ordinaire (cinq pieds cinq pouces environ); il avait les épaules larges, la tête grosse et le visage enflammé. »

était enfin ce Cromwell de Paul Delaroche que ous avons vu tous à la dernière exposition au usée; c'était, si l'on fait attention à la grandeur u protectorat entre les mains de cet homme 'un extérieur repoussant, c'était cette *figura rousta e valida* du Cap des Tempêtes.

> De disforme e grandissima estatura,
> O rosto carregado, a barba esqualida;
> Os olhos encorados, e a postura
> Medonha e ma, e a cor terrena e pallida.

Il disparaît; et douze années durant il n'est as question de lui.

Convocation du parlement de 1640. Les guerres iles venaient de s'allumer, le fanatisme des *tes-Rondes* s'épandait. Cromwell, tourmenté génie, porté d'instinct au conflit, en travail grandes choses, s'abandonna à toutes les fuurs qui tourmentaient son âme. Le puritasme leur ouvrait une issue; il lui fallait être grand homme; il se jeta dans la guerre civile a tête d'un régiment, enivré des lectures de Bible.

Nous concevons difficilement, nous témoins une exaltation républicaine toute voltairienne, et aveuglement religieux qui faisait la force, la

vigueur du parti républicain anglais. Hé bien! comme les jacobins distingués par leur effervescence entre les patriotes, les *Indépendans* poussaient entre les puritains le plus vivement à la république; section dominante que ces *Indépendans*, espèce de comité de salut public, à la tête desquels Cromwell se plaça! Hommes revêtus du Seigneur, comme on le disait alors, *Cloathed with the Lord.*

Charles Ier est battu partout. Il s'enfuit en Écosse parmi ses co-réligionnaires les plus dévoués; Montrose ne lui sert de rien, Montrose, homme de guerre expérimenté, Montrose que le cardinal de Retz, prêtre brouillon qui s'entendait quelque peu à classer les hommes, voudrait parmi *les Vies de Plutarque.*

Fiez-vous à ces dévots! Les papistes écossais, que l'on nommait les *Saints*, vendirent Charles aux commissaires anglais pour 800,000 liv. st.

Durant la prison du roi les affaires prirent une tournure encore plus furieuse; c'est ce qu'il faut laisser raconter par M. de Chateaubriand.

« Les *Presbytériens*, libres de craintes du côté du roi, essayèrent de licencier l'armée où dominaient les *Indépendans*; les *Indépendans* l'emportèrent: ils formèrent entre eux, dans leurs

camps, une espèce de parlement militaire aux ordres de Cromwell; les officiers composaient la chambre haute, les soldats, qu'on nommait *Agitateurs*, la chambre basse : c'est ainsi que la constitution républicaine de Rome passa aux légions de l'empire. Soixante-deux membres indépendans du vrai parlement, ayant à leur tête les orateurs, allèrent rejoindre l'armée militante, prêchante et délibérante, laquelle vint à Londres, et chassa qui bon lui plut de Westminster. En même temps, le cornette Joyce, qui, jadis tailleur, avait quitté l'aiguille pour l'épée, enleva le roi du château d'Holmby, le conduisit prisonnier de l'armée à Newmarket, et de là à Hamptoncourt. »

Voilà le gouvernement entre les mains des exagérés; et le roi est en prison! Sans doute il s'écriait comme le plus fameux des Plantagenets, comme l'Achille des croisades, ce Richard Cœur-de-Lion, troubadour et sabreur, beau comme Achille et comme lui jouant de la lyre dans ses douleurs :

Prou ha d'amicz, ma paure son li don!
Honta y auran se por ma rehezon
Souy fach dos hivers prez.

« Les amis ne lui manquent pas (à un roi prisonnier), mais

pauvres sont leurs dons ; ils en seront honteux, si, faute de rançon, je demeure captif pendant deux hivers. »

Tombé entre les mains des plus exaltés de ses ennemis, quel fut celui qui vint à son aide ? Cromwell.

Cromwell lui-même disait à Hamptoncourt : « Le roi est injustement traité ; mais voici ce qui lui fera rendre justice ; » et il montrait son épée. Cependant les négociations ne tournèrent pas à bien. Charles était vantard, prometteur, et par-dessus cela, en raison de sa qualité royale, plein de dédain pour les puritains dont il avait besoin ; il méprisait ceux avec qui il traitait. Il parvint à se sauver de sa prison ; il erra, alla demander asile au gouverneur de l'île de Wight, le colonel Hammond, qui le retint prisonnier.

Incarcéré au château de Carisbrook, Charles ne croyait pas avoir joué si gros jeu ; car les doctrines de Buchanan, de Mariana, sur la légalité du régicide se répandaient bien, si vous voulez ; un obscur pamphlétaire latin qui portait un monde de poésie biblique dans la tête, pamphlétaire du nom de Milton, avait bien quelque peu écrit sur cette matière ; mais le roi ne croyait pas à l'échafaud pour les monarques.

[I y avait là malheureusement pour lui un
ni-Mahomet. Cromwell s'était compromis dans
prit du parlement et des soldats *niveleurs*
nsi s'appelaient les plus forcenés puritains);
mwell avait stipulé l'ordre de la Jarretière
le titre de comte dans ses relations avec le
; les fanatiques parlaient d'un collier de
nvre pour lui au lieu d'une jarretière, anti-
se alors fort à la mode, puisque Montrose
a dessus en marchant à la potence. Cromwell
ır détruire ces rumeurs se montra le plus
ıarné contre le roi; ce fut lui qui proposa sa
se en jugement, qui y revint, insista, per-
a: il fallait regagner sa popularité à force de
nonstrations régicides. Misérable machiavé-
ne! mais ce Machiavel pratique était homme
ction: les *niveleurs* se sont assemblés vocifé-
ıt contre Cromwell; il se présente à eux, tire
rapière, en tue deux, en fait emprisonner
utres: cet acte de vigueur rétablit son au-
ité.

l bataille ensuite, prend plusieurs villes,
rche sur Londres où le parlement ne lui plai-
pas, comme entaché de modération. Le par-
ıent résiste; mais le colonel Pride, ex-char-
er (un tailleur! un charretier! oui, mais ce

sont là les hommes à résolutions vigoureuses. En fait de révolutions ne nous parlez pas de ces gens énervés par l'étude; c'est le doctrinarisme), arrête les membres modérés à la porte de Westminster. Le parlement se trouve réduit à cinquante-trois votans; c'est le parlement *croupion*, mais c'est aussi le parlement qui décréta la république anglaise.

Cent quarante-cinq juges sont nommés pour instruire le procès de Charles Stuart, roi d'Angleterre, sous la présidence de Bradshaw.

Si les rois de souche sont hautains, remplis d'eux-mêmes, cette opinion personnelle les relève dans l'infortune; accoutumés à la représentation, ils jouent leur rôle avec sublimité au dénouement : témoins Charles Ier et Louis XVI.

Il déclina la compétence des commissaires, et se laissa juger en protestant.

Cromwell siégeait à ce tribunal. Dans une délibération où le colonel Downes soutenait une proposition du roi, proposition qui devait tout accommoder, Cromwell ne parvint qu'à grand' peine à l'emporter sur lui : Charles voulait abdiquer en faveur du prince de Galles.

« John Cromwell, alors au service de Hollande, vint en Angleterre de la part du prince de Galles

et du prince d'Orange pour tâcher de sauver le roi. Introduit avec beaucoup de peine auprès d'Olivier son cousin, il chercha à l'effrayer de l'énormité du crime prêt à se commettre ; il lui représenta, à lui Olivier Cromwell, qu'il l'avait vu jadis à Hamptoncourt dans des opinions plus loyales. Olivier répliqua que les temps étaient changés, qu'il avait jeûné et prié pour Charles, mais que le ciel n'avait point encore donné de réponse. John s'emporta et alla fermer la porte ; Olivier crut que son cousin voulait le poignarder : « Retournez à votre auberge, lui dit-il, et ne » vous couchez qu'après avoir entendu parler de » moi. » A une heure du matin un messager d'Olivier vint dire à John que le conseil des officiers *avait cherché le Seigneur*, et que le Seigneur voulait que le roi mourût. »

Voilà d'étranges scènes ! L'arrêt de mort fut signé le 29 janvier 1649.

M. de Chateaubriand a recueilli avec soin, dans les mémoires et les écrits du temps, tous les détails les plus minimes ; c'est au point que cela ressemble quelquefois à la *Gazette des Tribunaux*. On s'attendait à de l'attendrissement, à un style haut comme Jérémie, plein comme Bossuet, sonore, vaste, beau, onctueux, pénétré, comme

l'est toujours celui de l'auteur. Rien de tout cela. Cependant il semble satisfait de lui-même en disant dans sa préface : « Cet ouvrage est de mon âge et de mon style actuels. » Croirait-on, par exemple, que la recherche des véritables exécuteurs du monarque l'occupe avec persistance, tandis que Cromwell lui échappe presque toujours, Cromwell, lui si important?

Charles décapité le 30 janvier, vite la république anglaise; elle fut décrétée au milieu d'une infinité de plans proposés, accueillis, médités, rejetés. Cromwell s'illustra encore au service de la république, passant en Irlande avec dix-sept mille hommes, et n'en revenant qu'après complet assujettissement; de là courant en Ecosse, où Jacques II avait mis sur pied une armée; il l'atteignit à Worcester, le battit le 3 septembre 1651; et ce jeune prince, comme son père il y a quelques années, comme plus tard son descendant Charles Edouard, erra déguisé, sans lieu pour reposer sa tête, obligé une fois de passer une journée sur la cime d'un chêne, demandant l'hospitalité aux châteaux stuartistes. Cromwell de retour à Londres y fut reçu comme acclame l'enthousiasme. Les affaires de la république vinrent en prospérité; toutes les puis-

sances de l'Europe la saluèrent gracieusement; de fortes escadres portèrent dans toutes les mers le pavillon républicain; de grands amiraux surgirent, s'illustrant à la conquête des Barbades, de la Virginie; intimidant le Portugal et battant la Hollande, la Hollande forte alors de Tromp, de Ruyter, de Wite, de Van-Galen.

Cromwell remplit les places de ses créatures, l'armée était dévouée corps et âme au héros de Worcester; que lui manquait-il? de dissoudre le vieux parlement pour en nommer un à sa guise.

C'est quelque chose de drôle que son 18 brumaire, plus bouffon, et de beaucoup, que celui de l'orangerie de Saint-Cloud! Les Communes ne voulaient pas de la dissolution; Cromwell argumentait du psaume CX pour le renvoi. Cette raison-là, très bonne dans cette révolution mystique, ne convainquit pas les députés. Ils s'entêtèrent contre le psaume, oui, ils prirent même un arrêté assez vigoureux; ce que apprenant Cromwell, il s'écria tout en colère: « Je me vois forcé de faire une chose qui me fait dresser les cheveux sur la tête. » Le pauvre homme!

Il prend trois cents soldats; il entre seul dans la chambre et dit mille injures au parlement,

injures ascétiques, mais qui finissaient ainsi: *Le Seigneur en a fini avec vous; il a choisi d'autres instrumens de ses œuvres*. Le pauvre homme!

« Le général frappe des pieds, dit M. de Chateaubriand; les portes s'ouvrent, deux files de mousquetaires, conduits par le lieutenant-colonel Worsley, entrent dans la chambre, et se placent à droite et à gauche de leur chef. Vane veut élever la voix : « Or, sir Henri Vane! sir Henri Vane! dit Cromwell; le Seigneur me délivre de sir Henri Vane! » Désignant alors tour à tour quelques uns des membres présens: « Toi, dit-il, tu es un ivrogne, toi un débauché (c'était Martyn, ce régicide dont il avait barbouillé le visage d'encre), toi un adultère, toi un voleur », ce qui était vrai. Harisson fait descendre l'orateur de son fauteuil en lui tendant la main. Le troupeau, épouvanté, sort pêle-mêle; tous ces hommes s'enfuient sans oser tirer l'épée que la plupart portaient à leur côté. « Vous m'avez forcé à cela, disait Cromwell; j'avais prié le Seigneur nuit et jour de me faire mourir plutôt que de me charger de cette commission. » Le pauvre homme!

Tout burlesque qu'est ceci, il y a néanmoins au fond cette réflexion vraie de M. de Chateau-

briand : « Bonaparte, à Saint-Cloud, fit sauter les républicains par les fenêtres avec moins de fermeté et de décision politique que Cromwell n'en mit à dissoudre le long parlement. »

La république anglaise avait duré du 30 janvier 1649 jusqu'au 20 avril 1653, un peu plus de quatre ans.

PROTECTORAT. Olivier Cromwell s'appuya des fanatiques de l'armée; car l'armée à Londres c'était les prétoriens de Rome : à la force la liberté. Un nouveau parlement, parlement choisi, fait à plaisir, offrit le pouvoir à Cromwell.

C'est trop, répondait-il, c'est trop de la moitié.

Ce grand imposteur, dans le discours d'ouverture de la session, versa des larmes, s'agenouilla, fit du biblisme encore; en définitive, il n'accepta que le titre de protecteur; et l'*instrument du gouvernement* fut le nom donné à la constitution nouvelle.

Son règne, plus court que celui de Napoléon, fut plus désoccupé. Insoucieux de marier ses filles avec des rois, il ne voulut pas coiffer de couronnes ses deux fils. Bonaparte au petit pied, moins fastueux, il s'imposa de moindres tâches. Ce n'est pas que son génie n'en fût venu à bout ;

mais s'il avait tout autant de ressources politiques que Bonaparte, son cœur s'épanouissait moins dans le grandiose. L'hérédité du protectorat, le renvoi de parlemens trop hostiles, des espionnages, des tracasseries domestiques avec ses filles, les unes royalistes, les autres républicaines, remplirent principalement ses cinq ans de vie couronnée.

Il éleva la Grande-Bretagne, fit rechercher son amitié par l'Espagne, la France; il humilia la Hollande, prit des colonies trans-atlantiques; mais cela est peu de chose en comparaison des affaires de ce siècle-ci.

Il mourut. Il fallait bien cependant qu'il fascinât le monde, puisque Pascal se prit à dire: «Cromwell allait ravager toute la chrétienté...» Et M. de Chateaubriand ajoute : «Ce nom de Cromwell qui produisait la lâcheté européenne... »

Richard Cromwell lui succéda, Richard empêtré dans le prosaïsme des vulgarités de ce monde, Richard indifférent à tous les sentimens, à toutes les passions, ces vents qui brisent, ravagent, qui renversent les forêts, si vous voulez, mais qui sont l'âme du panorama d'une escadre cinglant en grande harmonie; Richard, bon homme, *à qui le bruit pesait* comme au Chrysale de Molière;

il abdiqua pour vivre tranquille en sa maison de campagne.

Troubles sur troubles après cette parade. Monk vint de l'Écosse avec douze mille hommes; il n'avait pas assez de génie pour continuer Olivier, il se fit un rôle à lui; il affecta le républicanisme, et, faisant volte-face, couronna Charles II appelé des Pays-Bas, en échange de ce fameux ordre de la Jarretière et du duché d'Albermale.

Épicurien et vindicatif, homme de débauche, d'orgies et de persécutions, Charles II voulut finir dans les plaisirs une vie commencée dans les souffrances. Le mal n'eût pas été grand; car qui me prouvera que Rome, malgré les éloquentes, les incisives déclamations du patricien Tacite, n'a pas été plus heureuse sous Néron lui-même, sous cet empereur de fêtes, de spectacles, de cirques, de courses de chars, de longs festins, de profusions; qui me prouvera qu'elle n'a pas été plus heureuse qu'aux plus beaux jours de la république, au temps des Scipions, des Catons? Les grands hommes ne se développent que dans les difficiles circonstances, mais leur gloire est le résultat et non le remède de ces temps malheureux. Charles II, s'il se fût borné à des exploits anacréontiques, serait mon héros;

mais il persécuta les régicides, ces hommes usés déjà par une vie d'action, de combats, de séditions; il n'y eut pas jusqu'aux bourreaux eux-mêmes qui allèrent porter leurs têtes à l'échafaud. On exhuma Cromwell, on exhuma puritains, niveleurs, que la mort avait préservés du glaive de la restauration. Tels étaient les entr'actes aux fêtes voluptueuses de la cour; époque où l'Angleterre ne demandait qu'à se reposer, fatiguée qu'elle était de troubles, de combats, de siéges, évènemens qui profitent à quelques uns pour le malheur de tous. C'était encore l'époque où s'irradiait avec profondeur Milton, avec élégance Waller, Dryden, Otway, où Locke et Newton pensaient, où Tillotson s'épandait avec abondance, la force de Bourdaloue sur les textes évangéliques.

Vint l'insipide Jacques II, frère de Charles II; Jacques, dévot et entêté, qui, sans expérience des révolutions, remit en question le papisme, conseillé qu'il était de son confesseur; ce qui dura jusqu'à ce que son gendre, le prince d'Orange, Guillaume, vint prendre sa place. C'était en l'an 1688.

Les *Quatre Stuarts* sont encore une de ces consciencieuses compositions d'un homme des

l'érudition vaste, positive, nourrie de recherches, forte de travail, n'a d'égale que la richesse de son imagination. Mais, il faut le dire, *les Quatre Stuarts* ne sauraient prétendre à la qualification d'*historique;* c'est un recueil de documens, fait sur lieu, où rien ne manque, où tous les détails sont classés, comme les moindres faits, les noms, les dates ; mais du coloris, mais de la chaleur, de cette chaleur qui fait passer l'exactitude ; mais de cette onction qui procède de la persuasion, mais du style riche, souple, superbe, n'en cherchez pas dans cette œuvre que j'ai entendu trop louer.

M. de Chateaubriand a rédigé cela avec l'aridité d'âme d'un homme d'état ; insensible, lui qui avait à épancher son royalisme et son admiration napoléonienne sur Charles Ier et Cromwell ; calme, paisible, abrité contre les feux de la composition ; on le dirait fatigué du spectacle des révolutions, et n'ayant qu'une impression en déroulant la révolution anglaise, l'impression du dédain à l'aspect de ces phases servilement copiées par les révolutionnaires français. Cette fois-ci sa partialité n'a pas servi à son génie.

Ce n'est pas qu'il ne saisisse parfois ce bon-

heur de maximes de Montesquieu. Montesquieu me paraît reflété par-ci par-là dans cet écrit, ce qui m'explique ce ton négligé que l'auteur a voulu prendre. Mais ses sentences sont-elles toujours heureuses, naturelles? N'y a-t-il pas de la superfétation dans celle-ci : « Quand la liberté se réfugie à l'autel de la victoire, elle y est bientôt immolée : on la sacrifie pour obtenir le vent de la fortune. » N'y a-t-il pas trop de recherche dans ces deux autres : « Rien n'est plus rempli d'émulation que la bassesse. Il y a des espèces de vils héros que les succès de la lâcheté empêchent de dormir. » — « Cette révolution ne laissait à Mazarin que des mépris à dévorer; nourriture d'ailleurs analogue au tempérament du cardinal. »

Montesquieu a moins d'esprit.

CHAPITRE XLIV.

Désappointement de M. de Chateaubriand à la révolution d'Espagne. — Son départ pour le congrès de Vérone. — Ses vers au passage des Alpes. — Fougue de M. de Montmorency à Vérone. — Modération de M. de Chateaubriand. — M. de Villèle l'en récompense avec un portefeuille. — Disgrâce de M. de Montmorency. — Étrange embarras du cabinet des Tuileries à l'occasion de la guerre d'Espagne. — Session de 1823. — Brouille de MM. de Villèle et de Chateaubriand. — Brutale destitution de ce dernier.

Sur ce, nous prions Dieu, monsieur l'ambassadeur, qu'il vous ait en sa sainte garde.

Parole royale.

—

Un mois avant la révolte de l'île Léon et la promulgation de la constitution des Cortès, M. de Chateaubriand avait, dans le *Conservateur*, donné l'Espagnol pour le peuple-modèle, peuple heureux et tranquille sous ses Bourbons et

ses prêtres. La révolution arrivée, il tâcha de rajuster tout cela comme il put dans un autre numéro.

Quelques années après, du cordon sanitaire des Pyrénées on avait fait un cordon d'observation, et finalement un corps d'armée prêt à fondre sur les Cortès, avec l'armée de la Foi.

Mais dès 1822, un congrès, ce prétendu antidote du carbonarisme, du libéralisme, du radicalisme, et de tout ce qui effraie les trônes, avait été convoqué à Vérone. La France y envoya MM. de Montmorency et de Chateaubriand.

Dans cette vie, à présent si mêlée de politique, on s'arrête avec plaisir sur quelques échappées de poésie du noble pair. Ce sont des roses sur d'arides ronces. En traversant les Alpes en 1822, il se prit à les apostropher avec l'alexandrin et l'iambe : voici quelques strophes :

Alpes, vous n'avez point subi mes destinées!
Le temps ne vous peut rien ;
Vos fronts légèrement ont porté les années
Qui pèsent sur le mien.

Pour la première fois, quand, rempli d'espérance,
Je franchis vos remparts,

Ainsi que l'horizon ; un avenir immense
S'ouvrait à mes regards.

. . . .
. . . .

Ils ne sont plus ces jours que point mon cœur n'oublie ;
Et ce cœur aujourd'hui,
Sous le brillant soleil de la belle Italie,
Ne sent plus que l'ennui.

Pompeux ambassadeurs que la faveur caresse,
Ministres, valez-vous
Les obscurs compagnons de ma vive jeunesse
Et mes plaisirs si doux ?

Vos noms aux bords rians que l'Adige décore
Du temps seront vaincus,
Que Catulle et Lesbie enchanteront encore
Les flots de Bénacus.

Politiques, guerriers, vous qui prétendez vivre
Dans la postérité,
J'y consens ; mais on peut arriver, sans vous suivre,
A l'immortalité.

. . . .
. . . .

Je vous peignis aussi, chimère enchanteresse,
Fictions des amours !
Aux tristes vérités le temps qui fuit sans cesse
Livre à présent mes jours.

L'histoire et le roman font deux parts de la vie
Qui sitôt se ternit :
Le roman la commence ; et lorsqu'elle est flétrie,
L'histoire la finit.

La guerre d'Espagne fut la grande question débattue au congrès de Vérone. Dans un accès de fougue chevaleresque, M. de Montmorency avait dépassé les ordres dont l'avait commissionné M. de Villèle ; il s'était prononcé contre les Cortès, avait parlé de royauté comme un Rodrigue, bref, opiné pour la guerre, demandé la guerre, quand ni le ministre influent, ni le roi, ni son collègue M. de Chateaubriand, ne la voulaient.

M. de Villèle recrutait partout des partisans, car il voyait sourdre de tous côtés des ennemis ; et les plus redoutables, le pavillon Marsan, les prélats, la haute noblesse, tout le château, voulaient la guerre, exterminer l'anarchie espagnole, cancer qui ne manquerait pas de dévorer la France. Or, M. de Villèle eût préféré dans une telle conjoncture M. de Chateaubriand, partisan du *statu quo*, à M. de Montmorency ; il y avait bien quelques restans d'antipathie, mais il fallait avant tout barrer le ministère à tout ce que voulait y pousser le parti belliqueux.

Louis XVIII vit avec quelque satisfaction M. de

Chateaubriand tenir pour la neutralité; il observa que pour un poète il avait d'assez sages idées, et qu'à tout prendre on pourrait en faire un ministre des affaires étrangères, si M. de Montmorency persistait à vouloir courir aux armes.

Au prochain conseil le roi posa nettement la question : M. de Montmorency se vit joué; il s'était avancé à Vérone à demander la guerre, et, se trouvant désavoué plus tard, il donna sa démission ; il s'en alla dans son hôtel, où il tomba, je crois, malade d'un mécontentement rentré.

Les candidats, c'étaient MM. de La Bourdonnaie, de Vitrolles, de Polignac, de Laval, et surtout le chantre des *Martyrs*, qui valait mieux que ses concurrens, au dire de Sa Majesté. Il l'emporta.

Le voilà enfin accompli ce long désir de toute sa vie politique, ce but qu'il s'était proposé! cette idée fixe qui ne l'abandonnait pas au milieu même de ses compositions littéraires, la voilà réalisée! Mais auparavant on pense bien qu'il y eut échange de procédés entre le partant et l'acceptant, comme cela se doit entre gens de bonne compagnie. « Un débat de délicatesse s'é-

tablit entre eux, nous dit-on; le bien du pays fut entendu, et l'amitié ne fut pas froissée.»

On a dit depuis, et je crois que l'observation est du marquis de Catelan, que M. de Villèle ne s'était donné pour collègue M. de Chateaubriand que parce que c'était celui qu'il congédierait le plus facilement, le roi et les princes devant toujours être de moitié avec lui pour le mettre à la porte.

Mais les puissances signataires du congrès de Vérone ne s'accommodèrent pas d'une espèce de manque de foi du cabinet des Tuileries; la guerre avait été décrétée, il fallait que le successeur de M. de Montmorency fût solidaire de ses promesses. Les ambassadeurs de Russie, de Prusse, de Sardaigne, d'Autriche, tinrent la main à la chose, demandèrent audience aux Tuileries; il fallait rompre à tout jamais avec les Cortès, ou du moins donner passage par la Provence et le Languedoc à quelque cent mille hommes que l'Autriche et la Sardaigne avaient par-delà les Alpes; ils parlaient même de se retirer auprès de leurs monarques, et de faire prendre aux corps de troupes position sur le Var. C'était comme une déclaration de guerre à la France. Bien plus, deux jours ne s'étaient pas

écoulés que deux lettres autographes de François et de Félix arrivèrent aux légations de Sardaigne et d'Autriche, lettres sur un ton aigre-doux.

Le pavillon Marsan, appuyé de la sorte, ne discontinuait pas de pousser son *Montjoie et saint Denis*, d'arborer l'oriflamme; on rétorquait contre M. de Chateaubriand ses beaux articles du *Conservateur*. Force fut de se décider à la guerre.

C'est ce qu'annonça le discours d'ouverture de la session de 1823.

Le czar, par gratitude, donna à notre ministre des affaires étrangères le cordon de Saint-André, et Ferdinand VII celui de la Toison-d'Or. Le croirait-on? Villèle et Louis XVIII furent piqués de cette gloriole; aussi le roi affubla-t-il son Sully gascon de celui de chevalier-commandeur de ses ordres. Ce qui ne laissa pas que de piquer M. de Chateaubriand; il y eut même fâcherie, qui ne finit que par la collation de cet honneur au ministre-poète.

Contraint à la guerre, il chercha un *mezzo termine* dans la consolidation de la liberté des colonies espagnoles; c'était là le grand acte, le chef-d'œuvre qu'il se proposait dans sa carrière

diplomatique. Il allait en traiter avec Ferdinand VII; il n'en eut pas le temps.

Deux projets de loi devaient illustrer la session de 1824; la réduction du 5 au 3 pour cent de l'invention de M. de Villèle, et la loi de la septennalité présentée aux Chambres par M. de Chateaubriand. Les deux adversaires allaient faire leurs preuves; qui l'emportera? M. de Chateaubriand, insoucieux de la loi-Villèle, la laissa impitoyablement battre en brèche à la chambre haute; il garda le silence, il laissa son collègue boire le calice jusqu'à la lie.

Lui, il eut le malheur de l'emporter à la chambre élective; Louis XVIII ne put le lui pardonner.

Aussi comme le dimanche suivant il se présentait au château, un officier de la maison du roi lui fit savoir qu'il venait d'arriver au ministère des affaires étrangères un paquet de la plus haute importance, dont il serait peut-être à propos qu'il prît connaissance sur-le-champ.

De retour au ministère, il trouva sous pli l'ordonnance suivante:

« Louis, etc.

» Le sieur comte de Villèle, président de notre

conseil des ministres, et ministre secrétaire d'état au département des finances, est chargé par *interim* du portefeuille des affaires étrangères, en remplacement du sieur vicomte de Chateaubriand. »

Une lettre de M. de Villèle, ainsi conçue, accompagnait le message :

« Monsieur le vicomte,

» J'obéis aux ordres du roi, et je vous transmets l'ordonnance ci-joint.

» J[n] de Villèle. »

M. de Chateaubriand quitta sur-le-champ l'hôtel du ministère, en envoyant au président du conseil cette missive :

« Monsieur le comte,

» J'ai quitté l'hôtel des affaires étrangères, le département est à vos ordres.

» Chateaubriand. »

Le pieux, dans ses disgrâces, appelle le ciel à son secours, et se résigne sous ce qu'il croit la main de Dieu ; le poète recourt aux Muses. A

quoi bon des vers? dit le vulgaire, et même l'homme d'état; à quoi bon? Hé, mon Dieu! voyez l'ex-ministre des relations extérieures; il chante, et son cœur est déchargé de toute amertume.

Compagnons, détachez des voûtes du portique
Ces dons du voyageur, ce vêtement antique
Que j'avais consacrés aux dieux hospitaliers.
Pour affermir mes pas dans ma course prochaine,
Remettez dans ma main le vieil appui de chêne
Qui reposait à mes foyers.

Où vais-je aller mourir? Dans les bois des Florides
Aux rives du Jourdain, aux monts des Thébaïdes?
Ou bien irai-je encore à ce bord renommé,
Chez un peuple affranchi par les efforts du brave,
Demander le sommeil que l'Eurotas esclave
M'offrit dans son lit embaumé?

Ah! qu'importe le lieu? jamais un peu de terre,
Dans le champ du potier, sous l'arbre solitaire,
Ne peut manquer aux os du fils de l'étranger.
Nul ne rira du moins de ma mort advenue;
Du pèlerin assis sur ma tombe inconnue
Du moins le poids sera léger.

CHAPITRE XLV.

Récapitulation des désagrémens de M. de Chateaubriand au ministère. — Nouvelle guerre à M. de Villèle. — M. de Chateaubriand tourne au libéralisme. — Avènement de Charles X au trône. — M. de Villèle s'obstine à fermer encore la carrière ministérielle à M. de Chateaubriand. — Publication des œuvres complètes du vicomte. — M. Ladvocat. — Anecdotes. — Manœuvres hostiles de l'Académie. — Protestation des Quarante contre *la loi d'amour*, à l'instigation de M. de Chateaubriand.

> Doux trésors, se dit-il, chers gages qui jamais
> N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
> Je vous reprends; sortons de ces riches palais
> Comme l'on sortirait d'un songe.
>
> La Fontaine.

M. de Chateaubriand détrôné au boulevard des Capucines, et rentrant chez lui, simple bourgeois, trouva affluence de brillans équipages; ses amis, et ils sont nombreux, les mécon-

tens de M. de Villèle, et ils étaient plus nombreux encore, tous vinrent faire leur cour. C'était le *Martyr de la légitimité*. Ses salons furent encombrés ; lui, calme sans affectation, il passait la main sur le dos de son chat, cet intime qu'il avait oublié dans le cours de ses grandeurs ; il le caressait, cet intime, et c'était une conversation enjouée, des paroles sans rancune, de l'affabilité avec chacun ; il portait assez bien sa disgrâce. Ce qu'il se permettait, c'était de plaisanter avec un ton quelque peu sarcastique, de manière toute brutale dont on l'avait destitué ; on ne le voyait pas piqué de sa mise dehors, mais de l'oubli des convenances : « On m'a, disait-il, chassé comme un laquais. »

Aimable indifférence ! Dans cette gaieté haute, insoucieuse, il y avait, nous le croyons sans peine, il y avait de la sincérité. Un ministère, un portefeuille, avaient été l'*exegi monumentum* de sa carrière politique ; et ce ministère, je ne sais pas de quels charmes son imagination l'avait paré, son imagination menteuse qu'il devait, comme Montaigne, appeler la *folle de la maison*. Toujours est-il que son désappointement dut être complet. Sans doute il se surprenait dans certains momens *aspirant à descendre*. En

effet, animosité déguisée du roi contre lui, de ce Louis XVIII, le plus ricaneur, le plus malin de tous les monarques, et qui, tout monarque qu'il était, passait de gais momens à affiler des articles pour le *Miroir* contre ses ministres, ses gentilshommes, mais la, des articles bien acérés, bien lardés de secrets de famille; jalousie de tout le conseil d'état contre sa supériorité d'homme de lettres; M. de Chateaubriand trouva, supporta, souffrit tout cela. De là, de nombreuses mortifications. Voyez sa corvée ministérielle: on propose la réduction du cinq pour cent contre son gré; s'il milite pour la liberté de la presse, c'est que, ex-journaliste, il choie d'anciennes affections, des habitudes contractées; c'est qu'il les met en balance, le déloyal! avec les intérêts de la couronne. Il s'oppose à la guerre d'Espagne; on n'en fait pas moins la guerre d'Espagne; on a poussé, réussi, et il faut qu'il félicite le généralissime. Mais le plus cruel déboire, le voici : sa solidarité pour la loi septennale. Il avait jadis, dans le *Conservateur*, promulgué, recommandé des opinions directement opposées : que fit-on? Il soutenait sa loi à la chambre des députés; on le battit avec ses propres armes; on publia en corps de brochures

ses articles, avec de très peu charitables commentaires; et lorsqu'il demeura atteint et convaincu de palinodie, ce fut à la grande satisfaction de l'impitoyable Louis XVIII.

Je ne crois pas qu'avec de pareils corollaires l'Excellence puisse avoir beaucoup de douceur; et cela pour un homme qui n'avait qu'à retourner à la composition littéraire pour entrer dans une existence toute de jouissance, d'éloges, de délices, de fleurs, d'admirateurs, de jolies femmes, de libraires, de succès.

Hé bien! croyez-vous qu'enfin, revenu de ses chimères, guéri de sa manie des grandeurs, il va réveiller la plume qui traça le *Génie du christianisme* et les *Martyrs*? Croyez-vous qu'il s'ira perdre dans quelque Ferney, gouverner l'Europe intellectuelle? C'était son intention; il en eut la ferme volonté, même durant quelques jours; mais il dormit là-dessus; mais un beau matin il se mit à songer que la *France était au bord de l'abîme*, comme ils disent tous depuis quinze ans. Or, la monarchie de saint Louis que perdait M. de Villèle, sa fidélité de Breton que n'avait pas voulu écouter Villèle, son devoir de dévoué sujet, tout lui ordonnait de sauver la France des maladresses de Villèle,

de renverser Villèle : Villèle était sa monomanie.

Et réellement il lui asséna un coup de massue : il entraîna le *Journal des Débats* dans l'opposition ; feuille qui à elle seule a plus contribué que toutes les autres au changement de la fin de 1827.

M. de Chateaubriand, M. Bertin de Vaux et toute la collaboration se firent libéraux, mais libéraux modérés, ou, comme on a dit plus tard, royalistes constitutionnels. C'était à ce poste que l'opinion publique l'attendait ; c'était chose pénible depuis long-temps pour ses nombreux admirateurs, que cette obligation de distinguer le publiciste du poète, de louanger l'un et de réprouver l'autre. A peine acquis à un demi-libéralisme, l'enthousiasme se félicita, l'admiration se sentit soulagée.

Mais le mot versatilité n'en fut prononcé que plus souvent.

Charles X monta sur le trône. Charles X, c'était l'autel et le trône, c'était la légitimité, le royalisme en chair et en os ; c'était le pavillon Marsan au pouvoir. Or, l'homme du *Conservateur* sera-t-il oublié, à présent que triomphent le trône et l'autel ? Oui, Villèle se lève toujours

radieux sur l'horizon de la cour, et Villèle n'a pas de peine à remémorer à Charles X les dernières levées libérales de boucliers de M. de Chateaubriand. Quelle fatalité! M. de Chateaubriand est tout aussi mal en cour que par le passé, lui qui s'est immolé au triomphe de cette cause! De là force articles dans les *Débats*.

La carrière du pouvoir décidément fermée pour lui, à son grand regret, ses amis revinrent sur une idée qui avait fait quelque diversion à ses soucis. Entre l'ambassade de Berlin et l'ambassade de Londres, M. de Chateaubriand avait pensé à publier la collection de ses œuvres. Le public ne se doute guère de ce que c'est qu'une pareille publication : opération de la plus haute importance.

On y a vu se ruiner des hommes de lettres, malheureux de trop de fécondité. Ayez de l'esprit, du trait, le mot précis, comme M. de Jouy, le monde vous lira, vous goûtera. Mais quoi de plus changeant que ce monde, cet être à millions de têtes toujours renouvelé, toujours lui, et toujours divers! Parce que le public de 1810, 11, 12, etc., a dévoré les *Mœurs françaises*, courra-t-il en 1825 chez M. Ladvocat, à cause de l'esprit des *Ermites*?

Néanmoins un auteur se doit, dans ses vieux jours, de mettre en ordre son bagage littéraire; il ne doit songer à partir pour la postérité qu'après avoir surveillé l'emballage de sa pacotille. Heureux s'il ne s'y ruine pas.

Cette épreuve, M. de Chateaubriand allait la subir; c'est que M. de Chateaubriand a un de ces tempéramens qui résistent à tout, aux variations du public, aux fièvres politiques.

Mais, il faut le dire, les circonstances étaient heureuses pour lui, et si heureuses, que M. Ladvocat y vit distinctement tous les élémens de succès qui suivent :

1° Disposition pleine et entière du *Journal des Débats*, journal à douze mille abonnés, par conséquent voix de stentor, trompette aux deux bouts de la terre, journal avec lequel on pouvait jeter dans le public, non les grands articles en règle, c'est usé, cela ne réussit pas, on y a été pris si souvent! mais ces petits mensonges sans conséquence, ces petites charlataneries de trois ou quatres lignes qui vont frapper le public à la jointure de l'armure, qui vous le soumettent pieds et poings liés.

2° Immense intérêt réveillé par l'annonce de l'*Essai sur les révolutions*, cet objet de tant de

calomnie, de dires si divers ; ce livre défendu par la police militaire impériale, ce livre le carquois des ennemis de l'auteur, ce livre en contradiction avec toute sa vie, ce livre coup d'essai d'un beau talent, ses premières armes, ce livre caché en Angleterre, publié là-bas, et dont les Français n'avaient jamais pu avoir à satisfaction. L'auteur annonçait qu'il dirait son *meâ culpâ* ; cela ne laissait pas que d'être piquant.

3° Le bonheur, l'heureux coup de hasard qui venait de rendre à l'auteur une jolie petite malle, où dormait à Londres le manuscrit si long-temps perdu, d'où il avait tiré *Atala* et *René*, et dont la perte avait causé de si vifs regrets à ses myriades de lecteurs. On sait les détails de cette aventure. Toujours est-il que, ce manuscrit retrouvé, on allait avoir de l'*Atala* à foison. Autre singularité : cette étrange production du désert tenait quelque chose de la nature amphibie des crocodiles ses congénères : des deux volumes, l'un marchait sur le ton épique, l'autre sur le ton prosaïque d'un journal. Tout cela ne pouvait que piquer la curiosité.

4° *Le dernier Abencerrage*, *Moïse*, si long-temps retenus dans l'inflexible cassette, et qui

promettaient au lecteur tous les rubis, l'or, les diamans, les perles d'une imagination sylphide.

5° Et c'est ici la plus puissante considération : M. de Chateaubriand, admiré à huis-clos, mais vilipendé durant les phases de son ardent royalisme par tous ces écrivains qui font métier de n'avoir d'autre opinion que celle qu'il plaît aux masses de manifester, qui demandent avec acrimonie la liberté de la presse, et se préservent de la liberté de penser; M. de Chateaubriand, depuis sa conversion au libéralisme, avait pour lui tout ce monde-là; ainsi, en sympathie avec le gros public, le moment était heureux, et très heureux, pour lancer la collection complète.

Le marché fut conclu et paraphé, non avec M. Lenormant, libraire habituel du vicomte, mais avec M. Ladvocat. M. Ladvocat avait eu l'ambition d'élever la librairie parisienne à l'égal de celle des Murray, de tirer l'homme de lettres d'une honteuse dépendance, en payant largement les œuvres de génie ; du reste, aventureux; actif, liant avec les plumes influentes, amoureux d'aristocratie, raffolant d'aristocratie jusqu'à faire cent lieues après un de ces noms,

jusqu'à perdre de gaieté de cœur dix mille francs pour un livre de pair de France ; homme émerveillé, enfin, de se mettre éditeur au-dessous d'une signature du faubourg Saint-Germain. La conquête d'un nom historique arrachait M. Ladvocat à son repos.

Six cent mille francs, tel fut le prix convenu. La gêne qui pesait alors sur la librairie ne le retint pas. *Audaces fortuna juvat* : d'aventure un banquier de Lyon (l'enthousiasme peut habiter dans une banque), épris du nom de M. de Chateaubriand, vint offrir cent cinquante mille francs à l'éditeur, à M. Ladvocat, qui incontinent se prépara à neutraliser la concurrence des contrefacteurs de Bruxelles, car les contrefaçons de Bruxelles c'est ce que les presses françaises redoutent le plus. Infatigable, tout de cœur à son entreprise, le voilà en route pour la Belgique, recueillant à droite, à gauche, des souscriptions.

Il parcourut la Hollande, la plupart des cercles de la Confédération, et reparut au bout de quelque temps avec un carnet enrichi des plus augustes signatures. Par ambassadeurs ou non, depuis le czar jusqu'au dernier princillon de ces innombrables gouvernemens, mosaïque de l'Al-

lemagne, tout avait rendu hommage au premier génie de l'époque. Quant à la France, on en était sûr; on s'adressa à ses passions politiques: victime de M. de Villèle, sorti du ministère avec une noble pauvreté, M. de Chateaubriand demandait à ses travaux littéraires une honorable compensation; la France ne resta pas impassible. Un désintéressement est rare de nos jours. M. de Villèle se bâtissait un splendide palais; sa victime sortait pure de toute dilapidation du ministère.

Il y eut affluence de souscripteurs.

Mais c'était une opération de plus d'un million; et par le temps qui court on s'abonne bien plus au cabinet littéraire que l'on n'achète des livres. La France d'ailleurs lit beaucoup, mais des journaux; aussi devons-nous convenir que la trentaine de volumes de la collection se vendirent, mais pas assez pour défrayer l'éditeur de ses déboursés, de ses peines, de ses courses; il paraît que, suivant l'expression de lady Morgan, M. Ladvocat n'aurait guère été que le ***Fermier du talent***, si M. de Chateaubriand, dont l'âme est aussi élevée que juste, ne lui eût pas, lors de sa nomination à l'ambassade de Rome, fait don de ses cent mille francs pour frais d'installation.

Par un procédé non moins délicat et qui honore le libraire, ces cent mille francs donnés en dehors de toute condition écrite, ces cent mille francs étrangers aux affaires de son commerce, M. Ladvocat les employa à payer des billets et à satisfaire à des engagemens détachés de l'opération.

Corrigeant ses épreuves, faisant, inventant des préfaces, annotant son *Essai des révolutions*, le commentant, revoyant ses *Natchez*, devidant de nouveau sa vie d'écrivain depuis ses voyages en Amérique, se jugeant jeune homme, se corrigeant écrivain adepte, se morigénant philosophe, M. de Chateaubriand passa ainsi les années qui le menèrent au renversement du système Villèle.

Ce n'est pas que ces occupations l'eussent enlevé au monde politique ; il avait encore le temps de faire sa veille d'armes comme publiciste, comme journaliste, comme académicien même.

La loi de justice et d'amour avait été tirée du fourreau. M. de Peyronnet s'était montré dans ce dédale de prévisions prohibitives avocat paperassier. C'était plus vil et tout aussi absolu qu'une censure pleine et entière. On fut indigné. M. de Peyronnet se promettait la majorité dans

les deux chambres, il n'eut pas celle des pairs.

Même l'académie française..... qui s'y serait attendu! l'académie française si complaisamment enflée de ducs, de pairs, de prélats, oui, cette académie fit aussi preuve d'indignation. M. Roger se donna une peine infinie pour calmer les immortels. Inutiles efforts : il y eut des symptômes de révolte. Savant et tranquille séjour dont les voûtes n'avaient encore retenti que de modulations laudatives! bénévole séjour, vous ouïtes des discussions; la discorde y agita sa torche classique; MM. Cuvier, de Lévis, Bonald, Laplace, Lally-Tolendal combattirent pour M. le garde des sceaux et son ayant-cause, M. Roger; de l'autre côté se déployèrent des courages jusqu'alors inaperçus, à savoir : celui de M. Lacretelle, celui de M. Destutt de Tracy, celui de M. Villemain, celui de M. Michaud.

Voici comment se livra ce combat entre les Grecs et les Troyens du palais des Quatre-Nations.

M. de Chateaubriand eut à peine connaissance du projet de loi, qu'il vit l'académie compétente dans une affaire de vie ou de mort pour les lettres.

La tirer de sa somnolence, la pousser dans

l'opposition, c'était grand, c'était beau; il y songea. Il provoqua une séance pour le 16 janvier, et n'en cacha pas le but; ce qui mit les ministres en alarmes, arracha M. de Peyronnet à sa douce sécurité, lequel mandant chez lui M. Roger, lui donna ses instructions, l'envoya de porte en porte chez les immortels, distribuer menaces, promesses, injonctions, cajoleries, de l'or même, s'il le fallait.

La séance ouverte, M. Lacretelle commença le feu en tirailleur. Son discours fit effet; il le releva dans l'opinion publique jusqu'alors peu charitable pour l'historien de la révolution française. Les statuts ne permettaient pas de lui ôter la parole; mais le camp ministériel abondait de munitions. Il attendit.

Soudain M. Auger se lève, M. Auger le ménechme de M. Roger, et comme lui ministériel des pieds jusqu'à la tête. Il annonça avoir à faire part à l'assemblée d'une missive.

Elle était de monseigneur de Quelen. Le prélat, après avoir rejeté sur ses devoirs pieux le motif de son absence, s'étendit sur la proposition de la loi d'amour; il fit entendre que si la polémique continuait, l'Académie serait *menacée dans son existence.*

Le courage civil était un dépôt que l'Académie n'avait pas encore dépensé; il s'y trouvait intact; elle y recourut à l'audition de cette lettre, elle déclara que la lecture n'en serait pas achevée. MM. Destutt de Tracy et Lemercier appuyèrent la proposition de M. de Chateaubriand de toute leur force.

Un tenant se présenta; ce fut encore M. Auger. Il fit de la dialectique, et même de la dialectique assez vigoureuse; mais lorsque les ministériels se croyaient triomphans, leur champion fut désarçonné par M. Raynouard.

M. Raynouard a du Chateaubriand pour l'élévation d'âme et du Lemontey pour la sordide avarice. Œdipes, venez nous expliquer ces sphinx, un jour si petits, si bas, et demain colosses; ces protées, flammes, serpens, et lions ensuite. Lemontey lui-même, homme de mesquines économies, à genoux devant un écu, Lemontey dans l'occasion ne balançait pas à faire des sacrifices pécuniaires. Même chose de l'auteur des *Templiers*; il se préservera de passer sur le Pont-des-Arts à cause du Cerbère qui exige le sou, il se couchera à six heures par économie de bougie, et il a refusé un million de l'empereur; il ne voudra pas d'une bassesse,

d'une faiblesse payée en lingots d'or. Cet homme si petit, si râpé, si préoccupé d'épargnes, admonesta Napoléon quand tout tremblait encore devant son épée.

M. Raynouard ne craignit pas pour ses six mille francs de secrétaire perpétuel ; il répondit au plaidoyer Auger par l'exhibition d'un heureux précédent : en 1778, l'Académie se leva contre un règlement de librairie oppressif, fit d'humbles représentations au roi, qui se rendit à ses prières.

M. Villemain, dont la vie est un ballottage d'une opinion à une autre, point de mire des quolibets de la presse sous M. Decazes, ensuite objet de l'enthousiasme du quartier latin quand il fut détrôné de sa chaire d'éloquence, de nouveau flétri du nom de doctrinaire aujourd'hui, M. Villemain succéda à M. Raynouard, et appuya la proposition. Il fut combattu par M. de Lally-Tolendal.

M. de Chateaubriand parla à la fin avec sa supériorité connue. Vint M. de Lévis. Prirent ensuite la parole dans le sens de la proposition MM. Michaud, Andrieux, de Ségur ; et finalement la séance fut clôturée par les ministériels Roger, Laplace, Cuvier.

On alla aux voix. Décision : une humble supplique serait rédigée et présentée à Charles X par MM. Michaud, Lacretelle et Villemain.

Grand courroux à la chancellerie. On proposa la dissolution de l'Académie française ; le coup était désespéré. La nuit porte conseil, et conseilla de ne pas détruire un corps, la gloire du siècle de Louis XIV ; ou bien les Bourbons venus en croupe des Cosaques ne démentiraient pas le titre de Vandales. On s'arrêta ; mais on destitua MM. Villemain, Michaud et Lacretelle, l'un maître des requêtes, l'autre lecteur du roi, et le troisième censeur dramatique.

Ils n'en continuèrent pas moins la rédaction de la supplique, peut-être mirent-ils même un peu trop de rancune, car, lue en séance publique à l'Académie, on en adoucit quelques passages.

Cette séance offrit de remarquable l'absence de quelques fonctionnaires immortels qui s'étaient effrayés ; à la première discussion, du danger de leurs appointemens ; M. Soumet s'en fut se réfugier dans sa bibliothèque de Saint-Cloud ; au contraire, d'autres qui n'avaient pu se joindre à leurs collègues, firent parvenir leur adhésion ou leur opposition ; M. Baour-Lormian écrivit dans le premier sens, M. le baron Guiraud ex-

pédia de Toulouse une missive ministérielle. Le fameux libéral M. Delavigne ne souffla mot.

On fit demande à M. de Blacas, premier gentilhomme, pour la présentation, mais Sa Majesté refusa de recevoir l'Académie française : c'était sa réponse précise.

CHAPITRE XLVI.

Publication du *Dernier des Abencerrages.* — Historique de ce manuscrit. — Idées dominantes en 1810, lors de sa composition. — Ses élémens de succès alors. — Naissance du romantisme après la restauration. — Désavantages du *Dernier des Abencerrages* en 1826. — Analyse de cet ouvrage.

Voilà un joli conte que vous ferez valoir en le contant avec grâce.

Paul-Louis Courier.

—

L'ouvrage le plus impatiemment attendu de toute la collection c'était le *Dernier des Abencerrages.* Il n'eut pas un succès proprement dit. On s'attendait... à quoi ne pas s'attendre avec M. de Chateaubriand, et surtout avec un pareil sujet, les Abencerrages! On s'attendait à du cha-

toyant, à de l'enchanteur, à une pluie d'étincelles, à une ondée de poésie. On s'attendait à de la vérité relevée de coloris, car on savait ce que Florian avait tiré des chroniqueurs hispano-arabes.

Rien de tout cela, ou du moins bien peu.

C'est que l'auteur avait laissé vieillir son œuvre en portefeuille. Composé au retour de la Terre-Sainte par l'Espagne, lorsque les ogives mauresques de l'Alhambra et la coupole de la mosquée de Cordoue se détachaient dans les horizons de son imagination, ce livre ne s'était adressé qu'à son public naturel, au public de 1810; ce public ne le connut pas. L'inflexible cassette le retint sept ans et plus; mais Horace, qui en donne le conseil, n'a pas toujours raison; aujourd'hui que l'on vit si vite surtout! Puis, dans un embarras pécuniaire, M. de Chateaubriand offrit son Abencerrage pour garant; le prêteur eut la délicatesse de ne pas garder un aussi précieux nantissement, nantissement de poète. Il rentra dans la cassette pour n'en sortir qu'en 1826. Mais que l'esprit public avait déjà subi de modifications!

Voyez, connaissait-on le mot *romantisme* alors? c'était tout au plus comme un de ces murmures

intérieurs, inconnus, qui font rêver avec délice la jeune fille,

De ses quinze ans doucement tourmentée,

comme a dit un classique.

Alors cette pléiade de l'empire, cette pléiade des Lemercier, Jouy, Duval, Dupaty, Arnault, Étienne, Andrieux, Soumet, Baour-Lormian, qui se sont endormis dans la paix des justes après avoir fait rage pour Aristote, et en attendant la Jérusalem-Nouvelle ressuscitant du désert, cette pléiade, dis-je, brillait de tout son éclat. L'*Abencerrage* ne le craignait point cet éclat cependant: l'horizon n'étalait que des livres qui se distinguaient le plus souvent par leur orthodoxie académique.

Le règne de la littérature impériale se prolongea encore par-delà celui de l'empereur. Bien que le grand homme fût si insensible à ses beautés, qu'il lui était rare d'articuler un vers sans le raccourcir de quelques syllabes, ou l'étendre jusqu'à quatorze ou quinze, néanmoins il pensionnait tout ce monde poète, pour absorber toute affection; on eût été sans cela capable de songer à la liberté de la presse ou à la république. Il réussissait au-delà de ses désirs.

Alors l'Académie était un puissant sénat.

Vint la restauration, et la restauration donna du relief à ces célébrités embaumées à l'Institut; voici comment :

Elle avait à éparpiller ses récompenses sur les siens. Messieurs de la littérature impériale jetèrent les hauts cris, ils répétèrent le mot qui à toujours un si heureux succès, ce mot que les Saint-Simoniens voudraient bien pouvoir jeter dans le public, le mot *persécution*. Le monde se passionna, s'échauffa pour ces intéressans messieurs si indignement dépensionnés; ils inventèrent le libéralisme, ils se précipitèrent dans l'arène des journaux, y campèrent, s'y établirent, n'y laissèrent pénétrer qu'eux et leurs amis; eux et leurs amis se louèrent, relouèrent dans les feuilles; il n'y eut de beau, d'admirable que *Bélisaire*, que les *Délateurs*, que la *Jérusalem* traduite en vers français. Grâces à leurs cris, à leurs gémissemens, aux stygmates qu'ils montraient sur l'Agora, ils se donnèrent le public pour garde, ils s'en firent idolâtrer, comme dépositaires du feu sacré; eux, classiques et louangeurs de Napoléon!

Mais cela pouvait-il durer? Continuateurs du siècle de Louis XIV et de Louis XV, ils ne pour-

vaient que faire de l'aristocratie en vers et en prose, comme ils en avaient fait en réalité sous les inspirations et le charme de la noblesse de l'empire. De là une fausse position, une contradiction entre les philippiques et leur tendance. Refléter le grand siècle, qui lui-même était un reflet de Rome et d'Athènes, il n'y avait pas là de quoi illusionner long-temps des admirateurs pris dans l'esprit de parti.

Une circonstance favorisa la jeune école, qui, à peine parue, détrôna la pléiade.

Racine, Corneille, Boileau, n'avaient d'études que celles des langues mortes; ils infusaient, il est vrai, pour édulcorer la république, une décoction de galanterie et d'exquise politesse de l'*Œil-de-Bœuf*. Voltaire et les philosophes firent comme ils purent; mais il est certain que de nos deux siècles littéraires, nul n'alla s'enquérir de Froissart, de Joinville, de Brantôme, de Ducange, de l'Estoile, de Sauval. Cependant, il y avait là-dedans d'importantes leçons pour la monarchie restaurée, des exemples de misère, des souvenirs à flageller.

La jeune école s'en empara. Les Guises, les Montmorency, les Charles IX, les Henri III, les Cinq-Mars furent évoqués de leurs in-folio, où

messieurs de l'empire n'auraient pu aller les chercher, embarrassés qu'ils auraient été d'en déchiffrer les caractères gothiques.

En fouillant dans les annales du passé pour expliquer et démontrer le présent, l'énergie dramatique, le coloris pittoresque, la nationalité des choses et des hommes ne pouvaient manquer de frapper l'homme de lettres, et par suite le public. Dès que les nouvelles œuvres parurent, ce public y courut.

D'autres listes de célébrités circulèrent depuis lors : l'auteur de *Clara Gazul*, ceux des *Soirées de Neuilly*, celui de *Henri III*, Hugo, les Deschamps, Alfred de Vigny, Lamartine, les deux Thierry, Mignet, Depping, de Barante, Capefigue et autres acquéreurs des sympathies publiques; leurs œuvres chaudes, énergiques, riches, et toutes dans le système de l'auteur des *Martyrs*, n'ont pas été sans atteindre quelquefois le degré de vivacité, de coloris du maître. Ils l'ont dépassé quand il s'est endormi; et parfois *dormitat bonus Homerus*, l'Abencerrage le prouve. Cette composition, nous l'avons dit, eût fait effet en 1810; en 1826 elle était dépassée.

Brillante tribu que celle des Abencerrages,

qui parsema toute l'Espagne de ses hauts faits, tribu dont la galanterie, la générosité, égalèrent toujours les belles vertus de nos chevaliers, héros si poétiques et si indignement dédaignés par les lettres françaises (malheureux Cervantes !). Tribu dont les flottantes aigrettes, les dolmans soyeux brodés d'or voltigeaient sur le vol des rapides coursiers, et faisaient de Grenade une ville flamboyante de luxe, de pierreries.

A ce mot d'Abencerrages on s'attend au panorama prismatique de l'un des plus beaux siècles du kalifat d'occident : point du tout. Il est vrai, il n'y a pas de supercherie de la part de l'auteur, ni mauvaise volonté, ni attrape. Le titre vous parle du *dernier des Abencerrages*. Si votre imagination galope en évaporée, en vraie folle, tant pis. L'auteur ne vous promet ni les Abdérames vainqueurs de toute l'Espagne gothe, et passant les Pyrénées, sans se douter qu'il y a là, dans les roches des Asturies, le glaive caché de Pélage ; il ne vous promet pas non plus ce Velid qui murait de pièces d'or les portes de Zehra son odalisque, belle boudeuse ! C'est un temps de décadence, de deuil qu'il vous annonce : *Le dernier des Abencerrages*. Rengaînez vos fantaisies d'imagination.

Aussi cet Abencerrage est-il, non un brillant chevalier, mais un herboriste. M. de Chateaubriand lui fait faire du sentiment à tout pas; il y a plus du René dans Aben-Hamet que de l'Abdérame; et vraiment ce caractère rêveur, mélancolique de nos pulmoniques, de nos phthisiques, va-t-il à ces hommes du Midi, dont la pensée ne se repliait jamais au dedans? Arabes et Espagnols ont sans doute des douleurs, des regrets comme tous les êtres humains ici-bas; mais c'est plus extérieur; ils versent d'abondantes larmes, ils tirent le cimeterre, se vengent ou succombent. Pourquoi traîneraient-ils toute leur vie un spleen rongeur? C'était écrit! dit le musulman, et il se résigne; mais auparavant il a brisé son damas.

Toute cette tristesse de l'ouvrage est donc fausse; mais ce qu'il y a de beau, de vrai, de précieux, c'est la perspective de Grenade; l'auteur venait de la visiter, cette métropole des émirs, il venait de la voir avec ses deux collines étagées de maisons, et entr'ouverte comme une grenade. Il venait de se désaltérer dans son Douro, dans son Xenil; il s'était égaré dans sa Vega aux flots de verdure, dans son Alhambra, et son Généralif et son Albayzin, toutes ces mer-

veilles de la civilisation de par-delà la mer d'Egypte, qui avait campé là en armes huit siècles.

L'herboriste Abencerrage vient donc d'Afrique revoir cette terre de bonheur... hélas! possédée par ses ancêtres. Il parcourt tous ces ponts arabes, ces tours arabes, ces jardins arabes, la larme à l'œil. N'importe, au milieu de sa suffocation, il s'éprend d'une Espagnole; elle sortait en mantille dès le matin pour aller à l'église.

Mais quoi! cette noble Grenadine de la famille du Cid de Bivar, dans un temps où la grandesse se haussait sur toute sa morgue d'illustration, devient, elle aussi, amoureuse de notre chercheur de simples! et cela au moment où le fanatisme religieux remuait encore ce monde-là, où le mépris se déversait à grands flots sur les Morisques! race vaincue demeurée sur la terre où elle avait été vaincue. N'importe; la noble senora se laisse aller à sa passion; retirée dans une maison de campagne, elle chante l'hymne guerrier des Abencerrages.

Aben-Hamet passait par là filant le parfait amour et herborisant. Il entend, reconnaît cette voix et le chant national. Il se précipite,

effraie, finit par être accueilli par le comte de Bivar, avec invitation de revenir. Est-ce vraisemblable ?

Ecoutez : « Vous devez avoir envie de visiter l'Alhambra? » dit Blanca (la sénora en question); et la voilà menant son musulman, en costume oriental, à Grenade; ils chevauchent tous les deux par la ville, ils entrent dans ce fameux palais. Ici une description belle, vraie, vraie surtout, et faite sur lieu. C'est ce magnifique ouvrage des Emir-al-Muménin, c'est l'Alhambra.

Dans la cour des Lions, ils se font une mutuelle déclaration d'amour. La difficulté, c'est que l'un et l'autre voudrait que son objet adoré changeât de religion; n'importe, ils se jurent foi éternelle, amour sans fin; mais pour rendre la chose encore plus invraisemblable, l'Abencerrage se fait un plaisir de cacher à dona Blanca son illustre origine; il veut se donner le plaisir d'être aimé pour lui-même. Notez que tout cela se passe au clair de la lune, dans les ruines de l'Alhambra. Que penser d'une fière Espagnole qui, à cette heure, se trouve là avec un Morisque? Le digne homme que le comte de Santa-Fé son père !

Aben-Hamet apprend d'Afrique que sa mère s'en va mourir. Il retourne auprès d'elle, puis il revient après sa mort à Malaga. Là, la senora s'était fait conduire par cet excellent père, qui ne se doute jamais de rien.

Je ne puis résister au plaisir de transcrire ce retour. M. de Chateaubriand est toujours lui-même pour le charme du style.

« Un jour qu'elle errait sur les grèves, elle aperçut une longue barque dont la proue élevée, le mât penché et la voile latine annonçaient l'élégant génie des Maures. Blanca court au port, et voit bientôt entrer le vaisseau barbaresque qui faisait écumer l'onde sous la rapidité de sa course. Un Maure, couvert de superbes habits, se tenait debout sur la proue. Derrière lui deux esclaves noirs arrêtaient par le frein un cheval arabe, dont les naseaux fumans et les crins épars annonçaient à la fois son naturel ardent et la frayeur que lui inspirait le bruit des vagues. La barque arrive, abaisse ses voiles, touche au môle, présente le flanc : le Maure s'élance sur la rive qui retentit du son de ses armes. Les esclaves font sortir le coursier tigré comme un léopard, qui hennit et bondit de joie en retrouvant la terre. D'autres esclaves descendent doucement

une corbeille où reposait une gazelle couchée parmi des feuilles de palmier. Ses jambes fines étaient attachées et ployées sous elle, de peur qu'elles ne se fussent brisées par le mouvement du vaisseau : elle portait un collier de grain d'aloès; et sur une plaque d'or qui servait à rejoindre les deux bouts du collier, étaient gravés, en arabe, un nom et un talisman. »

L'Arabe passe encore une année à Grenade avec sa belle sans être plus avancé, repart pour l'Afrique, et revient.

Hélas! à ce retour-ci point de dona Blanca sur la rive. Point de voile soyeux, point de mantille écarlate, rien. L'auteur nous présente un de ses propres aïeux par les femmes, Thomas de Lautrec, fait prisonnier à Pavie. Don Carlos, fils du comte de Santa-Fé, est son ami; c'est une de ces amitiés chaudes et généreuses, une de ces amitiés comme on en voyait encore au déclin de la chevalerie, une de ces amitiés passionnées, vives, comme les sentait Florian.

Cet aïeul, le voici :

« Aux pieds de dona Blanca était assis un jeune homme qui la regardait en silence, dans une espèce de ravissement. Ce jeune homme portait un haut-de-chausses de buffle, et un

pourpoint de même couleur, serré par un ceinturon d'où pendait une épée aux fleurs de lis. Un manteau de soie était jeté sur ses épaules et sa tête était couverte d'un chapeau à petits bords, ombragé de plumes; une fraise de dentelles rabattue sur sa poitrine, laissait voir son cou découvert. Deux moustaches noires comme l'ébène donnaient à son visage naturellement doux un air mâle et guerrier. De larges bottes qui tombaient et se repliaient sur ses pieds, portaient l'éperon d'or, marque de la chevalerie. »

Ut pictura poesis. Léopold Robert, Delacroix, Horace Vernet n'évoqueraient pas mieux Lautrec sur la toile.

Don Carlos, frère de Blanca, devine son amour pour le Maure. Il vole chez lui: « Maure, lui dit-il, renonce à ma sœur, ou accepte le combat. »

Je ne suis pas chevalier, lui répond Aben-Hamet; don Carlos l'arme chevalier.

Voici une de ces situations qui mouvementent l'*Orlando furioso*; mais M. de Chateaubriand se perd là où se sublimisait le poète Ferrarais. L'Abencerrage coupe la jambe du cheval de don Carlos. L'auteur oublie-t-il, lui si soigneux de chevalerie, que c'était là une infamie? frap-

pe sur le destrier de l'adversaire ! Ils s'attaquent à pied. Carlos brise sa flamberge sur les armes damasquinées du Maure ; pour cela il a la honte de s'avouer vaincu. Il regarde comme une grande générosité de ce que son antagoniste ne le tue pas. Tout cela ment à l'époque, à la chevalerie, aux mœurs.

Ce Carlos armant chevalier son ennemi ! l'Abencerrage obligé de combattre le frère de sa bien-aimée ! Oui, il y avait du drame. Comme l'Arioste, même le Boyard, même le Pulci en auraient tiré parti, même Miguel Cervantes, tout contempteur qu'il était de la sainte chevalerie ! M. de Chateaubriand l'a manquée, cette situation, l'a étriquée, inachevée. C'est bien autre chose que son Aben-Hamet et son don Carlos, ce Roger et ce Renaud qui combattent dans le camp de Charlemagne ! Cette Bradamante, à l'armure inconnue, qui va défier son cher Roger aux portes d'Arles ! M. de Chateaubriand, partisan avoué des manoirs, des grands coups d'épée, des institutions, de la société féodale enfin, pourquoi n'a-t-il pas déployé ici toute la splendeur de son talent ? il s'agissait de leur réhabilitation.

Inférieur à Florian ! ce n'est pas que l'auteur

de *Gonzalve de Cordoue* l'égale pour la narration, bien qu'il ait du style, lui aussi ; mais Gonzalve, mais Lara, mais Almanzor, mais Zulema, ont bien d'autres proportions, bien une autre vie, bien un autre feu ! En outre, c'est une contexture, c'est une variété, une richesse d'épisodes, c'est un talent d'enchaînement dans ce *Gonzalve de Cordoue*, qui en font comme une petite *Jérusalem délivrée.* M. de Chateaubriand a pour lui son coloris ; et puis cette nouvelle, c'est une topographie vraie, précise en même temps que poétique, de Grenade.

Voyons la fin de ce duel :

Blanca et Lautrec arrivent ; paix s'ensuit. L'Abencerrage, invité de nouveau aux assemblées du comte de Santa-Fé, se sent porté par diverses circonstances à se faire chrétien. C'était à peu près décidé, mais il apprend que la famille qui le reçoit si cordialement, à laquelle il est sur le point de s'unir, a jadis dépouillé la sienne de ses biens, que ses ancêtres sont morts de la main des ancêtres de l'Espagnol. Il n'y peut résister. C'en est fait, il renonce à son amour, il retourne en Afrique, il va mourir au pèlerinage de la Mecque.

Tel est le tissu de cette nouvelle. Il y a beau-

coup de charme d'élocution, sans doute trop même de poésie pour ce genre de récit; mais ce n'est pas un défaut quand la scène, les temps, les personnages ont vécu de poésie, en demandent pour revivre. Généralement ce qui manque le plus à M. de Chateaubriand, il le fallait ici; il fallait de l'énergie, de mâles accords, il fallait de la fougue à ces Abencerrages, à ces chevaliers; et *Eudore* nous a déjà appris que le poète, sensible, plein d'onction, n'entend rien à cette

> Furia grande e sonorosa
> Que o peito acende e a cor ao gesto muda,

sans laquelle l'épopée ne va pas, au dire du Camoëns, qui s'y entendait. Les livres de piété nous ont gâté M. de Chateaubriand.

N'importe, en 1810 l'ouvrage aurait ému. C'est que l'auteur peint à larges traits, rehausse le caractère espagnol; c'est qu'il en met en relief les qualités saisissantes, comme la haine de l'étranger, l'infatigable persévérance; c'est que le parti du mouvement ne pouvait alors faire de l'opposition que contre l'empereur, oui, contre l'empereur Napoléon. Tel qui aujourd'hui impérialise ses vers, se fait emprisonner pour l'*Homme*, le *Fils de l'Homme*, le *Petit Chapeau*,

alors se faisait réformer ou achetait un remplaçant. La guerre d'Espagne déplaisait, on se serait arraché l'ouvrage.

Il a vu le jour en 1826; mais les faiseurs d'opposition et les curieux qui s'attachent à leurs pas, étaient passés du côté de l'empereur. *Non erat hic locus.*

CHAPITRE XLVII.

M. de Chateaubriand ambassadeur à Rome. — M. de Martignac. — Tombeau du Poussin. — Considérations sur les tableaux des grands maîtres. — M. de Chateaubriand antiquaire. — Ses fouilles à *Torre-Vergata*. — Mort du pape Léon XII. — Conclave. — Élection du cardinal Castiglioni. — Échec de M. de Chateaubriand. — Il quitte Rome.

> J'ai donc eu cet hiver à Rome six mois des meilleurs de ma vie, certes les meilleurs que je puisse avoir au point où me voilà.
>
> Paul-Louis Courier.

—

Que voulez-vous que fasse un ambassadeur à Rome, une fois le concordat stipulé, réglé et paraphé ? S'amuser d'arts et de beau soleil, recevoir à dîner les pensionnaires de l'école française, confabuler dans l'atelier de Thorwaldsen ; c'était ainsi que M. de Chateaubriand

se laissait vivre en 1828 dans son palais de la légation française. Le ministère Villèle était tombé, foudroyé par la presse qu'il avait osé, le Titan! braver comme un simple pouvoir humain. MM. de Martignac et compagnie avaient ourdi alors cette administration que l'on s'accorde à regarder aujourd'hui comme la seule supportable de la restauration, période d'art, d'activité de fabriques, d'industrie manufacturière et romantique.

Mais le libéralisme melliflu de M. de Martignac n'avait pu s'asseoir à la tête des sept ou huit ministères, sans se souvenir de M. de Chateaubriand. C'est que M. de Chateaubriand avait laissé des souvenirs de guerre avec le triumvirat déchu; il y avait eu rupture, éclat, haîne, violence, acrimonie. A merveille! s'était dit M. de Martignac, mais M. le vicomte de Chateaubriand va nous infiltrer de l'opposition encore dans le conseil. M. le vicomte de Chateaubriand se repose dans une immense popularité; il a derrière lui des millions de voix pour l'appuyer; gare à la dissidence avec lui. Encore s'il était homme à se rendre à nos avis! mais il a trop de supériorité de lumières pour cela. Allons, va pour l'ambassade de Rome. C'est une assez jolie mai-

son de plaisance que Rome pour la villégiature du chantre des *Martyrs*.

Il partit. Que fit notre poète à Rome? Il se rappela le Poussin., Français comme lui, comme lui célèbre, comme lui retiré à Rome dans ses vieux jours; Poussin, qui avait besoin de beau soleil, qui humait avec délices l'atmosphère des beaux-arts, qui se chauffait aux rayons des peintures raphaélesques!

Mais où donc est la tombe du Poussin? il ne la trouvait pas. Alors, dans l'église de San-Lorenzo il lui érigea un sarcophage, chargeant nos élèves de la Trinité-du-Mont des bas-reliefs destinés à représenter les plus beaux tableaux du peintre.

Petite réparation pour l'auteur de ce *Déluge* qui, il faut que je le dise, ne m'enthousiasme pas le moins du monde. S'il n'y avait un ton gris et pluvieux, je n'y saurais qu'admirer. Mais le temps, les années ne sont-elles pas entrées de moitié dans ce genre de mérite? Le *Déluge* de Girodet n'acquerra-t-il pas un jour ce ton de grisaille? N'importe, tout cela n'égalera jamais celui du peintre anglais, Martyns, *déluge* de mille lieues d'étendue, catastrophe de tout un monde!

Je voudrais que poètes, peintres, voyageas-

sent. Tout ce qui a écrit, dessiné, versifié dans les seizième et dix-septième siècles, manquait de connaissances exactes; presque tous les ouvrages des grands maîtres, et je dis ceux de Raphaël, du Titien, du Corrège, de Paul Véronèse, du Poussin, de Rubens, de Vinci, désenchantent par des contre-sens révoltans; le Titien, dans le tableau de la *Femme adultère*, met des besicles dans la main du rabbin qui va lire la sentence écrite sur le sable; dans la *Cêne* du Poussin le monde est assis sur des chaises. Voici des capucins, des cordeliers dans des sujets de l'Ancien Testament! Celui-ci met Diogène dans un de nos tonneaux, bien que les Grecs n'eussent que de grandes amphores en terre cuite, qui servaient assez ordinairement de retraite aux pauvres pendant la nuit. A moins forte raison faut-il leur demander des accessoires précis, tels que costumes, localités. Ce ne sont que paysages de Toscane, des bords du Pô, dans ces *Fuites en Égypte*, dans ces *Tobie*, dans ces *Vues d'Athènes*. Point de physionomies asiatiques. Que dites-vous de Paul Vénonèse qui asseoit à la table de la Noce de *Cana*, François Ier, Charles-Quint, le duc de Parme, et autres? Quelles figures italiennes que toutes ces Vierges, ces Galathées, ces Vénus

de Raphaël, plus ou moins belles de la beauté de sa chère Fornarina? Heureux temps! l'art alors avait certaine *desinvoltura* qui ne laissait pas que de rendre facile et sans arrière-pensées la vie d'artiste : plus sérieux, plus précis, parce que nous sommes plus vieux, nous voulons encore des illusions, mais des illusions motivées, consciencieuses. C'est bien pis depuis l'invasion de la vérité historique! Notre jugement s'est mûri d'une manière effrayante! Aussi nous demandons-nous, en gens sensés et précautionnés: pourquoi, dans cette si belle Didon de Guérin, une femme de banquier de la Chaussée-d'Antin? pourquoi dans cette Psyché de Picot, dans cette Galathée de Girodet, ces blanches et rosées Parisiennes qui pirouettent à l'Opéra? Pauvre soleil d'Orient, qui dans les siècles mythologiques amis des nudités, n'a pu brunir davantage la reine de Carthage, les filles de Priam! C'est la délicatesse, la neige de nos belles septentrionales, visitées si rarement du rayon empyrée; encore leur carnation se dérobe-t-elle, ainsi que le veulent notre ciel et notre décence, sous le triple abri du linge, de l'étoffe, des cachemires-ternaux. Que c'est bien mieux, cette Judith d'Horace Vernet! Voilà bien un Satrape au pro-

fil de la race arabe! Cette femme, c'est bien la veuve hébreue! Ses traits, on les a sans doute recueillis sur quelqu'une de ces juives actuelles en qui vit encore le type originel, brunc et un peu virago, comme il le faut être pour aller coucher au camp ennemi et en rapporter une tête.

Je m'étonne de voir les sujets romains traités si peu souvent par les peintres de Léon X. Avec cette abondance de statues, de médailles, de bas-reliefs déterrés, qui peuplaient alors les *villa* Pamfili, Aldobrandini, Farnese, et où presque tout un Tite-Live vivait en marbre, Raphaël, Michel-Ange, le Perrugin, les Caraches auraient été portés à plus de vérité. L'*École d'Athènes* nous montre ce que l'art aurait pu faire alors.

J'ai vu une *Annonciation* de ce temps. Ce n'était pas, il est vrai, de la main d'un grand-maître, mais elle n'en montre pas moins les singulières distractions que l'on passait au génie, et à ceux qui s'en croyaient. La Sainte Vierge est en oraison sur un prie-dieu devant un crucifix!

Ne serait-il pas temps de sortir des ornières admiratives, et de juger sur le mérite intrinsèque et non sur la célébrité du pinceau? Quel-

ques connaisseurs, entre autres M. Stendhal, je crois, commencent à ne voir dans le fameux *Jugement dernier* de Michel-Ange, qu'une galimafrée de pieds et de jambes; même ils osent le dire. Faut-il ne s'éprendre que de ce qui est vieux? faut-il méconnaître un tableau ardent, passionné, vif, parce que les oreilles ne sont pas encore accoutumées au nom du peintre?

Et en sculpture! si l'un des marbres les plus médiocres de notre salon de 1831 était trouvé dans les fouilles d'Olympie, quel concert d'admiration chez nos antiquaires! Les arts sont l'antipode de la musique : à peine un compositeur mort, on hausse les épaules à ses partitions. D'abord Lulli : demandez à un contemporain de Rameau des nouvelles des partitions de Lulli; à un glukiste, son opinion sur Rameau. Aujourd'hui Rossini n'a-t-il pas anéanti ces admirations d'un cinquantaine d'années? un *dilettante* sourit au seul souvenir d'*Orphée*, et tout nouvellement au *Devin du Village*, madame Damoreau-Cinti a reçu une perruque en guise de couronne.

M. de Chateaubriand se prit d'une passion d'antiquaire durant son dernier séjour à Rome. L'art, comme le dit fort bien M. Raoul-Ro-

chette, était si intimement lié à l'ordre social des anciens, qu'il formait partie intégrante de leur existence politique. Point de culte, d'ovations, de triomphes, de vie enfin, sans la sculpture, l'architecture, la peinture. Que de cela dans la petite ville de Pompéï, qui ne valait pas la dernière de nos sous-préfectures! Quatre-vingt mille statues ont été exhumées à Rome, et l'on n'a qu'à fouiller pour en trouver tous les jours. Que serait-ce si l'on parvenait à détourner le Tibre de son lit! Ce grand évènement que rêve l'antiquaire Fea à Rome, indépendamment des richesses métalliques qu'il restituerait à la ville éternelle, aurait l'avantage, bien plus grand pour nous, de compléter l'iconographie romaine.

Notre ambassadeur ne chercha pas à détourner le Tibre; tâche digne d'Hercule-Napoléon; mais il vit la Tour-Penchée, il y fit faire des fouilles, ainsi qu'il appert d'une lettre à une dame de ses amies, dont voici un fragment :

Rome, jeudi 5 février 1829.

« *Torre Vergata* est un bien de moines, à une lieue du tombeau dit de Néron, assez près de

l'ancienne Veïes, dans l'endroit le plus beau et le plus désert.

. . . .

. . . . » J'ai déjà un bloc de marbre gris assez considérable pour faire un buste du Poussin, et le bras d'une statue, enfoui auprès du squelette d'un soldat goth : le destructeur gisait avec la ruine. Cette fouille va devenir le but de mes promenades. A quel siècle, à quel homme appartiennent ces débris? Nous troublons peut-être la cendre la plus illustre, sans le savoir. Une inscription viendra peut-être éclairer quelque fait historique, détruire quelque erreur, établir quelque vérité? Et puis, quand je serai parti avec mes douze paysans demi-nus, tout retombera dans l'oubli et le silence. Vous représentez-vous les passions, les intérêts qui s'agitaient autrefois dans ces lieux abandonnés? Il y avait des esclaves et des maîtres, des heureux et des malheureux, de belles personnes qu'on aimait, des ambitieux qui voulaient être ministres; il y reste quelques oiseaux et moi, encore pour un temps fort court : nous nous envolerons bientôt. Dites-moi, croyez-vous que tout cela vaille la peine d'être membre du conseil d'un petit roi des Gaules, moi, barbare de l'Armorique,

voyageur chez des sauvages d'un monde inconnu aux Romains, et ambassadeur auprès d'un de ces prêtres qu'on jetait aux lions? Quand j'appelai Léonidas à Lacédémone, il ne me répondit point : le bruit de mes pas à *Torre Vergata* n'aura éveillé personne. Et quand je serai, à mon tour, dans mon tombeau, je n'entendrai pas même le son de votre voix. Il faut donc que je me hâte de mettre fin à toutes ces chimères de la vie des hommes. Il n'y a de bon que la retraite, et de vrai qu'un attachement comme le vôtre. »

Cette fouille ne produisit pas grand'chose.

Annibal della Genga passa de vie à trépas le 10 février. Ce pape adorait Léon X; aussi, usant de son omnipotence spirituelle et temporelle, s'était-il baptisé du nom de Léon XII. Épris des lettres, comme son modèle, il n'avait cependant qu'augmenté les honoraires des professeurs des colléges, et acheté quelques livres précieux pour la bibliothèque vaticane. Quant aux beaux arts, oh! quant aux beaux arts! cela avait été plus loin : Léon X avait construit la basilique de Saint-Pierre, cette basilique qui faisait dire à Michel-Ange avec orgueil : « Vous admirez le

»Panthéon ancien; moi, je l'ai mis dans les airs; » Léon XII, pour n'être pas en reste, écrivit aux fidèles des lettres encycliques pour les engager à la reconstruction de la basilique de Saint-Paul. Cela n'avait pas été plus loin. Que voulez-vous, la vente des indulgences ne va plus; le siècle est si libertin que le saint-père ne saurait bâtir à sa fantaisie faute de numéraire!

Léon XII mort entre les bras du cardinal Castiglioni, grand-pénitencier, et du cardinal Zurla, grand-vicaire, le cardinal Galeffi, camerlingue de l'église romaine, vint au Vatican avec le tribunal de la chambre apostolique, pour la formalité d'usage: deux aides découvrirent la face du cadavre; il le reconnut et reçut l'anneau du pêcheur; ce qu'il constata par procès-verbal.

Le 11 février, le colonel de la police fit ouvrir les prisons.

Le 18, l'ambassadeur de S. M. T. C. prononça aux éminentissimes seigneurs du sacré collége une allocution dans la sacristie de Saint-Pierre. Il déplorait la perte du défunt.

« Éminentissimes seigneurs, disait-il entre autres choses, vos lumières assureront au saint-siége, dans le prochain conclave, un succes-

seur digne de ce pontife conciliateur. Si vous êtes des princes puissans, vous êtes aussi les ministres de cette religion charitable qui abolit l'esclavage parmi les hommes, qui, simple et sublime tout à la fois, est également appropriée aux besoins de la société naissante, et à ceux de la société perfectionnée. Vos suffrages indépendans iront bientôt chercher parmi vos pairs un vrai pasteur pour la chrétienté, un souverain éclairé pour la plus illustre portion de cette noble Italie, qui dicta des lois au monde antique, qui civilisa le monde moderne, qui, toujours féconde, et jamais épuisée, nourrit aujourd'hui à l'ombre de sa gloire le souvenir de ses grandeurs. »

Il fit parvenir au roi de France la lettre du sacré collége.

Mais les intentions, les prédilections de la France furent mieux mises à jour par M. de Chateaubriand, quand il présenta au sacré collége les doléances de Charles X. Il se flattait de l'élection prochaine d'un pape qui connût « les nouveaux besoins du présent et de l'avenir, et dont la politique s'élevât à des rapports plus généraux et plus dignes que ceux de ses prédécesseurs. »

L'ambassadeur désirait encore que le successeur de Léon XII « appuyât la raison humaine dans ses progrès vers un but qu'elle n'a point encore atteint. »

La belle phraséologie de M. de Chateaubriand chatoyait de libéralisme, aux yeux de ces prélats peu satisfaits des tendances du ministère Martignac. Les évêques français faisaient des doléances ; monseigneur de Toulouse avait prononcé son fameux *etiam si omnes;* les éminentissimes gardaient donc rancune à la France.

Le cardinal Castiglioni répondit *al eloquente e affetuose elocuzione del visconde de Chateaubriand.* Mais comment! il promit un pontife « dont la politique, dérivant des Saintes-Écritures » et de la vénérable tradition, unique école des » gouvernemens, sera aussi élevée au-dessus de » toute politique humaine que le ciel l'est au- » dessus de la terre. »

Il répond autre part au désir de la France *de voir le Saint-Siége appuyer les progrès de la raison humaine vers un but non encore atteint*, par « l'espoir de mettre une digue au désir immo- » déré de se soustraire à toute autorité, et d'éclai- » rer les esprits de ceux qui se flattent d'obtenir

» le respect pour les lois humaines en dehors de
» la puissance divine. »

Ce n'était pas tout-à-fait ce que l'on demandait ; c'est que ce cardinal Castiglioni était

Au char de la raison attelé par derrière ;

c'est que, sur son rapport, la compagnie de Jésus avait été rétablie ; c'est définitivement qu'il était en pleine rétrogradation. Il ne concevait pas bien que l'oncle du père Christian de Chateaubriand, de ce jeune jésuite désigné chef d'une mission lointaine, tentât de sortir des saintes ornières pour harmonier la politique et la religion ; qu'il voulût progresser en un mot. Mais comme l'on n'était plus au temps où l'on répondait avec mauvaise humeur au cardinal de Retz : *Questi maledetti Francesi sono più furbi de noi altri*, son éminence Castiglioni mit avec beaucoup de sensibilité l'appareil sur la plaie de M. de Chateaubriand, « ne pouvant se dispenser de remercier publiquement le roi de France du choix qu'il a fait de son représentant à Rome, où, non moins que dans les contrées les plus éloignées, sont célèbres la religion, la haute naissance, les grands talens, l'éloquence, le vaste savoir, et la rare habileté diplomatique de M. de Chateaubriand. »

La prédilection de la France se portait sur le cardinal Zurla.

L'Autriche inclinait pour le cardinal Albani. Son ambassadeur, M. de Lutzow, envoyé extraordinaire de sa majesté impériale et royale, n'avait pas caché les sentimens de son maître; il l'avait nommé son orateur au conclave.

Notre ambassadeur voyait bien d'autres difficultés! M. de Latil, les cardinaux français tiraient avec violence sur nos institutions; ils se portaient forts pour le clergé français; ils pleuraient sur les instructions officielles transmises par un ministère semi-libéral à l'ambassadeur du roi très chrétien. O Jérémies!

Le parti Zurla s'en trouvait affaibli. Les voix s'éparpillaient sur les cardinaux Capellari, Opizzoni, Benvenuti, Pacca, Gregorio, Marchi, Castiglioni.

Le cardinal Castiglioni sortit victorieux du scrutin. Il monta sur le trône pontifical sous le nom de Pie VIII; échec qui paraît avoir peiné singulièrement notre ambassadeur.

Néanmoins le candidat de l'Autriche avait échoué; c'était fiche de consolation. Et puis la faction anti-libérale française, monseigneur de Latil en tête, avait visité M. de Chateaubriand

à la légation ; il y avait eu de part et d'autre expansion des meilleurs sentimens de bienveillance.

Mais celui-ci n'en résolut pas moins de quitter Rome. Pie VIII avait élevé à la tête du ministère le cardinal Albani. M. de Chateaubriand, dans son audience de congé, fut reçu avec indifférence par l'éminentissime secrétaire d'état.

L'échec était bien patent, bien constaté. D'où vient donc cette énigme politique? car c'est une énigme que cette victoire que l'on chanta. On le loua, notre ambassadeur, « d'avoir déjoué les intrigues françaises et italiennes, et d'avoir amené à ses sentimens particuliers la plus grande partie des ambassadeurs des grandes puissances. » Cette énigme, il faut bien que M. de Chateaubriand nous pardonne d'en donner le mot.

En 1823, M. de Chateaubriand tenait le timon des affaires étrangères, mais avec de moins libérales velléités, mais collègue des Villèle et consorts, dont, il est vrai, il se sépara bientôt. En 1823 aussi, il y avait eu conclave; alors, la fleur du jésuitisme s'épanouissait en France ; c'était plaisir alors de voir le conseil des ministres cultiver avec charme cette fleur, ramifier

les congrégations, les opposant au carbonarisme, hydre de l'époque. Il y eut, dis-je, conclave. La France recommanda le cardinal Castiglioni, en raison même de ses tendresses pour la compagnie de Jésus.

Au conclave de 1829, les temps étaient changés. Mais la politique ne se déconcerte pas facilement. On proclama donc, dans les couloirs des ministères, aux tables des excellences, sur les bancs du centre derrière les excellences, le triomphe de M. de Chateaubriand. Il avait enfin clos la voûte; le candidat de ses vœux, l'élu de son choix en 1823, venait à la fin de surmonter tous les obstacles; M. de Chateaubriand venait enfin de l'asseoir sur le siége de saint Pierre.

Somme toute, ce fut une défaite, mais une défaite honorable pour M. de Chateaubriand. Son opinion, son vœu de voir la religion s'unir, marcher avec la politique, ce vœu, cette opinion contenaient l'avenir de la dynastie française, du moins celui de la branche aînée : il ne put les réaliser.

CHAPITRE XLVIII.

Velléité de gloire théâtrale. — Projets de tragédies. — Historique du *Moïse* de M. de Chateaubriand. — Il retire sa pièce de l'étude. — Pourquoi? — Lecture à l'Abbaye-aux-Bois devant les notabilités de Paris. — M. de Latouche. — Incidens. — Verdict de l'Abbaye-aux-Bois. — Analyse de la pièce.

> Ch' unqua da alcun campion più giusta causa
> Non fù protetta.
>
> PINDEMONTE.

—

Ce n'était pas assez pour lui d'avoir remué le monde politique, le monde littéraire, de s'être passé des envies, que sais-je, de ministère, d'apostolat; notre écrivain voulait faire de toutes ses idées des évènemens, de ses œuvres du jour des pierres d'attente de grands édifices! La vie humaine est trop courte pour les projets conte-

nus dans ce front immense; du moins M. de Chateaubriand indiquera des voies inaperçues; il ne vous y mènera pas; en a-t-il le temps? N'importe, il les montre, il y fait une avancée; puis il retourne à d'autres choses.

L'art dramatique est trop enchevêtré à la société parisienne, et par suite à celle de la France pour qu'il échappât à l'œil d'aigle de M. de Chateaubriand.

De trois tragédies qu'il avait (hélas! dans des temps plus heureux!) quelque velléité de mettre au théâtre, *Astyanax*, *Saint-Louis*, et *Moïse*, ses occupations de polémique, la politique, cette pauvre France enfin constamment sur le bord de l'abîme, ne lui ont laissé les loisirs que d'achever la dernière.

Astyanax devait être dans le *faire* grec, c'est-à-dire simple d'action, religieuse, solennelle, vide d'intrigue, comme l'eussent écrite Euripide, Sophocle; ce qui est bien plus voisin du romantisme que ne veulent le dire messieurs les Quarante.

Saint-Louis devait être le romantisme dans sa verdeur, le romantisme comme le veut la secte, comme l'adorait madame de Staël, comme l'a rêvé Schlgel.

Moïse devait être hébraïsé comme du Jérémie.

Somme toute, cela allait se trouver dans des conditions insolites; et c'est ce dont nous louons M. de Chateaubriand, car c'est à n'y plus tenir, à la rue Richelieu, avec ces coins de panorama, sales, vieux, usés, étroits, de la littérature de Louis XIV, et de la littérature de l'empire.

Moïse, lu au comité du Théâtre-Français, en 1828, fut reçu à l'unanimité. M. Sosthènes de La Rochefaucauld s'humanisa assez pour descendre comme un simple mortel à tous les arrangemens possibles; M. Taylor donna ses soins aux décorations, aux costumes, enfin, M. Halévi, à peine remis du tour de force qu'il venait de faire, en composant à Paris, lui Parisien, sur un sujet français, un opéra italien, *Clary*, se chargea d'écrire la musique des chœurs. L'Académie royale de musique ne voulut pas être en reste: elle songea à peupler les chœurs de ses colonies de Nymphes. Il y avait en outre de préparés des levers de lune, des aspects du Sinaï, un lever de l'aurore, un dénouement en action, la Mer-Rouge, le désert, ses palmiers, ses chameaux, ses tentes noires, ses onagres, ses dromadaires, ses nopals, ses aloës. Tant de pompe,

de spectacle, ces chœurs pleins de voix, d'instrumentation, ces chatoyans décors, et qui plus est, ces vers miroités d'Arabie, de désert, d'Orient, d'hébraïsme, tout cela, nous dit naïvement M. de Chateaubriand, « afin de tenter une diversion en faveur de cette pauvre école classique. » Que dites-vous du secours? Aurait-il été possible après un pareil déploiement d'aller entendre roucouler Phèdre ou Ulysse à la fin d'*Iphigénie?*

Le motif de l'avortement de tant de préparatifs, je ne le conçois pas trop. M. de Chateaubriand nous dit qu'à la première nouvelle de la prochaine représentation de son œuvre, de bienveillantes amitiés et de tout aussi bienveillans anonymes, s'empressèrent de lui écrire de toutes parts; les uns le croyaient un trop grand personnage pour l'exposer aux sifflets; les autres l'avertissaient de prendre garde à gâter sa vie politique, et à interrompre en même temps la carrière de tous les hommes qui marchaient avec lui.

Il retira sa pièce de l'étude. Qui l'y décida? Se croyait-il un trop grand personnage? cet orgueil n'est pas dans son âme. Voltaire, le pape du siècle philosophe, subissait bien les

arrêts des étourdis de la cour prêts à partir en orgie pour les jolies petites maisons. Et Denis de Syracuse lui-même, ne briguait-il pas aux Dionisiaques les applaudissemens athéniens ? L'auteur nous dit que ce furent les avis de la seconde espèce qui le déterminèrent. « Quand je vis que d'autres destinées se croyaient liées à la mienne, je n'hésitai pas à retirer ma pièce : si je fais toujours bon marché de ma personne, je n'exposerai jamais celle de mes voisins. »

Ainsi, ç'aurait été la crainte d'interrompre la vie politique de tous les hommes qui marchaient avec lui qui l'aurait décidé !

Il y a eu des gens qui ont voulu expliquer plus nettement la résolution de l'auteur en répétition. Ces gens-là l'ont devinée dans une lecture de peu d'effet du *Moïse* à l'Abbaye-aux-Bois.

Erreur. Cette lecture n'eut lieu qu'un an après, dans le courant de 1829.

Toujours est-il qu'à cette dernière époque-là, pour la première fois il y eut exhibition publique de cette œuvre... je dis publique, car bien qu'un choix de personnes fût réuni là au nombre d'une soixantaine, cette séance semi-académique eut son sténographe, et son journal

dans la *Revue de Paris.* Ces soixante personnes, soixante notabilités. Aussi, M. de Latouche en était-il émerveillé; vous savez que le siècle n'aime pas l'aristocratie.

« Le lecteur sera M. Lafond de la Comédie-Française, dit M. Henri de Latouche. Honneur à sa complaisance! Le Kain rendait de ces services-là à Voltaire. Le Kain n'avait peut-être pas les mêmes accens que l'héritier de son sceptre.

» Mais le premier acte est achevé, en dépit de mille interruptions admiratives, et de quelques hésitations singulières de l'interprète. Un autre lecteur eût peut-être étudié le manuscrit par condescendance pour ces délicates oreilles, et n'eût pas exposé l'assemblée à quelque ingratitude envers tant d'obligeance. Nous avons cru remarquer que la responsabilité d'un ministre tragique n'est pas tout aussi vaine que celle des autres Excellences. Mais ce qui a été mieux constaté encore au milieu d'une exposition claire et large, d'un style éclatant partout des couleurs bibliques, c'est la singulière modestie du patient, sa résignation évangélique au milieu des épreuves qu'on lui faisait subir. On sentait que l'auteur comprend tout l'héroïsme

des *Martyrs*, et qu'il eût tombé avec grâce dans le cirque de Cymodocée. Si la passion recommence au second acte, ce ne sera pas assez d'une couronne; c'est une palme qu'il faudra lui chercher. »

Elle recommença, et puis à la sollicitation générale, le manuscrit fut rendu aux mains de l'auteur, qui lut avec une voix purement accentuée, et si vibrante de sentiment, que tout le monde en était à l'enthousiasme, quand des inexactides dans le manuscrit mirent l'auteur lui-même en défaut; et lui-même, l'auteur, n'aurait pu sortir de son labyrinthe, si la *Muse de la patrie* qui avait assisté déjà à une lecture, et qui, avec cet amour d'adepte, avait conservé, chéri, choyé dans son cœur les vers du maître, ne les lui eut soufflés.

Troisième incident de cette soirée : Mesdames sourirent d'abord, puis mesdames rougirent, puis elles s'abritèrent de leurs éventails; car, hélas! comment faire avec des peintures aussi voluptueuses que celles du chœur du troisième acte? C'est qu'il y avait là de la Bible un peu trop biblique. On peut se rappeler le livre de la *Sagesse* , attribué à Salomon ; on peut se rappeler dans le livre de la *Sagesse* un

tendre père désireux de préserver son fils des embûches des courtisanes, et qui, dans ce but, cet excellent père! ce digne père! fait un tableau si enivrant, si voluptueux de tout cela, que sans doute son fils, bien muni de ses conseils, en sortant de là courut aux mauvais lieux.

C'est que les mœurs antiques n'admettaient pas nos demi-teintes; nous sommes des prodiges pour les ménagemens de style; nous gazons. Mais M. de Chateaubriand, par trop d'amour pour les couleurs judaïques, n'avait pas gazé.

Oui, M. de Chateaubriand, à la recherche de tout ce qui s'est conservé de la Jérusalem de chair et d'os, de la Jérusalem faible comme une pécheresse, a placé dans un chœur de filles Amalécites qui vont fasciner de désirs les Hébreux et les séduire, ce morceau de la *Sagesse*, j'ose dire, scintillant des allucinations d'une fièvre d'amour.

Mais il est temps d'examiner l'ensemble de cette remarquable composition.

Si l'on veut un drame mouvementé, attachant, plein de surprises, de situations nouvelles, et qui mène à perte d'haleine à la péripétie, on doit être servi à souhait; notre théâtre, surtout notre théâtre contemporain, s'est enrichi

d'une foule de ces pièces; et l'on peut même dire que beaucoup de mélodrames ont ce mérite-là au plus haut degré.

Mais il est un autre drame, drame simple, marchant paisiblement, drame riche de poésie, de diction, pathétique aussi, mais sans imbroglio, mais sans étonnemens, mais sans incidens multipliés; c'est le drame des Grecs. Athènes n'eut pas d'autres pièces, elle s'en contenta; Athènes avait raison. C'est que cette tragédie avait à sa disposition une mélopée, une musique dominante, et non un maigre coup d'archet dans l'entr'acte; elle avait des machines qui épuisaient le trésor du Parthénon, le trésor de la république: de belles machines!

Avec tout cet appareil on peut se passer d'imbroglio pour attacher l'attention.

L'Abbaye-aux-Bois porta son verdict: d'entre ces hommes de lettres, ces compositeurs, peintres, chimistes, d'entre ces femmes satinées, fleuries, ceux qui osèrent avoir une opinion craignirent pour le manque d'action tragique; le succès pouvait en être compromis. Ainsi ils confirmèrent (les méticuleux conseillers!) l'auteur dans sa funeste résolution d'ôter à tout jamais sa pièce du théâtre.

Et pourquoi, je vous le demande, messieurs et mesdames de l'Abbaye-aux-Bois, la tragédie simple des anciens ne nous irait-elle pas à nous aussi, surtout si nous avions l'âme, l'esprit, les yeux prestigieusement ravis de tout le somptueux étalage dramatique de l'Odéon athénien? M. de Chateaubriand avait tout cela de prêt: *Moïse* allait marcher dans des chœurs à grande instrumentation, chantés avec la pleine vie du grand Opéra; puis c'étaient des strophes, des antistrophes; puis tout le luxe des machines; puis de la poésie à pleins débordemens, et de cette poésie orientale, poésie si poétique. Le *Moïse* de la rue Richelieu n'aurait rien eu à envier à l'*Œdipe* des Panathénées; il n'aurait pas ruiné le trésor de Délos, car la copieuse liste civile de Charles X était là, et le public aussi, l'argent à la main.

Ce qui me plaît de M. de Chateaubriand dans cette œuvre qu'on dirait écrite au pied d'un palmier, c'est que, bibliste et voyageur, il a vu les déserts palestins, il a étudié les livres sacrés. De cette double source a jailli une œuvre de théâtre qui serait gâtée par trop d'action: cette complexité nous enlèverait au panorama poétique; et cela pour nous attacher à des faits et gestes,

des déclarations, des secrets, des révélations, des coups de poignard, qui ne sont pas choses extrêmement indispensables. Vienne Atala avec toute l'Amérique sauvage; j'aime mieux cette fidélité de sites qu'une intrigue variée, bien conduite, habile, comme celle des *Incas*. Le roman de Marmontel est amusant; mais Atala!

Qu'est-il besoin d'aller se jeter dans les déserts de l'Yrack, de l'Arabie Pétrée, pour en savoir par cœur et les palmiers, et les citernes, et les points de vue, et les dromadaires? Notre magicien d'un coup de sa baguette vous y transporte; il vous y évoque, ce qui est bien plus, là, dans cette localité, au pied du Sinaï, ces fameux Hébreux de jadis avec leurs idées encore physiques et presque leurs paroles. Le prodige se serait opéré, rue de Richelieu. Messieurs de l'Abbaye-aux-Bois s'y sont opposé d'office; à défaut, reste la lecture de *Moïse*. Je doute, moi, que sans cette lecture on puisse bien comprendre l'*Exode*. Je ferai relier mon *Moïse* avec le *Pentateuque*.

L'intrigue en est simple, comme je l'ai dit: Nadab, fils d'Aaron, s'est épris d'Arzane, reine des Amalécites vaincus. Cette tribu défaite, les femmes captives sont, ainsi que l'attestent mal-

heureusement les mœurs féroces et primitives, condamnées à être égorgées ; tel est le fanatisme de la peuplade victorieuse, Ce n'est point là de la délicatesse racinienne, mais c'est biblique.

. . . . . Par Moïse à mourir condamnées,
Les femmes d'Amalec qui comptaient seize années,
Ou qui du joug d'hymen portèrent le fardeau,
Devaient livrer leur sang au glaive du bourreau.

Arzane ajoute :

. . . Dans un parc formé par d'épineux rameaux,
Nous attendions la mort comme de vils troupeaux.
L'Hébreu vient ; on entend un long cri d'épouvante,
Déjà brillait du fer la lumière mouvante,
Lorsque le fils d'Aaron, que la pitié combat,
Retint le glaive ardent avant qu'il retombât.
Il contemple, attendri, ces femmes éplorées
Qui lui tendaient de loin leurs mains décolorées.

Voilà le désert, et le désert des premiers temps.

Les Hébreux, fatigués des privations du désert, écoutent Nadab. Nadab veut s'arroger l'autorité, et conduire ses frères dans les terres des Amalécites dont il épousera la reine. Nadab est d'autant plus porté à cette résolution, qu'il nous est permis à nous de trouver sage, que Moïse,

monté depuis quarante jours sur le Sinaï, n'a plus reparu ; il est mort.

Caleb, qui voit le peuple ainsi disposé, va parler devant le conseil des vieillards pour l'ancien ordre de choses. Pendant ce temps, gracieuses, légères, dorées du soleil de la solitude, de jeunes Israélites modulent des chants comparables à ceux d'Esther, mais plus chatoyans de figures orientales.

Au second acte, entrevue de Nadab et d'Arzane ; Nadab a fait délivrer les vierges Amalécites. Quel langage enchanteur que celui des desservantes d'Astarté ! les Juifs ne furent-ils pas excusables d'avoir écouté ces Dionées, ces idolâtres ?

ARZANE.

Amalec et Jacob diffèrent de maxime,
Il est vrai ; nous croyons, sans nous en faire un crime,
Qu'aimer est le bonheur, plaire un don précieux,
Et que la volupté nous rapproche des dieux.
Sous des berceaux de fleurs nos heures fortunées
S'envolent mollement l'une à l'autre enchaînées,
Le dieu que nous servons approuve nos désirs :
Dans une île féconde, au doux chant des plaisirs,
La beauté l'enfanta sur les mers de Syrie ;
Il préside en riant aux banquets de la vie.

La déclaration de Nadab à Arzane rappelle un peu trop celle de Phèdre :

Le repos pour jamais s'envola de mon âme ;
Mon esprit s'égara dans des songes de flamme.
Abjurant la grandeur promise à nos neveux,
A l'autel des parfums je n'offrais plus mes vœux ;
Je n'allais plus, lévite innocent et modeste,
Chaque aurore au désert cueillir le pain céleste.
Dans les champs de l'Arabe, et loin des yeux jaloux,
Mon bonheur eût été de me perdre avec vous.

Mais voyez comme bientôt cette réminiscence est noyée dans des flots d'orientalisme :

Pour appui, du dattier empruntant un rameau,
Le jour j'aurais guidé ton paisible chameau ;
Le soir, au bord riant d'une source ignorée,
J'aurais offert la coupe à la bouche altérée,
Et sous la simple tente, oubliant Israël,
Pressé contre mon cœur la nouvelle Rachel.

Tout est arrangé pour le couronnement de Nadab et d'Arzane ; heureux amans ! Alors descend du mont Sinaï, Moïse, le sévère, le majestueux Moïse.

N'importe, point de faiblesse. Nadab n'en lèvera pas moins l'étendard de la révolte : tout Israël est fatigué de ces pérégrinations ; Israël

ne demande pas mieux ; il soupire après un changement. Allez, vierges Amalécites, souples et riantes gazelles du désert, allez exercer le pouvoir de vos charmes sur les Hébreux, aériennes et voluptueuses odalisques! Ici le chœur insidieux, ce chœur qui s'est poétisé de la courtisane du livre de la *Sagesse;* ce chœur, vous savez, si fatal au repos des éventails de l'Abbaye-aux-Bois.

Moïse au troisième acte. Je ne crois pas celui de Michel-Ange plus sublime, plus majestueux! Il entend ces chants, ces danses; Nadab arrive; le prophète lui demande ce que signifient ces chants idolâtres.

NADAB.

Nos captives souvent assises à l'écart,
Aiment à répéter les hymnes de leurs pères.

MOÏSE.

Des captives ici! des femmes étrangères!
Arzane n'a donc pas satisfait au Seigneur?

On doit savoir gré à M. de Chateaubriand de n'avoir pas reculé devant la tâche pénible de nous montrer Moïse dans son fanatisme et sa férocité; Racine ne lui aurait pas fait dire :

Pourquoi n'avez-vous pas tué toutes ces femmes?

Non ; élaguant cela, il eût montré le législateur par les beaux côtés ; mais ce n'aurait plus été que la moitié d'un Moïse : celui de M. de Chateaubriand est vieux de trois mille ans. Non, dit Moïse,

Non, j'affronterai seul les coupables soldats ;
Demeure : ou va plutôt ; car j'entrevois ton crime,
Dans son bercail impur va chercher la victime,
Dont le sang répandu peut encor te sauver.

Départ de Moïse. Arzane vient trouver Nadab ; le danger de la captive redonne une nouvelle vigueur aux conspirateurs :

Je ferai plus, il faut à la fille d'Édom
Un époux revêtu des pompes de Sidon.
Demain, pour égaler l'honneur de ma conquête,
L'huile sainte des rois coulera sur ma tête.
Donnez par votre amour une âme à mes projets,
Et j'abaisse Moïse au rang de mes sujets.

Arzane veut embrasser la religion de Nadab ; il y consent.

Les Lévites arrivent : chants du soir. C'est le psaume traduit en ode par J.-B. Rousseau ; mais le lyrique est vaincu.

Au quatrième acte, Moïse indigné des abju-

rations de son peuple. Ses hauts desseins politiques, il les laisse entrevoir dans sa réponse à Dathan, qui lui a dit :

Et pourquoi donc ce Dieu si prodigue en bienfaits
Égara-t-il nos pas au désert où nous sommes ?

MOÏSE.

Pour t'enseigner les maux et les vertus des hommes,
Pour former aux combats nos faibles légions,
Dans le mâle berceau de l'aigle et des lions.
Toi qui jusqu'au Très-Haut veux porter ton délire,
T'assieds-tu près de lui dans le céleste empire ?
Vis-tu le Créateur dans ses premiers momens
De ce vaste univers creuser les fondemens,
Des vents et des saisons rassurer la richesse,
Et jusque dans les flots promener sa sagesse ?

Un Lévite vient annoncer la révolte de Nadab et des tribus. Il y marche. Aaron a une entrevue avec son fils Nadab ; le père est sur le point de le ramener au devoir ; mais Arzane arrive, Arzane le regagne à elle, scène des mieux conduites, toute palpitante.

Mais le cinquième acte est le plus riche. Voilà Arzane sur un char ; les onze tribus insurgées l'entourent de leurs étendards. Triomphe, Nadab ! triomphe ! va sacrifier à Moloch ! Moïse se présente ; c'est le grand homme, l'homme au

puissant ascendant, et les rebelles sont soumis. Nadab se perdra avec Arzane; mais celle-ci lui déclare, bien gratuitement, il est vrai, qu'elle ne l'a jamais aimé. On la mène à la mort. La foudre extermine Nadab. Moïse se dessine au dénouement dans toute sa grandeur, son langage toujours beau, élevé, et tel qu'il le faut à ce grand politique dont les lois existent encore après celles de Solon, de Minos, de Numa, de Justinien : son langage se sublimise encore à la fin.

Si dans cette œuvre qui se distingue particulièrement par son coloris, son style et sa vérité, il faut chercher quelque chose à redire, nous ne pourrons signaler que cette faute de langue :

> Quel parti qu'alors vous vouliez prendre,

Quant au passage suivant d'Arzane :

> Nous voyons triompher les ignobles drapeaux
> Du gendre vagabond d'un pâtre de chameaux,

il est faux. Jamais, dans les temps patriarcaux, jamais une reine n'a tenu à infamie la condition de pasteur. Être berger, c'était tout ausi naturel qu'aujourd'hui d'être diplomate, écrivain. La phrase est moderne. Ce léger contre-sens est

le seul à faire tache là où tout est vrai jusqu'au mot *drapeaux*, si faussement employé, ainsi que celui de *lauriers* par nos tragiques à propos de Troie. Les Pélasges homériques n'avaient point de drapeaux, et le laurier n'est devenu symbole de la victoire que sous les empereurs romains. Mais les tribus israélites avaient réellement leurs drapeaux, dont on voit décrits les emblèmes dans l'*Exode*.

CHAPITRE XLIX.

Révolution de 1830. — M. de Chateaubriand chez madame Récamier, à Dieppe. — Il accourt à Paris. — Il est reconnu par le peuple et porté en triomphe. — Son dévouement aux Bourbons aînés. — Il refuse son serment de pair de France. — Sa démission. — Départ pour la Suisse.

To be or not to be.

SHAKSPEARE.

—

On a beaucoup festoyé notre jolie petite révolution, plus même, proportion gardée, que l'autre; car dans l'autre toute affairée, toute clubiste, toute portée aux frontières et à la Vendée, on avait bien autre chose à faire que de tailler la plume et mettre du noir sur du blanc. Mais celle-ci, expéditive et prompte, nous a vite rendus à nos douces habitudes de paperasses,

d'impressions, de brochures; c'était comme les héros du Camoëns :

N' huą maõ a špada e n' outra a pena.

1830 fut cependant une complète duperie. Pourquoi aussi faire accroire au peuple qu'on l'estime, le prise, le chérit, l'honore, quand le siècle est aristocratique, libéral, financier, avocat, industriel surtout, et industriel à mécaniques, à machines? Un prince aux inclinations bourgeoises, type de ce siècle de marchandises et d'affaires, a eu la bonté de sourire d'approbation à l'*Ecce homo* de M. Dupin; et on l'a rendu responsable du mécompte! Pourquoi aussi s'affriander d'une couronne? le dernier bourgeois n'en voudrait pas, bien qu'une couronne soit aussi une bonne affaire.

Et Charles X! Charles X, après le malheur d'avoir licéncié la garde nationale, qui, avec son imperturbable sang-froid, se serait, par amour de l'ordre, présentée aux projectiles d'abord innocens du peuple, avait eu la sottise de lancer ses fatales ordonnances, et même en envoyant au camp de Saint-Omer faire des évolutions les troupes qu'il aurait dû rassembler autour du

cratère. Les Français pardonnent les coups d'état, il y en a mille exemples, mais aussi ces Français s'indignent contre un despote qui sait mal s'y prendre ; cette légitime indignation va jusqu'à la fureur, au régicide, quand il y a possibilité.

Les fortes têtes n'avaient que de sinistres augures, surtout celles dont l'administration-Polignac n'avait pas voulu ; les autres faisaient contre fortune bon cœur ; les autres allaient prendre les bains de mer.

Ainsi faisait M. de Chateaubriand. Une dame aimable, qui sous cette restauration parlassière et paperassière, et lourde, et affairée de minuties, et guindée sur des vétilles, avait conservé quelque chose de la société littéraire, de l'amabilité lettrée de l'empire, de l'empire reflet assez terne, assez décoloré, sous ce rapport de l'ancien régime, madame Recamier, était à Dieppe.

M. de Chateaubriand y arriva le 26 au matin. L'auteur de *la Monarchie suivant la Charte* y apprit bientôt les évènemens. La rapidité, la magie, je dirai, de ces évènemens, ce changement de décorations au coup de baguette, la rechute des Stuart français pour qui il avait usé sa vie, sa gloire, l'agitèrent, le consternèrent.

Son poste n'était pas à Dieppe dans une catastrophe de la dynastie ; il vit cela, et revint dans Paris... *Quantum mutatus ab illo!*

Enjambant des barricades, coudoyant des convois mortuaires, s'indignant et des *écornifleurs de gloire*, et de la tribune qui regorgeait de Cicérons pour faire un roi, et du pâle et peureux faubourg Saint-Germain qui en laissait défaire trois, s'électrisant de ce drapeau tricolore ressuscité sur le Louvre criblé, sur l'Institut criblé, M. de Chateaubriand vint en Épiménide demander au *Journal des Débats* ce qui s'était donc passé ; il était attristé, il était ému, il était indigné, il était émerveillé ; c'est que tout ce qui est prestigieux vibre en longs accords dans cette âme haute et retentissante.

« Par quelle fatalité, s'écriait-il, ne me suis-je trouvé ni à la cour ni parmi le peuple, pendant les trois jours ! »

Il ne se flattait pas à tort peut-être d'une prépondérance morale sur la cour et le peuple. Les Bourbons s'agenouillaient à Saint-Cloud et à Rambouillet devant toutes les illustrations, tremblans qu'ils étaient ; car les illustrations ont beaucoup d'empire sur les masses ; et le peuple, qui ne veut que des guides, qui s'entortille dans

son incapacité, le peuple se rallie autour d'une notabilité avec empressement, surtout quand il y a auréole. En effet, au sortir du *Journal des Débats*, M. de Chateaubriand fut reconnu. Il y avait là quelques élèves des écoles; on était aux jours d'expansion, de joie, de déploiement libre, naïf, des émotions : l'avenir s'offrait si beau! les rêves des jeunes et inexpérimentées imaginations se déroulaient si riches, si suaves! Aussi le premier sentiment de ces jeunes gens fut l'admiration; ils prirent le grand homme sous le bras; puis des cris d'enthousiasme, des *Vive M. de Chateaubriand!* ils fendent la foule; des salutations répondent aux salutations : c'est une ovation, c'est un triomphe; les chapeaux se lèvent, les acclamations partent, et le noble écrivain est reconduit ainsi de transports en transports.

Lui se disait : « Vive M. de Chateaubriand sur les débris de la monarchie! »

« C'est l'heure illustre de ma vie, a-t-il dit plus tard à Béranger; aussi, ce peuple, je le servirai toujours. »

Mais sa conduite lui était tracée par la ligne de ses devoirs de royaliste et de pair. « La famille royale a douté de mon dévouement, disait-il

dans les causeries de l'amitié, c'est dans le malheur que je dois lui en donner de nouvelles preuves. »

Et puis, d'ailleurs, il y avait si long-temps que M. le vicomte ne s'était pas donné à cœur joie de sa passion instinctive; sa verve s'était engourdie à Rome, dans le *dolce far niente* d'une légation presque toujours désoccupée; après était avenu M. de Polignac au trône du conseil; mais l'opposition n'avait pu jaillir de la plume de M. de Chateaubriand avec verdeur, avec sève, avec cette causticité qui caractérise, qui vivifie, morbleu! ce genre d'hostilités verbeuses. Que voulez-vous? ses anciens amis remplissaient tous les postes; le *Conservateur* personnifié apparaissait devant lui à mesure qu'il se mettait en posture de décocher ses traits; tout ce que les conciliabules du royalisme, ce que la chambre introuvable avaient offert d'amitiés chaleureuses, de fougueuses admirations à notre écrivain, florissait, prospérait, se prélassait dans ce ministère. Aussi M. de Chateaubriand sentit-il mollir son ardeur belliqueuse dans les années 1829 et 30; il fit de l'opposition, mais par habitude.

Enfin la lice s'ouvre belle de dangers, de jérémiades, de rancunes, de lamentations; elle

s'ouvre. La branche aînée est déchue, le Palais-Royal empiète sur le château de Tuileries; alors M. de Chateaubriand se dessine, il se déploie; enfin c'est l'archange foudroyé qui jette autour de lui ses regards, et se promet de guerroyer encore.

Cette fois-ci du moins il est bien sur son terrain; son rôle actuel concorde à son ancien rôle, à ce vieux rôle joué sous la république et l'empire. Seul il sera sublime, seul, après le peuple; car ce peuple qui l'a porté en triomphe, il l'admire, il ne saurait s'empêcher d'acclamer à ses victoires du Louvre, des Tuileries; mais lui aussi son sublime va commencer.

Le doctrinarisme s'empare de la France, les départemens se ruent à la curée sur Paris; le prétendu patriotisme veut sa récompense, c'est-à-dire une place. Le napoléonisme arrive botté, éperonné, avec le rapport de ses molestations en 1815 et 16; il veut être réintégré. Le népotisme s'en mêle, même le sigisbéisme. Nos jeunes gens rosés, frisés, corsés, vont faire les beaux aux soirées des doctrinaires. Des tombes du directoire, du consulat, une infinité de momies s'exhument toutes plus ardentes, toutes plus empressées. Des préfectures! des siéges au con-

seil d'état! des ambassades! l'un cite Valmy pour se faire apostiller, l'autre argüe de Marengo, celui-ci d'une blessure de la machine infernale, celui-là du premier baiser donné à la botte de Napoléon au retour de l'île d'Elbe; tout cela veut rentrer à la chambre des pairs, à l'Académie, aux ponts-et-chaussées. Mais, comme cela arrivera toujours, les intrigans seuls de Paris furent bien partagés.

On ne saura jamais, si l'on n'a été à Paris à la suite de la grande semaine, combien la France, telle que nous l'a faite Napoléon, se montra basse, cupide, amoureuse d'argent, de places, besoigneuse, solliciteuse, importune.

C'est au milieu de cette atmosphère d'ambitions, dans ce chamaillis de cupidités, que M. de Chateaubriand fit de la fidélité désintéressée. Il s'agissait de statuer à la chambre des pairs sur la vacance du trône; il refusa son vote au lieutenant-général du royaume; il s'élimina de la chambre des pairs; il se priva, lui pauvre, lui dépensier, lui sans ressources, de la pension de pair de France, et cela pour un pauvre petit serment qu'on lui demandait, quand tout le monde se montrait si prodigue de cette monnaie courante que l'on n'y ajoutait plus aucune valeur.

« Je reconnais, disait-il, au malheur toutes les sortes de puissance, excepté celle de me délier de mes sermens de fidélité. Je dois aussi rendre ma vie uniforme ; après tout ce que j'ai fait, dit et écrit pour les Bourbons, je serais le dernier des misérables si je les reniais au moment où pour la troisième et dernière fois ils s'acheminent vers l'exil. »

Et tandis que toutes les mains s'alongent pour demander, que tous les coureurs de salons ministériels s'enfouissent sous une énorme cocarde, dans ce tracas, dans ces courses haletantes, il y a plaisir à entendre la voix pure et paisible de M. de Chateaubriand. Il écrivait alors cette lettre que nous avons sous les yeux :

« MONSIEUR,

» Mon refus de prêter serment est du 7 août 1830, jour où je votai à la chambre des pairs contre la déclaration de la chambre des députés. Le 10 du même mois j'eus l'honneur d'écrire à M. le baron Pasquier que je renonçais à ma pension de pair comme à l'exercice de ma pairie. M. le président me répondit qu'il fallait m'adresser à M. le ministre des finances, ce que je fis en envoyant copie de mes deux lettres à

M. le marquis de Sémonville. Ainsi je n'ai rien coûté à l'État depuis que j'ai cessé de le servir. Je ne jouissais, d'ailleurs, à l'époque de la révolution de juillet, d'aucune autre pension, ni à titre de ministre d'état, ni à titre d'ancien ministre à portefeuille, ni à titre d'ancien ambassadeur, bien que je fusse absolument sans fortune. Toutes les fois que j'ai été frappé, ou que je me suis dépouillé de mes emplois pour la cause des libertés publiques, les lettres seules se sont chargées de me nourrir.

» J'aurais bien désiré, monsieur, me débarrasser aussi des 900 et quelques francs attachés à mon fauteuil académique; mais on m'a assuré qu'on ne donnait point sa démission de membre de l'Académie, et que si je ne faisais pas toucher la somme susdite, elle resterait toujours en mon nom et à mon compte dans le budget de l'Institut. Je supplie MM. les ministres de venir à mon secours, en me retirant cet argent qui m'est extrêmement désagréable : c'est la seule faveur que je sollicite et que j'accepterai du gouvernement.

» J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc.,

» CHATEAUBRIAND.

Cet homme avide de solitude dans son jeune âge, qui parle à la solitude son amie, son amante, qui l'adore à Combourg, qui va en chercher une autre (l'inconstant! le volage!), une autre plus parée, plus majestueuse, plus belle, mais plus belle de grandes beautés, de ces beautés qui ne s'affadissent jamais jusqu'au joli, qui va la chercher dans le Canada; cet homme qui palpite au Caire quand un des Mamelouks français parle du charme indicible du désert; cet homme enfin, dans l'arrière-saison, va revenir à ses inclinations chéries de jadis: il ira s'endormir dans l'isolement. Sa gloire lui conseille la solitude; il s'y refuse, il aime mieux dépenser ses années dans les tripotages de ministère. L'étude, elle aussi, l'appelle à part; à la bonne heure! mais les portefeuilles? qui sait ce que pourraient devenir les portefeuilles s'il s'absentait? Il faut absolument qu'il ait l'œil dessus.

Enfin, la restauration s'en était allée avec sa gentilhommerie et ses évêques; M. de Chateaubriand s'est retrouvé lui-même, il s'est retrouvé grand, sublime, il a refusé son serment à Philippe. Le pauvre homme! il l'a dit lui-même: il est des gens qui, après avoir prêté serment à

la république une et indivisible, à la république en cinq personnes, en trois consuls, à l'empire, à la restauration, ont encore quelque chose à prêter à Louis-Philippe ; pour lui, il n'est pas si riche.

En conséquence le voilà libre, en dehors de la tourmente ; il peut se dire enfin :

> Heureux qui, retiré dans le temple des sages,
> Voit en paix sous ses pieds se former les orages !

A présent, que les ministères se dissolvent, se reconstruisent ; que le conseil d'état, ce Prothée en habit habillé, se diversifie, meure, renaisse, remeure pour reparaître avec une figure plébéienne, aristocratique, banquière, avocate, peu lui importe ; il le dit, il n'est plus qu'un ilote à Sparte.

Il va donc partir, il part. Où va-t-il ?

« Du lieu où je vous écris j'aperçois la maison de campagne qu'habita lord Byron, et les toits du château de madame de Staël : où est le barde de *Child-Harold ?* où est l'auteur de *Corinne ?* »

Il fallait la montagneuse Suisse au chantre d'*Atala*, le lac de Genève.

Mais il rentre dans l'arène de la polémique,

en s'écriant : « Une proposition faite à la chambre des députés est venue changer ma résolution. Je serai compris des gens de cœur. A peine délivré d'un long et rude travail, il m'en coûte de troubler le dernier moment qui me reste à passer dans ma patrie ; mais c'est une affaire d'honneur, je ne puis l'éviter. »

Il n'avait pu tarder plus long-temps à venir faire sa *réponse à l'interpellation de quelques journaux sur son refus de servir le nouveau gouvernement.*

Cette brochure, qu'il intitula *De la Restauration et de la Monarchie élective*, fit, comme tous ses écrits, une sensation profonde ; c'est que les *vérités vraies*, qui sont si rares par le temps qui court, foisonnent là-dedans ; c'est que l'auteur enfin délie la pensée du fond de l'âme.

Que veut-il donc ?

« Un congrès national, réuni pour examiner ce qu'il y avait à faire, aurait été préférable, suivant lui, à un gouvernement improvisé de ville en ville pour trente-trois millions d'hommes, avec le passage d'une diligence surmontée d'un drapeau. »

Cependant cette brochure alla remuer toutes les consciences ; de Marseille à Dunkerque on

la lut avec avidité. C'est que l'intronisation d'une nouvelle dynastie n'est pas chose facile ; il faut du temps pour la consolider ; avant d'y arriver il y a bien des ébranlemens, des luttes, des mécomptes. L'écrit de M. de Chateaubriand résuma tous ces mécontentemens sourds, sa plume formula avec vivacité cette pensée publique ; de là l'acclamation de tous.

Cependant il nous avait promis son grand travail historique, ses *Études*.

Elles étaient imprimées depuis quelque temps ; elles parurent alors.

CHAPITRE L.

Les *Études historiques.* — La préface. — Revue des diverses écoles historiques. — M. de Barante et l'école descriptive. — MM. Thiers et Mignet, et l'école fataliste. — Systèmes de l'historiographie allemande. — Herder, Niebuhr. — Vico en Italie. — Lingard en Angleterre. — Historiens contemporains, Villemain, Daunou, Dulaure, Salvandy, Michaud, Carrel, Capefigue, etc.

Vires acquirit eundo.
VIRGILE.

—

C'est dommage que la politique vienne tout révolutionner. Les *Études historiques*, ce beau monument dressé par les mains les plus habiles en l'honneur de l'ère moderne, dressé du moins en projet! elles avortent, inachevées, ou finies au hasard avec les matériaux amassés d'avance. Immense péristyle à colonnes ioniennes, qui

mène à des décombres! portique aux formes les plus harmonieuses et les plus imposantes, qui introduit à des assises interrompues, à des socles désenchantés!

O politique! ô politique!

Savez-vous le charme qu'elle répand sur l'imagination de M. de Chateaubriand? écoutez-le:

« Je ne voudrais pas, pour ce qui me reste à vivre, recommencer les dix-huit mois qui viennent de s'écouler. On n'aura jamais une idée de la violence que je me suis faite; j'ai été forcé d'abstraire mon esprit dix, douze ou quinze heures par jour, de ce qui se passait autour de moi, pour me livrer puérilement à la composition d'un ouvrage dont personne ne parcourra une ligne. »

Mais vraiment, c'est à n'y pas tenir, quand on l'entend après s'écrier avec la résignation d'une victime:

« Quand une société se compose et se décompose, quand il y va de l'existence de chacun et de tous, quand on n'est pas sûr d'un avenir, d'une heure, qui se soucie de ce que fait, dit et pense son voisin?... Il s'agit bien du naufrage de l'ancien monde, lorsque nous nous trouvons engagés dans le naufrage du monde moderne? »

Dans mon fanatisme pour un si beau génie, je ne puis maîtriser mon indignation : hé ! qui songe à vous ravir l'avenir, qui menace votre vie ? Vous n'êtes pas sûr d'une heure ! croyez que s'il était possible d'ajouter à votre vie, ce peuple que vous avez l'air de craindre, se cotiserait de jours pour vous ; moi, je souscrirais pour un lustre.

Non, non, le monde moderne ne fait pas naufrage. Vous êtes bien bon de donner seulement une pensée à ce qui se passe : branche cadette ou branche aînée, la France n'en verra pas moins le bout du siècle, en dansant, politiquant, festinant, demandant la parole, allant aux voix, et se couvrant de son chapeau pour aller dîner : monsieur le vicomte, faites-en autant.

Que de recherches ! que de connaissances ! Toute la parole écrite par les siècles est là indiquée, classique, moderne, russe, scandinave, anglaise, italienne, arabe, moyen-âge, Amérique, dix-huitième siècle. M. de Chateaubriand, lui, le contemporain du monde ancien et du monde régénéré, lui qui tutoie tous les temps, qui touche la main à Hérodote comme à Ulphilas ; à Raynouard, l'exhumateur des troubadours, comme à Snorre Sturleson, le conservateur des skaldes ; à Nestor, le plus vieil

annaliste russe, comme à Karamsine; M. de Chateaubriand, lui, l'ami de Mariana ainsi que de Marini, de Guiciardini comme des laborieux bénédictins de Saint-Maur et de Saint-Vannes; lui qui a lu jusqu'aux Résumés de M. Lecointe, nous fait étalage de sa science pour en refermer le trésor à moitié course. Quand on a tant d'acquis, c'est manquer à la postérité, à sa nation, que de ne mener l'ère moderne qu'à la chute de l'empire romain. Ce grand travail devait aboutir à la révolution de 1830, ou du moins à celle de 89 si l'auteur ne se sentait pas assez d'impartialité pour traverser le volcan de la Convention et la tonnante mêlée de l'empire.

Cette préface est, en outre, un précieux aperçu des diverses écoles historiques.

L'*École descriptive*. M. de Barante l'a inventée; MM. Amédée et Augustin Thierry en sont les notabilités. Cette histoire «doit être écrite sans réflexions; elle doit consister dans le simple narré des évènemens, et dans la peinture des mœurs; elle doit présenter un tableau naïf, varié, rempli d'épisodes, laissant chaque lecteur, selon la nature de son esprit, libre de tirer les conséquences des principes.»

Mais retournant la médaille: «Si, dit-il, nous

prenons pour règle ce que nous croyons de la liberté, de l'égalité, de la religion, de tous les principes politiques, nous appliquons cette règle à l'ancien ordre de choses, nous faussons la vérité. Rien n'était si mal que nous le pensons; le prêtre, le noble, le bourgeois, le vassal, avaient d'autres notions du juste et de l'injuste que les nôtres. »

L'*École fataliste.* « Il faut raconter les faits généraux en supprimant une partie des détails, substituer l'histoire de l'espèce à celle de l'individu, rester impassible devant le vice et la vertu comme devant les catastrophes les plus tragiques... » Il dit autre part : « Ce système, qui bannit l'individu pour ne s'occuper que de l'espèce, tombe dans l'excès opposé au système de l'école descriptive. »

L'Allemagne et l'Italie ont leurs systèmes à elles. L'Allemagne, l'abstraite, l'idéologue Allemagne, que je hais, moi Méridional, moi homme de vie extérieure, parce qu'elle idéalise tout, parce qu'elle abonde en poètes incompréhensibles, fatigans, métaphysiciens, parce que son Klopstock chante sans vous rien dire, parce que son Gœthe ne nous va pas, ne peut pas nous aller, lui le soleil de la littérature de son pays;

l'Allemagne a deux écoles, deux partis, le parti philosophique-historique, et le parti historique.

Le chef du premier système, M. Hegel, prétend que l'âme universelle se manifeste dans l'humanité de quatre manières .. Détailler, rendre palpables ces abstractions, ce serait vouloir faire comprendre le poète Muller, qui vous fait tout un poème sans pouvoir vous apprendre sur quoi.

Le parti historique allemand daigne s'humaniser. Niebuhr dont l'histoire romaine prolonge son retentissement élogieux par-delà le Rhin, ne veut que les faits; mais ces faits, il les détruit, les recompose à son gré. Les Quirites ne sont plus dans Rome; il rebâtit le passé, il dresse, à force de sagacité, une histoire qui s'appliquerait tout aussi bien à une nation du Thibet.

Au reste, toute l'historiographie germanique n'est que les corollaires de la *scienza nuova* de Vico, de ce Napolitain en grande vénération aujourd'hui à Heidelberg, à Berlin, à Francfort, à Dresde, villes d'universités; tout ce que la spéculation allemande est allée chercher au fond des réflexions, on l'a retrouvé formulé déjà par Vico. Idéologie pour idéologie, celle de l'Italien du moins prend par l'imagination. A l'exhu-

mation de ce livre, Olfrid Muller a nié l'avoir connu, Niebuhr s'est confessé de bonne foi.

Tout le passé y est dépersonnifié : Hercule, Hermès, Orphée, Ésope, Romulus et bien d'autres, n'ont pas existé ; ce sont des créations convenues, débattues, arrêtées, acceptées. Ses élèves vont plus loin : Niebuhr ne veut presque rien des sept rois de Rome ; M. Lherminier a destitué de l'histoire Lycurgue, Lucrèce, Brutus même, je crois.

Vico, Herder, Niebuhr, se sont affilié, en France, un esprit qui les résume tous dans sa *Palingénésie sociale*. Il puise, M. de Balanche, dans la psychologie pour expliquer les faits humains, et par induction il recompose les âges ignorés ; son grand talent, c'est de relier à cet antropomorphisme historique les évènemens épars, démembrés dans les théogonies, les légendes de l'Orient, de la Grèce et de Rome. Cela a dû certainement captiver, dans la *Revue de Paris*, les intelligences assez fortes pour le suivre à travers les nuages de sa savante pensée.

L'Angleterre n'est pas aussi riche en systèmes que nous et les pays d'outre-Rhin. L'aristocratie y est toute-puissante ; c'est à peine si Lingard a osé dire, au grand scandale des Torys et des

Wighs eux-mêmes, que Charles I[er] avait été justement décapité, mais toutefois avec un défaut de formes.

M. de Chateaubriand, que nous avons vu si familier avec tout ce que les nations vieilles et nouvelles ont d'historiens, de chroniqueurs, de légendaires, maintenant aborde sa contemporanéité.

Voyons-en les notabilités.

D'abord, M. Villemain : *Histoire de Cromwell*, et, en portefeuille, une *Vie de Grégoire VII*. « Le public, dit la préface des *Études historiques*, peut espérer un des meilleurs ouvrages historiques qui aient paru depuis long-temps. »

Puis, M. Daunou, dont chaque phrase est une date ou un évènement.

M. de Saint-Martin, qui, par la linguistique, est arrivé à l'*Histoire arménienne*; M. de Bonald, M. Dulaure, M. Lacretelle, Lemontey, ont écrit avant la restauration, lice tranquille ouverte aux joûtes des systèmes, aux créations spéculatives. Madame de Staël, dans ses *Considérations sur les évènemens de la Révolution française*, « a donné une idée de ce qu'elle aurait pu, si elle eût appliqué son esprit à l'histoire. »

L'*Histoire des Croisades*. « M. Michaud s'est

placé dans son histoire; il est allé, dernier croisé, à ce tombeau où je croyais avoir déposé pour toujours mon bâton de pèlerin. »

L'historien de Sobieski de Pologne, M. de Salvandy, trop absorbé dans la politique, a prouvé que ce siècle avec un peu moins de mouvement, de drame, d'antagonisme, avait du style comme en avait la monarchie de Louis XIV, et plus d'observation.

M. de Chateaubriand ne classe pas M. Capefigue, « l'un de ces jeunes savans qui n'écrivent qu'après avoir lu, » dans l'école descriptive. C'est cependant un coloriste à la manière de M. de Barante; si la diplomatie ravit le chef à l'étude, son élève ne s'use pas dans le journalisme; son *Histoire des institutions du moyen-âge* est digne de son *Histoire de Philippe-Auguste.*

Quant à l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre* de M. Carrel, « on y trouve une manière ferme, une allure décidée, quelque chose de franc, de courageux dans le style, des observations écrites à la lueur du feu du bivouac et des étoiles d'un ciel ennemi, entre le combat du soir et celui qui recommencera à la diane. » Ainsi écrivait Xénophon. « On sent dans M. Carrel, ajoute-t-il, une opinion fixe qui ne l'em-

pêche pas de comprendre l'opinion qu'il n'a pas, et d'être juste envers tous. »

L'auteur ne dit pas grand'chose de l'école descriptive. MM. Thierry, Guizot, Sismondi, relèvent à ses yeux de M. de Barante; il combat de préférence une assertion hasardée par M. de Sismondi, celle d'une *seconde invasion de France*, qui serait devenue la cause de l'intronisation de la seconde race.

Quant au fatalisme appliqué à l'histoire, MM. Mignet et Thiers en sont responsables. M. de Chateaubriand fait le plus grand cas du vif tableau de M. Mignet; là, d'heureuses, de profondes maximes gouvernementales, des portraits vigoureux, tracés de main de maître. Même mérite chez M. Thiers; mais sa composition est plus large; c'est une vaste toile comme l'*Entrée de Henri IV*, à grand nombre de personnages tous portraits.

Mais M. Thiers a émis sur la Convention des idées neuves pour l'époque, lui fataliste et, par conséquent admirateur de l'ensemble des résultats, sans faire peser sur les hommes, instrumens du destin, cette virulente haine de Tacite. M. de Chateaubriand s'en inquiète; de là une

éloquente sortie contre la révolution française et ses apologistes.

« Il me reste, dit-il avec une aimable naïveté à la fin de sa préface, à remercier les personnes qui m'ont éclairé de leurs travaux ou de leurs conseils ; » et il distribue ses remercîmens.

CHAPITRE LI.

Coup d'œil sur les *Études historiques*. — L'empire romain. — La monarchie française.

. . . Genius high, and lore profound,
And all the reasoning powers divine.

« Génie élevé, science profonde, et toutes les ressources d'une éloquence divine. »

WALTER SCOTT.

—

J'aime l'histoire grecque, riante, parée, légère, mais croyante, mais naïve; c'est une belle Athénienne, Aspasie, si vous voulez, rossignol pour l'éloquence, belle d'un langage habituellement harmonieux de mélopée, belle de sa robe de pourpre soigneusement arrêtée à sa ceinture; c'est Aspasie recherchée de Socrate et de Périclès, et qui raconte. L'histoire grecque croit à son propre récit. Point d'aridité méta-

physique, financière; elle ne vous dira pas les ressources d'un état, ni la gabelle, ni les fabriques; mais le côté poétique de l'humanité, les merveilles des villes, les curiosités des arts, les batailles, les retraites, les campemens.

Résignons-nous, les modernes veulent systématiser l'histoire. M. de Chateaubriand ne s'accommode pas des théories établies, il en fait une; il encadrera là-dedans les faits de la génération européenne : son système, à lui, c'est une trinité historique de vérités, la vérité philosophique, la vérité politique, la vérité religieuse; mais, comme on s'y attend bien, cette dernière plane sur tout. Les *Études historiques* seront une épopée aussi raisonnée que possible en l'honneur du christianisme.

Les *Études historiques* mènent de front les affaires des maîtres du monde et celles de la secte, obscure encore, qui les dépossèdera du Capitole.

Pour ce qui est des Césars, jamais portraits plus savamment tracés que ceux de Jules-César, d'Auguste, de Tibère.

Vient une statistique de l'empire; c'est un tableau frappant, concis, précis, fort, un tableau fruit de compilations réduites à leur plus

pure essence, et du dépouillement de Suétone, de Tacite, de Juste-Lipse, de Dion, de tout ce qu'on a écrit de l'empire au temps de l'empire. Alors, quand l'esprit est hautement affecté et de ces trois escadres de Ravennes, de Fréjus, de Misène, qui, rapides, légères comme la flèche, gardaient l'Italie, Néréide voluptueuse, débauchée dans son palais de cristal; et de ces trois cent soixante-quinze mille hommes qui suffisaient à la garde de ces vastes limites qui couraient à lointaine distance autour de la Méditerranée; alors, dis-je, l'étable du Messie; après, Tacite, saint Marc et saint Matthieu.

Il y a un vaste champ historique à parcourir aujourd'hui. L'histoire reste toujours à écrire, à moins qu'une langue ne meure. L'histoire crédule de Rollin, puis l'histoire philosophique de Voltaire; ce ne sont pas là des écoles, non; mais c'est l'esprit humain qui, dans ses phases diverses, applique les évènemens à des réflexions nouvelles. Aujourd'hui le monde a un immense savoir; il a des études positives, des secours inconnus aux époques précédentes; l'esprit humain voyage beaucoup; il voit l'Inde, il explore l'Égypte, il apprend le thibétain, le chinois le samskrit. De tout cela résultent des modi-

fications nouvelles dans la pensée humaine.

Qu'aurait fait un homme dégagé d'apostoliques andécédens, libre, complètement libre?

Il y avait à écrire un premier siècle fort de choses! voici : Jésus-Christ a-t-il existé ou non?

D'imposantes autorités en nient l'existence même humaine : Volney, Dupuis, et..... il faut bien le dire, et Chateaubriand. Nous avons cité quelques passages de son *Essai historique* qui nous ont plus dépersuadé que la dialectique de Dupuis.

Pour ou contre, n'importe, il avait à rechercher la cause du silence absolu des Romains contemporains sur cette vie ; pourquoi, au bruit des morts ressuscités en Judée, l'empereur ne l'avait pas appelé à Rome, Claude surtout si attaché à la vie? pourquoi les évangélistes eux-mêmes différaient sur son compte? pourquoi seul saint Jean le déifia? pourquoi tant de synodes eurent à rapiécer cette biographie, à la coordonner, supprimant une multitude d'évangiles contradictoires?

Une fois l'hypothèse raffermie, restait à consulter le code mosaïque. Les Pharisiens restèrent-ils dans la légalité en condamnant Jésus-Christ à mort? M. Salvador a dernièrement

soulevé cette question ; alors M. Dupin s'est constitué l'avocat de la partie mise en cause. Le premier voit en Jésus de Nazareth un perturbateur passible de la rigueur des lois humaines ; son adversaire argue du texte même des lois alors existantes. Ce procès était du domaine de notre historie n.

Puis il venait dans Rome. Après la topographie de l'empire et l'énumération de ses ressources, de ses forces militaires, après les esquisses des chefs de cet état, il y avait d'éloquentes pages à écrire ; des pages neuvement pensées, loin de la partialité des Annales de Tacite. Il fallait examiner de haut les affaires romaines ; recueillir les dépositions des témoins à charge, celles des autres, consulter l'indifférent Suétone, et de ce faisceau de lumières s'éclairant, marcher à de nouvelles vérités.

Mais qu'est-ce donc que cette liberté romaine que pleurent les regrets patriciens sous l'empire? Permis d'être leur écho sous Louis XIV, du temps de Rollin, de Bossuet ; car alors la nation c'était l'aristocratie. Mais la révolution a laissé des traces indélébiles. Nous nous mettons, nous, à la place des Romains sous la république ; et si nous avons quelque dégagement dans la con-

préhension, nous cherchons en vain les droits, les prérogatives d'indépendance plébéienne. Tout aux familles consulaires; ces familles consulaires tuent les Gracques; Marius fuit dans un marais leurs piques; Catilina meurt sous leurs calomnies et leur éloquence; tous les démagogues expient leur opposition à l'omnipotence patricienne.

Mais à mesure que la civilisation romaine se répandait, chacun connut mieux ses droits, connaissance qui fit les guerres de Marius et de Sylla, de César et de Pompée. Enfin le peuple personnifié dans l'empereur, triompha du sénat.

Les chefs de l'empire se firent un constant plaisir d'humilier l'influence des consulaires. Néron, s'il brûla Rome, n'en brûla que le faubourg Saint-Germain.

Si les nobles avaient tant à dire contre les empereurs, c'est que, sortis du peuple, ceux-ci en avaient les goûts physiques, les mœurs incivilisées. Quant aux excès qu'on leur reproche, il faut se reporter dans la Rome du temps: Ovide, Properce, Catulle, Virgile lui-même le chantre du *formosum Corydon*, ne nous donnent-ils pas des indications précises de leurs manières d'embellir la vie? Sous la république; mais sous la

république opulente, mêmes excès de table, même alliage de turpitude à la volupté. Les crimes eux-mêmes, chez un peuple accoutumé à se presser aux cirques, à battre des mains aux trépas des gladiateurs, à refuser par ses sifflets la grâce implorée par les moins fermes de ces histrions meurtriers ; oui, les crimes avaient perdu, dans l'opinion, de leur âpreté. Nous jugeons Tibère, Caligula, comme s'ils vivaient à la Place-Royale ou à la Chaussée-d'Antin !

Il était d'un esprit juste, éclairé, de faire justice de ces déclamations, de peser à une exacte balance les faits et gestes de la Rome impériale ; nous ne prétendons pas qu'il y eût bien à louer dans cette époque de repos, et par conséquent de fêtes, de plaisirs, de profusions, de dissipations, de débauches ; car la même supériorité d'âme, la même énergie intérieure qui faisait tant d'actes d'héroïsme à la guerre, ne pouvait s'accommoder de jouissances tranquilles, bourgeoises. Excès en héroïsme, excès en voluptés. Ils avaient plus d'âme que nous, les anciens ; nous n'allons pas aussi loin qu'eux en orgies, c'est vrai, mais les égalons-nous en amour de la patrie ?

La terre conquise, Rome se reposa ; si elle se

couronna de fleurs, si elle se coucha sur des lits de pourpre, si elle s'entoura de courtisanes, de joueurs de flûtes, demandez pourquoi à sa puissante vitalité.

Nous ne prétendons pas que l'amour du paradoxe dût conduire l'historien à l'éloge, pas même à la justification des scènes du palais impérial. Mais impartial, éclairé, sage, indulgent aux temps, pénétré des conséquences de pareilles mœurs, il devait quelquefois quitter l'ornière de l'aristocratie boudeuse de Rome. C'est ce que n'a pas fait M. de Chateaubriand. Ses soins, son savoir, sa sagacité, ses lumières, ses recherches, tout cela, il a tourné tout cela sur les affaires naissantes des chrétiens, et malheureusement avec trop d'exclusion.

Au milieu du troisième volume, il aborde l'histoire de France, mais il ne la mènera que jusqu'à Philippe VI.

Quant à l'application qu'il fait de la triplicité qui lui sert de bannière dans ce chaos, ces trois vérités, religieuse, philosophique, et politique, je ne la saisis pas trop bien.

Certes, si le goût demande aujourd'hui les couleurs des temps, M. de Chateaubriand l'a pleinement satisfait. La première race est peinte

de main de maître. Des faits narrés avec simplicité, avec cette crudité même qui doit caractériser une époque barbare, et point ou peu de réflexions. Fredégaire et Grégoire de Tours nous avaient donné d'informes canevas des affaires d'alors; M. de Chateaubriand dispose un peu mieux cela, il ne police pas trop les hommes et les choses; ce serait leur ôter leur saveur franke.

Nous voudrions seulement une plus vive lumière sur la grande énigme de la première race. Qu'était-ce que la mairie du palais? comment parvint-elle à absorber la royauté?

La maison karlovingienne n'arrête pas longtemps non plus M. de Chateaubriand. Charlemagne est considéré comme un barbare quelque peu épris de la civilisation, mais puissant, mais courant au nord refouler les irruptions allemandes, puis au midi contre une autre invasion de religionnaires, les Musulmans, que leur défaite à Poitiers n'avait pas assez abattus. Il faut convenir que M. Guizot a, je ne sais où, jeté de plus profondes considérations sur cet état de choses-là. Mais notre historien s'arrête complaisamment sur les détails domestiques de ce grand empereur.

couronna de fleurs, si elle se coucha sur des lits de pourpre, si elle s'entoura de courtisanes, de joueurs de flûtes, demandez pourquoi à sa puissante vitalité.

Nous ne prétendons pas que l'amour du paradoxe dût conduire l'historien à l'éloge, pas même à la justification des scènes du palais impérial. Mais impartial, éclairé, sage, indulgent aux temps, pénétré des conséquences de pareilles mœurs, il devait quelquefois quitter l'ornière de l'aristocratie boudeuse de Rome. C'est ce que n'a pas fait M. de Chateaubriand. Ses soins, son savoir, sa sagacité, ses lumières, ses recherches, tout cela, il a tourné tout cela sur les affaires naissantes des chrétiens, et malheureusement avec trop d'exclusion.

Au milieu du troisième volume, il aborde l'histoire de France, mais il ne la mènera que jusqu'à Philippe VI.

Quant à l'application qu'il fait de la triplicité qui lui sert de bannière dans ce chaos, ces trois vérités, religieuse, philosophique, et politique, je ne la saisis pas trop bien.

Certes, si le goût demande aujourd'hui les couleurs des temps, M. de Chateaubriand l'a pleinement satisfait. La première race est peinte

de main de maître. Des faits narrés avec simplicité, avec cette crudité même qui doit caractériser une époque barbare, et point ou peu de réflexions. Fredégaire et Grégoire de Tours nous avaient donné d'informes canevas des affaires d'alors; M. de Chateaubriand dispose un peu mieux cela, il ne police pas trop les hommes et les choses; ce serait leur ôter leur saveur franke.

Nous voudrions seulement une plus vive lumière sur la grande énigme de la première race. Qu'était-ce que la mairie du palais? comment parvint-elle à absorber la royauté?

La maison karlovingienne n'arrête pas longtemps non plus M. de Chateaubriand. Charlemagne est considéré comme un barbare quelque peu épris de la civilisation, mais puissant, mais courant au nord refouler les irruptions allemandes, puis au midi contre une autre invasion de religionnaires, les Musulmans, que leur défaite à Poitiers n'avait pas assez abattus. Il faut convenir que M. Guizot a, je ne sais où, jeté de plus profondes considérations sur cet état de choses-là. Mais notre historien s'arrête complaisamment sur les détails domestiques de ce grand empereur.

couronna de fleurs, si elle se coucha sur des lits de pourpre, si elle s'entoura de courtisanes, de joueurs de flûtes, demandez pourquoi à sa puissante vitalité.

Nous ne prétendons pas que l'amour du paradoxe dût conduire l'historien à l'éloge, pas même à la justification des scènes du palais impérial. Mais impartial, éclairé, sage, indulgent aux temps, pénétré des conséquences de pareilles mœurs, il devait quelquefois quitter l'ornière de l'aristocratie boudeuse de Rome. C'est ce que n'a pas fait M. de Chateaubriand. Ses soins, son savoir, sa sagacité, ses lumières, ses recherches, tout cela, il a tourné tout cela sur les affaires naissantes des chrétiens, et malheureusement avec trop d'exclusion.

Au milieu du troisième volume, il aborde l'histoire de France, mais il ne la mènera que jusqu'à Philippe VI.

Quant à l'application qu'il fait de la triplicité qui lui sert de bannière dans ce chaos, ces trois vérités, religieuse, philosophique, et politique, je ne la saisis pas trop bien.

Certes, si le goût demande aujourd'hui les couleurs des temps, M. de Chateaubriand l'a pleinement satisfait. La première race est peinte

de main de maître. Des faits narrés avec simplicité, avec cette crudité même qui doit caractériser une époque barbare, et point ou peu de réflexions. Fredégaire et Grégoire de Tours nous avaient donné d'informes canevas des affaires d'alors; M. de Chateaubriand dispose un peu mieux cela, il ne police pas trop les hommes et les choses; ce serait leur ôter leur saveur franke.

Nous voudrions seulement une plus vive lumière sur la grande énigme de la première race. Qu'était-ce que la mairie du palais? comment parvint-elle à absorber la royauté?

La maison karlovingienne n'arrête pas longtemps non plus M. de Chateaubriand. Charlemagne est considéré comme un barbare quelque peu épris de la civilisation, mais puissant, mais courant au nord refouler les irruptions allemandes, puis au midi contre une autre invasion de religionnaires, les Musulmans, que leur défaite à Poitiers n'avait pas assez abattus. Il faut convenir que M. Guizot a, je ne sais où, jeté de plus profondes considérations sur cet état de choses-là. Mais notre historien s'arrête complaisamment sur les détails domestiques de ce grand empereur.

couronna de fleurs, si elle se coucha sur des lits de pourpre, si elle s'entoura de courtisanes, de joueurs de flûtes, demandez pourquoi à sa puissante vitalité.

Nous ne prétendons pas que l'amour du paradoxe dût conduire l'historien à l'éloge, pas même à la justification des scènes du palais impérial. Mais impartial, éclairé, sage, indulgent aux temps, pénétré des conséquences de pareilles mœurs, il devait quelquefois quitter l'ornière de l'aristocratie boudeuse de Rome. C'est ce que n'a pas fait M. de Chateaubriand. Ses soins, son savoir, sa sagacité, ses lumières, ses recherches, tout cela, il a tourné tout cela sur les affaires naissantes des chrétiens, et malheureusement avec trop d'exclusion.

Au milieu du troisième volume, il aborde l'histoire de France, mais il ne la mènera que jusqu'à Philippe VI.

Quant à l'application qu'il fait de la triplicité qui lui sert de bannière dans ce chaos, ces trois vérités, religieuse, philosophique, et politique, je ne la saisis pas trop bien.

Certes, si le goût demande aujourd'hui les couleurs des temps, M. de Chateaubriand l'a pleinement satisfait. La première race est peinte

de main de maître. Des faits narrés avec simplicité, avec cette crudité même qui doit caractériser une époque barbare, et point ou peu de réflexions. Fredégaire et Grégoire de Tours nous avaient donné d'informes canevas des affaires d'alors; M. de Chateaubriand dispose un peu mieux cela, il ne police pas trop les hommes et les choses; ce serait leur ôter leur saveur franke.

Nous voudrions seulement une plus vive lumière sur la grande énigme de la première race. Qu'était-ce que la mairie du palais? comment parvint-elle à absorber la royauté?

La maison karlovingienne n'arrête pas longtemps non plus M. de Chateaubriand. Charlemagne est considéré comme un barbare quelque peu épris de la civilisation, mais puissant, mais courant au nord refouler les irruptions allemandes, puis au midi contre une autre invasion de religionnaires, les Musulmans, que leur défaite à Poitiers n'avait pas assez abattus. Il faut convenir que M. Guizot a, je ne sais où, jeté de plus profondes considérations sur cet état de choses-là. Mais notre historien s'arrête complaisamment sur les détails domestiques de ce grand empereur.

A force de partager, de subdiviser entre leurs enfans le domaine paternel, les successeurs de Charlemagne en vinrent à une fourmilière de royaumes. A la mort de Charles-le-Gros il y avait déjà sept royaumes ; puis ce nombre s'éleva à vingt-neuf, et un siècle après la chute des Karlovingiens il y en avait cinquante-cinq.

Tous ces fiefs prenaient leur nom des accidens du terrain, des constructions, des particularités topographiques ; ces noms-là, une fois que le propriétaire ne voulut plus être confondu avec les autres principules, car il n'y avait pas assez de noms pour les différencier, ce n'était que des Karles, des Khlovigs, des Hughes, prit le nom de sa terre après son nom propre. De là les maisons féodales et les dénominations nobiliaires.

Puis l'auteur passe aux monastères, à leurs richesses, à leurs priviléges. Tout cela est savant, curieux.

« On ne peut rien imaginer, dit-il, de plus favorable aux travaux de l'esprit et à l'indépendance individuelle que la vie cénobitique. Une communauté religieuse représente une famille artificielle toujours dans sa virilité, et que n'avait pas, comme la famille naturelle, à traverser

l'imbécillité de l'enfance et de la vieillesse; elle ignorait les temps de tutelle et de minorité, et tous les inconvéniens attachés à l'infirmité de la femme. »

M. de Chateaubriand revient, à l'occasion d'Hugues Capet, à son système d'interprétation; il n'y eut pas usurpation, parce qu'il y eut élection. « La légitimité était un dogme inconnu. »

Grands mouvemens: la conquête normande en Angleterre, les croisades, puis la répudiation d'Éléonore de Guienne par Louis VII; Éléonore se marie à Henri, comte d'Anjou, qui, devenu roi d'Angleterre, se trouve maître d'une partie de la France. De là deux bons siècles de guerre sur notre sol.

Les états-généraux débutèrent. C'est qu'auparavant la terre était aux guerriers, c'était le système allodial; eux s'assemblaient au Champ-de-Mars. Mais dans les villes se formait un état mixte; la bourgeoisie, gens de métiers, de commerce, qui voulurent avec raison se compter pour quelque chose: il fallut donc les consulter. De là le tiers-état.

A peine bien entré dans le moyen-âge, M. de Chateaubriand s'écrie avec mélancolie:

« Nous avons atteint le point culminant des

temps féodaux, qui vont maintenant décliner. Si les révolutions n'allaient pas si vite dans ma patrie, si les heures qui suffisent aujourd'hui à la besogne des siècles ne m'emportaient avec elles, j'aurais placé ici les quatre grands tableaux de la monarchie féodale : la féodalité, la chevalerie, l'éducation, les mœurs générales des douzième, treizième et quatorzième siècles. »

Le quatrième volume est un recueil de fragmens. C'est toujours et même plus que jamais en nous, en voyant ces esquisses, ces échantillons de ce qu'aurait pu être l'histoire de France dans ce prisme de style, et avec cette perspicacité savante qui s'enfonce dans les faits, les débrouille avec méthode, avec supériorité quand elle n'est pas influencée par des haines ou toute autre cause politique ; c'est toujours en nous, dis-je, ce regret et cette admiration.

Dans ces fragmens il y a de l'école de Barante.

Le *vœu du héron*, c'est le moyen âge pris sur le fait, reproduit non dans la langue rabaisienne, mais dans celle qui n'appartient qu'à M. de Chateaubriand, qui prend la simplicité des chroniques gothiques, en se déglunant de ses obscurités, de sa lourdeur.

Mais à part quelques morceaux heureux, de longue haleine, comme les *guerres d'Édouard*, la *bataille de Poitiers*, toute cette compilation est fort décousue; on n'en sort pas satisfait: c'est un remplissage fait à peu près au hasard. Les deux premiers volumes, s'ils visent trop à l'effet apostolique, s'ils sont trop dogmatisés de polémique chrétienne, brillent du moins par l'arrangement, l'harmonie, la suite. Rien de tout cela dans les deux derniers tomes; il aurait fallu à l'auteur deux ou trois années de travail encore. Mais, après avoir dépensé sa vie à des affaires de portefeuilles, il s'est pris de plus belle encore de la passion politique.

C'est qu'il lui a manqué la solitude de ces savans bénédictins de Saint-Maur et de Vannes.

. . . .

CHAPITRE LII.

Chanson de Béranger à M. de Chateaubriand. — Honnêteté d'icelui. — Son retour en France. — Proposition de mort contre les Bourbons à la Chambre des Députés. — Nouvelle brochure du vicomte.

Yeu voli faïrè esclatir la memoria,
En tantas parts, de ta perfecion,
Qu' estaran toï en ammiracion
D' auzir contà, de toï belz fatz l' istoria.
Béatrix, *Comtesse de Provence.*

—

Alors le barde populaire se réveille, il accorde sa voix ; ce barde c'est Béranger.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins!

. . . .

Ton éloquence à ces rois fit l'aumône ;
Prodigue fée, en ses enchantemens,
Plus elle voit de rouille à leur vieux trône,
Plus elle y sème et fleurs et diamans.

. . . .

Va, sers le peuple, en butte à leurs bravades,
Ce peuple humain, des grands hommes épris,
Qui t'emportait, vainqueur aux barricades,
Comme un trophée entre ses bras meurtris.

Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme
D'un prompt retour après un triste adieu.
Sa cause est sainte ; il souffre, et tout grand homme
Auprès du peuple est envoyé de Dieu.

A de pareilles honnêtetés, l'exilé ne pouvait répondre que par des honnêtetés ; et ce n'est pas ce qui manque dans la lettre de remerciement : *Ce n'est pas la redevance d'une gratitude vaniteuse qu'il vient payer, c'est le tribut d'une admiration sincère*, etc., etc., etc.

M. de Chateaubriand s'excuse de ne pas abandonner le naufragé. « Me conseilleriez-vous d'abandonner le naufragé dans la nuit? il m'en souvient, monsieur : vous vous êtes jadis attendri sur la gloire alors exilée, parce que vous êtes fait pour elle ; moi, je sacrifie aux autels

de la faiblesse et du malheur, parce que je les trouve à mes foyers. Ne nous vantons pas trop l'un l'autre ; il y a peut-être égoïsme dans notre vertu.

» ... Reste à m'expliquer relativement au fait principal, qui a fourni le texte du beau poème dont je suis fier d'être le héros.

» J'avais pris la résolution d'aller finir ma vie, comme je l'ai commencée, sur les chemins du monde, car refusant mon assentiment à l'ordre de choses actuel, je n'étais plus qu'un ilote à Lacédémone. Mais pour l'entier accomplissement de mon dessein, il me fallait livrer à un nouveau maître quelques petits arbres que j'ai plantés : j'ai exposé au marché mes pauvres enfants, et personne n'en a voulu. Forcé par cet obstacle de descendre un instant de ma montagne, j'ai revu la France ; j'ai été frappé de son air de tristesse. Ému et touché de ses misères, j'ai pensé qu'il me serait toujours loisible de la quitter quand elle serait heureuse. »

Enfin, il annonce son prochain retour, assurant qu'il lui est impossible *de rester invulnérable à la flatterie d'une Muse qui a dédaigné de flatter les rois.*

« Quand cette Muse me somme d'un prompt

retour, je me sens très disposé à la suivre dans son temple, c'est-à-dire dans ma patrie. »

Dans sa patrie, il y avait une proposition de peine de mort pour tout Bourbon de la branche aînée qui toucherait le sol de France. « Autant de fois qu'on renouvellera des actes de violence contre la famille déchue, autant de fois je m'élèverai contre ces actes, » dit-il. Il publia alors sa brochure *sur le bannissement de Charles X et de sa famille*.

Il examine cinq questions, le cas de juillet advenu :

1° Devait-on établir la république?

2° Élever au trône une race nouvelle?

3° Rappeler la dynastie de Napoléon?

4° Maintenir celle de saint Louis?

5° La perpétuer dans la branche cadette?

Comme il est bon d'avoir des amis partout, M. de Chateaubriand ne fait pas fi de la république; même il va jusqu'à dire qu'il est républicain par nature, monarchiste par raison, et bourbonniste par honneur.

Pour l'intronisation d'un roi étranger, la chose serait admissible que l'homme ne le serait jamais. Au dehors, où emprunter un roi? à l'intérieur, quel homme assez respecté pour être élu?

Troisième question : le duc de Reichstadt. La verve de M. de Chateaubriand s'allume aux grands souvenirs. Les Napoléons lui donnent une belle page.

Le duc de Bordeaux ne s'offrait pas avec la défaveur de qualité autrichienne. Le duc de Bordeaux lui plait comme innocent, comme légitime, comme pouvant, à l'ombre de son pouvoir incontesté, laisser achever l'éducation nationale, cette éducation que vous savez.

Quant à la branche cadette, il s'en donne à cœur joie ; et vraiment ce n'est pas bien difficile d'enregistrer les embarras dans lesquels elle est enchevêtrée.

Il demande à la monarchie élective : félicité publique au dedans, honneur et sûreté au dehors ; sinon, non.

Il arguë du non-accomplissement de ces conditions pour convoquer un congrès national, soit ; il serait bien de connaître un peu les votes de la France, si toutefois l'on s'y prenait un peu plus loyalement que Napoléon.

Le congrès national, c'est là qu'en veut venir sans cesse l'auteur ; et vraiment comme les démagogues le demandent, comme les carlistes le demandent, il faut bien s'entendre pour cela.

Quant à l'*enfant du malheur*, l'écrit finit par d'excellens conseils à lui adressés ; excellens, sans doute, très excellens ! mais à quoi mèneront-ils ? L'enfant du malheur, comme celui du Fablier, s'écriera :

> Tire-moi d'abord du danger,
> Puis tu finiras ta harangue.

CHAPITRE LIII.

CONCLUSION.

Influence de M. de Chateaubriand sur son époque, — Comme homme d'état, — Comme voyageur, — Comme poète.

Sabey, que por mercè da divindade,
Este jardin canoro se assegura
Con o muro immortal de eternidade.

« Sachez que, par une grâce de la divinité, ce jardin musical est rendu inviolable par le mur immortel de l'éternité. »

DONA VIOLANTE DO CEO, *Religieuse portugaise.*

L'astre de M. de Chateaubriand a présidé aux développemens de son siècle sous trois phases différentes; c'est quelque chose de merveilleux que cette capacité se triplant dans ses profusions de lumières, et nous montrant, parfois tour à

tour, parfois simultanément, l'homme d'état, le voyageur, le poète.

M. de Chateaubriand considéré comme homme d'état.

Son rôle d'homme d'état n'est pas le plus captivant, cependant c'est celui qui l'a le plus recommandé à l'attention publique.

A dater de 1814, M. de Chateaubriand se destine mieux : publiciste et homme d'état, c'est tout un aujourd'hui. Si le secrétaire de la république de Florence écrivait le traité du *Prince*, c'était par superfétation. Oxenstiern laissait Grotius et Puffendorf discuter les titres du genre humain dans leurs cabinets. Le cardinal Dubois n'écrivait pas l'*Esprit des Lois*, ni le duc de Lerme le traité du régicide de Mariana. Mais nous sommes des liseurs infatigables ; la plume joue un grand rôle ; c'est par le droit de la plume que M. de Chateaubriand trôna dans un coin des affaires publiques.

Une fois proclamé par l'esprit de faction, il renonça aux lettres proprement dites ; l'ambition d'un portefeuille s'empara de lui, le maîtrisa, le domina, le mena pieds et poings liés dans les cours, lui attira des sympathies, des

animosités, des calomniateurs, des adulateurs, des amis dévoués, des adversaires implacables; mais ceux-ci étaient les plus bruyans.

Nous ne sortirons pas de nos principes d'impartialité, même en résumant sa vie publique. C'est un légitimiste, peu nous importe; nous n'en dirons pas moins que, malgré les palinodies et les variations que l'on se plaît à personnaliser en lui, il est de fait qu'à bien prendre les choses il a eu plus de fixité que l'on ne veut en convenir. Sans doute, il y a loin des couleurs qu'il a portées à la tête de l'ultracisme de 1816 à 1820, à celles dont il se décora durant sa période libérale; mais que sont ces transcolorations auprès de celles de beaucoup de caméléons haut placés dans l'estime publique? et ont-ils à citer des actes de courage politique comme notre écrivain?

Prôneur des *enfans de saint Louis* dès l'empire, il s'attache à eux à leur rentrée, il les suit à Gand; il embrasse la Charte et ses conséquences comme l'arche d'alliance de la restauration et des Français, il la recommande toujours et sans cesse: même durant le plus haut apogée de son ultracisme, *la Monarchie selon la Charte* dépose en faveur de ses principes. Met-

tons à part les petites taquineries de portefeuille, les jalousies, les rancunes diplomatiques, toujours est-il qu'il déconseilla la guerre de la Péninsule, et travailla à la reconnaissance des colonies espagnoles ; il se déchaîna avec une vigueur d'athlète contre la *loi d'amour;* puis sa polémique se reposa dans l'accomplissement de la Charte sous M. de Martignac. Enfin, depuis la révolution de 1830, il prêche le retour des anciens Bourbons, comme les princes les mieux enracinés dans le sol français pour pouvoir supporter sans encombre les tempêtes du gouvernement représentatif et de la presse.

Qui plus que lui a fait preuve de courage, de désintéressement ? A-t-on vu sous l'empire beaucoup de démissions? a-t-on beaucoup usé de ce genre de réprimandes ? Qui a fait de ces leçons-là au meurtrier du duc d'Enghien ? Qui a gourmandé le despote ? M. de Chateaubriand seul.

Et depuis quarante ans que nous nous sommes mis à faire et défaire des excellences, combien sont-elles sorties pauvres du maniement des deniers publics? Toujours, sous le directoire, comme sous l'empire et les restaurations, toujours le *primo mihi*, axiome saint, sacré, incontesté. Je ne connais que M. de Chateaubriand

qui vende sa bibliothèque pour vivre, au sortir de son ministère.

Et des heureux de juillet, combien en connaissez-vous assez purs, assez désinfectés de simonie, assez affranchis du joug de Mammon, pour jeter la pierre au champion de la légitimité? On le sait, ces libéraux qui se sont fait si long-temps porter par le peuple, ces chefs de parti si jaloux d'emplois fastueux quand ils jouaient l'amour des prolétaires, se sont fait escompter leur patriotisme à beaux deniers comptans, et cela par centaines de mille francs. Faut-il vous les nommer ces meneurs, ces illustres d'entre les deux cent vingt-un, qui ont pris à la Caisse d'épargne, qui ont pris à la Banque de France, qui ont pris dans le trésor public, pour arranger leurs affaires? Louis-Philippe a été obligé de donner part des bénéfices de sa *bonne affaire* à ses compères, en espèces sonnantes; si nous les connaissons, c'est que M. Audry de Puyraveau s'est dépité de n'avoir pas une assez forte portion du gâteau, et a donné le tarif des copartageans. Hé bien! dans ce temps-là notre vicomte s'entête pour une vétille, pour un rien, messieurs, un véritable rien, pour un serment

Oui; il refuse un serment dans ces temps-ci où vous en prêtez des quinzaine.

Oui, la vie politique de M. de Chateaubriand est semée de beaux traits, et, comme je l'ai dit, c'est sa partie la moins radieuse.

C'est qu'il n'y avait rien d'entraînant dans la cause à laquelle il s'est dévoué. Oh! si avec de si inépuisables ressources de génie, si avec d'aussi étincelantes foudres de style, il avait recommandé, soutenu, célébré la république! si même, Memnon de Napoléon; son âme avait retenti de mélodieuses trépidations sous les rayons de cet astre! ou bien, si comme Wilberforce, Canning, Mac-Intosh, Jefferson, Washington, Benjamin Constant, Foy, Mirabeau, il avait participé à cet enchantement du progrès; à cette magie de tout ce qui marche, accomplit ses destinées! Oh! alors, soyez-en sûr, on lui passerait bien de petites irrégularités politiques, l'on n'évoquerait pas minutieusement son passé pour trouver à tout coup des points contradictoires. Oh! alors on lui tiendrait compte de ses beaux dévouemens, de ses démissions, de ses refus de serment; il serait l'homme du siècle; il en serait le Washington, le Guillaume-Tell;

il en serait plus que le Lafayette, car Lafayette n'a pas l'auréole littéraire.

Comme voyageur.

Marco-Polo, Tavernier, Volney, Cook, une infinité d'hommes marquans ont voyagé et écrit; mais M. de Chateaubriand dépasse tout cela.

Le mot est écrit, je ne m'en dédis pas. Sans doute l'explorateur du Meschacebé, le pèlerin du Jourdain, n'a pas accompli d'aussi grandes tâches que ce Vénitien qui traverse toute l'Asie, disparaît longues années, et revient nous révéler un immense empire avec les merveilles d'une civilisation vieille, lettrée, riche, dans l'extrême Orient, révélation que l'on traite de fable jusqu'au temps de l'arrivée des Portugais à Macao et à Kanton.

Il ne vaut pas non plus le navigateur infatigable qui, deux fois, va à la recherche des terres australes, nous dessine les archipels de la Polynésie, et meurt dans l'hémisphère boréal en prenant au revers la recherche de ce passage tant demandé par Heemskerke et Ryp.

Mais M. de Chateaubriand a rendu de plus signalés services par sa manière de nous initier à ses joies voyageuses. Qui connaît le Cathay de

Marco-Polo? qui a bien dans l'imagination la Nouvelle-Zélande de Cook, son Otaïti? Au lieu que les déserts de la Louisiane nous sont présens, ainsi que les mornes de la Palestine, le Taygète, le Ménalaïon de la Morée. Nous savons que Volney, Savary, Tournefort, ont visité l'Orient; mais nous n'y avons voyagé qu'avec notre écrivain.

C'est qu'il sait colorier, avec les peintures recueillies sur place, un roman, une nouvelle, une épopée, broder sur un voyage l'intérêt d'une action, d'une fable, d'un drame; l'Espagne dans *le Dernier des Abencerrages*, le Mississipi dans *Atala*, l'Orient, la Grèce dans *les Martyrs*.

Il voit non seulement en poète, il voit en érudit, en archéologue. C'est un ami des arts dans la Grèce, non pas un Winkelmann fou d'antiquité, prêt à se crisper d'émotions devant une pierre mal taillée, pour peu qu'elle ait deux mille ans d'antiquité; c'est encore un historien achevé à Carthage, en Auvergne. Dans la Judée, il historiographie la conquête franke surtout; mais il a encore des lumières architecturales qui lui font voir une affinité de formes lou [illegible]s, santes, entre le temple de Salomon et les pylônes, les propylées, les temples de Thèbes, de Dende-

rah. L'admiration vulgaire qui, sur le dire des livres, confond dans une même louange les constructions vantées par la Bible, et le Parthénon, le temple d'Éphèse, se trouve redressée par notre voyageur; il vous fait faire distinction entre deux goûts sans rapports entre eux.

S'il avait suivi cette spécialité; c'est-à-dire si, comme Walter Scott, qui s'est adonné exclusivement à l'exhumation de cette féodalité, patriotique avec Bruce, Douglas, batailleuse avec Richard-Cœur-de-Lion et Ivanhoé, courtisane avec Leycester; ou si, comme Eugène Sue, qui va nous poétiser l'histoire nautique de la France, il avait consacré sa vie à un genre monographique, à voir les pays étrangers et à les reproduire dans des œuvres aux formes dramatiques, il aurait sans doute accompli une belle carrière, il est vrai moins bruyante que celle qu'il suit, mais peut-être plus durable dans l'avenir; car cette loterie de trônes, de couronnes, de sceptres, tout cela ne retentira pas au delà d'un siècle. Dans cent ans on en jasera comme à présent de la guerre pour la succession d'Espagne.

Si avec ses lumières, ses études linguistiques, son imagination, avec son style, il avait visité cet Hindostan si quadrillé de pagodes, si peu-

tigieux d'un passé dont le voile se soulève à peine un peu sur les enchantemens d'une nature abondante, féconde, pittoresque, large, harmonieuse, quelle *Lalla Rookh* il aurait pu nous faire, lui qui aurait peint *de visu!* car n'oublions pas que Moore a dessiné son monde asiatique dans les salons de Picadilly.

Ou bien, s'il avait fait choix de l'Égypte, surtout au moment où Champollion a fait parler ses stèles, ses monolithes, comme il nous aurait remis à neuf les Pharaons! comme il eût fait revivre l'hiératique, la sainte Misraïm dans des drames-romans! Voyez ce que Walter Scott a fait seulement avec l'Écosse.

Et si c'était la Chine! s'il avait évoqué Confutzée et Boudha avec les dynasties impériales, si Cam-Hi et ses persécutions contre les jésuites, si Gengis-Kan avec son épée conquérante, avaient posé devant lui, et cela avec les magnificences de Pékin, avec la tour de porcelaine de Nankin, avec les jonques qui se croisent, légères et dorées, sur le Hoang-Ho, sur le canal impérial, avec ses ponts aux arches innombrables, avec ses pai-léou aux dômes vernissés, avec ses traînées de mandarins si cérémonieux qu'ils écri-

vaient pour toute réponse à Pierre-le-Grand: *Legatus tuus multa rustice fecit.*

Enfin ne fût-ce que le Mexique, que le Pérou, il y aurait plaisir à voir miroiter sur les époques confuses l'érudition et la poésie de M. de Chateaubriand, à le voir utiliser ce que M. de Humboldt a deviné des hiéroglyphes mexicains, recueillir ce que les moines, les curés espagnols, es missionnaires ont dit de Montezuma et de sa capitale, et de ses superstitions, et de ses idoles, et de ses corps de troupes, et de l'ordre social du temps, pour disposer tout cela autour de Fernand Cortez.

Au lieu que les Creecks, les Muscogulges ne sont pas assez intéressans pour nous; ces gens-là ne jouent pas un rôle dans l'histoire du monde. D'un autre côté, la Grèce, la Judée sont trop connues; il n'y avait pas du nouveau à dire là-dessus.

Cependant, grâces soient toujours rendues à M. de Chateaubriand pour ce nouveau genre de littérature qu'il a prototypé avec tant d'éclat.

Comme poète.

Que c'est triste chose de vivre dans une disette de croyance, de conviction! rien de beau,

de bon, de grand, sans cela. J'ai eu le malheur de ne pas voir, de ne pas toucher de mes mains la période de la chevalerie ni celle de l'effervescence républicaine en France. C'est que l'on croyait alors; un enthousiasme bien compacte, bien arrêté, vous enveloppait, vous étreignait, on vivait de cet air-là; on respirait cette énergie, cette persuasion forte dont l'analyse se gardait bien d'approcher, l'analyse avec sa loupe et son scalpel! l'analyse, cette reine du monde actuel, qui vous déshabille les émotions, qui dissèque ces émotions, les étudie, les explique, les démontre avec le comment, le pourquoi!

D'un autre côté aussi on ne veut plus de la poésie de jadis; Delille nous l'a usée. « Un ruisseau à présent, a dit M. Bodin je ne sais plus où, ne donne plus l'idée d'une Naïade endormie dans sa grotte; mais l'œil en cube avidement le courant pour savoir quelle roue il pourrait mouvoir. Un bois ne recèle plus ni Sylvains ni Dryades; à l'aspect d'une belle forêt on ne songe qu'aux débouchés, et l'on tombe contre elle en conspiration de coupe réglée. »

M. de Chateaubriand avait mission du ciel de régénérer la poésie; cette mission, il l'eût remplie, et brillamment, et avec un durable succès,

sans d'insidieuses circonstances qui lui firent prendre le change.

Une infinité de consciences furent froissées, beaucoup d'intérêts lésés par notre révolution accouchée avant terme : tout n'était pas prêt ; de là des regrets de monarchie et de religion. Bonaparte exploita admirablement bien les premiers, M. de Chateaubriand les seconds.

On avait poussé trop vite ; il y avait dont reflux, réaction au commencement du dix-neuvième siècle, et ce reflux trompa M. de Chateaubriand qui prit le remous pour le courant du fleuve, et voulut fonder une nouvelle littérature sur un vieux système religieux : de là désaccord, de là beaucoup de génie jeté au vent ; car les choses ayant repris leur cours, le *Génie du Christianisme*, si vivement senti au moment de la réaction consulaire, n'est plus, à mesure que la société vieillit, qu'elle accomplit la loi du désenchantement des choses passées, n'est plus resté qu'un monument de l'art de bien dire. Les rétardataires y voient de la religion ; les gens essentiellement organisés pour la conception du beau y rencontrent toutes les profusions d'une imagination, toutes les largesses d'un fleuve abondant qui coule sans tenir compte de ses

immenses inondations; mais dans ce livre aussi le penseur voit avec quelque douleur tout ce qu'aurait donné à une régénération de la muse française, de secours, d'exemples, de beautés, d'indications, un génie aussi éminent et surtout si novateur, malgré son attachement aux vieilleries.

Non, ce n'est pas dans la religion que M. de Chateaubriand devait retremper la littérature; ce vieux sang ne pouvait, en remplaçant celui du vieil Éson, le rajeunir.

Nous avons le malheur d'être trop savans; mais n'importe, il est des enchantemens dans les lumières les plus avancées, il est des entraînemens pour les nations les plus métaphysiciennes. Hélas! la poésie pour qu'elle se coordonnât à notre être actuel, M. de Chateaubriand devait la replacer à la tête des connaissances humaines; alors ses livres, à notre diapason, eussent duré long-temps, basés sur de solides fondemens, vivant dans toutes les âmes, s'emparant tout de suite de la partie la plus haute de notre intelligence, forçant au respect et à l'admiration, *vade mecum* enfin de tout homme.

Portons des regards sans prévention sur toutes les ères lettrées qui ont, çà et là, éclairé quel-

ques points du globe : la poésie a toujours marché de pair avec les inventions, les découvertes, avec tous les progrès de l'esprit.

Homère, grand géographe, grand stratège, savait tout ce qu'il était possible de savoir, vraie encyclopédie pélasgique qu'il était. Demandez à Platon, il vous dira, dans son dialogue *Ion*, que les premiers généraux de son temps s'émerveillaient encore de la science de ses batailles; en géographie ce qui témoigne de son autorité, c'est le holà mis par ses vers dans les contestations des états pour délimitation territoriale; en théologie, alors grande et importante étude, même supériorité; enfin les anatomistes ne trouvent rien à reprendre à ses descriptions de blessures. Le poème de la *Théogonie* et celui des *Travaux et des Jours*, déposent aussi de l'universalité d'Hésiode.

Dans une autre sphère des idées humaines, en Arabie, avant et après Mahomet, un Tantarani, un Nabéga, un Shanfari, un Ferdousi, résumaient en eux l'encyclopédie circonscrite de l'Hyemen, la généalogie, science de si haute importance aux yeux des tribus, l'histoire, le sabéisme; et le plus-haut placé des lettrés du désert, Mahomet, quel œil d'aigle il avait porté

dans les législations orientales! comme il avait butiné dans les codes de Moïse, de Zoroastre, de Jésus-Christ, pour parfaire son Musulman!

Puis renaquirent les lettres arabes à Bagdat, sous les kalifats des Abassides, et particulièrement sous ceux d'Al-Mamoum et d'Al-Raschid. La poésie, suivant sa destination première, s'adjugea toujours la suprématie en rassemblant en elle l'universalité des choses; ainsi Al-Fragan, Al-Merwasi, Al-Namari, Al-Gazel, Al-Assaker, Al-Farabi, dominaient toutes les sciences, astronomie, numismatique, antiquités, histoire, géographie. Aben-al-Béithar, comme M. de Chateaubriand, voyagea une partie de sa vie dans un but d'instruction; Abou-Ryhan parcourut le monde quarante ans avant d'écrire.

Plus loin, une autre civilisation dans les Indes. Là quatre périodes littéraires jalonnent la chronologie; là s'offre également la poésie en reine de tous les domaines de la science. Dès les temps les plus anciens, les Vedas dont le nom vidyâ signifie *connaissances*, et les Oupavedas ou *membres des vedas*, renferment une espèce de technologie, de rituel du culte, des traditions, des arts, de toute la vieille ère samskrite, il est vrai, sous la forme didactique; mais la poésie ne s'en

trouvait pas moins en tête des choses écrites. Dans les périodes suivantes, chez les auteurs Hindous disséminés dans les temps, et dont les uns sont contemporains d'Hésiode, des Homère, des vates à moitié fabuleux, Orphée, Musée; les autres, d'Ennius, d'Ovide, de Lucrèce; les autres enfin, d'Eginard, de Thégan, de Sidoine Apollinaire, et même des premiers troubadours, Bertrand de Born, Bertrand d'Alamanon, Peyrols, Sordel, Pierre Vidal; enfin, chez Viàsa, Valmiki, Calidasa, Djava-Dewa, Bhavâbhouti, Cavirâdja, on trouve une fusion d'encyclopédies poétisées, où géographie, théogonie, géognosie même, théologie, histoire, se convergent, s'entrelacent, se nouent, se colorent de reflets. Le Ramâyana, le Pantchalakchâna et les autres chastras, les chefs-d'œuvre enfin que les indianistes découvrent à Bénarès, la capitale de l'Hinduisme, indiquent assez que quiconque se mettait à versifier n'était pas en dessous du savoir contemporain.

Nous devons dire que dans la quatrième période de la littérature samskrite, celle qui s'étend depuis environ Mahomet jusqu'aux croisades, les poètes hindoux poussèrent encore plus loin que nous l'art de vaincre les difficultés, et rapes

tissèrent d'autant la poésie. On peut juger du *Gongorisme*, de l'*Euphémisme* ou *style précieux* de cette ère dégénérée d'après le *Rhadjava-Pandaviya*, poème de Caviràdja, dans lequel chaque mot est choisi à double sens, en sorte que le livre raconte deux histoires différentes.

Ainsi, les élémens de poésie chez nous ne manquent pas. Les immenses progrès de la cosmographie, les découvertes géographiques, les voyages de Parry au pôle, celui de Lander à Tombouctou, n'ont-ils pas mis à la disposition des poètes des matériaux pleins d'importance pour les hommes les plus graves? et l'archéologie et la géologie, ces sciences neuves! Quoi! la recomposition de la vieille Égypte, dépouillée de son voile mystérieux par ce Champollion trop tôt perdu pour la science; quoi! ces mondes antédiluviens reconstruits, repeuplés, décrits, par les Cuvier, les Brongniart; tout cela, sous une plume comme celle de M. de Chateaubriand, n'aurait pas rayonné avec plus d'éclat, de puissance que le christianisme, religion qui a fait son temps, sans attraits de nouveauté, religion qui ne saurait faire peau neuve, percluse qu'elle est?

Il n'y a plus de poésie! Mais avez-vous épar-

pillé seulement des regards instinctifs sur notre planète ? Croyez-vous que ces colossales forêts de bambous et de palmiers répandues sur la France de jadis, que ces hydres sauriennes, que ces ptérodactyles, que ces anthracotérions, que ces énormes mastodontes, bramant et hurlant aux lueurs foudroyantes des volcans de l'Auvergne, se prêteraient moins aux tableaux poétiques, que les ruisseaux de lait et de miel de l'âge d'or ?

Que de hautes sources de poésie autour de nous, dans ce siècle que l'impuissance donne pour anti-poétique, et qui plus que tous les autres est neuf, surprenant, prestigieux ! Il ne faut pas, nous ne demandons pas des traités didactiques sur ces spécialités ; mais le savoir doit déborder comme involontairement dans les vers, les teindre, les relever.

Si M. de Chateaubriand ne s'était pas mis à reculons de son siècle, s'il avait modulé sur sa savante lyre les idées sévères, élevées, grandes, puissantes de savoir de son siècle, certes il eût régné véritablement ; il n'eût pas passé par le purgatoire des outrages ; car long-temps l'auteur d'*Atala* et du *Génie du Christianisme* a bu le calice jusqu'à la lie. Novateur plein d'érudition,

c'était l'homme du dix-neuvième siècle ; mais, soit piété véritable, soit sycophantisme, il a rebroussé chemin ; il s'est fait l'homme de jadis, lui neuf en tout, lui ami, épris de l'insolite, lui l'homme des sujets, des combinaisons, du style vierges ! De là désaccord avec lui-même, désaccord avec son époque.

Cependant cette inappropriation de ses études, à sa contemporanéité, n'a pas fait, et de bien il s'en faut, avorter cette imagination destinée à une vocation si grande. La littérature, si elle vit encore, si elle a repris racine, sève, si elle a produit fruits et fleurs, c'est à lui qu'elle le doit.

La langue française qui se mourait de timidité, au dire des La Harpe eux-mêmes, a repris une vie, un éclat, une richesse inouïe, sous sa plume. La véritable poésie, perdue depuis les Grecs, cette poésie instinctive, toute spontanée, jaillissante à belles gerbes aujourd'hui grâces à M. de Chateaubriand, cette poésie dont ni le siècle de Louis XIV ni le siècle de Voltaire ne ne s'étaient doutés, règne, tourbillonne, s'irradie à plaisir. Voyez, pas un écrit, pas un roman qui ne soit diapré de belles couleurs, harmonié de poésie intérieure, et bien plus que les poëmes

par excellence du grand siècle. Voyez-la, cette poésie, franche, riche, sans pruderie, sans frayeur des pataquesres nautiques, des jurons, avec M. Eugène Sue; voyez-la encore, avec Victor Hugo, tantôt parée de fleurs et de diamans dans ces walses appelées odes et ballades; tantôt, libre, gracieuse, indépendante comme une belle amazone qui galope, bondit, revient, repart comme l'éclair, dans ses romans; puis elle est toute familière avec Janin; elle rit, cause, sans se douter de ses agrémens, dans *Barnave*, dans la *Confession*, facile, aimable.

Pas de roman aujourd'hui où elle ne pétille. M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) avec ses archaïsmes rabelaisiens et son moyen âge; M. de Balzac avec sa phrase fashionable; M. Charles Nodier qui vous fait miroiter la sienne à vous éblouir, toujours bon homme d'ailleurs, et bibliolâtre; et puis, dans les vers, M. de Lamartine, ce prince de la lyre; M. de Sainte-Beuve, au style vague, abondant, enlacé à l'allemande: tout cela est enfant de M. de Chateaubriand. C'est que c'est un grand évènement que ce génie vigoureux qui vient d'un bond, repousse, renverse la barrière, la sotte barrière de La Harpe et de Lebatteux, et vous ouvre à vous, jeunes

aiglons, un ciel, un air vaste, avec des mélodies de langage pour vous apprendre le lyrisme des passions!

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

Faulkner Greirson
21.6.1988
[ZAH.]

